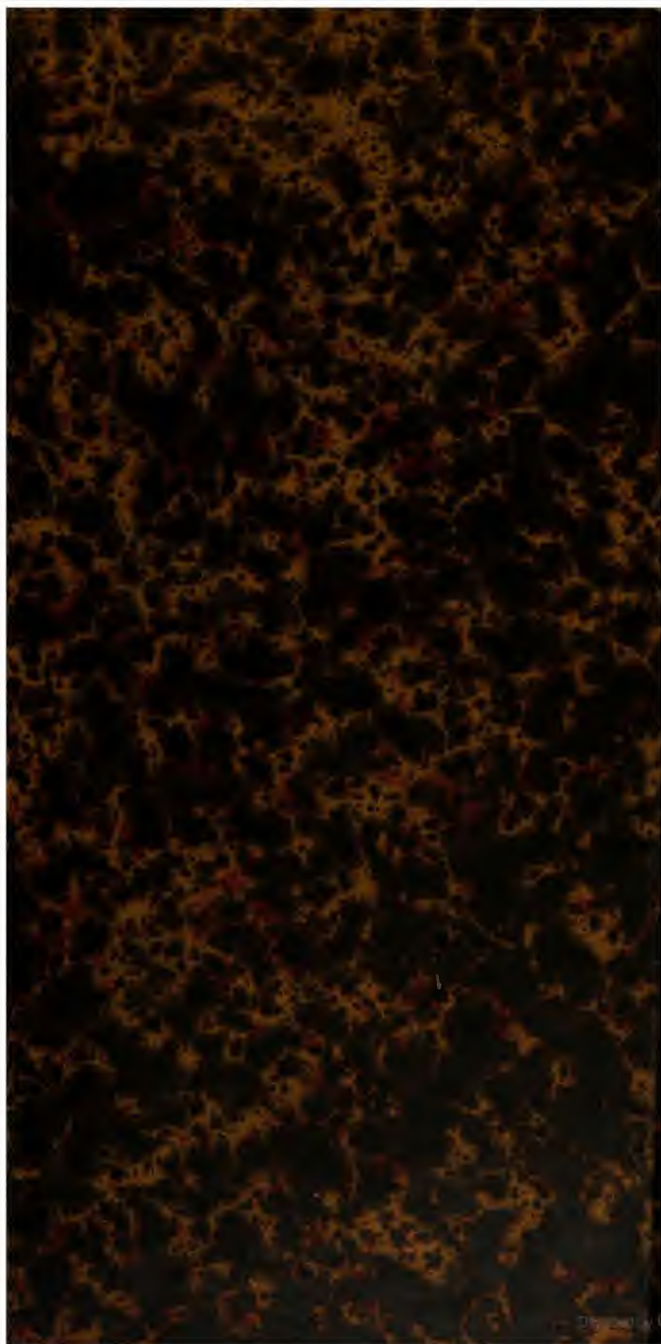
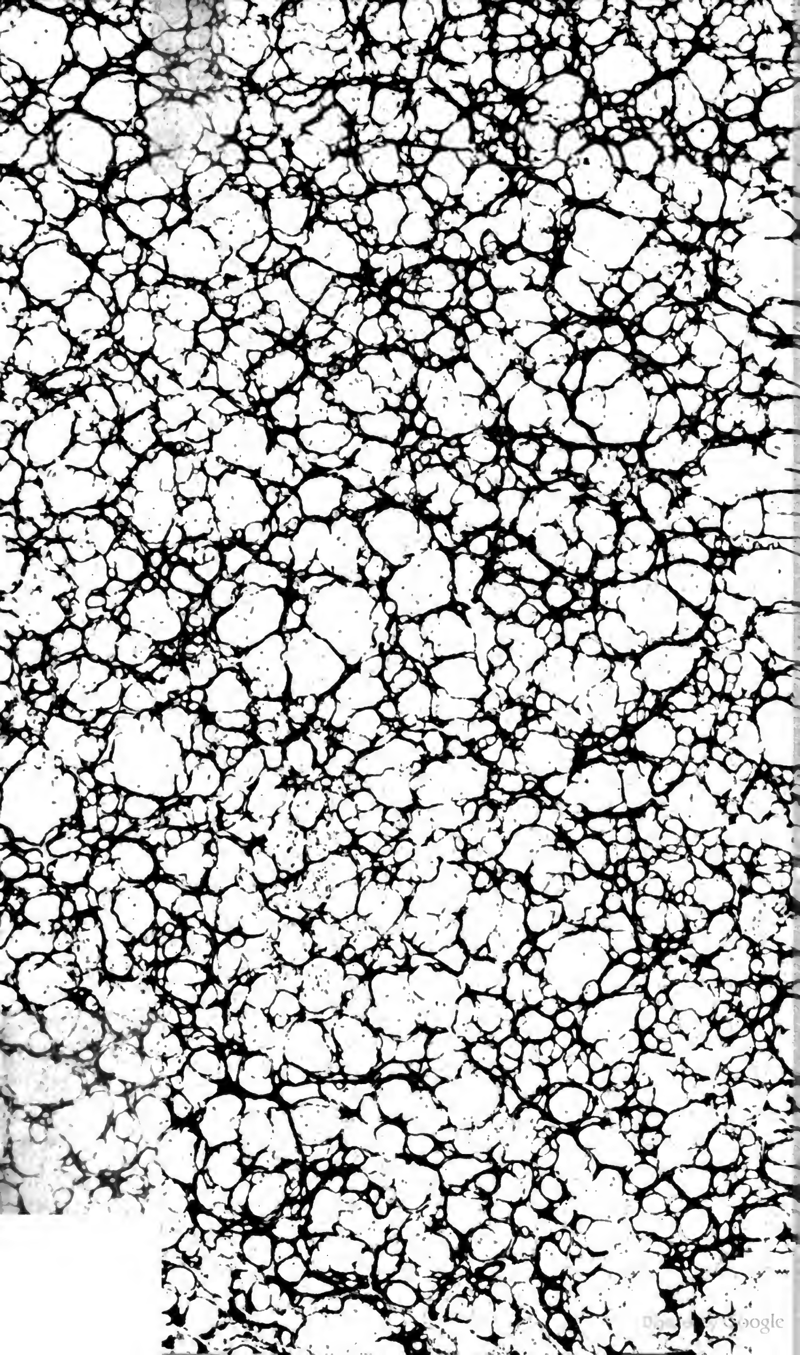


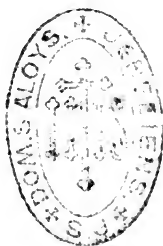


LES VIES

DES SAINTS

DES DIOCÈSES DE

CAMBRAI ET D'ARRAS.



Cambrai. — Fenélon Deligne et Ed. Lesne, Imp.-Lib.

LES
VIES DES SAINTS
ET
DES PERSONNES D'UNE ÉMINENTE PIÉTÉ,
DES DIOCÈSES DE
CAMBRAI ET D'ARRAS,
D'APRÈS
LEUR CIRCONSCRIPTION ANCIENNE ET ACTUELLE,

PAR
L'ABBÉ DESTOMBES,
Professeur d'Histoire au Petit-Séminaire de Cambrai.

OUVRAGE APPROUVÉ
Par Mgr l'Archevêque de Cambrai.

Laus ut summa *Deo*, veneratio debita *Sanctis*,
Exemplum *Populis* sit quoque Christicolis.
Vita S. Amandi, *Boll.* VI *Feb. p.* 874.

TOME TROISIÈME.

CAMBRAI,
FENÉLON DELIGNE et ED. LESNE, Imprimeurs-Libraires
de l'Archevêché.

1852.


DOM. S. ALOYS.

VIES DES SAINTS

DES DIOCÈSES DE CAMBRAI ET D'ARRAS.

S. BERTIN (1),

ABBÉ DU MONASTÈRE DE SITHIU. (S. BERTIN.)

vers l'an 709.

Au moment où la Providence appelait S. Omer, de la paisible solitude de Luxeuil au gouvernement de l'importante église de Térouane, un de ses vertueux compatriotes, et peut-être son parent, venait à son tour dans cette sainte communauté pour se former à la vie religieuse et apostolique ; c'était S. Bertin. Il parait assez vraisemblable que S. Mommolin et S. Ebertramne, avec lesquels il se rendra plus tard dans le pays des Morins, y entrèrent en même temps que lui. Tous trois étaient originaires des environs de la ville de Constance, en Germanie.

Ce pieux jeune homme avait reçu le jour d'une famille puissante et riche, où il devait trouver toutes les jouissances de la vie ; mais de bonne heure son

(1) Boll. — Surius ad v sept. — Acta SS. Belgii, T. v, p. 630, etc.

âme fut prévenue des grâces célestes. La fidèle correspondance qu'il y apporta le détacha vite de tous ces biens fragiles du temps et lui inspira le dessein de ne rechercher que ceux de l'éternité. Loin de contredire des dispositions si saintes, ses parents, qui étaient religieux et remplis de l'esprit de foi, prirent soin de les développer de plus en plus dans ce cœur si pur et si docile. Bertin sentit naître bientôt en lui le désir de la vie religieuse, et à l'exemple de plusieurs autres jeunes gens de son âge et de sa condition, qui, dans ces temps de ferveur héroïque, avaient généreusement abandonné le siècle avec les honneurs et les richesses qu'ils pouvaient y prétendre, il vint se présenter à l'abbé de Luxeuil et le pria de le recevoir au nombre de ses enfants spirituels. S. Eustase, le digne successeur de S. Colomban, admit avec joie ce jeune disciple que Dieu lui envoyait, et il ne tarda pas à reconnaître que c'était un nouveau présent du ciel, qui lui arrivait de cette Germanie dont la plupart des habitants étaient encore idolâtres.

Les auteurs ne disent rien sur la conduite de S. Bertin dans cette communauté, où il passa les premières années de sa jeunesse ; mais leur silence, qui nous dérobe la connaissance de bien des traits édifiants de vertu, ne nous empêche point de reconnaître qu'il y fit de grands progrès dans la perfection du saint état qu'il avait embrassé. « Car si l'homme, comme dit le Saint Esprit ne peut moissonner que ce qu'il a semé, il est bien facile de juger quelle dût être la ferveur de S. Bertin, religieux, quand on considère quelle fut sa

conduite à la tête de l'importante abbaye de Sithiū, et la réputation de vertu et de sainteté éminente que son nom a laissée dans tout le pays des Morins. »

C'est, en effet, dans cette contrée sauvage et encore plongée en grande partie dans l'erreur que Dieu l'appela, et le fixa pour le reste de ses jours.

Ce fut peut-être à la demande de S. Omer lui-même, qui se trouvait alors presque seul pour évangéliser les peuples de ces vastes provinces, que l'abbé de Luxeuil envoya, pour l'aider dans ses travaux apostoliques, S. Bertin et ses compagnons: ces trois hommes étaient remplis comme lui de l'esprit de Dieu et bien propres à cette œuvre de sanctification, et de dévouement.

Si l'on en croit certains auteurs, les trois religieux missionnaires annoncèrent quelque temps l'évangile au palais, puis ils se dirigèrent vers les provinces du Nord où la Providence les appelait. Ils ne tardèrent pas à arriver auprès de S. Omer, à qui leur présence causa une joie inexprimable.

Dès le premier jour, ils se livrèrent avec ardeur aux travaux de la vie apostolique. A cette époque, la fondation des monastères était un des points les plus importants et celui qui offrait le plus d'avantages pour l'avancement des peuples dans la connaissance et la pratique des devoirs de la religion; ils commencèrent donc à en bâtir un sur le sommet d'une petite colline qui depuis a été appelé Mont-S.-Mommolin, du nom de celui qui en fut le premier abbé. C'est là que S. Bertin, avec ses deux compagnons et les hommes qui vinrent

y partager leurs austérités, leurs travaux et leurs œuvres, s'appliquèrent, avec une infatigable ardeur, à la conversion des habitants de la Morinie.

Quelques années s'étaient à peine écoulées, que déjà la communauté naissante était devenue trop nombreuse pour l'espace étroit dans lequel elle était renfermée : il fallut songer à chercher un lieu plus convenable et surtout plus vaste. La Providence y pourvut encore. Cette fois elle conduisit nos pauvres moines missionnaires dans les marais où devaient s'élever les premiers bâtiments de la magnifique abbaye de Sithiû, si connue depuis sous le nom de S. Bertin. « C'est ici le lieu de mon repos, avait répété S. Bertin avec ses pieux compagnons, c'est ici que j'habiterai, car c'est le lieu que j'ai choisi. » Il devait en effet y terminer ses jours et y laisser après lui une famille spirituelle nombreuse, destinée à se multiplier pendant douze siècles sans interruption (1).

Le nom de S. Bertin, placé en tête de l'acte de donation d'Adroald, a fait croire à plusieurs auteurs qu'il avait eu la direction de cette abbaye dès son origine. Peut-être pourrait-on dire qu'il remplit les fonctions d'Abbé bien que le titre restât à S. Mommolin, qui parcourait souvent les contrées voisines en prêchant la parole de Dieu.

(1) « Le monastère de Sithiû, dit un des savants auteurs du Légendaire de la Morinie, page 220, fut construit *dès le principe* avec magnificence. D'après le récit de Folquin. (Cartul. Sith. Folq. 1841, page 17.) le premier temple fut construit en pierres entremêlées de briques rouges, avec des colonnes ornées de chapiteaux et des pavés en mosaïque, où l'on

Quoiqu'il en soit, voici l'acte de cette donation, tel qu'il est rapporté dans le cartulaire de la célèbre Abbaye de S. Bertin. (1) Ce document appartient plus spécialement à la vie du saint personnage de ce nom.

« Aux saints Pères et Seigneurs Bertin, Mommolin, Ebertramne.

voyait en plusieurs endroits briller des lames d'or. D'après les fouilles qui ont été exécutées en 1844, fouilles sur lesquelles M. Henri de Laplane, a publié un long et très-intéressant travail dans le septième volume des *mémoires de la société des Antiquaires de la Morinie.* (S. Omer 1847 in-8°.) on a pu, du moins en partie, reconstruire le plan de cette église, si vénérable à tant de titres. Elle était en forme de carré long, ou parallélogramme rectangle, selon l'usage des premiers siècles, et reproduisait ainsi la *basilique* des romains. A l'une des extrémités du parallélogramme était adaptée une triple abside voutée, formant trois demi-cercles ou conques. Au fond de l'hémicycle du milieu et sur l'axe de la nef principale se trouvait, adossé au mur, l'autel dédié en l'honneur de S. Martin, pour lequel S. Bertin avait la plus grande dévotion. C'est sans doute à côté de cet autel de l'église de S. Martin que fut d'abord enseveli le saint abbé. Plus tard, S. Folquin. évêque de Térouane, y fut aussi inhumé. Il résulte d'un passage du manuscrit, d'où nous avons tiré la vie de S. Bertin, que l'autel placé dans le fond et au milieu de l'édifice, se trouvait presque en face d'une entrée latérale située au Midi (à l'endroit où se trouve ordinairement la tour dans nos églises); voici le texte : « Sed ut situm ecclesiæ nescientibus dicam, intrantibus è regione meridianâ intercludit sancti prædicti patris (Bertini) tumbam ante positum quod et præcipuum sancti *Martini* altare. Atque ideò in dexterâ ipsius parte primùm occurrit beati *Folquini* tumulus, ad jam dicti patris tumbam ire volentibus. » En arrivant par cette issue, on apercevait d'abord, à droite, le tombeau de S. Folquin, puis, à gauche, de l'autre côté, on voyait celui de S. Bertin, dont le grand autel masquait la vue et gênait le passage. Ces deux sépultures ont été retrouvées exactement dans l'ordre indiqué ; elles étaient en pierres blanches ou jaunes, bien taillées et de grand appareil. »

(1) Ce cartulaire a été publié par M. Guérard, et la traduction. que nous donnons ici, est tirée du légendaire de Morinie, page 261.

» Au nom de Dieu, moi Adroald, l'esprit sain, et après une mure délibération avec saine réflexion, afin que le Seigneur daigne me pardonner tous mes péchés, je vous donne toute la portion de mon héritage située dans le territoire de Thérouanne, que déjà nous avons voulu donner au seigneur et père Omer, homme apostolique, pour y construire son hôpital. Mais lui-même nous a donné un sage et meilleur conseil, celui de vous faire part de ces biens, afin que vous puissiez y construire un monastère en l'honneur de S. Pierre, le prince des apôtres, pour y vivre avec des moines, y rassembler les bienheureux pauvres d'esprit et les habitants de la maison de la foi, dont les voix résonnent chaque jour aux oreilles du Seigneur qui écoute leurs demandes et les exauce. A ces causes, je vous donne, à vous mes pères dans le Christ, par cette lettre de donation, dans le territoire de Thérouanne, une terre à moi appartenant, nommé Sithiū, sur le fleuve d'Aa, avec tout ce qui lui est inhérent ou adjacent ou qui y a rapport... » L'acte est daté de l'an 11e de Clovis II, le 8 des ides de septembre.

Quelques années après, S. Bertin était élu abbé de Sithiū : de ses deux compagnons, l'un, S. Mommolin avait été appelé à remplacer S. Eloi sur les siéges de Tournai et de Noyon, et S. Ebertramne allait diriger le monastère de S. Quentin à Vermand. La Providence dispersait ainsi ses apôtres dans différentes contrées pour augmenter encore davantage les fruits de salut qu'opérait partout leur présence.

S. Bertin, resté seul auprès de S. Omer, continua de

l'aider avec les nouveaux disciples que la grâce conduisait sans cesse auprès de lui. Leur nombre augmentait de jour en jour, et tous, pleins de joie et de consolation intérieure, suivaient la règle si sage qui leur avait été apportée de Luxeuil. Autant avaient été grandes et prolongées les résistances de S. Bertin, quand il dût prendre en main le gouvernement de son abbaye de Sithiū, autant maintenant il déployait d'activité, de vigilance et de sagesse. Ses qualités, déjà si brillantes, semblaient prendre encore un nouvel éclat dans ce poste important et difficile où la Providence l'avait placé. « En même temps qu'il donnait aux serviteurs de Dieu placés sous sa garde, la connaissance des préceptes divins et apostoliques, il leur présentait aussi chaque jour, dans sa conduite et dans ses actes de piété, un grand exemple pour bien vivre. Ainsi il accomplissait cette parole : Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et glorifient votre père : ne voulant point, comme dit l'apôtre, après avoir prêché aux autres, être reprouvé lui-même. Aussi le souverain rémunérateur des bonnes œuvres, continue toujours le biographe du saint, considérant le combat incessant de son serviteur Bertin contre les suggestions de l'ennemi du salut, et voyant le soin admirable qu'il avait des brebis confiées à sa garde, le glorifia par des signes et des prodiges. »

Malgré la brièveté et la concision des auteurs qui ont rapporté la vie de S. Bertin, il est manifeste qu'il a exercé une très-grande influence dans son monastère, et au milieu des peuples qu'il évangélisait, et à qui il pro-

curait tous les secours de la plus touchante charité. Ses vertus firent aussi la plus profonde impression sur de puissants seigneurs du pays, qui devinrent, sous sa conduite, des bienfaiteurs de l'église et des propagateurs de l'évangile. Sans compter le Leude Adroald, dont il a été parlé dans la vie de S. Omer, et qui donna les terres sur lesquelles fut bâtie l'abbaye de Sithiū, on voit S. Bertin uni par les liens de la plus étroite affection et par les nœuds les plus sacrés à Walbert, seigneur d'Arques et de Poperingue. Ce noble comte ainsi que son épouse Régentrude vivaient dans la piété et accomplissaient fidèlement tous les devoirs de la religion. Leur bonheur était de voir et d'entendre S. Bertin à qui, selon toute apparence, ils étaient redevables de leur fidélité au service de Dieu et peut-être de leur conversion à la Foi. C'était à lui « qu'ils demandaient des conseils et qu'ils confessaient leurs fautes; c'était de sa bouche qu'ils entendaient la parole sainte, et de ses mains qu'ils recevaient le corps et le sang du Sauveur. »

S. Bertin eut aussi la consolation de tenir sur les fonts de baptême un de leurs enfants, auquel il donna son nom, et qui, après avoir été élevé dans le monastère de Sithiū, s'y consacra à Dieu, et se fit toujours admirer par son innocence, sa bonté et sa conduite exemplaire jusqu'à la fin de sa vie.

Le puissant Walbert, dont la piété se développait aussi de plus en plus, ne savait comment témoigner sa reconnaissance à S. Bertin pour tous les secours spirituels qu'il en recevait. Il voulut lui

céder une partie de ses biens, afin qu'il fussent consacrés à la propagation de la religion et au soulagement des pauvres et des malheureux. Son exemple fut suivi bientôt par des personnes que les discours et la vie sainte de l'abbé de Sithiü avaient également touchées. Ainsi le monastère prospérait déjà, et on remarqait dans toute la contrée une généreuse émulation entre les âmes charitables et pieuses pour le favoriser. Dieu, à son tour, ménageait à cette sainte maison un nouveau bienfait d'une autre nature, mais encore plus précieux.

Un jour, quatre nobles jeunes Bretons vinrent se présenter à la porte du monastère, demandant à y vivre sous la conduite de l'abbé Bertin, dont la réputation de vertu et de sainteté s'était répandue déjà au loin. C'étaient S. Winnoc et ses trois compagnons auxquels on donne les noms de Quadanoc, Ingenoc et Madoc. La Providence, après les avoir appelés hors de l'Armorique, leur patrie, les avait conduits sur les côtes de la Morinie, puis à l'abbaye de Sithiü. S. Bertin les reçut avec joie et en remerçiant Dieu de ce don inattendu qu'il lui faisait et des continuels témoignages de son amour Sous sa conduite, les jeunes Bretons, déjà si vertueux, firent encore de rapides progrès dans la science des saints : Dieu les préparait ainsi à aller, sous peu de jours, renouveler dans une autre terre les œuvres et les vertus de l'abbé de Sithiü.

En effet, le seigneur Héremar, qui habitait le pays aujourd'hui appelé Wormhoudt, ayant reconnu avec étonnement et admiration les avantages précieux que

produisait la fervente communauté dirigée par S. Bertin, résolut, pour l'avantage de la religion et de ses compatriotes, de fonder une maison semblable dans les terres de son domaine. Pour cela, il fit don d'une portion de terre à S. Bertin, en le priant de lui envoyer quelques-uns de ses disciples qui pussent y élever une maison où Dieu serait servi avec fidélité, et où les pauvres, les indigens, les étrangers, les infirmes et les malheureux de toute espèce pourraient recevoir des secours.

Le choix de S. Bertin se fixa sur S. Winnoc et ses compagnons qui, en quelques années, s'étaient déjà élevés à la perfection de la vie religieuse. Le vénérable abbé de Sithiū leur adressa les avertissements et les conseils les plus salutaires, et leur donna sa bénédiction, après quoi ils s'en allèrent, au nom de Dieu, bâtir à Wormhout, sur les rives de la Peene, le monastère dont on désigne encore aujourd'hui l'emplacement. Cette communauté s'accrut beaucoup en peu de temps, et toujours elle se tint unie à celle de Sithiū, par les liens d'une filiation spirituelle.

Une consolation semblable fut encore accordée à S. Bertin quelque temps après. Le monastère d'Honnecourt en Cambresis, qui avait été fondé sous saint Vindicien et béni par ce prélat, fut confié à la communauté de Sithiü, qui devait en prendre possession après la mort d'Auriane, fille des vénérables fondateurs de cette maison.

Cette confiance générale qui environnait S. Bertin se manifeste encore en plus d'une circonstance de

sa vie. Les auteurs remarquent surtout celle que signalent les actes de l'illustre S. Amand. Quand cet admirable vieillard, arrivé aux dernières années de sa carrière apostolique, songea à consacrer l'église de son monastère d'Elnon, il invita le saint abbé de Sithiü a assister à cette cérémonie, pour laquelle devaient se réunir les évêques et les abbés les plus renommés dans la contrée.

S. Bertin s'y rencontra en effet avec S. Réole, de Reims, S. Vindicien, de Cambraï et d'Arras, S. Mommolin, son ancien compagnon d'apostolat, et avec les plus saints personnages du pays. S. Bertin apposa comme eux son nom au bas du testament que fit alors S. Amand; puis ayant reçu sa bénédiction, il retourna dans son abbaye continuer l'œuvre sainte à laquelle Dieu l'avait appelé.

Pouraugmenter encore les mérites de son serviteur, Dieu permit quelquefois que l'esprit mauvais tentât la vertu si courageuse de S. Bertin et cherchât à le troubler par de coupables suggestions ou des imaginations dangereuses. Mais tous ses efforts ne servirent qu'à le confondre en même temps qu'ils devenaient pour le saint abbé une nouvelle occasion de victoires. Aussi la paix de son âme était inaltérable, et autant il était fidèle à la conserver précieusement dans son cœur, autant il veillait à l'établir solidement dans le cœur des autres. Les consolations abondantes qui remplissaient son âme étaient encore augmentées chaque jour par la ferveur qu'il voyait régner dans tous ses enfants spirituels et par la généreuse ardeur avec laquelle ils se

portaient à l'accomplissement des devoirs de leur saint état. Leur nombre semblait augmenter chaque jour, et dans une contrée où la foi venait à peine de reparaître, on comptait déjà près de deux cents religieux dans l'abbaye de Sithiū. Cette postérité nombreuse devait encore se multiplier, pendant douze siècles, après la mort du saint fondateur.

S. Bertin en eut le pressentiment avant son trépas et lui-même voulut y contribuer en remettant, dans sa vieillesse, la direction de cette importante abbaye à Rigobert, qui avait toute sa confiance, puis au vénérable Erlefride, qui avait été élevé sous ses yeux dans cette maison. Pour lui, sentant que sa mort ne pouvait être éloignée, il songea à s'y préparer par un redoublement de ferveur et d'austérités. « Appliqué tout entier à la méditation des choses de Dieu, il passait souvent les nuits en prière dans la chapelle de la bienheureuse vierge et ne prenait presque point de nourriture durant le jour. » Le bon vieillard déjà centenaire, et redevenu volontairement simple religieux, obéissait, comme le plus jeune novice, à toutes les observances de la règle, et donnait à tous ses enfants édifiés l'exemple de la ferveur et la plus parfaite régularité.

Epuisé enfin d'austérités de fatigues et d'années, le vénérable Bertin s'endormit paisiblement du sommeil des justes au milieu de ses nombreux disciples et alla recevoir dans le ciel la récompense de ses longs travaux. Cette mort précieuse arriva le cinquième jour de septembre, vers l'an 709. S. Bertin avait alors environ cent ans.

Le corps fut déposé avec respect et honneur dans l'église de S. Martin, et Dieu daigna confirmer par de nombreuses guérisons et des traits de miséricorde la grande sainteté de son serviteur. Aussi, le culte qu'on lui rend remonte-t-il aux premières années qui ont suivi sa mort.

Outre sa fête principale qui est marquée au cinq septembre dans un très-grand nombre de martyrologes, on trouve encore d'autres jours où sont rappelées différentes translations de son corps. La plus importante est celle qui eut lieu en 846 sous le saint évêque de Térouane Folquin, à qui Dieu avait fait connaître les ravages que causeraient bientôt les Normands dans ces contrées.

Le corps saint, caché avec soin par ce pieux prélat, fut retrouvé dans la suite (1052), quand on répara l'église de S. Martin, du temps de l'abbé Bavon. (1) Ces reliques furent placées alors dans une châsse que l'on dût renouveler plusieurs fois, et qui fut transportée à différentes époques en divers lieux, selon une coutume de ces temps reculés. On voit en particulier qu'elles ont paru dans la ville de Poperingue en l'année 1688, à la demande du clergé et des principaux de la ville. Un acte pieux renouvelait chaque année le souvenir de cette translation : le magistrat de Poperingue, afin de remercier Dieu des bienfaits obtenus par la protection de S. Bertin, envoyait à S. Omer, pour la fête de la translation qu'on célébrait le 16 juin, un cierge de deux livres qu'on laissait

(1) Acta SS. Belgii T. 5 p. 616.

brûler jusqu'à la fin devant la châsse où étaient renfermées les reliques du saint patron. On voit dans le *Hierogazophylacium Belgicum* que la cathédrale de Bruges ou église de S. Donat possédait des reliques de S. Bertin ainsi que le chapitre royal des Bénédictines de Bourbourg.

La fête principale de S. Bertin est celle qui rappelle le jour de sa mort arrivée le cinq de septembre. Elle était autrefois célébrée avec une solennité extraordinaire, et suivie d'une octave pendant laquelle les pieux fidèles se faisaient un devoir et un bonheur d'approcher des sacrements.

Pourquoi les saints étaient-ils pénétrés d'un si généreux mépris pour les biens de ce monde? Pourquoi étaient-ils si remplis de patience au milieu des maux et des tribulations de cette vie? C'est qu'ils avaient sans cesse devant les yeux la pensée des récompenses célestes qui leur étaient réservées après la mort. Efforçons-nous de les imiter, si nous voulons être comme eux de vrais disciples de Jésus-Christ. Considérons souvent, comme les saints, la félicité infinie qui sera la récompense de notre patience. Jetons les yeux sur notre admirable modèle Jésus-Christ, et alors nous recevrons les souffrances et les adversités de cette vie, sinon avec joie, au moins avec une parfaite résignation à la volonté de Dieu.

S. WALBERT ET S. BERTIN, SON FILS (1),

DISCIPLES DE S. BERTIN,

Commencement du VIII[e] siècle.

Des auteurs ont supposé que le noble leude Walbert, dont il a été parlé dans la vie de S. Bertin, et qui eut avec lui des rapports si intimes ainsi que son fils Bertin, est le même que le personnage de ce nom qui fut, à cette époque, abbé du monastère de Luxeuil. C'est une erreur que les Bollandistes réfutent très-bien dans l'article qu'ils ont ajouté à leur travail sur le saint abbé de Sithiü.

On ne connaît presque rien de la vie de S. Walbert. Il serait difficile de dire s'il était déjà converti quand S. Bertin arriva dans le pays des Morins, ou si ce sont les instructions et les exemples de ce digne collaborateur de S. Omer qui l'amenèrent à la foi avec toute sa famille.

Quoiqu'il en soit, il figure parmi ces hommes puissants et religieux qui rendirent, dans ce temps, de grands services à la religion par leurs vertus personnelles et par le concours qu'ils apportèrent dans l'œuvre sainte de la propagation de l'Evangile. Son épouse Régentrude rivalisait d'ardeur et de piété avec lui, et un fils que le ciel leur donna et qui fut baptisé par S. Bertin lui-même, a été mis au nombre des saints religieux que compte l'abbaye de Sithiü.

(1) Boll. ad v sept. et II maii.

Quelques auteurs pensent que Walbert se retira aussi dans cette communauté vers la fin de sa vie; mais cette opinion que rien ne confirme doit être rejetée, ce semble, comme celle qui le fait passer ensuite de ce monastère dans celui de Luxeuil. Voilà tout ce que l'on peut dire sur ce vénérable personnage. Son fils, à qui S. Bertin donna son nom, vécut saintement et mourut dans l'abbaye de Sithiü. L'on conserva longtemps ses reliques, avec celles de plusieurs autres saints, sous le maître-autel de l'église de S. Omer.



S. LUGLE ET S. LUGLIEN,

MISSIONNAIRES IRLANDAIS, MARTYRS.

VIII[e] Siècle.

La terre des Morins, déjà sanctifiée par les sueurs de tant d'apôtres, par les prières de tant de saints, par le sang même de plusieurs martyrs, allait encore être favorisée d'une grande grâce. Dieu permit que ce fut dans ces contrées que les deux vénérables frères Lugle et Luglien vinssent prêcher la foi et donner leur vie pour Jésus-Christ.

Ils avaient reçu le jour dans l'Irlande, l'île des Saints, qui continuait à porter dignement ce beau titre. Leur

(1) Acta SS. Belgii Selecta, T, vi, p. 2. — Raissius. 23 octob. — Légendaire de la Morinie, p. 295,

père Dodonus gouvernait une partie de cette île, alors partagée en un grand nombre de petits royaumes ou principautés. Leur mère, qui était une femme d'une vertu éminente, s'appelait Relanie, et ils avaient une sœur du nom de Lilia, qui, dans la suite, consacra à Dieu sa virginité et refusa les nobles alliances qui lui étaient offertes.

S. Lugle et S. Luglien furent élevés avec le plus grand soin et dans la pratique fidèle des devoirs de la religion. De bonne heure aussi on les appliqua à la connaissance des lettres et des sciences, qui, à cette époque, semblaient s'être réfugiées dans cette île, où les peuples barbares n'avaient point pénétré pendant leurs invasions. Tous deux y firent de grands progrès, mais rien n'égalait l'ardeur et l'empressement qu'ils témoignaient pour acquérir la vertu et la sainteté.

Déjà S. Lugle s'était retiré du monde pour mener, dans une paisible solitude, la vie religieuse, lorsque S. Luglien, son plus jeune frère fut appelé à remplacer son père et à gouverner une partie de l'Irlande. Il s'en acquitta, pendant quatre ans, avec tout le zèle, toute la modération et la sagesse qu'apportent dans l'accomplissement de leurs devoirs les princes animés de l'esprit de Jésus-Christ; mais bientôt Dieu lui inspira, comme à son frère, des pensées d'abnégation et de renoncement auxquelles il ne tarda pas à se rendre. Il lui semblait en effet que Dieu l'appelait à vivre loin des hommes du siècle et à embrasser cette carrière religieuse et apostolique dans laquelle tant de ses pieux compatriotes s'étaient déjà sanctifiés.

S. Luglien ne resta point sourd à cette voix du ciel ; il abdiqua généreusement ses titres, ses grandeurs et ses richesses pour se dévouer entièrement au service de Jésus-Christ.

S'étant retiré alors dans une retraite ignorée, il y commença à pratiquer toutes les œuvres d'un fervent anachorète. Lui qui autrefois portait de magnifiques ornemens au milieu de son palais, ne portait plus maintenant que de pauvres vêtemens, conformes au nouvel état qu'il avait embrassé. Lui qui avait été nourri pendant ses premières années avec une grande délicatesse, ne prenait plus que des alimens grossiers et des racines amères. Mais l'onction de la grâce rendait douces ces mortifications si effrayantes pour la nature, et la joie que Dieu répandait dans l'âme de son serviteur se réflétait jusque dans les traits de son visage. S. Luglien goûtait dans la prière les plus ineffables consolations, et il la prolongeait bien souvent dans la nuit, pendant laquelle son cœur semblait se porter vers Dieu avec une nouvelle ardeur, au milieu du silence et du calme de toute la nature. Une pensée surtout s'emparait souvent de l'esprit du pieux solitaire, c'était celle de la mort du Sauveur du monde, et des douleurs et des ignominies qui l'avaient accompagnée. Cette considération inspirait à son âme une généreuse énergie pour détruire en lui-même toutes les inclinations au péché; elle le portait aussi à conjurer Dieu de mettre dans le cœur des pécheurs des pensées de conversion et de retour vers lui.

Cette dévotion tendre et affectueuse pour un Dieu

crucifié est sans doute un des plus puissants motifs qui déterminèrent S. Luglien à entreprendre le pèlerinage de la Terre Sainte, où se sont accomplis les mystères de la rédemption du monde. Dieu, qui lui inspira ce dessein, le fit naître en même temps dans le cœur de son digne frère S. Lugle, qui continuait de pratiquer, de la manière la plus édifiante, tous les devoirs de la vie sacerdotale. Il y avait six ans déjà que S. Luglien avait quitté le monde, quand il partit avec son frère pour la Palestine.

Les détails de ce pieux voyage ne sont pas connus. Les deux fervents Irlandais ne communiquèrent qu'à Dieu seul les sentimens dont leur âme fut remplie dans ces lieux qui rappelaient tant de touchants souvenirs. Tous les endroits qui avaient été sanctifiés d'une manière spéciale par quelque fait de la vie du Sauveur, les virent tour à tour prosternés en prière et abîmés dans la contemplation. Tout ce que l'âme d'un saint peut éprouver auprès de la crèche, au pied de la croix, au sépulcre de Jésus-Christ, pénétra vivement dans ces deux âmes pieuses qui ne pouvaient s'arracher de ces lieux où se réveillaient tant de religieux souvenirs. Leur retour en Irlande put faire connaître à beaucoup les nouveaux trésors de grâces et de mérites que les deux pieux pèlerins étaient allés puiser au tombeau du Sauveur. S. Luglien, dans sa solitude, continua avec une nouvelle ferveur la vie toute angélique qu'il y menait auparavant, et S. Lugle reprit ses fonctions sacerdotales avec cette admirable fidélité qui lui avait attiré depuis long-temps les respects de tous. Ce sen-

timent allait même se manifester d'une manière bien éclatante.

En effet, l'archevêque du lieu étant mort dans ce moment, les suffrages unanimes du clergé et du peuple appelèrent S. Lugle à le remplacer. Vainement son humilité lui suggera-t-elle toutes sortes de réclamations et d'instances ; en vain se déclara-t-il incapable de remplir un pareil ministère, indigne de recevoir de tels honneurs; il fallut se soumettre et accepter le fardeau qu'il plaisait à Dieu de lui imposer.

Le nouvel archevêque ne trompa point les espérances que l'on avait conçues de lui. Il fut pour son troupeau un sage et bon pasteur, animé de l'esprit de Jésus-Christ, et comme lui tout dévoué au salut des âmes, Il ne négligeait rien de tout ce qui pouvait contribuer à la sanctification de son peuple, qu'il savait instruire, exhorter, encourager, reprendre et corriger avec le zèle de la prudence que l'Apôtre S. Paul recommande à son disciple Timothée. Il prenait soin aussi de placer en tous lieux des prêtres animés de l'esprit de Jésus-Christ, et sur lesquels il exerçait une douce et paternelle vigilance Cette vigilance était encore plus grande sur lui-même, et elle faisait que sa conduite était pour tous la prédication la plus éloquente et la plus persuasive.

Mais le moment était venu où Dieu allait diriger vers nos contrées ces deux vénérables frères, dont les vertus faisaient l'admiration de tous ceux qui les connaissaient. Pendant que S. Lugle se dévouait tout entier aux œuvres de son ministère, il se sentit tout à coup péné-

tré du désir de fuir les honneurs qu'on lui rendait dans sa patrie, pour aller dans d'autres lieux, où il ne serait pas connu, travailler au salut des âmes. Sa profonde humilité lui fit accueillir avec joie cette inspiration du ciel, qu'il se hâta de communiquer à son frère S. Luglien.

Celui-ci, depuis son retour de la Terre Sainte, habitait une tranquille solitude, et y vivait dans une application continuelle aux choses de Dieu. Entièrement abandonné aux volontés du ciel, il travaillait à sa propre sanctification, et priait sans cesse pour la sanctification des autres. Telles étaient ses dispositions et sa conduite quand S. Lugle se rendit près de lui. Le vénérable pontife lui exposa les sentimens et les désirs nouveaux que l'esprit de Dieu avait fait naître en lui, et la disposition dans laquelle il était de s'y conformer aussitôt. Il lui rappela en même temps différentes paroles des Saintes Écritures, qui montrent si clairement toute la vanité du siècle, de ses honneurs, de ses joies et de ses faux biens. « Puis donc, mon frère bien aimé, continuait-il, que nous avons reconnu que tout dans ce monde est vanité, tournons vers Dieu seul les yeux de notre cœur, soupirons de toute l'ardeur de nos âmes après son éternelle béatitude. Il a dit dans son saint évangile : Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et suivez-moi. Obéissons à ce conseil; Dieu lui-même nous aidera à l'accomplir. »

Ces paroles pénétrèrent facilement dans le cœur de S. Luglien et y firent une impression profonde. Dieu

se manifestant en ce moment à lui par la bouche de S. Lugle, lui inspira le désir de le suivre dans les lieux éloignés où il se rendait. Cette détermination prise, ils vendirent tous les biens qu'ils possédaient encore de l'héritage de leurs parens, et en ayant distribué le prix aux pauvres, ils quittèrent, pour ne plus la revoir, l'Irlande, qu'ils avaient tant et si longtemps édifiée par leurs vertus.

Comme les autres missionnaires de cette île si dévouée au saint siége apostolique, S. Lugle et S. Luglien eurent d'abord la pensée de se rendre à Rome auprès du Souverain Pontife, pour lui rendre les hommages de leur respect et de leur dévouement, et appeler sa bénédiction sur leurs travaux évangéliques. Mais ils ne devaient pas arriver jusque-là. La couronne due à leurs vertus était déjà préparée, et Dieu, après avoir manifesté plusieurs fois encore la sainteté de ses fidèles serviteurs, allait la leur donner dans le pays des Morins.

Après avoir traversé toute la Grande-Bretagne en prêchant la parole de Dieu et en ramenant au bien beaucoup d'âmes égarées ; après avoir laissé dans cette île, où les successeurs du moine S. Augustin continuaient son œuvre apostolique. une haute opinion de leur vertu et de la puissance de leur parole sur les cœurs, S. Lugle et S. Luglien, déjà presque inquiétés par les honneurs qu'on leur rendait, s'embarquèrent secrètement pour venir dans les Gaules.

Autant l'humilité porte les saints à se dérober à l'admiration et à l'estime des hommes, autant bien

souvent Dieu se plait à manifester leur mérite et les œuvres extraordinaires qu'il opère pour les récompenser. Il fut encore facile de le reconnaître en cette circonstance.

A peine les deux saints Irlandais s'étaient-ils mis en mer, qu'une affreuse tempête éclata tout-à-coup et menaça de les engloutir. Matelots et passagers, tous étaient frappés de terreur et croyaient à chaque instant que le vaisseau allait s'abîmer dans les flots. Les yeux et les mains levés vers le ciel, ils conjuraient le Seigneur de les délivrer de ce pressant danger et de les faire heureusement arriver au port. La tempête continuait toujours avec la même violence, et le vaisseau, déjà dématé et privé de ses voiles, était sur le point de périr, quand un des matelots, qui avait été très édifié de la conduite de S. Lugle et de S. Luglien, se jeta à leurs pieds et les supplia d'intercéder auprès de Dieu en faveur de tant de malheureux exposés à la mort. Les deux frères se rendirent à cette prière touchante que leur firent en même temps tous les hommes réunis dans le vaisseau. A peine avaient-ils commencé, qu'aussitôt les vents tombent, les flots se calment, la tempête s'apaise et la sérénité renaît. En peu de temps le navire aborde au port de Boulogne, et les deux saints missionnaires le quittent promptement pour fuir les témoignages de vénératiou et d'affection que tous à l'envi leur prodiguaient.

Ils commencèrent aussitôt à prêcher la parole de Dieu dans cette ville de Boulogne dans laquelle on rencontrait encore un grand nombre de païens. Au mo-

ment où la multitude réunie autour des deux saints missionnaires, les écoutait exposer les mystères de la religion de Jésus-Christ, on voit arriver des hommes qui se trouvaient dans le vaisseau avec eux et qui rapportent comment ils ont été délivrés de la mort par la prière de ces deux hommes de Dieu. La foule, touchée et émue par leur récit, prête encore une attention plus grande aux discours des deux apôtres, et bientôt ils demandent presque tous à recevoir la grâce du baptême et à être admis au nombre des serviteurs de Jésus-Christ.

Bientôt un nouveau prodige, opéré sous les yeux du peuple par la bonté miséricordieuse de Dieu, augmenta encore ces bonnes dispositions des habitants de Boulogne. En effet, au moment où S. Lugle et S. Luglien continuaient à prêcher la parole divine, un aveugle, appelé Evantinus, à qui on avait rapporté tout ce qui se passait, fend la foule des auditeurs et arrive auprès de S. Lugle, qui poursuivait toujours son discours : « Homme de Dieu, s'écrie Evantinus, au nom de celui que vous annoncez, donnez l'usage de la vue à celui qui n'en a jamais joui. » « Mon frère, répond S. Lugle, en poussant un profond soupir, ce que vous demandez n'est pas en mon pouvoir ; néanmoins, si vous avez la foi, Dieu peut vous guérir de votre infirmité. »

Les deux saints frères, témoins des bonnes dispositions de ce peuple qui les environnait, espérèrent que Dieu, dans sa miséricorde, daignerait opérer un prodige en sa faveur, comme il l'avait fait si souvent

pour les populations idolâtres qu'il avait ainsi amenées à la connaissance de l'évangile. D'un commun accord ils se mirent donc en prière, et le pieux pontife Lugle, la face prosternée contre terre, fit entendre ces paroles : « Seigneur Jésus-Christ, vous qui avez rendu la vue à l'aveugle qui criait sur le chemin de Jéricho, et disait : Fils de David ayez pitié de moi ; vous dont la croix a sauvé le monde de la perdition ; vous qui, comme Jonas, êtes resté trois jours dans le sein de la terre, et êtes ensuite monté au ciel où vous êtes assis à la droite de votre Père céleste, d'où vous avez envoyé l'Esprit sanctificateur sur vos apôtres ; je vous demande, ô Roi très-clément et très-miséricordieux, tout indigne pécheur que je suis, que vous daigniez ouvrir les yeux de cet aveugle, et qu'en même temps vous chassiez de l'esprit de tous ces hommes qui m'entourent, les ténèbres de l'erreur, afin qu'en toutes choses la gloire de votre très saint Nom soit célébrée dans les siècles des siècles, ainsi-soit-il. » Ayant dit ces paroles, le saint archevêque se leva et se prépara à célébrer les divins mystères, après avoir auparavant purifié ses mains dans l'eau qu'on lui apporta.

Cependant l'aveugle Evantinus ne cessait d'élever la voix pour répéter ses supplications : « Très-vénérable Père Lugle, s'écriait-il, souvenez-vous de moi. » Un clerc, qui était présent à cette scène touchante, s'approcha alors de lui, afin d'obtenir qu'il gardât le silence jusqu'à ce que le sacrifice fut achevé. Il lui rappela en même temps les principaux mystères de la religion, et lui demanda s'il les croyait. Evantinus lui

ayant répondu qu'il les croyait tous du fond du cœur; ce clerc, plein de confiance en Dieu, et dans la vertu de S, Lugle, son fidèle serviteur, présenta au pontife l'eau dans laquelle il avait lavé ses mains. Il le pria de la bénir, et alla ensuite auprès de l'aveugle en lui disant de mouiller ses yeux. Evantinus s'empresse d'obéir, et au même instant ses yeux s'ouvrent à la lumière. A cette vue le peuple pousse des cris de joie et de reconnaissance, et le saint pontife Lugle entonne le *Te Deum laudamus*, pour célébrer le grand bienfait que le Seigneur vient d'accorder. Beaucoup d'habitans, qui jusqu'alors étaient restés opiniatrement attachés à l'idolâtrie, se convertirent au vrai Dieu, et augmentèrent encore dans ces contrées le nombre des fidèles qui croissait chaque jour.

Boulogne ne fut pas le seul lieu où il plut à Dieu de faire éclater la sainteté de ses deux serviteurs Lugle et Luglien. La ville épiscopale de Térouane en eut aussi un témoignage extraordinaire, quelques jours avant que la grâce du martyre leur fut accordée.

En effet, presque aussitôt après la guérison miraculeuse qui vient d'être rapportée, les deux saints Irlandais prirent leur direction vers la ville de Térouane, qui était la plus importante du pays. Auparavant ils adressèrent quelques paroles d'édification et d'encouragement aux habitans de Boulogne, qui les avaient suivis hors de la ville, les invitant à servir Dieu avec fidélité, et à toujours pratiquer une religion dont la vérité était attestée par de si éclatants prodiges.

Lorsqu'ils furent arrivés à Térouane, leur premier

soin fut d'aller adorer Dieu dans son temple, et vénérer l'auguste Marie, sous le patronage de laquelle était placée cette importante église. Leur intention étant de traverser rapidement la ville pour continuer aussitôt leur pèlerinage, ils se hâtèrent d'aller demander, dans une hôtellerie voisine, un lieu où ils pussent se reposer durant la nuit qui approchait.

Leur demande ayant été agréée, ils se retirèrent à l'entrée de la nuit dans leur chambre, et commencèrent à psalmodier ensemble leurs prières accoutumées. Tout-à-coup au milieu de la nuit des cris d'alarme se font entendre, un incendie s'était déclaré dans la maison contigue à l'hôtellerie, et exerçait déjà les plus grands ravages. Les habitans de Térouane, épouvantés à la vue de ce désastre qui augmentait à chaque instant, se réunissent précipitamment pour porter secours. L'hôte, qui avait reçu les deux saints Irlandais dans sa demeure, s'empresse aussi de venir les avertir et réclamer leurs secours.

S. Lugle, rempli de l'esprit de Dieu, comprit que cet accident était une nouvelle occasion que lui offrait la Providence d'attacher ces peuples à la Foi et à la pratique de la religion. Il sortit donc du lieu où il était, et se dirigea vers celui où l'incendie étendait le plus ses ravages. Là il lève les yeux vers le ciel, adresse à Dieu, du fond du cœur, une fervente prière, et fait vers l'incendie un signe de croix. Au même instant les flammes semblent reculer et diminuer de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin elles s'éteignent complètement, sous les yeux des spectateurs étonnés.

Un prodige si frappant ne pouvait manquer d'attirer toutes sortes de témoignages de respect et d'affection aux deux vénérables missionnaires. S. Lugle et S. Luglien le comprirent; aussi ils eurent hâte de sortir de Térouane, comme ils avaient fait de Boulogne, pour continuer leur pélerinage à Rome.

Mais Dieu fit connaître en ce moment aux deux saints frères que l'heure de leur mort n'était pas éloignée, et que la récompense céleste, après laquelle ils soupiraient depuis long-temps avec ardeur, allait leur être accordée. Ce fut en effet dans ces lieux, et selon toute apparence, le jour même qui suivit leur départ de Térouane, qu'ils furent massacrés par des malfaiteurs. Au moment donc où ils traversaient, en répétant les louanges de Dieu, la vallée connue sous le nom de Scyrendal, ils furent enveloppés tout-à-coup par une bande de scélérats que commandaient les trois frères Bavon, Escelin et Bérenger, et mis à mort de la manière la plus cruelle. Ce crime affreux ne tarda pas à être connu, et Dieu lui-même en tira une prompte vengeance, en permettant qu'un des assassins, avant de sortir de la vallée, fut dévoré par des animaux féroces qui s'élancèrent sur lui.

Les corps des deux saints frères, restés intacts et sans corruption, furent enterrés avec un grand soin par des fidèles, à qui avait été communiquée la nouvelle de leur mort. « Une petite chapelle, est-il rapporté dans le Legendaire de la Morinie, page 294, fut construite par S. Bain, à ce que l'on pense, à l'endroit

où les saints furent mis à mort, et c'est là que dès lors ils furent vénérés par de nombreux pèlerins. Près de cette chapelle était une fontaine miraculeuse. C'était surtout le vendredi de chaque semaine que l'on venait invoquer les deux saints: on les priait pour être délivré de la fièvre et de la peste, de l'incendie, du tonnerre et de la tempête. On ne sait pas précisément à quelle époque les reliques furent transportées à Lillers, parce qu'on ne les crut point assez en sûreté où elles étaient. On pense que ce fut vers le milieu du Xe siècle; elles furent d'abord déposées dans l'église paroissiale, puis dans l'église collégiale, qui fut bâtie vers le milieu du XIe siècle. C'est le vingt du mois de mai que se célébrait la mémoire de cette translation. La ville de Lillers a pris dès lors les deux Saints Lugle et Luglien pour ses patrons secondaires, son patron principal étant déjà auparavant S. Omer. »

En l'année 1471, leurs reliques furent placées dans une nouvelle châsse donnée par Isabelle, épouse de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne Voici, au rapport de Guillebert, ce qu'on lisait sur ce reliquaire: « Isabel, fille du roi Jean de Portugal, duxissa de Bourgogne, a donné ceste châsse à l'église de la-ville de Lillers, anno Domini 1471. Prions à Dieu pour elle. » Les deux saints étaient représentés sur les côtés de cette châsse, S Lugle revêtu de ses habits pontificaux, et S. Luglien portant un costume royal.

Dans la messe propre que l'on chantait autrefois en l'honneur des deux saints frères martyrs, on trouvait

une prose belle et touchante qui rappelait toute leur histoire (1).

La ville de Mondidier, en Picardie, rend un culte spécial à ces deux saints, à cause de la translation d'une partie de leurs reliques, faite en ce lieu au X[e] siècle.

Le martyre est une grâce que Dieu n'accorde qu'à un petit nombre de ses élus. Cependant il en est beaucoup qui, sans être exposés aux persécutions comme les martyrs, peuvent néanmoins participer à leurs souffrances et un jour à leur récompense. Ce sont ceux que Dieu, dans les adorables desseins de sa Providence, soumet à différentes épreuves. « Ces chrétiens, dit S. Bernard, peuvent être martyrs, sans passer par le tranchant du glaive, s'ils conservent dans leur âme une religieuse patience. (2) » Que cette pensée est consolante, et combien elle est propre à adoucir l'amertume des tribulations auxquelles sont quelquefois soumis les hommes en cette vie !

(1) Propter Dei salutare
Transierunt ambo mare
Relinquentes patriam.
Verbum Dei prædicantes
Atque signis coruscantes,
Venerunt Boloniam
Per hos mare serenatur,
Ementino lumen datur
Et infirmis sanitas.
Horum prece liberatur
Ab igne quo cremabatur
Morinorum civitas, etc. Ferri de Locres, p. 81.

(2) S. Bern. Modus benè vivendi, cap. XL.

S. URSMAR,

ÉVÊQUE, MISSIONNAIRE, ABBÉ DU MONASTÈRE DE LOBBES (1).

L'an 713.

Il semble que Dieu, dans sa miséricorde, destina S. Ursmar à marcher sur les traces de S. Amand, et à continuer l'œuvre apostolique à laquelle ce digne Pontife avait consacré toute son existence. Comme lui il fut formé dans un monastère à la pratique de toutes les vertus chrétiennes et sacerdotales, comme lui il reçut l'onction épiscopale pour aller prêcher la bonne nouvelle de l'Evangile aux peuples infidèles, comme lui enfin il dirigea long-temps un célèbre monastère d'où sortaient fréquemment de nouveaux ouvriers de la vigne du Seigneur, et dont les noms ne sont connus que dans le Ciel. Ainsi se perpétua dans l'église catholique ce caractère de dévouement et de zèle véritable qu'elle seule peut présenter.

S. Ursmar naquit au village de Floyon, près d'Avesnes, le vingt-troisième jour de juillet de l'année 644, selon l'opinion la plus probable. Sa naissance fut précédée, dit-on, de quelques faits étonnants qui étaient comme autant de présages de sa future sainteté. Une nuit, sa mère crut voir, durant son sommeil, un vieillard vénérable. Il tenait un petit enfant

(1) Boll. XVIII apr. — Acta SS. Belgii, t. VI, etc.

dans ses bras, et disait en le lui présentant : « Prenez cet enfant et nourrissez-le. » La mère répondait alors : « Ah! mon Seigneur, comment nourrirai-je cet enfant? Je ne le puis, à cause de l'extrême disette qui nous afflige. » Mais le vieillard lui mettant alors un pain blanc dans la main, ajouta ces paroles : « Vous le nourrirez avec ceci. » A peine la mère avait-elle touché ce pain, qu'il devint d'une grosseur extraordinaire. « Qu'est-ce que je vois, mon Seigneur, s'écria-t-elle, dans les transports de sa joie, qu'est-ce que je vois? » Et le respectable vieillard, répondant encore une fois, lui dit : « Vous mettrez au monde un enfant qui nourrira une partie du royaume de Dieu. » Ayant prononcé ces paroles, il disparut. S. Ursmar, qui devait rompre le pain de la parole divine à tant de peuples infidèles, réalisa bien dans la suite toutes les promesses de l'envoyé de Dieu

Une autre fois, et peu de jours avant la naissance de son enfant, la mère de S. Ursmar eut encore une autre vision. Il lui semblait voir près d'elle une échelle dont le sommet touchait les cieux. Son fils y montait sous ses yeux et pénétrait dans la céleste demeure. Elle-même voulait l'y suivre; mais malgré ses efforts elle ne pouvait l'atteindre. » Repassant dans son esprit, à son réveil, le songe qui l'avait frappée et vivement impressionnée, l'heureuse mère s'écria avec bonheur: « Je vois que, par la miséricorde du Ciel, mon fils sera un grand serviteur de Dieu. »

Les heureuses dispositions du jeune Ursmar, et les soins tout particuliers que l'on prit de son éducation,

lui firent faire en peu de temps de rares progrès dans la vertu. Les maîtres sages et prudents auxquels on le confia s'appliquèrent plus encore à diriger son cœur vers le bien qu'à orner son esprit de belles connaissances. L'enfant répondit parfaitement à leur sollicitude et à leurs soins, et il s'attira promptement la bienveillance et l'affection de tous ceux qui le voyaient. « Il croissait en sagesse, dit son biographe, à mesure qu'il croissait en âge. Il était chaste de corps, pieux dans son âme, aimable envers tous, d'une physionomie franche et ouverte, prudent, sobre, ferme et inébranlablement attaché à la règle du devoir. Il était aussi rempli de longanimité, toujours disposé à l'aumône et aux œuvres de bienfaisance, patient, doux, humble, et possédant la charité parfaite. » Tel était le vertueux Ursmar, dont le Seigneur allait faire un grand apôtre, destiné à ramener à lui un nombre considérable d'âmes égarées par l'erreur ou par le vice. Malheureusement on ne connaît aucun détail sur une carrière si remplie de travaux apostoliques et de bonnes œuvres. A part quelques noms des Saints, qui viennent nous révéler des rapports longs et intimes que S. Ursmar eut avec eux, nous ne pouvons que rappeler d'une manière générale les fruits de ses travaux au milieu des peuples idolâtres.

S. Ursmar d'abord s'attacha en qualité de disciple à S. Landelin, lorsque celui-ci, après son troisième pèlerinage à Rome, alla fonder plusieurs monastères sur les rives de la Sambre. A quel âge fit-il la connaissance de ce pieux abbé? Quelles circonstances le déterminèrent

à embrasser la vie religieuse ? Dans quel monastère commença-t-il à suivre les règles de ce saint état ? C'est ce sur quoi les anciens auteurs ne nous disent rien. On ne voit paraître S. Ursmar qu'au moment où S. Landelin quitte le monastère de Lobbes, pour aller, quelques lieues plus loin, fonder celui de Crépin, où il mourut peu de temps après. C'est à S. Ursmar qu'il confia le monastère de Lobbes, quand il s'en éloigna. La vertu bien connue de ce fervent religieux ne permettait point de douter que cette maison, sous sa direction, prendrait un nouveau développement, et opérerait encore plus de bien dans la contrée. S. Hidulphe, noble seigneur d'Austrasie, dont nous avons rappelé la vie ailleurs, fit même quelques démarches auprès de Pépin d'Héristal, alors maire du palais, pour obtenir que S. Ursmar fut placé à la tête de l'importante communauté de Lobbes.

Ce monastère, qui prit en peu de temps un si grand accroissement, et qui se distingua surtout par les nombreux ouvriers évangéliques qui en sortirent pour aller prêcher la foi dans les pays infidèles, doit presque entièrement ce caractère et cette prospérité à S. Ursmar. Il en fut élu abbé au moment où il venait à peine de l'achever, et il remplit dignement tous les devoirs de sa charge, jusqu'aux dernières années de sa longue carrière. Sacré évêque, afin que sa parole eut plus d'autorité au milieu des peuples vers lesquels la Providence allait l'envoyer, il marcha avec courage et persévérance sur les traces de ses devanciers, et déploya comme eux, pour le salut des âmes,

un zèle et une charité qui ont rendu son nom cher aux populations. Il dût même exercer long-temps ce ministère sacré, si l'on considère les peuples nombreux auxquels il fit entendre sa voix, et l'âge avancé auquel il parvint. Les pays dans lesquels on remarque surtout des vestiges de son passage sont la Faigne, la Thiérache, la Ménapie, la Taxandrie même, et en général toutes les contrées qui s'étendent aux alentours de Lobbes, et jusqu'à la mer. « Il devint par sa grande sainteté, le père de beaucoup de peuples, un docteur versé dans les Saintes Ecritures, un fondateur de monastères, un pasteur des églises, un gardien des âmes, un nourricier des orphelins et des veuves, et un libérateur des captifs. Il avait en effet obtenu de Pépin le pouvoir de les délivrer. Or il aimait tellement le troupeau confié à sa sollicitude, que, comme l'a enseigné la vérité elle-même, il aurait donné son âme pour ses brebis. »

Toutes ces œuvres admirables, qu'opérait chaque jour S. Ursmar, étaient encore relevées en lui par les vertus les plus sublimes et les plus touchantes. Outre son esprit de patience et de résignation qui lui faisait supporter avec une inaltérable tranquillité les injures, les contradictions et les mauvaises volontés qu'il rencontrait quelquefois dans l'accomplissement de son ministère apostolique, il vivait d'une manière pénitente et tellement mortifiée, que la grâce de Dieu pouvait seule le soutenir au milieu de ses immenses travaux.

De nombreuses guérisons furent opérées par son intercession pendant sa vie, et elles ont été rapportées par un auteur contemporain, que le saint évêque mission-

naire s'était attaché à cause de son éminente vertu, et qui devait un jour le remplacer et marcher sur ses traces. C'était S. Ermin. On verra dans la vie de ce vénérable personnage les circonstances providentielles qui l'amenèrent au monastère de Lobbes, et elles nous feront connaître de nouveau le soin admirable avec lequel S. Ursmar cherchait, par tous les moyens à faire fleurir sa communauté, et à propager en même temps la Foi dans ces contrées,

Les vœux du saint missionnaire furent pleinement accomplis. Outre S. Ermin qui lui succédera bientôt dans son triple titre d'évêque, d'abbé et de missionnaire, d'autres encore le suivront et pratiqueront les mêmes œuvres et les mêmes vertus.

Telle fut la vie de S. Ursmar sur laquelle il est bien à regretter que l'on n'ait point plus de détails. Son nom et son culte, de tout temps célèbres dans la Flandre, disent assez tout le bien qu'il dût y opérer par ses prédications. La ville d'Aldembourg, en particulier, où il fit quelque temps sa demeure, le regarde comme son patron, et se plait à lui rendre les hommages d'affection et de respect qu'il mérite. S. Ursmar avait élevé en ce lieu une église dédiée à l'apôtre S. Pierre, et tous les auteurs sont unanimes à dire qu'il en fonda beaucoup d'autres encore en différentes contrées. Ainsi il continua dans les provinces du nord les travaux prodigieux qui avaient rempli la longue carrière des missionnaires qu'il semblait avoir pris pour modèles. S. Ursmar mourut au milieu de ses religieux et de ses disciples réunis autour de lui, le 18 avril 713, dans

sa soixante-neuvième année. On l'inhuma sur la petite colline qui dominait le monastère de Lobbes, et où l'on bâtit, vers ce même temps, une église consacrée à la très-sainte Vierge.

Le corps de S. Ursmar fut levé de terre en 823, par l'ordre de l'évêque de Cambrai. De nombreux miracles, qui s'opéraient sans cesse auprès de son tombeau, augmentèrent encore la confiance des peuples en sa protection : ils en furent souvent récompensés par des guérisons extraordinaires, et d'autres témoignages éclatants de la bonté miséricordieuse de Dieu. L'évènement qui a surtout laissé un profond souvenir dans la mémoire des habitans de la contrée, c'est la délivrance pour ainsi dire miraculeuse du monastère de Lobbes, quand les Hongrois, vers la fin du Xe siècle, firent une invasion dans toute la contrée. Ces barbares, malgré les présents considérables qu'on leur avait faits, et les promesses solennelles qu'ils avaient données, marchaient vers l'opulente abbaye de Lobbes, dans l'intention de la piller et de la détruire. Incapables de résister à cette armée menaçante, les religieux emportèrent les objets les plus précieux et se retirèrent sur la colline où reposaient les corps de S. Ursmar, de S. Ermin, et de beancoup d'autres serviteurs de Dieu. Les habitans du pays, effrayés à l'approche de l'ennemi, se réunirent aussi dans ce lieu, où ils espéraient que Dieu, en considération de ses saints, viendrait à leur secours. Les Hongrois, après avoir égorgé plusieurs religieux, et fait prisonniers plusieurs autres, se préparèrent à attaquer les faibles retranchements qu'on leur opposait.

Déjà leurs flèches commençaient à voler dans les rangs des religieux et des gens du peuple, à qui une mort affreuse semblait réservée, lorsque ceux-ci tout-à-coup poussèrent vers le ciel ces touchantes supplications : « Seigneur, ayez pitié de nous, S. Ursmar, secourez-nous, » Au même instant une pluie abondante tombe, et force les assiégeants à suspendre leurs coups. Bientôt même une terreur panique s'empare d'eux, et ils commencent à fuir de toutes parts, comme si un ennemi plus puissant qu'eux les poursuivait. Ce fait extraordinaire fut depuis rappelé chaque année par une fête solennelle que l'on célébrait le deuxième jour d'avril.

Pendant les longues guerres qui eurent lieu, le siècle suivant, entre l'Empereur d'Allemagne et Bauduin, comte de Flandre, l'abbaye de Lobbes fut presque complétement ruinée. Quand la paix fut rétablie, les religieux, sur la demande de Bauduin lui-même, et avec la permission des évêques de Cambrai, de Tournai et de Térouane, transportèrent processionnellement, en différents endroits de ces diocèses, les reliques de leur Saint Patron Ursmar, afin de recueillir de la piété des fidèles des dons qui les aidassent à relever les ruines de leur monastère. Cette procession fut signalée par des traits édifiants. Nous allons rappeler ceux qui se rapportent plus directement à notre sujet par les localités mêmes où ils sont arrivés.

Quand les religieux, portant sur leurs épaules la châsse de leur patron, furent entrés à Lille, les habitants se portèrent en foule à l'église pour vénérer cette dépouille sacrée d'un grand serviteur de Dieu et

pour implorer sa protection. Il y en eut beaucoup qui se trouvèrent alors guéris de leurs infirmités. Le lendemain, quand le cortége se remit en marche, une multitude considérable d'hommes, de femmes et de jeunes gens le suivirent. Arrivés hors de la ville, ils prièrent les religieux de déposer un instant la châsse dans un endroit où trois chemins venaient aboutir. Les pieux habitants de Lille firent placer une croix dans ce même lieu, et depuis cette époque, beaucoup venaient y implorer le secours de S. Ursmar dans leurs nécessités et leurs afflictions.

Les religieux étant arrivés à Strazeele, village situé entre les villes de Bailleul et d'Hazebrouck, ils apprirent que de longues et profondes rivalités divisaient les habitants de ce lieu, et que jusqu'à ce jour tous les moyens employés pour les réconcilier avaient été inutiles. Beaucoup néanmoins étant accourus auprès de la châsse de S. Ursmar pour rendre leurs hommages à ce vénérable apôtre de la Flandre, les religieux leur adressèrent les paroles les plus capables de les ramener à des sentimens de paix et de charité mutuelle. Ils abordèrent en particulier quelques-uns de ceux qui semblaient être les chefs des deux partis ennemis; ils leur persuadèrent d'oublier leurs anciennes querelles et de vivre désormais en bonne intelligence. Aprés de longs et persévérants efforts, ils parvinrent enfin à rétablir la concorde dans ce lieu.

La présence des reliques de S. Ursmar dans le village de Blaringhem y arrêta aussi l'effusion du sang, en mettant un terme aux attaques fréquentes que se livraient

entre eux des hommes d'armes qui habitaient ce pays.

A Cassel, une jeune personne, qui souffrait depuis quarante jours des douleurs très-vives, fut guérie par l'intercession du saint évêque à qui elle se recommanda avec une grande confiance.

De semblables guérisons furent aussi opérées dans la ville de Bergues.

Il y eut là aussi une réconciliation éclatante entre plusieurs puissantes familles de cette ville qui vivaient dans une scandaleuse inimitié. Ce fut, dit le témoin oculaire qui rapporte ces faits, un spectacle touchant de voir des hommes, qui auparavant ne pouvaient se rencontrer, venir devant les reliques de S. Ursmar se donner le baiser de réconciliation.

De Bergues les religieux se dirigèrent vers Bruges. En route ils s'arrêtèrent dans une maison de campagne, près de Furnes. Le fils du châtelain qui habitait cette demeure, jeune enfant de cinq ans, recouvra, auprès de la châsse du saint, la vue qu'il avait perdue depuis trois ans.

Le cortége se rendit ensuite à Gand, à Osbourg, puis revint à Gand et enfin rentra à Lobbes avec les dons des pieux fidèles, qui servirent à relever aussitôt ce monastère sanctifié par la vie de S. Ursmar et de ses dignes enfants.

Le nom de S. Ursmar a toujours été en grande vénération dans le monastère de Lobbes et dans les contrées voisines. Les peuples eurent toujours une confiance entière dans la puissance de sa protection auprès de

Dieu, et de nombreux bienfaits, attestés par les auteurs les plus graves et les plus religieux, ont de tout temps récompensé cette piété aussi légitime que persévérante.

Aujourd'hui encore, le culte de cet illustre missionnaire se conserve précieusement parmi les populations de l'ancienne province de Hainaut et dans le département de l'Aisne. Des pèlerins en grand nombre viennent souvent rendre leurs hommages à S. Ursmar dans une chapelle que l'ancienne abbaye de Liessies avait fait ériger en son honneur, à Fontenelle près de Floyon.

Cette chapelle tire son nom d'une fontaine qui se trouve dans ce lieu et qui est appelée *la Fontaine de S. Ursmar*. D'après une ancienne tradition du pays, le saint évêque-abbé s'était fait bâtir une petite habitation près de ce lieu, où les populations de la Thiérache se portaient en foule pour l'écouter et recevoir ses sages conseils. Les eaux de cette fontaine sont excellentes et très-salutaires: on prétend qu'elles fortifient les enfants dont les reins sont faibles ou qui sont attaqués de différentes maladies. Les mères s'y transportent souvent avec eux pour les y plonger en même temps qu'elles appellent sur leurs têtes les bénédictions de Dieu par l'intercession de son serviteur S. Ursmar (1).

(1) Ces détails nous sont communiqués par un respectable ecclésiastique. « Les médecins du pays, ajoute-t-il, reconnaissent à cette eau une qualité supérieure à toutes les eaux des fontaines des environs. Les uns prétendent qu'elle est ferrugineuse, d'autres disent que sa qualité tient à la nature du sol, mais il faut remarquer qu'un grand nombre de personnes qui font ce pèlerinage et qui viennent

On voit dans l'église de Floyon, village où est né S. Ursmar, une statue qui le représente dans le costume d'évêque. Une relique, que l'on croit appartenir à un os de la jambe, et qui est encore revêtue d'un cachet épiscopal, est enchassée dans cette statue. Il y a aussi dans ce village une chapelle dédiée à S. Ursmar, et qu'on croit avoir été bâtie sur l'emplacement de la maison où ce saint reçut le jour. Selon une expression bien connue dans le pays, on vient y *servir pour les fièvres*, à différentes époques de l'année, mais surtout le 18 d'avril, jour de la fête du saint. Cette chapelle doit être très-ancienne, et les vieillards du pays rapportent qu'elle a été rebâtie bien avant la révolution de 1793.

« Il n'y a point de richesses, dit S. Augustin, point de trésors, point d'honneurs, point de biens en ce monde, qui soient plus précieux que la foi catholique. C'est elle qui sauve les pécheurs, qui éclaire les aveugles, qui guérit les infirmes, qui purifie les catéchumènes, qui justifie les fidèles, qui rétablit dans la grâce de Dieu les pénitents, qui fait avancer les justes dans la sainteté, et qui couronne les martyrs. (1) » Combien ces paroles du saint docteur doivent nous faire estimer la foi et apprécier le bonheur de la posséder! Quelle reconnaissance ne doivent-elles pas nous inspirer pour ceux qui l'ont répandue dans ces con-

plonger dans les eaux de cette fontaine leurs enfants malades ou dont les reins sont faibles, croîent que S. Ursmar, par sa puissance auprès de Dieu, a donné cette propriété à ses eaux.

(1) S. Aug. Sermo de Verbis apost.

trées que nous habitons ! A ce titre, S. Ursmar mérite surtout nos hommages, lui qui pendant tant d'années y a prêché l'évangile avec un courage et un dévouement admirables. Demandons souvent à Dieu que, par les mérites de ce saint apôtre, il conserve toujours dans nos cœurs une foi pure et inviolable, et que toutes nos actions soient conformes aux devoirs qu'elle nous enseigne à pratiquer.

S. SILVIN, (1)

ÉVÊQUE - MISSIONNAIRE.

Vers l'an 716.

Un des derniers et des plus illustres Évêques régionnaires que présente l'histoire ecclésiastique de ces contrées, c'est S. Silvin, dont le nom a été de tout temps béni chez les Morins. Il parut à cette époque si malheureuse pour l'Eglise, où l'on vit les grands et les puissants du siècle pénétrer violemment dans les rangs du clergé, soit pour y porter le scandale affligeant de leur inconduite, soit pour exercer toutes sortes de violences à l'égard des prêtres attachés à leurs devoirs.

Des auteurs croient que S. Silvin naquit d'une noble famille de Toulouse et qu'il fut même évêque de cette

(1) Boll. xvii Feb. — Acta SS. Belgii, t. vi, p. 480. — Molanus, Gazet, Legendaire de la Morinie.

ville pendant quelque temps. D'autres, sans examiner la question de son origine, ont pensé que S. Silvin fut évêque de Térouane. Le séjour que ce saint a fait dans ces deux villes et la similitude assez grande de l'orthographe des deux mots ont pu donner lieu à cette opinion qui n'est pas fondée en raison. Il parait moralement certain que S. Silvin n'a jamais occupé de siége fixe, et qu'il fut évêque régionnaire toute sa vie. Quant au lieu de sa naissance, des preuves plausibles font croire au très-érudit Isfridius Thysius, chanoine régulier de Tongerloo, qui a donné, dans le VI Tome des *Acta SS. Belgii selecta*, un commentaire sur la vie de S. Silvin, que ce saint naquit à Doesbourg en Brabant. Cette ville, l'une des plus anciennes et des plus célèbres du pays, portait dans les premiers siècles le nom de Thosa ou Does. (1)

On ne connait rien sur les premières années de S. Silvin, sur sa famille et sur l'éducation qu'il reçut. Son biographe se borne à nous rappeler que, « comme les autres jeunes gens de son pays, il eut l'intention de s'engager dans les liens du mariage ; mais que des pensées d'un ordre supérieur le déterminèrent à embrasser la virginité parfaite et à se consacrer tout entier au service de Dieu. »

(1) C'est sans fondement que plusieurs auteurs font S. Silvin évêque de Toulouse ou de Térouane. On ne trouve point son nom dans le catalogue des Évêques de ces deux églises. Les plus habiles hagiographes conviennent aujourd'hui qu'il était évêque régionnaire, c'est-à-dire qu'il n'était attaché à aucun diocèse particulier et qu'il avait été sacré pour faire des Missions chez les infidèles. Usuard est le premier qui ait donné à S. Silvin le titre d'Évêque de Térouane. (Note tirée de Godescard.)

Ce fut à cette époque vraisemblablement que S. Silvin entra dans les rangs du clergé et se prépara au ministère apostolique auquel Dieu l'appelait. Le plus profond silence règne encore sur cette période de son existence, et il ne nous est donné de connaître quelque chose de lui, qu'au moment où on le voit commencer cette carrière de courses et de prédications qui doivent continuer jusqu'à la fin de sa vie.

Le portrait que son biographe nons a tracé de sa personne et de ses œuvres est des plus touchants : En voici quelques traits « Humble et modeste dans ses discours comme dans ses œuvres, S. Silvin, dit-il, attirait à lui les pauvres et les malheureux auxquels il ne refusait jamais le don de la charité. Jamais les affligés ne lui exposaient le sujet de leurs peines et de leurs douleurs sans éprouver les effets de sa bonté : il leur procurait avec un aimable empressement les choses nécessaires, dont il se privait lui-même pour leur venir en aide. Aussi, tous l'aimaient, le chérissaient et étaient remplis pour lui d'une profonde vénération. Les riches eux-mêmes et les grands ne s'approchaient point de lui sans entendre sortir de sa bouche quelques sages conseils; il les donnait à tous indistinctement et sans acception des personnes. En toutes choses enfin il cherchait à se rendre agréable aux yeux de Dieu. »

Toutes ces bonnes œuvres multipliées de S. Silvin opérèrent un très grand bien dans les âmes, et elles attirèrent à Dieu un nombre considérable de personnes qui n'en étaient que trop éloignées. Ce bien même s'étendit au loin par l'attention continuelle qu'avait le

pieux évêque de visiter les malades et de rendre les devoirs de l'hospitalité aux étrangers et aux voyageurs qui se présentaient à lui. « Il se faisait un bonheur en effet de les recevoir dans sa demeure et il respectait en eux la personne de Jésus-Christ. On le voyait donc leur laver les pieds avec humilité, leur donner les alimens nécessaires pour réparer leurs forces et souvent même leur céder une partie de ses vêtements. Or, continue son biographe, il agissait ainsi afin d'être du nombre de ceux à qui le Seigneur dira à la fin des temps: J'ai été étranger et vous m'avez reçu, j'ai été nu et vous m'avez revêtu, venez donc les bénis de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. »

Comme la plupart des Pontifes et des missionnaires de cette époque, S. Silvin faisait souvent des pèlérinages au tombeau des saints et des martyrs dont il voulait suivre les traces. Sa piété le porta même à entreprendre celui de Jérusalem, malgré les obstacles multipliés et les dangers sans nombre que l'on rencontrait à cette époque dans un voyage qui devait devenir si fréquent quelques siècles plus tard. Son historien nous transporte brusquement sur les rives du Jourdain et sur le Golgotha, « dans cette terre où Notre Seigneur Jésus-Christ naquit selon la chair et vécut.... Et parce que Silvin, dit-il, ne pouvait voir Dieu de ses yeux, bien qu'il le contemplât sans cesse par son esprit, il voulut au moins voir le lieu où, par l'effusion de son sang, il délivra le genre humain de la puissance du démon, et vainqueur lui

enleva ses dépouilles, afin que son âme se fortifiât par un semblable spectacle, et qu'après avoir dans ce lieu répandu son âme en prières il retournât dans sa patrie. » En finissant il nous représente encore S. Silvin pénétré de la joie la plus vive, au moment où il sort du Jourdain tout couvert de cette eau que Jésus-Christ avait lui-même sanctifiée.

Après avoir satisfait sa piété auprès du tombeau du Sauveur, S. Silvin revint dans nos contrées continuer les œuvres saintes qu'il y avait pratiquées jusqu'alors. Les détails touchants que donne son biographe sont précieux à plus d'un titre. Sortis de la plume d'un contemporain, ils nous permettent de juger quelles devaient être la conduite ordinaire et la vie de tant de saints évêques-missionnaires, sur lesquels les auteurs du temps ne nous disent presque rien. Recueillons donc avec joie et respect ces témoignages de la piété de S. Silvin, de la foi de nos pères et de la croyance de tous les siècles catholiques. « Or, continue le biographe, S. Silvin visitait avec une grande dévotion les temples des saints, et, selon ses facultés il y plaçait des luminaires, il récitait des prières et célébrait la sainte messe. Il avait pour les prêtres du Seigneur une singulière affection, il vénérait les religieux, formait les vierges et leur apprenait à tous à conserver précieusement la chasteté de l'âme et du corps. Tous les jours il annonçait la parole de Dieu au clergé et au peuple réunis dans l'église; il les excitait tous à la pénitence, et ne cessait d'implorer pour

eux la miséricorde de Dieu. Et parce qu'il était confesseur du Christ, il recevait les confessions des peuples qui accouraient vers lui, leur donnait les conseils qui devaient les aider à faire leur salut, et leur rappelait toujours avec une nouvelle ferveur quelles sont les voies du Salut. Il leur répétait que le joug du Christ est suave, que son fardeau est doux ; que rien n'est plus utile que de le servir, lui qui donne un royaume éternel à ceux qui l'aiment de tout leur cœur, de toute leur âme, de toutes leurs forces, et qu'il n'y a rien au contraire de plus insensé que d'obéir aux volontés de satan, qui ne promet à ceux qui le suivent qu'une peine et un feu éternels. »

S. Silvin s'appliquait souvent à rendre au prochain tous les devoirs de la charité et de la miséricorde : nulle œuvre de bienfaisance ne lui était étrangère et il trouvait toujours dans sa piété les moyens de soulager les infortunés qui venaient, en grand nombre, se recommander à lui. « Il était le père des orphelins, le défenseur des veuves, le tuteur des vierges, la gloire des religieux, le propagateur de la paix, plein de prudence dans ses paroles, et de sainteté dans ses actes. » Une des œuvres de charité que le bienheureux Silvin paraît avoir aussi affectionnée d'une manière toute spéciale, comme la plupart des évêques et des missionnaires de cette époque, c'était la délivrance des captifs et des prisonniers, encore si nombreux dans ces siècles barbares. Il allait jusque dans les pays les plus éloignés pour les délivrer, et,

après les avoir instruits des vérités de la foi et leur avoir procuré le baptême, il les rendait à la liberté.

La conduite que tenait Saint Silvin à l'égard des malades mérite d'attirer aussi notre attention. En même temps qu'elle nous manifeste toute la piété de ce digne évêque, elle nous fait connaître aussi les pratiques saintes qui étaient en usage à cette époque. « Il avait coutume, dit son biographe, quand des infirmes venaient vers lui, de commencer par prier dans le secret de son cœur et de guérir l'âme de l'infirme souvent plus malade que son corps. Puis quelquefois il apportait des remèdes que la bonté de Dieu daignait rendre efficaces; d'autres fois il oignait les malades de l'huile sainte, et leur donnait pour viatique le corps du Sauveur. »

L'auteur de la vie de S. Silvin rapporte enfin avec détail les mortifications effrayantes auxquelles se livrait cet homme de Dieu. Pendant quarante ans, dit-il, il ne mangea point de pain et se contenta de légumes et des fruits naturels de la terre. Il ne prenait que très peu de repos: jamais il ne se couchait dans un lit, mais bien sur des planches ou sur la terre nue. Il entourait ses membres de cercles de fer afin de les tenir dans une perpétuelle contrainte et de se souvenir des clous qui attachèrent notre sauveur Jésus-Christ à la croix. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il se chargea de grosses pierres qu'il déposa devant l'église de S. Pierre. Ces austérités extraordinaires que l'esprit de Dieu inspirait à son serviteur faisaient une impression profonde sur l'esprit encore grossier des

peuples de cette époque; elles frappaient leur imagination et leur apprenaient à pratiquer une religion qui inspirait tant de vertus et de bonnes œuvres. Cette vie si sainte et si touchante de S. Silvin allait finir par une mort non moins belle. Le pieux vieillard, toujours rempli du zèle de la gloire de Dieu et de la sanctification des âmes, continuait avec une ardeur que nul obstacle ne pouvait diminuer, les fonctions de son pénible ministère, lorsqu'une fièvre violente le saisit et le conduisit en peu de jours aux portes du tombeau. Plus ses douleurs et sa faiblesse augmentaient plus il s'efforçait de répéter les louanges de Dieu. Chaque jour, sur sa demande, on célébrait le saint sacrifice de la messe en sa présence, et il se nourrissait du corps et du sang adorables du Sauveur. Sans cesse on l'entendait adresser aux siens les exhortations les plus touchantes, leur recommandant surtout « de se souvenir de la mort, de fuir le péché et de marcher dans les sentiers de la vertu. » Quelques instants avant de mourir, il eut une vision par laquelle Dieu semblait l'inviter à aller à lui. « Voilà les anges du Seigneur qui viennent à nous! Voilà les anges du Seigneur qui viennent à nous! » dit-il à ceux qui l'environnaient. Presque au même moment il remit paisiblement son âme à son créateur, le soir du samedi, 15 février de l'année 720.

S. Silvin fut inhumé avec de grands honneurs, en présence d'une multitude de prêtres, de religieux et de personnes de toute condition, dans le monastère d'Auchy où il faisait ordinairement sa résidence. Ce lieu

devint en peu de temps un pèlerinage très fréquenté, et où le Seigneur, pour manifester les mérites de son serviteur, accordait souvent des guérisons et d'autres bienfaits signalés. Aussi le nom de ce saint Missionnaire se répandit promptement jusque dans des contrées très-éloignées, d'où l'on venait à son tombeau implorer sa protection auprès de Dieu. On cite, entre autres personnes qui ressentirent les effets de sa puissance, une femme originaire de la Bourgogne et qui était aveugle depuis vingt-six ans. Avertie en songe de se transporter au diocèse de Térouane pour solliciter le secours de l'évêque S. Silvin, elle y recouvra la vue.

Le corps de S. Silvin reposa dans l'abbaye d'Auchy jusqu'à l'époque où les Normands commencèrent leurs invasions dans la Morinie. Il fut alors transporté au château de Héristal près de Liège, puis à Dijon et de là au monastère de Bèse à cinq lieues de cette ville. Quand la paix fut rendue au pays, le comte de Flandre, Arnoul I le fit rapporter de la Bourgogne dans l'abbaye de S. Bertin à Saint-Omer, malgré les réclamations des religieux d'Auchy. Ceux-ci étaient des religieux bénédictins qui, après les désastres des invasions, avaient relevé l'église et l'abbaye, et remplacé les religieuses qui y vivaient auparavant. C'est depuis ce temps que ce monastère a été connu sous le nom d'Auchy-les-Moines. Le corps entier de S. Silvin reposait à Saint Bertin, à l'exception d'une partie donnée au monastère de Bèse, en reconnaissance de l'hospitalité qu'il y avait

reçue, et une autre partie au monastère d'Auchy où il avait d'abord reposé.

La plus douce occupation des saints, comme nous le montre surtout la vie du Bienheureux Silvin, était de penser au ciel. Ils aimaient à y contempler en esprit le grand Dieu qu'adorent et louent sans cesse les anges et les élus. Ah! qu'il y a loin de ces pensées à celles qui d'ordinaire remplissent l'esprit des enfants du siècle! Quelle différence aussi entre les désirs, les discours et les œuvres des uns et des autres! Pour nous qui voulons marcher à la suite des saints afin de partager un jour leur bonheur dans le ciel, « Que l'amour de la vie éternelle et de la gloire infinie soit dans notre cœur comme dans une forteresse, afin que méprisant cette vie périssable ainsi que la prétendue sagesse du siècle, nous soyons remplis de l'esprit divin et excités à rechercher continuellement la gloire du ciel. (1) » Quand une âme est pénétrée de ces sentiments, elle comprend tout ce qu'il y a de fragile et de vain dans les prospérités de ce monde et ne s'attache qu'aux choses de l'éternité.

---

(1) B. Pet. Dam, lib. VIII, Epist. IX.

S. WINNOC, (1)

ABBÉ DU MONASTÈRE DE WORMHOUDT.

L'an 717.

La généalogie de S. Winnoc, rapportée en tête de ses actes, mais qui ne paraît pas du même auteur que celui qui les a écrits, semble supposer que ce saint abbé était frère de S. Judicael, roi de Bretagne, et fils de Judhael; et c'est le sentiment de quelques écrivains. Toutefois on ne peut le soutenir, qu'en supposant qu'il aurait vécu plus de cent ans; car on met sa mort en 717, et s'il est frère de S. Judicael, il doit être né plus de cent ans auparavant. Les actes de S. Bertin, qui fonda l'abbaye de Sithiü, vers l'an 660, disent que S. Winnoc y fut élevé dès son enfance : ce qu'il serait impossible d' entendre d'un frère de S. Judicael, qui

(1) Dom Guy Alexis Lobineau, religieux Bénédictin de la congrégation de S. Maur, est l'auteur de cette vie de S. Winnoc, retouchée par M. Tresvaux, vicaire général de Paris, et à laquelle nous n'avons fait que quelques additions. Voici les sources qu'il indique. (Voir les Vies des Saints de Bretagne, T. II, p. 189), Tiré, dit-il, de la vie du saint, écrite dès le VIIIe siècle par un anonyme, retouchée et augmentée dans le Xe et au commencement du XIe, et publiée par Surius, par Mabillon, dans ses actes Bénédictins, IIIe siècle, 1re partie, par Dom Morice, tome 1er de ses Mémoires sur l'Histoire de la Bretagne, et surtout par Ghesquière, Bollandiste, qui y a joint un savant commentaire, dans les *Acta SS. Belgii*. T, VI, pages 383 à 432, imprimé à l'abbaye de Tongerloo, en 1794. Voyez la vie de S. Bertin, dans la collection des Bollandistes, T. II de septembre, et les propres d'Arras et de Cambrai.

ne pouvait être enfant en 660. Il y a plus d'apparence que c'était un neveu de S. Judicael, peut-être le même dont il est parlé dans la vie de S. Josse, et qui, avec Arnoch, autre neveu des SS. Judicael et Josse, garda pendant quelque temps le corps de son saint oncle.

Quoiqu'il en soit, voici ce que nous apprennent ses actes, qui se trouvent dans les Bollandistes, les actes des saints de Belgique, dans Surius et les actes Bénédictins.

Winnoc (1), issu de race royale, naquit dans la Bretagne armoricaine, et donna par la pureté de ses mœurs un nouvel éclat à la noblesse de son origine. Dès sa plus tendre jeunesse, il parut consommé dans les vertus; il vivait dans le monde sans être du monde, et sous les habits du siècle il cachait le soldat de Jésus-Christ. La Bretagne voyait avec admiration un de ses princes qui se regardait comme un voyageur dans sa

(1) La généalogie qui se trouve au commencement de la vie de S. Bertin, et qui a été suivie par D. Morice, fait naître ce saint du roi Hoël III, dit Juthael, et le rend ainsi frère des SS. Judicael et Josse ; mais cette pièce, qui est d'un autre auteur que celui de sa vie, n'a pas au jugement de Ghesquière, une grande autorité, et D. Lobineau prouve qu'elle est en opposition avec la chronologie. En effet, il est certain que S. Winnoc n'est mort qu'en 717, tandis que le décès du roi Hoël arriva l'an 612, ce qui fait un espace de cent cinq ans: or, le saint n'est pas parvenu à l'âge de quatre-vingts ans: il n'est donc né qu'environ l'an 637 ou 638. Nous croyons qu'on peut le regarder comme fils de S. Judicael, qui rentra dans le cloître vers cette époque, et nous sommes d'autant plus fondé à le penser, que des auteurs voient en S. Winnoc le neveu de S. Josse, et celui qui alla avec son frère Arnoc occuper la cellule de ce saint après sa mort. (Note de M. Tresvaux, *Vies des Saints de Bretagne*, T. II, p. 196.

patrie, et qui ne cherchait qu'à s'en bannir lui-même pour suivre la voix de Dieu comme un autre Abraham. Il gagna à la milice spirituelle, à laquelle il voulait consacrer sa vie, trois autres sujets, jeunes gens d'une naissance distinguée et d'une vie innocente, Quadonoc, Ingénoc et Madoc, qui entrèrent aisément dans ses projets de retraite. La foi les animait tous également : ils abandonnèrent leurs biens, renoncèrent à toutes les espérances, dont le monde aurait pu flatter leur ambition, et se mirent à chercher cette cité permanente qui est notre véritable patrie. Il paraît que S. Winnoc passa d'abord en Angleterre, qu'il y habita avec son frère Arnoch. Après un certain temps passé dans ce lieu, il rejoignit ses trois amis, et les accompagna dans la recherche qui les occupait, et qui avait sans doute pour but de trouver un monastère d'une régularité parfaite.

Après avoir fait beaucoup de chemin, ils arrivèrent enfin, en 679, dans le diocèse de Térouane, où la renommée leur apprit avec quelle édification l'on y voyait fleurir la discipline monastique. En effet, S. Bertin vivait alors et gouvernait le monastère de Sithiü, qu'il avait bâti. La bonne odeur que répandait de toutes parts la sainteté de sa vie avait attiré à la pratique des conseils de l'évangile un grand nombre de disciples. Ces jeunes enfants, car c'est ainsi qu'on doit les appeler, selon les actes de S. Bertin, s'abandonnèrent à la conduite de cet excellent maître, qui leur apprit à porter le joug de Jésus-Christ sous la règle de S. Benoît, et leur montra par ses actions, encore plus que par ses paroles,

de quelle manière il fallait pratiquer les saintes lois de la vie religieuse. Il ne fut pas long temps sans s'apercevoir, avec étonnement, qu'ils avaient atteint une perfection sublime dès le commencement de leur consécration à Dieu. C'est pourquoi les jugeant capables de mener une vie plus retirée, il leur assigna un lieu particulier où il leur ordonna de se bâtir eux-mêmes un petit monastère, dans lequel ils pussent ensuite s'occuper uniquement de Dieu.

Pour obéir aux ordres de leur père, ils construisirent dans le même pays un petit édifice propre à leur dessein, sur une hauteur appelée alors Grunobergue, et qui a depuis porté le nom de Saint-Winnoc. Il s'appelle encore aujourd'hui Bergues-Saint-Winnoc. Ces quatre serviteurs de Dieu demeurèrent-là quelque temps et y vécurent comme des hommes crucifiés au monde, et pour qui le monde était crucifié (1).

Il y avait dans la même contrée un homme à qui on donne le titre d'illustre, appelé Hérémar, distingué par ses richesses et estimable pour ses bonnes mœurs. Il offrit à S. Winnoc une terre de sa dépendance, nommé Wormhoudt, située sur le bord de la petite rivière appelée La Peene. S. Winnoc, détaché des biens de ce monde, envoya Hérémar à son abbé S. Bertin, qui accepta sa donation. On dressa l'acte dans le monastère même de Sithiü, le 1er novembre de l'an 1er du roi Childebert, c'est-à-dire l'an de Jésus-Christ 693. On

(1) Les Bollandistes assurent qne S. Winnoc et ses compagnons ne fondèrent pas le monastère de Grunobergue, mais qu'ils passèrent directement de Sithiu à Wormhoudt, et nous croyons qu'ils ont raison, quoiqu'en disent plusieurs autres écrivains. (Note de Dom Lobineau.)

peut voir par cette fondation qne Wormhoudt fut d'abord une dépendance de l'abbaye de Saint-Bertin. Le monastère que S. Winnoc y bâtit, comme nous l'allons voir, fut depuis détruit par les Normands, en 880, et a été ensuite une prévoté de l'église de Bergues-Saint-Winnoc. S. Bertin, après avoir accepté la fondation faite par Hérémar, envoya à Wormhoudt S. Winnoc et ses compagnons, auxquels il donna ordre de construire une maison pour les pauvres, avec un monastère, et une église en l'honneur de S. Martin. Ces quatre saints amis travaillèrent sans relâche à bâtir les appartements où Jésus-Christ devait être reçu et servi dans la personne des pauvres, et les lieux réguliers où les religieux dévoués à la perfection pussent pratiquer leurs exercices avec ferveur et sans importunité. La maison de Dieu fut achevée en peu de temps par les mains de ces saints ouvriers, dont l'ardente charité bâtissait en même temps dans leurs cœurs un temple au Saint-Esprit, où brûla jusqu'au dernier soupir de leur vie le divin amour.

Les trois compagnons de S. Winnoc, un peu plus âgés que lui, finirent leur sainte carrière dans ce lieu, et l'abbé S. Bertin, connaissant tout le mérite de S. Winnoc, le mit à la tête de la communauté qui s'y était formée. Il la gouverna avec une douceur et une humilité qui firent voir en lui un parfait disciple de celui qui a dit: « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Il estimait qu'il n'y avait rien de plus noble que de servir ses frères, puisque Jésus-Christ lui-même avait protesté qu'il était venu pour servir et non

pour être servi. Comme sa charité n'était pas feinte, il exerçait l'hospitalité avec une promptitude et un épanchement de cœur, qui faisaient bien voir qu'il estimait heureux le jour où il pouvait mériter de recevoir Jésus-Christ, en recevant un hôte pour l'amour de lui. Il se chargeait volontiers de tous les travaux qui paraissaient trop pénibles à ses frères; et ce qui surpassait leurs forces était léger à sa ferveur et à son humilité. Aussi Dieu lui accorda-t-il le don des miracles, afin de rendre illustre aux yeux des autres celui qui était si petit à ses propres yeux.

Parvenu à la vieillesse, il ne se plaignit point que l'âge l'appesantissait, et tout accablé qu'il était du nombre de ses années, il marchait d'un pas plus ferme dans la voie de la perfection, et ne diminuait rien des travaux de son état. Il en pratiquait même encore à cet âge les plus pénibles et les plus humiliants, puisqu'on rapporte de lui qu'il faisait tourner la meule par un secours invisible, sans que le saint fut obligé d'y mettre la main. Il bénit Dieu de la faveur qu'il lui faisait, et ne cessait plus de lever au ciel, en action de grâces, les mains pures et innocentes que Dieu avait délivrées de ce travail. Les religieux étaient surpris, et avec raison, de voir qu'un homme aussi faible et aussi cassé par les austérités, les travaux et les années, pût supporter une fatigue pareille à celle dont il avait bien voulu se charger. On dit que l'un d'entre eux, poussé par la curiosité, alla regarder secrètement ce qui se faisait dans le lieu où le saint abbé travaillait. Il n'eut que pendant un moment la satisfaction de voir

le mouvement merveilleux de la meule, car il fut sur le champ frappé d'aveuglement. Le saint abbé le guérit par ses prières et par le signe de la croix, après lui avoir pardonné sa curiosité téméraire.

Il ne manifestait jamais de ressentiment, non plus que de malignité. Son grand soin était de se rendre aimable plutôt que redoutable, et c'était pour cela qu'il se croyait destiné à rendre service plutôt qu'à recevoir ceux des autres. Sa naissance royale ne le portait pas à se préférer à ceux de la plus vile condition, qu'il plut à Dieu d'appeler à la même profession que lui. La sérénité de son esprit était marquée par la gaîté de son visage. Il était ferme et inébranlable dans sa foi, d'une espérance que rien ne pouvait décourager, et d'nne charité sans bornes. Les heureux succès ne le portaient pas à s'élever, et les évènements fâcheux ne l'abattaient pas. Dans le conseil, ses vues allaient loin, et dans l'exécution, il était diligent et infatigable. Enfin, armé de toutes les armes spirituelles, il fit avec succès une guerre continuelle aux puissances ennemies de notre salut. Mais, quoique vainqueur, il gémissait sans cesse, et soupirant après le séjour heureux où l'on n'a plus à combattre, il disait à Dieu « Délivrez, Seigneur, délivrez mon âme de cette prison, afin qu'elle ne s'occupe éternellement que de vos louanges. » Dieu l'exauça et l'appela à lui le 6 novembre de l'année 717.

S. Winnoc fut enterré dans le monastère de Wormhoudt qu'il avait bâti lui-même en l'honneur de S. Martin, et où sa mémoire fut honorée de plusieurs

miracles. On raconte entre autres, que peu de temps après sa mort, comme les frères reposaient après midi, le feu, sorti d'une maison voisine, se communiqua à une partie des édifices du monastère, qui furent consumés. L'église, où l'on conservait le corps de S. Winnoc, fut aussi entièrement brûlée; mais on trouva, après l'incendie, que le feu avait épargné le tombeau du saint et tous les ornemens dont il était environné. Nous ne suivrons pas l'auteur des Actes dans le récit de tous les miracles du saint abbé. Nous nous contenterons de remarquer qu'on peut apprendre de ce récit qu'on se servait encore de calices de verre dans les saints mystères vers le XI[e] siècle, et qu'avant les courses des Normands, les reliques de S. Winnoc, enchâssées dans de l'or, se portaient publiquement aux processions des Rogations.

Le Légendaire de la Morinie ajoute ici une guérison extraordinaire et qui mérite bien d'être signalée. « Un homme boiteux, privé depuis long-temps de l'usage de ses pieds et fatigué d'un tremblement incessant de la tête et des mains, au point qu'il pouvait à peine prononcer une parole d'une voix saccadée, et que ses mains laissaient échapper ce qu'elles croyaient tenir, voulut aller au tombeau vénérable de S. Winnoc. Et pendant que les frères qui habitaient ce lieu célébraient les vigiles de la nuit de la résurrection du Seigneur, conduit par des mains étrangères, il vint dans l'église implorer avec larmes la clémence du tout-puissant Seigneur, lui demandant, par les mérites de son glorieux confesseur Winnoc, de rendre l'usage

de leurs fonctions à ses membres fatigués par une maladie devenue intolérable. Le Seigneur miséricordieux, qui n'oublie pas la prière des pauvres et qui vient nous aider dans nos tribulations au moment opportun, entendit l'infortuné qui le priait par les mérites du Bienheureux Winnoc. En effet, quand fut terminée la lecture de l'évangile, qui, selon la coutume, se fit pendant la nuit dans cette église après le chant de l'office, l'homme infirme fut entouré d'une immense lumière, puis il vit deux flèches de feu venir à lui de chaque côté et se diriger vers ses oreilles. L'une étant entrée par son oreille droite et l'autre ayant pénétré dans son oreille gauche, tout-à-coup une grande abondance de sang jaillit par les ouvertures que ces flèches avaient faites. Débarrassé désormais de la fatigue insupportable que lui causait son infirmité, cet homme reçut à l'instant même de la bonté divine une santé parfaite. Dans les transports de sa joie, il se mit à marcher dans l'église sans la moindre apparence de son mal, et en rendant grâces au Seigneur tout-puissant et à S. Winnoc; puis il raconta aux frères qui l'entourèrent toute la suite de sa vision, comment après le choc des deux flèches et l'arrivée de cette lumière, son infirmité s'était subitement éloignée de lui. Alors il sortit de l'église, plein de santé et de bonheur, escorté par la foule du peuple qui louait avec lui le Seigneur, et contemplait avec admiration les témoignages glorieux de la puissance de S. Winnoc confesseur du Christ. » (1)

Quand il plut à Dieu de punir les péchés du monde,

(1) Légendaire de la Morinie, p. 311.

par les ravages qu'exercèrent pendant le IXe siècle, en France et dans les pays environnants, les barbares sortis du Nord, ou trouva à propos d'ôter de Wormhoudt les reliques du saint abbé, et de les porter dans l'église de St. Omer à Sithiū. Quelques années après, Bauduin, comte de Flandre, surnommé le Chauve, voulant fortifier ses états et les mettre à couvert des incursions de ces barbares, fit construire plusieurs forteresses, et une entre autres à Bergues. Le comte, après avoir mis cette place en sûreté, y fit bâtir une église qui fut dédiée à S. Martin et à S. Winnoc, et où il avait le dessein de transférer les reliques du dernier. Il alla demander l'agrément du roi Charles-le-Simple, qui lui accorda volontiers tous les priviléges qu'il désirait obtenir pour sa nouvelle église. Le comte, muni de ces pouvoirs, enleva le corps de S. Winnoc, malgré l'opposition des habitants de St-Omer, et le fit mettre à Bergues l'an 900. Depuis ce temps il s'établit une coutume de porter en procession, tous les ans, le corps du saint de Bergues à Wormhoudt, le jour de la Nativité de S. Jean-Baptiste, ce qui se faisait rarement d'abord sans quelque miracle insigne. Depuis, la cérémonie fut remise à un autre jour ; c'est-à-dire à celui de la Trinité, comme le témoignent, tant l'auteur de la Vie de S. Winnoc, que Drogon, religieux de Bergues, qui a composé un livre des miracles du saint, où il ne raconte que ceux qui se sont passés de son temps, et dont il a été souvent le témoin oculaire.

Cent ans après cette seconde translation, Bauduin, surnommé le Barbu, ayant rendu la ville de Bergues

encore plus forte par une ceinture de murailles et bâti un monastère au haut de la ville, y fit transférer les reliques du saint, le 18 septembre. Il appela des religieux de S.-Bertin, vers l'an 1030, pour habiter ce nouveau monastère, qui eut pour premier abbé Rodéric. Après sa mort, la discipline s'étant un peu relâchée, fut rétablie dans sa vigueur, en 1106, par l'abbé Hermès. L'abbaye a subsisté jusqu'à la révolution, et a fourni plusieurs sujets recommandables par leur sainteté et leur doctrine.

On célébrait, à Bergues-Saint-Winnoc, trois fêtes en l'honneur de ce saint abbé: la première, au jour anniversaire de sa mort, le 6 novembre ; la seconde en mémoire de l'élévation de son corps, appelée l'Exaltation de Saint Winnoc, le 20 février, et la troisième, celle de la translation qui fut faite du Corps du saint à l'abbaye de Bergues, le 18 septembre. La première de ces fêtes comme la plus solennelle, était autrefois de précepte dans toute la ville, et, pendant toute l'octave, les fidèles se faisaient un devoir et un bonheur de venir rendre leurs hommages à leur illustre patron.

On conserve encore très-religieusement à Bergues le corps de S. Winnoc. Il était autrefois porté tous les ans en procession le jour de la Trinité, et trempé dans la rivière appelée La Colme, qui passe au pied de la ville ; ce qui se faisait en mémoire d'un enfant noyé dans cette rivière et qui fut ressuscité par les mérites du saint. On ignore en quel temps ce miracle fut opéré; mais il a donné lieu tant à cette cérémonie

qu'à une confrérie érigée en l'honneur du saint abbé. Son chef était dans un buste très-riche, et le reste de ses ossements dans une châsse d'argent. Lors de la spoliation des églises en 1792, on déposa ces saintes reliques dans deux boîtes qui furent scellées et placées dans une armoire du presbytère, où elles restèrent jusqu'en 1820. A cette époque, monsieur Ferdinand-Joseph Vandeputte, doyen-curé de la paroisse, désirant augmenter le culte du saint Patron, fit appeler plusieurs notables de la ville, qui avaient été présents à l'extraction des reliques en 1792. Ils reconnurent les boîtes dans lesquelles on les avait alors renfermées, et déclarèrent qu'elles n'avaient subi aucun changement. Ces reliques furent d'abord présentées à Monseigneur Belmas, qui les examina dans son palais épiscopal de Cambrai. Sa Grandeur « reconnut que cette tête était la même qui, pendant un long espace de temps, avait été exposée à la vénération des fidèles de la ville de Bergues, et qui, dans les derniers temps de calamités, avait été retirée de la châsse en argent, comme l'ont attesté des hommes dignes de foi, les uns prêtres, les autre laïques, lesquels tous ou avaient vu autrefois cette tête exposée, ou l'avaient retirée eux-mêmes de la châsse en argent sus-mentionnée. »

« Nous donc, continue le prélat, nous avons replacé avec respect cette tête dans un reliquaire de cuivre jaune plaqué d'une couche d'étain à l'intérieur, après l'avoir liée avec une bande de soie noire et munie de notre sceau, puis nous avons permis, et par les présentes

permettons qu'elle soit exposée à la vénération des fidèles dans l'église de St-Martin de Bergues. »

« Mais afin que les fidèles vénèrent plus facilement cette tête auguste, nous en avons renfermé une parcelle dans une boîte dont le fond est en cuivre et la partie antérieure, que ferme une glace, en argent. Nous avons muni de notre sceau le fil de soie verte qui l'entoure. »

Cette lettre, que nous venons de traduire en partie, est du 27 mai 1820. Une autre lettre du même Prélat publiait une indulgence de quarante jours pour les personnes qui assisteraient à la translation qui devait avoir lieu peu de temps après. Elle était conçue en ces termes :

« Ne désirant rien tant que d'augmenter la dévotion des fidèles et de les aider dans la voie du salut, en leur fournissant les moyens de participer aux trésors spirituels de l'église, Nous avons accordé de notre autorité ordinaire, comme par ces présentes Nous accordons quarante jours de pardon et indulgence dans la forme et de la manière accoutumée de l'église, à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe qui, dûment disposés, assisteront à la Translation solennelle des reliques de S. Winnoc, qui doit se faire du presbytère de Bergues à l'église de S.-Martin de cette même ville, et y prieront aux fins ordinaires. »

La cérémonie eut lieu le 8 juin de la même année, en présence d'un peuple immense accouru de tous les pays voisins, et le reliquaire, enchâssé dans une statue en bois, qui avait été bénite auparavant, fut placée

dans le chœur. Le procès-verbal de cette cérémonie est signé par trois anciens religieux de l'abbaye de S. Winnoc, par plusieurs prêtres ou laïques des environs, par les vicaires de la paroisse, et enfin par M. Vandeputte qui avait présidé.

Le 7 février de l'année suivante (1821), Monseigneur Belmas, sur la demande du Pasteur et des fidèles de la paroisse de Bergues, accordait le permission d'ériger une confrérie en l'honneur de S. Winnoc. Le Prélat encourageait beaucoup cette œuvre sainte et donnait lui-même quarante jours d'indulgence pour tous les fidèles qui visiteraient l'église de S.-Martin à Bergues et y prieraient quelque temps selon les intentions de l'église, les jours de la fête de S. Winnoc et de la Trinité. (1)

Le 4 mars 1823 le Pape Pie VII accordait aussi une indulgence plénière à tous les fidèles qui, le 6 novembre, jour de la fête de S. Winnoc, et le lendemain de la Pentecôte, visiteraient l'église de S.-Martin à Bergues, se confesseraient, communieraient et prieraient pour la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de la Sainte-Église, Cette nouvelle faveur spirituelle du Saint-Siége fut publiée avec l'autorisation accordée à l'évêché de Cambrai, le 16 juillet 1823 (2). Le 18 mai de la même année, on avait transporté solennellement les reliques

(1) Voir à la fin du volume le Règlement de cette confrérie de S. Winnoc et les autres pièces relatives au culte de ce grand Patron de Bergues.

(2) Une semblable indulgence avait été accordée le 22 juin 1686 par le Pape Innocent XI.

de S. Winnoc dans un buste et une châsse en argent, dont la piété généreuse des habitants de Bergues avait fait l'acquisition. Cette châsse, d'un travail magnifique, a coûté, dit-on, 18,000 francs.

Dans toutes les pièces que nous venons d'exposer, S. Winnoc est appelé le Patron de la ville et du territoire de Bergues, *caput Sancti Winnoci Patroni et Apostoli urbis et regionis*. Sa fête même fut long-temps célébrée dans toutes les paroisses *de la Chastellenie de Bergues* par une ancienne ordonnance de Martin Ratabon, évêque d'Ypres, dans le diocèse duquel se trouvait la ville de Bergues. Cet acte est en date du 30 septembre de l'année 1700.

C'est une chose incompréhensible, pour les hommes possédés de l'amour des choses de la terre, que cet abandon qu'ont fait les saints, et S. Winnoc en particulier, des biens et des honneurs d'ici-bas. Ah! c'est qu'ils attendaient, suivant la promesse du Seigneur, des biens plus solides que ceux qu'ils abandonnaient. Telle doit être l'espérance, tels doivent être les sentiments de tout chrétien qui veut assurer son salut. Si vous n'êtes pas capables de quitter toutes les choses du monde, au moins ne vous y attachez pas de telle sorte que le monde, par leur moyen, vous tienne attachés à lui. Possédez les biens de la terre; mais qu'ils ne vous possèdent pas; assujettissez-les sous l'empire de votre esprit, de crainte qu'en y mettant votre amour, vous n'en soyez plus les maîtres; et qu'au contraire ils ne deviennent ainsi les vôtres. Vous pouvez user des biens temporels; mais ce sont les éternels

que vous devez uniquement désirer. Ces biens présents vous peuvent servir dans le chemin de cette vie; mais vous ne devez souhaiter la jouissance que des biens futurs dans la vie céleste. Il ne faut regarder que comme de côté tout ce qui se passe dans le monde, et les regards de notre esprit doivent se porter devant nous, pour considérer avec toute l'attention possible les biens où nous devons tendre.



STE. BERTHE, (1)

FONDATRICE ET ABBESSE DU MONASTÈRE DE BLANGY.

Vers l'an 723.

LE septième et le huitième siècle ont été, pour la Morinie principalement, l'âge d'or de l'église, l'époque des saints et des fondations pieuses. Un des plus beaux noms que rappelle cette religieuse contrée est celui de Sainte Berthe de Blangy, parente de Ste Rictrude, et dont la vie offre beaucoup de traits de ressemblance avec celle de cette sainte épouse d'Adalbaud.

Ste Berthe était fille de Rigobert, comte du Palais sous le règne de Clovis II, et conseiller de ce prince :

(1) Boll. IV Julii. — Acta SS. Belgii, T. VI. — Chron. ord. Bened. cap. XXXI, — Nous avons puisé surtout dans l'excellente histoire de Ste Berthe et de l'abbaye de Blangy, publiée en 1846 par M. Parenty, chanoine d'Arras.

il était en même temps comte de Ponthieu. Ce seigneur, recommandable par sa prudence autant que par la sagacité de son esprit, soutenait avec distinction la noblesse de son rang et la grandeur de sa famille. Il savait aussi déployer une grande intrépidité dans la guerre quand la patrie était en danger. Ce fut en effet pour récompenser la valeur qu'il avait déployée contre les barbares, dans un combat qui se livra sur les rives de la Ternoise et non loin de Blangy, que le roi Clovis II lui donna, en 642, le château de Blangy avec plusieurs terres du Ternois qui en dépendaient. Plus tard Rigobert demanda et obtint d'Ercombert, roi de Kent (Angleterre), la main d'Ursane sa fille. Ces nobles époux vinrent se fixer au château de Blangy où ils donnèrent le jour à une fille qui fut nommée Berthe. D'après l'idiome usité à cette époque dans la Grande-Bretagne, ce mot signifie *clair*, *lumineux*. Le nom que reçut au baptême cette enfant de prédilection fut comme un heureux présage de la splendeur qu'elle devait répandre dans l'église par ses éclatantes vertus. A mesure que les facultés de son esprit se développaient, sa pieuse mère prenait soin de lui donner des leçons de sagesse et de piété. Berthe était bien jeune encore qu'on la voyait s'appliquer avec ferveur à l'oraison, mortifier son corps innocent par des jeûnes et des austérités, et pratiquer ces vertus solides qu'on ne trouve d'ordinaire que dans la maturité de l'âge.

Rigobert et Ursane, qui se faisaient admirer eux-mêmes dans toute la contrée par leur amour de Dieu et du prochain, par leur ardeur à répandre partout

les salutaires enseignements de la religion, par leur application aux œuvres de charité et de miséricorde, ne se lassaient pas non plus d'admirer les progrès que leur fille chérie faisait tous les jours dans la perfection. « Ils prenaient plaisir à remarquer en elle un profond sentiment de piété qui se trahissait dans presque toutes ses actions et ses paroles. L'attachement qu'elle avait conçu pour les biens solides et véritables de l'éternité lui avait inspiré un souverain dégoût pour toutes les vanités du siècle, et cette disposition la fit triompher aisément de toutes les difficultés qu'elle pouvait rencontrer. Toutefois, pour être encore plus assurée de cette victoire sur elle-même, elle ne négligea point l'exercice de la pénitence. Elle traita rudement son corps et s'appliqua à pratiquer les vertus les plus héroïques, dans un âge où la plupart s'abandonnent aux folles joies du monde. Quoique dans l'abondance de toutes choses, elle aimait la pauvreté et repoussait de son cœur toute affection aux choses de la terre. »

Plus la vertueuse Berthe prenait de soin pour ensevelir dans l'obscurité de sa retraite les qualités éminentes dont la nature et la grâce l'avaient enrichie à l'envi, plus aussi la divine Providence semblait vouloir les faire éclater. Son mérite ne tarda pas à être connu, et à peine avait-elle atteint sa dix-huitième année que déjà plusieurs des principaux seigneurs du royaume aspiraient au bonheur de l'épouser. Ce fut Sigefroy, le frère de S. Adalbaud et d'Erchinoald, le petit-fils de Ste Gérétrude d'Hamage qui l'obtint en mariage, par

considération pour la noblesse de sa famille et encore plus pour ses belles qualités et ses vertus.

Berthe, malgré le désir qu'elle avait de se consacrer entièrement à Jésus-Christ, se soumit à la volonté de Dieu qui se manifestait à elle par l'entremise de son père. La grande piété de ce noble seigneur et sa profonde sagesse déterminèrent sa vertueuse fille à accepter l'époux qu'il lui présentait. Ce mariage, contracté sous d'aussi heureux auspices, fut visiblement béni du ciel et devint pour toute la contrée un sujet continuel d'édification et de joie. Il fut béni par la naissance de cinq filles auxquelles on donna les noms de Gertrude, Deotile, Emme, Gise et Geste; ces deux dernières moururent en bas âge.

Il est bien à regretter que les auteurs ne nous aient pas donné de détails sur la vie intime des deux époux et de leurs enfants. Sans doute, on y trouverait toutes les vertus et les actions saintes qui ont excité notre admiration dans la famille de S. Adalbaud et de Ste. Rictrude. L'union de parenté qui existait entre ces deux maisons était encore moins grande que celle des cœurs; d'un côté comme de l'autre on trouvait un zèle et un empressement extraordinaire pour l'accomplissement des œuvres de religion et de charité.

Sigefroy, qui, comme son frère Adalbaud, avait été formé à la vertu par les leçons de l'apôtre S. Amand et par les exemples de son aïeule, la vénérable Gérétrude d'Hamage, Sigefroy, disons-nous, mourut vers l'an 678, après avoir vécu vingt-deux ans avec sa sainte compagne et donné comme elle à ses enfants, à ses

serviteurs et à ses vassaux les plus touchants témoignages de piété. Ste Berthe pleura amèrement la perte d'un époux tendrement aimé, et se soumit, avec une entière résignation, à la volonté de Dieu. Dès ce moment surtout, toutes ses pensées et ses affections se portèrent vers l'état religieux, et elle soupirait après le jour où, comme Ste Rictrude, sa belle-sœur, elle pourrait, avec ses enfants, aller vivre dans quelque solitude. Toutefois elle ne voulut rien précipiter dans une affaire de cette importance, et pendant quelque temps elle s'appliqua avec un soin tout particulier à la prière et à la pratique des œuvres de charité, afin d'attirer sur elle les lumières de l'esprit de Dieu. Puis, après avoir consulté les personnes qui pouvaient le mieux l'éclairer de leurs conseils, elle commença à faire bâtir une église et des cellules près de la Ternoise, à un quart de lieue à l'est de l'endroit où fut depuis érigée l'abbaye de Blangy.

Il ne restait plus à construire que le sanctuaire lorsque Ste Berthe, voulant sans doute faire un dernier adieu à sa belle-sœur Ste Rictrude et la consulter sur la mise à exécution de son entreprise, se rendit à Quiéry, l'une de ses terres, où elles se rencontrèrent. Elle lui communiqua donc ses projets et elles s'entretenaient sur le futur monastère de Blangy et sur celui de Marchiennes, lorsque tout-à-coup Ste Berthe entendit un bruit semblable à celui d'un édifice qui s'écroule. En même temps elle fut saisie d'une sorte de tremblement. Ste Rictrude, étonnée de voir l'effroi succéder si rapidement à la sérénité qui régnait sur

le front de sa belle-sœur, l'interroge avec anxiété sur ce qu'elle éprouve : « Un bruit étrange, dit-elle, a frappé tout-à-coup mes sens, comme si je venais d'assister à la chûte de l'église dont nous parlons » Et en effet, peu de temps après, au moment où Berthe se préparait à retourner à Blangy, on vint lui apprendre la triste nouvelle que son monastère s'était entièrement écroulé à l'heure même où elle avait entendu ce grand bruit. La peine qu'elle ressentit de cet événement ne lui fit exprimer aucun regret sur la perte immense qui en était la suite. Elle s'affligea seulement sur le retard qu'il devait apporter à l'exécution de son projet. Ste Rictrude, ferme dans sa foi et habituée à mettre en Dieu toutes ses espérances, s'empressa de la consoler et de l'encourager. « Ce qui vient d'arriver, ma sœur, lui dit-elle, est à mes yeux une preuve de la bonté divine. Le Sauveur du monde, que vous voulez choisir pour époux, se joue ainsi des desseins des hommes quand ils ne sont pas d'accord avec les siens. Il sait, du reste, que vous travaillez pour l'éternité, et il apprécie cette bonne intention. Je pense donc qu'il a choisi un autre lieu où il veut que vous lui éleviez un temple que les siècles ne pourront détruire. » « Ma sœur, reprit Berthe, j'ai déjà rendu grâces à Dieu du fond de mon cœur de ce qu'il a renversé ces premières constructions. Je comprends qu'il m'avertit que je ne suis point encore détachée des choses de la terre. J'aurais dû me renoncer davantage pour mériter de le suivre, conformément au conseil qu'il donne dans son saint évangile. Mais comment m'assurer que le

divin maître demande un autre monastère ? Comment connaîtrai-je aussi le lieu où il veut que je le construise ? » Ste Berthe alors supplia l'illustre abbesse de Marchiennes de permettre que toute sa communauté se mit en prières. On le fit, et pendant trois jours on observa un jeûne rigoureux. Durant la nuit qui termina ce jeûne, un ange montra à Ste Berthe le plan d'une église qui devait être assise dans l'une des fertiles prairies dépendantes du château de Blangy, située sur la rive de la Ternoise. Une douce rosée couvrait l'herbe de cet enclos. Le messager céleste y dessina une croix latine : c'était le plan de l'église autour de laquelle devaient s'élever les bâtiments destinés à recevoir une communauté de vierges.

De retour à Blangy, Berthe s'empressa de visiter le lieu que le ciel avait daigné lui indiquer : elle y trouva quatre pierres disposées de telle sorte que deux marquaient la longueur et les deux autres la largeur que le temple devait avoir. A cette vue, sa première pensée fut de rendre à Dieu de sincères actions de grâces. Elle ne songea plus à la dépense que devrait causer cette reconstruction, et fit venir les ouvriers les plus habiles pour qu'aussitôt on commençât le nouveau monastère.

Deux ans à peine s'étaient écoulés et déjà l'abbaye était terminée et consacrée solennellement par Ravenger, coadjuteur de S. Omer, évêque de Térouane. Plusieurs autres prélats, évêques ou abbés, des seigneurs de la cour s'y rendirent pareillement pour relever cette cérémonie, et donner un éclatant témoi-

gnage du respect et de l'estime dont ils étaient pénétrés pour Ste Berthe. L'église du monastère fut dédiée à la Sainte Vierge, et c'est sous son patronage que Ste. Berthe et deux de ses filles commencèrent à mener la vie religieuse.

Il était temps que la respectable veuve allât puiser dans la retraite les forces nécessaires pour supporter les nouvelles tribulations qui allaient fondre sur elle. La première n'était pas éloignée, et elle lui arrivait de la part de ceux de qui elle aurait dû le moins l'attendre. Un jeune seigneur de la cour de Thierri III, appelé Ruodgaire, avait conçu une violente passion pour Gertrude, fille aînée de Ste Berthe. Il se rendit secrètement au monastère de Blangy dans l'intention d'enlever par la force cette vierge consacrée au Seigneur. Pour réussir dans son projet, il eut recours à tous les moyens possibles, et il fallut toute l'autorité d'une mère outragée et une protection spéciale du Ciel pour mettre un terme à cette persécution odieuse. Ruodgaire toutefois ne se tint pas pour vaincu et il n'eut pas honte de recourir aux plus odieuses calomnies pour essayer d'intimider la vénérable Berthe et la contraindre de lui donner sa fille. Il osa donc l'accuser auprès du roi de projets contraires à la tranquillité du royaume, de relations coupables qu'elle entretenait avec des princes d'Angleterre à qui elle faciliterait une descente sur les côtes de Morinie où elle s'était fixée à dessein.

La calomnie était aussi grossière qu'invraisemblable, mais les courtisans sont souvent si adroits pour

cacher leurs artifices et tromper l'esprit des princes, que Thierri III crut pour un moment à la vérité de cette déposition. Il ordonna donc à Ste Berthe de venir à la cour rendre compte de sa conduite et se justifier des accusations portées conte elle. Malgré les injures et les outrages dont le violent Ruodgaire ne rougit point de l'accabler sur la route, la sainte Abbesse n'eut qu'à se montrer pour prouver son innocence et forcer le roi de reconnaitre la perfidie de quelques-uns des seigneurs qui l'environnaient. Après avoir édifié la cour par sa vertu et s'être attiré les respects et l'admiration de tous, Ste Berthe retourna pleine de joie dans son monastère de Blangy.

Cette première épreuve fut bientôt suivie d'une autre non moins sensible pour le cœur de la vénérable abbesse. Elle lui arriva cette fois non d'une alliance refusée, mais d'une union qui semblait devoir réaliser tous ses vœux. Swaradin, prince Anglo-Saxon, à son retour d'un voyage à Rome, se rendit, par le conseil de Thierri, au monastère de Blangy pour demander à Ste Berthe la main de la jeune Emme. La vénérable veuve était partagée entre le désir de voir sa fille contracter un mariage honorable et chrétien, et le regret de la voir s'éloigner d'elle. Après l'avoir consultée sur ses dispositions et ses pensées, elle l'accorda au prince étranger qui en fut comblé de joie. Tout semblait annoncer que cette alliance serait heureuse et produirait des fruits de salut dans toute la contrée. La vertueuse Emme possédait en effet toutes les belles qualités de son sexe et toutes les vertus d'une

chrétienne fervente. Elle commençait déjà à exercer une douce et salutaire influence dans le palais, lorsque les intrigues perfides d'une femme vinrent mettre sa patience à la plus rude épreuve. Swaradin lui-même, démentant peu-à-peu les espérances qu'il avait autrefois données, prêta une oreille imprudente aux paroles artificieuses de cette femme sans pudeur. Bientôt même il ne rougit pas de répudier sa vertueuse épouse pour vivre avec la criminelle Theïde. C'était le nom de celle dont les infâmes calomnies avaient été la cause de cette déplorable division.

Emme, déchue de son rang de reine, fut réduite à remplir dans le palais de son époux les offices les plus vils et les plus dégradants, et c'est dans cet état que la rencontrèrent les hommes de confiance que Ste Berthe avait envoyés vers elle aussitôt qu'elle eût cessé de recevoir de ses nouvelles.

La douleur qu'éprouva la vénérable veuve, quand elle apprit à quel état de misère et d'affliction était réduite sa chère fille Emme, serait impossible à exprimer. Informée de ses sentiments les plus secrets et des dispositions du coupable Swaradin, qui s'avançait toujours dans le mal, et à qui la vue seule de son épouse était odieuse parce qu'elle réveillait le remords dans son âme, elle résolut de rappeler sa fille auprès d'elle en attendant des jours meilleurs. Emme descendit avec joie dans le vaisseau qui devait la ramener près de sa mère; mais ni l'une ni l'autre ne devaient se revoir en vie sur cette terre. Soit que de longs chagrins eussent déjà miné sa santé, soit qu'une maladie subite

la saisit en ce moment, on vit tout-à-coup Emme donner les symptômes d'une mort imminente. Ses douleurs, déjà vives à l'heure du départ, augmentent encore en peu de temps, et bientôt elle rend son âme à Dieu au moment où elle allait toucher le rivage. Ste Berthe, qui l'attendait sur la côte, ne reçut que le cadavre inanimé de sa fille chérie, à qui elle fit rendre les honneurs de la sépulture au milieu des sanglots et des larmes que tout le monde répandait en abondance.

Tant d'épreuves, si douloureuses pour le cœur d'une mère, ne faisaient qu'augmenter les sentiments d'amour et de douce confiance que la vénérable Berthe ressentait pour son Dieu. Aux afflictions du cœur elle ajoutait encore des mortifications et des privations de tout genre. La sainte abbesse avait atteint l'âge de soixante-dix-neuf ans quand elle fut attaquée par une fièvre qui la conduisit rapidement aux portes du tombeau. Sentant sa fin approcher, elle appela près d'elle sa fille Gertrude et toute la communauté dont elle avait la direction, et elle leur adressa ces touchantes paroles : « Je sens que je vais mourir, et je me recommande à vos prières dans cette circonstance décisive pour mon salut. Je ne regrette point la vie et je me soumets entièrement aux ordres du Ciel ; je désire même avec ardeur la dissolution de mon corps, afin que mon âme aille au ciel s'unir éternellement à Jésus-Christ. Pour vous, mes chères filles, qui êtes condamnées à lutter quelque temps encore sur cette terre, continuez de prendre confiance en celui que vous avez adopté

au pied des autels pour le divin époux de vos âmes. Faites régner dans ce monastère une exacte discipline en observant avec ponctualité la règle de S. Benoît. Le divin maître a recommandé à ses apôtres de s'aimer les uns les autres, je vous exhorte donc à pratiquer la charité qui est l'âme de la vie religieuse. Dieu me permet d'entrevoir que ce monastère sera soumis un jour à de cruelles épreuves. Les filles qui l'habiteront alors, chercheront un asile sur la terre étrangère, et cette maison sera incendiée par des barbares qui se répandront dans cette contrée pour y mettre tout à feu et à sang. »

Peu de momens après avoir prononcé ce discours qui avait ému tous les cœurs et fait répandre bien des larmes, la vénérable Berthe s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le quatrième jour de juillet de l'an 725. Ses funérailles furent célébrées avec beaucoup de solennité par S. Erkembode lui-même, évêque de Térouane, au milieu d'un grand concours de prêtres et de laïques, qui tous à l'envi célébraient les vertus de la vénérable abbesse et la conjuraient d'intercéder pour eux auprès de Dieu.

Ainsi s'écoula, dans la pratique de toutes les vertus et dans les saintes épreuves de la piété, la vie si touchante de Ste Berthe. Son nom a été de tout temps en grande vénération dans la Morinie où de nombreux bienfaits signalent la puissance de ses prières dans le ciel.

Notre Seigneur a déclaré dans son saint évangile que tous ceux qui veulent vivre dans la piété, souffriront

la persécution ; cette parole a eu de tout temps son accomplissement. Combien de fois la vie des saints ne nous en a-t-elle pas démontré la vérité d'une manière frappante ? Et la vie de Ste Berthe elle-même n'en est-elle pas une preuve bien sensible ? « Vous tous donc qui souffrez et qui êtes dans la peine, s'écrie S. Jérôme, souvenez-vous que Dieu châtie ceux qu'il aime. Réjouissez-vous lorsqu'il vous éprouve par les pertes et les disgraces de la vie présente. Je ne vous dis pas de ne point pleurer, je vous dis seulement de ne point trop regretter les choses présentes, de ne point trop vous affecter quand la mort vous enlève quelqu'un de vos proches, quand vos biens vous sont ravis, quand vous êtes tourmentés par la maladie ou l'infirmité. Tournez alors vos regards vers les biens à venir. » Heureux les hommes qui savent mettre en pratique ces conseils si sages et si conformes à la morale chrétienne.



S. HADULPHE (1),

ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS,

Vers l'an 728.

Des auteurs en assez grand nombre supposent que S. Hadulphe était fils de S. Rainulphe, martyrisé à Telodium, aujourd'hui Thelus, entre Arras et Lens,

(1) Boll. XIX Maii. — Gallia Christ., T. III, p.   . — Longueval, liv. XI, T. V.

et dont le culte était très-célèbre, surtout dans les environs de la ville d'Ardres. Entré fort jeune dans le monastère de St Vaast d'Arras, il s'y distingua par une parfaite observation de la discipline religieuse, et par la pratique des plus éminentes vertus. Il y avait déjà quelque temps qu'il remplissait les fonctions de Prieur, lorsqu'à la mort du Bienheureux Hatta, abbé du monastère, il fut élu d'une voix unanime par ses frères pour lui succéder.

Quand l'évêque de Cambrai et d'Arras, Hunaud, mourut neuf ans plus tard, tous les suffrages du clergé et du peuple se réunirent en faveur de S. Hadulphe, pour le remplacer dans cette charge importante.

On ne connaît pas le détail des actes de son épiscopat qui dura douze ans. La réputation de vertu et de sainteté, qu'a laissée ce digne évêque, dit assez que tous ses moments furent consacrés à la sanctification de ses ouailles et à la pratique des vertus épiscopales.

S. Hadulphe qui, sur la demande des religieux de St Vaast, avait conservé la direction de ce monastère, lorsqu'on l'élut évêque, fut enterré par ces mêmes religieux dans leur église de Saint-Pierre. Il se fit auprès de son tombeau plusieurs miracles. Au milieu du dixième siècle, l'évêque Inguérand transféra ses vénérables reliques dans la grande église de l'abbaye de St Vaast.

On avait gravé ces mots sur la pierre de son tombeau ;

Ici repose S. Hadulphe, modèle de vertu,
Qui par sa vigilance conduisit au Ciel le peuple d'Arras.
Salut, doux Pasteur, obtiens le pardon de nos fautes,
Et accorde à ton troupeau chéri des dons précieux.



S. BAIN,

ÉVÊQUE DE TÉROUANE,

En 729.

Après la mort de S. Omer et de son vénérable successeur Drausion, le siége épiscopal de Térouane fut occupé par S. Bain. Ce prélat, par sa piété, son zèle et sa sagesse, contribua beaucoup à développer les germes de vertu et de religion que les pontifes ses pré décesseurs avaient déjà jetés dans cette terre de la Morinie. Il était né d'une noble et puissante famille, et portait le nom de Thierri Bain, (*Theodoricus Bainus*). Les auteurs ne nous apprennent rien des premières années de son enfance et de sa jeunesse. Ils se bornent à dire qu'il était un des nombreux disciples de S. Vandrille, et qu'il vivait saintement sous la conduite de ce vertueux abbé de Fontenelle, à qui S. Omer avait autrefois, sur la demande expresse de S. Ouen, archevêque de Rouen, donné l'onction sacerdotale.

C'est dans cette fervente et nombreuse communauté que les suffrages du clergé et du peuple de Térouane allèrent chercher l'humble S. Bain, pour lui offrir la dignité épiscopale. Il était alors dans sa trente-cinquième année.

Le nouveau pontife ne démentit point les espérances

(1) Boll. xx Junii. — Acta SS. Belgii, T. VI, p. 650, etc.

que l'on avait conçues de lui : il fut un digne successeur de S. Omer, et rappela au souvenir des habitans du pays les touchants exemples de vertu et de zèle apostolique qu'avait donnés ce grand saint pendant toute sa vie. Comme lui il parcourut très-souvent les différentes parties de son vaste diocèse, répandant partout avec ses bienfaits la bonne nouvelle de l'évangile. « Les œuvres de sa vertu furent innombrables, disent les hagiographes, et il se montra en toutes choses un serviteur de Dieu courageux et fidèle. »

Ce témoignage, quelque concis qu'il soit, en dit assez pour faire apprécier tout le bien que dût faire S. Bain pendant son épiscopat de douze ans. Quoiqu'il ait évangélisé toutes les parties de son diocèse, il paraît néanmoins que sa parole se fit entendre plus souvent aux habitans des côtes de l'Océan. Ceux de Calais en particulier ont conservé un précieux souvenir des conversions nombreuses qu'il opéra au milieu d'eux, et c'est sans doute pour cette raison qu'ils ont adopté ce saint pour leur Patron et leur Apôtre spécial.

Ce fut pendant que S. Bain remplissait ainsi tout le pays des Morins de l'éclat de ses vertus et de ses bonnes œuvres, que deux missionnaires Irlandais y furent indignement massacrés par des malfaiteurs. C'étaient S. Lugle et S. Luglien, tous deux fils d'un roi d'Irlande, et qni, après avoir quitté l'un son archevêché, l'autre sa principauté, s'en allaient faire à Rome un pèlerinage pour consacrer ensuite le reste de leur vie à la prédication de la parole de Dieu. S. Bain fut promptement averti d'un si triste évènement qui privait l'église de

deux apôtres dévoués, et qui exposait son peuple au juste châtiment que méritait un si grand crime. Pour l'expier autant qu'il était en lui, il se hâta de faire recueillir leurs corps sanglants, et les inhuma lui-même avec tous les honneurs dûs à des martyrs, dans la petite ville de Lillers, en Artois. Les Saints Lugle et Luglien sont devenus depuis les patrons de ce lieu.

S. Bain fut invité peu de temps après par S. Mauront, abbé de Bruel (Merville), à transporter le corps de S. Amé, de l'église de S. Pierre, dans laquelle il avait été d'abord déposé, dans celle de Notre-Dame, qui venait d'être achevée. Le prélat se rendit avec joie à cette demande, qui lui permettait de nouveau de satisfaire sa dévotion envers les restes vénérables des serviteurs de Dieu. La cérémonie se fit avec une grande pompe et au milieu d'un immense concours de peuple. Dieu daigna récompenser en cette circonstance la piété des fidèles par plusieurs guérisons miraculeuses.

Certains auteurs placent aussi S. Bain au nombre des évêques qui assistèrent à la consécration de l'église de Blangy, qu'avait fondée Ste Berthe, épouse de Sigefroy, frère de S. Adalbaud, de Douai.

Ces faits sont les seuls que rappellent en peu de mots les hagiographes qui ont écrit la vie de S. Bain; leur narration devient plus abondante, quand ils parlent de ses vertus et des œuvres admirables de son zèle. « Les grands et les petits, disent-ils, entendaient également de sa bouche la parole sainte de l'Evangile, et sa charité venait la confirmer par des exemples qui touchaient tous les cœurs. Bien que sa vigilance le

portât à poursuivre tous les vices de son peuple, afin de les déraciner de l'âme de ceux qui en étaient attaqués, cependant il détestait par-dessus tout l'impureté qui souille les âmes et les corps. Ceux qui étaient abandonnés à ce vice devenaient l'objet spécial de sa sollicitude, et il n'épargnait rien pour les en retirer. Rencontrait-il quelqu'un qui refusât de se rendre à ses sollicitations pressantes, il ne se décourageait pas, mais il demandait à Dieu, par les pénitences qu'il s'imposait à lui-même, la conversion et le pardon pour le pécheur endurci. »

Tandis qu'il se livrait ainsi, avec une continuelle ardeur, à tous les devoirs de son ministère, S. Bain connut d'une manière surnaturelle que Dieu l'appelait à faire le pèlerinage de Rome. Il en conféra avec les archidiacres de son église, et particulièrement avec Ravenger, à qui il confia l'administration de son diocèse pendant son absence.

Le pape Sergius, qui était alors assis sur le saint siége apostolique, reçut avec tous les témoignages de la plus profonde vénération le pieux évêque des Morins, qui laissa partout sur son passage de touchants souvenirs.

Entre autres présents que fit le pape à S. Bain, il lui donna des reliques de S. Silas, le compagnon de voyage de S. Paul: « nul don ne pouvait être plus agréable, nul présent plus précieux. » Le saint évêque, rempli de joie, se remit en chemin presque aussitôt, rapportant à son église de Térouane ces trésors de la foi et

ces gages touchants de l'affection et de la bienveillance du souverain pontife.

« Dans l'ardeur de ses désirs, il eut voulu franchir d'un seul pas tout l'espace qui le séparait de ses ouailles. Son cœur surabonde de joie à la pensée de son peuple chéri, des trésors et des bénédictions qu'il lui apporte. Autant que son âge et ses forces le permettent, il accélère sa marche : le voilà qui touche aux confins de son diocèse. Aussitôt des courriers sont expédiés, et, de toutes parts, ils convoquent dans la ville d'Aire les abbés, les pasteurs des âmes, les hommes nobles de la contrée. A cette nouvelle, une joie inexprimable éclate en tous lieux : le retour du pasteur, l'heureux succès de son voyage à Rome, les reliques qu'il en rapporte et qu'il a reçues des mains du vicaire de Jésus-Christ, tout réveille dans les cœurs les sentiments de la foi et les doux transports de la piété. »

« A peine le jour fixé commence-t-il à luire, que déjà le clergé, les religieux, le peuple, réunis dans l'ordre des solennités, viennent recevoir processionnellement leur pasteur et les reliques vénérables qu'il présente à leurs yeux. Tous, en pompe et au chant des hymnes et des cantiques, au milieu de l'allégresse générale, transportent dans l'église dédiée à la Mère de Dieu, la dépouille mortelle « de S. Silas, le compagnon et le collègue de S. Paul, et l'un des premiers disciples de Jésus-Christ : perle précieuse du trésor sacré de Rome, don reçu de la main du père commun de tous les chrétiens, ornement nouveau pour le sanctuaire, et pour la cité, qui renouvellera tous les ans le

souvenir de ce jour de joie et de félicité. » Depuis cette époque, en effet, on célébra, chaque année, le treizième jour de juillet, une fête commémorative de cette solennité (1).

Après avoir encore gouverné son église pendant quelques années, S. Bain sentit naître dans son cœur le désir d'aller terminer sa carrière dans quelque solitude. Le souvenir des jours calmes et heureux qu'il avait passés dans le monastère de Fontenelle, et l'affection particulière qu'il avait toujours conservée pour cette sainte communauté le déterminèrent à s'y retirer.

La joie des religieux fut grande quand le vénérable évêque, après avoir quitté son siége de Térouane, vint se fixer au milieu d'eux, et vivre comme un novice dans l'observance fidèle de la règle. Le souvenir encore récent de ses vertus, et toutes celles qu'il offrait de nouveau à l'admiration de ses frères, leur inspiraient le plus profond respect pour sa personne sacrée, et la plus entière confiance dans les conseils de son expérience. Aussi, lorsque, trois ans plus tard, l'abbé de Fontenelle vint à mourir, tous les suffrages des religieux se réunirent pour confier cette charge importante à S. Bain. Ils trouvèrent en lui un père plein de bonté, un guide sûr et fidèle, et un modèle accompli de toutes les vertus monastiques.

La dévotion de S. Bain envers les reliques des serviteurs de Dieu le suivit dans sa retraite; elle lui inspira

(1) Acta SS. Belgii selecta, T. VI, p. 649. On trouve dans l'ancien Bréviaire de St-Omer, publié en 1542, une office de S. Silas, au 13 juillet.

la pensée de transporter dans l'église de S. Pierre, où les religieux célébraient habituellement l'office, les corps des Saints Vandrille, Ansbert, Wulfran et Erembert.

En l'année 706, Pépin d'Héristal, par un sentiment de confiance qui honore encore S. Bain, plaça sous sa direction le célèbre monastère de Fleury, qu'il avait considérablement augmenté.

Le saint évêque-abbé se démit à la fin de sa vie de la charge abbatiale, comme il s'était démis précédemment de son évêché. Tout entier en Dieu, il ne s'occupa plus dès-lors que de son âme et des choses du Ciel. Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'époque de sa mort : l'hagiographe Ghesquière prouve assez longuement dans les actes des Saints de Belgique, T. VI, page 650, qu'elle dût arriver vers l'an 729. Le corps de S. Bain reposait à Fontenelle, où l'on faisait sa fête le 20 juin: il est nommé en ce même jour dans les Martyrologes de France.

« Il reste, dit le légendaire de la Morinie, page 131, un souvenir vivant de ce saint personnage, dans le nom du village de Bainghain, habitation de Bain, entre Ardres et St-Omer. On tient, en effet, de la tradition, que S. Bain habitait quelquefois ce lieu, où il avait fait acquisition d'une terre pour l'église de Térouane. »

En voyant le respect profond que portait S. Bain aux reliques des Saints, tâchons de nous pénétrer des pensées de la foi qui l'inspiraient. Il reconnaissait dans leur dépouille sacrée les restes d'un corps qui avait été le temple du Saint-Esprit, d'un corps destiné à ressus-

citer un jour tout brillant de lumière et de gloire, pour entrer dans le séjour de la félicité éternelle. Car le corps, qui a eu ici-bas sa part de souffrances, aura aussi dans le Ciel sa part de jouissances. « Là, comme dit S. Jean, Dieu essuiera toutes larmes des yeux des justes, et il n'y aura plus ni mort, ni cri, ni douleur, parce que ces premières choses sont passées (1). »

S. ERMIN, (2)

ÉVÊQUE ET ABBÉ DU MONASTÈRE DE LOBBES.

L'an 737.

Une bénédiction spéciale s'était comme répandue sur le monastère de Lobbes au commencement du huitième siècle. Les hommes les plus saints et les plus dévoués allaient s'y succéder, pour donner un grand mouvement à l'esprit d'apostolat qui, dès les premiers jours de son existence, s'y était manifesté. Au nombre de ces hommes de Dieu, qui marchèrent dignement sur les traces de S. Landelin et de S. Ursmar, il faut citer surtout S. Ermin.

Ce saint personnage naquit de parents puissants et religieux dans le pays de Laon. De bonne heure on l'appliqua à l'étude, et il fit de rapides progrès dans

(1) Apocal., cap. xx, ℣. 6.

(2) Boll. xxv apr. — Acta SS. Belgii T. vi, p. 345. — Molanus, 25 apr.

la connaissance des lettres sacrées et profanes. Il parait très-vraisemblable qu'il passa son adolescence et la première partie de sa jeunesse dans un monastère où il vécut dans une parfaite innocence. Ses vertus déjà éclatantes déterminèrent le vénérable Maldegaire, évêque de Laon, à l'élever au sacerdoce, et à attacher à sa personne un homme si rempli de l'esprit de Dieu.

La réputation de sainteté dont jouissait S. Ermin arriva promptement aux oreilles de S. Ursmar, qui parcourait alors ces contrées en répandant partout les salutaires enseignements de l'évangile. Il voulut connaître le saint prêtre de Laon et profiter des lumières dont le ciel l'avait éclairé; il l'invita donc à l'honorer de son amitié et à venir passer quelque temps près de lui dans son monastère de Lobbes. S. Ermin se rendit à cette aimable invitation du vénérable évêque-abbé, et dès ce moment les rapports de la plus sincère et de la plus touchante amitié s'établirent entre ces deux âmes qu'enflammaient les mêmes désirs de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. S. Ermin revint plusieurs fois à l'abbaye de Lobbes auprès de S. Ursmar, jusqu'au moment où une circonstance providentielle le détermina à s'y fixer.

Un jour en effet, un puissant seigneur du palais ayant passé dans le Laonnois, l'évêque Maldegaire, pour le recevoir d'une manière digne de son rang et de sa grande vertu, lui prépara de magnifiques présents. Hailedard, c'était le nom de ce Seigneur, en ayant été averti, pria le vénérable évêque de ne lui donner que la seule chose qu'il lui demanderait. Le prélat lui

dit alors qu'il ne saurait rien lui refuser : « Eh bien ! répondit Hailedard, donnez-moi, je vous prie, le prêtre Ermin, afin qu'il se rende auprès du saint abbé de Lobbes, Ursmar, pour continuer l'œuvre de Dieu commencée dans ce lieu. » Maldegaire, malgré le vif regret qu'il éprouvait de se voir privé de S. Ermin, ne put se refuser à cette demande, et il lui accorda la permission d'aller vivre dans la fervente communauté qu'il avait déjà édifiée plusieurs fois par sa présence.

Quelques expressions des auteurs les plus anciens portent à croire que S. Ursmar lui-même avait témoigné le désir d'avoir S. Ermin pour successeur, et qu'il communiqua sa pensée au noble leude Hailedard, dont la piété et la haute influence lui paraissaient propres à faire réussir son projet.

Quoi qu'il en soit, l'arrivée du saint prêtre de Laon causa à S. Ursmar le joie la plus vive, et ses vertus éclatantes le confirmèrent bientôt dans sa résolution de le choisir pour son successeur. Le vénérable vieillard vit ses désirs appuyés par ceux de ses religieux : tous, d'une voix unanime, choisirent S. Ermin pour leur abbé et commencèrent à lui obéir comme ils l'avaient fait jusque-là à S. Ursmar lui-même. Au reste, c'était le même esprit, la même volonté, la même direction. Bientôt le caractère épiscopal fut conféré à S. Ermin comme à son prédécesseur, et il commença, à son exemple, à remplir les fonctions de missionnaire et d'abbé. « Or, Ermin était humble, obéissant, et il s'attirait par sa charité et la bonté de son cœur l'affection de tous. Simple dans sa conduite et dans

ses paroles, il ne se recherchait en rien et se montrait un fidèle imitateur de S. Ursmar. Son amour pour le prochain le portait à exercer l'hospitalité avec une grande cordialité, et à distribuer aux pauvres d'abondantes aumônes. Il faisait aussi ses délices de la prière, il veillait, jeûnait, adressait à ses religieux les exhortations les plus pathétiques et les instructions les plus salutaires. Il leur offrait, en un mot, dans sa personne, le modèle accompli de la perfection religieuse.

Dieu récompensa ces œuvres et ces vertus admirables du saint abbé de Lobbes par des faveurs signalées. Les hagiographes citent en particulier le don de prophétie que Dieu lui accorda et dont ils rapportent plusieurs traits frappants.

Une nuit, après la fin de l'office, S. Ermin, selon sa coutume, était resté seul dans l'église pour prier. Bientôt, malgré tous ses efforts, il se sentit attaqué par le sommeil et y succomba. En même temps, il lui sembla entendre une voix qui lui disait : « La victoire est à Charles. (1) » Lorsque les frères furent levés, il les réunit et leur communiqua cette vision que le bruit public ne tarda pas à confirmer (717). Deux ans plus tard, le saint évêque s'étant rendu, sans qu'on sache pour quel motif, dans le village de Floyon, où était né S. Ursmar, fit connaître aux religieux qui l'accompagnaient, que le duc des Frisons,

(1) Cette bataille fut livrée un dimanche de la passion, 21 mars 717, à Vinchy dans le Cambrésis. Charles-Martel y défit le Maire du Palais Ragenfrède et le poursuivit ainsi que le roi Chilpéric II jusqu'à Paris.

Radbode, venait de mourir. Ce chef barbare, que les missionnaires, et en particulier S. Ursmar et S. Wulfram avaient cherché en vain à amener au christianisme, périt misérablement au moment où il se disposait à faire une nouvelle invasion sur les terres des Francs. On reconnut bientôt qu'il était mort à l'heure même où l'homme de Dieu l'avait annoncé. Une autre fois il prédit la naissance du prince connu depuis sous le nom de Pépin-le-Bref, et son élévation future sur le trône des Francs. Enfin, un jour qu'il se trouvait à l'abbaye d'Elnon (Saint-Amand), il parut tout-à-coup se recueillir en lui-même, puis au même moment il invita tous les religieux à prier pour le repos d'un frère, appelé Guinibert, qui venait, disait-il, de mourir à l'heure même, au monastère de Lobbes; ce qui fut constaté peu de temps après.

Les œuvres de S. Ermin, ses courses et ses prédications au milieu des peuples païens, ses tribulations et ses souffrances ne sont connues que de Dieu seul. Les historiens du temps gardent sur toute cette vie de dévouement et de sacrifice le plus profond silence. Un mot échappé à la plume de l'un d'entre eux se borne à faire remarquer que ce saint « qui, pour remplir un devoir, ne craignit jamais de prêcher aux puissants du monde les graves et importantes vérités de la religion, fut aussi sans crainte au moment de comparaître devant Dieu. » S. Ermin mourut le 25 avril 737, après avoir gouverné l'abbaye de Lobbes l'espace de vingt-cinq ans.

On trouve le nom de S. Ermin dans le martyrologe

romain et dans beaucoup d'autres. Son culte fut de tout temps célèbre au monastère de Lobbes, où il était considéré comme le second patron. On y faisait sa fête le 25 avril, jour de son bienheureux trépas. Une autre fête y rappelait la cérémonie de la translation de son corps; elle avait lieu le 26 octobre; et enfin, le 2 avril, une troisième fête était célébrée pour remercier Dieu de la delivrance miraculeuse qu'il avait accordée par la protection de S. Ursmar et de S. Ermin, lorsque les Hongrois firent leur invasion dans le pays, et assiégèrent les religieux et le peuple qui s'était rassemblé auprès d'eux.

Le village d'Ercliac, (Ercliacus) dans le Laonnois, où est né S. Ermin, porte aujourd'hui le nom de St.-Erme. Les religieux de Lobbes y avaient autrefois un prieuré.

« Quand on rapporte les paroles et les exemples des saints apôtres, dit l'auteur de la vie de S. Ermin, quand on redit les victoires des martyrs et les luttes des confesseurs contre les princes des ténèbres, les cœurs de ceux qui écoutent sont touchés et bientôt enflammés d'amour pour la céleste patrie. Ainsi, il arrive quelquefois, comme il est écrit, que les exemples profitent plus que les exhortations. Chacun, en effet, voyant alors quelles ont été les œuvres des saints et quelles sont ses propres œuvres, s'humilie et s'excite d'une noble ardeur pour parvenir à la félicité dont ils jouissent déjà. C'est en considérant ces choses, que je me suis déterminé à rappeler la vie du bienheureux Ermin. » Que ce même motif nous porte à la lire et à la méditer pour notre plus grand bien spirituel.

S. ARNOULT, (1)

MARTYR, A CYSOING.

VIIIe siècle

La religion forme des saints dans tous les états et dans tous les lieux. En même temps qu'elle encourage les chrétiens fidèles par ces beaux exemples qu'elle leur présente, elle confond la faiblesse et la malice de ceux qui vont chercher dans leur condition une excuse à leurs dérèglements. La vie si pure du jeune chevalier Arnoult, qui s'est sanctifié dans le métier des armes, servira à confirmer encore cette vérité.

Les auteurs ne donnent aucun détail sur sa famille ni sur le lieu de sa naissance ; mais on peut supposer qu'il reçut le jour de parents puissants qui habitaient les environs de Cysoing. De bonne heure il se distingua par de touchantes vertus et de brillantes qualités qui faisaient prévoir qu'un jour il serait un grand serviteur de Dieu. « Il était, dit son biographe, chaste et tempérant, rempli de confiance en Dieu et de charité pour les pauvres. Ses mortifications étaient fréquentes et il faisait ses délices de la prière. Souvent aussi, au sortir de ses communications avec le Seigneur, il se plaisait à aller répandre ses aumônes dans le sein des indigents. Ennemi de la fausse sagesse du siècle,

(1) Boll. xxix jan. — Martin l'Hermite, p. 145, etc.

si opposée à l'aimable simplicité de l'évangile, il vivait d'une manière irréprochable, marchant continuellement en la présence de Dieu, et conservant fidèlement l'innocence et la pureté de son cœur. » Plus tard, quand il fut en âge de prendre une carrière, Arnoult fut envoyé auprès d'un noble seigneur, son parent, afin qu'il se formât auprès de lui au métier des armes, et qu'à son tour il devint un brave et valeureux chevalier.

Arrivé dans cette nouvelle demeure, le jeune homme continua d'y pratiquer, comme au sein de sa famille, les vertus qui l'avaient fait admirer jusqu'alors. Elles lui acquirent promptement l'affection de son maître, qui se plaisait à témoigner à son jeune et aimable parent une entière confiance. Mais cette affection et cette confiance si justement méritées devinrent pour Arnoult une occasion de persécutions. La jalousie de quelques compagnons d'armes ou serviteurs en fut blessée, et elle leur inspira une sourde opposition qui ne tarda pas à se manifester. La charité du pieux écuyer en fut l'occasion; mais Dieu s'en servit aussi pour révéler la sainteté de son serviteur et pour montrer de quelle manière touchante il récompense quelquefois l'exercice de cette belle vertu.

Un jour donc que le charitable jeune homme allait porter de la nourriture à des pauvres du pays, il fut arrêté par quelques-uns de ses compagnons. Au même moment Dieu permit, comme cela était arrivé plusieurs fois à d'autres saints, que ces aliments changeassent de nature, et qu'on ne trouvât plus sous la robe du chevalier que des morceaux de bois. Le

prodige ne put rester entièrement ignoré, et la plupart des ennemis de S. Arnoult s'attachèrent dès ce moment à lui par les liens d'une sincère affection. Son parent surtout conçut pour lui un amour paternel et lui donna, en toute occasion, les marques de la plus entière confiance. Pour Arnoult, tout pénétré du prodige qu'il avait plu au Seigneur d'opérer en sa faveur, il s'appliquait, par de nouveaux actes de vertu et de charité, à lui en témoigner sa reconnaissance.

Un cœur si bon et si compatissant était loin de commettre les violences, alors si ordinaires aux gens de guerre; aussi lorsque son maître lui donnait quelques ordres qui blessaient la justice ou la charité, il ne craignait point de les omettre. Cette conduite sage et modérée, que ses compagnons auraient dû imiter, devint encore un crime aux yeux de plusieurs, et une nouvelle occasion pour persécuter le vertueux écuyer. La jalousie, comme précédemment, en était la véritable cause; quelques actes de charité en devinrent encore le prétexte. Ils accusèrent donc de nouveau Arnoult de prodiguer les biens de son maître pour les distribuer à des étrangers. L'accusation fut suivie d'un châtiment : c'était comme une dernière épreuve pour cette héroïque vertu. Bientôt les coffres du maître se trouvèrent contenir tout l'or et l'argent qui y avaient été renfermés, et le vieux chevalier, embrassant avec tendresse le jeune Arnoult, lui demanda pardon d'avoir prêté l'oreille aux paroles de ses ennemis. Il lui déclarait encore, avec les protestations

les plus solennelles, qu'il l'adoptait dès ce jour pour son fils, et qu'il lui permettait de regarder comme appartenant aux pauvres les biens qui étaient dans sa maison.

Cependant la ferveur du pieux Arnoult augmentait toujours de plus en plus au milieu de ces manifestations touchantes de la bonté de Dieu à son égard. Son désir de lui plaire et de faire de grandes choses pour son amour le portait quelquefois à envier saintement le sort des martyrs, qui avaient pu donner leur sang pour Jésus-Christ. On dirait que le Seigneur voulut exaucer la prière du vertueux et charitable écuyer et répondre à ses plus ardents désirs, en permettant qu'il souffrit une mort sanglante et cruelle, par laquelle il témoigna tout à la fois son amour pour Dieu et sa charité pour le prochain.

En effet, un jour qu'il se trouvait dans la campagne, seul avec son parent, il aperçut dans le lointain une troupe d'hommes armés, qu'il reconnut pour des ennemis de ce vieux seigneur. Le danger était pressant et il n'y avait pas un moment à perdre pour chercher un lieu de sûreté. Arnoult, ne consultant que son cœur bon et généreux, dit alors au chevalier : « Cher maître, prenez mon cheval qui est plus frais et plus propre à la course que le vôtre, rendez-vous dans un lieu sûr et sauvez votre vie; pour moi, je n'ai rien à craindre de ces hommes que je n'ai jamais offensés, et après tout je mourrai content, s'il le faut, pourvu que vous soyez sauvé. »

Le chevalier s'éloigna aussitôt avec précipitation sur le cheval de son écuyer, et celui-ci resta seul dans la

plaine où s'avançaient toujours les ennemis. Arrivés près de lui, ils l'accablèrent d'injures et de mauvais traitements. Afin même de se venger sur Arnoult de l'offense vraie ou prétendue de son maître, que sans lui ils auraient saisi, ils résolurent de le faire mourir. Quelques-uns des plus audacieux lui ayant donc passé une corde au cou, le tirèrent près d'un arbre auquel ils le suspendirent, Le saint, par un effet de la puissance de Dieu, ne donnait aucun signe de douleur et on l'entendait répéter avec piété le nom sacré du Sauveur. Ses ennemis qui l'entouraient frémissaient de rage, et au lieu de se rendre à cette manifestation éclatante de la sainteté et de l'innocence de leur victime, ils s'excitèrent les uns les autres pour hâter sa mort. Plusieurs donc, plus hardis et plus acharnés, montèrent sur l'arbre, et plaçant leurs pieds sacriléges sur les épaules du saint, ils lui arrachèrent la vie.

Ainsi mourut S. Arnoult, à qui un ancien auteur donne ce digne et touchant éloge: « Arnoult, le soldat de Jésus, le cavalier de la croix : il faisait un bouclier d'une foi vive, sa cuirasse était une justice insigne, chasteté sa ceinture, la prudence son casque, la charité luisante lui servait d'une épée qui séparait très-bien, par maxime céleste, l'esprit du corps, l'éternité du temps. Il faisait jours et nuits la garde et sentinelle aux portes de ses sens et à sa conscience, son repos n'était autre que dévotes prières, son repas l'abstinence, et sa mort est la vie. (1) »

(1) Martin L'Hermite. Les Saints de la province de Lille, Douai, Orchies, etc...., p. 147.

S. Arnoult fut enterré à Cysoing. Ce lieu appartenait alors au fisc royal et était un des plus importants du pays. Des guérisons extraordinaires furent souvent opérées auprès de son tombeau, et elles inspirèrent aux peuples une grande confiance en la protection de ce saint Patron. On l'invoquait principalement pour la guérison des fièvres et des douleurs de cou. « Plusieurs, dit encore Martin L'Hermite, portaient des filets d'argent au col pour luy tesmoigner leur esclavage de dévotion et la mémoire des bénéfices reçus. C'était l'ornement de Cysoing, beaucoup plus riche que le Fisque Royal.... Cysoing n'a jamais eu lustre pareil qu'à la naissance de S. Everard. »

Des hagiographes ont avancé que S. Arnoult était le père de l'évêque Godfroid ou Gaufroid, qui gouverna les églises de Cambrai et d'Arras, de 750 à 770. Les auteurs du Gallia Christiana paraissent adopter cette opinion, quoiqu'ils ne nomment point S. Arnoult. Voici leurs expressions : « Le père de Gaufroid était un chevalier qui mourut victime de son dévouement, en procurant à son maître le moyen de s'évader par la résistance qu'il fit à l'ennemi. »

Un martyrologe belge annonce la fête de S. Arnoult au 29 janvier. On conserva précieusement ses reliques dans l'abbaye de Cysoing jusqu'en l'année 1566. Elles furent alors profanées et dispersées par les hérétiques ; mais le souvenir du saint se conserva toujours dans la mémoire des habitants du pays.

S. ERKEMBODE, (1)

ÉVÊQUE DE TÉROUANE ET ABBÉ DU MONASTÈRE S. BERTIN.

L'an 742.

A l'époque où le vénérable Bertin terminait, dans son monastère de Sithiü, sa longue et sainte carrière, vivait près de lui S. Erkembode, qui devait un jour le remplacer dans sa charge, et même être élevé sur le siége de Térouane. On ne connait rien de bien certain touchant les premières années de sa vie, son origine et sa famille. Des auteurs croient qu'il était un des compagnons des Saints Lugle et Luglien, qu'il vint avec eux de l'Irlande et de la Grande-Bretagne, qu'il fut, comme eux, saisi, dépouillé, frappé et laissé pour mort, dans le lieu alors appelé Scyrendal, près de Ferfay, dans le canton actuel de Norrent-Fontes. Ils assurent que ce saint, étant revenu à lui après le départ des assassins, couvrit à la hâte avec des broussailles les corps sanglants des deux martyrs Irlandais, et alla aussitôt à Térouane rendre compte à l'évêque S. Bain de tout ce qui s'était passé. D'autres supposent au contraire que S. Erkembode était originaire de la Morinie, et que sa piété et son zèle pour le service de Dieu l'avaient porté à se faire en quelque sorte le guide et le compagnon des Saints Lugle et Luglien dans cette contrée.

(1) Boll. XII apr. — Gallia Christ., T. III, p. 487. — Legendaire de la Morinie, p. 91, etc.

Quoiqu'il en soit de ces premières années de S. Erkembode, et des questions qui s'y rattachent. les hagiographes sont unanimes à nous le représenter vivant dans le monastère de Sithiü, sous la conduite de S. Bertin, et travaillant, avec un zèle admirable, à marcher sur ses traces dans la pratique des vertus monastiques. Il y fit de si rapides progrès, que tous les suffrages des frères se prononcèrent en sa faveur, quand il fut question de donner un successeur à ce saint abbé, qui venait d'expirer sous ses yeux. S. Erkembode gouverna donc cet important monastère après Erlefride et Rigobert, lesquels avaient été, du vivant de S. Bertin, chargés de le remplacer dans les fonctions que son grand âge ne lui permettait plus de remplir entièrement.

S. Erkembode exerça avec une admirable fidélité tous les devoirs que lui imposait sa nouvelle position. Il maintint l'exacte discipline qui avait fleuri jusqu'alors dans le monastère de Sithiü, il donna par ses exemples et ses discours le goût de la vertu et de la perfection, pourvut aux besoins de sa nombreuse communauté, et la défendit avec prudence et sagesse contre les entreprises des hommes violents, qui, à cette époque surtout, portaient souvent le trouble dans la paisible retraite des hommes de Dieu.

L'évêque de Térouane, Ravenger, successeur de S. Bain, étant mort dans ce temps, le clergé et le peuple élurent S. Erkembode pour le remplacer. Le saint conserva néanmoins la direction de la communauté de Sithiü, dont tous les religieux lui étaient unis par les

liens de l'affection la plus touchante et la plus sincère.

La conduite du nouveau pontife répondit aux vœux des habitans de Térouane, et à la confiance que l'on avait dans sa vertu et sa prudence. Il se montra constamment le père des pauvres et des malheureux, le consolateur de tous ceux qui étaient dans la souffrance, et un véritable ministre de Jésus-Christ. L'œuvre de S. Omer fut par lui continuée avec succès, et le pays des Morins se couvrit de plus en plus d'églises, où les peuples se réunissaient pour adorer Dieu, de monastères où beaucoup venaient se dévouer pour toujours à son service. Tout le temps de l'épiscopat de S. Erkembode fut consacré à cette œuvre sainte. Les fruits de salut qu'elle produisit se multiplièrent rapidement, et achevèrent de donner à cette terre autrefois inculte et sauvage, une physionomie toute chrétienne qu'elle a de tout temps fidèlement conservée. « Après donc que le bon et prudent serviteur de Dieu, Erkembode, eut bien géré durant sa vie l'argent de son seigneur, et qu'il eut travaillé avec persévérance dans la vigne où le céleste père de famille l'avait conduit, le soir de sa vie approchant, il fut appelé par le Seigneur pour recevoir le denier de la récompense suprême, et changer par un heureux commerce les biens terrestres pour les biens célestes, les choses périssables pour les éternelles. »

Erkembode mourut le 12 avril de l'année 742 (1), après avoir gouverné son diocèse l'espace de vingt-six

(1) Le Cointe place cette mort en 740, Ferri de Locres en 734, les Bollandistes en 742.

ans. Son corps fut déposé par les soins du peuple dans l'église de Notre-Dame, à Saint-Omer, devant l'autel principal de la Sainte Mère de Dieu. De nombreux miracles s'opérèrent auprès de ce tombeau, et les pieuses libéralités des fidèles envers leur Patron se multiplièrent à tel point, qu'elles suffirent pour réparer cette église déjà ancienne, et même pour en bâtir une seconde.

« On voit encore aujourd'hui, rapporte le légendaire de la Morinie, la tombe de S. Erkembode, dans l'église Notre-Dame de Saint-Omer. Elle est au fond de la croisée du côté de l'évangile ou du nord, appuyée contre le chœur, élevée sur deux figures de lions. Elle a la forme d'un carré long, sans ornements, grossièrement taillée dans un bloc énorme de grès, et recouverte d'une autre large pierre. »

« Cette tombe vénérée porte les marques évidentes de la pieuse dévotion de nos aïeux; en plusieurs endroits, en effet, le grès, malgré sa dureté extrême, se trouve assez profondément usé, résultat du passage d'une longue suite de générations de fidèles qui venaient se frotter avec confiance contre cette pierre pour se délivrer de leurs maux corporels. »

Les reliques de ce saint évêque, qui ont échappé aux persécutions de 1793, ajoute M. Parenty, chanoine d'Arras, continuent d'être honorées dans l'église de Notre-Dame. Monseigneur de la Tour-d'Auvergne-Lauraguay en a reconnu l'authenticité.

S. Erkembode, dit en finissant son pieux biographe, a été agréable à Dieu; il a été trouvé juste en sa pré-

sence. Le Seigneur l'a comblé de ses bénédictions, lui a conservé sa miséricorde, et lui a fait trouver grâce devant ses yeux. Aussi le Seigneur l'a exalté en présence des rois, et il lui a donné la couronne de gloire. Nous donc, à son exemple, pratiquons la justice, cherchons à plaire à Dieu, afin que nous méritions de recevoir de ses mains la miséricorde celeste. Et parce que nous sommes jetés au milieu des innombrables erreurs de la vie présente, et dans les pièges multipliés des tentations et des péchés, implorons humblement la miséricorde de Jésus-Christ, afin d'obtenir sa grâce, et qu'un jour, en présence de ce roi suprême, nous méritions d'obtenir la couronne de la gloire éternelle. Que Jésus-Christ, le roi des rois, le chef et la couronne de tous les Saints, daigne nous accorder cette faveur par les prières de Saint Erkembode, son serviteur.



S. ABEL, (1)

ARCHEVÊQUE DE REIMS, ABBÉ DU MONASTÈRE DE LOBBES.

Vers l'an 750.

DANS son catalogue des archevêques de Reims, Flodoard place, après S. Rigobert, le vénérable Abel, que nous voyons bientôt au nombre des abbés du monastère de Lobbes. Une grande obscurité plane sur

(1) Boll. v Aug. — Fleury liv. 42, N° 37. — Godescard 5 août.

toute cette époque, durant laquelle plusieurs églises en France, et surtout celle de Reims, eurent beaucoup à souffrir. Les violences des grands et de plusieurs maires du palais, l'abandon que fit Charles-Martel des biens du clergé aux Leudes qui avaient combattu avec lui contre les Sarrasins, l'indiscipline de quelques membres du clergé qui n'avaient pas abandonné complètement leurs habitudes barbares, toutes ces causes réunies devenaient alors pour la religion des occasions de troubles, de violences et de scandales. On en trouve déjà plusieurs exemples dans la vie cependant peu connue de S. Abel.

Il était né dans l'Ecosse ou peut-être dans l'Angleterre. On ignore les circonstances qui le déterminèrent à venir en France et dans quelle province il passa ses premières années. Peut-être était-il un des évêques missionnaires qui venaient encore alors, quoiqu'en moindre nombre, évangéliser les peuples du nord des Gaules ou de la Germanie. Cette conjecture parait assez vraisemblable quand on considère ses relations avec S. Boniface, apôtre de la Germanie, le lieu où il se retira et le genre de vie qu'il embrassa quand il dût quitter son siége de Reims.

D'après plusieurs documens incontestables, on voit que le Pape Zacharie, sur la demande de Carloman et de Pépin son frère, et à la persuasion de S. Boniface, se disposa à envoyer un pallium au saint et vénérable archevêque de Reims, Abel, ainsi qu'à Grimon de Rouen et à Hunebert de Sens. (1) Mais déjà sans doute

(1) Le troisième Canon du Concile de Soissons (744) s'explique en

à cette époque, le vertueux prélat avait été forcé de quitter son église, puisqu'il ne put revêtir ces insignes honorables que lui avait fait obtenir son rare mérite. Une lettre du Pape Adrien, dans laquelle il se plaint des injustices et des dilapidations auxquelles se portaient des seigneurs violents et cupides, fait mention de cette expulsion violente de S. Abel. On voit qu'il avait été contraint d'abandonner le siége de Reims, où un certain Milon, après s'être emparé des biens de l'église, s'opposait avec fureur à toutes les démarches qu'on tentait pour rétablir la paix. S. Abel se retira alors au monastère de Lobbes. Comme les saints évêques-abbés Ursmar et Ermin, il fut chargé, sur la demande unanime des religieux, de la direction de cette communauté. Comme eux aussi il s'appliqua à évangéliser les peuples des pays voisins. On n'a point plus de détails sur sa vie. Après avoir édifié ses religieux et procuré un très-grand bien dans les âmes, S Abel mourut paisiblement dans ce lieu, où son souvenir s'est toujours précieusement conservé.

Son corps, qui avait été inhumé auprès de ceux de S. Ursmar et de S. Ermin fut, en 1409, transporté à Binch dans le Hainaut, avec les corps des autres saints de Lobbes, pour les soustraire aux ravages de la guerre. Depuis cette époque, on célébrait sa fête dans cette ville ainsi qu'au monastère de Lobbes le 5 du mois d'août.

ces termes : « Du conseil des évêques et des Seigneurs, nous avons fait ordonner dans les villes des évêques légitimes, et nous avons établi sur eux les archevêques Abel et Ardobert, afin que les évêques et le peuple aient recours à leur jugement dans les besoins des églises..... »

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, a dit Notre Seigneur Jésus-Christ, car le royaume des cieux est à eux. (1) » Cette parole, qui consolait S. Abel au milieu des afflictions dont il fut long-temps accablé, doit aussi entretenir la paix et la joie intérieure en nous, quand il nous arrive d'être en butte aux persécutions. La malice des méchants n'aura qu'un temps, et la récompense que Dieu promet sera éternelle. Que cette pensée de la foi nous console et nous fortifie toujours à l'avenir.



S. HILDUARD (1),

ÉVÊQUE DE TOUL, MISSIONNAIRE DANS LA FLANDRE,

Vers l'an 750.

On croit que S. Hilduard naquit à Toul, ou dans les environs de cette ville. Il reçut le baptême des mains de S. Bertin, alors évêque de ce diocèse. Ce vénérable pontife ayant été dans la suite mis à mort par des malfaiteurs, le clergé et le peuple demandèrent, d'une voix unanime, que le vertueux Hilduard fut choisi pour lui succéder.

S. Hilduard ne put pas gouverner long-temps le troupeau qui lui avait été confié, et au milieu duquel il s'efforçait d'opérer le bien. Les brutales violences d'un puissant seigneur du pays, qui voulait bon gré

(1) S. Matth. cap. v, ℣. 10.

(1) Boll., xxvi Junii. — Molanus, xxix Dec.

mal gré placer son fils sur ce siége, le contraignirent de s'éloigner, ou plutôt de subir l'exil injuste auquel on le condamnait. Ces violences étaient très-fréquentes à cette époque, et elles devenaient toujours l'occasion de grandes calamités pour les peuples, et d'affligeants scandales pour la religion. Cette fois du moins, la persécution ne dura pas long-temps, et S. Hilduard put bientôt rentrer au milieu de ses ouailles, qui avaient déploré amèrement son absence.

Ce saint prélat ayant fait dans la suite un pèlerinage à Rome, au tombeau des Saints Apôtres, eut une révélation. Saint Pierre lui apparut et lui annonça que le Seigneur l'appelait à aller prêcher la foi à des hommes encore païens pour la plupart, et au milieu desquels il recueillerait des fruits abondants de salut. Docile à cette voix du Ciel, S. Hilduard revint en France, renonça à son évêché de Toul, et se rendit en Flandre, dans le pays appelé Dickelvenne ou Diclevenne, où il commença à annoncer l'évangile.

Il y avait alors dans cette contrée un puissant seigneur nommé Magreptie, homme brutal, violent et abandonné au culte des idoles. Par un incroyable abus d'autorité qu'expliquent seuls le caractère de ces temps et le peu de respect qu'on avait alors pour la justice, il arriva que ce seigneur fit mettre à mort une pauvre veuve chez qui le saint évêque missionnaire s'était retiré et dont il avait converti toute la famille. Bientôt même il tourna sa fureur contre S. Hilduard lui-même, et après l'avoir exposé à tous les outrages, il le fit cruellement frapper de verges.

Dieu, dans sa miséricorde, avait résolu de ramener à lui ce grand criminel, ce barbare et implacable païen. Au moment où il se préparait à faire endurer au confesseur de la foi de nouveaux supplices, et peut-être à lui donner la mort, il se sent tout-à-coup comme changé en un homme nouveau. Autant il avait été jusqu'alors emporté par ses passions fougueuses et son aveugle attachement au culte des idoles, autant il se montrait maintenant doux, bienveillant, et dévoué au service de Dieu. Ce changement causa une joie extraordinaire à S. Hilduard. Sans doute le digne et courageux apôtre avait mérité de Dieu cette faveur signalée, par l'ardeur de ses prières et les exemples de sa patience.

La conversion de Magreptie fut sincère, et il en donna aussitôt les plus éclatants témoignages. Après avoir fait bâtir une église. qui fut dédiée à l'apôtre S. Pierre, il se retira pour vivre dans la retraite et pratiquer, sous la conduite du saint missionnaire, la règle de S. Benoît(1).

S. Hilduard continua d'évangéliser les peuples du pays jusque dans un âge très-avancé. Il termina paisiblement sa carrière à Diclevenne, vers l'an 750. Ses reliques furent dans la suite transportées, avec celles de Ste Christine, dans la ville de Terremonde. Tous deux depuis lors y sont devenus l'objet d'une religieuse vénération.

(1) Il paraît que S. Hilduard avait fondé à Diclevenne, nommé dans quelques vieux titres Ticlivinnium, un monastère qui fut ruiné au neuvième siècle par les Normands, et rétabli au onzième par Bauduin de Mons, comte de Flandre et de Hainaut. (Note de M. Le Glay.)

Combien d'idolâtres ont été gagnés à la connaissance du vrai Dieu, et à la pratique des vertus chrétiennes, par la vie sainte des missionnaires? Combien de pécheurs ou de chrétiens négligents ont été ramenés à l'accomplissement de leurs devoirs par les exemples de piété sincère qu'ils avaient sous les yeux? Que cette pensée doit être puissante sur nous pour nous exciter au bien; car, comme dit l'apôtre S. Jacques: « Si quelqu'un d'entre vous s'écarte du chemin de la vérité, et que quelqu'un l'y fasse rentrer, qu'il sache que celui qui convertira un pécheur et le retirera de son égarement, sauvera sa propre âme de la mort, et couvrira la multitude de ses propres péchés. » (1).



S. DODON (2),

ABBÉ DU MONASTÈRE DE WALERS EN FAIGNE,

De 750 à 760.

A l'époque où le monastère de Lobbes commençait à prendre un grand développement, et où le nom de S. Ursmar, qui en était abbé, se répandait en tous lieux, naquit au territoire de Laon, dans le village de La Vallée, un jeune enfant appelé Dodon. Ses parents, qui étaient riches et vertueux, prirent beaucoup de soins pour le porter vers Dieu dès ses plus tendres

(1) S. Jac., cap. v, ℣. 19 et 20.

(2) Acta SS. Belgii, T. vi, p. 378. — Histoire du Hainaut, T. i, p. 169, etc.

années. Bientôt même ils conçurent la pensée de l'envoyer dans une maison consacrée au Seigneur, pour qu'il y fut formé à la sagesse et à la science. Ils s'adressèrent au saint et vénérable apôtre Ursmar, qui avait tenu lui-même l'enfant sur les fonts de baptême. Celui-ci reconnut dans cette démarche des parents du jeune Dodon comme un premier témoignage des desseins de Dieu sur lui. Il reçut donc avec joie le pieux enfant, « qui fut élevé, dit son biographe, dans la maison du Seigneur, comme autrefois le jeune Samuel dans le tabernacle de Silo. » Ainsi s'écoulèrent les premiéres années de Dodon, ainsi il parvint dans une parfaite innocence à l'adolescence et à la jeunesse.

Cet âge, d'ordinaire si critique pour la plupart des jeunes gens, fut pour le jeune Dodon un temps de mérites plus grands et de vertus plus héroïques. Il dut surtout ce bonheur à la fidélité avec laquelle il obéissait en toutes choses aux volontés de ses supérieurs. « Comme un jeune et tendre arbrisseau sous la main d'un bon jardinier, il prenait docilement toutes les directions que lui imprimait la main si sage du maître à qui il avait été confié. Aussi voyait-on déjà briller en lui les plus aimables vertus. Tout embrasé de l'amour de Dieu et du désir de la perfection, il marchait avec ardeur dans la voie du bien. Nul obstacle n'était capable de rebuter son courage et la généreuse énergie de son âme. Il méprisait les biens périssables de la terre, et ne soupirait qu'après ceux du Ciel. Modéré dans ses discours, prudent dans ses actions, vrai et sincère en toutes choses, chaste et pur dans ses pensées, rempli d'hu-

milité et d'une douce confiance en Dieu, charitable et compatissant envers les pauvres, Dodon était chéri de tous ceux qui le voyaient, et nul ne pouvait s'empêcher d'admirer l'assemblage de tant de belles qualités et de vertus dans une si grande jeunesse. »

Quand le moment fut venu d'embrasser une carrière, le pieux Dodon préféra, à tous les avantages qu'on pouvait lui offrir dans le monde, le bonheur de vivre pour Dieu, et de se consacrer entièrement à son service. Cette résolution n'étonna personne : il paraissait manifeste à tous que le Seigneur voulait s'attacher irrévocablement cette âme pure et innocente qui l'avait toujours recherché avec tant d'ardeur. S. Ursmar surtout ressentit une grande joie de cette determination, et la connaissance parfaite qu'il avait de la vertu de son disciple, le porta à lui confier bientôt après la direction de la communauté de Walers en Faigne. Ce monastère était un des quatre que S. Landelin avait autrefois bâtis après son troisième pèlerinage à Rome.

L'humilité de Dodon fut effrayée de cette charge qu'on lui imposait et qu'il croyait au-dessus de ses forces. Son obéissance entière aux volontés de S. Ursmar, son père spirituel, put seule le déterminer à se soumettre à ses désirs. Il commença donc à diriger les religieux qui étaient réunis dans ce lieu. Sa réputation de sagesse et de sainteté en attira en peu de temps un nombre beaucoup plus considérable. Tous étaient remplis pour lui de l'affection la plus tendre et la plus sincère, et ils s'efforçaient à l'envi de marcher sur ses

traces, comme lui-même s'efforçait d'imiter son vénérable maître S. Ursmar.

Dieu, pour faire briller davantage encore cette vertu déjà si éclatante, permit qu'elle fut soumise quelque temps aux attaques les plus violentes de l'ennemi. L'enfer entier semblait s'être déchainé contre le vertueux Dodon, et ne vouloir lui laisser ni paix ni trève dans la paisible solitude où il vivait. La vivacité de sa foi et la ferveur de ses prières le firent sortir victorieux de tous ces combats qu'il avait à soutenir; elles lui firent bientôt goûter une paix délicieuse qui était comme la récompense anticipée de sa fidélité. De nombreux miracles qu'il opéra aussi dès ce moment et jusqu'à la fin de sa vie, firent connaître aux populations de ces contrées encore incultes, combien le Bienheureux Dodon était agréable aux yeux du Seigneur et puissant auprès de lui. Des aveugles, des boiteux, des infirmes, trouvèrent par ses prières une entière guérison, et commencèrent à lui rendre les hommages de la plus sincère vénération.

Les auteurs gardent un profond silence sur cette dernière partie de la vie de S. Dodon. Il paraît très-vraisemblable qu'il mourut dans un âge encore peu avancé, et qu'il alla, avant le milieu de sa carrière, recevoir dans le Ciel la récompense que ses éminentes vertus lui avaient déjà méritée. Cette mort précieuse arriva un premier jour d'octobre vers l'an 750 à 760.

Ses restes mortels furent déposés dans une petite cellule qu'il avait fait bâtir lui-même près du monastère, et où il se retirait très-souvent pour vaquer au

saint exercice de la prière. Le bruit des nombreux miracles opérés dans ce lieu après sa mort, parvint aux oreilles du vénérable Dodilon, qui gouvernait les églises de Cambrai et d'Arras (887 à 903.) Ce prélat, après avoir consulté les archidiacres de son église et d'autres personnes d'une grande piété, envoya quelques prêtres vénérables pour transporter les reliques de S. Dodon daus l'église du monastère de Walers. Cette cérémonie se fit avec beaucoup de pompe et de solennité, en présence d'une foule nombreuse de spectateurs. Une femme, depuis long-temps paralysée des deux mains, obtint alors par l'intercession du saint une complète guérison.

Plus tard, sous l'épiscopat du vénérable Fulbert (953 à 956), on leva de nouveau de terre le corps de S. Dodon, pour le placer près de l'autel de S. Pierre, dans l'église dédiée à cet apôtre.

Le nom de S. Dodon s'est toujours conservé précieusement, non-seulement dans le monastère de Walers, mais encore dans toute la contrée où il est encore invoqué avec une grande confiance.

Il y a des Saints qui n'ont fait que passer sur la terre, et dont la vie a été promptement achevée; mais leurs jours ont été pleins de bonnes œuvres, et Dieu se hâte en quelque sorte de leur en donner la récompense. Il est donc bien vrai, comme dit la Sainte Ecriture, « que le juste mort condamne les méchants qui lui survivent, et que sa jeunesse sitôt finie est la condamnation de la longue vie de l'injuste. (1) » Que sert-il en

(1) Sap. cap. IV, ℣. 16.

effet de vivre long-temps si l'on ne vit point pour Dieu, si l'on ne se prépare point par ses œuvres un trésor dans le Ciel, et si au contraire on accumule sans cesse des péchés qui seront expiés par un chatiment éternel?



Ste REINE (1)

ET LE BIENHEUREUX ALDEBERT, SON ÉPOUX.

VIIIe siècle.

Nous réunissons dans un commun éloge ces deux époux, que leur vertu personnelle a rendus si vénérables, et qui eurent l'insigne bonheur de donner le jour à de nombreux enfants, tous également distingués pas leur sainteté.

Ste Reine était parente du roi Pépin, et ce fut par ses conseils et ceux de ses proches qu'elle épousa Aldebert, comte d'Ostrevent et gouverneur de la partie de ce pays située entre l'Escaut et la Scarpe. C'était un des plus illustres seigneurs du palais, homme juste et religieux, aussi agréable à Dieu par ses vertus qu'il l'était aux hommes par ses brillantes qualités. Comme son épouse, il descendait d'une noble et puissante famille, dans laquelle il avait puisé l'amour et le respect de la religion.

(1) Boll. VIII oct. — Molanus XXII apr. — Hist. du Hainaut, T. 3, p. 338.

Le ciel bénit leur alliance. Ces époux, unis entre eux par les liens d'une affection vraiment chrétienne, s'appliquèrent l'un et l'autre à servir Dieu avec fidélité et à pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres. Leur haute position ne leur inspira jamais d'orgueil, et les richesses qu'ils possédaient ne leur servirent qu'à secourir les pauvres et à fonder de pieux établissemens. « Jamais l'indigent ne s'éloignait de leur demeure sans avoir ressenti les effets de leur libéralité : celui qui était nu recevait des vêtemens pour se couvrir ; celui qui était pressé par la faim ou la soif, de la nourriture et du soulagement, tous ceux enfin qui étaient malheureux trouvaient en eux des amis et des bienfaiteurs. »

Il plut à Dieu de récompenser, même en ce monde, la conduite si vertueuse et si sainte de ces deux époux. « Il leur donna dix filles, qui formaient autour d'eux comme une couronne de sainteté. » Toutes marchèrent sur leurs traces, et quand elles furent arrivées à l'âge de prendre une détermination, elles résolurent de consacrer à Jésus-Christ leur virginité. Ce fut pour donner à leurs enfants le moyen d'accomplir ce pieux dessein que le Bienheureux Aldebert et Ste Reine, son épouse, firent bâtir dans leurs terres, près des rives de l'Escaut, l'abbaye de Denain, sous l'invocation de la très-sainte Vierge. Avant de mourir ils eurent la consolation de voir fleurir cette maison de prière et de religion, où s'étaient réunies avec empressement, autour de leurs enfants, de pieuses jeunes filles de la contrée.

Quelques hagiographes semblent croire que Ste Reine

dirigea elle-même cette communauté pendant quelques années. Les auteurs du Gallia Christiana la placent même en tête du catalogue des abbesses, mais peut-être ne faut-il voir dans cette indication qu'une reconnaissance de la part importante qu'elle prit à la fondation. C'est du moins l'opinion plus généralement admise.

Au commencement de la révolution de 1793, on voyait encore, dans l'église paroissiale de Denain, les tombeaux du Bienheureux Aldebert, de Ste Reine, son épouse, et de Ste Renfroie, leur fille ainée; mais les corps avaient été transférés, à une époque qui n'est pas connue, dans l'église du monastère, et placés dans de belles châsses auprès du maître-autel.

Ste Reine est ordinairement représentée avec une couronne sur la tête, sans doute parce qu'elle appartenait à la famille royale de Pépin. On lui donne aussi la crosse abbatiale, soit parce qu'elle fut la première abbesse du monastère de Denain, soit parce qu'on la considère comme la principale fondatrice.

Les reliques de Ste Reine furent transportées plusieurs fois dans la Saxe, où le monastère de Denain avait des biens qu'elle lui avait laissés, et que d'injustes ravisseurs cherchaient à enlever. Cet usage, comme on l'a déjà vu, était assez fréquent au moyen-âge, et tout-à-fait conforme aux idées religieuses de cette époque. Molanus place la fête du Bienheureux Aldebert au 21 avril, celle de Ste Reine au 1er juillet, quant à Ste Renfroie, on l'honore le 8 octobre.

On trouve dans les Bollandistes un office propre

de Ste Reine, à qui on donne le nom de fondatrice du monastère de Denain. Cet office se faisait le 1er juillet, jour de sa fête, et le 17 mars en mémoire de la translation de ses reliques au pays des Saxons. La quatrième leçon de cet office rappelle quelques circonstances de la vie des deux pieux époux ; les autres font l'éloge de leurs vertus d'une manière générale. En voici quelques passages : « Unis par les liens de la charité, ils s'étudiaient à plaire à Dieu et à s'entr'aider mutuellement, disposant en toute honnêteté les jours de leur vie, afin qu'au milieu des honneurs du siècle et des séductions des richesses, ils aimassent plus la sainte pureté des mœurs que la gloire mondaine. Devenus humbles de cœur, il se firent riches par leurs œuvres et leurs aumônes. Jésus-Christ ne meurt pas dans la nudité à leur porte, il ne souffre ni la faim, ni la soif, car ils portent secours à celui que pressent la nécessité ou l'injustice..... »



S. VULGISE, S. AMOLUIN ET S. THÉODULPHE, (1)

ÉVÊQUES, ABBÉS DU MONASTÈRE DE LOBBES.

VIIIe siècle.

Trois personnages d'une éminente sainteté paraissent presque en même temps dans la célèbre abbaye de Lobbes. Tous trois sont revêtus du caractère épiscopal,

(1) Acta SS. Belgii. T. VI, p. 365, 367. — Boll. IV feb. — 24 junii. — Fleury, liv. 43, N° 137, etc.....

et, comme leurs prédécesseurs S. Ursmar et S. Ermin, ils se livrent avec zèle à la prédication de l'évangile et à la conversion des peuples idolâtres. Malheureusement on ne possède aucun détail sur leur vie si pleine de bonnes œuvres et de pénibles travaux. Voici ce que nous avons pu recueillir dans les quelques auteurs qui ont rappelé leur souvenir.

S. VULGISE.

S. Vulgise accompagna quelque temps S. Ermin dans ses courses apostoliques en Flandre et dans le Brabant; mais on ne sait rien des succès que son zèle lui fit obtenir au milieu de ces populations encore livrées en partie aux plus grossières superstitions. Sa vie tout entière s'est consumée dans les obscurs travaux de l'apostolat et dans la direction du monastère de Lobbes. Dieu seul possède le secret des mérites qu'il a acquis et dont il reçoit maintenant la récompense dans le Ciel. S. Vulgise fut enterré sur la petite montagne au pied de laquelle était bâtie l'abbaye de Lobbes, dans le lieu destiné à la sépulture des religieux. Son corps fut levé de terre au neuvième siècle, mais on ignore pour quelles raisons. L'an 1409, il fut transporté dans la ville de Binch, où la communauté de Lobbes avait une maison de refuge, dans laquelle elle se retirait durant les guerres qui désolèrent si souvent le pays.

Folquin, dans sa Chronique de l'abbaye de Lobbes, dit qu'on y célébrait la fête de S. Vulgise le 4 de février. On trouve aussi son nom dans des martyrologes très-anciens.

S. AMOLUIN.

S. Amoluin est encore moins connu que S. Vulgise : comme lui il dirigea quelque temps l'abbaye de Lobbes et alla prêcher l'évangile chez les peuples des contrées voisines. On transporta aussi ses reliques à Binch, en 1409, pour les mettre en sûreté pendant la guerre. Depuis cette époque, sa fête se célébrait à Binch et à Lobbes le septième jour de février. Un vieux martyrologe d'Adon de Vienne, (1) que l'on conservait à l'abbaye de Lobbes, rappelait en ce jour la mémoire de S. Amoluin. Ce témoignage prouve que son culte était très-ancien dans ces contrées.

S. THÉODULPHE.

S. Théodulphe parait être le dernier des évêques-abbés qui gouvernèrent l'abbaye de Lobbes. Plusieurs auteurs supposent qu'il fut quelque temps archevêque de Reims ; mais cette opinion ne parait pas très-fondée. On ne connait rien de sa vie. Comme celle de S. Vulgise et de S. Amoluin, elle dut se consumer toute entière dans les travaux de l'apostolat et la direction de l'importante communauté de Lobbes.

Les religieux de ce monastère ayant un jour transporté les reliques de S. Théodulphe au village d'Erliac, près de Laon, d'où était originaire S. Ermin, passèrent, à leur retour, par Cambrai et Valenciennes. Les habitants de cette dernière ville, pour témoigner leur reconnaissance au saint évêque que la Providence avait envoyé dans leurs murs, et qui avait accordé à

(1) Adon de Vienne vivait au IXe siècle.

leurs prières plusieurs bienfaits signalés, résolurent de bâtir une église sous son invocation. Ils se concertèrent même entre eux pour conserver ses reliques. Les religieux eurent en effet de la peine pour franchir l'Escaut, et ce ne fut qu'à force d'instances et de prières qu'ils purent retourner avec ce précieux dépôt dans leur abbaye de Lobbes.

Le Cointe, dans ses Annales ecclésiastiques de la France, et le P. Longueval dans son Histoire de l'Eglise gallicane, mettent S. Théodulphe au nombre des prélats qui assistèrent au Concile d'Attigny. Son culte était célèbre à Lobbes et à Binch, où ses reliques furent transportées en 1489, avec celles des autres saints abbés du monastère. Sa fête se célébrait le 25 juin.

Le plus beau titre que nous puissions porter en ce monde, c'est celui de chrétien, de disciple de Jésus-Christ. Bénissons donc la mémoire des saints missionnaires dont toute la vie fut employée à enseigner à nos pères les vérités du christianisme. Montrons-nous fidèles à suivre les leçons et les exemples qu'ils leur ont donnés. « C'est avec raison en effet, dit S. Pierre Chrysologue, qu'on demande d'un chrétien qu'il sanctifie et qu'il honore par ses œuvres le titre qu'il porte. Car autant la bonne odeur des vertus augmente la gloire de ce beau nom de chrétien, autant la mauvaise conduite de ceux qui le portent le deshonore. (1) » Soyons donc toujours dignes de ce titre sacré, et qu'il n'y ait jamais rien en nous qni mette nos actes en contradiction avec nos croyances.

(1) S. Pet. Chrys. Sermo LXIX.

S. BONIFACE, (1)

APOTRE DE LA GERMANIE.

Sa présence à Leptines dans l'ancien diocèse de Cambrai.

L'an 755.

De tous les missionnaires que l'Angleterre, autrefois l'Ile des Saints, a envoyés dans ces contrées et dans la Germanie, il n'en est point dont le nom soit devenu plus célèbre que celui de S. Boniface, apôtre de l'Allemagne, archevêque de Mayence et martyr. Il dut, en plus d'une circonstance, traverser différentes contrées du diocèse de Cambrai, qui s'étendait alors jusqu'à l'embouchure de l'Escaut. Une fois en particulier, nous le voyons présider, à Leptines près de Binch, en Hainaut, un Concile dans lequel furent réglées les affaires importantes qui concernaient la paix et la prospérité de l'église. Nous saisissons cette occasion de rappeler, en peu de mots, la vie et les vertus d'un grand saint, qui a opéré tant de bien dans ces provinces.

S. Boniface, d'abord connu sous son nom saxon de Winfrid, naquit en Angleterre vers le milieu de la seconde partie du septième siècle. Dès son enfance, il fut prévenu des bénédictions du ciel : il y correspondit fidèlement par le soin qu'il apporta toujours à

(1) Boll. v junii. — Prop. Gandav. — Hist. du Hainaut, T. II.

conserver intacte la pureté de son cœur. La vie monastique eut pour lui beaucoup d'attraits aussitôt qu'il put la connaître, et malgré les vives instances de ses parens qui voulaient l'engager dans le monde, il ne varia jamais dans la résolution que le Seigneur lui avait inspirée de se dévouer tout entier à son service.

A l'âge de trente ans, Winfrid reçut la prêtrise, et dès ce moment son désir d'aller évangéliser les peuples idolâtres sembla redoubler encore. Ses supérieurs, à qui cette disposition ne pouvait rester ignorée, lui donnèrent la permission de suivre la vocation que le ciel lui inspirait. Son zèle s'exerça d'abord dans sa patrie, sous leurs yeux et ceux de ses frères ; mais bientôt un sentiment intérieur l'appela dans les vastes solitudes de la Germanie, encore remplie de païens à cette époque. Ainsi le Seigneur, par un effet admirable de sa miséricorde, renvoyait des Saxons convertis pour convertir à leur tour les peuples, du milieu desquels ils étaient autrefois partis pour faire la conquête de la Grande-Bretagne.

S. Winfrid se mit en mer avec deux compagnons, et aborda aux rivages de la Frise. Mais Dieu, pour éprouver sa constance, et mettre sa fidélité à une nouvelle épreuve, permit qu'en ce moment la guerre éclatât entre le chef des Frisons et Charles Martel. Dans de semblables circonstances, tous les efforts du saint missionnaire eussent été inutiles, nuisibles peut-être. S. Winfrid le comprit, et abandonnant pour quelque temps le projet qui souriait tant à son âme généreuse, il retourna en Angleterre, où il fut presque aussitôt

établi abbé du monastère dans lequel il avait vécu jusqu'alors.

Deux ans après, il demanda à l'évêque diocésain la permission de se démettre de sa charge. L'ayant obtenue, il se rendit à Rome pour recevoir de la bouche du Souverain Pontife, sa mission apostolique auprès des peuples idolâtres de la Germanie. Grégoire II, qui était alors assis sur la chaire de S. Pierre, accueillit avec bienveillance et distinction le courageux missionnaire qui se présentait à lui ; c'est en cette circonstance qu'il lui donna le nom de Boniface, pour remplacer celui de Winfrid, qui lui paraissait peut-être barbare.

Parti de Rome avec d'amples pouvoirs, le nouvel apôtre se rendit en Germanie, et commença le cours de ses prédications dans la Thuringe et la Saxe. Lorsqu'il apprit la mort du cruel Radbode, duc des Frisons, il pénétra dans ce pays, où, de concert avec S. Willibrord, il obtint de grands succès. Les peuples, désabusés de leurs erreurs, renversaient partout leurs idoles, et les remplaçaient par des chapelles ou des églises consacrées au vrai Dieu. S. Willibrord engagea alors S. Boniface à accepter un siége épiscopal, mais il refusa constamment, et se retira dans la Hesse, où il travailla à convertir au christianisme les habitants encore farouches de cette contrée.

Le pape Grégoire III ayant été informé plus tard des travaux, des succès et des vertus de S. Boniface, l'appela à Rome pour lui donner l'onction épiscopale. Revenu au milieu des peuplades de la Thuringe et de

la Hesse, S. Boniface fut de nouveau appelé par le Souverain Pontife, qui l'établit archevêque de Mayence, et légat du Saint Siége Apostolique dans la Germanie.

Cette dignité lui donnait les moyens de faire encore plus de bien. Il en profita pour établir des évêchés dans différentes villes, et pour tenir des Conciles. Un des plus célèbres est celui qu'il présida à Leptines, près de Binch en Hainaut. C'était Traward qui gouvernait à cette époque les diocèses de Cambrai et d'Arras. Voici le résumé des principales dispositions qui furent prises dans cette assemblée : « Tous les ordres du clergé, évêques, prêtres et diacres, avec les clercs inférieurs, y promirent de faire revivre, par leurs mœurs et leur doctrine, les saintes règles des Pères et les lois de l'Eglise. Les abbés et les moines se soumirent aussi à la règle de S. Benoît. Les périls de la guerre et les besoins de l'état décidèrent les évêques et le peuple à laisser au prince la jouissance précaire d'une partie des biens ecclésiastiques, à charge d'une redevance annuelle de douze deniers par feu. » Quelques autres Canons avaient pour but de s'opposer aux superstitions païennes, que les peuples, convertis depuis peu au christianisme, avaient toujours tant de peine à abandonner.

Après des travaux multipliés et des courses continuelles au milieu des populations barbares du Nord, le saint archevêque de Mayence apprit que des Frisons avaient abandonné la loi de Jésus-Christ, pour retourner au culte de leurs idoles. Aussitôt, malgré son grand âge, il se met en devoir d'aller les visiter pour les faire rentrer dans la bonne voie qu'ils avaient quittée. C'est

là qu'il devait trouver la couronne du martyre, après laquelle il soupirait avec ardeur. Des barbares, excités par la haine du nom chrétien et par la cupidité, se jetèrent sur le vénérable vieillard et l'égorgèrent avec les cinquante-deux disciples qui l'avaient accompagné.

Le corps de S. Boniface fut transporté au célèbre monastère de Fulde, qu'il avait fondé, et où se sont opérées depuis un grand nombre de guérisons miraculeuses.

« Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pas de celui qui va annoncer la paix, prêcher le salut et dire à Sion : Ton Dieu régnera. » Ces pas sont ceux des missionnaires, qni. dans tous les siècles, se sont dévoués à aller annoncer l'évangile, jusque dans les pays les plus éloignés et les plus barbares. Ce sont en particulier ceux de S. Boniface, à qui ses travaux extraordinaires ont mérité le titre d'apôtre de l'Allemagne. Si Dieu ne nous appelle point à ce ministère aussi méritoire qu'il est pénible, prenons-y part du moins par nos prières et nos offrandes. Ainsi nous contribuerons aux succès des missionnaires dans les pays infidèles, et nous recevrons un jour dans le Ciel la récompense que Dieu donne à tous ceux qui travaillent au salut des âmes,

(1) Js, cap. IX, ℣. 10.



Ste REFROY ou RENFROIE (1),

ABBESSE DU MONASTÈRE DE DENAIN.

L'an 764,

On a déjà vu des communautés de vierges s'établir en différents endroits des diocèses de Cambrai et d'Arras. Les monastères de Marchiennes, d'Hamage, d'Honnecourt, d'Hasnon, de Maubeuge, de Blangy et autres ont successivement passé sous nos yeux avec les saintes vierges ou veuves qui les ont établis. Le monastère de Denain, qui fut aussi fondé vers cette même époque, offre une circonstance particulière et tout-à-fait remarquable. C'est qu'il fut d'abord occupé par dix sœurs qui s'étaient toutes consacrées à Dieu. Elles étaient filles du Bienheureux Aldebert, comte d'Ostrevent, et de Ste Reine, dont il sera parlé un peu plus loin. Voici les quelques détails que l'on trouve dans différens auteurs sur Ste Renfroie et ses sœurs.

Le Bienheureux Aldebert et son épouse Ste Reine, témoins de la piété de leurs enfants, et confidents de leurs plus chers désirs, firent bâtir près de l'Escaut, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Denain, un monastère qui fut comme leur dot commune. La joie de ces saintes filles fut grande quand leurs parents prirent cette détermination: et dès ce moment, elles s'appliquèrent encore avec une nouvelle ferveur à la pratique des vertus religieuses.

(1) Boll., VIII Oct. — Ferri de Locres, page 93, etc.

Les travaux aussitôt entrepris furent promptement terminés, et les dix religieuses entrèrent avec joie dans le nouveau monastère qui fut placé sous l'invocation de la Très-Sainte Vierge. On érigea en même temps une église, dédiée à S. Martin, pour quelques prêtres qui devaient célébrer dans ce lieu les sacrés mystères.

Ste Renfroie, qui était l'aînée, fut chargée de diriger elle-même ses sœurs dans l'observance de la règle qu'elles s'étaient imposée. On croit que c'était celle des chanoinesses régulières. Ce qui paraît certain, c'est que la règle de S. Benoît n'y fut établie que plus tard, après les invasions des Normands.

La jeune abbesse possédait toutes les vertus et les qualités nécessaires pour l'exercice de la charge qui venait de lui être confiée. Elle avait en partage une aimable douceur et une tranquillité d'âme qui la rendaient respectable et chère à tout le monde. Des auteurs ont avancé qu'elle fit un voyage à Rome avec ses sœurs, et que cinq d'entre elles allèrent jusqu'à Jérusalem, où elles moururent saintement. Ce fait ne paraît pas appuyé sur des documents bien certains.

On ne connaît rien de plus touchant la vie de Ste Renfroie. Elle mourut vers l'an 764, et fut enterrée dans l'église de St. Martin. On célébrait autrefois sa fête, le 18 octobre, par un office de neuf leçons, dans les diocèses de Cambrai et d'Arras. Son culte était aussi répandu dans la Saxe, à Emerich, à Rees, à Houppel, et dans la collégiale de Xantes, au pays de Clèves. Il est probable que les reliques de Ste Renfroie furent transportées, à une époque quelconque, dans ce pays

où sa communauté avait des domaines, et que telle est l'origine de ce culte qui lui est rendu.

« Trois choses sont agréables devant Dieu et devant les hommes; la concorde entre les frères, l'amour des proches, la bonne intelligence entre l'époux et l'épouse (1). » La famille du Bienheureux Aldebert a présenté ce beau et touchant spectacle que l'on ne trouve que dans le christianisme. Puisse-t-il se reproduire souvent au milieu des peuples pour leur instruction et leur édification! Puissent tous les chrétiens comprendre que la religion, qui seule fait le bonheur et la gloire de l'homme, est aussi l'unique et véritable source du bonheur des familles.



STE CHRISTINE, (2)

VIERGE, À TERREMONDE.

VIIIe siècle.

De temps immémorial, la ville de Terremonde, (3) en Belgique, célèbre, le 26 juillet, la fête de Ste Christine, sa Patronne, ainsi que celle de la translation de ses reliques, qui eut lieu durant l'invasion des

(1) Eccles., cap. XXV, ℣. 1,2.

(2) Boll. XXVI julii. — Molanus ibidem.

(3) Terremonde, ville de la Belgique, au confluent de la Tenere et de l'Escaut, appartenait autrefois au diocèse de Cambrai; elle est aujourd'hui dans celui de Gand.

Normands. Ces reliques se trouvaient auparavant dans le village de Diclevenne, où cette sainte mourut après y avoir passé une grande partie de sa vie. Ces deux fêtes avaient leur office propre dans l'église collégiale de Terremonde. Il faut encore ajouter à ces solennités un jour de chaque semaine, pendant lequel on célébrait, le matin, le saint sacrifice de la messe, à l'autel de Ste Christine, et le soir, un salut très-solennel.

Ce culte, si ancien et si populaire dans cette contrée, nous dit assez que Ste Christine y a laissé de profonds souvenirs et de salutaires impressions. Il est bien à regretter que ses actes aient été perdus ou détruits: ceux qui nous restent aujourd'hui sont d'une date trop récente et n'offrent pas de garanties suffisantes pour qu'on puisse les suivre avec confiance. Voïci ce qu'on trouve dans les plus anciens auteurs.

Ste Christine était fille d'un roi des Angles, dont les ancêtres avaient fait une invasion dans la Grande-Bretagne (Angleterre). Son père s'appelait Migramme et sa mère Marona. On croit qu'ils étaient encore païens et que leur fille avait été élevée dans la pratique des superstitions idolâtriques. Mais plus tard, Dieu, pour la récompenser de sa charité envers les pauvres et les malheureux, lui accorda la grâce de parvenir à la connaissance de l'évangile. Il serait impossible de préciser les divers incidents qui durent précéder et suivre cette conversion de la jeune vierge, ainsi que les évènemens qui se passèrent autour d'elle. Incontestablement il y eut alors dans sa famille des choses peu

ordinaires, et l'on serait presque en droit de supposer que, comme plusieurs autres jeunes vierges de ces temps reculés, Ste Christine eut le courage de quitter sa patrie et ses parents pour aller, dans des lieux inconnus et éloignés, pratiquer une religion sainte qu'elle avait maintenant le bonheur de connaître.

On la voit en effet, dans la suite, vivre avec plusieurs saintes filles qui l'avaient suivie, dans le village de Dilevenne, près de Terremonde. Le secret de ses œuvres et de ses vertus n'est connu que de Dieu.

Le corps de Ste Christine fut transporté à Terremonde en même temps que celui de l'évêque missionnaire S. Hilduard. Tous deux reçoivent dans cette religieuse contrée, depuis dix siècles les hommages des fidèles.

En voyant le courage de l'héroïne chrétienne, qui quitte volontairement patrie et famille pour aller pratiquer librement la religion véritable qu'elle a enfin le bonheur de connaître, excitons-nous à faire aussi, comme elle, quelques généreux sacrifices. Si nous ne trouvons point dans nos proches des obstacles à l'accomplissement de nos devoirs, n'en trouvons-nous point dans nos passions et dans les ennemis du salut. Sachons les vaincre par notre fidélité et notre constance, et n'oublions pas cette parole de Jésus-Christ, qui a été comme le cri de guerre de tous les saints : « Le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que ceux qui savent se faire violence qui le raviront. (1) »

(1) S. Matth. cap. xi ℣. 12.

S. GOMER, (1)

ERMITE A LIERRE EN BRABANT.

L'an 774.

A une lieue de la ville de Lierre en Brabant, dans l'ancien diocèse de Cambrai, on trouve le village d'Emblehem. C'est là que naquit, vers l'an 718, le noble Gummar ou Gomer. Ses parents, qui étaient très-puissants et très-religieux, ne négligèrent rien pour le former à la sagesse et à la vertu. L'enfant correspondit à leurs soins et passa ses premières années dans la chaste crainte du Seigneur. Lorsqu'il fut en âge d'aller à la cour auprès des autres nobles jeunes gens de sa condition, ses parents le présentèrent au roi Pépin, qui le reçut avec beaucoup de bienveillance.

Le jeune Gomer se comporta au palais avec la même régularité et la même modestie que dans la maison paternelle. L'affabilité de son caractère le faisait aimer de tous, et sa vertu le rendait respectable aux yeux de ceux qui le voyaient. Pépin lui-même, qui n'avait pas tardé à reconnaître les heureuses dispositions du jeune leude, conçut pour lui une sincère affection. Il lui confia des emplois honorables, et lui proposa même une alliance avec une personne de haute famille

(1) Boll. — Surius ad XI oct. — Bald. liv, II, chap. 48. — Hist. de l'Égl. Gall., T. VI, p. 151, etc.

et qui paraissait ornée de brillantes qualités. Le mariage fut célébré, selon les désirs du prince; mais on reconnut bientôt que le caractère de Gavimare (c'était le nom de la jeune fille), était entièrement opposé à celui de son époux. Autant celui-ci était doux et bienveillant, autant elle était impérieuse, violente et emportée. Epreuve étrange et bien sensible pour le cœur de Gomer : toutefois il s'y soumit avec résignation, et espéra que ses bons procédés envers son épouse pourraient la ramener à de meilleurs sentiments.

La guerre ayant éclaté à cette époque entre Pépin-le-Bref et Astolphe, roi des Lombards, tous les guerriers Francs furent appelés, et Gomer se prépara à suivre le roi. Avant de partir, il confia à Gavimare l'administration de tous ses biens, voulant, par cette marque de confiance, adoucir son humeur dure et fâcheuse, et prévenir, autant qu'il le pouvait, les actes de rigueur qu'il redoutait de sa part. L'expédition d'Italie ayant été suivie de deux autres, contre les Saxons et contre Waïfre, duc d'Aquitaine, une absence si prolongée faisait craindre de plus en plus à Gomer que ses vassaux n'eussent à souffrir beaucoup du caractère violent de son épouse.

Il en eut la preuve dès le premier moment de son retour à Emblehem, où il se vit assailli par une foule de malheureux, qui venaient se plaindre des mauvais traitemens auxquels ils avaient été sans cesse exposés pendant son absence. Il n'y avait presque pas une famille qui n'eut été injustement dépouillée d'une partie de ses troupeaux, de ses meubles ou des instru-

ments nécessaires au labourage. La vue de tant de désordres et d'injustices remplit d'affliction le cœur si bon et si compatissant de S. Gomer. Il en fit de graves reproches à son épouse, lui montra tout l'odieux de sa conduite, lui représenta les malédictions des pauvres qu'elle attirait sur sa tête, et les malédictions plus terribles de Dieu, qui punit toujours avec rigueur les excès commis à l'égard des indigents et des malheureux. Sur le champ, le vertueux seigneur se mit en devoir de rendre à ses vassaux tout ce qui leur avait été enlevé. Il leur adressa des excuses pour la conduite de son épouse, appela à sa table et traita comme des amis un grand nombre de ceux qui avaient été maltraités, et s'efforça de faire oublier par sa bonté, sa douceur et sa libéralité, les malheurs occasionnés par son absence.

Quelque temps l'on put croire que Gavimare voulait se corriger et suivre les beaux exemples de son époux; mais elle ne tarda pas à retomber dans ses premiers excès. Désespérant alors de pouvoir la ramener à de meilleurs sentiments, Gomer conçut le dessein de s'éloigner pour faire un pèlerinage à Rome, au tombeau des saints apôtres. Mais à peine était-il sorti de ses domaines, que le Seigneur lui inspira la pensée de se retirer dans une solitude voisine, où il pourrait travailler à son salut et exercer sur sa maison une exacte surveillance. Il construisit donc un petit ermitage dans une île formée par la Nèthe et appelée Nivesdonck, à l'endroit où se trouve la ville de Lierre, entre Anvers et Malines. Là, le pieux solitaire servait Dieu avec ferveur, et rendait aux malheureux de la contrée tous les

services qui étaient en son pouvoir. « Il recevait les pauvres avec bonté, et leur procurait d'abondants secours : les étrangers étaient aussi favorablement accueillis dans sa demeure, et ils trouvaient auprès de lui les alimens qui nourrissent les corps et les bonnes paroles qui consolent et fortifient les âmes. » C'est alors que le Bienheureux Gomer reçut dans sa cellule l'apôtre Irlandais S. Rumold, qui s'était fixé près de Malines. Il se forma aussitôt entre ces deux saints personnages une amitié étroite et vraiment fraternelle, qui les aida encore l'un et l'autre à s'avancer dans les voies de la plus sublime perfection.

Il y avait dix ans que S. Gomer s'était retiré du monde quand il mourut paisiblement, en l'année 774. Dieu fit connaître la sainteté de son serviteur par de nombreux miracles, et c'est ce qui détermina les habitants des pays voisins à bâtir une église dans laquelle ils transportèrent son corps. Ce lieu devint dans la suite un célèbre pèlerinage connu sous le nom de *Chapelle de S. Gomer*.

« Ce que vous faites au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous le faites. » Cette parole de Notre Seigneur Jésus-Christ nous donne l'explication de la conduite des saints, qui ne trouvaient jamais de joie plus grande que quand ils pouvaient soulager les malheureux et les pauvres. Cette parole est aussi la condamnation de ces âmes dures et insensibles que rien ne peut toucher, et qui semblent prendre plaisir quelquefois à insulter aux misères du pauvre. Que l'exemple de S. Gomer apprenne aux puissants du siècle

qu'il n'est point de satisfaction plus douce que de faire du bien aux pauvres, et que la charité est le principal moyen que la Providence met à leur disposition pour expier leurs fautes passées et se préparer, pour l'heure de la mort, une magnifique récompense dans le ciel.

S. RUMOLD, (1)

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Vers l'an 775.

Un des saints dont le culte a été de tout temps le plus célèbre dans la religieuse Belgique, c'est l'apôtre S. Rumold, patron de la ville de Malines. Il était Irlandais d'origine, et avait reçu le jour dans une famille princière. Ses parents déjà avancés en âge regardèrent la naissance de cet enfant comme une bénédiction nouvelle que le ciel leur envoyait. Dès ses premières années, le jeune Rumold annonça d'heureuses dispositions, et elles ne firent que se développer de plus en plus, grâce aux soins que ses parents prirent de son éducation et à la fidélité avec laquelle il y correspondit.

Arrivé aux années de l'adolescence, on le voyait grandir en sagesse et en vertu devant Dieu et devant les

(1) Boll. I julii. — Bald. — Hist. de l'Egl Gall. T. VI. p. 150. — Differents Propres. Celui d'Ypres plaçait la fête de S. Rumold au 7 juillet.

hommes, sous les yeux d'un saint prélat à qui il avait été confié. L'amour de Dieu se développant toujours dans cette âme pure et innocente, on jugea bientôt que le Seigneur voulait se l'attacher irrévocablement. Aussi quand l'âge lui ouvrit les portes du sanctuaire, Rumold s'y présenta avec bonheur et fut unanimement accueilli comme un jeune lévite sur qui le ciel avait de grands desseins.

Un profond silence nous dérobe la connaissance des faits qui embellissent la première partie de cette vie si admirable. Les auteurs sont unanimes à nous représenter S. Rumold gouvernant avec sagesse une importante église d'Irlande, peut-être celle de Dublin. C'est de cette ville, dit-on, qu'il se rendit ensuite à Rome, comme la plupart de ses compatriotes, avant d'aller prêcher l'évangile dans d'autres contrées, comme le Seigneur lui en avait inspiré le désir. « Arrivé dans cette capitale, il adressait chaque jour sa prière au pêcheur Apostolique et le priait de lui ouvrir un jour la porte lu ciel. Il parcourait avec admiration cette cité dans laquelle autrefois les démons semblaient s'être réunis, et qui aujourd'hui avait embrassé le culte du vrai Dieu. »

Lorsqu'il eut quitté la ville de Rome, si justement appelée la Mère et Maîtresse de toutes les églises, S. Rumold se rendit dans le Brabant, par une inspiration divine, comme semblent l'insinuer plusieurs auteurs, ou peut-être parce que beaucoup de ses compatriotes avaient paru dans ce pays. Cette contrée, où la Foi avait déjà fait d'immenses progrès, depuis un siècle

surtout, renfermait cependant encore un grand nombre d'idolâtres. Le saint missionnaire se proposa aussitôt de leur annoncer l'évangile, et en particulier aux habitants de Malines. On croit même qu'il y avait fixé sa demeure. Les travaux du saint archevêque et les succès qu'il obtint dans ce pays ne sont connus que d'une manière générale. Les auteurs font mention de ses rapports avec un noble seigneur nommé Adon, dont la vertu fut récompensée par la naissance d'un fils, que S. Rumold tint lui-même sur les fonts de baptême. Ils disent aussi que S. Gomer, dont il a été parlé plus haut, fut en relation avec lui, et qu'une sainte amitié s'établit entre eux jusqu'au jour où S. Rumold fut cruellement assassiné.

Le martyre fut en effet la récompense que Dieu réserva à son fidèle serviteur, et elle répondait aux désirs les plus intimes de son cœur. Deux hommes, poussés l'un par un esprit de cupidité, l'autre par la haine qu'il avait vouée à S. Rumold depuis qu'il en avait reçu quelques reproches sur sa conduite scandaleuse, se concertèrent ensemble pour lui donner la mort. Un jour donc ils se jetèrent sur lui par surprise et le précipitèrent dans l'Escaut, après l'avoir auparavant accablé de coups. Le seigneur Adon, à la nouvelle de cet attentat, se mit en devoir de retirer le corps de la rivière et de lui faire rendre les honneurs de la sépulture. De nombreux miracles s'opérèrent depuis au tombeau du saint martyr et y attirèrent un grand nombre de pèlerins. (1)

(1) S. Rumold est mort le 24 juin; mais sa fête, à cause de celle de S. Jean-Baptiste qui arrive ce même jour, fut remise au 1er juillet, par ordre du Pape Alexandre IV, en 1254.

Le corps de S. Rumold a été dans la suite levé de terre et transporté à diverses époques en différents lieux. On trouve dans les Bollandistes un rescrit de Jean de Bourgogne, évêque de Cambrai, en date de l'année 1479, par lequel il est ordonné que ces saintes reliques soient visitées et exposées à la vénération publique. Elles furent placées successivement dans plusieurs châsses d'un travail précieux. Les hérétiques les profanèrent horriblement lorsqu'ils s'emparèrent de la ville de Malines, en 1578; mais on prit soin de les recueillir. L'archevêque Hauchin les ayant de nouveau reconnues en 1585, on les replaça avec honneur dans leur ancienne demeure. Il existe à Malines, depuis l'an 1301, une confrérie en l'honneur de S. Rumold; elle a compté, de tout temps, parmi ses membres, les personnages les plus illustres. Plusieurs Papes l'ont enrichie d'indulgences et d'autres faveurs spirituelles. On fait chaque année, dans cette ville, le quatrième jour après la fête de Paques, une procession solennelle, dans laquelle on porte les reliques du saint Patron de la cité.

« Époux chrétiens, s'écrie un pieux auteur, vous qui désirez voir des enfants croître sous vos yeux, afin qu'ils montent un jour dans les demeures célestes, adressez vos hommages au digne pontife et martyr de Jésus-Christ, Rumold. Intercédez auprès de ce puissant protecteur afin que par ses mérites votre prière soit exaucée. »

« Que les navigateurs, les pêcheurs, et tous ceux qui franchissent souvent les mers se rappellent comment le Dieu très-bon et très-grand a comprimé les flots pour accomplir la volonté de son serviteur. »

« Pareillement, que les hommes de négoce, les agriculteurs et tous ceux qui exercent des travaux manuels adressent leurs vœux à celui qui a toujours recueilli des fruits abondants de ce qu'il avait semé. » Cette touchante invitation fait connaître pour quels motifs particuliers les populations religieuses de la Belgique ont de tout temps eu recours à l'intercession de l'illustre S. Rumold.

STE HILTRUDE, (1)

VIERGE, A LIESSIES.

Vers l'an 785.

A L'ÉPOQUE où Pépin-le-Bref commençait à gouverner le royaume, vivait dans les environs de la ville de Poitiers un noble seigneur appelé Wibert. Cet homme, d'une grande piété et d'une vertu incorruptible, était souvent en butte aux attaques des peuples de ces contrées, parce qu'il ne voulait pas soutenir le parti de Waïfre, duc d'Aquitaine, contre le roi des Francs. Fatigué de ces poursuites continuelles auxquelles il ne pouvait s'opposer efficacement, il vint les faire connaître au roi et lui exposer les difficultés de sa position. Pépin, satisfait de cette démarche qui révélait clairement la sincérité des sentiments de Wibert envers sa personne, lui donna une partie des

(1) Boll. XXVII sept.. — Acta SS. Ord. Bened. T. II. p. 420, etc.

terres de son domaine dans le Hainaut et la Thiérache, pour qu'il s'y établit. Le noble Leude se rendit donc dans ce pays avec Ada son épouse, et leurs enfants au nombre desquels on signale surtout Ste Hiltrude et le vertueux Guntard son frère. Telle est la circonstance providentielle qui amena dans notre pays cette famille, destinée à lui donner un nouveau lustre, et à augmenter encore la couronne de saints qu'il avait déjà produits.

Quelques années plus tard, on voyait s'élever les premiers bâtimens de ce monastère de Liessies qui, dans la suite, devait jouir d'une si juste célébrité. Wibert et Ada le destinaient à leur fils Guntard. Ce jeune et vertueux seigneur avait formé le projet de se retirer dans cette solitude, pour s'y consacrer entièrement au service de Dieu, et vivre dans un complet éloignement du siècle. Ste Hiltrude, sa sœur, eut bien voulu suivre son exemple; mais, avant d'obtenir cette faveur, elle devait subir quelques épreuves qui donneront à sa vertu un nouvel éclat.

Cette jeune vierge, élevée dans la maison paternelle avec tout le soin et la vigilance qu'apportent des parents chrétiens dans l'accomplissement de cet important devoir, grandit sous leurs yeux en sagesse et en piété. Elle unissait à toutes les vertus de son sexe les plus brillantes qualités. Aussi son nom ne tarda pas à être connu dans les pays voisins, et ses parents se virent bientôt sollicités par différents seigneurs qui désiraient l'épouser. Le biographe de la sainte signale en particulier un noble Bourguignon, appelé Hugues, qui ap-

partenait à une des plus importantes maisons de ce pays.

Wibert et Ada eussent vu avec plaisir l'alliance de leur fille avec ce jeune Seigneur, et ils n'hésitèrent pas à lui manifester leur intention et leurs désirs à cet égard. Mais la vertueuse Hiltrude avait déjà fait à Dieu le sacrifice de sa virginité, et elle était résolue de lui appartenir toute entière jusqu'à son dernier soupir. « Mes chers parents, répondit-elle alors avec modestie, vous me demandez ce que je pense de la proposition que vous me faites; je vais vous le dire franchement. Depuis long-temps j'aime par-dessus toutes choses Jésus-Christ, je lui ai donné ma foi, c'est avec lui que je désire ardemment contracter une alliance. Si vous m'aimez véritablement, si vous me traitez comme votre fille, si vous ne me séparez point de celui que j'ai choisi pour mon époux, je serai toujours votre enfant : si, au contraire, vous vouliez contraindre ma volonté, comment pourrais-je croire que je suis encore votre fille ? » Ces paroles firent une profonde impression sur l'esprit des parents de Ste Hiltrude : ils savaient d'ailleurs que son frère Guntard partageait ses sentiments et l'aidait de ses conseils et de son influence.

Toutefois, les instances de Wibert et de son épouse Ada continuaient et devenaient toujours de plus en plus pressantes. La vertueuse Hiltrude, qui les aimait beaucoup, regrettait vivement la peine que paraissaient leur causer ses refus persévérants ; mais sa confiance en Dieu et un entier abandon à sa volonté fortifiaient son âme et la rendaient capable des résolutions

les plus héroïques. Un jour donc que des craintes plus vives sur les sollicitations nouvelles qu'on allait lui faire s'étaient emparées de son esprit, elle forma le dessein de s'éloigner quelque temps dans une solitude ignorée, afin d'exprimer de cette manière à sa famille combien sa résolution était fixe et irrévocable. Elle communiqua son dessein à plusieurs personnes qui avaient sa confiance, et se retira avec elles dans un petit bois voisin, où elles se construisirent une demeure.

L'inquiétude et la douleur des parents furent grandes quand ils s'aperçurent de la fuite de leur fille chérie. Ils devinèrent facilement le motif qui avait pu la déterminer à prendre ce parti, et leur piété sincère les remplit involontairement d'admiration pour une vertu si courageuse. D'un autre côté, ils craignaient qu'un refus positif n'irritât le jeune leude Bourguignon, à qui ils avaient fait concevoir les plus grandes espérances. Telle était leur position, quand une pensée que Dieu leur suggéra vint mettre un terme à cet embarras et aux perplexités de Ste Hiltrude.

Wibert et Ada avaient encore une autre fille, appelée Berthe, et qui, comme sa sœur, unissait à une éminente piété, les plus belles qualités du cœur et de l'esprit. Ils conçurent la pensée de la donner pour épouse au jeune Hugues, à la place d'Hiltrude, qui persistait toujours dans sa résolution de se consacrer uniquement à Dieu.

Soit que les prières de la vierge de Liessies eussent disposé le cœur du noble Bourguignon à ce sacrifice,

soit qu'il fut animé lui-même de grands sentiments de religion, il consentit à cette détermination. Il accepta pour épouse la vertueuse Berthe, et laissa à Ste Hiltrude la liberté de suivre la voie de perfection à laquelle le ciel l'appelait.

Peu de temps, en effet, après ces évènements, Ste Hiltrude, de retour dans la maison paternelle, obtenait la permission, si long-temps désirée, d'aller vivre dans la retraite et la pratique des œuvres de piété. Ses parents eux-mêmes prièrent le vénérable évêque de Cambrai, Albéric, (1) de lui donner le voile des vierges, après quoi elle se retira dans une petite cellule, attenante au monastère de Liessies que gouvernait son frère Guntard.

Dès ce moment surtout, la vie de la bienheureuse Hiltrude fut dévouée aux actes de charité et de religion. Ses jeûnes étaient fréquents, ses prières continuelles, son union à Dieu sans interruption. Souvent on la voyait avec son vénérable frère Guntard, conversant des choses du ciel, et s'excitant mutuellement à l'amour de Dieu et à des désirs toujours plus ardents après la patrie céleste. On eut dit S. Benoît et sa sœur Ste Scholastique s'entretenant ensemble des choses de l'éternité. Pendant dix-sept ans, ces pieuses conférences continuèrent et développèrent dans ces deux saintes âmes une émulation toujours nouvelle pour arriver à la perfection de leur état.

Ste Hiltrude, bien qu'elle fut encore dans un âge

(1) Les Actes disent l'évêque Thierri ; mais c'est une erreur, comme le prouvent très-bien Mabillon, Le Cointe et les Bollandistes.

peu avancé, était déjà mûre pour le ciel, et Dieu allait l'appeler à la récompense éternelle après laquelle elle soupirait. Une maladie de langueur la réduisit peu à peu à une extrême faiblesse. Dans ses derniers moments elle eut la consolation de voir réunis autour de sa couche toute sa famille et les religieux de la communauté de Liessies, Ce fut sous leurs yeux et au milieu de leurs prières qu'elle remit paisiblement son âme à son créateur, le vingt-septième jour de septembre, vers l'an 785.

Son corps fut placé dans l'église de Liessies, auprès de l'autel. On lisait ces mots sur son tombeau: « Ici a été déposé, le cinq des calendes d'Octobre, le corps de la vierge Hiltrude. O heureuse vierge du Christ, dont l'âme est transportée au céleste séjour, et le corps confié à la terre, parce qu'elle était la demeure du Saint-Esprit! O heureux parents, qui ont acquis à leurs enfants les célestes et éternelles demeures! »

De nombreuses guérisons opérées au tombeau de Ste Hiltrude continuèrent de rendre sa mémoire chère aux populations du Hainaut. Ces prodiges multipliés déterminèrent l'évêque de Cambrai, Erluin, à lever de terre ce corps saint et à le placer dans une châsse. Cette cérémonie fut faite avec solennité et au milieu d'un grand concours de peuple, le dix-sept septembre de l'année 1004. La châsse fut placée derrière le maître-autel, qui était sous l'invocation de S. Lambert, évêque de Maëstricht et martyr.

En 1128, on mit ces reliques dans une nouvelle hâsse d'un travail magnifique, et qui avait été donnée

par Agnès, comtesse d'Avesnes. Elle fut remplacée dans la suite par une autre encore plus belle, exécutée à Paris, par ordre de l'abbé de Liessies Antoine de Winghe. C'est celle qui fut conservée jusquà l'époque de la révolution de 1793. Voici la description qu'en donne Philippe le Brasseur, dans son ouvrage sur les monastères du Hainaut. « Cette châsse, dit-il, est remarquable par sa forme et par le travail des ciselures : elle a trois pieds de longueur et autant de hauteur. Un ange, placé snr le frontispice même de la châsse, la surmonte ; il a la forme d'un tout jeune enfant qui répand des fleurs çà et là. De la description passons aux inscriptions. Il y en a une sur chaque côté. Sur l'un on lit ces mots :

D. O. M.

« A Ste Hiltrude, Vierge de Liessies, qui, après avoir méprisé les alliances terrestres, a été admise avec les vierges prudentes dans la couche du céleste époux, et dont le corps virginal est ici déposé. »

Sur le côté opposé on lit ces autres paroles :

« L'abbé Antoine et les religieux de Liessies ont orné de ce monument, l'an MDC XXX, les os sacrés de Ste Hiltrude, vierge, leur patronne et bienfaitrice, laquelle par amour pour Jésus-Christ refusa un époux mortel. »

« Servez le Seigneur dans la joie. »

Les reliques de la sainte ne furent point immédiatement placées dans cette châsse. Ce ne fut qu'en 1637, le 12 de mai, que l'archevêque de Cambrai, François Vander-Burch, procéda à cette cérémonie dans la ville de Mons.

On célébrait chaque année, à Liessies, une fête en mémoire du jour où le corps de Ste Hiltrude fut levé de terre. Elle avait été transférée au Dimanche dans l'octave de l'Ascension, parce qu'il arrivait assez souvent que celle de S. Lambert, autre patron de Liessies, tombait au dix-septième jour de septembre, anniversaire de cette solennité. Cette fête, ainsi que celle du vingt-sept septembre, qui rappelait le jour du bienheureux trépas de Ste Hiltrude, étaient célébrées avec Vigile et Octave. Les populations des pays voisins se portaient en foule à Liessies, ces jours-là, pour se recommander à la protection de leur sainte patronne. Beaucoup de pèlerins, après lui avoir rendu leurs hommages, allaient par dévotion puiser de l'eau à une fontaine distante d'environ une demi-lieue. Une tradition ancienne rapporte que Ste Hiltrude, lorsqu'elle quitta la maison paternelle pour ne point épouser le seigneur Hugues, avait bu de cette eau, et que Dieu, en sa considération, avait donné à la fontaine la propriété de guérir les malades, et particulièrement ceux qui étaient attaqués de la fièvre.

Ste Hiltrude a depuis très long-temps un office propre dans le diocèse de Cambrai. Sa mémoire était honorée autrefois dans la ville de Douai, où l'on possédait de ses reliques. Il y en avait aussi à Mons, dans un oratoire que les abbés de Liessies avaient bâti pour s'y retirer à l'approche des guerres si fréquentes durant le seizième siècle.

Un grand nombre de miracles, opérés par la protection de Ste Hiltrude, ont rendu son culte

très-célèbre dans nos contrées. Ces guérisons ou ces marques signalées de la protection de la Vierge de Liessies ont été recueillies par différents auteurs, pour la plupart contemporains. Nous allons en rappeler ici quelques-unes des plus remarquables pour l'édification et la consolation des âmes pieuses.

Peu de temps après que le monastère de Liessies, détruit en partie par l'invasion des Hongrois, eût été relevé de ses ruines, une bande de malfaiteurs, venus des environs de la ville de Beaumont, se jetèrent à l'improviste sur le village et dans l'abbaye, les livrèrent au pillage, enlevèrent tout ce qu'il y avait de plus précieux, et mirent le feu avant de se retirer. La désolation était à son comble, et l'on ne savait plus quel remède apporter à ce dernier et plus épouvantable fléau. Déjà les maisons voisines de l'abbaye étaient en flammes, et les efforts que l'on faisait pour les arrêter étaient impuissants, lorsque deux religieux, pleins de confiance en Dieu et en sa servante Ste Hiltrude, prirent sur leurs épaules la châsse dans laquelle ses reliques étaient renfermées, et s'avancèrent avec ce pieux fardeau vers le lieu où l'incendie exerçait le plus de ravages. Tout-à-coup ils se trouvèrent enfermés dans une petite rue voisine de l'abbaye. La flamme les cernait de toutes parts, et elle s'étendait vers l'église, qu'elle allait atteindre. En ce moment ils s'arrêtent, et levant les yeux vers le ciel, ils s'écrient à haute voix : « O Vierge Hiltrude, très-sainte épouse de Jésus-Christ et Protectrice de ce lieu, permettrez-vous que vos os sacrés soient ainsi consumés et

réduits en cendres. C'est un dépôt que nous remettons à vos soins, soyez-en la gardienne, tout dépend maintenant de vous. » Cette prière, si touchante et si pleine de confiance était à peine achevée, que les flammes se rejettent du côté opposé et s'éteignent rapidement comme sous l'action d'une pluie abondante.

A une époque peu connue mais qui parait être le commencement du XIe siècle, une peste affligea plusieurs des provinces du Nord. La mortalité était effrayante dans tout le pays. La contagion gagnait de proche en proche, et elle enlevait si promptement ses victimes, qu'elles vivaient à peine vingt-quatre heures après en avoir été attaquées. La dévotion envers Ste Hiltrude et les autres saints patrons du pays se réveilla surtout dans ces jours de calamités et d'angoisses, et un grand nombre de guérisons furent alors obtenues par la protection de la vierge de Liessies. En voici une des plus remarquables. Un habitant de Rance, village belge situé entre Chimay et Beaumont, ayant été atteint par la maladie, désespérait déja de sa guérison ainsi que ses parents qui lui prodiguaient leurs soins. Tout-à-coup un doux sommeil s'empare de lui, et il lui semble voir quelqu'un qui l'invite à se lever et à se présenter au-devant du corps de Ste Hiltrude que l'on allait porter processionnellement à travers le village. A son réveil il fait connaitre à ceux qui l'entourent la vision qui vient de le frapper, et se dispose à se lever. Ses parents, en l'entendant, se persuadent que sa raison s'égare et que c'est là comme un premier symptôme de sa fin prochaine. Ses instances réi-

térées et la crainte d'augmenter par un refus ses douleurs déjà violentes le déterminent à le conduire à la porte. Au même moment ils entendent dans le lointain la cloche qui annonçait le passage de la châsse dans laquelle était renfermé le corps de Ste Hiltrude. Tous étaient surpris déjà de cet accomplissement de la première partie de la vision, mais quel ne fut pas leur étonnement quand ils virent le malade reprendre vigueur et se diriger vers la châsse que les religieux portaient en chantant d'humbles supplications? Prosterné par terre, il implore avec ferveur la protection de la sainte patronne de Liessies, et se trouve au même instant guéri.

On pourrait encore ajouter ici bien d'autres faits de même nature, comme la guérison extraordinaire d'une femme de Trélon, celle de trois hommes du village d'Anor, la résurrection d'un berger et d'un enfant qu'on avait retirés de l'eau plusieurs heures après qu'ils y étaient tombés.

Deux derniers traits que nous rappellerons encore, montrent que la protection de Ste Hiltrude se fit sentir plus d'une fois jusque dans des contrées éloignées. On rapporte qu'en 1612, cette sainte apparut en songe à une dame très-vertueuse du pays de Venise, dont le frère, Monseigneur Jean-Baptiste de Moronato, aumônier de la reine de France, était en même temps abbé du monastère de St.-Michel en Thiérache. Jamais cette dame n'avait entendu parler de Ste Hiltrude; mais ce premier témoignage de ses faveurs lui inspira pour elle une si grande dévotion, qu'elle la choisit pour sa patronne particulière.

Huit ans plus tard, cette Dame fut attaquée d'une violente maladie qui fit en peu de temps des progrès si rapides, qu'elle la mit à deux doigts du tombeau. Les médecins désespéraient de sa guérison, et sa famille attendait à chaque instant le moment douloureux d'une dernière séparation. Tout-à-coup la malade se sentit surprise par un doux sommeil que l'on regardait comme le signe d'une mort prochaine. Pendant ce temps, la Sainte Vierge lui apparût accompagnée de Ste Hiltrude, et lui dit qu'elles ont demandé à Dieu sa guérison. Au même instant, la dame se réveille et prononce à haute et intelligible voix ces paroles en italien : « Grâce ! grâce ! la Mère de Dieu et ma Patronne du Hainaut ont obtenu grâce pour moi auprès du Seigneur. » La surprise était déjà grande parmi les personnes qui entouraient la couche de la malade; mais elle fut à son comble quand ils la virent donner les témoignages d'une complète guérison.

Monseigneur de Moronato écrivit à cette occasion à l'abbé et aux religieux de Liessies une lettre que l'on conservait dans les archives de cette maison, et dans laquelle il rapportait toutes les particularités de cette guérison extraordinaire. Lui-même se rendit quelque temps après en Italie, dans sa famille, et présenta à sa sœur une image de Ste Hiltrude. A peine l'eut-elle vue, que reconnaissant la figure de celle qui lui était apparue avec la très-Sainte Vierge Marie, elle s'écria : « Voilà bien le portrait de ma glorieuse patronne Ste Hiltrude. » Peut-être Dieu voulut-il récompenser de cette manière la bienveillance que le frère de cette

Dame avait toujours témoignée à l'abbaye de Liessies et les services importants qu'il lui avait quelquefois rendus.

Un dernier fait se rapporte à Monsieur Levach, chanoine et doyen d'Avesnes : il arriva en l'année 1662. Ce digne ecclésiastique s'était rendu à Bergues-Saint-Winnoc, pour visiter Monsieur le baron de Vangue, gouverneur de la place et son ami particulier. Pendant qu'il y séjournait, il fut attaqué d'une fièvre violente qui ne le quitta pas pendant six à sept mois. Déjà ses forces étaient presque entièrement épuisées, et les médecins n'osaient plus espérer sa guérison, lorsqu'il lui vint en pensée de la demander à Dieu lui-même par l'intercession de sa glorieuse servante Ste Hiltrude. Peu de jours après il était parfaitement remis de sa maladie. De retour à Avesnes, Monsieur Levach alla à Liessies célébrer une messe d'actions de grâces à l'autel de Ste Hiltrude, et y déposa en même temps cette petite pièce de vers qu'il avait composée comme un nouveau témoignage de sa pieuse reconnaissance.

Febribus infirmor nunc à sex mensibus et plus
Et totum corpus non nisi languor habet.
Exanimi misero quoties Bergis mihi secta
Vena fuit ; pulsus nec fuit indè bonus.
Sanguis concretus, rancæ suspiria vocis
Venturæ mortis prævia signa dabant.
Ah ! quoties putridis pectus squaloribus arsit,
Et clausit oculos lacryma falsa meos ?
Incertus vitæ, certo vicinus agoni
Hiltrudi sanctæ tunc mea vota dedi
Vix ea fatus eram, quandò (mirabile dictu)
Febris cessavit, factaque tuta salus.
Quas igitur referam pro tanto munere grates.
Unum pro cunctis fama loquatur opus.

Ce petit poême a été ainsi traduit par un auteur dont le nom ne nous est pas connu.

Levach, étant à Bergue, invoque Sainte Hiltrude
Ponr être délivré d'une fièvre très-rude
Qui le ronge et l'abat depuis plus de six mois,
Il gémit, il languit, il se trouve aux abois.

Une triste pâleur s'étend sur son visage,
Ses yeux même desjà se couvrent d'un nuage.
Et ne conservent plus de leur vivacité
Que le mourant éclat d'une sombre clarté.

Levach a beau purger, se faire ouvrir la veine,
Son pouls n'est pas meilleur, sa mort paraît certaine.
Il se trouve accablé, son cœur est languissant
Par un frisson mortel qui lui glace le sang.

Enfin quoiqu'il défaille et soit à l'agonie
Il s'adresse à la Sainte et demande la vie.
A peine a-t-il offert ses vœux d'un tendre cœur
Qu'il voit renaître en lui ses forces et sa vigueur.

Qnelle reconnaissance et quelle action de grâce
Rendra-t-il à la Vierge ? O Prince du Parnasse,
S'il n'invite à chanter par des échos divers
Sa gloire et ses vertus en tout cet univers.

« Qui me donnera des aîles comme à la colombe, s'écrie le prophête-royal et je prendrai mon vol et je me reposerai ? Voilà que j'ai pris la fuite, que je me suis éloigné, et j'ai demeuré dans la solitude. J'ai attendu celui qui m'a sauvé. (1) » Tels sont les sentimens qui remplissaient le cœur de Ste Hiltrude quand elle s'éloigna du monde pour aller dans la retraite, où le Seigneur l'appelait. Si nous ne sommes point appelés à le quitter comme elle, nous devons du moins nous

(1) Psalm. LVI, ℣. 6, 7., 8.

appliquer à fuir ses maximes dangereuses et ses habitudes trop souvent coupables. Bien des saints ont vécu dans le monde et se sont sanctifiés au milieu du monde; mais pour cela ils ont eu soin de s'attacher irrévocablement à Jésus-Christ qui nous dit à tous, en la personne de ses apôtres: « Prenez confiance, j'ai vaincu le monde. »



Ste PHARAÏLDE, vierge, (1)

PATRONNE DE BRUAY, PRÈS DE VALENCIENNES.

VIIIe siècle.

Cette sainte a vécu long-temps, a beaucoup souffert et a opéré toutes sortes de bonnes œuvres. Les quelques évènements que son biographe rappelle en peu de mots, suffiront pour nous faire comprendre combien sa foi était vive, et avec quelle fidélité elle sut, jusqu'à la mort, persévérer dans la résolution qu'elle avait prise de consacrer à Dieu sa virginité.

Ste Pharaïlde appartenait à une très-noble et très-illustre famille. Des auteurs croient qu'elle était fille du bienheureux Witger et de Ste Amalberge dont il a été parlé plus haut; d'autres supposent que Ste Amalberge, sa mère, avait épousé en premières noces un seigneur d'Austrasie, appelé Thierri, de qui elle eut Ste Pharaïlde, elle serait par conséquent sœur utérine

(1) Boll. IV januarii. — Div. Prop., etc.

de Ste Reinelde, de Ste Gudule et de S. Emebert, évêque de Cambrai. Peut-être le nom d'Amalberge, qu'on rencontre plusieurs fois à cette époque, a-t-il été cause de cette diversité d'opinions, sur lesquelles les plus habiles hagiographes eux-mêmes ne sont pas d'accord. (1)

Quoi qu'il en soit, Ste Pharaïlde appartenait à l'une des plus puissantes familles de ces contrées. Bien que cette qualité ne soit pas un titre de recommandation dans la vie des saints, il importe de la signaler ici, parce qu'elle fera mieux ressortir la vertu qu'elle a su conserver intacte au milieu des dangers du siècle, et parce que cette circonstance explique jusqu'à un certain point les difficultés extraordinaires qu'elle rencontra dans son projet de consacrer à Jésus-Christ sa virginité.

Prévenue dès son enfance des dons les plus précieux de la grâce, la jeune Pharaïlde y correspondait avec une grande fidélité, et ses vertus naissantes excitaient l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Son innocence et sa candeur se trouvaient mal à l'aise au milieu d'un monde où tout respire l'artifice, la séduction et souvent la corruption ; aussi la voyait-on se retirer fréquemment à l'écart, pour vivre dans la solitude qui plaisait à son cœur. La lecture des Saintes Ecritures faisait ses délices, et elle y puisait avec bonheur la connaissance de ses devoirs et la force nécessaire pour les accomplir. Malgré son amour pour

(1) Cette question, qui est très-obscure et très-compliquée, est résolue d'une manière satisfaisante dans le T. IV, p. 629, des *Acta Sanctorum Belgii Selecta.*

la pauvreté et la simplicité chrétienne, elle était néanmoins souvent obligée, à cause de sa condition, de porter des vêtemens splendides; mais cette contrainte n'avait pour effet que d'augmenter son amour de la sainte humilité et son mépris du monde. Une seule chose lui plaisait dans ces biens terrestres que le ciel avait accordés à sa famille, c'est qu'elle pouvait les répandre avec abondance dans le sein des pauvres, pour lesquels elle ressentait la plus touchante affection.

La pieuse Pharaïlde était arrivée aux années de la jeunesse : ses brillantes qualités et ses vertus avaient déjà provoqué des demandes et des sollicitations multipliées auprès de ses parents. Ceux-ci, n'écoutant que le désir si naturel de voir leur fille contracter une alliance honorable et avantageuse, prirent une détermination sans la consulter, et la promirent en mariage à un jeune seigneur de la contrée appelé Guy. Une épreuve assez ordinaire dans ces premiers âges du christianisme, et qui a déjà plus d'une fois paru dans ce recueil, se représente à nos yeux. La virginité, à peine comprise de ces peuples barbares, récemment convertis et encore peu pénétrés des pensées généreuses et des sacrifices héroïques qu'inspire le christianisme, la virginité, dis-je, allait être aux prises de nouveau avec tous les sentiments de la famille et des intérêts temporels. Elle remportera encore la victoire et montrera une fois de plus au monde, combien la grâce est supérieure à la nature, et de quels triomphes elle rend capable une faible créature quand elle est soutenue

par le bras du Tout-Puissant. Ici il serait difficile de signaler ces divers incidents qui ont dû précéder et accompagner les quelques faits rappelés brièvement par les hagiographes; mais il ressort évidemment de l'ensemble de leur narration, que Ste Pharaïlde, malgré sa promesse faite à Dieu de vivre dans la virginité et ses refus persévérants, fut mise en la puissance de Guy, qui voulait l'épouser. Celui-ci accepta-t-il alors une condition, extraordinaire sans doute, mais dont le monde chrétien avait déjà eu plus d'un exemple, et la rétracta-t-il ensuite? Ou bien Ste Pharaïlde, n'ayant pour appui que sa foi et sa volonté courageuse, fut-elle, dès ce jour, en butte à une des plus délicates et des plus grandes épreuves? Il nous paraît impossible de le déterminer. Un récit trop abrégé laisse sur toutes ces circonstances une impénétrable obscurité.

Toutefois, les auteurs en disent assez pour reconnaître que la pieuse princesse eût dès lors à soutenir des attaques multipliées, au milieu desquelles elle ne trouvait de secours et d'appui que dans la prière. « O Jésus-Christ, s'écriait-elle bien souvent, quand elle avait à subir les violences et les brutalités de l'homme à qui elle avait été livrée, ô Jesus-Christ, exaucez ma prière et considérez à quels dangers sont exposés mon âme et mon corps. » Dieu exauça la chaste et courageuse Pharaïlde. Il lui donna la victoire dans tous les combats de la chair contre l'esprit, et la persévérance dans sa généreuse résolution de vivre et de mourir vierge.

Fidèle à cette recommandation qu'a faite le Sauveur

« de prier pour ceux qui nous persécutent, » StePharaïlde ne manquait point de conjurer le Seigneur de changer le cœur de Guy et de le rendre plus docile à sa grâce. Quelquefois même elle désira qu'une maladie salutaire vint le mettre dans la nécessité de penser à son âme et à son Dieu, et procurer à elle-même l'occasion de lui rendre les devoirs de la charité. Le ciel se rendit à sa demande, et un jour que Guy poursuivait un animal à la chasse, il fit une chute terrible qui faillit le tuer. Ste Pharaïlde, aussitôt qu'elle fut instruite de cet accident, pria le Seigneur de conserver la vie à Guy et de permettre que cet accident devint pour lui une occasion de conversion. Elle s'empressa de se rendre près de lui et de lui procurer tous les bons services qui étaient en son pouvoir. Guy recouvra la santé, et l'on put croire un instant que les vertus de la bienheureuse Pharaïlde avaient changé son cœur; mais bientôt il se livra de nouveau à ses brutalités, jusqu'au moment où une grave maladie le conduisit au tombeau. Les prières de celle qu'il avait persécutée si long-temps ne lui manquèrent pas en ce dernier moment, et elles l'accompagnèrent jusqu'après sa mort devant le Souverain Juge.

Entièrement libre de suivre désormais les désirs de son cœur, Ste Pharaïlde se consacra toute entière à la pratique des œuvres de charité et de religion. La prière et la mortification faisaient ses délices; elle visitait les infirmes, portait des secours aux malades et distribuait d'abondantes aumônes aux pauvres, qui la regardaient tous comme leur mère. Telle fut sa conduite

jusqu'au jour où il plut à Dieu de l'appeler, dans la quatre-vingt-dixième année de son âge, à l'éternelle félicité.

Le corps de Ste Pharaïlde, d'abord inhumé dans la Lorraine, fut rapporté au monastère de S.-Bavon, à Gand, en 761, par Agelfride, auparavant abbé de ce monastère, et alors évêque de Liége. Pendant les invasions des Normands, les religieux transportèrent ces saintes reliques à St.-Omer, puis à Laon. Plus tard, c'est-à-dire vers l'an 939, elles furent reportées à Gand et placées dans une chapelle dédiée à Ste Pharaïlde elle-même. Cette chapelle est devenue depuis une église paroissiale sous l'invocation de la sainte. A une autre époque, que les hagiographes ne déterminent pas, mais qui est très-éloignée, une partie de ses ossemens sacrés fut transportée au village de *Bruay* près de Valenciennes, dans l'église placée sous son invocation. Cette église doit être très-ancienne, puisqu'il en est fait mention dans la translation des reliques de S. Saulve, qui eut lieu au commencement du IXe siècle. Son existence paraît même une forte présomption en faveur de ceux qui pensent que Ste Pharaïlde a habité quelque temps dans ce lieu.

Sanderus signale aussi deux translations des reliques de Ste Pharaïlde, faites en diverses églises ou oratoires de Gand, dans les années 1093 et 1336.

On trouvait autrefois quelques parcelles de ces reliques de Ste Pharaïlde à Nivelle, dans le Brabant, et à Steinocherzele, près de la ville de Wilvorde. La chapelle de cette dernière localité était même très-fré-

quentée par de pieux pèlerins qui venaient réclamer le secours de Dieu dans les maladies, et demander leur guérison par l'intercession de la bienheureuse Pharaïlde. On y conservait précieusement quelques pains qui avaient été, dit-on, changés en pierre par une permission spéciale de Dieu, pour punir un mensonge et un manquement à la charité. Ce prodige, dans lequel se manifeste d'une manière touchante et familière l'intervention toute miséricordieuse de Dieu jusque dans les moindres détails de la vie, a été examiné, reconnu et attesté par les hommes les plus graves et les plus dignes de foi, comme le prouve un document authentique qui en expose les différentes circonstances avec assez de détail. (1)

Un fait de même nature, arrivé du vivant de Ste Pharaïlde explique la présence de l'oiseau que les peintres placent ordinairement à ses côtés dans leurs tableaux. Malgré son apparente simplicité, il se comprend facilement quand on songe que Dieu, quand il lui plaît, donne en quelque sorte à ses Saints une puissance entière sur la nature et la soumet à leurs volontés.

Enfin, d'après une autre tradition populaire, on rapporte que la sainte se trouvant un jour dans le village de Bruay, au milieu des moissonneurs qui travaillaient à son service, et les entendant se plaindre de la

(1) Miraculum quoddam de panibus conversis in lapides, roboratum litteris sigillatis Officialis Cameracensis, Decani Bruxellensis, necnon diversorum Curatorum infra nominatorum. Tel est le titre du document que l'on trouve dans les Bollandistes, IV jan. p. 172. Il est daté du 14 juin 1342.

chaleur du soleil et de la soif extrême qui les dévorait, fit jaillir, d'un coup de fuseau donné contre terre, une source d'eau abondante, qui les désaltéra aussitôt et qui depuis lors ne cessa plus de couler. Cette fontaine sort du penchant d'un côteau, et ses eaux ont la vertu deguérir les enfants atteints de maladies de langueur. Aussi tous les vendredis on voit arriver dans la chapelle de la sainte, à l'église de Bruay, de nombreux pèlerins, qui viennent implorer leur patronne pour la guérison de leurs enfants.

Il y a encore, dans cette paroisse, une ancienne confrérie érigée en l'honneur de Ste Pharaïlde, et qui a été suivie de tout temps avec une grande piété par les fidèles du village et des pays voisins.

Comme les vierges chrétiennes qui ont vaincu les tyrans, et les supplices par lesquels ils cherchaient à ébranler leur constance et leur vertu, Ste Pharaïlde que Dieu avait conservée au milieu de embuches, peut répéter ces belles paroles de l'Ecclésiaste. « Je vous rendrai grâces, ô Seigneur Roi, et je vous louerai, vous qui êtes le Dieu mon Sauveur. Je rendrai gloire à votre nom, parce que c'est vous qui m'avez assistée et qui m'avez protégée. Vous avez délivré mon corps de la perdition, des pièges de la langue injuste, et des lèvres des ouvriers de mensonge. Vous m'avez délivrée, selon la grandeur de la miséricorde de votre nom, des lions rugissants qui étaient prêts à me dévorer, des mains de ceux qui cherchaient à m'ôter la vie, et des afflictions différentes qui m'assiégeaient

de toutes parts (1). » Ainsi après le danger vient la sécurité, et après la mort du temps vient l'éternelle vie.



STE ROTRUDE OU OTRUDE, (2)

VIERGE.

VIIIe siècle.

On ne connaît presque rien de la vie de Ste Rotrude. Les religieux de l'abbaye de S.-Bertin, qui possédaient ses reliques, ignoraient son histoire, dit Molanus, et il n'est pas douteux qu'ils ont fait beaucoup de recherches pour la découvrir. Voici les quelques lignes que lui consacre Malbrancq, dans son Histoire des Morins.

Ste Rotrude, née probablement dans le pays de Térouane, est signalée dans le martyrologe de Guisnes comme s'étant toujours montrée agréable à Dieu par ses vertus et ses bonnes œuvres. Jamais les pauvres ne s'éloignaient d'elle sans avoir reçu quelque secours; elle leur donnait avec joie ce qu'elle se retranchait à elle-même. La pensée de la passion du Sauveur était sans cesse présente à son esprit, et le souvenir de ses humiliations et de ses souffrances lui faisait répandre des larmes en abondance. Toutes les choses de la terre

(1) Eccles., cap. LX, ℣. 2, 3, 4, 5.

(2) Boll. XXII junii. — Molanus ibidem. — Gazet, p. 285.

lui inspiraient un tel dégoût, qu'elle semblait en être entièrement détachée et vivre comme les Anges du ciel. L'époque de sa mort est inconnue.

Cette Sainte fut canonisée, dit Gazet, par l'évêque de Térouane, Milon II, en présence d'Arnoult, comte de Guisnes. Son corps fut d'abord placé dans le monastère d'Andres, bâti par Bauduin, comte de Guisnes. Plus tard on le transféra à l'abbaye de St-Bertin, à Saint-Omer, où l'on faisait la fête de Ste Rotrude le 22 juin.



S. VENANT,(1)

ERMITE ET MARTYR.

VIIIe siècle.

Le nom de ce pieux ermite, si célèbre dans la Morinie, se rattache peut-être d'une manière considérable, quoique peu connue, au mouvement religieux qui a illustré le règne de Charlemagne. Dieu, dans ses admirables desseins, se plaît d'ordinaire à employer les instruments les plus simples et les plus faibles pour opérer de grandes choses. Il nous semble avoir ici sous les yeux une nouvelle preuve de cette vérité, et bien que la pénurie de documents ne permette

(1) Boll. — Molan. x oct. Brev. Audom. xi oct. — Légendaire de la Morinie, page 271. On trouve dans cet ouvrage des documents précieux sur S. Venant et Ste Isbergue.

pas de donner à cette réflexion tout le développement désirable, l'exposé de la vie de S. Venant et des traditions qui s'y rattachent servira au moins à la faire pénétrer dans les cœurs.

Un ancien bréviaire à l'usage des chanoines de l'église collégiale de St.-Pierre, à Aire, expose en ces termes la première partie de cette vie admirable. « Aux jours de Pépin-le-Glorieux, roi des Francs, ainsi que nous l'avons appris de nos ancêtres, hommes bons et religieux, vivait au pays de Hainaut un homme nommé Venant, et cet homme suivait la carrière militaire. On dit qu'il fut le frère de S. Gandulphe, et de Ste Pharaïlde, vierge consacrée à Dieu, et que les habitants de Gand honorent d'un culte qui lui est bien dû. Et comme dans le siècle ils jouissaient d'une grande considération, à cause du sang dont ils sortaient et qui touchait à celui des chefs du Hainaut, ils méprisèrent toutes choses pour l'amour du Sauveur. Quant à Venant, ayant mis de côté la pompe séculière et regardant les plaisirs comme pur néant, après avoir servi quelque temps dans la milice de ce monde, il déposa ses armes et résolut de consacrer au service de Dieu tout le temps qui lui resterait à vivre. Il réfléchit sur les voies qu'il avait à suivre, et il dirigea ses pas de manière à servir de témoin à la foi, c'est-à-dire de martyr, selon le sens du mot grec. Il était libre de tout lien conjugal, futur martyr et frère d'une vierge martyre. Après avoir fait la distribution de ses biens, il s'enfuit du milieu des flots agités du monde, de sorte qu'on peut dire de lui avec raison : Bienheureux

l'homme qui a été trouvé sans tache, qui n'a point couru après l'or, et qui n'a point mis son espérance dans des trésors composés de pièces de monnaie. Il sortit donc tout seul et secrètement des frontières de Hainaut, et s'en vint en un endroit champêtre, au lieu appelé Wastelau (*Vastus Saltus*), situé auprès d'Aire, et qui s'étend jusqu'au lieu nommé Melemodium. Retiré dans la partie la plus cachée de cette solitude, loin des regards des hommes, le bienheureux personnage vaquait aux jeûnes et à la prière, et se nourrissait des choses que lui présentait la nature, sans les soumettre à aucune préparation ou cuisson, reproduisant l'image de Jean-Baptiste, qui, fuyant les assemblées des hommes, avait choisi le désert pour sa demeure. (1) »

La vertu de l'humble ermite ne tarda pas à être connue des habitants du pays, et à faire sur leurs âmes une salutaire impression. La foi si vive des peuples, à cette époque, trouvait dans ces œuvres de mortification et de dévouement héroïque des témoignages sensibles de la puissance de la grâce de Dieu, et des invitations à marcher, à la suite de ces hommes extraordinaires, chacun selon sa condition, dans la voie des vertus chrétiennes. C'était l'effet le plus généralement obtenu par les exemples des grands saints. Quelquefois aussi Dieu s'en servait pour faire naître ou développer, dans

(1) Tout ce passage est tiré du Légendaire de la Morinie : « C'est, dit M. l'abbé Van Drival, une traduction littérale d'un long fragment du *Bréviaire dont soloient user les chanoines de l'église collégialle de Saint-Pierre, en la ville d'Aire*, fragment que nous avons eu le bonheur de retrouver dans les pièces relatives à la procédure touchant les reliques de S. Venant. »

des âmes d'élite qu'il avait choisies, les germes des plus éclatantes vertus. C'est ce qui arriva en cette circonstance.

En effet, Ste Giselle, fille de Pépin-le-Bref et de Berthe, ayant entendu parler de la vie admirable et des vertus sublimes de S. Venant, crut que c'était là l'homme que Dieu lui avait préparé pour la diriger sûrement dans les voies de la perfection. Comme sa demeure habituelle n'était pas très-éloignée du bois dans lequel s'était retiré le serviteur de Dieu, elle résolut de chercher à lui faire connaître les pieux desseins de son âme, et son intention de suivre ses conseils pour arriver à la sainteté. Le solitaire, alarmé d'abord d'une demande qui blessait son humilité, déclara qu'il ne la verrait point, parce qu'il ne lui était point permis de s'entretenir avec des personnes du sexe, avec celles surtout qui portaient des ornements mondains. Cette réponse ne fit qu'augmenter le désir de la vertueuse Giselle, qui, renonçant dès ce moment à des habits qu'elle ne portait que par complaisance pour sa famille et avec une extrême répugnance, déclara qu'elle était disposée à se revêtir du cilice, s'il le fallait, pour pouvoir jouir des entretiens spirituels de l'homme de Dieu.

S. Venant, après avoir prié long-temps et consulté le Seigneur, se rendit à la demande de l'humble et pieuse princesse. Un lieu fut fixé d'un commun accord pour l'entrevue : il était situé sur le penchant d'une montagne, près de l'endroit où jaillit une fontaine, à un quart de lieue environ de l'église de

St.-Pierre, à Aire. Dieu seul connaît les sentiments de piété qui embrasaient leurs cœurs, et les résolutions qu'ils prenaient pour s'encourager dans l'accomplissement de ses volontés. On eut dit S. Benoît et sa sœur Ste Scholastique, s'excitant mutuellement dans de saints discours, à l'amour de Dieu et à la pratique des plus sublimes vertus. L'un et l'autre en retiraient de grands avantages pour leur sanctification. Ste Giselle surtout, plus jeune et plus exposée dans sa famille, trouva dans S. Venant, comme le Seigneur le lui avait fait pressentir, le guide sage et fidèle qui devait la diriger dans le chemin de la perfection.

En effet, au moment où elle commençait à goûter les douceurs de la vertu et tout ce qu'il y a de doux dans le service de Dieu, elle apprit que l'empereur de Constantinople la demandait en mariage pour son fils. A cette nouvelle, la sainte se hâta de venir auprès de S. Venant pour réclamer le secours de ses prières et de ses conseils. L'homme de Dieu lui représenta alors, de la manière la plus saisissante, les dangers qu'elle courrait au milieu de cette cour éloignée, et qui donnait des exemples bien opposés à ceux qu'elle trouvait dans sa famille. Il lui rappela en même temps tous les charmes de la virginité parfaite et les délices qu'elle répand dans le cœur de ceux qui l'embrassent volontairement, par amour pour Jésus-Christ.

Heureusement cette alliance de Giselle avec le fils de l'empereur de Constantinople fut désapprouvée par la nation et par le Pape lui-même : elle ne fut pas réalisée. Du moins elle avait été, pour la Bienheureuse

Giselle, une occasion de consacrer irrévocablement à Dieu sa virginité, et de choisir Jésus-Christ pour son unique époux. Toutefois, par le conseil de S. Venant, elle garda secrète cette promesse, se réservant de la faire connaître quand les circonstances pourraient l'exiger. L'occasion s'en présenta peu de temps après, et S. Venant fut encore alors d'un grand secours à la jeune princesse.

Un fils du roi d'Angleterre vint demander à Pépin la main de sa fille Giselle, et le monarque Franc avec toute sa famille paraissait disposé à accepter ses propositions. Mais à l'approche du jour où cette union devait être consacrée, Dieu, à la prière de son humble servante et du saint ermite, qu'elle avait instruit de cette nouvelle épreuve, permit qu'une infirmité subite lui enlevât sa beauté et la rendit difforme aux yeux de tous.

C'est à cette même époque que fut tué St Venant. Des assassins, envoyés, dit-on, par le jeune prince qui devait épouser la vertueuse Giselle, et qui attribuait à ses artifices la maladie étrange de cette princesse, le mirent à mort, et après lui avoir tranché la tête, la jetèrent avec son corps dans la Lys. D'autres croient qu'il périt de la main de quelques brigands, qui espéraient trouver un trésor caché dans sa cellule. Peut-être ce dernier motif ne fut-il pas indifférent dans la détermination que prirent les assassins.

Dieu fit connaître bientôt le meurtre de son serviteur d'une manière extraordinaire et par laquelle il rendit tout à la fois à un saint le témoignage de

sa vertu, et à une âme pieuse la récompense du généreux sacrifice qu'elle avait fait pour lui plaire. Voici comment la tradition rapporte ce prodige. Peu de temps après que S. Venant eut été mis à mort, et pendant que Ste Giselle continuait de souffrir, avec une admirable résignation, la maladie que Dieu lui avait envoyée à sa prière, il arriva que cette pieuse princesse eût une vision dans laquelle on lui annonçait que son épreuve était finie, et qu'elle serait guérie en se nourrissant du premier poisson que des pêcheurs, envoyés à ce dessein, retireraient de la Lys. La sainte ayant rapporté la vision à ses parents, on s'empressa d'envoyer des hommes pour exécuter cette volonté du ciel. Leurs efforts avaient été long-temps sans résultat, lorsqu'en avançant avec leur barque vers l'endroit où la rivière traversait la forêt de Wastelau, ils retirèrent de l'eau un cadavre dont la tête, détachée du tronc, était tenue par les mains sur la poitrine. Ce cadavre était celui de S. Venant lui-même. Il plaisait à Dieu de révéler ainsi ce nouvel élu qu'il avait reçu dans le ciel, ce nouveau patron qu'il donnait à la terre.

En effet, au moment où les mariniers, surpris et effrayés, retiraient ce corps saint de l'eau, ils virent un poisson caché dans les herbes et la vase qui l'entouraient. Ce témoignage de l'intervention de Dieu dans des circonstances, si petites en apparence, fut encore confirmé par celui d'une vénérable veuve aveugle, laquelle recouvra la vue après avoir touché le corps du saint. Cette vertueuse femme avait pansé plus

d'une fois une plaie que le serviteur de Dieu avait à la jambe, et cette plaie elle-même, retrouvée sur le cadavre, avait donné une nouvelle garantie de son identité déjà reconnue par tant de preuves frappantes. Enfin, la guérison de Ste Giselle, qui eut lieu aussitôt, rendit complète la joie que causait dans toute la contrée la découverte de ce corps saint, à qui le roi Pépin fit rendre les honneurs de la sépulture.

Telle est la tradition constante que les habitants d'Aire et des environs ont précieusement conservée, et que Malbrancq rapporte dans son Histoire des Morins. «Le Lectionnaire de l'église d'Isbergue, (nom moderne de Ste Giselle) continue le Légendaire de Morinie, raconte de la même manière l'invention du corps de S. Venant. Les savants auteurs de l'ouvrage que nous citons croient que S. Venant fut inhumé dans l'église de S. Pierre, au village actuel de Ste Isbergue. Plusieurs pièces très-importantes sont apportées à l'appui de cette opinion. Outre quelques vers très-anciens (1), qui rappellent les faits que

(1) « A Isberghe en l'église
» Que on nomait lors St-Pierre
» Sellon la mode et guise
» Que on met Seigneurs en terre
» Fut mis le bon corps sainct
» En très-grand reverence.

Ces vers et d'autres encore étaient dans la chapelle de Ste Isbergue, à Aire, dite chapelle de la Salle, au logis des comtes d'Artois, résidence des gouverneurs de la ville d'Aire, construite sur le lieu même où était l'oratoire de la Sainte. (Extrait du Légendaire de la Morinie, page 278.)

nous venons de signaler, il y a encore une espèce de procès-verbal de l'invention des reliques de S. Venant, faite dans l'église de Ste-Isbergue, le 11 du mois d'août 1608. Cette pièce curieuse servira à faire connaître une fois de plus la profonde vénération que, de tout temps, les peuples de la Morinie ont conservée pour S. Venant. Nous la rapportons intégralement telle qu'elle se trouve dans le Légendaire de la Morinie, page 279, à la note.

« C'était le 11 du mois d'août 1608. Après avoir vainement sollicité cette permission des évêques de St.-Omer, Gérard de Haméricourt et Jean Six, les habitants d'Isbergue avaient plus tard obtenu de Jacques Blase de transférer l'autel de Ste Isbergue dans le fond de la nef, du côté de l'épître, et de faire des fouilles sous l'emplacement primitif de cet autel, dans l'espoir d'y trouver les reliques de S. Venant. En présence de maître Paul Pruvost, pasteur de Notre-Dame, à Aire, et doyen de chrétienté, délégué à cette fin par l'évêque de St.-Omer, et de plusieurs prêtres et curés des environs, on transféra d'abord l'autel et la tombe de Ste Isbergue, puis on commença l'opération des fouilles. Après avoir levé une grande pierre qui était sous l'autel, on creusa assez avant sans rencontrer autre chose que de la terre et quelques ossements épars. C'était sans doute là que reposait d'abord le cercueil de Ste Isbergue, avant qu'on en fit l'*élévation* pour lui rendre les honneurs de la canonisation. Fouillant plus avant et sondant avec un barreau de fer, on finit par reconnaître une cavité. Puis on atteignit une pierre

blanche qui s'enfonça et tomba dans un cercueil maçonné dans la terre. Mettant la main dans le trou qu'avait fait la pierre, on en tira un ossement dont la vue mit dans une joie extrême tous les assistants, qui le baisèrent pieusement. On continua alors de découvrir le reste du cercueil, et quand on vint à l'endroit de la tête, on vit qu'il n'y avait dans la maçonnerie aucune place réservée pour cette partie du corps, mais le chef vénérable du saint reposait sur la poitrine. Les ossements étaient dans un bel état de conservation, d'une couleur de cire. La tête, qui se trouvait sur la poitrine, avait été un peu endommagée par la chute de la pierre, qui avait séparé la machoire, à laquelle tenaient encore les dents. Il y avait aussi dans le tombeau quelque chose comme une assiette d'étain qui tomba en poussière au contact de l'air. On ne trouva aucune inscription ni dedans ni autour du cercueil. »

« Le lendemain, pendant la nuit, à cause de l'affluence extraordinaire du peuple, qui empêchait d'opérer pendant le jour, et après être allé prendre les ordres de l'évêque de Saint-Omer, le même délégué descendit de nouveau dans la fosse avec deux autres prêtres, leva les ossements, les dégagea de la terre et les nettoya, examina partout avec attention et ne trouva aucune inscription ni date. Alors il mit les ossements et la tête dans un coffre de bois bien fermé et cloué, et défendit à toute l'assistance d'y toucher, sous peine d'excommunication. »

« Le 10 août, l'évêque de Saint-Omer se rendit en personne sur les lieux pour examiner le monument

et dresser l'inventaire; mais il y avait une telle multitude, qu'il lui fut impossible de rien faire. Il ordonna alors de fermer la fosse et de ne plus l'ouvrir jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné. »

Il ne paraît pas que ces reliques aient été changées de place depuis cette époque reculée. On voit même qu'un caveau fut construit pour les protéger, comme l'indique le témoignage d'un curé de Sainte-Isbergue qui le découvrit en 1765.

« Si quelqu'un, dit S. Basile, est dans les angoisses du cœur, qu'il ait recours aux martyrs; si quelqu'un est dans la joie et l'allégresse, qu'il ait encore recours aux martyrs; le premier afin qu'il soit délivré des peines qu'il endure, le second pour demander la continuation de sa paix et de son bonheur. Ici c'est une mère qui prie pour ses enfants et qui est exaucée, là elle demande l'heureux retour d'un époux éloigné, ailleurs c'est la santé, le salut d'un malade qu'elle implore. (1) » Imitons la confiance de ces premiers fidèles envers les saints martyrs qui jouissent d'un si grand pouvoir auprès de Jésus-Christ, pour lequel ils ont répandu leur sang. Demandons leur souvent d'être fidèles à cette religion divine qu'ils ont pratiquée si généreusement, et de la défendre avec courage, sinon devant les persécuteurs et les bourreaux, du moins en présence des libertins et des incrédules dont le monde est rempli.

(1) S. Bas. In quadraginta Martyres.

STE ISBERGUE,

VIERGE ET ABBESSE DU MONASTÈRE D'AIRE,

Vers l'an 808.

Les autorités respectables et les traditions constantes sur lesquelles s'appuie le savant biographe de Ste Isbergue, dans le Légendaire de la Morinie, donnent à son récit un très-grand poids. On peut y puiser avec confiance pour présenter une notice qui fasse connaître cette sainte patronne de l'Artois (1).

Ste Isbergue est cette enfant de bénédiction dont la naissance servit à resserrer les liens qui unissaient déjà la catholique France au Saint-Siége. Aussitôt qu'elle eut reçu le jour, Pépin-le-Bref, son père, envoya une ambassade au Souverain Pontife Etienne, le priant de servir de père spirituel à sa fille. Le pape accepta avec joie cette proposition que lui faisait le roi de France, et envoya sur le champ un des premiers dignitaires de sa cour pour tenir en son nom l'enfant sur les fonts de baptême. Il paraît très-probable qu'on lui donna alors le nom de

(1) Boll., XXI Maii. — Molanus, ibidem. — Brev. Audom. — Legendaire de la Morinie. Le docte ecclésiastique qui a rédigé cette vie de Ste Isbergue, et celle de S. Venant, M. E. Van Drival, annonce qu'il publiera prochainement une vie plus détaillée de Ste Isbergue, dans laquelle entreront des documents et des pièces précieuses que ses laborieuses recherches lui ont procurées.

Ghirla, abréviation du mot Ghirlanda, lequel aurait la même signification que le mot Etienne, en latin Stephanus, et en grec Stephanos, qui veut dire couronne. Dès ce jour, le pape Etienne donna à Pépin dans ses lettres le titre de *compater*, (compère), qui exprime cette union spirituelle contractée au baptême de Ste Isbergue (1).

Ainsi, dans les vues admirables de la Providence, la naissance d'une innocente petite fille devenait un moyen puissant pour accomplir par l'église son œuvre divine dans le monde entier. Il ne paraîtra donc pas étonnant que Ste Isbergue ait donné dès son plus bas âge des témoignages d'une éclatante sainteté.

Peu de temps après sa naissance, de graves évènements qui se passaient à Rome forcèrent le pape Etienne de venir chercher un refuge en France, auprès du roi Pépin. Toute petite encore et avant que l'âge lui permit d'exercer quelque influence par elle-même, la jeune Isbergue devint alors le lien des sages résolutions qui devaient procurer le bien des peuples et la paix de la chrétienté. Aussi les circonstances ayant demandé le concours de la France, pour forcer à la paix les injustes ennemis du Saint Siége, le pape Etienne trouva dans le roi Pépin une bonne volonté et un empressement que la pensée de Giselle, fille spirituelle du Souverain Pontife, entretenait et faisait croître de jour en jour.

(1) Dans un supplément à la vie de Ste Isbergue, publié dans le Légendaire de la Morinie, page 275, M. Van Drival examine et résout ces trois questions. 1° Giselle et Isbergue sont une seule et même per-

On croit qu'au retour de cette expédition, le roi Pépin vint, avec sa famille, habiter la ville d'Aire, où il avait une maison royale. « La position de cette ville, dit Dom Devienne, dans son histoire d'Artois, lui avait paru intéressante. Située dans une plaine, plusieurs collines l'environnent. Trois rivières qui l'arrosent et qui se divisent en plusieurs canaux, rendent son terrain extrêmement fécond. » Pépin se rendit donc à Aire; il y fit construire auprès de l'église de S. Pierre, un château qui porta le nom *de la Salle*. C'est dans ces lieux, où le nom de Ste Isbergue est aujourd'hui si populaire, que cette sainte habita avec sa famille. C'est de là peut-être que fut envoyé au pape Paul I le linge qui avait servi à son baptême, quand ce Pontife, successeur d'Etienne, écrivit au roi Pépin, pour lui annoncer son élévation sur le siége de Saint Pierre, et le désir extrême qu'il avait de continuer les bonnes relations qui avaient existé entre lui et son prédécesseur.

Cependant la vertueuse Isbergue grandissait en sagesse et en âge devant Dieu et devant les hommes. Son cœur, saintement abandonné aux volontés du ciel, ne cherchait en toutes choses qu'à les accomplir avec fidélité : aussi demandait-elle souvent à Dieu qu'il lui plût de lui faire connaître celui qu'elle devait prendre pour le guide de sa conduite, afin d'arriver plus sû-

sonne. 2° D'où vient le nom d'Isbergue donné à Giselle. 3° Quel est le vrai nom liturgique de cette sainte. Nous renvoyons à cette savante dissertation les lecteurs qui désireraient approfondir cette question d'ailleurs obscure et difficile.

rement à la perfection évangélique vers laquelle elle se sentait fortement attirée. Dieu exauça sa prière, et lui fit trouver un directeur sage et éclairé dans la personne de S. Venant, ce pieux ermite de noble et puissante famille, qui, pour l'amour de Jésus Christ, avait renoncé au monde, et s'était dévoué à la pénitence et à la solitude. L'entrevue de ces deux âmes si saintes se fit à un quart de lieue environ de l'église de S. Pierre d'Aire, sur le penchant de la montagne, et auprès de la fontaine, qui, depuis très long-temps, porte le nom de *Fontaine de Ste Isbergue.*

Dès ce moment, la sainte avança encore avec plus de rapidité dans la carrière des vertus. Son amour envers Jésus-Christ se développa de plus en plus dans son cœur, et lui inspira même le désir de vivre pour lui dans la virginité perpétuelle. L'occasion de manifester ces dispositions d'une manière éclatante se présenta bientôt. L'empereur de Constantinople, informé des brillantes qualités de la fille du roi des Francs, et voulant contracter avec ce prince une alliance, lui fit demander Giselle en mariage pour son fils aîné. Cette proposition était bien de nature à flatter Pépin, et elle fit en effet une grande impression sur son esprit; mais l'opposition que les grands du royaume ainsi que les évêques témoignèrent à cette alliance, les lettres qu'écrivit le Souverain Pontife lui-même pour l'empêcher, et plus encore que tout cela sans doute les supplications et les ferventes prières de Ste Giselle, ne permirent pas que ce projet fut réalisé. La Sainte, qui avait promptement communiqué toutes ses craintes à S. Venant, en reçut

les plus sages conseils. C'est même alors qu'elle fit en sa présence le vœu solennel de chasteté, afin de s'engager par cet acte irrévocable au service de Dieu.

A quelque temps de là, le fils d'un roi d'Angleterre venait à son tour demander la main de Giselle. La vertueuse princesse, en présence de ce nouveau péril qui la menaçait, se recommanda à Dieu avec une inexprimable ferveur, et le pria de lui ravir sa beauté, qui devenait un obstacle au dessein qu'elle avait formé de ne vivre que pour lui. Ses vœux furent exaucés, et une maladie aussi extraordinaire qu'inopinée ravit à la chaste et vertueuse Giselle les charmes que l'on admirait auparavant en elle. Mais cette épreuve, si conforme aux désirs qu'elle avait manifestés cessa bientôt, et Dieu permit que l'invention du corps mutilé de S. Venant fut l'occasion de sa guérison. Ce saint, en effet, avait été mis à mort peu de temps auparavant par les émissaires du prince Anglais, qui avait voulu épouser Ste Giselle, et qui soupçonnait que le solitaire était cause que cette union n'avait pu être réalisée.

Après la mort du roi Pépin, qui arriva l'an 768, la bienheureuse Giselle eut encore à remporter une troisième victoire semblable aux deux précédentes. Cette fois c'était avec un fils du roi des Lombards que Berthe sa mère voulait l'unir par les liens du mariage. Alors encore les circonstances et surtout les prières de la sainte s'opposèrent à cette union que le Ciel lui-même semblait réprouver.

Afin de mettre un terme à ces sollicitations aussi importunes que multipliées, Ste Giselle résolut d'em-

brasser la vie religieuse, et de vivre sous la règle si sage de S. Benoît. Elle fonda donc à Aire, dans l'enceinte de la seconde ville et vraisemblablement dans le château même de la Salle, un monastère où se réunirent bientôt sous sa conduite un grand nombre de jeunes filles. Pendant trente ans la princesse vécut dans ce pieux asile, où plus d'une fois elle reçut la visite de son illustre frère Charlemagne. Elle continua d'exercer autour d'elle, par ses exemples et ses inspirations, la plus salutaire influence, jusqu'au jour où elle alla dans le Ciel se réunir à son céleste époux. Cette bienheureuse mort arriva le vingt-unième jour du mois de mai de l'année 806 ou 808. Son corps fut transporté avec une grande pompe et déposé dans l'église de St Pierre, sur la montagne où elle avait voulu être inhumée. C'est ce lieu qui dans la suite porta le nom de Ghisleberg ou Isbergue.

Le culte de Ste Isbergue a toujours été très-cher aux populations de l'Artois et surtout aux habitants d'Aire et de ses environs. De nombreux pèlerins se rendaient chaque année à la fontaine et à la chapelle qui portent son nom depuis des siècles. Voici la description qu'un savant auteur a donnée de cette fontaine et de cette chapelle.

« La fontaine de Ste Isbergue est à cinq ou six minutes de l'église, sur la *voyette* de Sainte Isbergue, petit sentier tracé à mi-côte ou presque au bas de la montagne sur laquelle est bâtie l'église, et qui va jusqu'à l'endroit encore appelé Wastelau, lieu présumé de la grotte ou ermitage de Saint Venant. Le canal

d'Aire à la Bassée coupe aujourd'hui cette *voyette*, par laquelle Giselle aimait à se rendre d'Aire à l'église de Saint Pierre sur la montagne, et à la rencontre de son père spirituel. Une petite chapelle ombragée de deux grands arbres séculaires est au-dessus de la fontaine, à laquelle on descend par un double escalier, dont les degrés, partie en terre, partie en pierre, forment avec la fontaine, située tout en bas derrière la chapelle, un demi-cercle autour de cette même chapelle. Cette fontaine ne tarit jamais. Elle a environ un mètre de profondeur; elle est entourée d'un mur circulaire très-convenable, avec une ouverture sur le devant, et dans le fond une petite niche pour une statue de la Sainte. C'est un endroit délicieux de fraîcheur et de recueillement, à l'ombre du mur du fond de la chapelle et des deux grands arbres, au bas des deux quarts de cercle en escalier, à la naissance d'un tout petit ruisseau qui s'échappe silencieux jusqu'au bas de la côte. En avant de la chapelle est une belle pelouse en forme de carré long, où le peuple assiste en grande foule à la messe qui se célèbre dans la chapelle pendant la neuvaine de la fête de Ste Isbergue. Dans la chapelle même sont plusieurs bâtons et béquilles, témoignages populaires des miracles et des guérisons obtenues par l'invocation des deux saints. Au-dessus de l'autel, à droite de la statue du milieu, sont les statuettes de S. Venant et de S. François d'Assise, sujets très-convenablement traités. A gauche on voit celles de Ste Isbergue et de S. Fiacre. Saint Venant est représenté tenant un livre à la main, dans l'attitude d'un homme qui réfléchit pro-

fondément et qui donne des explications; c'est un docteur qui enseigne. Ste Isbergue d'autre part, est dans la position d'une personne qni écoute avec admiration, et reçoit avec avidité les choses sublimes qui lui sont transmises. Cette statue est beaucoup moins bien exécutée que la première.

En se rendant de cette fontaine à l'église d'Isbergue, on aperçoit cette église entourée de la plus belle ceinture d'ormes que l'on puisse voir. Ces ormes, disposés en forme de double et par endroits de triple couronne, sont très élevés, tous semblables et de la même hauteur. On ne peut s'empêcher de penser à la noble fille du Roi, à l'illustre sœur de l'Empereur, à la Sainte vénérée, en voyant cette magnifique couronne qui s'élève si grande, si majestueuse et si belle autour de l'église qui renferme ses restes vénérables. »

La virginité est une des vertus les plus admirables du christianisme : c'est celle qui fait le plus bel ornement de l'église, et qui a été de tout temps la source des plus nobles et des plus généreux sacrifices. Combien d'alliances brillantes ont été refusées pour elle ? Combien de trônes et de couronnes ont été même repoussés avec dédain par des vierges chrétiennes ? Tel est le beau spectacle qu'a donné au monde la pieuse Giselle, la sœur du puissant Charlemagne. Mais en faisant pour son Dieu le sacrifice d'une couronne périssable, elle a mérité d'entendre au moment de la mort cette belle et consolante parole : « Venez, épouse de Jésus-Christ, recevez la couronne que le Seigneur vous a préparée de toute éternité. »

S. SAULVE, (1)

ÉVÊQUE, MARTYRISÉ A BEUVRAGE, PRÈS DE VALENCIENNES,

VIIIe siècle.

Le sang des serviteurs de Dieu n'a jamais cessé de couler sur la terre, et toujours ce sang précieux, comme celui des premiers martyrs de l'église, est devenu, selon la belle expression de Tertullien, une semence de nouveaux chrétiens. La province du Hainaut en fit encore l'heureuse expérience vers la fin du huitième siècle, quand S. Saulve vint y prêcher la foi et souffrir un glorieux martyre.

Ce vénérable personnage naquit dans l'Aquitaine, d'une famille illustre et religieuse. Il reçut, dès ses premières années, des leçons et des exemples qui le formèrent à la pratique des vertus. Plus tard, il entra dans les ordres sacrés, fut ordonné prêtre, et continua de travailler avec ardeur à sa propre sanctification et à celle des autres. Une sagesse si éminente ne pouvait rester long-temps ignorée. On conçut bientôt la pensée d'élever S. Saulve à l'épiscopat, afin de donner à sa parole et à sa conduite plus d'autorité, et de faire servir au bien spirituel d'un plus grand nombre les trésors de grâces que Dieu avait mis en lui.

(1) Boll. xxvi Junii. — Molanus, ibidem. — D'Outreman, Hist. de Valenciennes, p. 3, — Bald., lib. II.

Il serait difficile de déterminer si S. Saulve avait un siége particulier ou s'il était évêque régionnaire, comme beaucoup d'autres saints Pontifes, dont nous avons parlé jusqu'ici. L'auteur contemporain qui rapporte sa vie, se borne à dire qu'il était évêque, et plusieurs autres hagiographes n'ajoutent rien à cette simple dénomination. Néanmoins on trouve un certain nombre d'histoires et de martyrologes qui lui donnent le titre d'évêque d'Angoulême, et cette opinion semble avoir aussi en sa faveur une tradition longue et constante (1).

Quoi qu'il en soit, ce saint évêque, excité par son zéle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, arriva dans ces contrées à la fin du huitième siècle, et commença à y prêcher les grandes vérités de la foi. Sans connaître si des motifs particuliers déterminèrent Saint Saulve à se diriger de préférence vers le Hainaut, on peut croire qu'il était instruit des obstacles qu'avait toujours rencontrés l'évangile dans les provinces du Nord, et du nombre assez considérable de malfaiteurs et de païens, qu'on y trouvait encore alors.

Arrivé à Valenciennes il prêcha avec force et autorité, et ramena à Dieu, par ses discours et ses œuvres de piété, un grand nombre de pécheurs. C'est surtout à ces fruits de salut qu'il faut attribuer la dévotion particulière qu'ont conservée de tout temps les habitants de cette ville pour ce saint évêque, qu'ils regardent comme leur apôtre et leur patron.

En quittant Valenciennes, S. Saulve et le disciple qui l'accompagnait se dirigèrent vers la ville de Condé.

(1) Voir la note à la fin du volume.

Leur intention était d'aller rendre leurs hommages à la Très-Sainte Vierge, qui y était spécialement honorée dans l'église de Notre-Dame, fondée autrefois par l'apôtre S. Amand. En passant par le village appelé à cette époque Braine ou Brena, et qui depuis a pris le nom de Saint-Saulve, ils s'arrêtèrent dans une église ou chapelle dédiée à S. Martin, pour rendre aussi leurs devoirs à cet illustre patron des Gaules, et demander au ciel, par son intercession, l'esprit de l'apostolat et la grâce de convertir beaucoup d'âmes à Jésus-Christ.

Du plus loin qu'il reconnut ce sanctuaire, l'homme de Dieu se sentit intérieurement touché, et levant vers le ciel ses yeux pleins de larmes, il dit avec émotion à son disciple : « Mon fils, j'aperçois le trophée de la gloire et le signe du salut, je vois le sanctuaire du Bienheureux évêque Martin, illustre confesseur. Nous l'avons entendu et nous le savons très-bien, Jésus-Christ notre Seigneur a daigné lui accorder une si grande abondance de grâces, que, par son intercession, les aveugles trouvaient la lumière, les boiteux et les lépreux la guérison de leur infirmité, et tous ceux qui étaient atteints de quelque maladie, une santé parfaite. Bien plus par ses supplications et ses prières auprès de Dieu, des morts ont été ressuscités. Allons donc, mon fils, avec confiance implorer sa protection, peut-être par ses prières trouverons-nous le lieu où le fils de Dieu daignera nous recevoir dans son bercail. »

En disant ces paroles, S. Saulve avançait toujours vers l'église de Braine, dans laquelle il entra bientôt.

Après avoir adoré Dieu quelque temps en silence, il célébra les divins mystères avec une grande dévotion. Le soir venu, il se rendit de nouveau à l'église avec son disciple, et y passa toute la nuit avec lui en chantant des psaumes et des cantiques spirituels. Le lendemain, qui était un dimanche, une partie des habitants ayant entendu parler du saint évêque-missionnaire, qui avait passé la nuit au milieu d'eux, s'empressèrent de venir, dès le matin, l'entendre annoncer la parole de Dieu. S. Saulve leur adressa en effet un discours pour les porter à l'amour de Dieu et à la pratique des devoirs de la religion, puis il célébra la sainte messe en présence de tout le peuple rassemblé.

Quand il eut terminé l'oblation du saint sacrifice et rendu à Dieu d'humbles actions de grâces, un des hommes puissants du pays, nommé Génard, s'approcha de lui avec empressement. « C'était, dit d'Outreman dans son histoire, le prévot de la ville de Valenciennes. Tous les anciens l'appellent Procureur du Fisc, c'est-à dire Commis sur le domaine du Roy. Par conséquence il avait toute puissance au village de Brena, et y tenait maison, en laquelle après la prédication il festoya le sainct, quoyque sa demeure principale fust au chasteau de Beuvrage, qu'on disait lors *Breviticum.* » Ce seigneur invita le saint évêque à prendre son repas dans sa maison. Le serviteur de Dieu se rendit avec joie à une invitation qui lui procurait l'occasion de faire le bien, et d'attacher plus fortement encore à la religion, des hommes qui exerçaient l'autorité dans le pays.

Il ne paraît pas que la demande de Génard cachât un

piége, ni que la mort de S. Saulve et de son disciple fût dès lors préméditée. Bien qu'il ait pris part au crime qui sera bientôt commis, il est manifeste que c'est son fils Winegard qui en fut le principal auteur.

Ce jeune homme, abandonné aux plus criminelles passions, profitait de toutes les occasions pour les satisfaire. Au lieu de se laisser toucher par les paroles de salut qu'il avait entendu sortir de la bouche de S. Saulve et de changer de conduite; au lieu de se sentir pénétré de respect pour ce saint évêque-missionnaire, dont la vie se consumait dans les pénibles travaux de l'apostolat, il ne songea qu'à profiter de son passage pour augmenter ses richesses par un nouveau crime. Le calice en or dont se servait le saint pour l'oblation du sacrifice avait frappé ses yeux avides, c'en fut assez pour faire naître dans son âme impure et cupide l'horrible pensée d'un double meurtre.

En effet, le repas terminé, S. Saulve et son disciple s'étaient remis en chemin vers la ville de Condé, pour aller y rendre leurs hommages à la Sainte Vierge. Déjà ils étaient arrivés près d'un petit ruisseau que d'Outreman appelle Bucion, non loin du village de Beuvrage, lorsqu'ils aperçoivent à quelque distance Winegard qui venait à eux avec des hommes armés. Ceux-ci avaient pris un sentier détourné au moment où l'évêque sortait de Braine, et, par une marche précipitée, ils l'avaient rencontré lorsqu'il n'était encore que peu avancé. « De quel côté, homme de Dieu, dirigez-vous vos pas? » lui dit Winegard. Nous avons l'intention, répond S. Saulve, si Dieu le permet, d'aller au monastère, élevé non loin

de ces lieux sous le patronage de Marie, la sainte mère de Dieu. »«Il y a dans mes terres, continue Winegard, une église que j'ai fait bâtir pour la consacrer à Dieu, ne pourriez-vous pas, ô homme saint, la venir voir et la consacrer? » Une lumière intérieure fit connaître en ce moment à S. Saulve le sort qui lui était réservé, et le crime affreux qu'allait commettre sur lui et son compagnon le coupable Winegard. Prenant donc en pitié ce malheureux qui lui parlait, et dont le démon avait aveuglé l'esprit et le cœur : « O homme, lui dit-il, la raison n'est point en vous; il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » Ayant ainsi parlé, il continua sa marche. Winegard le suivit: on aurait cru qu'un premier remords saisissait son âme endurcie par le crime; mais ce sentiment, quel qu'il soit, fut promptement étouffé. « Vous avez dit, continue-t-il en s'adressant à S. Saulve, que la raison n'est pas en moi? » « Mon fils, répond l'homme de Dieu avec douceur, faites attention à ce que j'ai déjà dit, il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Il est convenable que nous allions d'abord visiter les lieux sanctifiés par les serviteurs de Jésus-Christ, afin que nous méritions de les avoir pour intercesseurs, et de jouir avec eux de la béatitude du royaume céleste. » Cette dernière parole aurait dû percer le cœur de Winegard, et lui faire reconnaître toute la sainteté de celui sur qui il allait porter ses mains criminelles; mais la passion l'aveugla, et le poussa à commettre un épouvantable forfait. En effet, à un signal qu'il donne, ses compagnons environnent Saint Saulve et son disciple, les saisissent et le

dépouillent de tout ce qu'ils possédent. Puis, dans la crainte qu'une aussi criante injustice ne vint à la connaissance du peuple ou du monarque, il fait secrètement conduire les deux prisonniers dans sa forteresse de Beuvrage.

Winegard, tout endurci qu'il était dans le mal, ne savait pas encore quel parti prendre, et il semblait qu'il fut lui-même embarassé de ses victimes. C'est alors qu'il se rendit auprès de son père, et lui fit connaître tout ce qui venait de se passer. Génard témoigna d'abord une grande surprise, et prononça même quelques paroles de désapprobation; mais elles furent impuissantes pour détourner son fils du crime qu'il voulait consommer. Tout porte même à croire, et le supplice qu'il endurera plus tard confirme cette opinion, que Génard lui-même prit une part quelconque dans cet exécrable attentat (1).

Winegard ne voulut point l'exécuter par lui-même, mais appelant Winegaire, gardien de la prison dans laquelle étaient renfermés les deux innocents, il lui donna l'ordre d'aller aussitôt les mettre à mort. Le serviteur reçut avec horreur ce commandement dont il reconnaissait toute l'injustice; mais n'osant d'un autre côté résister à la volonté du maître farouche qu'il servait, il se rendit à la prison. A la vue du Saint qui adressait alors au Ciel sa prière, et dont la face lui paraissait être celle d'un ange, il recule d'épouvante : « Malheureux que je suis,

(1) D'Outreman, dans son Histoire de Valenciennes, s'exprime ainsi, « Génard, comme celuy qui avait connivé au meurtre perpétré par son fils, fut mutilé, aveuglé et privé de ses estats. »

s'écrie-t-il, quel crime épouvantable mon maître m'a-t-il envoyé commettre ici? Pourrais-je vous cacher, ô homme de Dieu, le dessein de mon Seigneur Winegard, qui me commande de vous tuer cette nuit même? Il veut qu'avant que le jour paraisse je vous mette à mort, vous et celui qui vous accompagne. » S. Saulve, prenant alors la parole, fit entendre au serviteur que sans doute son maître ne lui avait point donné un pareil ordre. Le geôlier continuait d'assurer l'homme de Dieu de la vérité de ses paroles, et de la volonté inébranlable où était son maître Winegard de le faire périr; mais il ne pouvait se décider à exécuter lui-même ce grand crime. Bien plus, il exhortait S. Saulve à fuir de la prison, afin d'échapper à la mort qui le menaçait.

Cependant Winegard était impatient de savoir si le meurtre avait été consommé. Dès les premières lueurs du jour, il descendit en toute hâte pour s'assurer que ses ordres avaient été exécutés. Il appelle le geôlier, dont la contenance embarrassée révélait bien toute l'agitation de son âme, et lui demande s'il a rempli ses ordres. Sur sa réponse, Winegard s'irrite et lui adresse les reproches les plus amers. « Maître, lui dit alors Winegaire, vous m'aviez envoyé pour exécuter ce commandement de votre volonté; mais, lorsque moi, votre serviteur, j'ouvris la prison et que j'y entrai, une grande et inexprimable frayeur me saisit. Puis quand je fus en présence de l'homme de Dieu, je sentais mon âme toute troublée, et dans mon épouvante je tombai à ses pieds, et il me semblait en ce moment que la terre s'entrouvrait pour m'engloutir. » En entendant ces paro-

les, Winegard sent renaître sa colère, et avec cet accent d'insulte et de sarcasme qu'on retrouve toujours sur les lèvres du libertin, il appelle un de ses hommes disposés à tous les crimes, et lui commande d'aller dans la prison, avec ce geôlier lâche et sans cœur, pour tuer le sorcier et le magicien qui s'y trouvent enfermés.

Le saint, assis tranquillement sur un siége rustique, attendait avec calme le coup de la mort. Son disciple en ce moment était dans une autre partie de la prison. Ses deux bourreaux hésitèrent encore à la vue de la victime innocente qu'ils allaient immoler; mais la crainte d'encourir la vengeance du violent et cruel Winegard l'emporta sur toute autre pensée et aveugla leur cœur déjà accoutumé au crime. Tous deux s'approchèrent du saint évêque, et, d'un coup de leur glaive sur sa tête nue, ils le renversent sans vie à leurs pieds. Au bruit de ces coups et de la chute de S. Saulve, le fidèle disciple comprend que son maître a été tué, et il s'écrie aussitôt: « O père saint, veuillez ne point m'abandonner. » Au même moment les deux meurtriers s'avancent vers lui, le percent à son tour et le laissent baigné dans son sang. Ainsi moururent S. Saulve et son compagnon, au vingt-sixième jour de juillet (1).

Malgré toutes les précautions que prirent les meurtriers pour cacher leur crime et l'ensevelir dans l'oubli, la justice de Dieu les contraindra bientôt d'en faire

(1) D'Oultreman et plusieurs autres auteurs croient que le martyre de S. Saulve arriva en 798. Cette date est très-douteuse.

l'aveu. En attendant, Winegard prend toutes les précautions les plus minutieuses pour dissimuler jusqu'aux moindres apparences. Par son ordre, un trou est pratiqué dans une étable, et il y fait transporter les deux cadavres ensanglantés. Celui de S. Saulve est jeté le premier dans la terre, et l'on place par-dessus celui de son disciple. C'est cette circonstance qui a fait appeler Superius ou Super ce disciple de S. Saulve, dont les historiens n'ont point connu le nom. Les deux cadavres étant couverts par la terre, les animaux de l'étable reprirent leur place accoutumée, et les assassins commencèrent à espérer que leur crime ne serait point divulgué. Mais quelques faits étranges vinrent bientôt éveiller la curiosité et les soupçons des habitants du pays. On disait qu'un taureau de l'étable dans laquelle S. Saulve et son disciple étaient enterrés, repoussait constamment les autres animaux de l'endroit où se trouvaient les deux corps saints, et ne permettait pas qu'il fut souillé de quelque manière que ce fut. « De plus, continue D'Outreman d'après l'hagiographe contemporain qui rapporte ces choses, une bonne vieille appelée Rasvera, étant sortie de sa maison la nuit pour prier Dieu, et jetant les yeux sur l'étable de Winegard, qui joignait son jardin, la vit toute resplendissante. D'où s'estant approchée, elle recogneut que ceste lueur procédait des cornes du taureau susdit, au milieu desquelles Dieu avait posé une lampe d'admirable clarté, qui éclairait toute ceste place. La Providence et justice de Dieu ne s'arresta pas là. » En effet, ces merveilles, qui se

renouvelaient continuellement, firent grand bruit dans le pays, et ne tardèrent pas à arriver jusqu'aux oreilles des officiers du roi, jusqu'au roi lui-même. Ce prince, autant par amour pour la justice que par respect pour la religion, fit faire aussitôt toutes les démarches nécessaires pour connaître l'exacte vérité. Ses envoyés arrivèrent promptement dans la forteresse de Valenciennes, y firent les informations ordinaires, et eurent bientôt reconnu quels étaient les auteurs du meurtre exécrable commis dans la contrée. Génard, Winegard son fils, et le geolier de la prison furent conduits devant le roi lui-même. Il n'est point parlé de l'autre meurtrier qui, apparemment, était mort dans l'intervalle ou s'était enfui dans un pays étranger. Tous firent au roi l'aveu de leur crime et racontèrent avec détail toutes les circonstances qui l'avaient précédé ou suivi. « Alors le très-glorieux Charles, duc des Francs, saisi d'horreur, donna cet ordre aux hommes d'armes : Allez, saisissez-les, mutilez Génard et Winegard et arrachez-leur les yeux. Quant à Winegare leur serviteur, bornez-vous à lui ôter la vue ; il ne sera pas dit que quelqu'un, libre ou esclave, transgressera le précepte du Seigneur et restera impuni. » La sentence fut immédiatement exécutée et la justice humaine satisfaite.

Bientôt après la justice divine se manifesta à son tour, mais d'une manière bien différente, et dans laquelle il faut reconnaître un nouveau témoignage de la puissance de S. Saulve et de son disciple sur le cœur de Dieu. En effet, Génard sentant naître dans son âme un

vif repentir de son crime, en demanda sincèrement pardon à Dieu, et, jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa de donner de touchants exemples de piété. Il voulut même céder tous ses biens à l'église que l'on avait déjà bâtie à la mémoire du saint martyr. La grâce toucha aussi le cœur du farouche et criminel Winegard, et elle lui inspira les plus salutaires remords. Un jour qu'il se trouvait avec un de ses frères nommé Isembard, il lui parla en ces termes : « Frère, que ferai-je? je reconnais le cruel attentat que j'ai commis sur la personne du saint évêque Saulve; mais, je t'en conjure, donne-moi un conseil, que dois-je faire pour que, par la miséricorde de Dieu, je puisse obtenir le pardon de mes péchés ? » Isembart donna à son frère un conseil de salut, et peu de jours après, Winegard repentant allait terminer ses jours dans la prière et la pénitence, au monastère de Saint-Amand. Quant au geolier Winegare, il était aussi pénétré du plus sincère repentir. S'étant transporté un jour auprès du tombeau de S. Saulve, le cœur brisé par la douleur, il s'écria tout-à-coup: « Ayez pitié de moi, ô saint homme de Dieu; vous savez que c'est la crainte de mon maître qui m'a porté à commettre un forfait contre vous. Je vous en conjure, d'un cœur suppliant et d'un esprit humilié, pardonnez-moi ce grand crime que j'ai commis. » Ayant prononcé ces paroles, il se jeta, la face contre terre, devant le tombeau du saint en répandant des larmes en abondance. Dieu, pour manifester une fois de plus la sainteté de son serviteur et le pardon qu'il accordait à ses meurtriers, permit que Winegare

recouvrât en ce moment l'usage d'un œil. « Nous-même, continue l'auteur contemporain qui rapporte ces détails, nous l'avons vu jusqu'à sa mort conduire dans les pâturages les troupeaux qui appartenaient à l'église de S. Saulve. »

Cette église de S. Saulve fut bâtie au village de Brena, après que les reliques des deux saints martyrs y eurent été transférées en 801. Voici comment les historiens rapportent ce fait. Après les recherches opérées par les ministres du roi et la punition infligée aux meurtriers, les deux corps saints avaient été transportés dans la ville de Valenciennes par un nombreux clergé, au milieu de la foule du peuple. On eut alors la pensée de les déposer dans l'église de S. Vaast, hors de la ville, puis dans celle de Ste Pharaïlde, au village de Bruay; mais la volonté du ciel sembla s'y opposer et indiquer pour le lieu de leur repos le village même de Brena, depuis appelé S. Saulve. Charlemagne, un peu plus tard, y fit bâtir une église auprès de celle de S. Martin : il la dédia à S. Pierre et à S. Paul, y plaça des chanoines séculiers avec un prévôt, et leur donna la troisième partie du fisc de Valenciennes. « L'estable où les saints martyrs avoient esté enterrés fut depuis changée en une église, qui est la paroissiale de Beuvrage. (1) » Dieu se plut à opérer des guérisons miraculeuses dans ces différens lieux, sanctifiés par le sang de deux martyrs.

Nous avons vu et entendu, continue l'auteur contemporain à qui nous empruntons ces faits, beaucoup

(1) Voir D'Outreman, Hist. de Valenciennes, page 40.

de miracles obtenus par les mérites de ce saint, et qu'il serait long de raconter avec détail. Des aveugles, des boiteux, des malades, des infirmes y ont trouvé la guérison par leur intercession, et la recouvrent encore aujourd'hui : nous en avons été témoin.

Le culte de S. Saulve a toujours été très-célèbre dans cette partie du Hainaut illustrée par son martyre. Raissius assure que de son temps les deux corps étaient encore conservés dans le prieuré de S. Saulve, près de Valenciennes. Il ajoute que l'on voyait au monastère de Liessies une de ses vertèbres et un os de S. Super, son disciple. Il paraît aussi que la cathédrale d'Arras possédait une relique de S. Saulve. On trouve au duché de Juliers, dans la forteresse de Limbourg, une église dédiée à ce saint évêque, et où il est vénéré comme Patron, ainsi que l'indiquent très-bien les hymnes et antiennes composées en son honneur. L'origine de ce culte est inconnue.

« Dans l'obituaire ou martyrologe de S. Saulve, dit D'Outreman, se lisent ces paroles au quinze octobre : *Au port de Valenciennes l'élévation du très-précieux corps du Bienheureux Saint Saulve, martyr et évêque d'Angoulême.* Et au sept de septembre : *Translation de Saint Saulve, martyr, évêque d'Angoulême et de Superius, son disciple.* Je n'ai pas trouvé, continue ce même auteur, par qui ni quand ceste translation fut faite. Peut-être que par cette translation on entend celle que fit Raoul, prieur de St.-Saulve, l'an 1282, lequel enchâssa son saint corps dans une fierte ou caisse d'argent doré. »

Un grand concours de peuple se faisait autrefois dans l'église de l'ancien monastère de S. Saulve, presque tous les jours de l'année, et principalement depuis le quatrième dimanche de carême jusqu'aux fêtes de Pâques. Il y venait quelquefois, durant cet intervalle, de trois à quatre mille personnes pour honorer les reliques de S. Saulve et de son disciple, et obtenir de Dieu par leurs mérites son secours et sa protection. Ils demandaient aussi la conservation ou la guérison de leurs bestiaux, et rendaient à Dieu leurs remerciements pour les grâces et les faveurs qu'ils avaient reçues par l'intercession des deux saints martyrs.

Cette pieuse coutume s'est précieusement conservée même après la révolution de 1793, principalement dans les contrées qui avoisinent le village de S. Saulve. Chaque année on voit un très-grand nombre de pèlerins qui viennent dans l'église de cette paroisse, surtout pendant les neuf jours qui suivent le quatrième dimanche de Carême. On y conserve encore quelques parcelles des reliques de S. Saulve, échappées aux ravages du temps et de l'impiété.

Si la vie de tous les saints est pour les hommes une leçon éloquente qui leur apprend les vertus chrétiennes, elle l'est surtout quand cette vie a été terminée par une mort sanglante soufferte pour Jésus-Christ. Elle nous dit alors en effet, par quels généreux sacrifices, par quelles nobles espérances il faut savoir se mettre au-dessus des vaines terreurs du siècle. « En effet, dit S. Maxime, quand un martyr meurt, ce n'est pas seu-

lement pour lui-même qu'il souffre, c'est aussi pour ses concitoyens. Pour lui, la mort est une récompense; pour eux, c'est un exemple: pour lui, c'est le repos; pour eux, c'est le salut. Par leur exemple, nous apprenons à croire à Jésus-Christ; nous apprenons à acheter par des opprobres la vie éternelle; nous apprenons enfin à ne pas craindre la mort. (1) »



LA BIENHEUREUSE AVE, (2)

AU MONASTÈRE DE DENAIN.

IX Siècle

On trouve, dans un très-ancien Martyrologe de l'abbaye de Denain, le nom de la bienheureuse Ave, qui était honorée dans cette communauté. C'était une jeune personne très-favorisée des biens de la fortune, mais privée de la vue. Elle avait fait déjà plusieurs pèlerinages au tombeau des Saints afin qu'il plut à Dieu de la guérir de son infirmité, et sa prière n'avait pas encore été exaucée, lorsqu'un jour, un ange l'avertit, dit-on, de se transporter au sépulcre de Ste Renfroie et de demander sa guérison au ciel par les mérites et l'intercession de cette Vierge, La Bienheureuse Ave le fit et fut promptement guérie. Pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, elle donna ses biens à cette abbaye, fit restaurer l'église de Ste Marie: où on transporta les reliques de sa bienfaitrice.

(1) S. Max., Hom. XXXI.
(2) Molanus 29 apr. Gazet p. 154.

Elle-même prit l'habit religieux dans cette communauté et y vécut saintement auprès du tombeau de Ste Renfroie. La Bienheureuse Ave mourut dans de grands sentiments de piété et fut enterrée dans l'église de Saint-Martin. Sa mémoire resta toujours en bénédiction dans ce lieu.

La prière a toujours été le puissant moyen par lequel les saints se sont avancés dans la perfection et ont obtenu du ciel les plus précieuses faveurs. Ils avaient compris cette parole de notre Seigneur : Tout ce que vous demanderez à mon père en mon nom il vous le donnera ; et c'est ainsi qu'ils ont obtenu tant de grâces et de dons spirituels. Imitons-les dans leur amour de la prière et persévérons y avec ferveur. « Si nous ne sommes pas exaucés, ne cessons point de prier et d'insister ; Dieu veut être prié, il veut être forcé, il veut être pour ainsi dire vaincu par notre importunité: c'est pour cela qu'il dit: « Le royaume des cieux souffre violence et ce sont ceux qui font violence qui l'obtiennent. » (1)



LES TROIS VIERGES MARTYRISÉES A CAESTRE. (2)

Vers l'An 819.

A peu de distance du village de Caestre en Flandre se trouve une chapelle très-ancienne, à laquelle se

(1) S. Greg. In. psalm. pœnit.

(2) Malb. de Morinis lib. V cap. LI p. 187, cap. LIII p. 192 et 908.

rattache le souvenir du martyre de trois jeunes Vierges. Voici de quelle manière Malbrancq rapporte ce fait dans son histoire des Morins.

Vers l'an 819, trois filles de Kénulf, roi de Mercie en Angleterre, ayant été converties à la religion de Jésus-Christ, résolurent de se consacrer entièrement à lui et de renoncer aux brillantes alliances qui leur étaient préparées dans le monde, Elles sont connues sous les noms de Sabine, Alfride et Edith. Comme beaucoup de leurs compatriotes convertis à la foi par les prédications de l'apôtre S. Augustin et de ses successeurs, elles voulurent faire le pèlerinage de Rome. Leur intention était aussi sans doute de se soustraire aux sollicitations que l'on ferait auprès d'elles pour les engager à accepter les époux qu'on leur destinait. La suite du récit semble justifier cette conjecture.

En effet, les trois sœurs, ayant fui secrètement de la maison paternelle, traversèrent le détroit et arrivèrent à Mardyck. De là elles allèrent à Cassel où on les reçut dans une communauté de personnes pieuses réunies en ce lieu. Mais quelques jours après, au moment où elles se mettaient en chemin pour continuer leur pèlerinage, elles furent assassinées dans une forêt, à l'endroit où depuis a été bâti le village de Caestre. On croit que les meurtriers avaient été envoyés d'Angleterre par les trois seigneurs qui avaient conçu l'espoir d'épouser les jeunes princesses, et que cette fuite précipitée avait remplis de colère et de fureur.

La légende rapporte encore qu'un seigneur vieux et aveugle recouvra la vue en portant à ses yeux sa

main, qu'il avait placée dans le sang d'une de ces vierges martyrisées. Afin de témoigner à Dieu sa reconnaissance pour un si grand bienfait, il les fit enterrer honorablement dans ce lieu et bâtit la chapelle si connue depuis sous le nom de *Chapelle des trois Vierges.* Les maisons qui se sont agglomérées peu à peu autour de cette chapelle ont donné naissance au beau village de Caestre.

Cette chapelle a été de tout temps célèbre par les nombreuses guérisons qui s'y sont opérées. Des pèlerins en grand nombre s'y rendaient de toutes les parties de la Flandre. Beaucoup même y faisaient une neuvaine pour obtenir de Dieu, par l'intercession des trois vierges, l'effet de leur prière. Cette dévotion se conserve toujours précieusement dans la contrée, et chaque année on voit affluer à Caestre une foule d'habitants des villages voisins, qui viennent assister à la procession commémorative de cet évènement. Elle se célèbre le premier dimanche de juillet.

S. FOLQUIN (1).

ÉVÊQUE DE TÉROUANE,

L'an 855.

La plupart des auteurs supposent que S. Folquin appartenait à la famille de Charlemagne, et qu'il avait

(1) Molanus, XIV Dec.—Brev. Audom. —Légendaire de la Morinie, p. 355.

pour père Jérôme, oncle de cet empereur. Sa mère, appelée Erkinsende, était de la nation des Goths. Cette généalogie que quelques hagiographes ne regardent pas comme très-fondée, faute de documents authentiques, a en sa faveur une vie manuscrite du XI° siècle, qu'on trouve à la bibliothèque de Boulogne. Cette vie, dont le Légendaire de Morinie rapporte la traduction, nous paraît confirmer l'opinion des historiens sur ce point.

Dès ses premières années, le jeune Folquin témoigna un grand amour pour la piété, et cette disposition, cultivée par des parents religieux, développa dans son âme le germe des plus précieuses vertus. Son goût naturel et une rare aptitude lui firent faire en peu de temps de rapides progrès dans l'étude des lettres et des sciences. Ces progrès, que les bénédictions de Dieu augmentaient sans cesse, n'étaient surpassés que par ceux que le vertueux adolescent faisait dans la vertu.

Comme la plupart des jeunes gens de noble famille, S. Folquin fut appelé à fréquenter le palais. Sa naissance et ses brillantes qualités pouvaient lui faire espérer les charges les plus honorables et les plus importantes; mais déjà une pensée de détachement s'était emparée de son cœur, et lui inspirait la résolution de renoncer au siècle pour se dévouer au service de Jésus-Christ. Le récit trop abrégé des hagiographes ne permet pas de connaître si le jeune Folquin se retira entièrement du monde pour aller vivre dans quelque monastère, ou s'il resta au palais de Charlemagne dans la société des savants, religieux ou ecclésiastiques, que ce grand prince y avait réunis.

Quoiqu'il en soit, ses vertus jetaient déjà un vif éclat, et elles excitaient l'admiration de tous, quand les vœux unanimes du clergé et du peuple de Térouane se réunirent pour l'élever à l'épiscopat. S. Folquin succéda à S. Erkembode, et continua au milieu des Morins les œuvres et les vertus que ce vénérable Pontife avait pratiquées.

Le nouvel évêque, tout rempli de l'esprit de Dieu, se livra avec une admirable ardeur à l'accomplissement des devoirs de sa charge pastorale. Sachant mêler à une juste fermeté une inaltérable douceur, il reprenait les coupables de la manière la plus propre à les faire revenir au bien, et donnait à ceux qui en avaient besoin les encouragements les plus paternels. Tout dans sa conduite respirait la charité, la sagesse et la modération. Aussi était-il aimé et respecté de tous ses diocésains, au milieu desquels il opéra beaucoup de bien par ses exhortations, ses exemples et les sages règlements qu'il porta.

Le vénérable Pontife Folquin, à qui son éminente sainteté et la noblesse de sa naissance donnaient une grande autorité, assista aux principaux Conciles qui furent tenus de son temps dans la France. Il n'a pas peu contribué à la rédaction des canons de discipline qui furent adoptés dans les sixième et septième Conciles de Paris et dans celui de Soissons. Il ajouta même plusieurs dispositions particulières pour son Eglise, et dans lesquelles on reconnait encore des preuves de sa sagesse, de sa vigilance, et du soin avec lequel il voulait que les prêtres s'acquittassent de leurs fonctions sacrées.

Le zèle du vertueux prélat eut encore plusieurs occasions de se signaler, soit lorsqu'il força d'injustes et sacriléges ravisseurs de rendre à son église le corps de S. Omer, patron des Morins, qu'ils avaient enlevé, soit lorsqu'il s'appliqua à réparer les maux que faisaient déjà dans le pays les pirates Normands. L'esprit de prophétie que le Seigneur lui avait donné, lui faisait apercevoir d'avance les calamités qui allaient fondre sur son diocèse, et il ne négligeait rien pour rappeler les peuples au repentir de leurs fautes et au service de Dieu.

Précédemment encore, dans les tristes et affligeants démêlés de Louis-le-Débonnaire avec ses coupables enfants, le saint évêque de Térouane avait toujours cherché à maintenir ses ouailles dans la soumission et le respect dûs aux hommes, à qui Dieu a confié son autorité. Jamais on ne put le faire dévier de cette voie sage et droite dans laquelle il cherchait à ramener ceux qui s'en étaient éloignés.

Arrivé à un âge très-avancé, le vénérable Folquin n'en continuait pas moins de remplir avec une scrupuleuse exactitude toutes les fonctions de son ministère. Toutefois ce fut alors que Charles-le-Chauve, par un abus d'autorité qui n'était malheureusement que trop fréquent à cette époque, s'imagina d'envoyer, de sa propre volonté un successeur à l'évêque de Térouane. Affligé de la violation des saints canons plus encore que du manque de respect pour ses cheveux blancs, S. Folquin célébra ce jour-là, qui était un dimanche, les offices avec une grande solennité. Puis, au moment de

donner la bénédiction au peuple, il se tourna vers l'intrus qui était présent, et prononça contre lui l'anathème qu'il avait encouru par sa conduite aussi téméraire que scandaleuse. Cet homme, peu de temps après, mourut misérablement, ainsi que ceux qui l'avaient suivi dans l'intention de s'emparer du siége de Térouane.

S. Folquin continua donc de gouverner son diocèse, et il entreprit de le visiter une dernière fois. Ce fut même dans un lieu assez éloigné de sa ville épiscopale, à Esquelbecq, non loin de Wormhoudt, et dans le pays des anciens Ménapiens, qu'il fut atteint de la maladie qui le conduisit au tombeau, le 14 décembre de l'année 855. Il avait instamment recommandé à ses disciples, qui l'environnaient pendant sa maladie, de vivre dans une parfaite régularité, et une obéissance entière aux saintes lois établies par l'église. De plus il leur ordonna de transporter son corps dans l'église du monastère de S. Bertin, et sa volonté fut exactement accomplie.

Dans la suite (928), Oduin, un des descendants de la famille de S. Folquin, fit avec le consentement d'Etienne, évêque de Térouane, ériger un autel à l'endroit ou le corps avait été déposé, et où s'opéraient souvent des guérisons miraculeuses. C'est à une guérison de cette nature que l'on doit l'épitaphe suivante, gravée sur le tombeau du saint par un religieux du cloître, qui avait été délivré, par l'intercession de S. Folquin, d'un mal très-douloureux.

Les membres vénérables de notre Père Folquin sont ici déposés.
Il fut le Pontife des Morins



Et vécut quatre fois dix ans
En accomplissant par acte et volonté les œuvres de Dieu.
Le quatorze de Décembre il fut enlevé de ce monde
Et eut le bonheur d'aller s'unir au chœur des apôtres.

Le culte de S. Folquin a été de tout temps célèbre dans la Morinie et dans les pays voisins. Plusieurs paroisses l'invoquent comme leur patron, entre autres celles de Pitgam, Esquelbecq, Wolckerinckove. Il y a aussi dans le diocèse actuel d'Arras, et non loin de Bourbourg, un village qui porte le nom du saint.

« Heureux, s'écrie S. Ephrem, celui qui a horreur de toute souillure du péché, et qui s'offre au Seigneur comme une hostie vivante et agréable. Heureux celui qui a toujours présent à la pensée le souvenir de Dieu; il sera sur la terre comme un ange du ciel offrant avec amour et respect un sacrifice au Seigneur (1). » Tel a été S. Folquin et dans le palais des grands et au milieu de ses ouailles, dans les premières années de sa vie, comme dans sa vieillesse la plus avancée. Toujours heureux dans l'amour et le service de son Dieu! Ah! puisse-t-il trouver beaucoup d'imitateurs de ses vertus et de son bonheur!

S. VÉRON ET STE VÉRONA, SA SŒUR (2), IXe siècle.

Les actes mutilés ou falsifiés de ces deux saints personnages ne présentent point de garanties suffisan-

(1) S. Eph, In Beatitud.
(2) Boll., xxx Martii. — Molanus, ibidem.

tes pour qu'on puisse les rapporter avec confiance. Il est manifeste qu'une main étrangére a cherché à les embellir, et à attribuer à S. Véron surtout des actions qui ne peuvent lui convenir en aucune manière. Dans l'impossibilité de rencontrer aucun fait de quelque autorité, nous nous bornons à donner, comme les Bollandistes, ces courts détails sur le culte qui a été rendu à ces deux Saints.

S. Véron était spécialement honoré dans la ville de Mons, en Hainaut. Il y avait un office propre, le 31 janvier, pour l'invention de son corps, et le 30 mars pour l'anniversaire de son bienheureux trépas. On conservait une partie de ses reliques dans cette ville ; une autre se trouvait à Lembec, près de Halle, et une troisième à l'abbaye de Liessies. On croit que c'est à Lembec même, dans le diocèse actuel de Malines, que ce saint mourut.

Quant à Ste Vérona, on lui rendait un culte public dans la basilique de Sainte Vaudru à Mons. Les leçons du jour supposent qu'elle était sœur de S. Véron. Peut-être, comme le supposent avec assez de vraisemblance quelques auteurs, ces deux saints personnages vécurent-ils l'un et l'autre dans un monastère de la contrée, et y terminèrent-ils saintement leur vie.

S. THIERRI, (1)

DIX-SEPTIÈME ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS,

L'an 862.

Dans le temps que de graves démêlés et des divisions affligeantes entre Louis-le-Débonnaire et ses enfants troublaient l'église et le royaume de France, les siéges de Cambrai et d'Arras furent occupés par le vénérable et saint évêque Thierri. On ne connaît rien des années qui précèdent son élection, ni des circonstances qui la déterminèrent. Quelques auteurs semblent insinuer que Louis-le-Débonnaire n'y fut pas tout-à-fait étranger. Ce choix ferait beaucoup d'honneur à cet infortuné monarque, qui aurait ainsi bien mérité des églises de Cambrai et d'Arras.

Quoiqu'il en soit, il est certain que le vénérable Thierri fut, dès les premiers jours de son épiscopat, environné de la considération et des respects de tous. Il passait pour avoir des rapports intimes et mystérieux avec Dieu; on disait même qu'il était favorisé du don de prophétie.

Les évènements peu nombreux que l'on trouve dans sa vie se rattachent presque tous à l'histoire générale de l'église de France à cette époque; et il n'est guère possible de les rapporter dans une simple notice avec

(1) Balderic, liv, I, chap. 46, etc, — Histoire du Hainaut, T. II, p. 58, etc. — Hist. de l'Egl. Gall., T. VII, p. 194.

les détails nécessaires qu'ils comportent. Voici, en peu de mots, ce qui dans ces faits peut intéresser et édifier le lecteur.

Lorsque quelques évêques de France, égarés surtout par les perfides machinations d'Ebbon, archevêque de Reims, manquèrent au respect et à l'obéissance qu'ils devaient à Louis-le-Débonnaire, Thierri, bien qu'il eut reçu l'onction épiscopale des mains d'Ebbon, ne se laissa point entraîner, et resta toujours fidèle à son prince légitime. Plus tard, au concile de Thionville, il souscrivit avec ses autres collègues la sentence de déposition prononcée contre l'archevêque de Reims, et que celui-ci reconnaissait alors avoir justement méritée. Au nombre des juges particuliers qu'Ebbon avait choisis en cette circonstance figure S. Thierri de Cambrai et d'Arras. Cette préférence honore trop ce digne prélat pour ne point la signaler (835).

S. Thierri fut encore présent au concile tenu à Paris en 845, et dans lequel on prit de sages dispositions pour remédier aux maux nombreux qui désolaient l'église et l'état.

Quelques années plus tard (849), il se rendait à la maison royale de Quercy-sur-Oise, où une assemblée d'évêques avait été convoquée pour condamner les erreurs de Gotescalk, et s'opposer aux désordres que faisait naître partout ce moine turbulent et emporté.

Dans un autre concile qui se tint à Soissons le 22 avril de l'année 853, l'évêque Thierri présenta un écrit dans lequel étaient rapportés tous les détails de la déposition d'Ebbon, à laquelle il avait assisté. « Ce que

j'ai vu et entendu, dit-il à haute voix au milieu de l'assemblée, j'en rends témoignage et je le rapporte par écrit. » Le célèbre Loup de Ferrières, qui était aussi présent à ce concile, prit alors l'écrit des mains du prélat, et lut cette relation de la déposition d'Ebbon et de son rétablissement, « si contraire aux règles canoniques, disait S. Thierri, que le pape Sergius n'y avait eu aucun égard, et n'avait accordé à Ebbon que la communion laïque. » La sagesse du vénérable évêque de Cambrai et d'Arras contribua beaucoup alors au rétablissement de la paix.

Malgré des occupations multipliées et des inquiétudes continuelles qui l'assiégeaient de toutes parts, S. Thierri trouvait encore le temps de satisfaire sa piété et celle de ses ouailles, en rendant aux reliques des saints les hommages et les respects qui leur sont dûs. Il eut la consolation de lever de terre le corps de S. Liévin dans le village de Houthem, au territoire d'Alost, et d'y reconnaître publiquement les miracles et les guérisons qui s'opéraient souvent au tombeau de ce saint missionnaire martyrisé.

Au bruit des ravages que causaient déjà les Normands sur les côtes de la Morinie et dans des contrées voisines, les religieux de St.-Vaast d'Arras songèrent à mettre en sûreté le corps de leur vénérable patron. Ils prièrent S. Thierri de lever lui-même ce corps précieux. Le prélat se rendit avec bienveillance à leur demande, et accomplit cette touchante cérémonie, non sans ressentir dans le cœur une profonde tristesse à la vue des maux qui commençaient à affliger la France. Après avoir ren-

fermé cette dépouille sacrée dans un cercueil, au milieu d'une foule immense de spectateurs en larmes, S. Thierri, accompagné des religieux, la transporta lui-même jusqu'à Beauvais.

Mais ce n'étaient pas seulement les pirates qui excitaient des désordres et qui affligeaient le cœur des évêques. Il y avait aussi alors un grand nombre de seigneurs déréglés et cupides, qui se livraient à toutes sortes de vexations et de rapines. Un homme de la contrée, en particulier, ne cessait de ravager les terres dépendantes de l'église d'Arras et d'y exercer de continuelles violences. S. Thierri usa d'abord de tous les moyens que lui suggéra son esprit de douceur et de patience. Il adressa à cet homme de sages avertissements, propres à le toucher, et l'invita en même temps à se rendre auprès de lui. Mais celui-ci refusa opiniatrément malgré toutes les instances que l'on put faire ; puis, quand il apprit que l'excommunication avait été lancée contre lui, il vomit contre le saint Pontife toutes les injures que son aveugle fureur lui inspirait. Poussé, pour ainsi dire, par une rage de cupidité et de haine, il se livra, dès ce moment, à de nouvelles et plus criminelles violences. Mais Dieu permit peu de temps après qu'il périt d'une manière tragique, et avec des circonstances dans lesquelles chacun reconnut un effet de la justice divine.

Au milieu de toutes ces peines et sollicitudes du ministère épiscopal, S. Thierri trouvait dans la prière les plus douces consolations. « Souvent, continue Balderic, dans sa chronique de Cambrai et d'Arras, il prolongeait son oraison bien avant dans la nuit. Il fut même

quelquefois ravi en extase. » Le digne évêque trouvait aussi dans l'amitié de son métropolitain, le célèbre Hincmar de Reims, un soulagement dans les peines de son laborieux épiscopat. Les écrits du docte archevêque de Reims prouvent qu'il portait à S. Thierri un vif intérêt, qu'il ressentait un profond respect pour sa vertu, et avait pour lui une sincère amitié.

Le vénérable évêque de Cambrai et d'Arras était déjà assez avancé en âge quand il dût se rendre dans un endroit de son diocèse, que les auteurs ne désignent pas. C'était, selon toute apparence, pour y remplir quelques fonctions de son ministère.

Comme il arrivait à quelque distance de ce lieu, il dit à ceux qui l'accompagnaient qu'un accident le menaçait. Ceux-ci insistèrent aussitôt pour l'empêcher d'aller plus avant, mais S. Thierri leur répondit avec calme : « Nous ne devons point chercher à nous soustraire à la volonté de Dieu qui nous frappe pour nous guérir, qui nous blesse pour nous apporter ensuite le remède. » A peine avait-il achevé ces mots qu'un mendiant se présenta devant lui et le salua avec respect. La mule sur laquelle était monté le saint vieillard fut effrayée par les gestes de cet homme, et dans le mouvement qu'elle fit, elle le renversa dans les bras de ses gens qui s'étaient précipités pour prévenir sa chute. Tous s'empressèrent de porter le saint évêque dans un lieu voisin pour lui faire remettre la cuisse qui était cassée, et lui donner les autres secours que réclamait sa position.

Cet accident hâta vraisemblablement la mort de S. Thierri, qui remit son âme à son créateur le 5 août 862

ou 863, après un épiscopat d'environ trente-deux ans. Son corps fut déposé dans le cimetière du monastère de S. Aubert, et y resta jusqu'au temps de l'évêque Fulbert. A cette époque, il fut transporté dans la ville de Magdebourg, en Saxe, pour satisfaire l'empereur Othon-le-Grand, qui avait demandé des reliques pour les églises de cette ville qu'il venait de fonder.

S. EVRARD, (1)

FONDATEUR DE L'ABBAYE DE CYSOING.

L'an 869.

Au commencement du neuvième siècle, à l'époque des guerres continuelles que soutinrent Charlemagne et son fils contre les Sarrasins, les Lombards, les Awares, les Saxons et d'autres peuples du nord, vivait dans le pays de Cysoing un noble et puissant Seigneur, que ses vertus et ses œuvres admirables ont fait placer au nombre des Saints. C'était S. Evrard, époux de la pieuse Gisle, fille de Louis le Débonnaire.

La plupart des hagiographes lui donnent une naissance princière; quelques uns même supposent qu'il était fils de Carloman, frère de Charlemagne, et qu'il fut pris dans Vérone avec sa mère, durant la guerre que fit l'empereur contre Didier, roi des Lombards.

(1) Officia propria antiquissimæ ecclesiæ Cysoniensis. Insulis 1843- Martin L'hermite p. 163 et suiv. — Buzelin p. 112 et 360.

Voici en quels termes Martin L'hermite expose cette origine et cette généalogie de S. Evrard. « S'il est du très-noble sang de France, comme font foy les anciens monumens, les hymnes et ses armoiries, qui sont un fond de gueule avec des rayons de lys dorés et tout le milieu vert escarboucle. Quel sang plus illustre que celui de Carolomanne, frère du premier monarque du monde ? S'il est aussi du lignage des roys Lombards et d'une souche romaine, dont à juste titre le royaume d'Italie fut rendu à son fils Berengaire selon les histoires; quand est-ce que semblable alliance du sang français avec celui d'Italie n'a pas esté faite en vain, sinon lorsque Carolomanne épousa la fille du roi Didier ? De plus si les armoiries que le saint a laissées à son abbaye de Cysoin sont les mêmes que celles des comtes de Clèves; qui ne se persuadera pas qu'il en tirait ses quartiers en droite ligne ? Nous ne pourrons donc inférer de ce concert d'opinion autre vérité sinon que Charlemagne, de retour d'Italie à Aix-la-Chapelle avec les petits enfants de son frère aurait conjoint en mariage l'un d'iceux à la très illustre maison de Clèves, et de cette souche honorable serait venu au jour, vers la fin de ce siècle, nostre grand Evrard, qui aurait esté vraiment le neufiesme comte de Clèves selon leur chronique l'an 834, et neuf ans après aurait cédé le comté à quelque sien frère ou parent pour passer à son duché de Frioule : le tout conforme aux temps et circonstances, comme il se verra ensuite. A ce compte le roi Pépin serait le bisayeul des deux saints époux Everard et Gisle petite fille de Charlemagne: et le plus auguste

sang d'Allemagne, d'Italie et de France se serait ramassé par un généreux meslange pour ennoblir les vertus des fondateurs de Cysoin et de son premier abbé Rudolphe. (1) »

Cette généalogie peut n'être pas absolument exacte dans toutes ses parties ; mais elle parait très-vraisemblable quand on considère les différentes circonstances de la vie de S. Evrard. Il est du moins incontestable que ce jeune Seigneur fut élevé auprès de Charlemagne et de son fils Louis-le-Débonnaire, et qu'il prit part à plusieurs expéditions militaires aussitôt que son âge lui permit de porter les armes. Malgré sa jeunesse et les dangers multipliés auxquels il était exposé, le noble et pieux guerrier se distinguait déjà entre tous ses compagnons d'armes par sa sagesse et la pureté de ses mœurs non moins que par son courage et sa bravoure. Homme d'action et de conseil tout à la fois, il savait au jour du combat donner l'exemple de l'intrépidité, et prendre les moyens qui assurent la victoire. Puis, lorsqu'il était rendu au repos de la paix, il pratiquait avec une noble générosité les œuvres chrétiennes que Jésus-Christ recommande dans son saint Evangile. Telle est la vie sainte et illustre qu'avait menée dès ses premières années le noble et puissant seigneur Evrard. Déjà cher à Louis le Débonnaire, qui reconnaissait en lui un parent, un ami et un excellent

(1) On peut voir à la page 140 de l'ouvrage de Martin L'hermite les différents auteurs Italiens ou Allemands qu'il cite à l'appui de cette opinion. L'Hymne que l'on trouve dans le propre de Cysoing s'exprime en ces termes: « *Francorum nobilissimis oriundus natalibus, natales illustrissimis nobilitavit actibus.* »

conseiller, il le devint encore davantage par les grands services qu'il lui rendit, en l'aidant à chasser les Sarrasins des côtes d'Italie et à soumettre les peuples Slaves et Awares qui s'étaient révoltés. Un service plus signalé encore fut celui que rendit peu de temps après le brave et fidèle Evrard à l'empereur Louis-le-Débonnaire, quand il contribua à le mettre en liberté et à le rétablir dans l'exercice de son autorité royale, que ses fils et quelques sujets rebelles lui avaient ravie. Ce fut pour récompenser tant de mérites et de services, que l'empereur lui accorda sa fille Gisle en mariage avec le duché de Frioul et la jouissance du fisc royal de Cysoing.

Les pieux époux, dans les premières années de leur union, vécurent dans cette contrée, qu'ils édifièrent par toutes sortes de vertus et de bonnes œuvres. « Là, l'esprit de dévotion leur suggera bien tost qu'il y falloit bastir une magnifique église où le clergé vénérable en religion fist tous les offices divins, administrast les saints sacremens, chantast jour et nuit les louanges de Dieu en terre comme les Anges font au ciel, où le dévot peuple goutast les douceurs du paradis avec eux, qui en seraient les fondateurs. (1) » Evrard

(1) Idem Cysonium villam statuit sapienter,
Illic Ecclesiam disponens convenienter
Ex unâ parte sunt pascua, prata, paludes,
Et nemus emittens vernali tempore frondes;
Fertilis ex alia tellus, campi que patentes
Triticeasque ferunt benè culta novalia fruges.
Inferiora rigat Onius prœterfluus amnis
Regibus œqualis Everardus Cysoniensis etc.
Buzelinus, p. 113.

et sa vertueuse compagne purent voir par eux-mêmes les rapides progrès de cette maison de Dieu qu'ils venaient d'élever dans leurs terres. Ils ne négligèrent aucun des moyens qui devaient en garantir la prospérité, jusqu'au moment où ils se rendirent en Italie, dans le duché de Frioul. Lothaire, fils aîné de Louis-le-Débonnaire, gouvernait alors l'Italie avec le titre d'empereur. On sait que ce prince, après avoir levé, avec ses frères, l'étendard de la révolte contre son père, fit à ces mêmes frères une guerre acharnée, qui fut pour la France une nouvelle source de calamités. Il serait difficile de dire si le comte Evrard intervint dans ces démêlés violents et dans ces guerres meurtrières. Les anciens auteurs ne parlent guère que des avantages qu'il remporta sur les ennemis de la chrétienté, c'est-à-dire « les Numides et les féroces habitants de la Mauritanie, que souvent il vainquit et chassa des côtes d'Italie. »

Dans les rares intervalles de repos que lui laissaient ces implacables ennemis de l'Eglise, le vertueux seigneur s'employait tout entier à la construction de nouvelles églises et chapelles dans les terres de sa domination, « comme celles de Camphin, Gruson, Vitry, Sommain, Hornain, Louvil et autres en Pewle (Pewèle) Artois, Haynau, voulant que ces places fussent pourveües de pasteurs choisys d'entre ses religieux. (1) »

(1) Plusieurs de ces villages sont cités dans le testament de S. Evrard, comme Vitry et Hornain : les abbés de Cysoing ont de temps immémorial nommé les pasteurs de ces lieux, ainsi que des autres ci-dessus mentionnés.

Comme tous les grands serviteurs de Dieu, Evrard avait un zèle particulier pour honorer les reliques des Saints. Voulant en enrichir sa chère abbaye de Cysoing, il eut le bonheur d'obtenir le corps entier d'un successeur du Prince des Apôtres, de S. Calixte, dont le nom est devenu depuis si populaire dans ces contrées. Le Pape Léon IV, autant par affection pour S. Evrard, que par reconnaissance pour les services nombreux et signalés que ce guerrier pieux avait rendus à l'Eglise, permit qu'il emportât de Rome ce dépôt précieux. Des prêtres le chargèrent sur leurs épaules, traversèrent toute la France et arrivèrent enfin dans les terres du Vermandois, où un cortège nombreux vint à leur rencontre. « Les annales et les inscriptions ne laissent pas lieu de doute que le Bienheureux Evrard ne fût à la teste de ce convoy. Certes, l'ardent désir dont il bruslait d'honorer la pompe triomphale de tout son possible et d'ennoblir son Abbaye de ces divines reliques, ne permettait nullement que ce vertueux comte reposast en son palais durant ceste cérémonie. » Cette translation du corps de S. Calixte fut signalée par des guérisons, des réconciliations et d'autres bienfaits du ciel, qui comblèrent de joie les populations accourant de toutes parts au-devant du cortège. Ces pieuses reliques, après avoir été déposées quelque temps au village d'Hornain, entre Valenciennes et Douai, arrivèrent enfin dans l'abbaye de Cysoing. Pendant huit jours, le pieux Evrard se plut à honorer la dépouille sacrée du pontife martyr, par des chants solennels, des prières et des jeûnes.

Tous les religieux, que cet évènement comblait de bonheur, prirent part à ces exercices de religion. Ce terme expiré, on dédia à Dieu, sous le patronage de S. Calixte, l'église de l'abbaye avec une magnificence extraordinaire et au milieu des plus vifs transports de joie. Cette cérémonie eut lieu vers l'an 854. (1)

S. Evrard, déjà si admirable par les œuvres qu'il opérait, soit en faveur de la chrétienté, en repoussant les infidèles, soit pour la prospérité de ce pays, en y établissant des églises et des monastères, S. Evrard, disons-nous, se distinguait encore par les vertus touchantes et sublimes qu'il pratiquait dans sa famille. Epoux vertueux et sage, père religieux et attentif sur la conduite de ses enfants, il ne négligeait rien de tout ce qui pouvait contribuer à leur former l'esprit et le cœur. Quatre fils et autant de filles que le ciel lui donna marchèrent dignement sur ses traces, et contribuèrent chacun en leur manière à faire fleurir la piété et la religion. Sa charité pour les pauvres et les malheureux, sa douceur envers ceux qui lui étaient soumis, lui attiraient l'affection et la vénération de tous. Il portait dans les traits de son visage l'empreinte des sentiments dont sa belle âme était pénétrée, et nul ne pouvait le voir sans se sentir attiré vers lui par une douce et irrésistible inclination.

Il paraît que plus tard S. Evrard dût combattre de nouveau contre des peuples barbares, et surtout contre

(1) S. Calixte est honoré non-seulement à Cysoing, mais encore à Hornain, à Lambersart près de Lille, à Antoing près de Tournai, et dans un oratoire qu'on voyait autrefois auprès de Condé.

lesSarrasins qui faisaient de continuels efforts pour pénétrer dans l'Italie. Après avoir rendu, comme les années précédentes, d'importants services à la chrétienté et à l'Italie, sous le gouvernement de Louis-le-Jeune, qui avait succédè à son père Lothaire dans cette partie de ses états, il se démit de ses charges et de ses dignités, et fit entre ses enfants le partage de ses biens. D'après ce partage, Unroch et Bérengaire (Bérenger) eurent des possessions surtout dans l'Italie et l'Allemagne : les deux autres, Alard et Rodolphe, reçurent en héritage des terres situées dans divers contrées, comme le prouvent très bien les quelques écrits qui sont parvenus jusqu'à nous et en particulier le testament du noble comte. Ce testament fut fait l'an 866, au palais de Muliastro, dans la marche de Trévise, en Italie. Cette pièce est un des monuments les plus importants de cette époque, et celui où l'on peut mieux reconnaître l'influence qu'à dû exercer le vertueux Evrard dans toute sa famille et même dans tout le royaume.

Le reste de la vie de S. Evrard ne présente plus aucun fait bien connu jusqu'à sa mort qui arriva en 869, au moment où il revenait d'Italie à Cysoing. Ce vertueux prince, après avoir reçu les secours de la religion avec les témoignages de la plus édifiante piété, remit paisiblement son âme à son créateur en présence de ses deux fils Unroch et Bérengaire, qui répandaient des larmes en abondance sur le corps de leur père bien-aimé.

Unroch, qui était l'aîné de la famille, s'empressa d'informer sa vénérable mère Gisle de la perte qu'elle

venait de faire. Lui-même se mit en devoir de rapporter près d'elle le corps précieux, qu'elle reçut avec toutes les démonstrations les plus touchantes de douleur et de respect, et à qui elle fit rendre les honneurs de la sépulture avec une grande magnificence.

Les restes de S. Evrard furent déposés dans l'église du monastère qu'il avait fondé, et telle était la haute opinion que l'on avait de sa sainteté et de sa vertu, que tous songeaient moins à prier Dieu pour lui, en ce moment, qu'à se recommander à sa puissante protection. Cinquante années s'étaient à peine écoulées depuis ce bienheureux trépas, lorsque le corps du saint fut levé de terre avec l'autorisation de l'archevêque de Reims, puis renfermé dans une châsse élégante, et exposé publiquement à la vénération des fidèles. Cette châsse occupait d'abord la place où se trouvaient auparavant les reliques de S. Calixte, transportées depuis peu dans l'église de Notre-Dame à Reims, pour les soustraire à la fureur des Normands.

L'an 1282, Pierre, archevêque de Reims et métropolitain de la Province ecclésiastique, se rendit lui-même à Cysoing pour vénérer les reliques de S. Evrard. Au milieu d'un immense concours de peuple, de religieux et de seigneurs du pays, il transféra la tête et les ossements du saint dans deux nouvelles châsses préparées pour cet effet.

L'archevêque de Cambrai, François Vander-Burgh, les visita aussi le 17 mai 1637. Il les déposa à son tour dans deux autres reliquaires d'un très-beau travail, et qui remplacèrent les autres presque détériorés par le

temps. Ce fut quelques années après cette dernière translation que l'abbaye de Cysoing fit don, à l'insigne église collégiale de S. Pierre à Lille, d'un os du bras de S. Evrard. Cette précieuse relique fut reçue par les chanoines de la Basilique, en présence de l'évêque de Tournai, et au milieu des transports de joie du bon peuple de Lille,

Dans les jours mauvais qui ont si tristement signalé les dernières années du XVIIIe siècle, l'abbaye de Cysoing fut envahie par des révolutionnaires en délire, qui y commirent les plus grands désordres, et profanèrent indignement les corps saints qui s'y trouvaient. La tête seule de S. Evrard, avec la machoire supérieure de S. Calixte, furent sauvées à Tournai par les soins d'Augustin Gosse de St-Amand, dernier abbé de Cysoing. Ces reliques vénérables restèrent éloignées de ce lieu jusqu'en l'année 1841. Grâces aux soins et à la piété de M. Salembier, pasteur de Cysoing, ce précieux dépôt fut alors rendu à ses légitimes possesseurs, avec toutes les garanties et les témoignages d'authenticité désirables. La châsse, dans laquelle se trouvait la tête de S. Evrard, renfermait encore trois lettres revêtues des signatures et des sceaux de ceux qui les avaient écrites. La première était de l'abbé Robert, en date de l'année 1284, la veille de la Pentecôte; la seconde, de François Vander-Burgh, archevêque de Cambrai, en date de l'année 1637, et enfin la troisième, de l'abbé Gosse, qui mourut à Tournai en 1802. Les vicaires capitulaires de Cambrai, le siége vacant par la mort de Monseigneur Belmas, reconnurent cette sainte relique,

ainsi que plusieurs autres qui leur furent présentées (1). Elles furent toutes transportées en procession et avec une pompe extraordinaire dans l'église de Cysoing, le 12 juin de l'année 1842, au milieu d'un immense concours de peuple, et avec tous les témoignages de la dévotion la plus sincère.

Monseigneur Pierre Giraud, alors archevêque de Cambrai, permit que chaque année la mémoire de cette translation fut célébrée par une fête solennelle avec octave, assignant pour sa célébration le Dimanche qui arrive dans cette octave, c'est-à-dire du 12 au 19 juin. Il approuva pareillement pour cette fête et pour plusieurs autres des offices propres, qui remontent à une très-haute antiquité. Enfin le Pontife donna S. Evrard pour patron secondaire à la paroisse de Cysoing, et ordonna qu'à l'avenir on ferait, comme avant la révolution de 1793, sa mémoire dans les suffrages des saints avec celle des autres patrons titulaires de cette église.

En 1843, un nouveau Propre renfermant les offices de S Calixte et de S. Evrard fut imprimé par les soins de M. Salembier. Ils sont entièrement conformes à ceux de l'ancienne abbaye de Cysoing. On n'y a ajouté

(1) Ces autres reliques étaient de S. Calixte, de S. Eloi et de Ste Aldegonde. Il y avait un morceau de la sainte épine et de la vraie croix de Notre Seigneur.

La machoire supérieure de S. Calixte, dit le R. P. Possoz, dans les Sanctuaires de Marie, T. II, p, 251, à la note, se conserve à Lille, dans la chapelle d'une communauté religieuse, avec la lettre authentique de Jean Duburcq, 31e abbé de Cysoing. Cette pièce porte la date de 1441, et le sceau se trouve dans une intégrité parfaite.

que quelques lignes qui rappellent la reconnaissance et la translation de ses reliques faites en 1841 et 1842. Il y a dans ce Propre deux fêtes de S. Evrard ; l'une le 12 juin, pour cette dernière translation ; elle est double de première classe avec octave ; l'autre le 16 décembre, qui rappelle la mort de ce saint : elle est aussi double de première classe, mais sans octave. La messe est propre dans ces deux solennités (1).

Quand on voit un homme comme S. Evrard, si puissant et si élevé dans le monde, remplir avec tant de noblesse et de fidélité les devoirs de la religion, il est impossible de ne point se sentir pénétré pour lui d'admiration et de respect. Combien d'imitateurs il aurait parmi les grands, s'ils pouvaient comprendre cette parole du Bienheureux Laurent Justinien : « Savez-vous quels sont vos devoirs, vous qui vivez au milieu du monde, et

(1) On voit dans l'ouvrage de Molanus, imprimé en 1583, que S. Evrard était spécialement honoré à Cysoing, à Lille et à Tournai.

Le calendrier liturgique de l'archevêque de Malines, de 1583, présente S. Evrard comme un des saints honorés dans ce diocèse.

Buzelin, dans son ouvrage *Gallo-Flandria*, imprimé en 1623, fait mention du culte rendu à S. Evrard comme public dans cette contrée.

Dans le rituel de Fenélon et un calendrier liturgique y annexé, on trouve S. Evrard parmi les saints, dont l'office se célèbre dans ce diocèse.

S. Evrard avait avant la révolution un office propre dans la collégiale de S. Pierre à Lille, et dans l'abbaye de Cysoing. Ce dernier parait plus ancien, l'autre parait y avoir été introduit lors de la translation solennelle d'un os brachial du saint, translation qui se fit de l'abbaye de Cysoing à la collégiale de Lille, le 28 juillet 1662.

Telles sont les principales raisons apportées par le savant et respectable M. Salembier, curé actuel de Cysoing, pour obtenir l'insertion de l'office de S. Evrard dans le nouveau Propre de Cambrai, en 1848.

qui désirez sincèrement faire votre salut ? Dieu n'exige de vous nulle autre chose que l'observation de ses commandements, l'amour du prochain et l'aumône aux pauvres. » Que de riches, que de puissants du monde trouveraient dans leur condition, comme S. Evrard, les moyens de faire beaucoup de bien pour eux-mêmes et pour leurs frères en Jésus-Christ, s'ils le voulaient. Mais la plupart d'entre eux, aveuglés par un esprit d'orgueil, de cupidité et de mollesse, ferment leur cœur à toutes les pensées de la foi. Contents de cette félicité fausse et passagère qu'ils trouvent dans la satisfaction de leurs caprices et de leurs sens, ils ne daignent pas même réfléchir un instant à ce bonheur infini et éternel que Dieu leur promet dans le ciel, et dont il donne un avant-goût à ses serviteurs fidèles sur la terre. L'exemple de l'illustre Saint Evrard sera un jour leur condamnation, s'il n'est pas auparavant le sujet de leur imitation.



S. HUMFRIDE ou HUMFROI, (1)

ÉVÊQUE DE TÉROUANE.

L'an 871.

On ne trouve rien dans les auteurs qui fasse connaître d'une manière bien certaine quelles étaient la famille et la patrie de S. Humfroi. On suppose assez généra-

(1) Boll. VIII Martii. — Hist. de l'Egl. Gall., année 860. — Légendaire de la Morinie, p. 81 et 225.

lement qu'il naquit non loin des bords de la Meuse, et qu'il appartenait à des parents religieux, qui le formèrent, dès sa plus tendre enfance, à l'amour et à la pratique des vertus. Le jeune Humfroi répondit avec fidélité aux soins qu'on lui prodiguait, et bientôt, pour suivre la voix de Dieu qui voulait l'attacher irrévocablement à son service, il entra au monastère de Prum, dans les Ardennes. Sa piété, déjà éclatante, le devint bien plus encore dans cette pieuse solitude qu'il avait choisie. On voyait en effet briller en lui toutes les vertus du parfait religieux. Son recueillement continuel, son amour pour la prière, ses mortifications, les exemples de son obéissance, de sa charité, de sa régularité faisaient une grande impression sur tous ses frères, et leur inspiraient pour lui une affection sincère et un respect profond.

Le siége de Térouane étant devenu vacant, vers cette époque, par la mort de S. Folquin, les suffrages du clergé et du peuple allèrent chercher S. Humfroi dans sa paisible retraite. Malgré toutes les représentations et les refus que lui suggéra son humilité, le fervent religieux dut se rendre à la voix de Dieu qui l'appelait maintenant au gouvernement d'un important diocèse. Il eut bientôt justifié les espérances que l'on avait conçues de lui, et pendant tout son épiscopat, il donna constamment les marques les plus éclatantes de sagesse et de sainteté.

Cependant de grands malheurs affligeaient alors différentes parties de la chrétienté. Les Normands surtout, par leurs courses continuelles et les ravages qu'ils

exerçaient, étaient devenus un fléau pour beaucoup de contrées. Au printemps de l'année 866, ils vinrent fondre sur les terres de la Morinie et y commirent toutes sortes de violences et de brigandages. Ils attaquèrent Cassel, qui ne dut sa conservation qu'à son excellente position et aux hommes d'armes qui défendaient ses hauteurs. Le monastère de Wormhoudt fut brûlé, celui de Sithiû ainsi que la ville éprouvèrent le même sort. La ville de Térouane avait aussi, quelques jours auparavant, été prise et pillée par ces barbares.

Pour suivre le conseil de l'évangile, S. Humfroi, à la vue de l'orage qu'il ne pouvait conjurer, s'était retiré dans une solitude pour y attendre des jours plus tranquilles. Mais les calamités ne faisaient que se succéder sans interruption. A peine les Normands avaient-ils disparu de la contrée, qu'une guerre sanglante éclatait entre Charles-le-Chauve et Bauduin-Bras-de-Fer, grand forestier de Flandre, qui lui avait enlevé sa fille Judith pour l'épouser. Le désordre était partout, et les peuples, loin de reconnaître la justice de Dieu dans ces châtimens et ces afflictions qu'il leur envoyait, ne paraissaient que regretter leurs biens et leurs richesses qu'ils avaient perdus, sans se mettre en peine de mieux vivre. Ce fut alors que S. Humfroi, à qui son humilité faisait croire qu'il était incapable de gouverner son troupeau dans des temps si critiques, fit demander au Pape Nicolas I, par un vénérable prêtre appelé Goldagaire, la permission de se démettre de son évêché pour embrasser de nou-

veau la vie religieuse. Le Saint Père lui répondit qu'il ne devait point céder à ce désir dans les circonstances difficiles où se trouvait l'Eglise de France; qu'il avait pu avec raison se soustraire à la persécution des barbares et se retirer quelque temps dans un monastère, mais qu'aussitôt la tempête passée, il devait se hâter de retourner au milieu de son troupeau, s'appliquer à le consoler dans ses infortunes, et à les réparer autant qu'il serait en lui. « Sachez, frère bien-aimé, continuait le Pape, que s'il est dangereux d'abandonner le vaisseau lorsque la mer est tranquille, il le serait bien plus encore de le quitter quand il est au milieu des flots agités. Non que nous prétendions qu'il ne faut point fuir la persécution, surtout celle des païens qui, en punition de nos péchés, sévissent contre nous pendant un temps; car nous voyons que les prophêtes, les apôtres et Notre Seigneur lui-même ont agi de cette manière. Mais nous qui sommes les guides du troupeau, nous qui en sommes les pasteurs, nous devons, avec l'aide de Dieu, résister selon la mesure de nos forces. Puis, quand la bonté miséricordieuse de Dieu a rendu la tranquillité, et que les ennemis ont disparu, nous devons rechercher le troupeau et le rassembler, relever les esprits abattus, en leur rappelant à la pensée les trésors de la patrie céleste. Nous devons nous efforcer de faire comprendre à nos enfants spirituels que s'ils ont perdu les biens de la vie présente, ils doivent espérer avec une ferme confiance les biens de la vie future. »

Ces paroles du Souverain-Pontife, qui étaient tout

à la fois une instruction et un encouragement, portèrent S. Humfroi à renoncer au dessein qu'il avait formé de terminer ses jours dans la solitude d'un monastère. Il ne tarda pas à rentrer dans son église, pour y continuer les œuvres saintes et les vertus qu'il avait pratiquées jusqu'alors. Bientôt même il se vit obligé de prendre la direction de la célèbre abbaye de St.-Bertin. En effet, à la mort de l'abbé Adelard, qui arriva en 864, tous les vœux et tous les désirs des religieux se portèrent sur S. Humfroi, qui ne put décliner cette nouvelle charge que la Providence lui imposait. Il gouverna cette nombreuse et importante communauté avec beaucoup de sagesse jusqu'au jour où Charles-le-Chauve, par une mesure aussi injuste qu'irrégulière, le força de l'abandonner, et la donna à un intrus qu'il y plaça lui-même de sa propre volonté. C'était Hilduin, chanoine séculier de la suite de Lothaire, roi d'Itatie. Il avait quitté le parti de ce prince pour s'attacher à celui de Charles-le-Chauve, qui en fit son conseiller et son archinotaire.

S. Humfroi, pendant son épiscopat, assista à deux Conciles: en 860 à celui de Touzi, et en 866 à celui de Soissons. Dans le courant de l'année 863, il rétablit dans son diocèse, ou plutôt rendit obligatoire la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, qui, jusqu'alors, avait été facultative. Ce saint évêque mourut l'an 874, après avoir gouverné l'église de Térouane l'espace de quinze ans. Son nom se trouve inscrit au martyrologe le huitième jour de mars. Son corps, enterré à Térouane, fut levé de terre en 1108 par le saint

évêque Jean, qui le plaça dans sa cathédrale, sous l'autel de la Sainte Vierge. Il y resta jusqu'à l'époque où cette ville fut détruite par les troupes de Charles-Quint, en 1553. On le transporta alors, avec celui de S. Maxime, dans la ville d'Ypres, où depuis on a fait son office. Willot, dans son martyrologe belge, dit que l'on conservait à St.-Omer la tête du saint évêque.

Les peines et les tribulations auxquelles les saints ont été exposés pendant leur vie nous rappellent sans cesse la vérité de cette parole : « Dieu châtie ceux qu'il aime. » Le monde a de la peine à comprendre ce langage, parce qu'il perd toujours de vue que cette vie est un temps d'épreuves, et que Dieu récompensera par un bonheur éternel ceux qui les auront supportées chrétiennement. Imitons donc les saints, et comme eux supportons sans murmurer les afflictions auxquelles nous pouvons être soumis : « Que Jésus soit alors dans notre cœur, qu'il passe de là sur nos lèvres, et à la lumière que fera jaillir ce nom sacré, tout nuage de tristesse s'évanouira, et un calme parfait sera rétabli en nous. (1) » C'est ainsi que la prière et l'union intime avec Jésus donnèrent à tant de saintes âmes, et au vénérable Humfroi en particulier, la force dont il avait besoin au milieu des maux qui l'assaillirent de toutes parts.

(1) S. Bern. oper. Sermo xv Cant.

RELIGIEUX

QUI ONT ÉTÉ MASSACRÉS PAR LES NORMANDS DANS DIFFÉRENTS MONASTÈRES.

IXe siècle.

Dans les dernières années du neuvième siècle, les Normands firent à plusieurs reprises des invasions dans ces contrées, et détruisirent presque toutes les abbayes qu'on y rencontrait. Bien des actes de dévouement héroïque éclatèrent dans ces circonstances douloureuses; bien d'illustres morts furent alors souffertes pour la religion de Jésus-Christ. Malheureusement la plupart de ces faits sont restés inconnus ou entièrement oubliés : quelques-uns seulement ont échappé par hasard et sont parvenus jusqu'à nous quoique d'une manière très-incomplète.

Dès l'année 832, des bandes de Normands s'étaient jetées sur la Flandre, et y avaient causé de grands ravages; mais ce fut surtout dans la seconde partie du neuvième siècle que leurs attaques furent plus fréquentes et plus désastreuses.

L'an 861, ils abordèrent sur les côtes de la Morinie et portèrent partout la désolation jusqu'à Cassel. Déjà ils avaient brûlé le monastère de Wormhoudt, pris et saccagé la ville de Térouane, quand ils se dirigèrent du côté de Saint-Omer. Ils y arrivèrent le lendemain de la Pentecôte, et s'emparèrent de la ville

qu'ils mirent au pillage. Le monastère de Saint-Bertin ne pouvait échapper à leur fureur. Heureusement on avait eu le temps de cacher dans la terre les reliques des saints, et les religieux, à l'approche des barbares, s'étaient retirés en différents lieux. Quatre d'entre eux seulement n'avaient pu se résoudre à quitter l'abbaye, et ils attendaient les Normands sans crainte, espérant qu'ils pourraient avoir quelque influence sur ces pirates, peut-être préserver de la profanation la maison de Dieu, ou du moins mourir dans ce lieu qui leur était si cher. Deux de ces religieux, Worard et Winetbald, étaient prêtres; les deux autres, Gerwald et Regenhard, étaient diacres.

Ces quatre religieux furent les tristes témoins de l'entrée des barbares dans leur abbaye et de tous les excès auxquels ils se livrèrent. La douleur qu'ils ressentirent, en voyant la flamme dévorer ces bâtimens où ils avaient passé des jours si heureux, ne saurait s'exprimer; mais elle devint bien plus grande encore quand ils connurent les horribles profanations que se disposaient à commettre les Normands dans l'église de Saint-Martin. En ce moment, leur zèle, leur indignation ne put se contenir, et s'élançant ensemble au milieu des barbares, ils les conjurèrent au nom du Dieu du ciel de ne point l'offenser par de semblables outrages. Rien n'était capable de toucher ces hommes farouches, ces idolâtres forcenés. Au contraire, dirigeant aussitôt leur fureur sur ces quatre religieux, ils se préparèrent à leur faire souffrir toutes sortes de tortures, afin de connaître par leurs aveux où étaient cachées les châsses

des saints et les objets les plus précieux du monastère.

Ils se saisirent d'abord du prêtre Worard, déjà fort avancé en âge, et le frappèrent long-temps à la figure sans pouvoir ébranler sa constance. L'ayant ensuite dépouillé de ses vêtemens, ils le jetèrent dans une cave humide, où il mourut de froid, de faim et de misère trois jours après. Winetbald, qui était plus jeune, fut frappé avec encore plus d'acharnement. Voyant qu'ils ne pouvaient lui arracher son secret, les barbares le renversèrent par terre et l'attachèrent avec des cordes à un pieu. Puis, le tenant sans mouvement, ils lui versèrent dans les narines une liqueur fermentée qui lui troublait le cerveau. Ils espéraient que la lenteur du supplice, l'épuisement et la douleur arracheraient quelques paroles de ses lèvres; mais tous leurs efforts furent inutiles, et ils ne réussirent qu'à faire un martyr de plus.

Au diacre Gerwald, ces impurs barbares, par un raffinement de cruauté, emprunté ce semble aux immondes proconsuls de Rome, firent souffrir des supplices dérisoires et offensants pour la pudeur. Ils ne lui ôtèrent point la vie; mais ce religieux n'eut plus dans la suite qu'une santé délabrée et languissante.

Le dernier de tous, le diacre Regenhard, était le plus jeune des quatre religieux. Déjà accablé par les coups qu'il avait reçus, il espérait avoir bientôt le bonheur de mourir sous les décombres de cette maison qui lui était si chère; mais les Normands l'ayant chargé de liens, le forcèrent de les suivre quand ils quittèrent le monastère presque entièrement ruiné. Regen-

hard se laissa traîner plutôt que conduire jusqu'à un endroit appelé depuis Munnekebur, à environ une lieue de distance. Arrivé dans ce hameau, qui était précisément celui où il avait reçu le jour, il se laissa tomber par terre. Les barbares aussitôt le piquent de leurs lances pour le forcer à se relever; mais le courageux diacre leur déclarant qu'il ne le ferait pas, ils le percèrent de mille coups et le laissèrent baigné dans son sang.

Ainsi moururent ces quatre courageux défenseurs des choses saintes, dont l'abbaye de Saint-Bertin rappelle le glorieux souvenir.

Quelques années plus tard, des dévastations de même nature s'accomplissaient dans une autre contrée. Ici encore, on peut suivre les barbares à la lueur des incendies et aux traces de sang qu'ils laissent partout sur leur passage. Sans parler des abbayes de Cysoing, d'Hasnon, de Marchiennes, où tout fut brûlé et détruit, ils se jetèrent à l'improviste sur l'abbaye de Saint-Amand, au moment où les religieux chantaient l'office au chœur. Peu de temps auparavant, on s'était empressé de transporter au monastère de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, les reliques du saint fondateur et de plusieurs autres saints, les vases sacrés et les archives. Les religieux restèrent seuls dans l'abbaye, attendant les barbares sans crainte et en priant Dieu. Leur courage et leur résignation ne se démentirent pas à cette heure suprême. Forts de la grâce de Dieu et de l'appui de leur illustre patron, ils tombèrent tous, sans se plaindre, sous les coups des Normands, et rougi-

rent de leur sang innocent cette église où quelques minutes auparavant ils célébraient les louanges du Seigneur.

C'est dans ce même lieu, en face de l'autel de Saint-Etienne, premier martyr, que leurs corps sanglants furent ensevelis. Plus tard, un abbé y fit graver ces mots :

Que le sang ici versé soit une semence de vertu ;
Qu'il soit, religieux, le germe de ton engagement sacré.

On pourrait encore ajouter à ces religieux de Saint-Bertin et de Saint-Amand que les Normands égorgèrent, toute la communauté de Baralle, qui fut un jour enveloppée et massacrée par ces barbares. Les moines de cette abbaye s'étaient retirés, pour être plus en sûreté, dans la ville de Cambrai, dont ils étaient peu éloignés. L'évêque Dodilon les reçut avec bienveillance et leur procura généreusement toutes les choses nécessaires à la vie. Plus tard, ces religieux voulurent retourner dans leur monastère pour y reprendre les exercices de leur sainte règle ; mais à peine avaient-ils fait une lieue hors des murs de Cambrai, qu'ils tombèrent au milieu d'une bande de Normands qui les massacrèrent jusqu'au dernier. Cet évènement, dont la date n'est pas indiquée, dut arriver aussi vers l'an 880.

Combien de morts saintes et glorieuses nous aurions encore à signaler, si les historiens avaient donné quelques détails sur la prise et le sac de tant de villes et de monastères des deux diocèses de Cambrai et d'Arras ! Dieu seul connaît les nombreuses victimes qui tombèrent alors sous le glaive des barbares, et dont

les unes expièrent par leur mort les crimes qui leur avaient attiré ce châtiment, et d'autres, innocentes aux yeux de Dieu, apaisèrent sa justice et appelèrent par leur sang la fin de tant de calamités.



S. BADILON, (1)

ABBÉ DU MONASTÈRE DE LEUZE.

Vers l'an 871.

On croit assez généralement que S. Badilon, abbé du monastère de Leuze, avait pour oncle un comte qui occupait un rang distingué à la cour de Charles-le-Chauve, et qui portait aussi le nom de Badilon. Ayant quitté le monde pour embrasser la vie religieuse dans le monastère de Saint-Martin d'Autun qu'il avait relevé de ses ruines, ce seigneur appela près de lui son neveu, qui commença à pratiquer dans cette retraite toutes les vertus de son nouvel état. C'était, dit un ancien hagiographe, un jeune homme doué du plus excellent naturel ; il se distingua entre ses frères par sa fidélité constante dans l'accomplissement de ses devoirs et par les édifiants exemples qu'il donnait à tous.

Plus tard, son oncle, qui avait su apprécier tout son mérite, l'envoya à Vezelay, en Bourgogne, avec quelques religieux, pour y fonder une nouvelle communauté. C'est de là que, par ordre de ses supérieurs, il se rendit ensuite en Provence pour recueillir les

(1) Boll. VIII oct.

reliques des saints, que les Sarrazins avaient profanées et dispersées durant leurs invasions. Arrivé dans cette contrée, le pieux Badilon se livra avec ardeur à toutes les œuvres de charité, relevant les églises et les chapelles, prêchant la parole de Dieu, et recueillant avec soin les restes précieux des martyrs et des serviteurs de Jésus-Christ. Entre autres reliques, il découvrit celles de Ste Marie-Magdeleine, dont il transporta une partie dans son monastère de Vezelay. (1) Son oncle lui ayant alors communiqué son projet de relever le monastère de Leuze en Hainaut, bâti autrefois par l'évêque-missionnaire S. Amand, S. Badilon s'y rendit par son ordre avec quelques religieux, rétablit une partie des anciens bâtiments, et commença à servir le Seigneur dans ces lieux sanctifiés par les travaux d'un grand apôtre. On y conserva long-temps un bras de Ste Marie-Magdeleine, que le vénérable abbé avait apporté de son monastère de Bourgogne.

S. Badilon gouverna avec beaucoup de sagesse sa nouvelle communauté de Leuze et y mourut en paix vers l'an 871. Il s'opéra à son tombeau un grand nombre de guérisons miraculeuses qui augmentèrent encore la haute opinion que l'on avait de sa vertu. Les religieux de Leuze envoyèrent à ceux de Vézelay un bras du saint abbé, en reconnaissance du don qui leur avait été fait de celui de Ste Marie-Magdeleine.

(1) Cette translation des reliques de Ste Marie-Magdeleine est le sujet d'une grande controverse entre les Provenceaux et les Bourguignons. Nous ne pouvons que renvoyer à la dissertation que l'on trouve dans les Bollandistes et à l'excellent ouvrage qu'a fait paraître en 1849 M. l'abbé Faillon, de St.-Sulpice.

Philippe Brasseur, dans son Panégyrique des Saints du Hainaut, s'exprime en ces termes en parlant de S. Badilon et du monastère de Leuze.

« Leuze, illustre par le culte du Bienheureux Pierre, illustre par les reliques de Ste Magdeleine retrouvées par le pieux Badilon; Leuze fleurit près de Tournai. Voilà que les Sarrasins se sont jetés dans les plaines d'Aix; c'est là qu'au milieu des pierres et des débris amoncelés, Badilon cherche le sépulcre ignoré de Magdeleine. Aidé du secours divin, il transporte ses reliques en Bourgogne. Bientôt il apporte un de ses bras au monastère de Leuze. Là repose cette relique, auprès du corps de Badilon.... Peut-être demanderas-tu l'origine de ce monastère. Ce fut S. Amand qui en jeta les fondements, Badilon y amena des religieux, et fut leur abbé; là il termina sa course terrestre, là il repose.



S. JEAN, (1)

DIX-NEUVIÈME ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS.

L'an 879.

Il y avait près de trois ans que les églises de Cambrai et d'Arras étaient sans pasteur, par les intrigues continuelles de l'empereur Lothaire qui voulait y placer des hommes indignes et de son autorité privée, lorsqu'enfin Dieu mit un terme à cette cala-

(1) Chron, Bald. lib. I, cap. LV. — Hist. du Hainaut, t. II. — Gallia Christ., t. III, passim. — Baronius ad annum 866.

mité. Il alla chercher, dans le palais même de ce prince, l'évêque qui devait gouverner ces deux importants diocèses avec une admirable sagesse et les édifier par les exemples de toutes les vertus épiscopales. C'était le prêtre Jean, alors attaché à la cour de l'empereur en qualité de chantre de sa chapelle. Il avait su conserver, en remplissant cette charge alors importante, toute l'indépendance de sa vertu et l'inflexibilité de ses principes. Aussi fut-il reçu à Cambrai et à Arras avec tous les témoignages de la joie la plus vive et du respect le plus profond. Hincmar, archevêque de Reims, assisté de Bertulphe évêque de Trèves et d'Odon évêque de Beauvais lui donna la consécration épiscopale dans l'année 866.

Le nouveau pontife s'acquitta avec sollicitude de tous les devoirs de son ministère, et répara par sa prudence les maux qu'avaient causés l'opiniatreté de Lothaire et la longue vacance du siège. Dans ces temps difficiles et calamiteux il sut toujours se conduire avec une parfaite circonspection. Affligé des écarts et des scandaleux désordres du jeune empereur, auprès duquel il avait vécu plusieurs années, il en gémissait profondement devant le Seigneur et demandait, pour cette âme égarée par les passions, la grâce d'une conversion sincère. Ce fut même pour tâcher de ramener à Dieu ce prince déréglé, qu'il écrivit, de concert avec les autres prélats du royaume de Lothaire, une lettre aux évêques du royaume de Charles-le-Chauve, afin de faire tomber des bruits malveillants par lesquels on cherchait à

ébranler la fidélité des sujets de l'empereur. Un peu plus tard, il eut même la pensée de se rendre à Rome auprès du souverain pontife et du jeune et voluptueux Lothaire pour essayer de s'interposer dans l'affaire scandaleuse de son divorce avec l'impératrice Teutberge. Mais la justice de Dieu frappa bientôt après le coupable empereur, au moment où il venait par un affreux sacrilège de mettre le sceau à sa condamnation.

Le vénérable évêque, pendant son épiscopat, assista à plusieurs Conciles où il se fit remarquer par sa sagesse et son esprit de conciliation et de charité. On le rencontre à Soissons en 866, à Verberie en 869, à Troyes en 867, à Douzi en 871, à Chalons-sur-Saône en 875 et enfin à Ponthion en 876. Il ne parait pas nécessaire d'entrer ici dans le détail des raisons qui avaient motivé la tenue de ces différents conciles et des faits qui s'y sont passés : il nous suffit de reconnaître que le saint évêque Jean laissa partout après lui une réputation de vertu et de sainteté qui fait son plus bel éloge.

Aussi zélé pour la défense des droits de son église que pour la sanctification des âmes, Saint Jean s'opposa courageusement aux entreprises de quelques hommes violents, qui profitaient des troubles du royaume pour s'emparer des biens des églises et en particulier de ceux de l'abbaye de Lobbes. Il s'employa aussi tout entier pour la conservation des saintes reliques que la sacrilège cupidité des Normands forçait à renfermer dans des places fortes.

Flodoard, dans son histoire de l'église de Reims,

et d'autres auteurs anciens font connaître que des rapports intimes existaient entre l'archevêque Hincmar et le vénérable Jean, qui était un de ses suffragants. Ils étaient unis ensemble par une étroite amitié, et par une égale ardeur à s'instruire, à s'édifier et a travailler à la sanctification des peuples et à la gloire de l'Eglise. On voit dans une lettre rapportée par Baldéric, dans sa chronique de Cambrai et d'Arras, que Hincmar remercie l'évêque Jean des services qu'il lui a rendus, et le prie de lui envoyer un sermon de S. Augustin ainsi que le commentaire de Bède sur les proverbes.

Après un épiscopat de treize ans, rempli de tribulations, de travaux et de mérites, ce digne évêque remit paisiblement son âme à son créateur le 5 Août de l'année 879, laissant à son peuple une réputation de sainteté que des miracles confirmèrent bientôt. On rapporte entre autres faits extraordinaires, qu'un homme affligé depuis son enfance d'une contraction de nerfs, et qu'on avait amené sur un chariot près du tombeau du saint, y trouva la guérison de son infirmité.

Le corps de l'évêque S. Jean fut déposé d'abord dans l'église de Ste-Croix à Cambrai; mais dans la suite Gérard I, de Florines, le transporta dans l'église Notre-Dame, qu'on avait considérablement réparée et agrandie. Voici l'épitaphe qu'on lisait sur le sépulcre :

J'ai été nourri dans les palais des rois,
Où j'exerçais le ministère de chantre.

Non pour mes mérites, mais par la volonté du Seigneur,
J'ai été établi pasteur dans cette ville.
Avec l'aide de Dieu, j'ai toujours averti mon peuple
De fuir les séductions du monde, de chercher les joies véritables.
Maintenant mon âme est séparée de mon corps
Depuis que sept fois le jour du Seigneur a reparu,
Jusqu'à ce qu'ils se réunissent pour l'avènement de Jésus-Christ,
Alors que brillera le jour de l'éternelle lumière.
Vous qui lisez ceci, Frère, arrêtez un instant,
Et priez Dieu qu'il m'accorde le repos éternel.



LA PIEUSE ET BIENHEUREUSE THÈCLE, (1)

NÉE A ROUBAIX.

IXe. siècle.

A l'époque où les Normands exerçaient leurs ravages dans ces contrées, et portaient en tous lieux le pillage et l'incendie, vivait à Roubaix la pieuse et bienheureuse Thècle. Ce sont les titres que lui donne Cousin dans son Histoire de Tournai, et que répète après lui Raissius dans son Auctuaire des vies des saints Belges, par Molanus. Cette Dame était aussi distinguée par sa naissance et ses richesses que par ses éclatantes vertus et les œuvres de piété et de charité qu'elle pratiquait sans cesse. Sa conduite paraissait d'autant plus admirable, qu'elle vivait ainsi parmi des concitoyens re-

(1) Cousin, Hist. de Tournai, liv. II, chap. LXXX. — Stat. Syn. et vitæ Episc. Torn., p. XLVI. — Raissius XX feb.

tombés pour la plupart dans leurs anciennes erreurs et dans toutes les superstitions du paganisme (1).

Dieu, dans sa miséricorde, voulut récompenser la pieuse Thècle de sa fidélité à la religion, et la guérir en même temps d'une manière extraordinaire de la cécité, qu'elle supportait avec une inébranlable patience depuis plusieurs années. Une nuit donc, pendant son sommeil, elle vit paraître en sa présence un vénérable vieillard, d'un port majestueux et d'une douce gravité. Ses cheveux étaient blancs, et les ornemens dont il était revêtu d'une couleur semblable et très-éclatante. Ce vieillard était l'évêque S. Eleuthère. Ayant appelé la vénérable Thècle par son nom, il lui ordonna de dire de sa part à Heidilon, évêque de Tournai et Noyon, d'aller à Blandin lever de terre ses reliques qu'il trouverait près de l'autel de St.-Pierre. La vénérable Thècle, qui craignait quelque illusion, hésita d'abord et recourut à la prière pour connaître d'une manière certaine la volonté de Dieu. Le saint évêque lui apparut de nouveau une seconde et une troisième fois. Ne doutant plus alors des desseins du Ciel, elle se fit conduire auprès de l'évêque Heidilon, à qui elle raconta fidèlement tout ce qui s'était passé. Le prélat reçut avec une grande joie cette communication, la fit connaître aux principaux membres de son clergé, et se disposa avec eux à lever de terre les reliques de son saint et vénérable prédécesseur. Ayant donc convoqué plusieurs prélats et abbés et une grande partie de son clergé, il se rendit avec eux

(1) Multi idolorum cultores, qui Rubaci degebant, cò confluxerunt.... Stat. Syn. etc. . p. XLVI

au village de Blandin. Un grand nombre d'idolâtres qui habitaient Roubaix se rendirent aussi à Blandin pour assister à la cérémonie. Dieu permit que la pieuse Thècle y recouvrât la vue. D'autres guérisons extraordinaires furent aussi opérées en cette circonstance, comme le rapportent plusieurs graves auteurs. Cette cérémonie eut lieu un dimanche, dix-huit septembre, vers l'an 881. (1)

On ne sait rien de plus sur la vie de la pieuse Thècle. On voit seulement qu'elle obtint de l'évêque de Tournai quelques hommes apostoliques pour prêcher la foi à Roubaix et dans les environs, et y détruire le culte des idoles. C'était surtout sur une éminence au sud-est de la ville, et aujourd'hui connue sous le nom de Hameau de Barbieux, que les idolâtres se réunissaient pour adorer leurs fausses divinités.

Cette sainte femme, après avoir rendu à toute la contrée les plus grands services par sa piété et ses vertus, reçut la sainte communion des mains de l'évêque Heidilon lui-même, et remit peu après son âme à son créateur. Son corps fut inhumé à Blandin, dans l'église où avait été précédemment déposé celui de S. Eleuthère; mais dans la suite il fut transporté dans une chapelle de la même église.

« Dans le diocèse de Tournai, rapporte un savant ecclésiastique, on a fait long-temps la fête de l'élévation

(1) C'est par erreur que nous avons dit dans la vie de S. Eleuthère, T. I, p. 100, que son corps avait été transféré à Notre-Dame en 881; cette date ne doit s'appliquer qu'à l'invention de son corps à Blandin. Ce n'est qu'en 1064, sous l'évêque Bauduin, qu'il fut transporté à la cathédrale de Tournai.

du corps de S. Eleuthère le 9 juillet, qui est le jour où il fut exposé glorieusement, sur l'autel de Blandin, à la vénération des fidèles. Le 25 août 1064, par les mains de l'évêque Bauduin, les reliques du saint pontife furent transférées à la cathédrale de Tournai. On en fait annuellement l'office ce même jour dans tout le diocèse; mais à Roubaix seulement, jusqu'à la révolution, on a célébré la fête de l'invention du corps de S. Eleuthère, avec une grande solennité, dans l'église de Ste Elisabeth, dont la fondatrice paraît être issue de la famille de la vénérable Thècle. Cette fête arrivait le 18 septembre qui, selon Flodoard, est le jour même de l'ouverture du tombeau de S. Eleuthère, à Blandin, en l'année 881. »

S. ROTHAD, (1).

VINGTIÈME ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS.

L'an 886.

Aussitôt que l'on eut appris à Reims la mort du saint évêque Jean, Hincmar, métropolitain de la province, se hâta de donner les ordres que réclamaient les circonstances pour l'élection d'un nouveau pasteur. Ce fut alors qu'il écrivit cette lettre remarquable dans laquelle il explique avec

(1) Gall. Christ. t. III. — Hist. du Hainaut, t. II, p. 106 et suivantes.

détail comment on doit procéder dans ces élections pour répondre aux intentions de l'Eglise, et suivre les saints Canons qu'elle a portés. Toutes ces règles étant exactement observées, et les prières, les jeûnes et autres pratiques pieuses sagement recommandés en pareille occasion étant accomplis, le prêtre Rothad fut élu par les vœux unanimes du clergé et du peuple. Les plus anciens auteurs ne disent point où il est né, ni quelles fonctions il avait remplies jusqu'alors; mais tous font l'éloge de son éminente vertu qui lui mérita les honneurs de l'épiscopat.

On ne connait rien des actes de l'administration de S. Rothad. Selon toute apparence il assista en 881 au concile de Fismes, au diocèse de Reims, dans lequel on prit des mesures très-sages et devenues nécessaires à cause des violences des grands et des ravages continuels des Normands.

Ce fut cette même année que ces barbares, après avoir pris et brûlé la plupart des villes et des abbayes de ces contrées, vinrent attaquer Cambrai et Arras qu'ils prirent et où ils commirent les plus épouvantables ravages. Dans ces deux diocèses il n'y eut guère que les villes de Mons, Valenciennes et Douai qui résistèrent avec succès à ces pirates. (1)

Le vénérable Rothad ne survécut que quelques années à ces désastres auxquels sa vertu et sa charité le portèrent à remédier autant qu'il était en son pouvoir.

Il mourut saintement le quatorzième jour d'octobre

(1) Sub hoc episcopo Cameracum et Attrebatum urbes à Normannis capiuntur, fædanturque incendiis et cœdibus. Camer. Christ. p. 17.

de l'année 886. Son corps, déposé dans la basilique de St-Aubert, fut dans la suite transporté à Magdebourg en Saxe, pour répondre à une demande faite à l'évêque Fulbert par Othon-le-Grand, empereur de Germanie. (1)



LE BIENHEUREUX FOULQUES, (2)

ABBÉ DU MONASTÈRE DE St-BERTIN, PUIS ARCHEVÊQUE DE REIMS.

L'an 900.

Le Bienheureux Foulques, à qui de graves auteurs donnent même le titre de saint, naquit vraisemblablement dans les environs de la ville de Térouane. Il descendait d'une noble et illustre famille et comptait, dit-on, au nombre de ses parens les empereurs Guy et Lambert. De bonne heure il s'appliqua à l'étude des lettres et y fit de rares progrès. Mais c'est surtout dans la science des saints et dans la pratique des vertus qu'il se distingua dès sa jeunesse. C'est là qu'il acquit cette courageuse énergie et cette constance inébranlable qui en firent dans la suite un infatigable défenseur des droits de l'église et enfin un martyr.

Nommé chanoine de Saint-Omer, Foulques sentit

(1) Voir la Vie de S. Aubert, t. I, pages 242 et 243 de cet ouvrage.

(2) Gallia Christ. t. III p. 491. — Légendaire de la Morinie, p. 150. Gazet p. 278. etc.

naître dans son cœur le désir d'embrasser la vie religieuse. Il entra donc au monastère de S. Bertin où son rare mérite ne tarda pas à être apprécié par tous ses frères. Aussi, à la mort de l'abbé Hilduin qui arriva en 877, ils le nommèrent tous d'une voix unanime pour le remplacer et pour prendre les mesures que réclamaient les circonstances critiques dans lesquelles on se trouvait. A cette époque, en effet, les Normands portaient partout le ravage et la désolation. La ville elle-même ayant été prise par ces barbares, le 26 décembre de l'année 881, tout y fut brûlé à l'exception de la basilique de Saint-Omer qui était bien fortifiée.

Quand les Normands se furent retirés, Foulques s'empressa de relever les monumens détruits, et d'assurer par de bonnes murailles son monastère et la ville elle-même, qui prit dès lors le nom de Saint-Omer. Ce fut au milieu de ces travaux et de ces occupations importantes qu'il reçut la nouvelle de son élection au siége métropolitain de Reims, en remplacement du célèbre Hincmar, que la mort venait de ravir à son diocèse et à l'Eglise de France dont il faisait la gloire.

Le nouveau pontife marcha dignement sur les traces de son prédécesseur. Il s'occupa activement comme lui de tout ce qui pouvait contribuer à la sanctification de ses ouailles et à leur sécurité contre les Normands qui renouvelaient sans cesse leurs attaques. Lorsqu'il eut environné la ville de fortifications capables de résister à l'ennemi, il s'empressa d'aller reprendre les reliques de S. Remi, patron de Reims, au monas-

tère d'Orbais où on les avait placées pour les soustraire à la fureur des barbares. Foulques les plaça dans l'église de Notre Dame auprès de celles de S. Calixte de Cysoing, que l'on venait d'y transporter également. (1)

Le vénérable archevêque se faisait aimer et admirer de tous autant par les belles qualités qui brillaient en lui que par sa science et ses vertus. Les souverains pontifes, successeurs du pape Marin, sous lequel il avait été élu et de qui il avait reçu le pallium, lui témoignaient la plus grande confiance et entretenaient avec lui un commerce de lettres. L'un d'entre eux établit Foulques son légat dans l'Allemagne, et le chargea de plusieurs affaires très-importantes.

Tant de vertus et de succès déterminèrent les religieux du monastère de Saint-Bertin à élire de nouveau Foulques pour leur abbé, à la place de Rodolphe qui venait de mourir (892). Outre l'affection sincère qu'ils avaient pour lui et le vif attachement qu'ils lui avaient toujours conservé, une autre raison très-grave les engageait encore à faire ce choix. Le comte de Flandre, Bauduin, contre toutes les règles de la justice, voulait lui-même devenir abbé de Saint-Bertin, afin de pouvoir s'emparer des biens de cette communauté, comme il l'avait fait déjà plusieurs fois à l'égard d'autres monastères. On avait tout à craindre de la cupidité et de la violence de ce seigneur, si l'on ne prenait au plus

(1) C'est à cette même époque que le vénérable Foulques appelait à Reims le célèbre Hucbald, religieux de l'abbaye de Saint-Amand, pour y enseigner les lettres.

tôt des mesures fermes et irrévocables. Le vertueux Grimbald, qui, depuis la mort de l'abbé Rodolphe, gouvernait la communauté avec le titre de prévôt, se rendit lui-même auprès du roi de France, Charles-le-simple, et obtint de ce prince que Foulques fut donné pour abbé et pour défenseur à l'abbaye de Saint-Bertin. Cette mesure était peut-être la seule capable de soustraire la pieuse et paisible communauté aux violences de Bauduin et des hommes de guerre qu'il trouvait toujours disposés à favoriser ses iniques projets. Déjà, dès l'année 890, le vénérable archevêque de Reims avait convoqué tous les évêques de sa province à un Concile, dans lequel il avait été surtout question de condamner la conduite injuste du comte de Flandre. D'après les règles canoniques alors en vigueur, il aurait dû être frappé d'excommunication; mais les Pères du Concile, en considération des services qu'il avait rendus à l'église et à l'état en combattant contre les Normands, consentirent à suspendre la sentence. Un nouveau crime, plus grand encore que tous les autres, devait bientôt mettre à bout leur patience et attirer sur la tête du coupable la peine qu'il méritait depuis long-temps.

En effet, le roi Charles-le-Simple, irrité des exactions continuelles auxquelles se livrait son infidèle vassal, marcha contre lui et lui fit rendre, entre autres biens injustement usurpés, l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras. Le comte, qui voyait bien que le monarque agissait avec cette vigueur surtout par l'inspiration du vénérable Foulques, conçut contre le prélat

une haine plus vive encore. A plusieurs reprises il chercha, soit par lui-même, soit par d'autres, à l'amener à une cession de ses droits; mais l'archevêque, fort de sa conscience et des motifs qui déterminaient toute sa conduite, ne se rendit jamais. C'est alors que Bauduin médita sa mort, et se servit, pour l'exécution de ce forfait, de Winemare, comte de Lillers, à qui il avait inspiré sa haine et confié l'exécution de sa vengeance, Voici comment le Légendaire de la Morinie, d'après Marlot, auteur de l'Histoire de Reims, rapporte ce tragique évènement.

« Un jour que Foulques revenait de Compiègne, suivy de peu de personnes, il fut arrêté sur le chemin par le duc Winemare, qui lui parla d'abord assez courtoisement, comme s'il eût voulu procurer quelque bon accord entre lui et son seigneur; mais ayant changé de ton, les assassins environnent brusquement le saint prélat, le terrassent et le tuent à coups de javelot. Quelques siens domestiques, outrés de tristesse de voir leur maistre indignement porté contre terre, se prosternèrent sur son corps, et, transpercés de coups, moururent avec luy; d'autres, échappés du combat, retournèrent promptement à l'hostel, pour advertir les officiers de ce massacre. Cette nouvelle leur fit prendre les armes pour venger la mort de l'archevêque; mais les assassins avoient déjà pris l'essor. Ainsi levant le corps tout playé de coups, le transportèrent avec larmes et gémissemens en la ville de Reims, où estant lavé et mis en cercueil, il fut enterré fort honorablement en l'église de Saint-Remy. Ainsi mou-

rut Foulques, sage et vertueux prélat, la gloire de notre Belgique, l'œil veillant du royaume et la plus forte colonne de l'Eglise et de l'Etat. Winemare, qui avait exécuté la passion de Bauduin en l'assassinant, contre le respect qu'il devait à sa pourpre, fut excommunié par les évêques avec ses complices, et depuis frappé d'une playe incurable en tout son corps, par un juste jugement de Dieu, d'où la chair venant à se corrompre, servit d'aliment à une infinité de vers qui fit naistre une infection insupportable à ceux qui l'approchaient, accourcissant ses jours, qu'il acheva par une fin honteuse et misérable pour apprendre aux impies de craindre les jugemens de Dieu, et que le crime de ceux-là ne demeure jamais impuni, qui osent mettre la main sur des personnes consacrées par un tant illustre caractère. »

Telle fut la fin du vénérable Foulques qui mérita, par ses vertus et sa mort glorieuse, de prendre place parmi les défenseurs des droits de l'Eglise contre les injustices des méchants.



S. GRIMBALD, (1)

RELIGIEUX DE L'ABBAYE DE SAINT-BERTIN.

L'an 903 ou 904.

Un des religieux les plus savants et les plus saints que présentent les annales de l'abbaye de Saint-Bertin

(1) Boll. VIII julii. — Molanus, ibidem. — Légendaire de la Morinie, p. 147.

au neuvième siècle, c'est S. Grimbald qui y passa la plus grande partie de sa vie. Les auteurs ne sont point d'accord sur le lieu où il naquit. Meyer, dans ses Annales de Flandre, dit que ce fut à Tournai, d'autres croient que ce fut à Tournehem ou à Térouane même. Cette dernière opinion paraît peut-être la plus probable, surtout quand on considère que ses parents, qui étaient remplis des plus beaux sentimens de religion et de piété, le placèrent, dès l'âge de sept ans, dans le monastère de Saint-Bertin, afin qu'il y fût formé à la science et à la pratique du bien. Gotzelin, l'un des historiens de cette illustre abbaye, en parle en ces termes: « Tel qu'un nouveau Samuel, Grimbald se dévoua au culte du Seigneur dès sa plus tendre enfance. Elevé à Saint-Bertin, dans l'école de toutes les vertus, n'ayant de goût que pour les choses du ciel, il devint un homme parfait, et fut pour les anges un spectacle ravissant. Qui pourrait décrire toutes ses vertus! La nature lui avait prodigué les agrémens extérieurs. Il avait une bonté et une douceur inaltérables. Sa conversation était dans le ciel. Tous les objets terrestres lui étaient insipides, et il ne témoignait pour eux que du mépris. Les saintes lectures et l'oraison étaient ses occupations principales; c'était toujours avec peine qu'il était obligé de les abandonner. Il déclarait une guerre continuelle aux puissances infernales qui tentaient de corrompre son cœur; il les combattait avec les armes que lui donnait son innocence. » Telle fut la conduite du jeune Grimbald dès ses plus tendres années.

D'après les supputations des Bollandistes, S. Grimbald avoit dix-neuf ans quand l'abbé Hugues le reçut, en qualité de religieux, dans ce monastère où il avait passé sa première jeunesse sous l'abbé Fridogise. (1) Il devint aussitôt pour tous ses frères un modèle accompli de perfection religieuse. Nulle difficulté n'était capable de le rebuter ou d'affaiblir en lui cette énergique volonté qu'il avait pour faire le bien. Aussi ses supérieurs, qui s'applaudissaient sans cesse de posséder dans leur monastère un homme si précieux, ne tardèrent pas à l'élever au sacerdoce.

Le pieux Grimbald vivait tranquille dans sa chère communauté de Saint-Bertin, lorsque le roi d'Angleterre, Alfred-le-Grand, l'invita à venir auprès de lui communiquer, à des religieux qu'il avait réunis après les désastres des invasions danoises, les trésors de science que le ciel lui avait communiqués. Cette demande du roi d'Angleterre étonnera peu quand on saura que ce prince, dans le voyage qu'il fit à Rome, s'arrêta à l'abbaye de Saint-Bertin, où il eut occasion de connaître et d'apprécier la vertu et le savoir de

(1) S. Grimbald ayant vécu quatre-vingt-trois ans et étant mort en 903 ou 904, on doit admettre qu'il est né en 815. D'un autre côté, Iperius, dans sa Chronique de Saint-Bertin, faisant succéder l'abbé Hugues à Fridogise en 834, il faut en conclure que S. Grimbald avait environ dix-neuf ans quand il fut reçu dans la communauté, au moins comme religieux. Au reste, Iperius s'exprime de manière à faire croire que Hugues a reçu Grimbald à son entrée *en religion* et quand il avait déjà l'âge convenable. Voici ses paroles : Hic abbas (Hugo) regiminis sui primo anno, *juvenem* elegantissimum, beatum Grimbaldum recepit et studuit hujus monasterii *monachum*. Vide Boll. ad VIII julii, p. 653.

S. Grimbald. D'ailleurs ce monarque, depuis qu'il gouvernait l'Angleterre, avait un commerce de lettres avec Foulques, archevêque de Reims, et auparavant abbé de Saint-Bertin. De graves auteurs assurent que c'est dans cette circonstance que fut écrite la lettre suivante qu'on trouve dans les Annales d'Angleterre, publiées par Alford. Elle renferme l'éloge le plus beau, le plus complet du Bienheureux Grimbald, adressé au roi par Foulques lui-même. Voici quelques-uns des passages les plus remarquables: « Vous nous demandez, roi Alfred, un des nôtres et en particulier Grimbald, prêtre et religieux, afin qu'il soit employé à chasser les loups qui ont pénétré dans le troupeau du Seigneur, et qu'il soit chargé, comme pasteur, du gouvernement des âmes. Toute la communauté rend bon témoignage à ce religieux qui, dès sa plus tendre enfance, a été nourri par elle dans la vraie foi et la sainte religion, et que, selon les rites de l'église, elle a élevé successivement aux différents ordres jusqu'à la dignité du sacerdoce. Même elle le juge très-digne de la charge pastorale et propre à instruire les autres dans la vérité. Nous eussions préféré qu'il le fît dans ce royaume, notre patrie, et, par la volonté de Dieu, nous nous disposions à l'employer à la première occasion. Notre désir était d'avoir pour collaborateur dans notre ministère et pour coadjuteur très-prudent dans l'accomplissement de nos devoirs, celui que nous regardons comme notre fils très-fidèle; voilà pourquoi ce n'est pas sans une profonde douleur que nous souffrons qu'il nous soit arraché et qu'un si grand

espace de terres et de mers le sépare de nous. Au reste, la charité ne connait pas de préjudice, ni la foi de dommage, et il n'est point d'intervalle qui puisse séparer ceux qu'unit le lien de la véritable charité ; c'est pourquoi nous acquiesçons à votre demande, nous qui ne saurions rien vous refuser..... » La suite de cette lettre renferme encore quelques passages dans lesquels se reproduit l'éloge du vénérable prêtre dont le Bienheureux Foulques avait tant de peine à se séparer.

S. Grimbald partit donc pour l'Angleterre et se rendit auprès du roi Alfred, qui le reçut avec tous les honneurs dûs à sa sainteté et à son rang. Presque aussitôt le monarque réunit à Londres un Concile des évêques, des abbés et des principaux personnages du royaume. S. Grimbald y était présent. A la demande du roi, il prononça un discours remarquable, plein de sagesse et de gravité, sur la dignité de la nature humaine, que Dieu, dans sa bonté, a daigné, dès l'origine, créer à son image. Puis il montra comment, par l'ingratitude et le péché de nos premiers parents, cette dignité tomba et fut anéantie. Il ajouta ensuite plusieurs considérations très-importantes pour détourner ses auditeurs du vice et des passions charnelles, et les rappeler à une vie sainte, grave, chaste et sévère, à la grandeur d'âme et à un généreux mépris de toutes les choses terrestres. Il leur rappelait à la pensée le souvenir des bienfaits que Dieu leur avait accordés ainsi qu'à tous les hommes. Et afin de les détourner encore davantage du vice et de les exciter plus efficacement à la vertu, il leur rappelait les magnifiques récompenses promises aux

justes et les châtimens éternels réservés aux pécheurs. Tous ces discours qu'il prononça furent reçus avec de grands applaudissements et produisirent des fruits abondants dans les âmes. Ceux qui l'entendaient bénissaient le Seigneur et le remerciaient de ce qu'il avait envoyé vers eux un homme si saint et si versé dans la connaissance de sa loi.

Pendant son séjour en Angleterre, S. Grimbald correspondit avec zèle et succès aux intentions si sages du roi Alfred. Il enseigna les sciences sacrées dans la célèbre université d'Oxford, fondée ou du moins rétablie par ce grand monarque. Il paraîtrait même, d'après les annales de Winchester, que l'humble moine de Saint-Bertin a été le premier chancelier de cette école si renommée. (1)

Quoiqu'il en soit, S. Grimbald y enseigna pendant plusieurs années, ainsi que quelques compagnons qui l'avaient suivi. Malgré son savoir éminent et la supériorité de sa méthode, il ne put satisfaire l'esprit étroitement jaloux de quelques hommes. Leur prétention d'ailleurs de continuer une première école, qui, à les en croire, remontait à l'époque où S. Germain-d'Auxerre vint en Angleterre, leur inspirait un éloignement, une opposition même, qui trouve facilement son explication dans l'amour-propre si naturel de l'homme. Témoin de ces dispositions malveillantes et

(1) Anno Dominicæ Incarnationis DCCCLXXXVI (886) anno secundo adventûs S. Grimbaldi in Angliam, incepta est Universitas Oxoniæ. *Annal. Winton.* Ce texte, sans être exprès, donne cependant une grande présomption en faveur de notre opinion.

injustes, S. Grimbald, qui en toutes choses ne recherchait que la gloire de Dieu et le maintien de la paix, s'éloigna de ces lieux et revint dans son cher monastère de Saint-Bertin. Sa présence allait y devenir bien nécessaire.

En effet, peu de temps après son retour à Saint-Omer, l'abbé Rodolphe mourut, et le comte de Flandre, Bauduin II, chercha à s'emparer du monastère en s'imposant lui-même pour abbé, comme il l'avait déjà fait ailleurs. Dans des circonstances si critiques, S. Grimbald fit preuve d'une grande présence d'esprit et d'un admirable désintéressement. Député vers le roi Charles-le-Simple par ses frères, qui avaient en lui une entière confiance et qu'il dirigeait depuis la mort de Rodolphe, avec la qualité de prévôt, il déclara à ce prince que tous les religieux étaient disposés à quitter leur abbaye pour aller chercher dans un autre lieu un asile, s'il cédait aux injustes prétentions de Bauduin. Le monarque, frappé sans doute du rare mérite de l'homme de Dieu qui lui parlait, voulut le nommer lui-même abbé du monastère de Saint-Bertin, mais Grimbald refusa aussitôt, et comprenant parfaitement que pour en imposer au comte de Flandre et s'opposer à ses violences, il fallait un homme d'une grande autorité, il proposa au roi de nommer le Bienheureux Foulques lui-même, qui, déjà en plus d'une occasion, avait résisté à Bauduin. Le conseil fut accepté, et l'archevêque de Reims nommé pour la seconde fois abbé de Saint-Bertin.

On a vu dans la vie de ce vénérable prélat comment

il périt par la main des assassins, victime de son amour pour l'église et de sa fidélité à défendre ses droits contre l'injuste cupidité du comte de Flandre. A la nouvelle de ce meurtre, S. Grimbald comprit très-bien que cet oppresseur des libertés de l'église ne s'arrêterait pas à sa première victime, et qu'il chercherait à l'atteindre lui-même. Il sut bientôt, en effet, qu'on allait se mettre à sa poursuite, et pour accomplir la parole du Sauveur qui commande de fuir d'un lieu dans un autre quand on est persécuté, il retourna en Angleterre auprès du roi Alfred. Le monarque le reçut avec une extrême joie, et le nomma peu de temps après abbé du monastère de Winchester qu'il venait de bâtir. C'est là que ce pieux enfant de Saint-Bertin continua, jusque dans un âge très-avancé, au milieu de la famille spirituelle qui lui était confiée, les œuvres saintes et les vertus qu'il avait pratiquées dès ses plus tendres années.

Sentant que sa fin approchait, le vénérable vieillard demanda au Seigneur qu'il lui plût de lui envoyer une maladie longue et douloureuse qui le purifiât entièrement de ses moindres souillures et le préparât à entrer dans la cité céleste. Sa prière fut exaucée: une maladie aiguë le frappa bientôt après, et lui donna le moyen de souffrir pour Dieu et de laisser à tous ses enfants les plus touchants exemples de patience et de résignation. S. Grimbald remit paisiblement son âme à son Créateur le 8 juillet de l'année 903 ou 904, dans sa quatre-vingt-troisième année. Son corps, déposé dans le monastère de Winchester, ne tarda pas

à y recevoir les hommages des pieux fidèles qui avaient tous une très-haute idée de son éminente sainteté. Dès le milieu du siècle suivant, on trouve la prière suivante qui suppose que déjà l'on célébrait la mémoire du saint abbé. « Bénissez, Seigneur, tout ce peuple, réuni pour la solennité du très-Bienheureux confesseur Grimbald, et faites qu'étant fortifié par ses éclatants exemples, il mérite d'être inscrit au livre de l'éternelle béatitude. »



S. GÉRARD DE BROGNE, (1)

RÉFORMATEUR DE PLUSIEURS MONASTÈRES DANS LES DIOCÈSES DE CAMBRAI ET D'ARRAS.

L'an 959

Les invasions continuelles des Normands pendant le neuvième siècle avaient ruiné un grand nombre de monastères dans toute la France, et surtout dans les provinces du Nord. La plupart de ces maisons de prière et de travail, élevées autrefois par les Saints dont nous avons rapporté les vies et les œuvres admirables, étaient presque entièrement abandonnées. On ne rencontrait que dans quelques-unes un petit nombre de religieux, qui s'étaient réunis avec peine après ces longs désastres, et cherchaient mais en vain à rendre à l'ordre monastique

(1) Boll. III oct. — Fleury, Hist. Eccl., liv. LV. ch. 25. — Hist. de l'Ég. Gall., T. VIII, liv. 18. — Histoire du Hainaut, T. II. p. 161, etc.

sa ferveur et sa prospérité d'autrefois. Dieu dans sa bonté suscita alors des hommes selon son cœur ; il les remplit de son esprit, et leur fit opérer dans toutes ces communautés qui se rétablissaient les plus heureux changements C'est à ces vénérables personnages que l'on donne ordinairement le nom de réformateurs des monastères. S. Gérard de Brogne en est un des plus remarquables, et celui que le Seigneur envoya le premier dans ces contrées pour cette œuvre salutaire.

Il était né au village de Staves, dans le comté de Namur. Son père Stance était parent d'Haganon, ministre du roi Charles-le-Simple, et sa mère, Plectrude, était sœur d'Etienne, évêque de Liége. Dès ses premières années il se distingua par ses belles qualités et son horreur pour tout ce qui aurait pu souiller la pureté de son âme. Il fuyait la compagnie des jeunes gens vicieux, et ne se plaisait que dans les assemblées honnêtes ou dans les églises. La parole de Dieu faisait ses délices, et quand il l'avait entendue, il la gravait avec soin dans son cœur qui était comme un sanctuaire où l'esprit de Dieu se plaisait à habiter.

Le pieux Gérard dut cependant rencontrer bien des dangers pour son innocence dans la carrière des armes, qu'il embrassa comme presque tous les jeunes gens de sa condition. Attaché au service de Bérenger, comte de Namur, il fit avec gloire plusieurs campagnes sous ce puissant seigneur. Mais la vertu du jeune chevalier était encore ce qui brillait le plus dans sa personne. « Prudent dans le conseil, fidèle dans l'accomplissement des ordres qui lui étaient donnés, vrai dans ses discours, juste dans

ses démarches, il avait toutes les qualités du guerrier accompli. Déjà on le voyait exercer une religieuse influence sur tous ceux qui l'entouraient; et en même temps que sa charité, sa patience et sa douceur le rendaient cher à ses compagnons d'armes, il s'attirait aussi l'affection des pauvres et des malheureux par les secours qu'il leur procurait. En effet, Gérard trouvait des vêtements pour ceux qui étaient nus, des aliments pour ceux que la faim tourmentait; il assistait ceux qui étaient dans la peine, accueillait les orphelins, défendait les veuves, prenait en main la cause des opprimés, et donnait aide et assistance à tous les malheureux. Ainsi, continue son biographe, il se faisait dans le Ciel un trésor que la rouille ne peut gâter. »

Bérenger sut apprécier la haute vertu du jeune chevalier qui s'était attaché à son service. En toutes circonstances il se plaisait à lui témoigner son affection, et la confiance entière qu'il avait dans sa fidélité. Plusieurs fois il le chargea de négociations importantes, dont Gérard s'acquitta toujours avec zèle et succès. Mais le Seigneur, qui avait sur son serviteur de grands desseins, et qui voulait lui confier des affaires bien plus importantes, fit naitre peu à peu dans son cœur la pensée d'une vie plus parfaite, Le premier témoignage de ce travail intérieur de la grâce paraît surtout dans la construction de l'église de Brogne, que Gérard, encore laïque et chevalier, voulut bâtir dans un fonds de terre qui lui appartenait. Il y fit même placer des clercs pour célébrer les offices divins. Peut-être ne prévoyait-il pas encore que cette maison de Dieu allait

devenir l'origine d'une importante abbaye, dont il serait le directeur pendant bien des années. Voici comment s'accomplit ce dessein de la Providence.

Le comte Bérenger ayant chargé Gérard d'une mission auprès de Robert, duc de France, le pieux chevalier s'en acquitta et se rendit ensuite à la célèbre abbaye de Saint-Denis, près Paris, où il séjourna quelque temps. C'est là qu'il se sentit vivement pénétré du désir d'embrasser la vie religieuse. « Que faisons-nous, ô mon âme, se disait-il à lui-même? Pourquoi aimer encore des vanités? Que sert la gloire du monde? Où conduit la pompe du siècle? Est-ce que toutes ces choses ne sont pas frivoles et passagères? Ne s'évanouissent-elles pas comme la fumée, comme un nuage? Pourquoi rester indécis? Le monde passe et sa concupiscence passe aussi. Cherchons donc les choses éternelles et méprisons les passagères. Renonçons à tout afin de nous attacher plus librement à Jésus-Christ. « Gérard, rempli de ces pensées, revint dans son pays auprès de Bérenger, à qui il communiqua son désir d'embrasser l'état religieux. Ces paroles n'étonnèrent point le noble comte, mais elles lui causèrent une si vive douleur qu'il en versa des larmes en abondance : « O le plus cher de mes amis, dit-il à Gérard, vous voulez me quitter? Qu'est-ce donc qui a pu vous déplaire en moi! Ah! j'avais en vous une si grande confiance! Je me reposais sur vous avec une telle tranquillité! Non, si je ne croyais pas que c'est la volonté de Dieu qui vous appelle, nul homme sur la terre ne serait capable de vous arracher de mes bras. »

Quelques jours plus tard, Gérard se rendait auprès de son oncle, le vénérable Etienne de Liége : « Fils très-aimé, lui dit le pontife, et pour qui je ressens une vive affection dans le cœur, je viendrai à votre aide dans l'exécution de votre désir ; mais il faut que vous preniez garde de charger vos épaules d'un poids que vous déposeriez ensuite d'une manière humiliante. Votre dessein est très-louable sans doute, mais il parait difficile même aux hommes les plus parfaits. » « Mon père, répondit Gérard, j'ai souvent repassé ces choses dans mon esprit ; aussi n'est-ce point sur mes propres forces que je m'appuie, mais sur Dieu à qui j'ai confié mon âme et mon corps, et pour qui j'ai méprisé la gloire du monde avec les plaisirs. »

Toutes ses dispositions étant prises, Gérard demanda au digne prélat de lui donner sa bénédiction, puis il revint plein de joie au monastère de Saint-Denis, où il avait passé peu auparavant des jours si heureux. A peine eut-il revêtu l'habit religieux et embrassé la discipline de S. Benoît, qu'il se fit remarquer de ses frères par sa fidélité et son exactitude à tous les points de la règle. « Prévenant et respectueux envers les vieillards, affectueux avec les plus jeunes, prompt à obéir, il évitait jusqu'à la moindre transgression de la règle. Quelle louable soumission envers ses supérieurs ! quelle bénignité et quelle douceur envers tous ! » Après neuf ans de profession, S. Gérard, qui avait fait aussi de grands progrès dans la connaissance des lettres sacrées et profanes, fut ordonné prêtre par Adhelme, évêque de Paris.

L'année suivante, il se rendit à Brogne, lieu de sa naissance, pour fonder un monastère auprès de l'église autrefois bâtie par ses soins. Douze religieux de l'abbaye de Saint-Denis l'accompagnèrent, emportant avec eux, pour en enrichir la nouvelle communauté, des reliques de S. Eugène, évêque de Tolède, en Espagne. Le monastère de Brogne ne tarda pas à jeter un grand éclat dans toute la contrée, et l'esprit de ferveur et de régularité qui y régnait, attirait chaque jour de nouveaux sujets. Ce fut alors que Gislebert, duc de Lorraine, et Arnould, comte de Flandre, conçurent le projet de confier au vertueux Gérard la réforme des monastères qui se trouvaient dans leurs états. Etienne, évêque de Cambrai et d'Arras, adressa aussi la même demande au saint abbé, qui, malgré les répugnances de son humilité, ne put refuser de s'y rendre.

Parmi les nombreuses communautés dans lesquelles se transporta S. Gérard, pour rétablir dans sa première ferveur l'observance religieuse, on cite surtout celles de Marchiennes, de Saint-Amand, d'Hasnon, de Saint-Ghislain, de Saint-Vaast d'Arras, de Saint-Bertin, de Wormhoudt, d'Auchy-les-Moines, de Saint-Wulmer ou Samer, de Blangy, de Renaix et de Saint-Amé à Douai.

Après avoir opéré cette œuvre si difficile et si importante avec un zèle que les obstacles ne faisaient que redoubler, S. Gérard entreprit le voyage de Rome pour aller demander au Souverain Pontife quelques privilèges en faveur de son abbaye de Brogne. A son retour, il visita de nouveau toutes celles où il avait établi la

réforme, et rentra ensuite, épuisé de travaux et de fatigues, dans sa chère solitude, qu'il ne devait plus quitter. Il y mourut paisiblement, au milieu de ses nombreux disciples, le troisième jour d'octobre de l'année 959. Des guérisons extraordinaires, opérées à son tombeau, confirmèrent les peuples dans la haute opinion qu'ils avaient de sa sainteté. Son corps fut levé de terre en 1131, par les soins de l'évêque de Liége, Alexandre, et de Godefroi, comte de Namur. On lisait cette épitaphe sur son sépulcre :

Saint Gérard, issu d'une noble famille d'Austrasie,
Repose dans cet humble lieu.
Que tout le peuple se réjouisse d'avoir un tel patron pour défenseur,
Et que toute la terre de Brogne applaudisse à son chef.

Il y a entre Jésus-Christ et le monde une opposition essentielle que le Sauveur lui-même nous a manifestée dans son saint évangile. Ses maximes sont contredites par les maximes des mondains, ses vertus ont à lutter contre les passions qu'ils préconisent. Le vrai chrétien doit donc, au milieu du monde, renoncer à ses erreurs pour s'attacher à la sainte doctrine de Jésus-Christ. Il doit dire avec S. Cyprien : « Que celui-là aime le monde qui reçoit ses faveurs, qui jouit de ses plaisirs et de ses coupables voluptés ; pour le chrétien, que le monde a en horreur, comment pourrait-il aimer celui dont il est haï, et comment ne s'attacherait-il pas plutôt à Jésus-Christ qui l'a racheté et qui l'aime? (1) »

(1) S. Cyp. De Mortalitate.

S. BRUNON, (1)

ARCHEVÊQUE DE COLOGNE,

Réformateur de plusieurs monastères dans le Hainaut.

L'an 965.

L'œuvre sainte, commencée par le vénérable Gérard de Brogne dans un grand nombre de monastères des diocèses de Cambrai et d'Arras, allait être continuée et achevée par S. Brunon, archevêque de Cologne. Son frère, l'empereur Othon-le-Grand, lui ayant donné le gouvernement du royaume de Lorraine, dans lequel se trouvait alors compris le Hainaut, ce saint étendit surtout à cette province son zèle et sa sollicitude. Avant de rappeler ces travaux destinés à rendre à l'état monastique son ancienne splendeur, faisons connaître le digne prélat dont Dieu se servit pour opérer cette œuvre si importante.

S. Brunon était fils de Henri I, surnommé l'Oiseleur, empereur de Germanie, et de la respectable reine Mathilde. Dès sa plus tendre enfance il annonça des dispositions très-heureuses pour la piété et pour la science. Confié au sage et savant évêque d'Utrecht, Baudry, le jeune prince fit de très-rapides progrès. Ses connaissances dans les arts libéraux étaient remar-

(1) Boll. XI oct. — Hist. du Hainaut, T. II. — Annales de Hainaut, chap. XXIV, etc.

quables, et le goût extraordinaire avec lequel il se portait à l'étude, joint à sa facilité naturelle, le rendit, quoique dans un âge peu avancé encore, un des hommes les plus savants de son siècle.

A la mort de Vicfrid, archevêque de Cologne, le clergé et le peuple de cette ville demandèrent unanimement S. Brunon pour le remplacer. Il n'avait alors que vingt-huit ans; mais sa sainteté déjà éclatante, sa rare prudence et la sagesse qu'il avait déployée dans plusieurs affaires importantes, donnaient l'assurance qu'il administrerait bien ce grand diocèse. Le nouveau prélat justifia toutes les espérances que l'on avait conçues de lui. Il fut tout à la fois un saint pontife dans l'église de Jésus-Christ, un ange de paix dans les assemblées des puissants du siècle, un bon père et un pasteur au milieu de ses ouailles, et enfin un sage réformateur dans un grand nombre de monastères.

Outre celui de Soignies, qui avait été complètement ruiné par les Normands durant leurs invasions, les monastères de Sainte-Vaudru et de Saint-Germain à Mons, de Saint-Quentin à Maubeuge, furent rétablis et réformés par les soins de S. Brunon. On le rencontre aussi dans les communautés de Lobbes, d'Hautmont, de Saint-Ghislain, de Notre-Dame de Condé et de Saint-Géri à Valenciennes. Partout sa présence, ses bienfaits, et l'exemple de ses vertus opérèrent le plus grand bien dans les âmes, pendant les six années qu'il passa dans cette province.

S. Brunon mourut le 11 octobre 965, n'étant en-

core âgé que de quarante ans. La tendre charité qu'il avait toujours eue pour les pauvres le suivit jusqu'au tombeau; et il voulut qu'après sa mort, on leur donnât, chaque jour pendant un an entier, des secours très-abondants.

S. MACAIRE, (1)

PATRIARCHE D'ANTIOCHE.

Son apparition dans le diocèse de Cambrai.

L'an 1012.

A L'ÉPOQUE où l'évêque Herluin gouvernait les églises de Cambrai et d'Arras, le saint patriarche d'Antioche, Macaire, vint dans la première de ces deux villes épiscopales rendre ses hommages à la Mère de Dieu, dont le sanctuaire était déjà renommé au loin. Ce digne prélat est un des nombreux pèlerins qui, au XI[e] siècle surtout, se rendaient dans les différents lieux sanctifiés par la présence des corps saints ou par quelque dévotion particulière (2). Voici ce que les plus anciens auteurs nous apprennent sur sa vie.

S. Macaire était Arménien de naissance, et appartenait à une des plus nobles familles du pays. Il fut tenu sur les fonts de baptême par son oncle le célèbre Macaire, archevêque d'Antioche, qui prit soin de le

(1) Boll. x apr. — Offices propres du diocèse d'Ypres. On faisait dans ce diocèse l'office de S. Macaire avec trois leçons particulières.
(2) Circuibat loca meritis insignita Sanctorum. Boll. x apr. N° 30.

former lui-même dès ses plus tendres années à la pratique des vertus. Le jeune adolescent répondit parfaitement à la sollicitude dont il était l'objet. Il avança toujours de plus en plus dans la science et la piété, fut admis au sacerdoce quand il eut atteint l'âge requis par les saints canons, et fut même appelé un peu plus tard, par les vœux unanimes du clergé et du peuple, à remplacer sur le siége d'Antioche son vénérable oncle que la mort venait de ravir.

L'obéissance força S. Macaire d'accepter la charge redoutable qui lui était imposée. Quelque temps il la remplit avec tout le zèle que l'on pouvait attendre de sa piété et de son amour du prochain. Mais au milieu des honneurs dont il était environné, il sentit naître dans son cœur une pensée de renoncement et de sacrifice. Dieu l'appelait à un genre de vie extraordinaire, par lequel il voulait manifester, en plusieurs contrées éloignées, les vertus et les mérites de son fidèle serviteur.

S. Macaire se rendit incontinent à cette volonté du ciel, et ayant quitté sa ville épiscopale, il se rendit d'abord en Palestine. Là, il eut le bonheur de pouvoir répandre de pieuses larmes au tombeau de Jésus-Christ et de souffrir pour son amour toutes sortes de mauvais traitemens de la part des Musulmans, qui étaient maîtres du pays. S'étant ensuite embarqué pour l'Europe, il en parcourut successivement les principales contrées. Après avoir séjourné quelque temps dans la Bavière, il arriva dans les villes alors si religieuses et si catholiques de Mayence et de Cologne, où reposaient les corps de tant de saint martyrs

ou confesseurs. Il consacra quelques jours à leur rendre les hommages de sa tendre piété. De là S. Macaire se rendit à Malines pour y vénérer les reliques de l'illustre S. Rumold, patron de la cité. Un terrible incendie ayant éclaté durant la nuit, les habitants effrayés vinrent demander le secours de ses prières à l'archevêque pèlerin, dont ils avaient promptement reconnu l'éminente sainteté. Le prélat fit un signe de croix du côté où l'incendie était le plus violent, et au même moment les flammes s'arrêtèrent Quelques jours plus tard, S. Macaire était dans la ville de Maubeuge, où reposait le corps de l'illustre vierge Ste Aldegonde. Le saint y fut reçu dans la maison d'un homme de bien, appelé Durand, qui s'empressa de lui rendre tous les devoirs de la plus touchante hospitalité. S. Macaire séjourna quelque temps dans ce lieu, et comme la fatigue de ses continuels voyages avait altéré sa santé, il demanda à être saigné. L'hôte qui avait conçu pour le saint une vénération qui augmentait encore chaque jour par les rapports plus intimes qu'il avait avec lui, reçut lui-même le sang dans un vase. Appelant ensuite un de ses serviteurs, il le lui remit en lui recommandant de le conserver dans un lieu sûr. Mais celui-ci, loin de se rendre aux ordres de son maître, alla jeter ce sang avec mépris dans un lieu public. Presque au même instant, il était frappé d'une lèpre affreuse qui lui fit comprendre la gravité de sa désobéissance et du mépris qu'il avait témoigné pour un grand serviteur de Dieu.

En quittant Maubeuge, le saint se rendit à Cambrai.

A peine entré dans la ville, il se hâta d'aller rendre ses hommages à Dieu dans l'église de Notre-Dame. Il espérait pouvoir y passer la nuit en prières; mais le gardien du temple le força d'une manière peu respectueuse d'en sortir avant la fin du jour. S. Macaire souffrit cette humiliation avec patience, et se prosternant devant le portail de la basilique, il continua sa prière avec ferveur dans les ténèbres. Dieu alors, pour manifester la vertu de son serviteur, permit que pendant la nuit la porte du temple s'ouvrit d'elle-même. Le saint n'y entra pas cependant; mais il continua sa prière au lieu où il s'était arrêté. Le lendemain, à la première heure du jour, le portier étant venu, selon sa coutume, pour ouvrir la porte du temple, fut bien étonné de voir qu'elle l'était déjà, et que lesaint homme, qu'il avait vu la veille, continuait encore sa prière avec la même dévotion. Il comprit aussitôt la faute qu'il avait commise, et s'empressa de faire connaître à tous ceux qu'il voyait ce qui s'était passé. Bientôt toute la ville fut remplie du prodige qui venait de s'opérer, et voulut voir l'homme de Dieu qui se trouvait dans ses murs.

S. Macaire eut hâte de quitter ces lieux où son humilité lui faisait redouter des honneurs qu'il avait fuis dans sa patrie. Au moment où il passait dans la ville de Tournai, une épouvantable sédition éclata parmi les habitants. Ils étaient près d'en venir aux mains et de s'égorger les uns les autres, quand l'homme de Dieu, s'avançant au milieu de la foule frémissante de colère, lui présenta la croix du Sauveur et lui

adressa les paroles les plus capables de faire impression sur les cœurs. Peu à peu les ressentimens se calmèrent, et tous ces hommes qui avaient les armes en main pour répandre le sang de leurs concitoyens, rentrèrent dans leurs demeures en détestant leur fureur homicide.

De Tournai, S. Macaire alla à Gand, où il se retira au monastère de Saint-Bavon. La peste faisait alors de grands ravages dans cette ville, et le saint connut qu'il en serait bientôt attaqué lui-même. Il le déclara à ceux qui l'environnaient; mais en même temps il annonça aux habitants, pour les consoler, qu'il serait une des dernières victimes du fléau. Il mourut en effet le 10 avril de cette même année 1012, et la peste cessa presque aussitôt. Son corps fut levé de terre peu de temps après sa mort, par les soins de Bauduin, évêque de Tournai et de Noyon, et du Bienheureux Liébert, évêque de Cambrai et d'Arras. La cérémonie se fit avec beaucoup de pompe et de solennité, en présence de Philippe I, roi de France, et de Bauduin, comte de Flandre.

S. Macaire est devenu, depuis cette époque, un des patrons de ces contrées du Nord, et il est invoqué avec une grande confiance, surtout dans les pestes et les maladies publiques.

En 1615, ses reliques furent transportées à Mons, où une cruelle épidémie faisait de grands ravages. La contagion diminua aussitôt d'une manière sensible. Les habitants, pour témoigner à Dieu leur reconnaissance, firent travailler une châsse magnifique dans laquelle

ils placèrent les reliques du saint, qu'ils reportèrent ensuite à Gand avec tous les témoignages du plus profond respect.

Avant cette époque et depuis, un grand nombre de guérisons extraordinaires ont été opérées par l'intercession de S. Macaire, et elles ont augmenté partout la dévotion envers ce grand serviteur de Dieu. Dans la petite ville de Larna, entre Gand et Terremonde, il y avait même une confrérie érigée en son honneur et qui remonte à une très-haute antiquité. On croit, d'après une ancienne tradition, que le saint a passé dans ce lieu en se rendant à Gand.



LE B. FRÉDÉRIC, (1)

PRÉVOT DE L'ABBAYE DE SAINT-VAAST D'ARRAS.

L'an 1020.

Au milieu de ces fiers et brillants chevaliers que l'on rencontre dans les siècles les plus belliqueux du moyen-âge, dans ces châteaux et ces forteresses que la féodalité avait multipliés de toutes parts, Dieu alla plus d'une fois chercher des hommes selon son cœur, pour donner une grande leçon aux peuples. Il leur inspirait une pensée de renoncement et de sacrifice, et en faisait, sous l'action de sa grâce toute-puissante, des sujets d'admiration pour tous, et d'imitation pour

(1) Boll. Vita S. Rich., XIV Junii. — Godescard, 6 Janvier.

un grand nombre. Le Bienheureux Frédéric fut de ce nombre. Il avait pour père Godefroi, comte de Verdun, pour mère, Mathilde, fille du duc de Saxe, et était le second des cinq fils issus de ces deux nobles personnages. Dès sa plus tendre enfance on put remarquer en lui des dispositions très-heureuses pour la vertu. Elles se développèrent de plus en plus dans son cœur, et en firent en peu de temps un vaillant chevalier, un seigneur sage et modéré, et par-dessus tout un chrétien accompli. Humble au milieu des grandeurs, il trouva dans cette vertu des armes pour résister aux attraits des séductions mondaines, et des inspirations pour se montrer toujours affable, bienveillant et charitable envers les moindres de ses vassaux.

A une âme si bien préparée les sacrifices les plus héroïques devenaient faciles. Aussi n'est-on presque point étonné quand on voit ce pieux et illustre seigneur faire généreusement la donation de son comté de Verdun, dont il avait hérité à la mort de son père. Peut-être aussi était-il heureux de trouver une si belle occasion de réparer les torts de quelques-uns de ses ancêtres envers cette église de Verdun. Ce fut en 997, après la mort d'Adalbert II, son frère, évêque de Verdun, que Frédéric fit cette concession de ses domaines aux évêques du diocèse.

Après ce grand acte de renoncement, le noble seigneur, se faisant volontairement pauvre pour Jésus-Christ, entreprit un voyage dans la terre sainte. Sa foi et sa piété trouvèrent dans ces lieux sanctifiés par la vie et la mort du Sauveur un aliment inépuisable.

Au retour de ce lointain pèlerinage, il se rendit à Reims auprès du vénérable Richard, doyen de cette église métropolitaine. On croit qu'il y avait déjà des relations établies entre ces deux hommes de Dieu, dont les noms sont désormais inséparables.

En effet, au moment où Frédéric ouvrait son cœur à Richard pour lui manifester les désirs que le Seigneur y faisait naître, et pour lui demander les conseils de son expérience et de son amitié, celui-ci lui avoua qu'il se sentait, depuis quelque temps surtout, agité des mêmes pensées, et qu'il songerait sérieusement à quitter le siècle pour se consacrer à Dieu dans la vie monastique. Dès ce moment leur résolution fut prise, et ils commencèrent à délibérer pour savoir vers quelle maison religieuse ils dirigeraient leurs pas. Leur choix se fixa sur la communauté de Saint-Vannes à Verdun, qui jouissait d'une grande réputation de ferveur et de régularité. Ce monastère, ruiné autrefois par les barbares, n'avait que de faibles revenus, et imposait à ses membres des privations de tout genre. Il avait pour abbé un Irlandais appelé Fingen, homme d'une vertu et d'une austérité exemplaires. En voyant se présenter Frédéric et Richard, qui lui demandaient de les recevoir au nombre de ses enfants spirituels, il fut rempli de joie et rendit grâce au Seigneur de cette nouvelle consolation qu'il accordait à son église. Mais remarquant en même temps que ces deux personnages appartenaient à des familles nobles et riches, il craignit qu'ils ne pussent se soumettre aux observances et aux privations qu'imposait la règle de sa commu-

nauté. Il fit donc quelque difficulté pour les recevoir, et ne voulut enfin les admettre qu'après plusieurs épreuves auxquelles il les soumit. Elles ne servirent qu'à faire briller avec plus d'éclat les vertus des deux postulants. Frédéric, en particulier, s'étudiait à faire oublier à tous ses frères, par son humilité et son abnégation, de quelle race il était descendu. L'on ne pouvait s'empêcher d'admirer ce noble seigneur d'autrefois, devenu un pauvre moine, un infatigable serviteur, dans cette ville de Verdun où quelques années auparavant il commandait en maître. Alors aussi, malgré la vivacité de la foi dans le cœur des peuples, on avait peine quelquefois à apprécier cette sainte folie de la croix. Un jour même, Godefroi, frère de Frédéric, ne put s'empêcher de lui reprocher sa conduite. Etant venu le voir au monastère, il le trouva occupé à laver la vaisselle (1). « Quelle occupation pour un comte, lui dit-il, d'un air dédaigneux ? » « Vous avez raison, mon frère, répondit l'humble religieux, elle est fort au-dessus de moi, car qui suis-je pour mériter de rendre les moindres services à S. Pierre et à S. Vannes, patrons de cette maison? » Une autre fois, un des religieux voulant le déchausser, Frédéric lui fit cette réponse touchante: « A quoi me servirait-il d'avoir quitté les honneurs du siècle, si sans nécessité je recevais de mes frères

(1) Les envoyés du pape Grégoire X trouvèrent aussi l'illustre S. Bonaventure remplissant ce même ministère d'humilité chrétienne, quand ils venaient lui apporter le chapeau de Cardinal. Ainsi, dans ces siècles de foi, le sentiment religieux portait la science et la grandeur à s'humilier profondément pour la glorification de Dieu et l'édification des hommes.

les services qu'on m'a rendus autrefois dans le monde? Je ne suis point ici pour être servi, mais pour servir. »

Cette conduite du Bienheureux Frédéric fit la plus profonde impression, non-seulement sur les religieux de Saint-Vannes, mais sur des grands du monde, et en particulier sur les membres de sa famille. Herman, l'un de ses frères, voulut se consacrer à Dieu avec son fils Grégoire, dans cette même communauté, et sous la conduite du vénérable Richard, qui, à la mort de Fingen, fut nommé pour le remplacer.

Plus tard, ce saint personnage ayant été appelé au monastère de Saint-Vaast d'Arras pour y établir la réforme, il emmena avec lui le Bienheureux Frédéric, et lui confia les fonctions de prévot. Il s'en acquitta avec zèle et prudence jusqu'au jour de sa mort, qui arriva le 6 janvier de l'année 1020. L'abbé Richard fit transporter le corps de son pieux ami au monastère de Saint-Vannes à Verdun, et ne conserva à Arras que ses entrailles.



LE BIENHEUREUX BURCHARD, (1)

RELIGIEUX DE LOBBES, ÉVÊQUE DE WORMS.

L'an 1026.

Molanus et Gazet rapportent chacun dans leurs écrits une notice abrégée de la vie du bienheureux Bur-

(1) Natales SS. Belgii X Aug. — Gazet, Hist. Ecclés. des Pays-Bas, p. 61. Fleury, liv. 58, N° 52.

chard, évêque de Worms. Son séjour dans le célèbre monastère de Lobbes, où il acquit cette sainteté et cette science qui en firent dans la suite un des plus illustres évêques de son époque, demande que nous lui consacrions aussi quelques lignes.

Burchard était né dans la Hesse d'une famille riche et puissante. Après avoir étudié quelque temps à Coblentz, il se rendit à l'abbaye de Lobbes, qui jouissait alors d'une grande réputation de régularité et de science. Les maîtres les plus érudits et les plus exercés s'y rencontraient et formaient des élèves d'un rare mérite.

Framon, évêque de Worms, étant mort en l'an 1006, l'empereur Othon, qui connaissait la vertu et l'érudition de Burchard, le pressa vivement et le força d'accepter ce poste important, où il pourrait rendre de grands services à l'église.

Le nouveau prélat fit en effet la gloire et le bonheur de son diocèse pendant les vingt années qu'il l'administra. Sa charité envers les pauvres, son esprit de douceur et de modération, ses austérités et ses travaux extraordinaires lui ont acquis une juste réputation de sainteté. Au milieu des occupations et des sollicitudes multipliées du ministère épiscopal, le Bienheureux Burchard, aidé d'Albert, son ancien maître dans l'abbaye de Lobbes, composa un vaste recueil de Canons et de décrets, qui suppose dans son auteur une immense lecture et des recherches nombreuses. « C'est, comme dit un savant historien, une théologie morale et judiciaire, dans laquelle tout se tient. La règle, c'est

la parole de Dieu, interprétée et expliquée par son église. Tous les ordres de l'église et de l'empire y trouvent leurs droits et leurs devoirs, depuis le pape jusqu'au moindre clerc, depuis l'empereur jusqu'au moindre chef de famille. Maintenant, si cette règle ainsi expliquée et appliquée ne remédie pas à tout dans le temps, il y a un jugement dernier et général, il y a une éternité de peines et de récompenses. » (1)

Ce digne prélat, après une vie laborieuse et sainte, mourut paisiblement dans sa ville épiscopale de Worms, au mois d'Août de l'année 1026.



LE BIENHEUREUX THOMAS D'ARGENTEUIL,

PRÉVOT DE L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME A ARRAS.

L'an 1026.

Voici ce que rapporte sur ce vénérable personnage le R. P. Jean Hanart, dans son ouvrage intitulé : *Les bons Chanoines.* (2) Le bienheureux Thomas d'Argenteuil naquit de parens chrétiens qui l'appliquèrent à l'étude des sciences humaines et de la théologie. Il y fit en peu de temps de rares progrès, qui n'étaient surpassés que par ceux qu'il faisait dans la piété. Sa vertu, ses qualités et ses talents le firent choisir pour prévot de l'église d'Arras. Cette charge,

(1) Hist. de l'Egl. univ. par Rohrbacher, t. XIII. p. 220.

(2) Voir aussi Molanus, au 2 de Juin.

souvent très-dangereuse, parce qu'elle imposait l'obligation de résister aux mesures injustes et violentes de beaucoup de seigneurs à cette époque, trouva dans le bienheureux Thomas un homme ferme, juste et inébranlable jusqu'à la mort. Il la reçut, en effet, dans l'église même de Notre-Dame, de la main de quelques hommes dont il avait voulu réprimer les excès et les rapines. Ce fait se passa le deuxième jour de Juin de l'an 1026.

S. JORIO, (1)

EVÊQUE DU MONT-SINAI, MORT A BÉTHUNE.

L'an 1033.

La présence de ces saints étrangers, que signalent nos hagiographes à cette époque, était déterminée presque toujours par un sentiment de piété qui les poussait à entreprendre des pèlerinages lointains. Une religieuse tradition, conservée depuis huit siècles sans interruption par les habitants de Béthune, rappelle le passage dans cette ville et le bienheureux trépas d'un saint évêque, appelé Jorio, venu de l'Arabie dans ces contrées. Il avait pour père un homme d'une éminente piété appelé Etienne : sa mère aussi très-religieuse portait le nom d'Hélène; il avait sept frères, au nombre desquels

(1) Boll. XXVI Julii, etc.

plusieurs auteurs ont voulu compter S. Macaire, dont il a été parlé plus haut; mais cette opinion ne parait pas probable. Elle tient peut-être à l'explication inexacte d'un monument ancien, dont les lettres avaient été interposées, ainsi que le prouvent très-bien les Bollandistes dans leur savant commentaire.

On croit que S. Jorio était venu dans ces contrées pour rendre ses hommages à la Très-Sainte Vierge, dans le sanctuaire si renommé qu'elle avait à Boulogne.

Après avoir satisfait sa piété, il se transporta à Béthune auprès d'un habitant de cette ville, avec qui il avait eu autrefois des rapports très-vraisemblablement dans un voyage que celui-ci fit en Palestine. S. Jorio reçut de son hôte l'accueil le plus cordial et le plus chrétien; mais durant la nuit, une mort aussi prompte que douce enleva l'évêque pèlerin de ce monde et le transporta dans les cieux.

Le matin venu, toute la famille du pieux habitant de Béthune fut remplie de surprise et de douleur, en ne trouvant plus qu'un cadavre dans la chambre où la veille elle avait conduit l'homme de Dieu plein de santé. Craignant qu'un pareil évènement, s'il était connu, ne provoquât contre lui des mesures rigoureuses de la part de la justice, l'hôte de S. Jorio résolut d'enterrer le corps de son vénérable ami dans l'intérieur de son habitation et avec le plus profond silence. Mais bientôt des prodiges et des faits éclatants ne lui permirent plus de garder son secret, et il révéla avec sincérité aux magistrats tout ce qui s'était passé depuis l'arrivée de S. Jorio dans sa maison.

Les habitants de Béthune témoignèrent aussitôt le désir de voir rendre au saint évêque du Sinaï les honneurs de la sépulture ecclésiastique ; ce qui se fit avec une magnificence extraordinaire. Le corps, transporté à l'église de Saint-Barthélémi, fut déposé dans une chapelle à laquelle on donna son nom. Plus tard, sa tête séparée du corps fut placée dans la sacristie, et le reste de ses reliques dans une châsse précieuse sous le maître-autel. Dans une procession que l'on faisait chaque année à Béthune, le 26 juillet, on portait processionnellement cette châsse dans la maison où le saint avait rendu son âme bienheureuse à Dieu.



S. FRÉDÉRIC, (1)

CURÉ A VLIDERZE PRÈS D'ALOST.

XI Siècle.

Saint Frédéric ou Flédéric, comme l'écrivent plusieurs hagiographes, naquit dans les environs de la ville de Paris : c'est du moins l'opinion la plus généralement adoptée. Dès ses premières années, il fut appliqué à l'étude des lettres dans lesquelles il fit de rapides progrès. Son avancement dans la vertu n'était pas moins admirable, et à voir l'ardeur avec laquelle il se portait

(1) Boll. XIII Sept. — Molanus, ibidem.

aux œuvres de piété et de religion, on pouvait juger qu'il serait un jour un grand serviteur de Dieu.

Des circonstances inconnues amenèrent plus tard le vertueux Frédéric dans ces contrées, où on le voit desservir la paroisse de Vliderze, près d'Alost, dans l'ancien diocèse de Cambrai. (1) Il déploya, dans l'accomplissement des devoirs de sa charge, toutes les qualités d'un bon et saint pasteur. Attentif à instruire son troupeau des importantes vérités de la religion et des obligations qu'elle impose, il ne l'était pas moins à retracer dans sa conduite toutes les vertus de Jésus-Christ, le pasteur des pasteurs. Comme lui il travaillait à répandre partout l'esprit de charité, de concorde et de bienveillance mutuelle. Il ne pouvait, sans une vive douleur, apprendre que des haines et des divisions avaient éclaté entre quelques uns de ses enfants spirituels, et il faisait pour les réconcilier tout ce qu'on peut attendre d'un digne ministre de Jésus-Christ. Toute la vie de ce saint prêtre se consuma dans les obscures et pénibles fonctions de son ministère pastoral, que Dieu daigna combler de ses bénédictions. Le vénérable Frédéric était parvenu à une extrême vieillesse, lorsque, « déjà illustre par ses vertus et ses miracles, il rendit, plein de joie, à son Dieu, une vie qu'il avait consumée au service de l'église et de son troupeau. »

Un grand nombre de malades, et de sourds surtout, ont recouvré leur guérison par son intercession. Ces prodiges multipliés ont attiré de tout temps les populations voisines auprès de son tombeau, particulière-

(1) Cette paroisse appartient aujourd'hui au diocèse de Malines.

ment le trois de septembre, jour où l'on honore sa mémoire.

L'an 1545, Martin Cuper, évêque suffragant de Cambrai sous l'administration de Monseigneur Robert de Croy, fut prié de consacrer un autel dédié à S. Frédéric, et de lui assigner un jour de fête, et une procession annuelle le dimanche qui suit la solennité des apôtres S. Pierre et S. Paul. Quant à l'autel, il fut consacré la veille de l'exaltation de la sainte croix, 13 septembre, et ce jour fut désigné pour la célébration de la fête du saint dans la paroisse.

S. Frédéric est représenté partout, sur l'autel, sur la châsse qui renferme son corps, et sur les petits étendards ou images des pèlerins, avec le costume sacerdotal, et tenant en main un calice et une hostie.

Heureux celui qui, dans le calme et la simplicité d'une humble condition, sait trouver dans la religion le secret du bonheur en ce monde et le gage du bonheur ineffable de l'éternité. Pendant que les grands et les puissants du monde s'évanouissent dans les pensées de leur orgueilleuse ambition, dans la poursuite de richesses périssables, de plaisirs fugitifs et souvent criminels, lui, content dans l'état où la divine providence l'a placé, ne recherche d'autre bien que le service et l'amour de Dieu. Ainsi le Seigneur révèle les secrets de la sagesse aux humbles et aux petits, tandis qu'il les cache aux superbes enfants du siècle.

S. GUI, (1)

SOLITAIRE ET PÈLERIN.

XIe siècle.

Au milieu de ce onzième siècle que tant de calamités désolèrent, et qui vit surgir en différents lieux des hommes si tristement fameux par leurs excès et leurs crimes, les saints ne manquèrent pas à l'église. Il semble surtout que Dieu ait voulu les choisir alors pour la plupart parmi les plus humbles conditions, et jusque dans les endroits les moins connus. Ce témoignage nouveau de l'esprit de vie qu'il répand sans cesse dans la société chrétienne se révèle d'une manière frappante à cette époque, comme il sera facile de le reconnaître dans l'exposé des vertus et des œuvres admirables de S. Gui.

Ce saint était né à Anderlecht près de Bruxelles, dans la pauvre demeure d'un homme de la campagne. Il reçut cette première éducation religieuse et solide que les familles chrétiennes savaient, autrefois surtout, donner à leurs enfants, et il suça avec le lait maternel les sentimens d'une piété profonde et sincère. Tout petit encore, Gui aimait la prière, et il se dérobait de temps en temps aux regards de ses parents, pour aller, à

(1) Boll. XII sept. — Surius. — Raissius. — Godescard. — Gazet. p. 335.

l'écart, adorer Dieu et implorer ses bénédictions. Souvent aussi, quand il avait rempli ce premier devoir, le pieux enfant courait porter à quelque malade du voisinage les petites épargnes qu'il avait faites. Ses parents ne pouvaient s'empêcher d'admirer les belles dispositions de leur fils; les voisins de sa demeure étaient aussi charmés de son beau caractère et de sa touchante piété. Tous comprenaient déjà que le ciel avait des desseins sur Gui, et qu'un jour il deviendrait un grand serviteur de Dieu.

Ces prévisions ne tardèrent pas à se vérifier. Dieu commençait déjà à faire naître dans le cœur de cet enfant des pensées de retraite et de recueillement. Souvent on le rencontrait dans la société des vieillards et des personnes religieuses, et il aimait à entendre de leur bouche des paroles de piété et d'édification. Le récit des actions des pères du désert, d'un S. Antoine, d'un S. Arsène, avait pour lui des charmes particuliers. Un attrait vif et sensible l'attirait vers ce genre de vie, et il demandait sans cesse au Seigneur qu'il lui plût de lui donner les moyens de suivre les désirs que sa grâce lui inspirait.

Une prière adressée au ciel par un cœur si pur et si droit ne pouvait manquer d'être exaucée. Gui, quittant un jour sa demeure, pour chercher quelque solitude, rencontra l'église de Laken, dédiée à la Très-Sainte Vierge, et y entra pour adorer Dieu. Le pasteur du lieu, homme sage et d'une vertu éminente, le pria de passer la nuit dans sa demeure. Le lendemain matin, il demanda à son jeune hôte, dont il avait pu apprécier

déjà les aimables vertus et les excellentes dispositions, de rester avec lui.

Gui accepta avec transport une proposition dans laquelle il croyait reconnaître un témoignage de la bonté de Dieu sur lui et une manifestation de sa volonté. Il se réjouit d'avoir trouvé un lieu où il pourrait tout à la fois vivre saintement, et s'occuper des choses qui avaient toujours eu tant de charmes pour lui, la prière, la méditation, les austérités et toutes les autres pratiques de piété. De plus, il allait vivre sous la conduite d'un saint prêtre, et travailler avec lui à sa propre sanctification et au salut des âmes de ses frères. Comme un autre Samuel, il vivrait dans la maison du Seigneur, auprès d'un autre Héli, et accomplirait avec fidélité toutes les volontés du Seigneur. « Il est vrai, continue le pieux biographe de S. Gui, les œuvres que nous allons rapporter sont peu importantes auprès de celles que l'on pourrait dire; mais sachez, lecteur, que son âme était toujours bien préparée pour toutes choses. Ce même Créateur que nous admirons dans le firmament et les étoiles, dans les terres et les mers, dans les lions et les éléphants, nous l'admirons également dans les créatures moindres, dans les fourmis, les sauterelles, les abeilles, les mouches et dans les autres êtres; et en toutes ces créatures nous admirons un instinct qui nous étonne; ainsi l'âme des saints s'occupe avec la même sollicitude des grandes choses et des petites. » La vie de Gui, comme celle de beaucoup d'autres saints, nous présente ainsi un modèle parfait de fidélité dans l'accomplisssement des choses les plus

ordinaires et les plus communes. Or, il s'appliquait à entretenir dans l'église une continuelle propreté, et donnait à ce pieux devoir tous ses soins et sa bonne volonté. Aussi les autels étaient toujours brillants, les pavés nettoyés, les vases purifiés, les châsses des saints ornées. Ces occupations plaisaient à son cœur, et il y trouvait des jouissances ineffables. C'est là aussi, au pied des autels, qu'il puisait cet esprit de charité et de prière qui ne l'abandonnait jamais. Tous les pauvres du lieu le connaissaient, le vénéraient comme un ange du ciel et recevaient fréquemment de lui des secours et des consolations. Sa bienveillance, sa douceur, son esprit de bonté et d'affabilité lui gagnaient tous les cœurs. A cette affection si justement méritée se joignait aussi le respect que tous ressentaient pour sa vertu. Jamais en effet on ne voyait dans sa conduite la moindre inégalité, ni le plus léger oubli. Toujours calme, modeste et bienveillant, il cherchait à plaire à son Dieu par les actes de vertu qu'il pratiquait et par la vigilance continuelle qu'il apportait dans toute sa conduite. Les tentations mêmes que le démon lui suscita ne servirent qu'à augmenter ses mérites. Le vertueux Gui, en effet, n'oubliait jamais d'aller puiser dans les sacrements établis par Notre Seigneur Jésus-Christ les grâces qui devaient le rendre victorieux de toutes les attaques de l'ennemi. Une fois pourtant, le jeune homme se laissa tromper par le tentateur, qui, sous prétexte qu'il y opérerait plus de bonnes œuvres, chercha à l'entrainer dans le monde pour le perdre. Voici comment le fait est rapporté : Un soir, un marchand de

Bruxelles se présenta à la porte du pasteur de Laken, et reçut de Gui l'accueil bienveillant qu'il donnait à tous indistinctement. Après avoir admiré la bonté, l'affabilité et la charité de son introducteur, l'étranger lui parla de son négoce, et lui représenta qu'en se livrant comme lui à un commerce lucratif, il pourrait se procurer plus d'argent, et augmenter ainsi les aumônes qu'il se plaisait à répandre dans le sein des pauvres.

L'esprit des ténèbres se transforme quelquefois en ange de lumière, dit l'apôtre S. Paul; il paraît très-vraisemblable qu'il l'avait fait en cette circonstance; et bien que rien ne prouve une intention mauvaise dans le marchand qui faisait cette proposition à Gui, le regret vif et amer que ressentit bientôt celui-ci ne permet guère de douter qu'il allait être victime d'une illusion. En effet, ayant cédé à l'invitation qui lui était faite, Gui disposa tout pour le nouveau genre de vie qu'il se proposait d'embrasser. Mais cet homme de bonne volonté, un moment abusé, reconnut bientôt son erreur en voyant les obstacles étonnants que la Providence elle-même mit presque immédiatement à son entreprise. Gui, pour se punir de cette précipitation, qui lui paraissait comme un crime, s'imposa les plus effrayantes austérités, et adressa à Dieu les plus ardentes prières pour demander son pardon. Le ciel répondit à ses vœux en lui inspirant le désir d'entreprendre de lointains et pénibles voyages aux sanctuaires les plus vénérés de la chrétienté.

Quelque temps après, en effet, Gui se rendait à Rome, au tombeau des saints apôtres, et à Jérusalem,

où s'étaient opérés tant de mystères de notre sainte religion. Pendant sept ans le pieux pèlerin parcourut un grand nombre de contrées, édifiant les peuples par sa piété et sa charité, et les remplissant d'admiration à la vue des œuvres de pénitence qu'il accomplissait.

Un jour qu'il se trouvait à Rome, de retour de ses nombreuses pérégrinations, il aperçut le vénérable Wonedulphe, doyen de Laken, et d'autres compagnons venus avec lui dans cette capitale du monde chrétien. Tous s'étaient bien connus autrefois, quand ils habitaient la même contrée; mais la figure de Gui était tellement changée depuis son départ, par la fatigue des voyages et ses privations de tout genre, sa barbe et ses cheveux étaient si longs qu'aucun d'eux ne put le reconnaître. Gui, qui les avait bien remis, s'approcha de Wonedulphe et de ses amis, et les salua tous par leur nom avec les sentimens d'un profond respect. Puis, comme ils l'interrogeaient pour savoir qui il était, il leur répondit : « Frères très-aimés, je suis ce pécheur appelé Gui, qui habita autrefois en Brabant, dans l'église consacrée à Marie, la sainte Mère de Dieu, au village de Laken, et qui, à cause de l'amour de Dieu, a visité cette Rome, a même été jusqu'à Jérusalem, et qui jusqu'aujourd'hui a parcouru les différentes parties du monde, implorant la protection des saints. » En entendant ces paroles, les pieux voyageurs reconnurent celui qui les avait autrefois si long-temps édifiés pendant son séjour à Laken; et tout pénétrés de respect pour son éminente vertu, ils lui dirent: « Père

très-saint, ce n'est point le hasard, mais la seule grâce de Jésus-Christ, toujours disposé à exercer sa miséricorde, qui vous a dirigé vers nous; aussi nous prions votre bénignité, que, puisque vous êtes encore disposé à voyager et à souffrir beaucoup pour Dieu, vous daigniez venir avec nous à Jérusalem. Vous connaissez en effet beaucoup mieux que nous les chemins qui doivent nous y conduire, et les langues des peuples au milieu desquels il faut passer. » « Frères très-aimés, répond l'homme de Dieu, non seulement je suis prêt à aller à Jérusalem avec vous; mais, selon le commandement du Sauveur, je le suis, s'il le faut, à donner ma vie pour vous. » Tous alors s'embrassant fraternellement en Jésus-Christ, prirent leurs dispositions pour accomplir ce lointain pèlerinage.

Le Biographe de S. Gui ne donne pas plus de détail sur ce voyage que sur ceux qui l'avaient précédé; seulement il rapporte comment, à leur retour, quelques-uns de ces pieux pèlerins moururent et reçurent la sépulture des mains de Gui lui-même. Le vénérable Wonedulphe fut de ce nombre, et sur son lit de mort, il adressa à son saint ami les plus touchantes paroles. Il lui demanda entre autres choses d'aller annoncer à ses amis de Laken comment il mourait et les derniers vœux qu'il formait pour leur bonheur et leur salut éternel.

Après avoir rendu les derniers devoirs à son vénérable ami, S. Gui se prépara à retourner dans son pays. Il eut alors encore beaucoup à souffrir de la faim, de la soif et des privations de toute espèce. Mais au

milieu de ces souffrances il se réjouissait dans la pensée que les tribulations du temps n'ont nulle proportion avec la gloire de l'éternelle vie, et qu'il faut avoir combattu généreusement pour l'obtenir. Le saint homme arriva enfin à Anderlecht, épuisé par les fatigues et par un flux de sang qui avait ajouté encore à toutes ses douleurs. Là, il reçut l'hospitalité dans la maison d'un pauvre à qui il raconta les différentes particularités de son dernier voyage à Jérusalem, et surtout la mort si sainte du Pasteur Wonedulphe, dont le nom était connu et béni dans toute cette contrée.

La nouvelle du retour de S. Gui et du trépas de Wonedulphe parvint promptement à l'oreille de l'ecclésiastique qui remplissait la charge du pasteur durant son absence. Aussitôt il se hâte de venir auprès du pèlerin dont les forces étaient épuisées. Celui-ci lui remit alors l'anneau qu'avait détaché de son doigt le vertueux Wonedulphe dans ses derniers moments, pour qu'il le rapportât à ses amis du Brabant comme un témoignage de sa mort et de l'affection sincère qu'il leur conservait. Le vice-doyen reçut avec respect et en versant des larmes abondantes ce pieux souvenir : en même temps il voulut que Gui vînt partager sa demeure jusqu'à la fin de ses jours. Le saint fut donc transporté dans ce lieu ; mais la mort ne tarda pas à mettre un terme à ses souffrances et à lui ouvrir cette patrie céleste après laquelle il soupirait depuis si longtemps. Son nom était déjà connu et vénéré avant le commencement de ses voyages; mais il le devint bien plus encore quand on vit à quelle vertu sublime il était

arrivé au milieu de ces souffrances et de ces privations qu'il s'était imposées volontairement pour Jésus-Christ. Bientôt de nombreuses guérisons opérées à son tombeau augmentèrent encore la dévotion et la confiance des peuples envers ce nouveau patron que le ciel leur avait donné. On compte, en effet, une multitude de malades, d'infirmes et de malheureux qui trouvèrent auprès de ses restes sacrés la guérison de leurs maux. Cinquante ans environ après la mort de S. Gui, on éleva sur son tombeau une chapelle en l'honneur de la Sainte Vierge, dans laquelle un grand nombre de pèlerins venaient se recommander à sa puissante protection. Plus tard, Gérard II, évêque de Cambrai et d'Arras ordonna que ses os fussent transportés dans l'église du lieu, et cette cérémonie se fit avec une grande pompe et au milieu d'un immense concours de peuple.

Enfin en 1112, Odon, évêque de Cambrai, leva de nouveau de terre le corps du saint et plaça cette dépouille précieuse dans une châsse, pour être exposée à la vénération des fidèles.

S. Gui est invoqué pour la conservation des bestiaux. On le représente d'ordinaire avec le costume d'un pèlerin, le bourdon dans la main droite et deux palmes dans la main gauche; auprès de lui sont couchés un cheval et un bœuf. Au dessus de sa tête plane l'Esprit Saint, et des rayons se répandent à l'entour de l'homme de Dieu, dont les yeux sont fixés vers le ciel comme pour implorer les miséricordes du Seigneur. Les habitants de Laken mettent aussi quelquefois des clefs entre les mains de S. Gui pour signifier qu'il fut chargé du soin de leur église.

WONEDULPHE, (1)

DOYEN D'ANDERLECHT PRÈS DE BRUXELLES.

XI Siècle.

Raissius, dans l'ouvrage qu'il a composé pour compléter celui de Molanus sur les saints de Belgique, rapporte une notice sur Wonedulphe, à qui il donne le titre de saint. Ce vénérable personnage remplissait les fonctions de doyen de la collégiale d'Anderlecht. Il était rempli pour les pauvres et les malheureux d'une charitable compassion, qui le portait à leur procurer tous les secours en son pouvoir. On rapporte que, plus d'une fois, Dieu multiplia les provisions qu'il leur destinait afin qu'il put suivre plus facilement les mouvements de son cœur généreux. Ayant entrepris le pèlerinage de Rome avec plusieurs compagnons, il arriva qu'étant dans cette ville, ils firent la rencontre de S. Gui, ce pieux pénitent dont il a été parlé un peu plus haut. Wonedulphe et ses amis ne l'avaient point reconnu d'abord, tant il était changé; mais quand il leur eut dit qui il était et ce qu'il avait fait depuis son départ du Brabant, ils l'embrassèrent tous avec joie et remercièrent la providence qui leur présentait en la personne de Gui un homme si propre

(1) Boll. XII Sept. Vita Sti Guidonis N° 8, 9 etc. — Raissius XII Sept.

à les seconder dans le dessein qu'ils avaient formé de se rendre à Jérusalem. « Ce n'est point le hasard, père très-saint, lui dit alors Wonedulphe, mais la seule grâce de Jésus-Christ toujours disposé à exercer sa miséricorde, qui vous a dirigé vers nous. Aussi nous prions votre bénignité que puisque vous êtes encore disposé à voyager et à souffrir beaucoup pour Dieu, vous daigniez venir avec nous à Jérusalem ; vous connaissez en effet beaucoup mieux que nous les chemins qui doivent nous y conduire et les langues des peuples au milieu desquels il faut passer. »

Ce fut pendant le retour de ce voyage que le vénérable Wonedulphe mourut entre les bras de S. Gui lui-même. Lorsqu'il sentit les premières atteintes de la fièvre qui l'emporta, il comprit par une lumière surnaturelle que Dieu allait l'appeler à lui. « Père très-aimé, dit-il alors à S. Gui, je rends grâces de bouche et de cœur au Dieu tout-puissant qui remplit les vœux de ceux qui espèrent en lui. Bien plus, il a exaucé mes vœux au-delà de toute espérance : qu'il vous rende dans l'éternelle vie la récompense dûe aux œuvres de charité et de miséricorde que vous avez exercées envers nous. Lui même a daigné me révéler, à moi son indigne et pauvre serviteur, que l'heure approche où je paierai le tribut à la mort et rendrai à mon Créateur l'âme qu'il m'a donnée. Quant à vous, sachez que vous retournerez dans le Brabant, au lieu où le Seigneur veut que reposent vos os. C'est pourquoi, au nom de cette foi et de cette charité que Dieu a mises en vous, je vous prie d'annoncer, à mes amis et à ceux qui atten-

dent mon retour, ma mort dont vous allez être bientôt le témoin. Vous leur porterez en même temps cet anneau d'or, comme témoignage de la vérité, et afin que ne pouvant plus me voir au milieu d'eux ils ne cessent jamais d'espérer dans la bonté miséricordieuse du Seigneur. » Après avoir achevé ces paroles, le vénérable prêtre se recueillit un instant; puis, levant vers le ciel les yeux et les mains, il se recommanda de nouveau à Dieu et remit paisiblement son âme entre ses mains. Le ciel manifesta promptement, par des témoignages éclatants, la sainteté de son serviteur. Trois boiteux et deux aveugles furent guéris presque en même temps à son tombeau, sous les yeux de S. Gui et de plusieurs autres personnes. Tous y reconnurent une récompense de la tendre compassion que le saint prêtre avait témoignée toute sa vie aux pauvres et aux malheureux dont il était le père.

SAINTE OLLE, (1)

VIERGE, AU TERRITOIRE DE CAMBRAI.

XIe ou XIIe siècle.

Le nom de Sainte Olle, si populaire dans le Cambrésis, rappelle encore une de ces âmes innocentes dont la vie toute entière a été consacrée au service de

(1) Boll. IX Oct., p. 1045. — Molanus, ibidem.

Dieu. Elle a dû exercer une profonde impression sur l'esprit des habitants du pays, pour que, après tant de siécles, son souvenir, que nul évènement remarquable, nul indice même n'appuie, se soit conservé si fidèlement dans la mémoire des hommes. En effet, à part son existence et le lieu qu'elle a habité, tout le reste de la vie de Ste Olle est ignoré. Voici en quels termes s'exprime Molanus dans la notice qu'il lui a consacrée, au neuvième jour d'Octobre.

« Dans le territoire de Cambrai, on célèbre aujourd'hui la fête de Ste Olle, vierge, qui naquit et vécut dans un hameau proche de cette ville, sur le chemin qui conduit à Arras. Ce hameau porte aujourd'hui son nom. On rencontre sur cette route une église ou chapelle dédiée à la sainte et qui est très-fréquentée par les habitants de Cambrai. Je n'ai pu savoir encore si son corps y repose ou y a quelquefois reposé. » D'autres auteurs en parlent dans le même sens. Du-Saussaye, dans son Martyrologe Gallican, dit que les reliques de Ste Olle reposaient dans cette chapelle où elle recevait les hommages des pieux habitants du pays; mais il est permis de douter de la vérité de cette assertion, sur laquelle les autres hagiographes se taisent entièrement. (1)

De l'ensemble des observations faites par les plus savants critiques, il résulte que l'on peut fixer, avec les Bollandistes, la mort de Ste Olle, au XIe ou XIIe siècle. La raison sur laquelle ils s'appuient n'est pas

(1) La chapelle de Ste Olle était autrefois succursale de St-Aubert de Sailly.

péremptoire, sans doute; mais elle donne une forte présomption en leur faveur. Car, d'un côté, le nom de Ste Olle ne se trouve dans aucun des martyrologes qui précèdent cette époque, et de l'autre, il ne parait pas douteux que cette sainte serait plus connue, si elle avait existé dans des temps plus rapprochés de nous.

LE VÉNÉRABLE RICHARD DE ST.-VANNES, (1)

RÉFORMATEUR DE PLUSIEURS MONASTÈRES DANS CES CONTRÉES.

L'an 1046.

Au nombre des saints personnages dont Dieu se servit pour rétablir dans ces provinces l'état monastique, que de longues guerres et surtout les invasions des Normands et des Hongrois avaient presque entièrement détruit, il faut encore compter le Bienheureux Richard, abbé de Saint-Vannes de Verdun.

Il naquit d'une très-illustre famille du royaume, et fit de brillantes études à Reims, dont les écoles jouissaient, à cette époque, d'une grande réputation. Richard y acquit tout à la fois la vertu et la science, et s'y fit généralement admirer par la sagesse de sa conduite et les aimables qualités de son cœur. L'arche-

(1) Boll. XIV Junii. — Bald. Chron. Camer., lib. I cap. CXVI. — Gallia Christ., T. III, p. 259, 378, etc.

vêque de Reims voulant l'attacher à son église, le nomma chanoine et précenteur de sa métropole; mais le vertueux Richard sentait que Dieu l'appelaït à un autre genre de vie et à une retraite plus entière du monde. Il était tout pénétré de cette idée, lorsqu'un jour le noble comte Frédéric, parent de l'empereur S. Henri, vint communiquer à son ami le dessein que Dieu lui inspirait de quitter le siècle pour embrasser la vie religieuse. Le Bienheureux Richard vit dans cette rencontre un avertissement du ciel. Il communiqua à son tour à Frédéric les sentimens dont son âme était remplie, et tous deux, le cœur plein de joie, se rendirent à l'abbaye de Saint-Vannes, à Verdun.

A la mort de l'irlandais Finden, qui gouvernait cette communauté, l'évêque de Verdun, Haimon, nomma le Bienheureux Richard pour lui succéder. Le nouvel abbé ne tarda pas à se concilier les respects et l'affection de tous les religieux par la sagesse, la prudence et la fermeté qu'il déploya dans son administration. Il y avait dans ses manières un charme puissant et irrésistible, qui lui gagnait tous les cœurs; aussi beaucoup lui avaient-ils donné le surnom de *Grâce-de-Dieu*, pour indiquer ce don particulier que le ciel lui avait départi. La réputation de l'humble abbé de Saint-Vannes devint telle que son nom retentissait dans toute la France, et que beaucoup de princes, de prélats et de nobles seigneurs lui confiaient la direction ou la réforme de monastères qui leur étaient soumis, ou qui se trouvaient dans leurs états. Sur la demande de Baudri, évêque de Liége, il en-

treprit la réforme de l'abbaye de Lobbes qui, pour le temporel, dépendait de ce diocèse. Bauduin, comte de Flandre, lui soumit aussi, dans la même intention, les monastères de Saint-Amand, de Saint-Bertin, de Saint-Josse-sur-Mer, et plusieurs autres. Gérard I, évêque de Cambrai et d'Arras, qui avait pour le Bienheureux Richard une affection toute particulière, lui confia en particulier la réforme de celui de Saint-Vaast d'Arras, où le vénérable abbé eut à déployer toutes les ressources de son zèle et de sa prudence. (1)

Cette œuvre importante du rétablissement de la discipline soulevait quelquefois des oppositions très-vives, et qui, sans être générales, n'en devenaient pas moins un grand obstacle au bien. Plus d'une fois même la vie des saints réformateurs ne fut pas en sûreté dans ces asiles de la religion, où, à côté d'âmes pieuses, douces et pacifiques, on trouvait aussi des natures ardentes, des caractères inflexibles et souvent d'anciens hommes-d'armes, à qui la violence n'était pas encore tout-à-fait étrangère. Le Bienheureux Richard rencontra au monastère de Saint-Vaast d'Arras un de ces hommes, que la passion poussa à un attentat horrible et que le repentir conduisit ensuite à l'héroïsme de la vertu.

Leduin, c'était le nom de ce religieux, ne supportait qu'avec un dépit mal dissimulé, les changemens apportés par le Bienheureux dans certaines

(1) On trouve le B. Richard dans le catalogue des abbés de ces monastères; il est le trentième dans celui de Saint-Amand, le vingt-huitième dans celui de Saint-Vaast d'Arras.

pratiques contraires anx prescriptions de S. Benoît. Ce sentiment, nourri et entretenu dans son cœur, y souleva une de ces tempêtes, qui deviennent d'autant plus terribles, qu'elles surgissent dans une âme que la grâce enveloppe pour ainsi dire de toutes parts. Une nuit donc, pendant que toute la communauté était plongée dans le plus profond sommeil, Leduin, accompagné d'un autre religieux à qui il avait inspiré toute sa haine, se lève en silence, et prenant un glaive qu'il cache sous sa robe, il se rend auprès du vénérable Richard qui reposait sur sa couche. Déjà le malheureux avait le bras levé pour frapper, quand il sent tout-à-coup son bras se roidir et refuser de servir sa vengeance. Malgré la fureur qui le transportait, Leduin comprit que le ciel prenait lui-même la défense de sa victime. Cette pensée le fit aussitôt rentrer en lui-même et jeta dans son âme le trouble et les remords.

Quelques heures plus tard, le signal du lever était donné, et tous les religieux arrivaient au chœur pour chanter l'office. Leduin, malgré la fièvre violente qui l'avait saisi, et les terreurs secrètes dont son âme était remplie, se rendit à sa place ordinaire au milieu de ses frères. Il voyait à quelques pas de lui le vénérable abbé qu'il avait voulu assassiner cette nuit même, et sa présence réveillait en lui les remords les plus vifs et les plus poignants. Le souvenir de Jésus-Christ, dont on rappelait en ce jour même la douloureuse passion, contribuait encore à inspirer à l'âme du coupable religieux les sentimens de la plus profonde tristesse et du plus sincère repentir.

Tout-à-coup, au moment où l'on chantait la prière : « Seigneur, ayez pitié de nous, » Leduin quittant sa place vient se jeter aux pieds du vénérable Richard, et répète avec l'accent le plus touchant ces paroles : « Seigneur, ayez pitié de moi. » L'abbé le relève avec bonté, et comme l'office finissait, il le prend à l'écart, et lui demande ce que signifient cette douleur et ces pleurs qu'il répand en abondance. Leduin, prosterné de nouveau contre la terre qu'il frappait de son front en signe de repentir, était suffoqué par les sanglots et avait tous les membres violemment agités. Faisant un effort sur lui-même, il prend enfin la parole pour répondre à l'abbé Richard qui lui demande de nouveau le sujet d'une semblable douleur. « Mon père, dit Leduin, j'ai péché contre le ciel et contre vous : moi qui ne voulais plus être votre fils, je me suis fait votre persécuteur. » Tirant alors le glaive qu'il tenait caché sous ses habits : «Voilà, continue-t-il, le glaive que j'ai levé cette nuit sur votre tête pour vous frapper; mais Jésus-Christ vous a protégé. J'ai voulu vous tuer ; mais le Seigneur vous a défendu. J'ai tiré l'épée contre vous ; mais celui à qui appartient la force a arrêté mon bras ; il vous a délivré de la mort et m'a délivré en même temps du malheur de commettre un homicide. Pardonnez-moi donc, car je suis disposé à me convertir, à me rendre à vos avertissemens et à me soumettre aux règles par vous établies : seulement pardonnez-moi l'offense dont je me suis rendu coupable envers vous et priez Dieu pour moi. » Le vénérable Richard reçut avec bonté le fils pénitent que la grâce rame-

nait à ses pieds. Il lui donna tous les témoignages de l'affection la plus sincère et l'assurance du pardon. Dès ce jour, Leduin devint le modèle de tous ses frères par sa parfaite régularité, et dans la suite, il fut choisi pour remplir les fonctions d'abbé sous le vénérable Richard lui-même, que des affaires importantes appelaient souvent hors de sa communauté.

Après avoir travaillé long-temps et avec un grand succès à cette mission importante, le Bienheureux Richard se sentit inspiré du désir d'entreprendre le voyage de Jérusalem. Il y alla avec sept compagnons qu'il édifia constamment par son esprit de pénitence et sa tendre piété. A son retour en France, il vint prêcher dans la Normandie la *Trève-de-Dieu*, par laquelle on cherchait à mettre un terme aux guerres continuelles que se faisaient beaucoup de Seigneurs. Cette dernière œuvre accomplie, le digne abbé rentra à Verdun dans son monastère de Saint-Vannes, où, jusqu'à la fin de sa vie, il continua de donner à ses enfants spirituels les exemples de la véritable perfection religieuse. Il mourut paisiblement entre les bras de l'évêque de Verdun, le 14 juin 1046. Son nom est inscrit dans le martyrologe des Bénédictins, qui le regardent avec raison comme une des gloires de leur ordre.

S. GORDAINE, (1)

ERMITE PRÈS DE DOUAI.

Xe ou XIe siècle.

Au milieu des marais et des eaux croupissantes qui couvraient autrefois le pays où a été élevée l'abbaye d'Anchin, vécut, à une époque incertaine mais très-reculée, le saint ermite Gordaine. On ne connaît rien de son origine, ni de sa famille, ni des particularités de sa vie. Retiré dans cette île formée par les eaux débordées de plusieurs rivières, et qui rendaient alors ce pays presque inaccessible, il y mena une vie sainte et pénitente, et attira, par ses prières, sur toute la contrée, les plus abondantes bénédictions. Si parfois il sortait de son île par certains détours que lui seul connaissait, c'était pour aller répandre de nouveaux bienfaits dans les pays voisins. Aujourd'hui encore, on trouve au village de Montigny, près de Douai, une fontaine qui porte le nom de *Fontaine de Saint-Gordaine*. Le vénérable ermite ne laissa en mourant d'autre souvenir que celui de sa grande sainteté, qui resta profondément gravé dans la mémoire des habitants du pays.

« Long-temps après sa mort, dit le savant auteur

(1) Molanus, XVI oct. — Chron Ord. Bened. p. 282. — L'Abbaye d'Anchin, par M. Escallier, p. 14.

de l'*Abbaye d'Anchin*, on voyait encore les vestiges du petit oratoire en ruines qu'il avait élevé de ses mains. Il n'y avait personne dans la contrée de Pecquencourt qui, en mourant, ne voulût être enterré dans cette terre sainte. Mais le cimetière, devenu trop étroit, fut par la suite exclusivement réservé à la sépulture des moines d'Anchin.

« La fête de S. Gordaine se célébrait à Anchin le 16 octobre; on chantait l'office des confesseurs ; on y avait ajouté deux oraisons particulières à Sexte et à None. Cette fête, dans la suite, fut observée dans l'église collégiale de Saint-Amé de Douai, où le culte du vénérable ermite était en grande vénération. »

Les auteurs qui ont parlé de l'origine de l'abbaye d'Anchin rapportent, d'après d'anciennes traditions, que c'est S. Gordaine qui, dans une vision, inspira à Sohier et à Gauthier, seigneurs du pays et jusqu'alors ennemis acharnés, la pensée de bâtir ce monastère. Des peintures antiques confirment aussi cette croyance, qui servira encore à expliquer la pieuse vénération qu'on eut de tout temps dans la contrée pour le pieux ermite.



S. POPPON, Abbé, (1)

RÉFORMATEUR DE PLUSIEURS MONASTÈRES DANS CES CONTRÉES.

L'an 1048.

L'un des plus grands saints et des religieux les plus remarquables que présente l'histoire religieuse de

(1) Boll. xxv januarii. — Gall. Christ., T. III, p. 380 et 944.

ce pays durant le onzième siècle, est S. Poppon, dont le nom est inscrit au catalogue de plusieurs de nos anciens monastères. Sa vie, aussi variée qu'intéressante, est très-propre à édifier les âmes et à montrer d'une manière sensible la puissance de la grâce dans les hommes qui sont dociles à ses inspirations.

Ce saint naquit vers l'en 978, dans une partie de la Flandre que les auteurs ne déterminent point. On sait seulement qu'elle était arrosée par la Lys. Son père, qui était un noble seigneur du pays, s'appelait Tizekin, sa mère portait le nom d'Adelwe. Comme il était venu au monde avant le terme ordinaire et dans un état de faiblesse extrême, ses parents craignaient beaucoup de perdre ce fils, leur unique héritier. Mais Dieu exauça leurs ferventes prières en faveur d'un enfant sur qui il avait de grands desseins. Par le conseil de l'aïeule on enveloppa le nouveau-né dans une laine douce et chaude, jusqu'à ce qu'il eut acquis plus de force et de vigueur, et on conserva ainsi cette existence qui semblait à chaque instant devoir échapper.

Il y avait un mois à peine que le jeune Poppon était né, lorsque Tizekin son père, obligé de suivre, comme vassal, Arnould comte de Flandre et Godefroy son frère, qui allaient attaquer les fils de Renier-au-long-cou, comte de Hainaut, reçut une blessure mortelle, et laissa une veuve inconsolable avec un faible enfant. Cette mère vraiment chrétienne supporta avec résignation la perte d'un époux tendrement aimé, et dès ce moment elle ne pensa plus qu'à se dévouer entièrement à l'éducation de son fils. L'enfant répondit fidèlement

à ces soins : il puisa dans les leçons et les exemples de sa mère le goût de la vertu et cette douceur de caractère qui ne l'abandonna jamais.

Comme son père et comme la plupart des jeunes gens de sa condition, le jeune Poppon dût plus tard embrasser la carrière des armes. Il se fit bientôt remarquer entre ses compagnons par son adresse, sa valeur, et plus encore par l'affabilité de son caractère qui le faisait chérir de tous. Mais malgré la bienveillance qui l'entourait et les brillantes espérances qui s'offraient à lui, le vertueux guerrier ne se sentait pas d'attrait pour ce genre de vie. Les dangers sans nombre qu'il présente, la licence trop ordinaire de ceux qui l'embrassent, les écueils multipliés qui environnent surtout les jeunes gens, tout le portait à déposer le casque et le baudrier pour aller vivre dans quelque paisible monastère. Mais Dieu ne permit pas que ce pieux désir se réalisât aussitôt. Il voulut auparavant donner comme un nouvel exemple de la puissance de sa grâce dans un cœur droit, en présentant au monde ce jeune homme orné de toutes les vertus qui font le soldat chrétien. Sous la conduite d'un puissant chevalier nommé Thierri, auquel il s'était attaché, Poppon vécut donc saintement dans sa profession, et donna à tous ses compagnons d'armes des exemples d'innocence et de sainteté. « Ainsi, dit l'auteur de sa vie, sous le baudrier du chevalier il avait les pensées d'un prêtre, et l'austérité d'un religieux sous la cuirasse du guerrier. Ainsi l'on pouvait presque deviner dans ce soldat le futur prêtre et le pasteur des âmes. » Une

de ses occupations les plus douces était d'entendre la parole de Dieu dans les églises et d'y offrir sa prière au Seigneur.

C'est à cette époque que S. Poppon entreprit le voyage de la Terre-Sainte avec deux personnages d'une éminente piété. Le premier s'appelait Rotbert, le second Lausus. Ce pèlerinage, si cher alors à toutes les âmes fidèles, présentait beaucoup de difficultés, à cause des Sarrasins qui dominaient dans le pays et qui exerçaient toutes sortes d'avanies et de persécutions contre les chrétiens. Les trois pèlerins ne l'ignoraient pas ; mais cette considération ne fut pas capable d'ébranler la confiance qu'ils avaient en la protection du ciel. Quant au jeune Poppon, dit son biographe, une pensée secrète s'était déjà présentée à son esprit, et elle lui faisait espérer que peut-être il souffrirait le martyre pour Jésus-Christ dans ces lieux sanctifiés par sa présence adorable.

Poppon, Rotbert et Lausus partirent donc pleins de joie et d'espérance en Dieu. Ils ne tardèrent pas à se voir exposés à des dangers de tout genre, soit sur la mer qu'ils durent traverser, soit au milieu des peuples étrangers, soit surtout parmi les infidèles qui ne leur épargnaient ni les insultes, ni les affronts, ni même les mauvais traitements. La charité dont leur cœur était embrasé, leur inébranlable confiance en Dieu, les mirent au-dessus de toutes ces contradictions si capables de rebuter des courages moins éprouvés. Un seul désir semblait les absorber tout entiers, c'était celui de répandre leurs larmes et leurs prières sur le

tombeau du Sauveur des hommes. Aussi, qui pourrait exprimer les sentimens dont ils furent remplis au moment où ils arrivèrent devant ce précieux monument de la foi des chrétiens? Qui pourrait dire les paroles enflammées qui sortaient de leur bouche, les ardeurs qui embrasaient leurs âmes? Avec quels transports ils appliquaient leurs lèvres sur cette pierre du Sépulcre, dans ces lieux où s'étaient accomplis les grands mystères de notre sainte religion.

Quand les pieux voyageurs eurent satisfait leur dévotion, ils reprirent le chemin pour retourner dans leur patrie. En passant dans un lieu où s'étaient retirés, durant les persécutions, un grand nombre de serviteurs de Dieu, ils recueillirent plusieurs de leurs saintes reliques, qu'ils rapportèrent en Flandre. S. Poppon, en particulier, plaça celles qu'il avait dans un oratoire dédié à la Sainte Vierge et situé dans le lieu appelé Deynse. Des deux compagnons de Poppon, l'un, appelé Rotbert, se retira au monastère de Beaulieu, près de la ville de Verdun, et y vécut dans une grande régularité jusqu'à sa mort; l'autre, Lausus, préféra rester dans le monde, qu'il édifia constamment par la pratique des plus touchantes vertus. A sa mort, on l'enterra dans l'église de Saint-Jean, à Gand, qu'il avait fait bâtir. Pour Poppon, il continua de mener, dans la carrière des armes, la vie la plus exemplaire.

A quelque temps de là, il entreprit un nouveau pèlerinage: cette fois, ce fut à Rome qu'il voulut aller, pour visiter le tombeau des saints apôtres Pierre et Paul. Il eut pour compagnon de voyage Thierri lui-

même, ce noble et pieux chevalier, auprès duquel il avait fait ses premières armes. Au retour de ce pèlerinage, sur lequel les auteurs ne donnent aucun détail, Dieu ménageait une grande épreuve à la vertu et à la constance de ses deux fidèles serviteurs. Tout-à-coup Thierri fut frappé d'un mal violent qui le mit à deux doigts du tombeau. Le siége de la douleur était à la tête ; un délire complet s'était emparé du malade et ne permettait d'en recevoir aucune réponse. Par bonheur S. Poppon eut le temps de le faire transporter au monastère de Saint-Thierri, près de Reims, où les frères lui prodiguèrent tous les secours de la plus affectueuse charité. Leurs prières, celles de Poppon et du saint Patron de ce lieu, obtinrent la guérison du pieux chevalier. Pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, celui-ci lui consacra par avance l'enfant qui devait lui naître bientôt. En effet, son épouse ayant été heureusement délivrée, il donna à son fils nouveau-né le nom de Thierri. Plus tard, cet enfant devint un disciple de S. Poppon lui-même, et son successeur dans la charge d'abbé de Saint-Maximin de Trèves, à laquelle la Providence allait l'appeler bientôt.

Mais avant qu'il embrassât la vie religieuse, S. Poppon devait encore remporter sur lui-même une éclatante victoire. Attaché à la personne de Bauduin, comte de Flandre, son suzerain, il avait pris rang auprès de lui parmi les plus illustres chevaliers de la contrée, et était aimé de tous ses frères d'armes, à cause de son bon caractère et de ses belles qualités. Il l'était surtout d'un seigneur appelé Frumold, qui habitait les envi-

rons de Saint-Omer. Cette affection était partagée par le jeune Poppon, qui avait toujours trouvé dans ce noble chevalier les sentiments d'un père à son égard. Ces dispositions n'avaient pas échappé à l'œil attentif de Frumold ; aussi fit-il à Poppon la proposition d'épouser une de ses filles et d'entrer ainsi dans sa famille. Poppon ne fut pas insensible à ces avances. La pensée de contracter un mariage avec une jeune personne de grande vertu, de devenir le gendre d'un homme pour lequel il se sentait rempli de vénération, et qui lui promettait une partie de ses biens, toutes ces considérations faisaient sur lui une profonde impression. Il donna donc son consentement à l'alliance qui lui était proposée et se prépara à épouser la fille de Frumold.

Mais Dieu qui voulait s'attacher irrévocablement S. Poppon, et le faire servir à l'accomplissement de ses desseins, lui mit alors dans le cœur une pensée d'abnégation et de sacrifice. Le bonheur de la vie religieuse, les privilèges de la continence perpétuelle, et les récompenses particulières qui lui sont réservées dans le ciel, toutes ces pensées se présentaient tour-à-tour dans son esprit. Une voix intérieure lui faisait aussi comprendre que Dieu l'appelait à une consécration pleine et entière de lui-même à sa gloire et à la sanctification des âmes. Ces inspirations ne trouvaient point d'obstacles dans un cœur si droit, et elles y faisaient une impression très-vive. D'un autre côté, la promesse donnée à Frumold, la crainte de contrister un homme si vénérable et si plein de bonté pour lui, retenaient encore Poppon, et l'empêchaient de prendre

une détermination. Cependant le jour fixé pour la célébration des noces approchait, et le jeune chevalier sentait de plus en plus la difficulté de sa position. Un soir donc, ayant appelé quelques hommes de sa suite, il monta à cheval et partit avec eux vers la ville de Saint-Omer. Il espérait que Dieu, considérant la droiture de son cœur et de ses intentions, lui indiquerait d'une manière certaine et sensible sa volonté sur lui. Sa confiance ne fut pas trompée. Tandis qu'il était en chemin, il se trouve tout-à-coup environné d'une lumière éclatante qui l'éblouit, et lui ôte pour un moment la vue des objets qui l'entourent. En même temps une voix intérieure lui fait entendre que Dieu l'appelle à la vie religieuse, et qu'il a sur lui de grands desseins. Sur-le-champ le jeune homme déclare à ses compagnons qu'il faut rebrousser chemin et songer désormais à prendre un nouveau parti.

Rentré dans sa demeure, il déposa aussitôt ses armes et tous les insignes des chevaliers; puis il se dirigea vers ce même monastère de Saint-Thierri, où il s'était arrêté à son retour de Rome. Là il retrouva un vénérable religieux dont il avait alors fait la connaissance, et qui avait conçu pour lui une sincère affection. Ce religieux s'appelait Elbert, et il était frère de Gérard I de Florines, évêque de Cambrai et d'Arras. Comme Poppon, il avait renoncé à tous les avantages que lui offrait le monde, pour se consacrer à Dieu dans la solitude. Elbert présenta lui-même Poppon à l'abbé du monastère et aux religieux, et tous, en rendant grâces au Ciel, se réjouirent de compter parmi eux un jeune

homme de si haute espérance. Le néophyte, renonçant pour toujours au siècle, prit donc l'habit de l'ordre, et commença à donner à tous ses frères les plus touchants exemples de vertu et de régularité. On le confia à Elbert pour qu'il lui enseignât les lettres sacrées, et les règles du saint institut qu'il avait embrassé. Poppon y fit des progrès très-rapides, grâces surtout à son zèle et au désir extrême qu'il avait de procurer la gloire de Dieu.

On ne tarda pas à reconnaître l'éminente vertu du nouveau religieux. Dieu lui-même en donna bientôt un témoignage éclatant, et qui fit sur tous ses frères une douce et salutaire impression. Voici comment le rapporte l'histoire de sa vie. Quelque temps après son entrée en religion au monastère de Saint-Thierri, le Bienheureux Poppon fut chargé par son abbé de donner des secours aux pauvres, aux malades et aux affligés, qui se présentaient chaque jour en grand nombre à la porte de l'abbaye. Ce ministère de charité allait bien à son cœur compatissant, et il s'en acquitta avec une joie et un bonheur que l'on pouvait lire sur son visage. Or, un jour qu'il faisait la distribution ordinaire, il aperçut à l'écart un pauvre, dont les autres semblaient s'éloigner avec horreur, et qui lui-même paraissait honteux et embarrassé de sa personne. Poppon devina promptement que c'était un lépreux. Le cœur touché de commisération pour ce malheureux, il l'appelle, l'introduit dans la maison, et lui prodigue, sans le moindre signe de répugnance, tous les soins de la plus affectueuse charité. Le soir venu, il le fait rester à ses

côtés, et lui donne pour se couvrir la couverture dont il se servait lui-même contre le froid durant la nuit. A peine le lépreux s'est-il enveloppé dans ce vêtement, qu'il sent une chaleur inaccoutumée se répandre dans tout son corps. Une transpiration forte et abondante purifie en même temps les humeurs viciées qui causaient sa maladie, et il se trouve complètement guéri. A la vue de ce prodige, le Bienheureux Poppon est frappé d'étonnement et d'admiration ; mais en même temps son humilité s'alarme, et dans la crainte que le bruit de ce prodige ne se répande, il recommande au pauvre lépreux de garder le plus profond silence sur ce qui s'était passé. Toutes ces précautions furent inutiles : le fait arriva à la connaissance du religieux Elbert. Aussitôt Poppon, par un sentiment de modestie non moins touchant que sa charité se jeta à ses pieds, en le conjurant de ne parler à personne de ce qu'il avait appris. Ce ne fut que plus tard que cette guérison miraculeuse fut révélée par Elbert, et c'est de la bouche même de ceux qui l'avaient entendu, que l'auteur de la vie de S. Poppon l'a recueillie. « Je prends Dieu à témoin, dit-il, de la vérité de mes paroles. »

Le saint eut bien désiré terminer ses jours dans la paisible retraite où il était venu se dévouer tout entier au service de Dieu ; mais il entrait dans les vues de la Providence de l'employer à différentes œuvres importantes, et de faire briller aux yeux des peuples les trésors de grâces qu'elle avait mis en lui. Richard de Verdun, l'un des personnages les plus remarquables de cette époque, étant venu à l'abbaye de Saint-Thierri, y remarqua le

Bienheureux Poppon, avec qui il se lia d'une étroite amitié. Il ne pouvait assez admirer l'assemblage de vertus et de brillantes qualités réunies dans un religieux qui ne comptait encore que quelques années de profession. Aussi conçut-il la pensée de l'attacher à sa communauté. Poppon avait pour règle de ne rien faire sans l'agrément de ses supérieurs, et d'accomplir tout ce qu'ils pourraient désirer de lui. Il laissa donc les deux vénérables abbés agiter cette question entre eux; puis, quand à force d'instances et de sollicitations, le V. Richard de Verdun eut obtenu le consentement tant désiré, il partit avec lui pour son monastère de Beaujeu. Poppon s'y fit bientôt remarquer par son esprit d'obéissance, de douceur et de régularité; et l'abbé Richard ne tarda pas à lui confier quelques affaires importantes concernant l'administration de la communauté.

La vertueuse mère de S. Poppon vivait encore à cette époque, et s'appliquait à reproduire dans sa conduite toutes les vertus d'une veuve chrétienne. Le fervent religieux n'avait plus que ce seul objet de sa tendresse, qui reportât encore parfois sa pensée dans le monde, et il désirait vivement pouvoir procurer à cette mère chérie, qui avait si bien formé son enfance et sa jeunesse, le bonheur dont il jouissait lui-même, et l'assurance d'une vieillesse tranquille. Il se transporta alors en Flandre auprès d'elle, et la trouva très-disposée à aller terminer en paix ses jours dans quelque pieuse communauté. Ayant donc pris toutes les mesures nécessaires, la vénérable Adelwe suivit son fils

pour se rendre avec lui à Verdun. Tous deux reçurent une aimable hospitalité dans l'abbaye de Saint-Amand, où ils passèrent plusieurs jours dans des exercices de piété, après quoi, ils se transportèrent à Verdun. C'est dans un monastère de Bénédictines, bâti dans cette ville, que la pieuse mère de S. Poppon termina heureusement ses jours.

Pour lui, il accompagna, quelque temps après, au monastère de Saint-Vaast d'Arras, son abbé Richard, à qui le comte de Flandre, Bauduin, venait de confier le gouvernement de cette importante abbaye. Poppon, par son bon caractère et ses manières honnêtes, eut promptement gagné l'affection de ses frères. Il fut même nommé Prieur du consentement de tous. Cette charge, qui lui imposait l'obligation de veiller à la conservation des biens de l'abbaye, présentait, dans ces temps-là surtout, de grandes difficultés. Des hommes de guerre de la contrée, sans autre droit que celui de la force et de la violence, s'étaient emparés de plusieurs possessions très-considérables qu'ils refusaient de rendre. Le Bienheureux Poppon qui savait allier à la douceur et à la bonté une rare énergie de caractère ne se laissa point intimider par leurs menaces. Il en référa au comte de Flandre lui-même, qui força ces injustes ravisseurs de rendre le bien mal acquis à leurs légitimes possesseurs. Cette mesure irrita extrêmement ceux qu'elle atteignait, mais S. Poppon ne se laissa point effrayer; et malgré les piéges que la perfidie et la vengeance lui tendaient de toutes parts, il sortit vainqueur de cette lutte, où sa modération, sa

prudence et sa sagesse, se produisirent avec un vif éclat.

Ces qualités ne brillèrent pas moins dans une mission que le saint eut à remplir en Allemagne auprès de l'empereur Henri II. Là encore il se fit admirer par ses vertus et sa parfaite intelligence des affaires : aussi réussit-il, non-seulement dans la négociation qui lui avait été confiée, mais même dans des choses qui n'y avaient aucun rapport. En effet, le saint étant arrivé à la cour au moment où l'empereur et les grands officiers de la cour jouissaient du spectacle d'animaux féroces en lutte contre des hommes, il représenta si adroitemement et avec tant de force combien ces sortes de divertissements étaient contraires à l'esprit de douceur et de charité de l'évangile, qu'ils furent immédiatement interrompus.

Le Bienheureux Poppon, au retour de cette mission, reçut de ses supérieurs l'ordre d'aller à Verdun, où il reprit avec une admirable humilité les exercices ordinaires de la vie régulière. Il espérait que désormais on le laisserait tranquille dans cette sainte demeure, où il aurait voulu oublier tous les hommes pour ne songer qu'à son salut; mais bientôt il fut chargé de la direction d'une autre abbaye et d'une nouvelle mission auprès de l'empereur Henri II. Ce prince se trouvait alors à Strasbourg, et ce fut vers cette ville que se dirigea S. Poppon. Un jour qu'il marchait dans la campagne avec quelques frères qui l'accompagnaient, ils aperçoivent tout-à-coup un loup affreux qui, se jetant sur un berger, le renverse, le déchire à la gorge, et fait des ef-

forts pour l'entrainer. A cette vue, le saint pousse un cri, commande à ses disciples d'aller au secours de cet homme, et se met aussitôt lui-même en prière. Comme le pays était marécageux, il fallait faire un circuit assez long pour poursuivre l'animal. Les religieux courent sur les traces du sang qu'ils rencontrent, et trouvent à peu de distance le berger étendu par terre, et ne donnant plus aucun signe de vie. Ils le rapportent aussitôt et le déposent aux genoux du saint abbé, qui continua sa prière auprès de cet infortuné. A peine avait-il achevé que le berger ouvre les yeux, et se lève sans que l'on retrouve sur son corps la moindre apparence de blessure.

L'empereur Heuri II, qui avait conçu une profonde estime pour S. Poppon, éprouva une vive satisfaction en le revoyant auprès de lui. Il forma alors le dessein de le placer à la tête de l'important monastère de Staveloo, dans le pays de Liége, et s'adressa à l'abbé de St. Vaast d'Arras, pour qu'il consentit à cette nomination. Il fallut l'intervention du saint évêque de Cologne, Hérébert, pour déterminer Richard à céder un religieux qui lui rendait de très-grands services, et en qui il avait une entière confiance.

S. Poppon prit donc la direction du monastère de Staveloo; mais là aussi des persécutions l'attendaient de la part de plusieurs hommes puissants du pays, qui y exerçaient de continuelles violences. Il arriva même qu'un jour, pendant que l'abbé s'était transporté à Malmédi, autre monastère peu éloigné, ils se précipitèrent avec des gens armés dans celui de Stave-

loo, et s'y livrèrent à toutes sortes de profanations et d'excès. L'historien ne dit pas quelles furent les suites de cette aggression scandaleuse et sacrilége qui se représente en beaucoup de localités, et qui explique très-bien des désordres dont trop souvent on a rendu les religieux responsables.

L'empereur Henri, qui appréciait toujours de plus en plus les éminentes qualités de S. Poppon, le fit placer, deux ans plus tard, dans l'abbaye de S. Maximin de Trèves, pour y établir une réforme devenue nécessaire. Le saint s'y comporta avec une étonnante sagesse, et aidé du secours de Dieu, qui donna même des marques éclatantes de sa justice sur quelques religieux indignes de leur état, il se concilia la confiance et la bienveillance de tous. On put le remarquer bientôt aux témoignages de douleur et d'affliction que donnèrent tous les religieux pendant une grave maladie que fit le saint abbé. L'un d'entre eux surtout, appelé Ernest, jeune homme très-vertueux et qui avait embrassé la vie monastique sous la direction du Bienheureux Poppon, ne cessait de répandre des larmes et de prier pour son rétablissement. Ses vœux furent exaucés : S. Poppon recouvra la santé et vécut encore vingt ans, ainsi que Dieu avait daigné le révéler au jeune et fervent religieux.

Pendant ce long intervalle, S. Poppon rendit encore de nombreux services à la religion et à la patrie par son zèle, sa charité, et par l'influence qu'il exerça plus d'une fois auprès des grands. Il contribua surtout à rétablir la paix entre le roi de France, Henri I, et

l'empereur d'Allemagne, Conrad, qui avait remplacé S. Henri II sur le trône impérial. Ce prince, qui ressentait pour le vénérable abbé une grande estime, voulut le faire nommer à l'évêché de Strasbourg; mais S. Poppon résista toujours à ses instances. Il n'accepta que la charge pénible de visiteur des principaux monastères de l'empire. C'est en cette qualité qu'il parcourut les provinces pour examiner si la discipline religieuse était exactement observée partout. Plusieurs monastères de ces contrées le reçurent; on cite en particulier celui de Saint-Ghislain, où il nomma un abbé appelé Héribrand, et celui d'Hautmont qu'il confia à Ewerhelme. (1)

Tous ces travaux terminés, le saint rentra dans son monastère de Staveloo où il espérait vivre désormais tranquille au milieu de ses enfants spirituels; mais une nouvelle demande lui fut bientôt adressée par le comte de Flandre, Bauduin de Lille, qui le priait d'aller prendre la direction de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, où son souvenir s'était toujours précieusement conservé. S. Poppon y fut reçu par les religieux avec les témoignages du plus profond respect. Tous aussi se soumirent aux différentes dispositions qu'il prit pour rendre à ce monastère son antique splendeur.

Quand le Bienheureux Poppon sentit que sa fin approchait, il se disposa à retourner de nouveau à Staveloo; mais le comte de Flandre le pria de s'ar-

(1) Cet Ewerhelme fut dans la suite abbé du monastère de Blandinberg près de Gand. On lui doit la Vie de S. Poppon et une Vie de Ste Aldegonde.

rêter en passant dans l'abbaye de Marchiennes. Le saint y consentit à regret, car il avait hâte de rentrer au milieu des siens. La maladie, en effet, ne tarda pas à le surprendre parmi ces religieux de Marchiennes, qui lui prodiguèrent tous les secours et l'environnèrent des témoignages du respect et de l'affection la plus sincère. Après avoir reçu les derniers sacrements des mains d'Ewerhelme lui-même, qui s'était rendu d'Hautmont à Marchiennes, il recommanda aux disciples qui l'accompagnaient de faire transporter son corps à Staveloo. Puis, s'étant fait revêtir d'un cilice, il s'étendit par terre, les pieds nus, et commença lui-même les prières de la recommandation de l'âme, que les assistants achevèrent. S. Poppon rendit l'esprit aussitôt après, le vingt-cinq janvier de l'année 1048. Il s'opéra auprès de son tombeau de nombreuses guérisons qui augmentèrent encore dans l'esprit des peuples la haute idée que l'on avait généralement de sa sainteté.

On trouve le nom de S. Poppon dans un grand nombre de martyrologes. Le nouveau martyrologe romain, reconnu et augmenté par le docte Baronius, s'exprime en ces termes : « À Arras, dans les Gaules, la fête de S. Poppon, abbé illustre par ses miracles. » Quoique son nom fut déjà très-célèbre, ce n'est cependant qu'après son insertion dans le martyrologe romain que l'on commença à lui rendre un culte public. Le corps du saint fut levé de terre en 1624, par l'ordre de Ferdinand de Bavière, électeur de Cologne, évêque de Liége et abbé ou administrateur du monastère de Staveloo.

Que la vie de la plupart des hommes paraît insensée et digne de pitié, quand on la considère des yeux de la foi et en présence de la mort! Tout entiers aux folles joies du siècle, ils semblent avoir perdu de vue que cette terre n'est qu'un lieu d'exil et la vie un temps d'épreuves. « Hélas ! s'écrie S. Bernard, où nous pousse la folie de nos passions ? Rechercher les sollicitudes, s'abandonner aux écueils de ce monde, souffrir les vicissitudes de cette misérable vie, supporter le joug de la tyrannie du démon au lieu de se préparer à partager la félicité des saints et la société des anges ! Quelle folie ! (1) » Le Bienheureux Poppon, par sa vie si sainte, condamne cette conduite de la plupart des gens du monde. Il leur a montré, quand il portait les armes, comment on peut servir Dieu dans les conditions les plus difficiles, et plus tard il leur a fait voir comment les sacrifices les plus pénibles à la nature ne coûtent rien à un cœur docile à la grâce.



STE GODELEINE OU GODELIVE, (2)

MARTYRE.

Vers l'an 1070.

Les saints et les amis de Dieu ont été éprouvés de toutes les manières, et il n'est nulle situation en

(1) S. Bern. In Medit.

(2) Boll. VI Julii. Le peu de confiance que les savants Bollandistes donnent aux circonstances qu'on trouve dans la vie de Ste Godeleine écrite par l'anonyme de Ghistelles, et qui sont omises dans la narration du moine Drogon, nous a déterminé à user de la même réserve, et à suivre ce dernier auteur presque exclusivement.

ce monde, quelque triste et pénible qu'elle puisse être, qui ne trouve un remède et une consolation dans la vie d'une de ces âmes, en qui le Seigneur a fait éclater la puissance de sa grâce. Celle de Ste Godeleine en particulier présente ce touchant spectacle : elle prouve mieux que ne pourraient le faire tous les discours humains à quel héroïsme s'élève quelquefois la femme chrétienne, quand elle est soutenue par l'esprit de force dont la religion a seule le secret.

Ste Godeleine était née vers l'an 1049 dans le château de Longfort qu'habitaient ses parens. Son père, appelé Hemfrid, était seigneur de Wierre-Effroy, dans le Boulonnais, et il avait pour épouse une noble Dame, très-vertueuse comme lui et appelée Ogine. Le ciel leur donna trois filles; Ogine, Adèle et Godeleine ou Godelive. Ce dernier mot dans la langue du pays signifie *Amie de Dieu*. De bonne heure, la jeune enfant justifia ce nom par sa fidélité à tous ses devoirs, par son horreur du péché et de tout ce qui aurait pu déplaire à Dieu. Cette disposition à la vertu et cette crainte du mal ne purent échapper aux regards clairvoyants de la pieuse Ogine sa mère, qui ne négligeait aucun moyen pour porter ses enfants au bien. Son cœur éprouvait même une affection particulière pour la vertueuse Godeleine, comme si elle eût pressenti les malheurs qui devaient un jour l'assaillir ou bien qu'elle eût trouvé dans cette enfant des dispositions encore plus heureuses et une correspondance plus fidèle à ses soins.

Du reste, cette affection était payée de retour par la pieuse Godeleine. Difficilement on eut trouvé ma-

tière à quelque reproche dans sa conduite, tant elle avait de vigilance sur elle-même, tant son désir de plaire à Dieu était grand. Ce sentiment la portait aussi à prévenir jusqu'aux moindres désirs de ses parens afin de les satisfaire et leur témoigner toute sa bonne volonté.

Les indigents ne la trouvaient pas moins empressée à les secourir dans leurs nécessités,et plus d'une fois la jeune et pieuse Godeleine se priva des douceurs qu'on lui accordait et même des mets présentés pour son repas, afin de les partager avec les pauvres en qui elle voyait des membres souffrants de Jésus-Christ. Cette disposition de son cœur compatissant se révélait de toutes les manières, et l'on peut dire que sa charité la rendait ingénieuse pour soulager les malheureux qui se présentaient à elle. Comme plusieurs autres saintes, Godeleine eut à supporter les reproches que lui adressait l'intendant de la maison de son père; mais Dieu lui-même sembla vouloir justifier sa conduite en se montrant favorable à tous ses désirs charitables. Ces œuvres de miséricorde étaient encore relevées par les nobles sentimens et les intentions pures qui animaient toute la conduite de la vertueuse jeune fille. La prière, qui faisait ses délices, était pour elle une source de grâces, et elle y puisait avec abondance cette force et cet esprit de mortification qui devaient bientôt en faire une héroïne de patience et de résignation.

En effet, au moment où Ste Godeleine atteignait sa dix-huitième année, un grand nombre de jeunes

seigneurs, attirés par tout ce que l'on disait de ses vertus et de ses belles qualités, se présentèrent au château de Longfort pour l'épouser. L'un d'entre eux surtout, Bertolf de Ghistelles, en Flandre, faisait les instances les plus pressantes et aurait voulu conclure immédiatement une alliance qui devait, disait-il, mettre le comble à son bonheur. Hemfrid lui représenta vainement qu'il ne pouvait disposer de sa fille sans la consulter et sans savoir quelles étaient ses dispositions; l'impétueux jeune homme ne voulut pas se contenter de cette réponse, qui ne faisait qu'irriter ses désirs. Lui-même se présenta donc à la vertueuse Godeleine, et lui adressa, avec des présents, les protestations les plus capables de faire impression sur son cœur. La jeune fille répondit avec beaucoup de sagesse et ne dissimula pas la pensée qu'elle avait depuis long-temps de se consacrer entièrement au service de Dieu. Cette parole remplit l'âme de Bertolf d'une profonde tristesse: toutefois elle ne lui fit pas perdre l'espoir d'avoir un jour pour épouse celle dont les brillantes qualités et les vertus l'avaient si vivement frappé. Afin de réussir plus sûrement dans son dessein, il chercha à intéresser en sa faveur le comte de Flandre, son parent. Bauduin lui promit en effet d'intervenir pour lui dans cette affaire, et dans une assemblée des principaux seigneurs du pays qu'il convoqua quelque temps après, il manifesta clairement ses désirs au père de Ste Godeleine, en présence de Bertolf lui-même. Ce père, véritablement désireux du bonheur de sa fille et sachant apprécier toute l'importance d'une détermi-

nation semblable, déclara de nouveau qu'il ne pouvait disposer de sa main sans son consentement. Sur quoi Eustache, comte de Boulogne, se décida à faire lui-même une démarche auprès de la jeune Godeleine, afin de la déterminer à prendre pour époux le noble seigneur de Ghistelles. En voyant ces instances et ces vœux que tous lui manifestaient, et que sa famille appuyait fortement, Ste Godeleine crut reconnaître des témoignages de la volonté de Dieu. Elle donna donc son consentement à cette union tant désirée, et se prépara, par la prière et les bonnes œuvres, à se sanctifier dans ce nouveau genre de vie que, pour plaire à Dieu, elle allait embrasser.

Après que les noces eurent été célébrées avec une magnificence extraordinaire dans le château de Longfort, Bertolf se disposa à conduire dans sa demeure de Ghistelles sa jeune épouse, pour la présenter à sa mère. Il fut accompagné par un certain nombre de jeunes seigneurs qui servaient comme de cortège aux nouveaux mariés. La joie était grande parmi eux, et nul ne doutait qu'elle n'augmentât encore dans la demeure de Bertolf dont on approchait. Mais l'évènement devait bien changer toutes les prévisions. A peine la vertueuse Godeleine avait-elle paru aux yeux de sa belle-mère, que celle-ci sentit naître dans son âme comme une répulsion instinctive pour elle. Il n'y a que des haines nationales et des antipathies de races qui puissent expliquer une semblable opposition que n'appuie aucun motif réel ou apparent. Dans l'occasion présente, peut-être est-il possible de reconnaître la raison de

cette aversion et de cette haine dans les reproches mêmes qu'adressa la vieille mère à son fils et à sa belle-fille. Ces reproches, en effet, portent tous sur la couleur de ses cheveux qui étaient extrêmement noirs. Cette nuance laissait facilement deviner que la jeune fille était d'une origine Gallo-Romaine, et par conséquent très-opposée à celle de Bertolf qui descendait de la race Germanique, dans laquelle on ne rencontre guère que des cheveux blonds ou d'un chatain clair. Cette explication ne paraîtra nullement invraisemblable à ceux qui ont examiné avec soin l'origine des rivalités et des luttes religieuses et politiques des peuples au moyen-âge.

Dès ce moment, la vie de Ste Godeleine ne fut plus qu'un long martyre. Repoussée de sa belle-mère qui ne lui épargnait ni les injures, ni les affronts, ni les mauvais traitements, elle voyait encore Bertolf demeurer insensible devant ces outrages faits à sa compagne. Cette affection si vive qu'il avait ressentie pour elle semblait avoir disparu subitement en présence de sa mère, soit qu'il craignit de la contrarier, soit que déjà il partageât lui-même ses sentiments d'antipathie et de haine. Godeleine, seule et abandonnée de tous, remettait à Dieu le soin de sa vie et de son sort. Affligée d'une conduite qui lui paraissait le comble de l'injustice, mais entièrement soumise aux secrets desseins du ciel, elle demandait sans cesse au Seigneur la patience pour supporter des maux auxquels elle était si peu préparée. Dieu lui vint en aide et lui donna cet esprit de douceur et de constance contre lequel viennent échouer tous les efforts de l'enfer et la malice des

hommes. Comme si la vue de Godeleine fut devenue insupportable à Bertolf et à sa mère, on les vit reléguer cette jeune femme innocente dans un coin obscur du château. Pour sa nourriture on ne lui accordait qu'un morceau de pain; le serviteur qui le lui portait avait reçu l'ordre d'adresser, en même temps, à la malheureuse captive toutes les injures les plus capables de l'affliger. La sainte n'y répondait que par une inaltérable patience, puis, quand le misérable avait disparu, elle se hâtait de faire parvenir aux pauvres la moitié du morceau de pain qui lui avait été jeté. Bertolf, qui peut-être avait déjà formé le projet de donner la mort à son épouse, ordonna bientôt de diminuer de moitié la faible portion de pain qu'on lui portait chaque jour. A ces raffinements de malice et de cruauté la vertueuse Godeleine ne répondait que par des prières plus ferventes pour la conversion de son époux, de sa belle-mère, et pour elle-même. « O Dieu créateur de toutes choses, disait-elle, souvenez-vous, je vous prie, de ma fragilité, et ne m'abandonnez pas dans mon affliction. Vous qui délivrez ceux qui espèrent en votre nom, fortifiez-moi dans cette terrible épreuve, et bien que mon époux me retranche une partie du pain destiné à ma nourriture de chaque jour, vous, Seigneur ne me retranchez point votre bienveillance et votre bonté, et accordez-moi de vous être toujours agréable par mon entier dévouement à votre service. (1) »

Malgré la garde sévère que l'on faisait autour de l'épouse captive, le bruit de ses malheurs se répan-

(1) Boll. VI Julii, p. 410, N° 3.

dait aux alentours du château de Ghistelles et jetait dans toutes les âmes des sentiments de compassion pour la malheureuse Godeleine. Un jour, elle trouva le moyen d'ouvrir son cœur à une personne de confiance, qui l'engagea à fuir secrètement dans sa famille, s'offrant même de l'accompagner. L'entreprise était périlleuse ; mais Dieu permit qu'elle eût un plein succès. Godeleine, après bien des fatigues, arriva enfin au château de Longfort, où sa présence et le récit de ses malheurs firent naître dans tous les cœurs la plus profonde tristesse. Le père porta aussitôt sa plainte devant Bauduin, comte de Flandre, le priant de lui rendre justice. Le comte la renvoya par devant l'évêque de Tournai et de Noyon, Ratbode II, qui enjoignit à Bertolf de recevoir son épouse et de se comporter envers elle avec tous les égards dûs à sa qualité et à son rang. Le seigneur de Ghistelles se soumit en apparence, parce qu'il craignait les poursuites du comte de Flandre ; mais bientôt il retomba dans les mêmes excès et consomma enfin l'épouvantable attentat que l'innocente Godeleine semblait elle-même pressentir.

En effet, Bertolf, toujours excité par sa mère et par ses mauvaises passions, qui lui rendaient odieuse l'épouse la plus vertueuse et la plus aimable, résolut de la faire périr. Afin de cacher plus adroitement son dessein, il feignit une réconciliation avec Godeleine, lui rendit plusieurs visites, lui adressa des paroles très-affectueuses, et alla même jusqu'à lui demander pardon de la conduite qu'il avait tenue jusqu'alors à son égard. Sa mère elle-même s'efforça de dissimuler un

moment la haine profonde qu'elle portait à son innocente belle-fille et de cacher sous des discours flatteurs la noire perfidie qu'elle tramait. En effet, l'ordre était déjà donné de faire périr Ste Godeleine.

Après cette entrevue, qui fut la dernière, Bertolf, pour ne point être soupçonné de complicité dans le forfait qui allait se commettre, se rendit à Bruges et y passa la nuit. Pendant ce temps, deux de ses serviteurs, à qui il avait laissé ses instructions, attirèrent la sainte hors de ses appartements et l'étranglèrent avec une serviette préparée à cet effet. Le crime consommé, ils plongèrent dans une pièce d'eau voisine la tête de leur victime, qui avait laissé du sang par la bouche, le nez et les oreilles, puis ils la transportèrent sur son lit, afin de faire croire le lendemain qu'elle était morte d'une manière naturelle. Ce fut dans la nuit du 6 au 7 juillet 1070 que ce meurtre fut commis. Ste Godeleine était alors dans sa vingt-unième année, et il y avait trois ans qu'elle avait épousé Bertolf.

Celui-ci arriva de Bruges le lendemain et feignit de répandre des larmes en apprenant la mort de son épouse, qu'il avait lui-même condamnée. Malgré ses mensonges et les témoignages de sa tristesse hypocrite, il n'en passa pas moins dans toute la contrée pour le meurtrier de son épouse. Son repentir devait, dans la suite, confirmer d'une manière éclatante ce soupçon général. C'est, en effet, une tradition conservée précieusement parmi les religieux de Saint-Winnoc, à Bergues, que Bertolf mourut dans leur monastère après

y avoir fait pénitence de son crime. Les remords dont son âme était agitée avaient surtout augmenté, depuis le jour où une petite fille aveugle, qu'il avait eue d'une seconde épouse, se trouva guérie en mouillant ses yeux avec l'eau de l'étang dans lequel avait été plongée la tête sanglante de Ste Godeleine. Pour réparer ce meurtre dont la pensée le poursuivait partout, il fit différents pèlerinages s'imposa toutes sortes de mortifications, et enfin se retira au monastère de S. Winnoc, à Bergues, où il embrassa la vie monastique.

« La fille de Bertolf fit bâtir à Ghistelles, selon le désir de son père, un monastère de l'ordre de Saint-Benoît, sous l'invocation de Ste Godeleine, et se déroba ensuite au monde pour aller vivre elle-même dans cette solitude. Le puits sanctifié par le sang de la victime fut renfermé dans l'enceinte du monastère. Aujourd'hui il ne reste plus rien de cette antique abbaye des Bénédictines de Ghistelles. La tradition conserve encore le souvenir de l'emplacement du couvent, et les habitants du pays disent, en montrant la chapelle où coule une eau limpide, que là se trouvait l'abbaye, et que c'est de là aussi que Godeleine prit son essor vers les cieux. »

Le culte rendu à Ste Godeleine remonte à l'époque même de son bienheureux trépas, ou du moins à l'année où son corps fut levé de terre par l'évêque de Tournai et de Noyon, en 1084. Ces saintes reliques furent placées dans différentes châsses ou visitées par l'autorité ecclésiastique dans les années 1380, 1557, 1623 et 1719. Cette dernière reconnaissance des restes mor-

tels de la sainte fut faite par l'évêque de Bruges, Henri-Joseph, dans le diocèse duquel se trouve maintenant Ghistelles. Des parties de ces reliques, ont été depuis distribuées à différentes églises où le culte de Ste Godeleine s'est ainsi répandu. On en trouvait à Tournai, à Gand, à Sleydinghe près de Gand, à Ypres à Courtrai, au monastère d'Eechout, à Malines. La ville de Bailleul possédait aussi des reliques de Ste Godeleine: elles étaient renfermées dans une très-belle châsse en argent, et présentées à la vénération des fidèles à la fête de la sainte, dans la chapelle de Sainte Marie-Magdeleine. Ce jour-là, on célébrait la messe comme aux jours de fête, avec un sermon conforme à la circonstance. Dans l'après-dîner, on chantait aussi les vêpres solennelles. Les habitants des villages voisins venaient en foule pour se recommander aux prières de la sainte martyre de Ghistelles, et de toutes parts, dans sa chapelle, on voyait des *ex-voto* qui témoignaient des guérisons et des bienfaits obtenus par son intercession.

L'auteur anonyme qui a donné la vie la plus détaillée de Ste Godeleine termine son récit par ces touchantes paroles : « Salut, ô Godeleine, vierge sainte, miroir de patience, modèle d'humilité, splendeur des vertus, l'unique martyre de notre Flandre, la consolatrice empressée de tous ceux qui vous invoquent!.... Que Boulogne, qui a produit une vierge si noble, se réjouisse, et que la Flandre, enrichie de ses reliques et ornée de ses vertus se réjouisse pareillement. Et toi, terre de Ghistelles, trop heureuse de posséder un pareil trésor, tu serais bien à plaindre si tu te mon-

trais indifférente ou ingrate pour un si grand bienfait. Recevez donc, vous jeune fille très-sainte, nos hommages et nos vœux bien inférieurs à vos mérites. Acceptez les prières que nous vous adressons..... et priez sans cesse vous-même pour le peuple de Dieu. »



LE BIENHEUREUX RAYMARE, (1)

PRÉVOT DE LA COLLÉGIALE DE ST-AMÉ, A DOUAI.

Fin du XIe siècle.

On ne connait presque rien de la vie du Bienheureux Raymare. On voit seulement par un passage d'un privilège très-ancien accordé aux chanoines de Saint-Amé par Philippe I, roi de France, que ce prince fait l'éloge de Raymare, lequel avait été député vers lui à cet effet. De plus, lorsque, le 19 d'octobre 1078, Gérard II, évêque de Cambrai et d'Arras, transporta les reliques de S. Amé dans la triple châsse de bois, de plomb et de marbre, après les avoir enveloppées dans un drap de soie et d'or fin, le Bienheureux Raymare assista à cette cérémonie en qualité de Prévot.

Il mourut avec une grande réputation de sainteté et fut enterré au milieu de la basilique de St-Amé, dans un tombeau de marbre noir, poli, courbé en haut, long d'environ deux mètres et enclavé dans la muraille.

(1) Histoire des Saints de la Province de Lille, Douai, Orchies, etc., page 289.

Ce tombeau, découvert en 1637, époque où l'on fit des travaux dans cette église, attira l'attention du Doyen et du chapitre de la Collégiale de Saint-Amé, qui le visitèrent avec soin. Les ouvriers ayant fait de nouvelles recherches sous leurs yeux, trouvèrent une caisse en plomb dans laquelle il y avait une lame qui portait ces mots. « Ici reposent les os du Bienheureux Raymare, prêtre et prévost, qui ont été transportés par le prévost Robert au milieu de l'église en cette caisse, dans laquelle reposait auparavant le corps de S. Amé, évesque de Sens, notre Patron, l'an de Nostre Seigneur 1222. » Les os du Bienheureux Raymare, détachés les uns des autres, y étaient enveloppés dans une soie précieuse et de couleur bleue.

S. LIÉBERT, (1)

ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS.

L'an 1076.

Le nom de S. Liébert est un des plus beaux que présente au moyen âge l'histoire des églises de Cambrai et d'Arras. Ce pontife, dont la sagesse et les vertus jetèrent alors un si vif éclat, nous offre un de ces caractères dans lesquels se révèle surtout la noble simplicité de la religion. Tout en lui plaît et réjouit, et nul

(1) Boll. XXIII junii. — Bald. p. 354. — Baronius. Ann. Eccles. ad an. 1064. — Ferri de Locres. p. 212, etc.

n'est plus propre à montrer combien la foi relève les âmes par la noblesse des sentiments et la pureté des intentions qu'elle inspire, et comment elle sait donner cette douce fermeté, et cet esprit de bienveillance et de modération qui charment tous les hommes.

S. Liébert reçut le jour dans le Brabant d'une famille noble et puissante. Plusieurs auteurs disent qu'il était fils de la sœur de Gérard I de Florines, évêque de Cambrai et d'Arras. Ce qui est certain du moins c'est qu'il était parent de cet illustre prélat, et que ce fut près de lui qu'il se forma à la connaissance des belles-lettres et de la philosophie. Le pieux adolescent fit de rapides progrès dans ces études, et grâce à la droiture de son esprit et à la pureté de son cœur, il avança aussi à grands pas dans la carrière des vertus. Les difficultés que rencontre d'ordinaire le jeune âge pour maîtriser les penchants de la nature et la vivacité du tempérament ne paraissaient nullement ébranler sa constance, et tout annonçait que Dieu avait sur lui des desseins pour l'avenir. Déjà le jeune Liébert ne cachait pas l'attrait qui le portait au sacerdoce, et bien que ses parents eussent l'intention d'en faire un héritier de leurs richesses et de leurs dignités, on voyait que son âme aspirait après le bonheur de se consacrer à Dieu sans réserve.

Le vénérable évêque Gérard I se réjouissait beaucoup devant le Seigneur en considérant les rares progrès que faisait son cher neveu Liébert, et les saintes dispositions qui l'animaient. Aussi, quand le cours de ses études fut terminé, bien qu'il fut encore dans un âge

peu avancé, il le chargea d'enseigner lui-même aux autres les lettres sacrées et profanes. Le jeune Liébert se montra digne de la confiance qu'on lui témoignait, et il s'acquitta de cet emploi avec un plein succès. Il savait tempérer la sécheresse de certaines études par l'attrait innocent et la sage variété qu'il leur donnait, tellement que le cœur de ceux qui l'écoutaient était touché en même temps que leur esprit était éclairé et orné des plus belles connaissances. « Et ainsi, continue son biographe, ce très-prudent docteur conservait l'éloquence et la beauté du langage harmonieux des auteurs païens, qu'il faisait servir à relever la beauté de la céleste doctrine et des divines écritures. Science sage et très-profitable, que l'on acquiert dans les études de l'école, et que l'on allait ensuite communiquer aux peuples. » Ce fut pendant qu'il était ainsi préposé à l'enseignement, que S. Liébert fut élevé à la dignité du sacerdoce, qui donna encore un nouvel éclat à ses vertus et à ses éminentes qualités.

Cependant son vénérable oncle entendait, avec une satisfaction bien légitime, les louanges que tout le monde rendait à la piété et à la science de son neveu. « Chacun l'entretenait de son étonnant savoir, de la sagesse de ses discours, de sa continuelle sollicitude, de sa vie pure et sainte. » Aussi, sentant que les infirmités de l'âge ne lui permettaient plus de suivre avec la même activité toutes les parties de la vaste administration de ses deux diocèses, il songea à retenir Liébert auprès de sa personne, et à lui confier certaines affaires importantes ainsi que la direction de sa

maison. Le saint prêtre fut donc rappelé de l'école où il instruisait la jeunesse, et commença à diriger les officiers et les familiers du palais épiscopal et à exercer encore d'autres charges. Il sut, dans ce poste difficile, se faire aimer et respecter, grâce à la bonté qu'il témoignait indistinctement à tous ses subordonnés, et à la parfaite exactitude qu'il apportait en toutes choses.

Au milieu de ces occupations multipliées et sans cesse renaissantes, les années s'écoulaient rapidement et donnaient au Bienheureux Liébert une plus grande expérience des hommes et des choses. Il avait atteint l'âge parfait : son esprit s'était développé par de fortes études, son âme, toujours fidèle aux inspirations de la grâce, s'était enrichie des dons les plus précieux, et toute sa conduite, dans les choses temporelles comme dans les spirituelles, attestait une admirable prudence. L'évêque Gérard, qui voyait de plus près encore son neveu, et qui pouvait mieux que tout autre apprécier son mérite, conçut la pensée de le nommer à un archidiaconat alors vacant dans son diocèse de Cambrai. Ne voulant agir en toutes choses que conformément aux volontés du ciel, il prit soin de consulter d'abord le Seigneur dans la prière et de s'éclairer par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Sa résolution connue, on vit éclater une joie et une satisfaction générales de la part du clergé et du peuple.

La charge d'archidiacre et surtout celle de prévôt qui fut ajoutée pour S. Liébert, était très-difficile à remplir à une époque, où des seigneurs et des hommes-d'armes n'abusaient que trop souvent de leur force pour oppri-

mer les innocents et les faibles, et entraver l'église dans l'exercice légitime de ses droits et de son ministère. Cambrai avait particulièrement à souffrir du châtelain Watier, lequel, malgré des protestations réitérées de repentir et de fidélité, ne cessait de commettre toutes sortes de rapines et de violences. Il s'attira ainsi une mort tragique que lui donnèrent plusieurs des nombreux ennemis qu'il s'était faits dans toute la contrée. Son épouse, qu'il laissait veuve avec un enfant en bas âge, était aussi violente que lui, et le nouvel époux qu'elle choisit bientôt après, Jean, avoué d'Arras, était loin de désapprouver les injustices de ses devanciers.

Au milieu des mille embarras que lui suscitait l'administration spirituelle de deux vastes diocèses et le gouvernement temporel du Cambrésis, le vénérable évêque Gérard trouvait sa principale consolation dans la sage conduite de Liébert, son neveu. Celui-ci s'était retiré dans la petite ville de Cateau-Cambrésis, d'où il protégeait tout le pays contre les incursions des ennemis et les entreprises des turbulents seigneurs du voisinage. Son nom seul était une défense assurée. Il suffisait souvent pour arrêter les plus hardis, de telle sorte que, dans toute la contrée, les gens de bien se réjouissaient d'être sous la garde d'un si vigilant archidiacre. « Il était le gage de la paix, le salut de la province, le pied du boiteux, la lumière de l'aveugle, la défense des pauvres, l'espérance des veuves, la protection des pupilles, la terreur des ennemis, la confiance des siens. »

Aussi modeste dans sa conduite qu'il était ferme et prudent, Liébert ne voulait en toutes choses qu'exécuter les volontés de son oncle. Souvent il se transportait auprès de lui, pour recevoir ses conseils, lui adoucir les infirmités de l'âge, et lui rendre les plus touchants devoirs de la piété filiale. Ce fut dans les bras de son bien-aimé neveu, au milieu des soins et des attentions qu'il lui prodiguait, que mourut, le 14 mars de l'année 1051, le vénérable évêque Gérard I de Florines, l'un de plus illustres évêques de ce diocèse et de l'église de France au onzième siècle.

Aussitôt que les honneurs de la sépulture lui eurent été rendus avec pompe et solennité, l'on songea à lui donner un successeur. Les vœux unanimes du clergé et du peuple y appelaient l'archidiacre de Cambrai, Liébert. Nul, en effet, n'était plus digne et plus capable de remplir cette charge; nul n'avait donné de pareils témoignages de sagesse et de capacité dans la direction des affaires les plus difficiles. On se rappelait encore comment il avait su résister aux aggressions des deux châtelains Watier et Jean, et l'on pouvait tout espérer de sa courageuse fermeté, s'il arrivait qu'on essayât de nouveau de troubler la tranquillité de la ville et de la contrée.

Il fut bien difficile de persuader à l'humble Liébert qu'il devait accepter la dignité à laquelle l'appelaient les vœux unanimes du clergé et du peuple. Les larmes qu'il répandait avec abondance trahirent plus d'une fois les saintes appréhensions dont son âme était remplie, à la vue de la responsabilité effrayante qui peserait sur lui.

Il fallut faire une sorte de violence à sa modestie pour arracher un consentement que tout le monde demandait avec instance. Enfin, il céda à la volonté de Dieu qui se manifestait d'une manière sensible, et ayant été conduit au palais épiscopal, il reçut de tous le serment de fidélité. Incontinent après il se rendit à Cologne, auprès de l'empereur Henri III, qui confirma avec joie une élection à laquelle tous les seigneurs et les puissants de la cour applaudissaient. Ceci se passait le jour même de Pâques, trente-unième de mars de l'année 1051.

Le nouvel élu se hâta de revenir à Cambrai : mais au moment où il approchait de la ville, il apprit que le châtelain, Jean d'Arras, profitant de la vacance du siége pour commettre les plus grands désordres, avait pénétré de force dans l'église de Notre-Dame, en avait chassé les clercs, pillé le trésor, et que des soldats y restaient par ses ordres pour en défendre l'entrée. Non content encore de cette sacrilége violence, il s'était emparé du palais épiscopal, qu'il habitait avec sa femme et un grand nombre des siens, et où ils commettaient chaque jour les désordres les plus criants et les plus scandaleux.

Cette nouvelle affligea beaucoup le cœur de S. Liébert. Elle lui fit connaître par avance les difficultés qu'il rencontrerait dans l'accomplissement des devoirs de son ministère, de la part de cet homme pour qui rien ne paraissait sacré. Afin d'éviter des violences toujours regrettables, et espérant que le temps ferait naître une occasion favorable d'entrer sans obstacle dans sa ville épiscopale, le saint se retira dans la forte-

resse du Cateau-Cambrésis. Il n'y demeura pas longtemps, car le comte de Flandre, Bauduin V, l'y ayant rencontré, au retour d'un voyage qu'il avait fait auprès du roi de France, se mit en devoir de contraindre Jean à laisser le prélat entrer dans la ville et dans le palais épiscopal. Cet homme, aussi lâche qu'arrogant, prit la fuite à cette seule injonction, et S. Liébert arriva à Cambrai au milieu des transports d'allégresse que faisait éclater le peuple partout sur son passage. Chacun se réjouissait d'être enfin délivré de l'insupportable tyrannie du châtelain. Les pertes qu'il avait causées par ses violences furent promptement réparées : tous, sans exception, clercs et laïques, riches et pauvres, partageaient le bonheur de leur délivrance et de ce retour tant désiré de leur premier pasteur.

Après avoir mis ordre à toutes choses et assuré la tranquillité du clergé et des habitants pendant la nouvelle absence qu'il devait faire, le Bienheureux Liébert se prépara à aller recevoir l'onction sainte des mains de son métropolitain. Auparavant il se rendit à Châlons-sur-Marne, où il fut ordonné prêtre par Roger II, évêque de ce diocèse. L'émotion de Liébert en cette circonstance était grande et elle se trahissait de toutes les manières. Au moment surtout où le pontife lui adressa ces paroles : « Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, » un frémissement involontaire le saisit, et des larmes abondantes coulèrent de ses yeux sur ses habits sacerdotaux.

De Châlons le saint se rendit à Reims, où déjà, sur

l'invitation du métropolitain, s'étaient réunis tous les évêques de la province. Une circonstance extraordinaire augmenta encore la solennité de ce jour. Le roi de France, Henri I, qui venait d'épouser la fille du grand-duc de Russie, voulut conduire la jeune reine à Reims afin d'assister à la cérémonie du sacre de S. Liébert, pour lequel il avait une très-haute estime. Il pria même le nouveau pontife de bénir son épouse et de placer sur sa tête la couronne royale.

La cérémonie terminée, S. Liébert se disposa à revenir au milieu de ses bien-aimés diocésains. Il ne s'arrêta qu'un moment auprès de l'évêque de Laon, qui le reçut avec tous les honneurs dûs à sa dignité. Quand on sut son approche à Cambrai, ce fut une fête dans toute la ville. Chacun répétait à l'envi les louanges du sage et vigilant pasteur que la Providence plaçait à la tête de deux grands diocèses, et tous se disposaient à célébrer son entrée dans la ville par les témoignages de la joie la plus sincère. « Heureux jour, en effet, s'écrie le biographe du saint, dans lequel l'église de Cambrai reçut un pasteur qui se présenta à tous comme un exemple de justice et de sincérité! Heureux jour dans lequel la liberté publique, en la personne de Liébert, prit possession de Cambrai, pour délivrer du faste des orgueilleux et de la rage des tyrans le peuple confié à sa sollicitude! » Après avoir été accueilli par toute la population réunie, au milieu des transports d'allégresse, le pieux évêque se rendit à l'église de Notre-Dame pour y offrir ses hommages à Dieu et à sa Sainte Mère, et attirer sur le pasteur et le troupeau toutes

les bénédictions du ciel. Sa prière achevée, il se tourna vers le peuple et lui parla en ces termes : « Je vous exhorte, mes frères bien-aimés, à tendre sans cesse vers le terme auquel Dieu nous appelle. N'aimons point le monde, car tout y est concupiscence de la chair, concupiscense des yeux et orgueil de la vie. Ceux, en effet, qui se répandent au dehors au lieu de rentrer en eux-mêmes, s'égarent beaucoup. Mais celui qui fait de tous les sens de son corps un bon usage, pour connaître les œuvres de Dieu et les publier, pour entretenir en lui-même son amour par ses œuvres et ses pensées, pour conserver la paix de l'âme et la connaissance de Dieu, celui-là entre dans la joie de son Seigneur. » Le saint ajouta encore d'autres paroles pour engager ses ouailles à remplir avec fidélité tous les devoirs que leur impose la religion, puis, rentré dans sa demeure, il commença à régler les affaires pressantes de l'administration.

Rien de plus beau et de plus touchant que le tableau de la vie de S. Liébert pendant son épiscopat. L'auteur qui l'a tracé n'a fait que reproduire la pensée et les sentiments qu'on trouvait dans tous les cœurs : « Ce pontife, dit-il, amateur de la divine loi, était un exemple pour les siens. Il fuyait toute recherche dans les vêtements, ne se livrait point à des jeux vains, à un sommeil prolongé ou à la paresse, avait en horreur la jalousie, la détraction, l'envie et l'amour de la gloire. Quant à la cupidité, il la regardait comme un véritable poison. Il faisait toutes choses sans précipitation et sans lenteur.... Il évitait avec soin toutes les inimitiés,

les supportait avec un grand calme et s'efforçait d'y mettre un terme le plus tôt qu'il pouvait...... Il ne faisait rien par la force, mais par la persuasion et le conseil..... Toute sa conduite était une règle vivante pour les autres. Ainsi son âme était ornée de toutes les qualités que l'apôtre S. Paul demande dans les évêques : il était doux, affable, officieux, plein de bonté pour son peuple, écoutant avec indulgence les plaintes des opprimés, se montrant bienveillant pour tous, donnant aux pauvres et aux indigents tout ce dont il pouvait disposer, agissant avec une sainte hardiesse et une évangélique liberté auprès des grands et des puissants du monde. Souvent aussi il adressait à ses ouailles les instructions les plus solides et les plus salutaires, les visitait dans leurs demeures, apaisait leur querelles, terminait leurs différents et s'étudiait à plaire à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. »

Les églises de Cambrai et d'Arras jouissaient depuis plusieurs années des bienfaits de la sage et ferme direction de S. Liébert, quand Dieu lui inspira le désir d'entreprendre le pèlerinage de la Terre-Sainte. Ce projet ne pouvait s'exécuter immédiatement; il était nécessaire en effet de tout préparer pour qu'une si longue absence ne troublât en rien l'administration régulière des deux diocèses et de la ville. C'est pour cette raison que S. Liébert ne le communiqua pas d'abord, et attendit pour en donner connaissance des temps plus favorables. Il commença donc par créer châtelain de Cambrai, à la place de Jean, avoué d'Arras, dont il avait tant eu à se plaindre, le jeune Hugues, fils de Watier.

Il plaça cet enfant sous la tutelle d'Anselme, homme de bonne vie et brave guerrier. Le prélat pouvait espérer que, sous la direction d'un pareil maître, le jeune fils de Watier prendrait des habitudes de vertu et de sagesse qui le disposeraient à bien remplir les fonctions de châtelain qui devaient un jour lui être confiées.

Quand cette affaire et plusieurs autres également importantes furent terminées, S. Liébert fit les préparatifs de son voyage dont il exposa alors le plan à ses amis. Il demanda pour l'accompagner, Walcher, son archidiacre et prévôt de sa maison, Hugues son chapelain, homme d'une grande vertu, Erlebold, juge et procureur de la ville, et un autre Erlebold surnommé le Roux.

Le saint évêque Liébert sortit donc de la ville de Cambrai, suivi de son peuple qui l'accompagna l'espace de trois lieues, en répandant des larmes et en poussant des gémissemens. Là, le pasteur leur donna à tous sa bénédiction, et suivi d'environ trois mille personnes qui s'étaient engagées à faire ce pèlerinage avec lui, il continua sa marche vers l'Allemagne. Après avoir traversé bien des villes et des villages, des provinces, des forêts, des montagnes, ils arrivèrent dans le pays des Huns (Hongrois), peuple barbare de mœurs et de langage. Afin d'abréger le chemin, ils passèrent tous le Danube et pénétrèrent dans la Pannonie, la patrie de l'illustre S. Martin, apôtre des Gaules. Le roi de cette contrée ayant appris qu'un grand nombre d'étrangers se présentaient aux frontières de ses états et demandaient à les franchir, chercha à connaître leurs

intentions et ordonna que quelques-uns d'entre eux lui fussent présentés. Quand il vit le saint pontife Liébert portant la croix sur sa poitrine, il se sentit touché de respect pour sa personne, l'invita à s'assoir près de son trône et lui demanda le sujet de son voyage. Il fut bien étonné quand il apprit le motif pieux qui déterminait cet homme, d'une complexion si faible, à entreprendre un voyage si long et si pénible. Neanmoins comme nul pèlerin jusqu'alors n'avait traversé la Pannonie pour aller en Terre-Sainte, le prince barbare ne voulut point s'en rapporter aveuglément aux réponses qu'on lui avait données. Il craignait un piége, sous les apparences d'un voyage religieux. Il ordonna donc à quelques-uns de ses gens de veiller attentivement sur les étrangers afin de voir quelles étaient leurs occupations ordinaires et comment ils se comportaient entre eux. Ayant bientôt appris que tout leur temps était consacré au jeûne, à la prière et à la pratique des œuvres de charité, il les laissa entièrement libres et ordonna même de leur procurer toutes les choses dont ils auraient besoin.

« La petite armée du Seigneur, continue le biographe contemporain, en sortant de la Pannonie entra dans ces solitudes couvertes de bois que l'on appelait alors *désert de la Bulgarie*, et qui étaient habitées par des peuples vagabonds venus de l'ancienne Scythie (Tartarie). Ces sauvages vivent comme des bêtes; ils n'ont ni lois, ni villes, demeurent exposés à l'air, s'arrêtent dans le lieu où la nuit les surprend, tendent des embuches aux voyageurs égarés, vivent de rapine et de pillage et se transportent partout avec leurs femmes et

leurs enfants, peuple barbare, en un mot, et en qui l'on ne trouve presque aucune trace d'humanité et de religion. »

Pendant que le saint évêque Liébert traversait ces vastes déserts, plusieurs pèlerins des plus avancés de la troupe vinrent vers lui les yeux baignés de larmes. Ils avaient rencontré une bande de barbares qui s'étaient jetés sur eux, en avaient tué quelques-uns et blessé plusieurs autres. Le prélat, qui allait toujours à pied afin de vaquer plus facilement à la prière et à la récitation des psaumes, s'arrêta aussitôt, et étendant la main droite, fit un signe de croix du côté par où il se proposait de passer; puis élevant la voix, il adressa ces paroles à ceux qui l'environnaient: « Mes enfants, que le démon votre ennemi, qui, semblable à un lion, circule autour de vous cherchant à vous dévorer, que cet ennemi ne vous inspire aucune frayeur. Résistez-lui avec force par la foi: car si Dieu est avec nous, qui pourrait être contre nous? Couvrez-vous de l'armure de Dieu, afin que vous puissiez être inébranlables et parfaits en toutes choses; car ce n'est qu'afin de voir si vous l'aimez que Dieu vous envoie cette épreuve. Il la ménagera lui-même de telle sorte que vous puissiez la supporter. C'est pourquoi, continuez le voyage que vous avez entrepris, car celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au royaume de Dieu. »

Durant les sept jours qui suivirent, les pèlerins s'avancèrent tranquillement et sans obstacle. Le huitième, ils aperçurent dans l'épaisseur des bois des

hommes montés sur des chevaux et des chameaux. Leur chevelure était surmontée d'aigrettes et de bandelettes flottantes; ils étaient à moitié nus, ne portaient qu'un manteau et de larges bottines ; un carquois rempli de flèches pendait sur leurs épaules et ils tenaient un arc à la main. A la vue de ces hommes tous les pèlerins furent saisis de frayeur : l'évêque seul se réjouissait en pensant que son vœu le plus ardent serait bientôt accompli et que ces barbares allaient le tuer ou le retenir prisonnier. Mais en présence de ce vénérable pontife et des pieux voyageurs qui l'accompagnaient, les cavaliers nomades ce sentirent touchés d'un respect involontaire. Ils les laissèrent passer tranquillement sans les inquiéter en aucune manière et plusieurs même indiquèrent la route qu'il fallait suivre. Peu de temps après les pèlerins arrivaient à Laodicée. Là ils apprirent avec douleur que le sultan de Babylone avait ordonné de fermer pour jamais aux chrétiens l'entrée du Saint-Sépulcre, et qu'il était très-dangereux de chercher à pénétrer même dans la Palestine.

A cette nouvelle, beaucoup des compagnons de l'évêque se dispersèrent ou retournèrent dans leur pays. Pour lui, il résolut, ainsi que les pèlerins attachés à sa personne, de s'embarquer pour essayer d'arriver jusqu'à la ville sainte. Un contretemps nouveau se présenta bientôt. Fulcher, l'un des fidèles compagnons de l'évêque et qui lui était très affectionné, tomba tout-à-coup si dangereusement malade qu'on désespérait de sa guérison. Il y avait déjà trois mois qu'ils étaient à Laodicée, des vents favorables souf-

flaient, et tous les préparatifs pour la traversée étaient achevés. Une seule chose retenait S. Liébert, c'était la maladie de Fulcher que l'on s'attendait à chaque instant à voir mourir. Enfin, la veille du jour fixé pour le départ, le malade reçut de nouveau la visite et la bénédiction de son évêque, et se rappelant alors surtout les paroles par lesquelles S. Liébert l'avait mis sous la protection de la Sainte Vierge et de l'apôtre S. André, il prononça du fond du cœur cette naïve et touchante prière : « O S. André, à la protection duquel mon seigneur l'évêque Liébert m'a confié, et dont la mémoire est honoré dans le monastère bâti au Cateau-Cambrésis, si vous êtes véritablement cet illustre André, insigne apôtre du Christ, ami de Dieu, que le Seigneur a aimé à cause de ses vertus, secourez-moi, hâtez-vous et ayez pitié de moi. Au nom de Ste Marie, mère de Dieu et notre maîtresse, soutenez par vos prières mon âme défaillante, secourez cette âme qui est dans les angoisses. Venez à mon aide, ô ami de Dieu, par la miséricorde de Jésus-Christ votre maître. Voilà que je meurs. Demandez à la mère de miséricorde qu'elle vienne me secourir, non pour mes mérites, car je n'ai mérité que de mourir ; mais pour ceux du pontife qui m'a confié à vous par ses larmes et ses prières : » Toute cette nuit, en effet, le saint évêque n'avait fait que prier et se recommander lui et les siens au Dieu tout-puissant. Surtout il demandait par ses gémissements et ses vœux la vie de son ami mourant. Le lendemain, dès la première heure du jour, Fulcher, plein de santé, se présentait à S. Liébert, à

ses compagnons de voyage, et tous ensemble remerciaient le Seigneur pour un si grand bienfait qu'ils reconnaissaient ne devoir qu'à son infinie bonté.

Incontinent après on se mit en mer pour aller à Jérusalem; mais les vents contraires forcèrent de s'arrêter dans l'île de Chypre et bientôt de revenir à Laodicée. Les matelots, par crainte des Sarrasins, renonçaient à aller aborder dans les ports de la Palestine, et il fallut songer à retourner en Europe sans avoir pu contempler les lieux sanctifiés par la présence du Sauveur. L'évêque de Laodicée lui-même jugeait que c'était le seul parti qu'il y eut à prendre. S. Liébert, faisant violence aux désirs de son cœur, revint donc dans son diocèse de Cambrai avec Helinand, évêque de Laon, qui, à cette époque, avait entrepris le même pèlerinage.

Au retour de ce long voyage, S. Liébert passa par Ivoye, dans le Luxembourg, où se trouvait alors le pape Nicolas II, l'empereur d'Allemagne, les comtes Bauduin de Lille et Bauduin de Mons, son fils. Il assista à la réunion dans laquelle ces deux derniers se réconcilièrent et oublièrent les anciens griefs qu'ils avaient l'un contre l'autre. De là, S. Liébert se rendit au Cateau-Cambrésis, où, en compagnie de Fulcher, il rendit grâce à l'apôtre S. André pour tous les bienfaits qu'ils en avaient reçus. Dès ce jour Fulcher se consacra au service de Dieu dans cette abbaye et y vécut saintement. Pour S. Liébert il rentra dans sa ville de Cambrai, où il fut accueilli avec tous les transports de la plus vive allégresse.

Le bon évêque, qui ne songeait qu'au bonheur de son peuple, n'épargnait rien de tout ce qui pouvait y

contribuer. Forcé pour un moment, par les injonctions de l'empereur, de céder à l'indigne Jean d'Arras la charge de châtelain de Cambrai, il trouva le moyen de soustraire la ville à la domination tyrannique de cet homme et de la remettre au jeune Hugues, alors encore sous la direction du sage Anselme. En attendant que cet enfant put exercer ses fonctions par lui-même, le digne prélat y suppléait par son active vigilance ; aussi toute la contrée jouissait-elle du bonheur et de la prospérité. « Les habitants de la cité, qui avaient été longtemps exposés au trouble et réduits à la pauvreté, reprenaient en quelque sorte une vie nouvelle par les douceurs de la paix, et semblaient sortir des tombeaux. Grâces aux soins et à la sollicitude du pasteur, dans la ville de Cambrai et dans tous les lieux voisins, la miséricorde et la vérité allaient au devant l'une de l'autre, la justice et la paix se donnaient un baiser mutuel. Toutes les portes étaient ouvertes, et nulle part on n'eut trouvé un voleur, un ravisseur, un homme injuste qui cherchât à faire tort à son prochain. Les clercs, pourvus de toutes choses avec abondance, chantaient les louanges de Dieu, et les laïques exerçaient en paix leur profession. Heureux, disaient-ils, le peuple qui jouit de tels bienfaits ; mais plus heureux le pontife qui a su les procurer. (1) »

Il ne tint pas à S. Liébert que cette félicité et cette prospérité de son peuple ne continuassent de longues années encore ; mais le temps n'était pas éloigné où le jeune Hugues, se livrant comme son père à ses pen-

(1) Chron. Cam. et Atr. lib. III, cap. LXV.

chants mauvais, allait devenir un véritable fléau pour toute la contrée. Avant d'aborder cette partie si pénible de la vie de S. Liébert, faisons connaître la fondation importante de l'église et du monastère de Saint-Sépulcre qu'il bâtit au retour de son pèlerinage à Jérusalem.

Il y avait déjà, à cette époque, une petite église qui portait le nom du Saint-Sépulcre. Elle avait été construite sous l'évêque Gérard I, de Florines, lorsque ce prélat, durant une peste qui désola Cambrai et les environs, bénit un nouveau cimetière hors des murs de la ville pour y enterrer les pauvres et les étrangers. S. Liébert voulut achever l'œuvre que son vénérable prédécesseur et son oncle n'avait pu que commencer, et avec le concours des principaux personnages qui l'avaient accompagné en Orient, surtout de l'archidiacre Walcher et d'Erlebold, juge et ministre de la ville, il jeta les fondements du célèbre monastère de Saint-Sépulcre. Il donna pour cette pieuse entreprise une partie considérable de ses biens et n'épargna rien pour assurer l'avenir et la prospérité de cette maison de Dieu. La dédicace du nouveau monastère se fit avec une grande solennité. Sur l'invitation du prélat les corps des saints que possédaient les différentes abbayes de son diocèse y furent apportés comme autant de patrons fidèles dont il invoquait la protection en faveur de cette œuvre sainte. Ces corps vénérables, au nombre de vingt-deux, furent transportés à Cambrai par des religieux et religieuses ou des personnes d'une éminente piété (1). Cette consécration fut faite

(1) Voir la note à la fin du volume.

le vingt-huitième jour d'octobre, fête des apôtres, S. Simon et S. Jude, en l'année 1064, la quatorzième de l'épiscopat de S. Liébert et la troisième du pontificat d'Alexandre II.

Non content d'avoir élevé ce monastère où il plaça un abbé et des religieux d'une vertu éprouvée, il voulut encore y construire, dans le milieu de la basilique, un sépulcre de forme ronde sur le modèle du saint sépulcre de Jérusalem. La pierre qui en couvrait l'entrée avait sept pieds de longueur comme celle du tombeau du Sauveur, et elle était d'une grande beauté, ainsi que les colonnes de marbre qui soutenaient l'édifice. Mais, continue le pieux historien qui rapporte ces détails, ce qu'il y avait de plus admirable, « c'est que nul ne pouvait pénétrer dans l'intérieur de ce sépulcre, quelque dur que fût son cœur, sans éprouver aussitôt des sentiments de dévotion. » Ce fut peut-être afin de développer davantage ces heureux résultats dans les âmes, que le prélat agrandit la ville de ce côté afin de renfermer le monastère dans ses murs et de donner de l'espace pour un plus grand nombre d'habitations.

Le vingt-trois mai de l'an 1069, le vénérable Liébert assistait avec vingt-quatre autres prélats, tant évêques qu'archevêques, au sacre du fils de Henri I, qui allait bientôt après régner sous le nom de Philippe I. L'archevêque de Reims, Gervase, qui devait faire la cérémonie, avait invité d'une manière toute spéciale le vénérable évêque de Cambrai et d'Arras pour lequel il ressentait une affection et un respect extraordinaire. Il en donna un éclatant témoignage dans

une occasion solennelle. C'était un jeudi-saint : au moment où le métropolitain, revêtu des habits pontificaux, s'avançait pour célébrer les divins mystères, il aperçut S. Liébert. Arrêtant aussitôt le cortège qui le précédait, il retourna sur ses pas, se dépouilla des ornemens sacrés et fit tant d'instance auprès du vénérable évêque qu'il le contraignit de chanter lui-même les offices solennels de ce jour, en présence de tout le peuple, qui fut singulièrement édifié de cette déférence de l'archevêque pour son suffragant.

De retour dans la cité épiscopale, le vénérable Liébert eut la douleur de voir le châtelain Hugues se livrer à toutes sortes de violences. Ce seigneur ne respectait aucun droit, aucune personne, et semblait prendre à tâche de surpasser encore les débordemens de celui auquel il succédait. Dans la ville comme dans les campagnes, contre l'évêque et ses officiers ou contre les simples laïques, partout il portait le trouble, le désordre et le pillage et commettait les plus criantes injustices. Tour-à-tour chassé de Cambrai, de Porgival (1), d'Inchy et d'autres lieux, il allait de toutes parts battant la campagne et cherchant à nuire, par tous les moyens possibles, à l'évêque Liébert et à ses ouailles.

(1) Le chroniqueur Balderic dit, *apud quemdam locum, Porrivallem.* Il s'agit soit de Pronville, arrondissement d'Arras, canton de Marquion, où se voient encore les ruines d'une ancienne forteresse, ou de Neuville-Bourjonval, même arrondissement, canton de Bertincourt.

Inchy-en-Artois, qu'il ne faut pas confondre avec Inchy-Beaumont, en Cambrésis, est situé dans le canton de Marquion et à la source de l'Hirondelle, petite rivière qui se joint à la Sensée, entre Arleux et Palluel. (Note de M. Le Glay.)

Les violences et les emportemens du châtelain Hugues arrivèrent enfin à un tel degré, que le saint évêque fut obligé de prononcer contre lui une sentence d'excommunication. Beaucoup de ses partisans l'abandonnèrent alors et le pays jouit de quelque tranquillité ; mais l'intraitable vassal sut bientôt trouver de nouveaux bandits pour continuer ses brigandages. Un moment il parut vouloir se corriger et réparer les offenses qu'il avait commises. Il vint même à Cambrai demander au vénérable Liébert le pardon de ses crimes, l'absolution de la sentence d'excommunication portée contre lui et renouveler entre ses mains son serment de fidélité. Mais tous ces actes n'étaient de sa part qu'une pure hypocrisie. Hugues voulait épouser la nièce de Richilde, comtesse de Mons, et il savait qu'il n'y parviendrait qu'après s'être réconcilié avec son évêque.

Peu de jours, en effet, s'étaient écoulés depuis ce moment et déjà il recommençait ses violences accoutumées. Le fait suivant, rapporté par Baldéric, donnera la mesure de l'audace et de la perversité de cet homme.

Un jour que S. Liébert s'était transporté au village de Boiri (1), pour y consacrer une église et donner le sacrement de confirmation aux enfants de ce canton,

(1) Suivant Colvener, le village où S. Liébert fut fait prisonnier par Hugues d'Oisy serait Boiri-Notre-Dame, arrondissement d'Arras, canton de Vitry. Il n'y a pas plus de motifs pour cette localité que pour trois autres villages portant le même nom et situés dans les mêmes parages ; Boiri-Bequerel, Boiri-Ste-Rictrude et Boiri-St-Martin. J'ajouterai que les noms de Bourlon et Buissi-Baralle, tous deux du canton de Marquion et de l'ancienne châtellenie d'Oisy, présentent assez de ressemblance avec *Buricellum*, pour entrer en concurrence avec Boiri. (Note de M. Le Glay, p. 543.)

il se disposa à y passer la nuit pour prendre quelque repos. Hugues, qui parcourait toujours la campagne, en fut promptement informé, et rassemblant à la hâte les plus déterminés de ses complices, il se rendit avec eux durant la nuit à la maison où l'évêque reposait. Aussitôt il enfonce les portes, frappe, renverse et tue plusieurs de ceux qui veulent faire résistance, arrive au lit du vénérable vieillard, le force d'en sortir et le traîne dans cet état en son château d'Oisy, où il le renferme dans une prison.

A la nouvelle d'un pareil attentat, une indignation générale éclata dans le pays. Le comte de Flandre, Arnould, et sa mère, Richilde de Mons, réunirent sur le champ leurs troupes et marchèrent contre Oisy dont les portes s'ouvrirent bientôt pour rendre à la liberté le saint évêque, qui fut reconduit en triomphe dans son église. Peu de temps après S. Liébert chassa du pays le turbulent châtelain, et les habitants commencèrent à respirer en paix.

S. Liébert, dont toutes les pensées tendaient à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes, ne cessait de travailler pour opérer le bien. Souvent on le rencontrait parcourant les diverses contrées de ses deux vastes diocèses, ou quelques-unes des églises plus importantes dans lesquelles il se plaisait à exercer les fonctions de son ministère. Il avait aussi la coutume d'aller, durant la nuit, visiter les églises de Cambrai, et y prier pour le salut de son troupeau. Il le faisait, les pieds nus, et accompagné des clercs qui étaient attachés à son service. Il arriva une fois, dans la nuit qui

précède la fête de Pâques, que le saint évêque, après avoir visité toutes les églises et oratoires de sa ville épiscopale, entra dans la petite chapelle du saint-sépulcre, et ensuite dans le cimetière contigu. « Là, il fit à Dieu sa prière pour le repos des âmes des fidèles trépassés; puis au moment où il terminait en silence l'oraison, comme cela se pratique dans les derniers jours de la semaine sainte, tous ceux qui étaient avec lui entendirent distinctement un Amen répété sans doute par les âmes que la prière du saint avait consolées et soulagées. »

Cette dévotion envers les fidèles trépassés était très-chère à S. Liébert et il en donna des témoignages jusqu'après sa mort. On trouve en effet parmi les dons et les offrandes qu'il accorda à l'église Notre-Dame de Cambrai une clause d'après laquelle une messe doit être chantée tous les lundis, pour le repos de son âme et de celles des fidèles défunts.

Son église cathédrale ne fut pas la seule qui ressentit les effets de sa pieuse générosité. Il fit aussi des dons particuliers à celle de Notre-Dame à Arras, aux monastères de St-Eloi près de cette même ville, de Saint-Humbert à Maroilles, de St-André au Cateau, de Saint-Géri à Cambrai, et de St-Aubert où il plaça des clercs réguliers. C'est aussi par ses conseils et avec son concours qu'Erlebold fonda l'église de Sainte-Croix et restaura celle de St-Vaast. Ces travaux multipliés du digne évêque le rendaient toujours de plus en plus cher à son peuple, « et la ville, auparavant malheureuse par les troubles et les guerres qui la désolaient si

souvent se trouvait alors populeuse et florissante. »

Ce bonheur eut encore été troublé dans les derniers jours de S. Liébert, si le courageux vieillard n'avait conjuré un nouveau et grand péril qui la menaçait. Robert, si connu dans l'histoire sous le nom de Robert le Frison, s'était emparé du comté de Flandre après la mort de son neveu Arnoul, tué à la bataille de Cassel. Presque aussitôt il se remit en campagne et s'avança vers Cambrai pour enlever cette ville et tout le Cambrésis à la domination de l'empereur d'Allemagne. Ses troupes, répandues de toutes parts dans les villages, y causaient les plus affreux désordres. Déjà le saint évêque, brisé par l'âge et les maladies, avait envoyé vers Robert les plus honorables habitants de Cambrai pour engager l'usurpateur à ne point continuer une aggression que rien ne pouvait légitimer ni même expliquer. Le comte restait sourd à toutes ces représentations et déclarait qu'il détruirait la ville si l'évêque ne la livrait en sa puissance.

En entendant cette réponse, le vénérable vieillard se sentait rempli de douleur et d'une juste indignation, et la pensée des malheurs que peut-être cet homme ferait souffrir à son peuple l'accablait d'une profonde tristesse. Tout-à-coup, comme si Dieu lui eut inspiré lui-même ce dessein, il ordonne qu'on prépare une litière, et, malgré les souffrances de la maladie et les dangers auxquels il s'expose, il demande qu'on le transporte aussitôt au milieu du camp ennemi. Arrivé en présence du comte Robert, il lui reproche avec une sainte fermeté ses entreprises criminelles, et lui ordonne,

en vertu de l'autorité spirituelle qu'il a sur lui, de s'éloigner des terres de sa Maîtresse et Dame, Sainte Marie. Le comte, plein d'arrogance et de hauteur, ne répond d'abord à cette injonction que par l'insulte. Alors l'intrépide vieillard, reprenant toutes ses forces, se soulève péniblement sur sa litière, et demandant aux clercs qui l'avaient accompagné l'étole sacerdotale et la crosse pastorale, il excommunie, sous les yeux de toute l'assemblée, le comte Robert et son armée, jusqu'à ce qu'ils aient entièrement satisfait pour l'injuste invasion qu'ils viennent de tenter dans ce pays.

En entendant ces paroles, Robert reste comme frappé de stupeur. La fermeté de l'homme de Dieu et la justice de la cause qu'il défend, son âge, son caractère sacré et sans doute la crainte des châtiments célestes, tout exerce sur lui une impression à laquelle il cherche vainement à résister. Au même instant, et quoique le jour fut déjà avancé, il donne avec colère et dépit, le signal de la retraite. Quelques-uns dont l'âme était plus droite, continue le biographe du saint, allèrent se jeter aux pieds du pontife, lui demandèrent pardon pour tout le mal qu'ils avaient fait à l'église de Cambrai, et le réparèrent généreusement avant de retourner dans leurs demeures. Ainsi la ville de Cambrai fut délivrée, par la vertu courageuse de son saint évêque, du péril imminent qui la menaçait.

Ce trait, qui suffirait à lui seul pour illustrer un nom, est un des derniers de la vie si belle et si riche de S. Liébert. Avant de la terminer, rappelons quelques-unes de ses nombreuses vertus que les auteurs ont

signalées. « Malgré la grande faiblesse à laquelle l'avait réduit la maladie, il ne changea point le cilice qu'il portait depuis les jours de son ordination et ne permit jamais que l'on rendit moins dure la couche sur laquelle il prenait son repos. Il ne se nourrissait d'ordinaire que de pain d'orge, et à table il plaçait ce pain près de lui, d'une manière si adroite, que nul ne s'en apercevait. Les pauvres partageaient chacun de ses repas, et il leur donnait, comme à ses autres serviteurs, leur portion chaque jour. Que s'il y avait parmi eux un lépreux, il lui faisait présenter sa coupe et y buvait lui-même après que celui-ci s'en était servi. Durant sa longue maladie il lisait souvent, en versant des larmes, les psaumes de la pénitence; et afin que son esprit ne fut point détourné de son attention à Dieu, il aimait à avoir sans cesse auprès de lui de pieux ecclésiastiques. »

« Notre saint pontife, brisé par la vieillesse et la maladie, attendait sa dernière heure, et comme le cerf soupire après les eaux de la fontaine, ainsi il soupirait après l'éternel repos. On l'entendait adresser des paroles d'exhortation à tous ceux qui s'approchaient de lui. Il les invitait à la douceur, à la miséricorde et à la libéralité envers les pauvres, et leur représentait la grande confiance dont jouiront auprès de Dieu ceux qui auront pratiqué ces vertus sur la terre. Pour lui il avait accompli la parole du Sauveur, qui dit dans l'évangile: vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et vous aurez un trésor dans le ciel. Il vendit, en effet, ses biens, mais à Dieu, car de tous les biens qu'il posse-

dait, il en donna une partie aux églises et une autre aux pauvres de Jésus-Christ qu'il nourrissait. Et parce-qu'il désirait que tous ceux dont le salut lui était confié fissent des efforts pour avancer dans les vertus, il les pressait et les exhortait à repousser tous les désirs terrestres et à n'aimer que les choses célestes. »

L'historien de la vie de S. Liébert rapporte ensuite un touchant discours que le vénérable vieillard prononça comme un dernier adieu, au moment où, près de mourir, il voyait ses prêtres et ses serviteurs répandre des larmes autour de lui. Après leur avoir dit que, sur le point d'arriver au terme de sa course, il n'a nul regret de quitter la vie, que c'est le sort réservé à tous les hommes et que les vieillards surtout doivent être peu étonnés quand la mort se présente, il ajoute ces dernières paroles : « Donc, mes fils bien-aimés, méditons sur cette mort qui nous menace tous les jours; car aussi longtemps que nous sommes attachés par les liens du corps, nous sommes retenus invinciblement ici-bas. Mais Dieu lui-même, l'auteur de l'immortalité, a mis un terme à cette impérieuse nécessité, en donnant aussi un terme à la vie du corps, afin que nous arrivions à l'immortalité. C'est pourquoi il ne faut pas pleurer une mort que l'immortalité doit suivre. Car si nous croyons que Jésus-Christ est mort et qu'il est ressuscité, croyons que Dieu ressuscitera aussi ceux qui sont morts en Jésus-Christ. »

L'état du saint vieillard étant devenu plus alarmant, on lut près de son lit la passion de notre Sauveur qu'il suivait avec une touchante ferveur. Quand on fut arri-

vé à ces paroles : «Jésus ayant pris du vinaigre, dit : tout est consommé, » on présenta au Saint le corps et le sang adorable de Jésus-Christ, et quelques moments après il rendit paisiblement son esprit à Dieu, le vingt-troisième jour de juin de l'année 1076. S. Liébert était alors dans la vingt-sixième année de son épiscopat. Son corps, déposé d'abord dans l'église de Notre-Dame, fut ensuite enterré dans le monastère du saint Sépulcre. On grava cette épitaphe sur son tombeau. (1)

Vous êtes caché sous ces pierres, ô prêtre Liébert.
L'espérance et l'amour de la patrie; la louange et la gloire de l'église.
Plein de l'espérance du Christ, vous avez fondé cette maison,
Afin que vous en jouissiez de nouveau au jour de la résurrection.
Le signe du Cancer a passé ; le Soleil renaissant
Ramène le sixième jour : qu'il soit pour vous le jour du repos.

Tous les jours de sa longue carrière, S. Liébert a eu présente à la pensée cette parole du divin précurseur: préparez les voies du Seigneur, *Parate vias Domini*. « Or, continue S. Maxime, préparer les voies du Seigneur c'est repousser toutes les voluptés charnelles et tenir son âme élevée vers Dieu par toutes les aspirations d'un cœur chaste; c'est repousser toutes les pensées de cupidité par la tranquillité d'une conscience

(1) Clauderis hoc titulo lapidum, Lietberte Sacerdos,
Spes et amor patriæ ; laus, decus Ecclesiæ.
Hancque Domum Christi spe felix instituisti,
Rursus ut octava luce fruaris eâ.
Clauditur incessu cancri, solisque recessu,
Orbi sexta dies : quæ tibi sit requies.

riche de la paix et du repos dont elle jouit. (1) » Celui qui aura ainsi préparé les voies du Seigneur, méritera de le voir venir à lui les mains pleines de grâces et de recevoir dans le ciel, au jour de sa mort, la couronne immortelle des élus.



LE VÉNÉRABLE ALARD, (2)

PREMIER ABBÉ DU MONASTÈRE D'ANCHIN.

L'an 1087.

Lorsque les deux illustres seigneurs, Sohier, sire de Loz et Courcelles, et Gauthier, seigneur de Montigny en Ostrevent, d'ennemis implacables qu'ils étaient, furent devenus deux amis sincères et religieux, ils conçurent le projet d'aller vivre dans la petite île formée par des eaux croupissantes à deux lieues de Douai, vers l'orient. Une inspiration du ciel, et le souvenir du pieux ermite Gordaine, qui avait longtemps sanctifié ce lieu par sa présence, déterminèrent la fondation du petit oratoire, qui devait dans la suite devenir le centre de la célèbre abbaye d'Anchin. Le dessein de Sohier et de Gauthier connu, sept autres seigneurs de leurs amis voulurent aussi terminer leur vie dans la solitude et la pénitence après avoir renoncé à toutes les choses du siècle. Tous ensemble s'adressè-

(1) S. Max. Hom. de S. Joanne-Bapt.

(2) Raissius, 1 Aug. — L'abbaye d'Anchin, par M. Escallier, p. 24 etc.

rent à Gérard II, évêque de Cambrai et d'Arras, et ce prélat, après avoir favorisé de tout son pouvoir cette pieuse entreprise, se chargea encore de donner un guide sûr à ces hommes dévoués, qui voulaient se soumettre à toutes les observances de la vie religieuse.

Gérard appela alors du monastère d'Hasnon deux religieux d'une haute vertu et d'une prudence consommée, afin qu'ils donnassent à la nouvelle communauté le véritable esprit monastique. Puis, le 1er novembre de l'année 1079, le prélat ayant consacré à Dieu le modeste monastère élevé à la hâte et dédié au Saint-Sacrement, à la Bienheureuse Vierge Marie, et à tous les Saints, confia la charge d'abbé au vénérable Alard, l'un des deux moines d'Hasnon. Tels sont les commencements de cette antique et célèbre abbaye d'Anchin, qui a laissé tant de souvenirs dans la contrée.

Construite avec des matériaux de peu de valeur et très-légers, couverte de branchages, de roseaux, de bruyères, l'abbaye d'Anchin, à peine fondée de quatre ans, fut détruite par un vaste incendie. Cette calamité imprévue ne découragea point le vénérable abbé Alard, ni aucun de ses fervents compagnons; et ils se soumirent sans murmurer à cette épreuve qu'il plaisait à Dieu de leur envoyer. Connaissant les dispositions pieuses et libérales de Hugues, doyen de l'église de Cambrai, ils s'adressèrent à lui pour le prier de leur prêter secours dans la nécessité où ils se trouvaient.

Le vénérable chanoine ne se contenta point de concourir à la dépense de la restauration du monastère, il en dirigea lui-même les travaux avec prudence et ha-

bileté. Le 15 d'octobre 1086, selon la promesse qui en avait été faite, l'évêque Gérard II put procéder à la consécration du nouvel édifice. La cérémonie qui fut très-solennelle eut lieu en présence du vieil abbé d'Anchin, à qui Dieu réservait cette dernière consolation avant de l'appeler à lui. On voyait aussi auprès de l'évêque, Claude de St.-Vaast d'Arras, Hugues de St.-Amand, et Arnould de Lobbes, ainsi que les reliquaires dans lesquels étaient renfermés les ossements des principaux Saints du pays, comme S. Amé, S. Vaast, Ste Rictrude.

Au milieu de toutes ces difficultés d'un premier établissement, augmentées encore par le triste accident que nous venons de signaler, le vénérable abbé Alard avançait toujours l'œuvre de Dieu parmi ses frères, et les faisait marcher tous à grands pas dans les voies de la perfection. Il répondit parfaitement aux intentions de l'évêque Gérard, qui l'avait choisi pour diriger cette communauté à laquelle il portait le plus vif intérêt. La bonté et la douceur de son caractère, sa profonde humilité qui lui faisait refuser tous les témoignages d'honneur qu'on voulait lui rendre, le soin avec lequel il suivait l'accomplissement des offices sacrés, la sollicitude même qu'il apportait dans les affaires temporelles de la communauté, tout contribua à faire croître de plus en plus dans cette sainte maison l'esprit religieux. Les personnages qui la composaient, presque tous grands seigneurs dans le monde avant de s'être faits humbles religieux dans le cloître, trouvaient dans leur digne et saint abbé le modèle de la perfection monastique. Ils en eurent bientôt un témoignage éclatant,

quand ils virent des envoyés de l'abbaye d'Affleghem, en Brabant, venir lui demander pour eux-mêmes un supérieur de son choix. Le vénérable Alard y envoya son prieur appelé Titubald : lui-même se rendit à Afflighem quelque temps après, et y passa trois mois pendant lesquels il travailla à établir, dans cette maison qui venait d'être fondée, l'esprit de régularité et de ferveur que Saint Bernard y admirera un demi-siècle plus tard.

On ne connait rien de plus sur la vie du Bienheureux Alard, dont les vertus admirables et la sage direction contribuèrent tant au rapide accroissement de l'abbaye d'Anchin, et à l'esprit de piété qui en fit si long-temps la gloire et l'ornement. Il remit paisiblement son âme à son Créateur, au milieu de ses disciples en larmes, le 1er août de l'année 1087. Il fut enseveli sous le premier marbre de la Basilique de Sainte Marie d'Anchin. « Une simple lame de cuivre fixée sur son tombeau portait une inscription gravée, rappelant modestement le souvenir de ses vertus. Cette lame a été enlevée au seizième siècle par des soldats allemands. »



LE BIENHEUREUX ALELME (1)

DEUXIÈME ABBÉ DU MONASTÈRE D'ANCHIN.

L'an 1088.

C'EST dans l'abbaye du Bec, en Normandie, que l'on trouva, pour succéder au vénérable Alard, premier

(1) Raissius, Auctarium ad Natales SS. Belgii, V sept.

abbé d'Anchin, le Bienheureux Alelme ou Anselme, originaire de cette province, et aussi distingué par ses vertus que par ses brillantes qualités. Il ne fit que passer dans la nouvelle abbaye où son mérite l'avait appelé, et mourut au bout d'un an, le 5 septembre 1088. Comme son prédécesseur, on l'ensevelit dans l'église de Sainte-Marie, sous le second marbre, à côté du vénérable Alard.

Bien qu'il n'ait vécu qu'un an à peine dans l'abbaye d'Anchin, le Bienheureux Alelme y avait laissé une telle réputation de sainteté que des malades venaient quelquefois se prosterner sur son tombeau pour implorer sa protection. Les chroniques anciennes, au rapport de Molanus, citent plusieurs guérisons très-remarquables, obtenues de Dieu par son intercession.



LE BIENHEUREUX HILDEMAR, (1)

FONDATEUR DE L'ABBAYE D'ARROUAISE EN ARTOIS.

L'an 1097.

L'abbaye d'Arrouaise, qui devint congrégation et chef d'ordre, sous la dépendance de laquelle vivaient, soit en France soit dans les pays étrangers vingt-trois autres abbayes, fut fondée à cette époque par deux personnages d une éminente vertu, Hildemar et Conon. On ne connaît rien de leurs premières années. Les

(1) Boll. XIII Jan. — Chron. Belg. Ferreoli. Locr. p. 223. etc.

auteurs se bornent à nous dire que le premier était né à Tournai et que le second était Teuton ou Germain d'origine, tous deux prêtres, animés d'un grand zèle pour procurer la gloire de Dieu et la sanctification des âmes.

Quelques années après cette célèbre bataille de Hastings qui livra l'Angleterre à Guillaume-le-Conquérant; au moment où ce premier roi de la race normande appelait de différentes provinces des hommes doctes et pieux pour diriger les nombreuses abbayes qui existaient alors en Angleterre, on voit Hildemar et Conon s'embarquer pour ce pays. Leur intention était d'aller s'y perfectionner dans les sciences ecclésiastiques, à l'école des savants docteurs dont les noms retentissaient alors dans tout le royaume. Eux-mêmes ne tardèrent pas à être connus de Guillaume-le-Conquérant et de Mathilde, son épouse, qui les choisirent tous deux en qualité de chapelains pour le service de leur oratoire.

Le séjour du palais ne pouvait plaire à ces âmes altérées de la soif des souffrances et des humiliations, et qui aspiraient à marcher sur les traces des saints qui les avaient précédés. Tout leur désir était de se consacrer au service de Dieu et de travailler à la sanctification des hommes. Ils ne tardèrent donc pas à quitter l'Angleterre pour venir chercher un lieu solitaire, où ils pussent mettre en pratique les conseils évangéliques vers lesquels ils se sentaient vivement attirés. La Providence les conduisit dans les lieux où existait autrefois une vaste forêt connue sous le nom d'Arrouaise. C'est là qu'ils rencontrèrent un pieux laïque appelé

Roger, avec lequel ils commencèrent à mener la vie solitaire.

Cette forêt d'Arrouaise est située sur une voie publique qui aboutit à la Sambre. Ferri de Locres, dans sa chronique belge, la place entre Bapaume et Corbie. Ce lieu servait de retraite à un grand nombre de voleurs, qui avaient eu longtemps pour chef un insigne brigand du nom de Bérenger. Pendant bien des années ce nom fut l'effroi de tout le pays. Souvent, en effet, quand les voleurs avaient saisi quelque voyageur, ils le conduisaient devant un tronc d'arbre dans lequel quelques-uns de leurs compagnons s'étaient cachés. Ceux-ci prononçaient alors quelques paroles en imitant le ton de voix terrible de Bérenger et forçaient ainsi le malheureux à donner pour sa délivrance une somme considérable, dont il n'était permis de rien diminuer. De là l'ancien proverbe autrefois si connu dans tout le pays : *Aller au tronc de Bérenger.*

Tel est le lieu dans lequel se retirèrent les trois saints personnages Conon, Hildemar et Roger. Le désir de sauver leurs âmes, leur charité pour les malheureux que la cupidité des voleurs arrêtait, l'espoir même de rappeler ceux-ci à de meilleurs sentiments, tout se réunissait pour les encourager dans l'accomplissement de leur admirable dessein. « Là donc où le péché avait abondé, la grâce allait abonder à son tour. »

Ce fut vers l'an 1090 qu'ils jetèrent les fondements de leur cellule et de l'oratoire, qu'ils dédièrent à la Sainte-Trinité, sous le patronage de S. Nicolas. Les reliques de ce saint, apportées vers cette même époque à

Bari, en Italie, au milieu de prodiges de toute nature, rendaient ce nom très-célèbre dans toute la chrétienté. Le toit et les parois de la cellule n'étaient couverts que d'arbrisseaux et de feuillage, et c'est sous cet abri si faible que les trois pieux solitaires commencèrent à faire retentir les louanges de Dieu, dans les lieux où retentissaient auparavant les cris des voleurs, des assassins et souvent de leurs victimes. Mais nulle crainte n'était capable d'arrêter ces hommes de Dieu pour qui la mort eut été un gain. Ils avaient, comme il est dit dans les saintes écritures, cette confiance en Dieu qui rend le juste semblable au lion. D'ailleurs une pensée d'apostolat se présentait à leur esprit, et ils espéraient que peu à peu ils adouciraient les mœurs farouches des habitants de ces bois et les rendraient plus humains et plus chrétiens.

Dans le principe, la petite communauté à laquelle s'étaient associés quelques frères fut gouvernée par un prévot. Hildemar est signalé le premier dans le catalogue rapporté par le *Gallia Christiana*. Mais Conon dut bientôt se charger lui-même de la direction de cette communauté naissante, en attendant que la providence l'appelât à rendre à l'église d'éminents services sur un théâtre plus élevé. (1)

(1) Conon, dans la suite, fut appelé par le pape Pascal II, créé successivement Cardinal-Evêque de Préneste, légat du Saint-Siége en France, en Syrie. Il mourut dans sa ville épiscopale de Préneste le 5 Août vers l'an 1127.

Après Hildemar et Conon qui furent les premiers directeurs de la communauté d'Arrouaise, on rencontre dans le catalogue les noms

En effet, Hildemar et Roger furent assassinés, en l'année 1097, par un des malfaiteurs dont la forêt était remplie. Ce malheureux, déguisé en clerc et peut-être

de Richer et de Gervais. Ce dernier est celui à qui les auteurs donnent d'abord le nom d'abbé, quelques uns l'appellent même instituteur de la congrégation d'Arrouaise, sans doute parce que ce fut sous son gouvernement que cette abbaye devint chef de vingt-huit autres monastères. Cette congrégation subsista jusqu'en 1470. Voici la nomenclature des principales maisons qui en faisaient partie, suivant le rang de leur aggrégation. 1° Arrouaise. 2° Hénin-Liétard, diocèse d'Arras. 3° Sainte-Marie-au-Bois ou Ruisseauville, diocèse de Boulogne. 4° Sainte-Marie de Boulogne. 5° Saint-Crépin-en-Chaie, sous les murs de Soissons. 6° Chauny, dit plus tard Saint-Eloi-Fontaine, diocèse de Noyon. 7° Saint-Vulmer de Boulogne. 8° Cysoing, diocèse de Tournai. 9° Saint-Léger, à Soissons. 10° Saint-Nicolas de Tournai. 11° Marœuil, diocèse d'Arras. 12° Beaulieu, diocèse de Boulogne. 13° Clairfay, diocèse d'Amiens. 14° Choques, diocèse de Saint-Omer. 15° Varneton, diocèse d'Ypres. 16° Sombeck, diocèse d'Ypres. 17° Chatillon, diocèse de Langres. 18° Chatrices, diocèse de Chalons. 19° Doudeauville, diocèse de Boulogne. 20° Saint-Jean de Valenciennes, diocèse de Cambrai. 21° Phalempin, diocèse de Tournai. 22° Saint-Barthélémi de Bruges, ou d'Eckout. 23° Autrey, diocèse de Toul. 24° Soetendal, diocèse de Bruges.

« En peu de temps, continue l'auteur de l'article où nous avons puisé ces renseignements, non seulement la Flandre, mais l'Angleterre, l'Ecosse, la Bourgogne et les pays les plus éloignés comme la Pologne, reçurent de l'institut d'Arrouaise des colonies de religieux ; les prélats de ces nouvelles maisons s'obligeant à se rendre chaque année dans celle d'Arrouaise, et à y assister au chapitre général de l'ordre (1) »

Par une Bulle datée de Latran, le 15 d'avril 1139, et adressée à tout l'ordre d'Arrouaise, le pape Innocent II approuve les constitutions de cet institut et l'établissement de la règle de Saint Augustin dans les maisons qui la composent.

(1) Dict. des Ord. Relig. publié par M. Migne *Article* Marbach et Arrouaise.

clerc lui-même, vint demander une place parmi les disciples du bienheureux Hildemar, afin de se consacrer, disait-il, au service de Dieu. Loup caché sous la peau de l'agneau, il pénétra ainsi dans la société des saints pour y porter la désolation et la mort. Un jour donc, ce malheureux, poussé l'on ne sait par quelle mauvaise passion, abattit sans vie à ses pieds l'innocent Roger et fit au Bienheureux Hildemar une blessure profonde à la tête. Il n'en mourut pas aussitôt; mais depuis ce moment il ne fit plus que languir. Pendant tout ce temps Hildemar demanda à Dieu le pardon de son meurtrier. « Il priait sans cesse pour lui, ajoute le biographe, et lui eut volontiers donné, s'il avait pu, le baiser de paix. » C'est dans ces sentiments qu'il mourut le 13 Janvier de l'année 1097. Aussi humble qu'il était pénitent et détaché de toutes les choses de ce monde, Hildemar avait refusé quelque temps auparavant une place très-honorable qu'on lui avait offerte dans le diocèse de Soissons.

Le corps de l'homme de Dieu fut inhumé dans la naissante abbaye d'Arrouaise, et Conon, un peu plus tard, fit construire un oratoire par dessus son tombeau. Sur la pierre tumulaire qui le recouvrait, on lisait cette inscription :

Celui que recouvre cette pierre a été l'ornement de ce lieu,
Marthe dans la sollicitude pour son troupeau, Marie dans les dispositions de son âme
D'un esprit fermé, puissant dans l'œuvre, illustre par les prodiges,
Il méprisa les biens terrestres et ne rechercha que les célestes.
Hildemar fonda cette demeure, et arrosa
D'une pluie salutaire ces champs autrefois arides.

Percé à la tête par le fer d'un infame larron
Il tomba emportant la couronne du martyre.
Aux Ides de Janvier Dieu lui donne la vie sans fin,
Le repos sans travail, le jour sans nuit.

Saint Hildemar, prêtre, ermite,
Priez pour nous.



LA BIENHEUREUSE IDE, (1)

COMTESSE DE BOULOGNE,

L'an 1113.

Toutes les conditions comme tous les âges ont donné des élus au ciel et des patrons à la terre. A côté d'un évêque qui s'est sanctifié dans la pratique des devoirs de son sacré ministère, d'un martyr qui a répandu généreusement son sang pour la cause de Jésus-Christ, d'une sainte religieuse dont la vie s'est consumée toute entière dans le silence du cloître et les pieuses aspirations de la prière, on voit quelquefois paraître une de ces âmes d'élite, qui, au milieu des richesses et des honneurs du siècle, dans les sollicitudes et les graves obligations de la famille, ont su s'élever jusqu'aux plus sublimes vertus. Ainsi Dieu, par ces éclatants exemples, montre aux hommes d'une manière incontestable, que le salut est possible, facile même dans toutes les conditions de la vie, et il renverse par avance les frivoles excuses des chrétiens faibles et négligents. La vie de la

(1) Boll. XIII Apr. — Molanus, ibidem. — Hist. de l'Egl. Gall., T. X, p. 107. — Légendaire de la Morinie, p. 99.

Bienheureuse Ide, comtesse de Boulogne, sera, à l'appui de cette vérité, un exemple de plus à ajouter à tous ceux que nous avons déjà rapportés jusqu'à présent.

Elle eut pour père Godefroi, duc de Haute et Basse-Lorraine. On comprenait alors sous ce nom, outre la province de Lorraine, une partie du Brabant et des comtés de Bouillon et des Ardennes. Sa mère appelée Dode, appartenait aussi à une très-illustre famille. Deux enfants naquirent de cette alliance; l'aîné, qui porta le nom de Godefroi, comme son père, se distingua dans la carrière des armes; Ide, qui était la plus jeune, se fit aussi remarquer, dès ses premières années, par toutes les belles et touchantes vertus de son sexe. Ennemie des faux plaisirs et des vanités du monde, elle ne semblait vivre que pour le Ciel, et se plaisait à rechercher dans les livres sacrés les paroles qui pouvaient entretenir en elle ces beaux sentiments. Ainsi s'écoulait dans la paix et l'innocence la pieuse adolescence de la Bienheureuse Ide.

Dieu, qui l'avait destinée à élever une brillante famille et à préparer même le chef de la première croisade, permit qu'elle fut à cette époque recherchée en mariage par un des plus puissants seigneurs du royaume. C'était Eustache, seigneur et comte du Boulonnais. Ce jeune seigneur, qui, par son aïeule, descendait de Charlemagne lui-même, envoya quelques hommes fidèles auprès de Godefroi, duc de Lorraine, pour lui demander la main de sa fille Ide, dont les vertus et les brillantes qualités étaient parvenues à sa connaissance. Le comte Eustache étant déjà très-avantageuse-

ment connu dans le siècle par la noblesse de sa naissance et de sa conduite, rien ne s'opposait à cette union. La jeune Ide fut donc remise par ses parents aux envoyés du comte de Boulogne, afin qu'ils la conduisissent à leur seigneur. Lui-même, d'après le récit de Malbrancq, dans son histoire des Morins, vint au devant de sa fiancée, et reçut avec elle la bénédiction nuptiale dans la ville de Cambrai, en l'année 1057.

La présence de la jeune et vertueuse comtesse excita une joie universelle dans tout le Boulonnais. Cette joie fut encore augmentée par les œuvres de religion et de charité qu'on lui vit aussitôt pratiquer avec une admirable ferveur. La piété de la Bienheureuse Ide, aussi éclairée qu'elle était fervente, la portait à accomplir avec une scrupuleuse exactitude tous les devoirs de sa condition, et lorsqu'il plut à Dieu de bénir son union par la naissance de plusieurs enfants, elle voulut toujours les nourrir de son propre lait, et leur donner les premières leçons de vertu. L'aîné de ses fils porta le nom d'Eustache, comme son père, et marcha noblement sur ses traces. Le second fut appelé Godefroi de Bouillon. Ce nom seul rappelle le héros des croisades, le saint et intrépide chevalier, et enfin le premier roi de Jérusalem; le troisième est Bauduin, qui remplaça son frère Godefroi sur ce trône, si laborieusement conquis.

Au milieu des soins que réclamaient ses enfants encore jeunes, la Bienheureuse Ide trouvait néanmoins le temps de pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres. La tendre affection que son époux lui portait, et l'en-

tière confiance qu'il avait en elle, lui laissaient à cet égard une entière liberté. Elle se plaisait à fonder des églises et des oratoires, et à leur procurer toutes les choses nécessaires. Les pauvres recevaient également avec abondance les dons de sa libéralité; aussi était-elle chérie de tous ceux qui l'approchaient, et des puissants que l'aimable urbanité de ses manières charmait, et des vieillards qu'elle savait admirablement consoler, et des âmes simples pour lesquelles sa piété lui inspirait une affection toute particulière.

Quand la mort vint ravir à la Bienheureuse Ide son époux, auquel elle était vivement attachée, elle trouva dans sa foi et sa piété les forces nécessaires pour supporter cette cruelle épreuve. Dès ce moment elle se dévoua entièrement à la pratique des bonnes œuvres et à la direction de ses enfants. Ceux-ci, déjà assez avancés en âge, ne tardèrent pas à prendre une carrière, et à laisser à leur vertueuse mère une pleine liberté pour suivre les sentiments de son âme pieuse.

Ce fut vers ce même temps que la vénérable veuve alla visiter sa famille dans la Germanie, et rendre ses devoirs à des parents qu'elle n'avait point vus depuis long-temps. Dans sa route elle rencontra une église dédiée à Ste Walburge et y entra. C'est dans ce sanctuaire, consacré à Dieu sous le nom d'une sainte que ses vertus avaient rendue très-populaire dans le pays, et à laquelle la Bienheureuse Ide avait une grande dévotion, et que le Seigneur voulut faire éclater, pour la première fois, d'une manière sensible, la puissance de la prière de sa servante. En effet, la noble comtesse

ayant rencontré à la porte de cette église une femme pauvre, paralysée et hydropique, se sentit remplie de compassion pour elle, et cédant à un mouvement intérieur qui la pressait, elle s'approcha de cette femme, toucha ses membres paralysés et l'aida à se lever. Dieu, en ce moment, rendit la santé à l'infirme, qui suivit, pleine de joie, la vénérable Ide, et alla avec elle remercier le Seigneur pour le grand bienfait qu'il venait de lui accorder.

Durant son séjour au milieu de sa famille, la Bienheureuse Ide échangea contre de l'argent les propriétés qu'elle tenait par héritage, afin de pouvoir plus facilement se livrer aux bonnes œuvres qu'elle avait projetées, et qu'elle voulait mettre promptement à exécution. En effet, aussitôt qu'elle fut rentrée à Boulogne, elle fonda dans la ville même le monastère de Saint-Wulmer, et appela des religieux pour y servir le Seigneur. Peu de temps après, elle releva, avec l'assentiment de Gérard, évêque de Térouane, le monastère de Saint-Wulmer-au-Bois (Samer), racheta les biens aliénés, répara l'église qui tombait en ruines, et procura toutes les choses nécessaires pour y faire refleurir la piété et la religion. La fondation du monastère du Wast suivit de près. Pour celui-ci, la Bienheureuse Ide demanda à S. Hugues, abbé de Cluny, de lui envoyer des frères de son observance, afin de propager dans le Boulonnais les beaux exemples de vertu que donnaient ces religieux à toute la chrétienté. Le saint répondit aux intentions si louables de la vénérable comtesse; il envoya à l'abbaye du Wast quelques-uns de ses enfants spirituels,

envers lesquels la Bienheureuse Ide se montra toujours remplie de bienveillance et de générosité.

Les auteurs de la vie de la noble dame parlent ensuite d'un voyage qu'elle fit en Angleterre, pour des motifs que l'on ignore. Tous se bornent à rappeler une des nombreuses guérisons opérées par elle dans ce pays, et dans laquelle se présentent beaucoup de traits de ressemblance avec celle qui arriva dans l'oratoire dédié à Ste Walburge. Un jour donc qu'elle entrait dans une église, elle vit à la porte un pauvre boiteux qui demandait l'aumône. A peine cet homme eut-t-il reçu l'offrande que lui présenta la noble veuve, qu'il se sentit guéri, se leva et commença à marcher. Comme il était bien connu de toute la population, chacun lui demandait de quelle manière il avait été guéri de son infirmité; il leur répondait « qu'une dame, d'un extérieur noble et vénérable, et qu'il n'avait jamais vue, lui avait donné l'aumône qu'il attendait et la guérison qu'il n'attendait pas. »

En revenant d'Angleterre, la Bienheureuse Ide séjourna quelque temps à Bruxelles, et très-probablement aussi à Genappe, auprès de ses fils. Puis, quand elle fut rentrée dans ses terres du Boulonnais, elle conçut la pensée de fonder un nouveau monastère auprès de la ville de Calais. Ce monastère, qui prit le nom de La Capelle, était situé dans la paroisse de Mark. Par le conseil du vénérable évêque de Térouane, la comtesse y appela des religieux de l'ordre de S. Benoît, et confia leur direction à l'abbé Ravenger. Elle se montra libérale et généreuse envers cette maison, comme elle l'avait fait précédemment envers les autres abbayes fondées par

ses soins. Elle veilla à ce que les religieux pussent fournir aux pauvres des environs les choses nécessaires pour la santé de l'âme et du corps.

C'était avec une joie inexprimable que la Bienheureuse Ide venait parfois unir ses prières à celles des religieux, et consacrer comme eux sa vie et ses forces à célébrer les louanges de Dieu. La première partie de la journée était surtout employée à ce pieux devoir ; le reste du temps elle s'adonnait à toutes sortes d'œuvres de charité. Entre les prodiges multipliés qui récompensèrent en ce monde la vertu de la charitable comtesse, les hagiographes citent encore le suivant qui dut faire une grande impression sur tous ceux qui en furent les témoins.

Il y avait auprès du monastère de La Capelle une fille pauvre, sourde et muette de naissance, et qui était réduite à une extrême nécessité. La Bienheureuse Dame, qui la voyait chaque jour, ne manquait jamais de lui faire une aumône, que l'enfant recevait avec reconnaissance. Il arriva une fois que la mère de cette jeune fille se sentit comme inspirée d'aller avec elle assister aux offices du monastère à côté de la comtesse. On célébrait ce jour-là une des grandes fêtes de l'église. Comme la saison était très-rigoureuse, et que la petite affligée n'avait que peu de vêtements, elle commença à être saisie par le froid et à trembler de tous ses membres. La Bienheureuse Ide qui s'en aperçut, appela l'enfant auprès d'elle, et l'enveloppa avec une partie de son manteau. Tout-à-coup l'enfant sent qu'une

odeur suave se répand autour d'elle : en même temps ses oreilles s'ouvrent, sa langue se délie, et aussitôt elle pousse cette exclamation qui retentit dans toute l'église : « Ma mère, ma mère. » En entendant ce cri, tous sont dans l'étonnement et dans l'admiration. L'abbé qui présidait au chœur apprend bientôt ce qui vient de se passer, et élevant la voix, il entonne le *Te Deum*, pour remercier Dieu du bienfait extraordinaire qu'il vient d'accorder. Cette jeune personne, sur qui le Seigneur venait de faire ainsi éclater sa miséricorde, ayant eu dans la suite le malheur de s'abandonner au péché, retomba dans ses infirmités une première et une seconde fois. Ayant enfin obtenu la guérison pour la troisième fois, par les prières de la Bienheureuse Ide, elle vécut depuis lors dans une grande vertu et y persévéra jusqu'à la mort.

Au moment où la vertueuse comtesse de Boulogne opérait ces œuvres si saintes, son fils, l'illustre Godefroi de Bouillon, se préparait à aller conquérir le tombeau du Sauveur. Cette expédition extraordinaire, si conforme aux sentiments religieux et aux mœurs chevaleresques du moyen-âge, dut trouver dans la mère du héros qui allait en être le chef, une coopération des plus actives. Comme toutes les saintes femmes dans les jours de lutte et de combat, elle levait les mains vers le Ciel pour attirer sur les chrétiens les bénédictions de Dieu. Il parait très-vraisemblable que ce fut aussi dans ce dessein, que, de concert avec son fils Godefroi, elle fit à l'abbaye d'Afflighem, en Brabant, une donation dont la date concorde parfaitement avec cette

époque. Voici la teneur de cet acte tel qu'il a été conservé jusqu'à ce jour (1).

« Moi, Ide, comtesse de Boulogne, humble servante du Christ, je désire donner, à tous présents et futurs, un témoignage de mon affection envers mes seigneurs et frères, les religieux du nouveau monastère, connu sous le nom d'Afflighem. Leur vie sainte et leur amour pour la religion m'ayant réjouie ainsi que beaucoup d'autres, j'ai jugé convenable de me recommander à leurs prières, et au lieu de mettre mon espérance dans des richesses incertaines, de les partager plutôt avec eux. A cette fin, pour le salut de mon âme, celui de mon père le duc Godefroi, et du comte Eustache, mon seigneur, avec la participation de mes fils, Godefroi, Eustache et Bauduin, j'ai donné aux dits frères, en perpétuelle possession, l'église avec toutes ses dîmes et revenus, situés dans mon alleu et ma villa de Genappe, le tout libre et franc de toute redevance et cens tributaire.... Godefroi de Bouillon ajouta encore quelques terres à cette donation de sa mère, et apposa son sceau à côté du sien, en présence des reliques de Sainte Gertrude, qui avaient été apportées dans l'église de S. Servais, à Maestricht, pour cet effet. »

Quelques jours après, les fils de la noble comtesse du Boulonnais se mettaient en marche pour la Palestine, où ils devaient s'immortaliser, Godefroi de Bouillon surtout, par des prodiges de valeur et d'admirables

(1) Les derniers mots de cet acte sont ainsi conçus : *Anno Incarnationis Domini M X C VI, anno profectionis Christianorum contra Paganos Jerusalem.* Vide Boll. ad XIII Ap., p. 149.

exemples de piété. « Du fond de la Morinie, la Bienheureuse Ide avait les yeux tournés vers eux, et par ses prières très-ardentes, elle recommandait à Dieu leur expédition guerrière. » Il paraît, au rapport de Malbrancq, que c'était surtout dans une chapelle dédiée à la Très-Sainte Vierge, sous le titre de Mère de Douleur, que la pieuse Dame aimait à faire sa prière. Elle lui recommandait, ainsi qu'à S. Wulmar, patron du lieu, la croisade entreprise par ses fils. «Or, continue le même historien, les désirs de la vertueuse comtesse ne furent point trompés, et il arriva, par la puissance des saints patrons auxquels elle s'adressait, qu'ayant été ravie en extase, elle eut une vision dans laquelle il lui semblait voir son fils Godefroi animant les siens au combat, lançant des traits multipliés contre les ennemis, et montant le premier, avec un courage héroïque, à l'assaut de la ville. On eut dit que tout ce que ses enfants faisaient alors était fidèlement représenté à son esprit. » Pour conserver le souvenir de ce fait prodigieux, on prit soin de le graver sur une pierre qui existait encore du temps de l'historien Malbrancq. Il la vit lui-même à Boulogne, dans la chapelle dédiée à la Ste Vierge et à S. Wulmar; elle portait cette inscription : «C'est ici qu'Ide, tandis qu'elle assistait aux sacrés mystères, vit son fils Godefroi, après une lutte admirable, soutenue avec un courage héroïque, s'emparer de Jérusalem, et recevoir ensuite la couronne de cette cité. » La grande nouvelle de la prise de Jérusalem et du couronnement du pieux Godefroi vint bientôt confirmer cette révélation par laquelle le Seigneur avait daigné faire connaître d'a-

vance ces évènements à sa servante. Les fils de la Bienheureuse Ide connaissaient trop la grande piété de leur mère pour ne pas lui envoyer des présents capables de lui plaire. Ils lui firent donc parvenir, de Syrie et de Palestine, de précieuses reliques qu'elle distribua à différentes églises, et surtout à l'église de Notre-Dame de Boulogne, où elles reçurent long-temps les hommages des fidèles.

On ne connaît plus rien de la vie de la Bienheureuse Ide jusqu'à sa mort, qui arriva quatorze ans plus tard. Elle consacra ces dernières années à de nouvelles œuvres de charité et de religion. Les pauvres du pays, les religieux qu'elle avait établis en différents lieux, recevaient tous des marques nombreuses et touchantes de sa libéralité. Les orphelins, les veuves, les pauvres, tous les malheureux en un mot, se plaisaient à lui donner le titre de mère, et elle en avait réellement pour eux toute la tendresse. Elle ne cessa de leur en donner des preuves, jusqu'au jour où le Seigneur l'appela à aller recevoir la récompense méritée pour tant de bonnes œuvres. Aussitôt qu'ils eurent appris que la comtesse était gravement malade, les religieux du Wast s'empressèrent de venir voir une dernière fois celle qui s'était toujours montrée si bienveillante envers eux; leurs larmes et leurs prières témoignaient assez de la vivacité de leurs sentiments. La vénérable Dame reçut avec une touchante piété les sacrements de l'église, et rendit peu de temps après son âme innocente à son créateur, le 13 avril de l'année 1113. Elle était alors dans sa soixante-dixième année. Les religieux de tous les mo-

nastères qu'elle avait fondés exprimèrent le désir de pouvoir renfermer ses restes mortels dans un tombeau magnifique qu'ils lui auraient préparé ; mais cette faveur fut réservée aux moines du Wast, surtout à cause de cette parole qu'avait prononcée la Bienheureuse Ide : « Dimanche prochain, je serai au Wast, morte ou vivante. »

Des guérisons extraordinaires et multipliées récompensèrent souvent les fidèles qui eurent recours à la protection de la pieuse veuve dans leurs infirmités, et elle vinrent encore augmenter, dans l'esprit des habitants du Boulonnais, la profonde vénération dont ils étaient pénétrés pour elle.

Le monastère du Wast ayant été détruit durant les guerres désastreuses des siècles suivants, l'église subit aussi le même sort (1). Il ne resta debout que le portail dont la construction remonte à l'époque même de la comtesse Ide, et la nef du milieu qui sert encore aujourd'hui d'église paroissiale. Le tombeau de la Bienheureuse était resté intact au milieu de ces bouleversements; seulement il n'était plus abrité par l'édifice, et l'on avait dû construire au chevet de l'église une petite chapelle où l'on allait vénérer ses reliques. Ces restes précieux d'une illustre comtesse et d'une sainte femme furent dans la suite transportés à Paris, sur la demande de Madame Marguerite de Lorraine, duchesse douairière d'Orléans. « Elle en fit présent aux filles du Saint-Sacrement, établies depuis dans la rue

(1) Extrait de l'appendice qu'on trouve dans le Légendaire de la Morinie, à la page 110.

Cassette, à Paris. La donation, en date du 3 mars 1676, est accompagnée d'une lettre de Monseigneur Hardouin de Péréfixe, archevêque de Paris, attestant que ces reliques ont été examinées, et donnant aux religieuses la permission de les exposer à la vénération des fidèles. » Ce couvent fut détruit pendant les jours malheureux de la révolution ; mais on avait eu le temps de mettre en sureté les reliques de la Bienheureuse Ide. Depuis on les a transportées à Bayeux, où elles sont conservées avec respect chez les religieuses Bénédictines du Saint-Sacrement.

Quant à l'église du Wast, elle obtint quelque temps après, sur les pressantes sollicitations de l'évêque de Boulogne, Monseigneur de Perochel, « qu'une côte y fut rapportée, et placée sur le grand autel de cette église, dans une châsse enrichie de rainceaux d'argent, » due à la générosité de la duchesse douairière d'Orléans elle-même. Cette côte est encore honorée aujourd'hui avec un grand respect dans l'église de Saint Michel du Wast : chaque année, le 13 avril, on voit se presser autour de ces reliques vénérées une foule de pieux pèlerins.

« Quand le cours de l'année ramène la fête des saintes veuves, dit un des biographes de la Bienheureuse Ide, nous devons rendre à Dieu de solennelles actions de grâces. Les admirables exemples de leurs vertus nous excitent à l'amour de la patrie céleste, où nous pouvons comme elles parvenir un jour. Et alors nous entendrons cette parole : Venez les bénis de mon père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine

du monde. Là vous recevrez des couronnes immortelles de la main de celui qui a dit : venez à moi vous tous qui travaillez et qui êtes dans la peine, et je vous soulagerai, car mon joug est doux et mon fardeau léger. Fortifiés par ces paroles sacrées, détruisons les piéges de l'antique ennemi, afin que nous arrivions à ce séjour délicieux avec la Bienheureuse Ide, et que nous y régnions éternellement. »

S. QUINIBERT, (1)

RELIGIEUX, PATRON DE SALESCHES, PRÈS DU QUESNOY.

Vers le XIIe siècle.

La vie de S. Quinibert, patron de Salesches, près du Quesnoy, n'est presque point connue. Les religieux de Maroilles, consultés par le docte Molanus, n'ont pu constater que son existence, sa sainteté, et le culte qu'on lui rendait dans ce lieu. Il est vraisemblable qu'il appartenait à la communauté de Maroilles, qu'il obtint de ses supérieurs la permission de mener la vie solitaire dans un petit ermitage élevé à Salesches, et que telle fut l'origine du prieuré qui, dans la suite, y fut érigé. C'est là qu'il vécut dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et qu'il remit son âme à Dieu. Les religieux ajoutaient dans leur déposition que beaucoup de guérisons miraculeuses avaient été opérées

(1) Molanus, XVIII Maii. — Gazet, p. 70. — Boll. XVIII Maii.

dans ce lieu, à l'époque même où ils écrivaient, par l'intercession du pieux solitaire, et qu'une multitude de personnes du pays pouvaient en rendre témoignage.

Il y avait autrefois dans l'église de Salesches un grand nombre de bâtons, de béquilles, et même quelques chars que l'on conservait comme preuves et souvenirs des guérisons opérées sur des infirmes. Tout fut brûlé dans les guerres qui désolèrent nos provinces à la fin du XVI[e] siècle. L'abbaye de Maroilles avait inscrit le nom de S. Quinibert dans son calendrier, et on y célébrait solennellement sa fête le 18 mai. Aujourd'hui encore les reliques du saint sont conservées précieusement dans le village de Salesches, et exposées à la vénération des fidèles qui ont hérité, pour leur digne patron, des sentiments de piété dont les ancêtres leur ont donné l'exemple.

NOTES.

NOTE SUR Ste PHARAILDE,

(Page 159.)

Nous avons eu sous les yeux, en composant cet ouvrage, bien des règlements de confrérie ou d'association pieuse. Partout nous avons remarqué des dispositions très sages et très-propres à développer la piété dans les âmes. Des esprits chagrins et mal faits peuvent seuls jeter le ridicule sur ces pratiques de dévotion, et il suffirait pour les confondre de leur mettre sous les yeux et de laisser à leur appréciation consciencieuse un seul de ces règlements. Nous prenons au hasard celui de la confrérie de Ste Pharaïlde, érigée dans la paroisse de Bruay, près de Valenciennes; et nous le présentons avec confiance comme un témoignage aussi antique que touchant à l'appui de notre assertion. Il remonte au moins à l'an 1645.

RÈGLEMENT DE LA CONFRÉRIE DE Ste PHARAILDE,

A BRUAY PRÈS VALENCIENNES.

Règles de la Confrérie de Saint Pharaïlde honorée à Bruay-les-Valenciennes.

1° La fin de cette confrérie est la plus grande gloire de Dieu, le salut de nos âmes et l'honneur des saintes reliques de Ste Pharaïlde, dite vulgairement Ste Phréhaulde.

2° Le but de tous ceux et celles qui s'enregistreront en cette confrérie sera d'imiter la sainte vie et les actions héroïques de cette sainte vierge Pharaïlde. Les non-mariés auront de quoi imiter en elle une vertu signalée qui reluit

aux premières trente années, comme encore dans toutes les autres de la vie de cette sainte; les mariés dans les années des miséricordes aux trentes années qu'elle a vécu dans le mariage, et les veuves dans les oraisons, jeûnes, austérités, aux trente années dernières de sa vie qu'elle consuma dans l'état honorable de viduité.

3° Tous les jours ils invoqueront leur Patronne Ste Pharaïlde à leur aide et, dans les nécessités spirituelles et corporelles, se ressouviendront que cette sainte veille toujours auprès de Dieu afin de les assister ; c'est pourquoy diront chaque jour à son honneur. *trois Pater* et *trois Ave Maria.*

4° Le jour de Ste Pharaïlde 4 de Janvier qui sera le jour de la confrérie ils se confesseront et communieront, assisteront aussi aux offices divins qui se feront en ce jour, iront à la prédication et procession avec les saintes reliques de la ditte sainte.

5° Tous assisteront aux sermons solemnels, grandes messes ou commandements qui se feront pour les confrères et pour tout ce qui surviendra en la ditte confrérie, ou rendition de comptes; ou se choisiront par M. le Pasteur du lieu les deux assistans et deux autres pour succéder à cet office.

6° A l'entrée chacun donnera selon sa dévotion et reconnaîtra annuellement la confrérie d'une pièce d'argent à sa discrétion qui servira pour la décoration des saintes reliques et chapelle de la ditte sainte, et pour renouveller la chandelle de la confrérie qui sera renouvellée chaque année pour le quatre Janvier, fête de la ditte sainte.

7° Quand quelqu'un des confrères sera malade, on en avertira M. le Pasteur qui le recommandera aux prières de tous, et s'il désire les saintes reliques de Ste Pharaïlde, on

lui portera en toute révérance, et s'il vient à mourir, on dira publiquement le *De profundis* pour son âme, et tous confrères cinq Pater et cinq Ave Maria, et on sonnera la grosse cloche après le trépas d'icelui.

8° Un chacun aura ces règles, les lira ou fera lire chaque mois, afin de se souvenir de son devoir, et d'exécuter la bonne résolution de garder ces règles.

9° Les confrères se garderont surtout de tomber en péché mortel, fuyront toutes occasions possibles d'y tomber, et auront soin de vivre ensemble, dans une paix mutuelle, tacheront d'accorder partout les différens et d'assoupir les querelles.

Il faut noter que les statuts ci-dessus soient bien et duëment observés et maintenus devant Dieu, ils n'obligent néanmoins sur peine d'aucun péché : mais ceux qui les garderont seront vraiment récompensés de Dieu en ce monde et en l'autre.

Les Vicaires Généraux, le siège épiscopal d'Arras vacant, approuvent les règles ci-dessus, et pour exciter tant plus les confrères à les observer, leur donnent au jour de leur entrée quarante jours, et toutes les fois qu'ils accompliront quelque point compris ès-dittes règles quinze jours de vray pardon en la forme accoutumée de l'église. Fait à Douay le cinquième juin mille six cent quarante-cinq. Était signé

Car. Fr. De Laurettes,

Archid. d'Arras, Vicaire-Général.

Ce règlement de la confrérie de Ste Pharaïlde érigée à Bruay-lez-Valencieunes fut de nouveau approuvé le 21 novembre 1788 par Monseigneur Louis-François-Marc-Hilaire De Conzié, évêque d'Arras. Cette note est intercalée dans la copie du règlement que nous avons sous les yeux.

NOTE SUR S. SAULVE,

(page 188.)

Plusieurs points de la vie de S. Saulve présentent des difficultés et demandent une explication que nous tirons toute entière du commentaire des savants Bollandistes. Ces difficultés portent surtout sur le siège occupé par ce Pontife et sur l'époque de son martyre.

§ 1er S. Saulve était-il évêque d'Angoulême? Les actes de sa vie, écrite par trois auteurs différents, dont un contemporain, ne le disent pas. Le dernier s'exprime en ces termes: *Adveniens vir quidam vitæ venerabilis Salvius Episcopus, partibus Hemonensis fisci, qui vocatur Valentianas, cœpit ibi prædicare* ...... Cette indication d'évêque d'Angoulême manque aussi dans les plus anciens martyrologes de Liessies, d'Arras, de Tournai. Quelques-uns plus récents la donnent; mais on ne voit pas trop sur quoi leurs auteurs se sont fondés. Les Bollandistes terminent de cette manière l'examen de cette question. « *Aubertus Miræus, in Fastis Belgicis et Burgundicis anno* 1622 *editis, abstinet à cathedræ episcopalis designatione, sicuti cum omnibus antiquis vitæ scriptoribus fecerunt Baldricus et Sigebertus. Idem et nos judicamus faciendum esse, quia nomen Salvii non reperitur in catalogis episcoporum Engolismensium tam excusis quam manuscriptis.*

§° A quelle époque vivait S. Saulve?

« Plusieurs, dit D'Outreman, se sont trompés parlant de ce saint martyr, lequel ils ont confondu avec d'autres de mesmes nom. » Il y a un saint Saulve, évêque d'Amiens qui vivait du temps de Clotaire II. (VI siècle). Un autre S. Saulve, dont parle saint Grégoire de Tours, vivait du temps du roi Chilpéric (IVe siècle). Il était évêque d'Alby

et originaire de cette ville. Un troisième évêque du nom de S. Saulve parait au concile d'Orléans, comme le rapporte S. Ouen, dans sa vie de S. Eloi. Des hagiographes, pour n'avoir point suffisamment considéré la différence des époques, ont confondu quelquefois ces premiers avec le saint dont nous parlons et qui vivait à la fin du VIII[e] siècle. En effet, les termes de l'historien, quand il parle soit de la pénitence de Génard, soit de l'église qui fut bâtie au village de Brena, (depuis S. Saulve,) conviennent très bien au règne de Charlemagne, qui donna lui-même une partie des impôts de Valenciennes aux religieux du prieuré de S. Saulve; mais il parait très-vraisemblable que la mort de ce saint martyr et de son compagnon arriva dans les dernières années de Charles Martel, qui portait le titre de duc des Francs. C'est sous ce titre que le biographe contemporain désigne toujours le Prince qui reçoit la nouvelle du meurtre commis à Beuvrage, et envoie des officiers pour prendre des informations exactes. Dans les chapitres suivants, au contraire, où il est question d'évênemens qui ont dû se passer plus tard, l'auteur se sert toujours des mots Charles, roi des Francs, lesquels s'appliquent très bien à Charlemagne. D'après cette chronologie, que suit du reste Baldéric, auteur de la chronique de Cambrai et d'Arras, liv II chap. 31, S. Saulve serait mort dans les dernières années de Charles Martel, et l'église, bâtie par les soins de Charlemagne sur son tombeau, remonterait à l'an 801 environ.

NOTE SUR SAINT EVRARD,

(Page 224.)

Le testament de S. Evrard est un des monuments les plus anciens en ce genre et des plus curieux que l'on

connaisse. On le trouve dans les *Opera Diplomatica* de Mirœus, t. I. 19-22, ainsi que dans l'ouvrage sur les *Châtelains de Lille, etc.* publié en 1611 par Floris Vander-Haer, trésorier et chanoine de St-Pierre, à Lille, page 35. Nous ne reproduirons de ce document que la partie dans laquelle S. Evrard désigne les livres qu'il lègue à ses héritiers. « Cette nomenclature est la plus ancienne de nos contrées, dit le docte M. LeGlay (1) » elle servira à nous faire comprendre quelles pouvaient être les richesses littéraires d'un puissant seigneur à cette époque, et par quelles lectures salutaires se développait le sentiment religieux dans les âmes fortes et véritablement chrétiennes.

« S. Evrard lègue donc à ses héritiers : un évangile orné d'or — Un Missel et un Lectionnaire d'or et d'argent, — un Lectionnaire, — un Missel, — un Commentaire, — un Antiphonaire et les ouvrages de Smaragde, abbé de Saint-Michel, au diocèse de Verdun, revêtus d'ivoire, — des livres de musique, *Tabulas ad canendum*, recouverts d'argent et d'or, — un Evangile monté en argent, — un Psautier double, — le Traité de S. Augustin *De verbis Domini*, — le livre de la loi des Francs, des Ripuaires, des Lombards, des Allemands et des Bavarois, — un livre de l'art militaire, — un autre sur diverses matières commençant par *Elie et Achab*, — des Traités de l'utilité de la pénitence, — des institutions des princes et des édits des empereurs, — les Synonymes d'Isidore de Séville, — le livre des quatre vertus, — l'Evangile, — un Bestiaire, — *Cosmographia philosophi Ethnici*, — un Psautier écrit en lettres d'or *cum auro scriptum* ; la cité de Dieu de S. Augustin et une autre copie de son traité *De verbis Domini*,

(1) Voir le catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Lille, vers la fin.

— les gestes des Papes, — ceux des Francs, — les ouvrages des évêques Isidore, Fulgence, Martin; un livre de S. Ephrem, — un second exemplaire des synonymes d'Isidore de Séville, un ou plusieurs ouvrages intitulés : *Liber glossarum, explanationes dierum,* — un troisième Psautier, — une exposition sur les Epitres de S. Paul, — un troisième exemplaire de S. Augustin, *De Verbis Domini*, — son Commentaire sur Ezéchiel, — un *Lectionarium de epistolis ac evangeliis*, écrit en lettres d'or, — la vie de S. Martin, — Anianus, — sept livres d'Orose, — S. Augustin, — S. Jérôme, — un Psautier avec son exposition, — Smaragde, — un *Collectaneum*, — Fulgence, — un Missel quotidien, — une vie de S. Martin, — la physionomie du médecin Lopus, — l'ordre des premiers princes, — les vies des pères, — le livre de la doctrine de S. Basile, — Apollonius, — un nouvel exemplaire des Synonymes d'Isidore, — un Missel, un livre commençant par le sermon de S. Augustin sur l'ivresse, — la loi des Lombards, — le livre d'Alcuin au comte Widon, — un Missel, — une Passion, — un livre d'oraisons avec les Psaumes, — un traité de la Prière, — une autre transcription du traité des quatre vertus, enfin l'enchyridion de S. Augustin. »

NOTE SUR SAINT LIÉBERT,

(Page 357.)

On trouve, à la fin de la vie de S. Liébert, un appendice extrait d'un manuscrit de l'abbaye de Vaucelles, dans lequel sont consignés quelques détails intéressants que nous avons fait entrer dans notre récit. En terminant, l'auteur de cet appendice, pour réparer une lacune de l'historien

de S. Liébert, fait connaître tous les corps saints qui reposaient alors dans le diocèse de Cambrai. Comme ces corps vénérables appartenaient presque tous à des saints de ces contrées et que d'ailleurs ils étaient souvent portés en différents lieux ,surtout pour la consécration des églises et des monastères, il nous a paru convenable de rapporter ici cette liste telle que nous l'avons trouvée.

S. Marcellus, pape et martyr, au monastère d'Hautmont.

S. Liéfard, archevêque et martyr au monastère d'Honnecourt.

S. Saulve, évêque et martyr, au monastère de Valenciennes.

S. Sulpice (Superius) son disciple et martyr, au même monastère.

S. Foillan, évêque et martyr, au monastère de Fosse,

S. Hermès, martyr, dans la ville de Renaix.

S. Adrien, martyr, au monastère de Grammont.

S. Géri, évêque et confesseur, dans la ville de Cambrai.

S. Aubert, évêque et confesseur, dans la même ville.

S. Aicadre, abbé et confesseur, au monastère (prieuré) d'Haspres.

S. Hugues, évêque de Rouen, dans le même monastère.

S. Sarre, confesseur, au monastère du Cateau.

S. Humbert, confesseur, au monastère de Maroilles.

S. Ghislain, au monastère de Celle (St.-Ghislain.)

S. Landelin, confesseur à l'abbaye de Crespin.

S. Etton, évêque confesseur, au monastère de Liessies.

S. Ursmar et S. Ermin, confesseurs, au monastère de Lobbes.

S. Vincent, confesseur, au bourg de Soignies.

Ste Maxellende, vierge et martyre, au monastère du Cateau.

Ste Aldegonde, Ste Aldetrude et Ste Madelberte, vierges, au monastère de Maubeuge.

Ste Gudule, vierge, dans la ville de Bruxelles.

Ste Hiltrude, vierge, au monastère de Liessies.

Ste Pharaïlde et Ste Reinelde, vierges, en divers lieux.

Ste Vaudru, épouse de S. Vincent, confesseur, au monastère de Mons.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

NOTES.

——

LES VIES
DES SAINTS
DES DIOCÈSES DE
CAMBRAI ET D'ARRAS.

Cambrai. — Fenélon Deligne et Ed. Lesne, Imp.-Lib.

LES
VIES DES SAINTS
ET
DES PERSONNES D'UNE ÉMINENTE PIÉTÉ,
DES DIOCÈSES DE
CAMBRAI ET D'ARRAS,
D'APRÈS
LEUR CIRCONSCRIPTION ANCIENNE ET ACTUELLE,

PAR

L'ABBÉ DESTOMBES,
Professeur d'Histoire au Petit-Séminaire de Cambrai.

OUVRAGE APPROUVÉ

Par Mgr l'Archevêque de Cambrai.

Laus ut summa *Deo*, veneratio debita *Sanctis*,
Exemplum *Populis* sit quoque Christicolis.
Vita S. Amandi, *Boll.* VI *Feb. p.* 874

TOME QUATRIÈME.

CAMBRAI,
FENÉLON DELIGNE et ED. LESNE, Imprimeurs-Libraires
de l'Archevêché.

1852.

VIES DES SAINTS

DES DIOCÈSES DE CAMBRAI ET D'ARRAS.

LE BIENHEUREUX ODON, (1)

ÉVÊQUE DE CAMBRAI.

L'an 1113.

Le caractère, les écrits, et la vie tout entière du B. Odon révèlent une de ces âmes pressées par le désir de trouver la vérité et la paix du cœur, et qui, après les avoir cherchées quelque temps dans les opinions humaines, en reconnaissent bientôt la faiblesse et la vanité, et s'attachent irrévocablement à Dieu, source de tout bien. Il parut à cette époque intéressante du moyen-âge, où le goût renaissant des études éveillait partout les esprits, et les portait à approfondir les questions les plus abstraites et les plus ardues. On verra comment il sut éviter les piéges qu'un esprit présomptueux rencontre bien souvent dans ces sortes d'études,

(1) Boll. xix Junii. — Dupont Hist. de Cambrai, p. 65. — Longueval, T. x, p, 426, etc.

et comment son cœur droit et sincère trouva dans la science de nouveaux motifs pour se donner à Dieu.

Le Bienheureux Odon ou Oudard était natif d'Orléans : son père s'appelait Gérard et sa mère Cécile. Son enfance et les premières années de sa jeunesse ne sont point connues ; on voit seulement qu'elles furent consacrées à l'étude des sciences , et surtout de la philosophie, pour laquelle Odon avait un attrait particulier. Il l'enseignait déjà avec éclat dans la ville de Toul, quand les chanoines de l'église de Tournai, aux oreilles desquels la réputation du jeune professeur était parvenue, lui adressèrent une lettre très-flatteuse, le priant de venir prendre la direction de l'école fondée dans cette ville par les soins du clergé. Odon s'y rendit, et à peine avait-il enseigné quelques jours, qu'il vit deux cents jeunes gens se presser autour de sa chaire pour recevoir les leçons publiques de philosophie qu'il donnait. « Les écoles retentissaient alors de la querelle des Réalistes et des Nominaux. Odon, dit un chroniqueur, n'enseignait pas la philosophie d'après les nouveaux professeurs (*in voce*), mais à la manière de Boèce et des anciens docteurs réalistes , (*in re*). Pendant ce temps-là, un autre philosophe nommé Raimbert, professait à Lille la doctrine opposée. Mais de ces deux écoles voisines et rivales, l'une ne tarda pas à éclipser l'autre ; Raimbert fut abandonné, et Odon vit de jour en jour la foule se presser plus nombreuse pour l'entendre, soit que dans le cloître du chapitre il enseignât les subtilités de la dialectique, soit qu'au milieu de la nuit, assis devant la porte de l'église cathédrale, il montrât à ses

disciples émerveillés les constellations du firmament, et leur fit comprendre le mouvement des astres. Il exerçait un tel ascendant sur ses écoliers, que ceux-ci le regardaient moins encore comme leur maître, en fait de sciences, que comme le père et le pasteur de leurs âmes. Voulant lui témoigner leur gratitude, ils lui offrirent un anneau, avec une légende qui offrait un jeu de mots allusif à la patrie du célèbre professeur: *Annulus Odonem decet aureus Aureliensem*, un anneau d'or convient à Odon d'Orléans. (1) » La réputation d'Odon s'étendait de plus en plus, et il lui venait des élèves des pays les plus éloignés de la Flandre, de la Bourgogne, de la Normandie, et des autres provinces de la France, de l'Italie même et de la Saxe. La ville de Tournai était devenue comme un centre pour la jeunesse studieuse que l'on rencontrait partout à la suite d'Odon.

Le maître répondait dignement à cet empressement de ses élèves par les vertus qu'il pratiquait déjà alors. Il était doux, patient, humble, d'une conversation agréable, et d'un abord tranquille et attrayant. La médisance et la flatterie lui étaient également en horreur, et il les fuyait avec un soin continuel. Il avait pour la chasteté un amour extrême, et qui était d'un grand exemple pour ses nombreux disciples. « Tout entier à la recherche de la science, il ne se donnait aucun repos et travaillait sans cesse. Grammaire, rhétorique, dialectique, toutes les sciences, en un mot, lui étaient familières, et ils les approfondissait toutes. Son esprit était vif

(1) Camer. Christ. Introd., p. 31.

et ardent, sa mémoire tenace, ses mœurs pures et à l'abri de tout reproche. Il était sobre de paroles, actif dans la recherche de la vérité, prudent dans les discussions, prompt dans la solution des questions. »

Jusqu'alors cependant Odon n'avait eu de goût que pour les sciences humaines, et cette affection se trahissait souvent dans ses paroles. Il ne sentait point pour les écrits des Saints Docteurs de l'Eglise l'attrait si vif qui le portait vers les ouvrages de Platon et des autres philosophes anciens. Mais un jour le livre de S. Augustin, sur le *libre arbitre et la vraie religion*, lui étant tombé entre les mains, il le lut avec une attention si profonde et si religieuse, que peu à peu il se sentit changé en un autre homme. Bientôt même il comprit que la grâce l'appelait à un genre de vie plus parfait, et que Dieu lui persuadait de quitter le monde pour suivre ses inspirations, et travailler uniquement à l'affaire importante de son salut.

Plusieurs des élèves d'Odon ne tardèrent pas à connaître les dispositions de leur maître, et le dessein qu'il avait formé de s'éloigner du siècle, pour aller vivre dans la solitude. Ils résolurent aussitôt de le suivre, et d'embrasser avec lui la vie religieuse. Il ne s'agissait plus que de savoir dans quel lieu on se retirerait. Mais pendant qu'ils délibéraient tous entre eux sur ce sujet, des habitants de Tournai, informés par hazard du projet de leur savant professeur et de ses meilleurs élèves, et craignant de perdre des hommes si précieux, se transportèrent auprès de leur évêque Radbode II. Ils témoignèrent au prélat le regret sincère que leur causait

le départ d'Odon, et le prièrent en même temps de lui demander, puisqu'il était disposé à embrasser la vie religieuse, qu'il se retirât dans le monastère de Saint-Martin. Cette antique abbaye, située sur une petite montagne à peu de distance de la ville, avait été autrefois détruite par les Normands, et depuis lors on ne l'avait point relevée. Les Tournaisiens s'engagèrent à la rendre habitable et à l'approprier aux besoins d'Odon et des disciples qui l'accompagnaient.

L'évêque accueillit avec empressement des offres si généreuses, et les communiqua à son chapitre qui en ressentit une grande joie. Les préparatifs du départ étant terminés, et les travaux suffisamment achevés, Odon et sa petite colonie furent conduits processionnellement à leur nouvelle demeure par l'évêque lui-même. Là ils prirent l'habit de chanoines réguliers, et embrassèrent la règle de S. Augustin. Odon dirigea ses disciples, devenus maintenant ses fils spirituels, avec une sagesse et une prudence admirables. Il vivait avec eux comme un père au milieu de ses enfans, et quoique dans les commencements on eut à supporter toutes sortes de privations, l'exemple de sa patience et de sa conformité parfaite à la volonté de Dieu inspirait à tous les mêmes sentiments. Malgré la disette assez ordinaire des choses les plus nécessaires à la vie, le vénérable Odon trouvait encore le moyen de soulager les pauvres. Il était pénétré pour eux d'une si grande charité, qu'il ne savait rien leur refuser. On pourrait même dire que la bonté de son cœur l'entraina quelfois trop loin, et exposa en plusieurs circonstances l'a-

venir de sa communauté; ce fut pour cette raison que ses disciples le prièrent de confier à un prévot l'administration temporelle du monastère.

Le Bienheureux Odon, dès ce moment, ne s'occupa plus que de la direction spirituelle de ses religieux, dont le nombre augmentait sans cesse. Beaucoup de jeunes gens, en effet, attirés par la réputation de sainteté de l'abbé et de ses disciples, rompaient généreusement avec le siècle pour venir embrasser la vie religieuse au monastère de Saint-Martin. Parmi ceux qui se distinguèrent surtout par leur courageuse constance, il faut citer Adolphe, fils de Sohier, chantre de l'église cathédrale de Tournai. Son père ayant appris qu'il voulait renoncer à tous les avantages àuxquels il pouvait prétendre dans le monde, et qu'il s'était même déjà retiré au monastère de Saint-Martin, s'y rendit aussitôt avec plusieurs de ses amis, saisit son fils par les cheveux, l'accabla d'injures et de coups, et le força de rentrer chez lui. Quelques jours après le jeune homme retourna au monastère à l'insu de ses parents qui le croyaient à la cathédrale. Le père irrité s'y transporta de nouveau, et, après avoir maltraité son fils, le ramena dans sa maison, où il le tint étroitement renfermé. Le vertueux Adolphe persévéra néanmoins dans ses intentions, et Dieu accorda même à ses prières que son père changeât tout-à-coup de dispositions à son égard. Sohier, en effet, ne consentit pas seulement à ce que son fils embrassât la vie religieuse dans l'abbaye de Saint-Martin, mais encore il demanda à y être admis lui-même, ainsi que son frère Herman, dont le cœur avait

été également touché par la grâce. Ce changement extraordinaire fit grand bruit dans la ville de Tournai, et y produisit les plus salutaires impressions.

Notre Bienheureux surtout se réjouissait de ces témoignages éclatants de la miséricorde de Dieu envers sa naissante communauté. Toutefois il n'était pas sans inquiétude à cause de certaines relations qu'entretenaient ses religieux avec des clercs de la ville. Il craignait que ces rapports ne nuisissent à leurs progrès dans la perfection. Un jour il en conféra avec son ami Aymeric, abbé du monastère d'Anchin, en qui il avait une entière confiance et qui venait souvent le visiter. Celui-ci lui conseilla alors d'adopter la règle de Saint-Benoît, afin de mettre une séparation plus entière entre ses religieux et les personnes du monde de quelque condition qu'elles fussent. Cette proposition fut goûtée du Bienheureux Odon, qui en parla aussitôt à ses religieux. Ceux-ci l'accueillirent aussi avec joie, et demandèrent à recevoir, comme leur vénérable Père, l'habit de S. Benoît des mains de l'abbé Aymeric lui-même.

Le Bienheureux Odon fut de nouveau élu abbé par ses disciples selon les ordonnances de la règle de Saint-Benoît, et s'appliqua, avec une nouvelle ferveur, à leur donner à tous les exemples d'une vie sainte et laborieuse. « Voué à la pauvreté évangélique, il continua d'y assujettir sa communauté. Il ne voulut admettre pour son église ni croix d'argent ni aucun ornement précieux; il refusa les autels et les dîmes qu'on lui offrait. Tous ses religieux devaient vivre du travail de leurs mains et du produit de leur culture. Lui-même

se mit à copier des manuscrits, et employa au même soin douze frères qui étaient impropres aux fatigues du labourage. C'est ainsi que commença la riche bibliothèque de Saint-Martin de Tournai (1). »

Il y avait treize ans que le Bienheureux Odon gouvernait son importante abbaye, où étaient déjà réunis soixante-dix religieux, quand il fut choisi pour occuper le siége épiscopal de Cambrai, en l'an 1105. Ce poste présentait alors de très-grandes difficultés, à cause des divisions qui avaient éclaté peu de temps auparavant, lors de la séparation des églises de Cambrai et d'Arras. Un schisme avait même éclaté, et deux évêques, Gaucher et Manassès, avaient eu chacun leurs partisants dans la ville et dans le diocèse. Ce fut pour mettre fin à ces déplorables divisions, et pour obéir aux injonctions du pape Paschal II, que plusieurs membres du chapitre de Cambrai, et d'autres personnages importants de ce diocèse, élurent Odon pour leur évêque dans la ville même de Reims où ils s'étaient rendus. Ce choix fut approuvé par le Métropolitain et par les évêques de la Province, et quelques jours après, Odon, appelé à Reims par les prélats rassemblés, recevait l'onction sacrée des mains de l'archevêque Manassès.

Odon avait refusé de recevoir l'investiture des mains de l'empereur Henri IV, et l'entrée de sa ville épiscopale, où se trouvait toujours l'intrus Gaucher, lui était interdite, malgré les vœux d'une grande partie de la population. Le vertueux prélat, laissant à la Providence le soin d'aplanir les difficultés qu'il rencontrait déjà de

(1) Camer. Christ. Introd., p. 31.

toutes parts, ne songea qu'à réparer au plus tôt les maux causés par de longues et funestes divisions. Tout entier à ses devoirs de pasteur, il parcourait les différentes contrées de son vaste diocèse pour y prêcher la parole de Dieu, et remplir les fonctions de sa charge épiscopale, puis il se retirait au monastère d'Anchin pour y prendre quelque repos. C'est là surtout, dans la compagnie de son intime et vertueux ami, l'abbé Aymeric, et du prieur Amand, qu'il se livrait à toutes sortes de pratiques pieuses.

L'empereur Henri IV ayant été déposé, son fils Henri V lui succéda, et, à la demande du Pape, ordonna que le Bienheureux Odon fut reçu dans sa ville épiscopale de Cambrai. Sur-le-champ le prélat travailla avec une infatigable ardeur à rétablir la bonne harmonie entre tous les habitants, ecclésiastiques ou séculiers, et à faire disparaître les traces des anciennes dissentions. Toutefois, il ne paraît pas qu'il put long-temps continuer cette œuvre de paix et de réconciliation, et bien que les récits des auteurs ne concordent pas entièrement, il résulte assez clairement de leur narration, qu'Odon fut encore obligé de s'éloigner de Cambrai. C'est de nouveau à l'abbaye d'Anchin qu'on le retrouve dans ses dernières années et jusqu'au moment de sa mort. Cette communauté était alors dirigée par le vertueux Alvise, avec qui le Bienheureux Odon était intimement lié, et qui devait bientôt après, monter lui-même sur le siége d'Arras. Le saint prélat, au milieu de ces fervents religieux, se fit constamment admirer par les sentiments de piété et de résignation dont il était rem-

pli. Sentant bientôt que la mort allait le frapper, il l'attendit avec un calme inaltérable, et se recommanda humblement aux prières de la communauté. Il remit paisiblement son âme à son Créateur, le dix-neuf juin de l'année 1113, laissant après lui le souvenir d'un saint et savant Pontife.

Outre un ouvrage intitulé de l'*Etre et de la Chose*, Odon avait composé deux autres ouvrages philosophiques, le *Sophiste* et les *Complexions*, c'est-à-dire des conclusions ou raisonnements. Ces ouvrages sont perdus ainsi que son poëme sur la *Guerre de Troie*. On possède encore d'Odon de Cambrai une *Explication du Canon de la Messe*; un ouvrage *sur le Péché Originel*; un dialogue *sur l'Incarnation*; un traité *du blasphème contre le Saint-Esprit*; enfin des commentaires sur quelques endroits des Saintes Ecritures. » Trithème, dans son ouvrage sur les écrivains ecclésiastiques, parle du Bienheureux Odon : il dit que cet évêque avait un esprit pénétrant, une brillante élocution, et un grand talent pour prononcer ses homélies devant le peuple.

Quant aux actes de son administration, ils sont peu connus. On voit, d'après des diplomes rapportés par Aubert Le Mire, qu'il fit des donations à l'église de S. Jean-Baptiste, à Valenciennes, et à une paroisse de Tournai, dépendante de son diocèse.

Aussitôt que l'on apprit au monastère de Saint-Martin de Tournai la mort de l'évêque Odon, l'abbé, accompagné d'un de ses religieux, vint demander la permission d'enlever son corps pour le transporter dans leur abbaye, et lui rendre les honneurs de la sépulture.

Mais Alvise leur répondit que ses religieux ne souffriraient jamais qu'on enterrât ailleurs que dans le monastère d'Anchin, celui que la Providence elle-même avait envoyé au milieu d'eux, et qu'ils se disposaient déjà à le placer dans leur église. C'est là, en effet, devant l'autel dédié à S. André, qu'il fut déposé sous un marbre blanc et éclatant. Le Bienheureux Odon y était représenté, la crosse pastorale en main et revêtu de ses habits pontificaux. Voici l'inscription qu'on lisait sur son tombeau: « Ici repose l'évêque Odon, célèbre dans le monde ; il fut exilé et fidèle à Dieu ; il brille maintenant dans le Ciel comme un astre (1). »

« Vous avez assez de temps pour étudier la philosophie, et vous n'en avez point assez pour pratiquer le christianisme ? s'écrie S. Paulin, dans une lettre à un de ses amis. Changez de sentiments, changez de discours, soyez le philosophe de Dieu, le prédicateur de Dieu, non en le cherchant à la manière des philosophes, mais en l'imitant. Celui-là est véritablement sage, qui s'occupe moins de bien parler que de bien vivre, qui s'étudie plus à faire de grandes choses qu'à disserter sur les hautes questions (2) » Le Bienheureux Odon avait compris cette parole, et il s'est efforcé de la mettre en pratique. Il a reconnu que la fidélité au service de Dieu était la première et la plus importante science

(1) Hic tegitur præsul Odo,
Qui perspectus omni mundo,
Fuit exul, Deo fidus,
Fulget cœlo quasi sidus.

(2) Sanc Paulini epist. xxxv.

à laquelle l'homme dût s'appliquer, puisque c'est celle qui peut seule le rendre heureux en ce monde, et lui assurer dans l'éternité ce bonheur après lequel nous soupirons tous avec tant d'ardeur.



LAMBERT, DE GUINES,

CHANTRE DE ST-PIERRE A LILLE, PUIS ÉVÊQUE D'ARRAS.

L'an 1115.

Entre les grands personnages qui ont illustré la province par la splendeur de sainteté, le vénérable Lambert tient un rang principal, dit Martin l'Hermite. D'après certains auteurs il serait né à Fleurbaix, selon d'autres dans la ville de Lille; mais il paraît beaucoup plus probable que ce fut à Guines même, d'où sa famille était originaire. Il appartenait en effet à la noble et ancienne maison des comtes de Boulogne, et était parent par conséquent du célèbre Godefroi de Bouillon, qui, à cette même époque, allait faire la conquête de la terre sainte.

Quand le jeune Lambert fut en âge d'étudier, ses parents le confièrent aux maîtres les plus habiles. Parmi eux l'on remarque surtout le vénérable Ives, depuis évêque de Chartres. Il se rencontra auprès de ce célèbre professeur avec le Bienheureux Jean de Warneton, qui sera élevé plus tard sur le siége de Térouane. Tous deux étaient remplis des mêmes sen-

timens et des plus vertueuses dispositions, et l'amitié sainte qu'ils contractèrent dès lors les aida puissamment à persévérer dans leurs bonnes résolutions.

Leurs études terminées, les deux amis eurent la consolation de se rencontrer encore dans la collégiale de St-Pierre à Lille. Bauduin le pieux, comte de Flandre, qui venait d'élever cette illustre basilique, voulait y placer pour chanoines des hommes d'un éclatant mérite et d'une naissance illustre. Au nombre des premiers personnages qui y furent appelés figurent Lambert de Guines et Jean de Warneton. Les brillantes qualités et les dons précieux de la grâce que Dieu avait déposés dans le cœur de Lambert se produisirent alors aux yeux de tous. Il fuyait avec un soin extrême toutes les occasions de paraître dans le monde et ne se plaisait que dans la société du bienheureux Jean, son ami, et de quelques autres fervents serviteurs de Dieu. Son mérite bien reconnu le fit bientôt choisir pour remplir la charge de chantre, qui était, après celles de prévot et de doyen, la plus importante.

Le saint pape Grégoire VII, alors assis sur le siége de Rome, connaissait déjà, par les rapports fidèles qui lui avaient été adressés, la fermeté de caractère et la sage conduite du chantre de St-Pierre de Lille. Aussi s'empressa-t-il d'intervenir dans un différent qui s'était élevé et dans lequel Lambert avait eu à souffrir des procédés qu'on avait tenus à son égard. Le souverain pontife, informé de tout, écrivit aux chanoines de la collégiale deux lettres, dans lesquelles il leur commande de recevoir avec bienveillance et affection

son fils Lambert, les assurant en même temps que, sur ses instances pressantes, il leur pardonnait ce en quoi ils avaient manqué envers lui et le saint-siége lui-même. Cette recommandation du pape, dans laquelle était révélée la grande charité du chantre Lambert, suffit pour rapprocher les esprits, et S. Grégoire VII n'eut point à exécuter les menaces qu'il avait dû faire pour défendre la cause d'un innocent. Ainsi fut calmé en peu de temps un différent que des esprits durs et orgueilleux auraient pu pousser bien loin.

« N'est-il pas vray, dit ici avec une touchante naïveté l'hagiographe Martin l'Hermite, que les injures sont comme les pommes, que la Perse produit amères et venimeuses, mais l'Europe les rend douces et agréables au goust, ce qui semble un miracle de nature? Certainement un affront reçu en une âme barbare donne des fruits de vengeance et empoisonnés de rage; mais tombant dans un bon cœur, il y engendre la douceur mesme, et la bonté du courage change en bien la malice de l'outrage qu'on y sème. C'est un miracle de la grâce, qui opérait en Lambert; car après avoir été affronté, il alla penser à part soy, comment il pourrait se servir le mieux de cette occasion pour en tirer au ciel une gloire éternelle. » La noble et généreuse conduite de Lambert apaisa donc les mécontentements irréfléchis qui s'étaient produits, et lui-même témoigna en toutes circonstances, par ses paroles et ses actes, de quelles dispositions de charité et de bienveillance il était pénétré pour ses confrères. Ce fut même en cette circonstance qu'il fit don aux chanoines de la collégiale

de St-Pierre d'une chapelle qui était à sa libre disposition.

Le vénérable chantre continuait de remplir ses fonctions avec le même zèle et la même fidélité, lorsqu'un jour son vénérable ami, le bienheureux Jean, lui annonça qu'il allait quitter le siècle pour aller pratiquer la vie religieuse dans le monastère du Mont-Saint-Eloi, près d'Arras Lambert ignorait encore alors les desseins de Dieu sur lui et ne prévoyait pas qu'il forcerait un jour lui-même son saint ami à quitter cet asile de paix et de prière, pour venir à Arras auprès de lui partager le fardeau de l'épiscopat.

En effet, la grande question de la séparation des deux évêchés de Cambrai et d'Arras était alors agitée et activement poursuivie. Le souverain pontife Urbain II, avait embrassé ce projet avec une intention bien arrêtée de le mettre à exécution. Déjà plusieurs lettres avaient été adressées soit au clergé et au peuple d'Arras, soit à Raynold, archevêque de Reims et métropolitain de la province. Après beaucoup de légations et de messages que nécessitait une affaire de cette importance, on se prépara à choisir un évêque particulier pour le diocèse d'Arras. Afin de donner à cette élection toutes les garanties désirables, Gualbert, prévot de l'église de Notre-Dame d'Arras et Guibert le Doyen écrivirent, au nom de tous les fidèles de cette église, une lettre au Prévot, au Doyen et à tous les chanoines de l'insigne collégiale de St-Pierre à Lille. Ils leur demandaient instamment qu'ils voulussent bien envoyer à Arras, pour présider à l'élection du nouvel évêque, trois ou

quatre de leurs confrères et parmi eux le chantre Lambert.

Arrivé dans la ville d'Arras, ceux-ci prirent toutes les mesures ordinaires en de semblables circonstances et veillèrent à ce que rien ne put troubler une élection si grave. Un jeûne solennel de trois jours fut donc publié et de toutes part l'on fit des prières publiques et des processions pour implorer les lumières du Saint-Esprit et demander à Dieu qu'il fit choix d'un homme selon son cœur, d'un vrai pasteur des âmes. Tout étant disposé, le clergé et le peuple de la ville se réunirent un dimanche, dixième jour de Juillet 1095, et tous les suffrages se portèrent sur Lambert de Guines, que ses vertus et ses qualités éminentes rendaient vraiment digne de cette charge.

Toutefois son humilité effrayée lui fit refuser le dangereux honneur de gouverner un diocèse. Ses confrères de St-Pierre à Lille, à leur tour, reclamèrent celui qu'ils regardaient comme une des gloires de leur corps, et dont ils appréciaient de plus en plus l'éminente vertu. Le vénérable Lambert espérait toujours que sa résistance appuyée de celle de ses frères pourrait lui permettre de retourner tranquillement dans sa solitude; mais il fallut céder à la voix suppliante de tout un peuple qui l'appelait déjà son pasteur et son père.

Cependant l'archevêque de Reims, pour des raisons plus spécieuses que réelles, différait de sacrer le nouvel élu. Le clergé et le peuple d'Arras envoyèrent alors une lettre au souverain pontife pour l'en avertir et le

prier de déterminer la conduite qu'ils devaient tenir. « Selon les sacrés canons, y est-il dit, nous avons choisi pour pasteur, comme vous nous l'aviez commandé, un homme digne aux yeux de Dieu et des hommes........ Lambert de Guines, personnage de grande piété, orné de toute vertu, qui arrose par les eaux abondantes de la prédication les cœurs des fidèles, tellement que du milieu de la foule des milliers de voix prononcent ces paroles : Un grand prophète s'est élevé au milieu de nous et Dieu a daigné visiter son peuple. C'est pourquoi nous le tenons enchaîné par le lien de votre obéissance, espérant que par vous sera remplie en notre faveur la miséricorde de Dieu, de qui découlent toutes les bénédictions. »

Le pape répondit à cette lettre si touchante par deux autres lettres qui témoignaient et de son intention bien arrêtée de rétablir le siége d'Arras et de la satisfaction qu'il éprouvait pour l'élection de Lambert de Guines. Le nouvel élu dut bientôt après se rendre lui-même à Rome auprès d'Urbain II pour conférer plus librement avec lui et lui exposer les sentiments les plus intimes de son âme. Arrivé en présence du souverain pontife, Lambert se jeta à ses pieds et le conjura instamment d'annuler son élection et de le délivrer de ce fardeau qu'on voulait imposer à ses faibles épaules. Il représentait son incapacité personnelle, l'état dans lequel se trouvait cette église d'Arras et les persécutions auxquelles il devait s'attendre de la part de l'empereur. Mais Urbain II, après l'avoir embrassé avec effusion, lui ordonna, au nom de Dieu et

de l'apôtre S. Pierre, d'accepter l'évêché d'Arras par obéissance et pour la rémission de ses péchés. Lui-même voulut le sacrer solennellement le 19 mars de l'année 1094, et envoya aussitôt deux lettres, l'une à l'archevêque de Reims, l'autre à Robert, comte de Flandre afin qu'ils concourusssent chacun en leur manière à la parfaite réorganisation de l'antique église des Atrebates (Arras.)

Toutes choses étant ainsi réglées, le vénérable Lambert revint avec empressement vers « son église d'Arras, qui lui tendait les bras pour l'accueillir. Il y fit son entrée avec une réjouissance non-pareille du clergé et du peuple, qui faisaient à l'envi pour honorer leur pasteur. Mais celui-cy ne pensait qu'à sa charge, dont il commença à s'acquitter avec un zèle apostolique, visitant son diocèse, à dessein d'en extirper tous les abus. Il fut reçu ensuite dans Douay, La Bassée et Armentière, comme un vray père donné du ciel pour nourrir la religion dans ces villes et l'estat de Lille, qui jouissait souvent de sa veue et escoutait sa parole. (1). »

En parcourant les différentes parties de son diocèse, le vénérable Lambert ne tarda pas à remarquer que beaucoup de réformes étaient nécessaires, à cause des abus que le temps et les passions des hommes traînent partout à leur suite. Il se hâta donc d'appeler près de lui des hommes d'un grand mérite, qui pussent l'aider dans son administration. Son choix se porta sur trois personnages remarquables par leur vertu et leur science;

(1) Martin l'Hermite, page 315.

c'était Clarembald, chanoine de la collégiale de Lille et depuis évêque de Senlis, Robert, qui succéda à Lambert lui-même sur le siége d'Arras, et le Bienheureux Jean de Warneton, avec qui Lambert était lié d'une si étroite amitié. Il alla eherchercher ce dernier dans sa paisible retraite du Mont-Saint-Eloi, et le força, en vertu de l'obéissance, à venir partager avec lui les fatigues et les sollicitudes de l'épiscopat. Le Bienheureux Jean fut fait archidiacre d'Arras, Clarembald, archidiacre d'Ostrevent, et Robert remplaça dans la suite le premier quand il fut nommé évêque de Térouane.

Deux ans s'étaient écoulés depuis son sacre, quand le vénérable Lambert se rendit au Concile de Clermont, que le pape Urbain II devait présider en personne. Ce concile est justement célèbre dans les annales de l'histoire par le grand fait qui s'y rattache, la prédication de la première croisade. On y traita aussi de quelques affaires d'une moindre importance, et parmi lesquelles figure celle de la séparation définitive des évêchés d'Arras et de Cambrai. (1) Le concile confirma tout ce qui avait été fait, et les deux églises commencèrent à avoir une administration tout-à-fait distincte et particulière. Les Pontifes qui occupaient les deux siéges étaient animés des meilleures dispositions, et entretenaient entre eux des rapports d'amitié que prouvent suffisamment quelques-unes de leurs lettres qui nous sont parvenues.

(1) Lambert recueillit lui-même les actes et les canons de ce Concile. Ce manuscrit précieux a été plusieurs fois copié en tout ou en partie. Baronius s'en est servi avec avantage dans ses annales ecclésiastiques, pour l'histoire de cette époque.

Au mois d'octobre de l'année 1097, Lambert convoqua à Arras, dans l'église de Notre-Dame, un synode auquel assistaient, entre autres personnages célèbres, Clarembald, archidiacre d'Ostrevent, Alolde, abbé de St-Vaast, Aymérie d'Anchin, Albert d'Hasnon, Jean du Mont-St-Eloi, et Richard de Marchiennes. Le Pontife y accorda quelques privilèges aux célèbres abbayes de Mont-St-Eloi et d'Arrouaise, puis il fixa les limites des différentes paroisses, et porta des règlements très-sages touchant les différentes parties de l'administration.

On rencontre encore dans l'histoire de différentes églises des faits qui rappellent le nom et la présence du vénérable Lambert, soit quand il assista au concile de St-Omer, présidé par Manassés, archevêque de Reims, soit à celui d'Autun, auquel il avait été spécialement invité par Hugues, archevêque de Lyon. Mais ce qui surtout témoigne le plus encore de la confiance qu'inspiraient la sagesse et la prudence du digne évêque d'Arras, c'est la mission que lui confia le pape Paschal II, de reconcilier avec l'église le roi de France, Philippe I, lequel avait encouru l'excommunication à cause de son mariage adultère avec Bertrade, épouse de Foulques d'Anjou. Ce roi lui-même, dans une lettre qu'il écrit à Lambert, l'appelle son ami et lui donne le titre d'évêque fidèle.(1) Il lui demande de venir au plus tôt à Paris, pour lever l'excommunication portée contre lui.

(1) On trouve cette lettre de Philippe I, et une autre de l'évêque Lambert au pape Paschal II, dans le Gallia Christiana, T. III, p. 77, ad Instrumenta.

Lambert, revêtu de la qualité de Légat du Saint-Siége, arriva à Paris le deux décembre de l'année 1104. Il s'y rencontra avec plusieurs abbés et les évêques auxquels le pape avait pareillement écrit. Le roi Philippe s'étant rendu dans l'assemblée, y prononça entre les mains de Lambert les paroles suivantes, qui confirmaient celles qu'il avait fait entendre précédemment dans le concile de Baugencey.

« Lambert, évêque d'Arras, qui tenez ici la place du Pape, écoutez ce que je promets, que les archevêques et évêques l'entendent aussi. » Après ce préambule venait le serment de ne plus avoir aucun rapport avec Bertrade, et d'observer fidèlement les ordres du Pape à cet égard. L'évêque Lambert donna alors l'absolution au roi, et un moment après à Bertrade elle-même, qui vint aussi en présence de l'assemblée faire la même promesse.

Ce fut quelques mois après cette réconciliation du roi Philippe I avec l'église, qu'arriva à Arras un fait extraordinaire, par lequel Dieu semble avoir voulu témoigner sa miséricorde envers les hommes, et donner en même temps un témoignage de la haute vertu du vénérable Lambert. Nous voulons parler de « la sainte chandelle tant honorée en la ville d'Arras, comme s'exprime Gazet. » Voici, d'après cet hagiographe et plusieurs autres qui ont aussi parlé de ce fait, comment il arriva.

Au commencement du douzième siècle, les peuples furent affligés d'une maladie extraordinaire, qu'on appela *le mal des ardents ou le feu St.-Antoine*. C'était, en

(1) C'est par erreur que dans la feuille précédente on a placé une S, avant Lambert.

effet, comme un feu intérieur qui consumait les chairs, et faisait mourir dans les plus vives douleurs. Les médecins ne pouvaient porter aucun soulagement à ce mal, et les malheureux qui en étaient attaqués, gisaient dans leurs maisons, sans secours et sans espoir, ou se traînaient jusqu'aux portes de l'église pour rendre le dernier soupir. Le vénérable Lambert, témoin de cette grande affliction de son peuple, cherchait, par tous les moyens en son pouvoir, à y porter remède. Il visitait lui-même les pauvres et les malades, leur faisait porter des secours et les consolations de la religion.

Au moment où la maladie faisait le plus de ravages, deux hommes eurent une vision. L'un et l'autre exerçaient la profession de ménestrels; le premier se nommait Itiers et habitait le Brabant; le second avait nom Normant, et demeurait dans la petite ville de St-Pol en Ternois. Une haine implacable les divisait, depuis que Normant, dans une querelle, avait tué le frère d'Itiers.

Ces deux hommes donc, qui semblaient ne devoir se retrouver un jour que pour faire éclater leur haine mutuelle, eurent la même vision durant leur sommeil. La Sainte Vierge leur apparut et leur commanda d'aller à Arras, auprès de l'évêque Lambert, et de lui dire qu'il visitât, dans la nuit du dimanche suivant, 27 mai 1105, les malades qui se trouveraient autour de la cathédrale, qu'il y fit ensuite sa prière, et qu'alors elle lui apporterait un remède au fléau qui décimait son peuple.

Après une seconde apparition dans laquelle la Sainte Vierge renouvela son commandement, les deux mé-

nestrels se mirent en chemin. Normant, arrivé le premier, alla directement trouver l'évêque Lambert, qui dans ce moment donnait ses secours aux malades, et lui raconta la vision qu'il avait eue. L'évêque ne le crut point d'abord, le prit même pour un imposteur ou un visionnaire, et continua sa visite. Quelques moments après Itiers se présenta aussi au vénérable Lambert, et lui rapporta la vision qu'il avait eue. Le Pontife, étonné de cette rencontre et de cette vision commune de deux hommes que divisait une haine mortelle, commença à croire que peut-être la Providence voulait faire éclater sa miséricorde d'une manière extraordinaire. Après avoir donc adressé à Itiers des paroles capables de lui inspirer l'oubli de l'injure qu'il avait reçue par le meurtre de son frère, il fit appeler Normant. Ces deux hommes, en se voyant, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et se jurèrent mutuellement le pardon et l'oubli du passé.

L'évêque alors les engagea à se mettre en prière avec lui, puis tous ensemble allèrent porter des secours aux malades. Ainsi préparés par ce pieux exercice, ils vinrent passer la nuit du samedi au dimanche dans la cathédrale, attendant, pleins de confiance, dans la compagnie de l'évêque et d'autres personnes qui l'avaient suivi, l'accomplissement des promesses de la Sainte Vierge. Or, durant la nuit, on vit descendre du Ciel, à travers les voûtes de l'église, la Très-Sainte Vierge Marie, revêtue comme elle l'était quand elle apparut aux deux ménestrels. Elle tenait dans sa main un cierge allumé, qu'elle donna, en présence de l'évê-

que et des assistants, à Itiers et à Normant, leur indiquant l'usage qu'ils devaient en faire, et disparut aussitôt. L'évêque Lambert, les deux ménestrels, et tous les spectateurs, bénissent aussitôt le Seigneur pour la grande miséricorde dont il use à leur égard, et tous s'empressent d'exécuter les ordres que la Sainte Vierge avait donnés. On fait couler quelques gouttes de la cire du cierge dans de l'eau bénite, et l'on en porte aux nombreux malades qui se trouvaient gisants autour de la cathédrale. Cent quarante-quatre de ces malheureux se hâtèrent d'en boire une partie, et de laver avec le reste leurs chairs infectées par le mal, et tous au même momentse trouvèrent parfaitement guéris. Un seul, qui osa tourner en dérision ce remède que la Providence elle-même lui présentait, mourut presque aussitôt dans d'affreuses convulsions. La contagion cessa promptement d'exercer ses ravages dans le pays, et le peuple reconnaissant en rendit de solennelles actions de grâces au Seigneur.

Pendant les années que vécut encore le vénérable évêque Lambert, il continua de remplir les fonctions de son ministère avec la plus grande ferveur, et rendit à l'église d'Arras l'éclat qu'elle avait eu autrefois. Enfin épuisé par les travaux et par l'âge, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, laissant après lui la réputation d'un saint et savant évêque. Son corps fut déposé dans son église cathédrale, où l'on grava sur le marbre cette épitaphe : « En l'année 1115, le 17e jour de mai, mourut Lambert, d'heureuse mémoire, évêque propre de ce siége d'Arras. Par lui fut rétablie la dignité de

cet évêché, qui, pendant un long temps, avait été soumis à l'évêque de Cambrai. C'est à ce Pontife et aux deux ménestrels Itiers et Normant, que la Bienheureuse Vierge Marie apparut dans cette église, et à qui elle donna un cierge par lequel sont guéries les personnes attaquées du mal des ardents. »

Une autre épitaphe était conçue en ces termes : (1)

Vaast fut l'évêque propre de cette ville :
Après sa mort, elle languit, n'ayant plus de pontife particulier,
Ce siége désolé resta long-temps soumis à celui de Cambrai,
Jusqu'à ce que Lambert, renfermé sous ce marbre,
Homme de mœurs intègres sage, religieux,
Fut sacré à Rome par le Pape Urbain II,
Lequel rendit à ce siége son évêque propre.
Il disparut de ce monde quand le mois de mai sort des ides :
Que Dieu lui accorde le repos sans fin.



S. GERVIN, (2)

SOLITAIRE PRÈS DE CASSEL, PUIS ABBÉ A ALDENBOURG.

L'an 1117.

Ce saint, sur lequel les hagiographes ne donnent pas beaucoup de détails, naquit en Flandre de parens peu fortunés. Un grand esprit de foi, qui se développa en lui dès ses plus tendres années, le porta, quand il fut

(1) Gall. Christ., T. III, p. 323.

(2) Boll. XVII apr.— Molanus, ibidem.—Gazet, Hist. Eccl. des Pays-Bas, p. 413.

plus âgé, à entreprendre deux fois le pèlerinage de Rome et de Jérusalem. Ces voyages lointains, comme on l'a déjà vu plusieurs fois, étaient tout-à-fait dans les idées des chrétiens de cette époque.

Ne trouvant pas dans sa famille le moyen de satisfaire ses goûts pieux et l'invincible attrait qui le portait à la vie solitaire, le vertueux Gervin demanda à être admis au monastère de Bergues-Saint-Winnoc. Après quelques années passées dans l'accomplissement des devoirs d'un bon religieux, il reçut la prêtrise des mains de l'évêque de Térouane.

L'amour des privations et des mortifications augmentait toujours dans cette âme ardente et généreuse, qui se sentait appelée à un genre de vie plus austère encore que celui qu'il avait embrassé. S. Gervin demanda donc et obtint la permission d'aller vivre seul dans une profonde retraite. Il habita successivement un petit bois près de l'abbaye de l'ancienne Corbie, puis dans les environs du Mont-Cassel, et plus tard non loin de la ville d'Aldenbourg.

La réputation du pieux solitaire le trahissait partout et son humilité était effrayée des hommages qu'on lui rendait à l'envi. Mais elle le fut surtout quand les religieux du monastère d'Aldenbourg vinrent lui déclarer qu'ils l'avaient choisi pour succéder à leur abbé qui venait de mourir. Le saint résista long-temps à leurs pressantes sollicitations, et leur exposa avec force toutes les raisons qui devaient, selon lui, les détourner de leur projet. Ils n'en furent tous que plus affermis dans leur détermination. Pour se soumettre à la volonté de

Dieu qui se manifestait clairement, le solitaire quitta à regret sa retraite, et, après avoir reçu des mains de Lambert, évêque de Tournai, la bénédiction abbatiale, il commença à diriger son abbaye avec une admirable sagesse. Sa conduite fut pour tous ses enfants spirituels un sujet continuel d'édification. Dieu lui-même voulut donner des témoignages de la sainteté de son serviteur pendant sa vie. Outre des guérisons et d'autres faits miraculeux qu'il opéra, on rapporte qu'il reçut du ciel le don de prophétie.

Ce saint homme, qui, pendant quarante ans, ne mangea point de viande, continua jusque dans un âge avancé ses mortifications. Ayant abdiqué sa dignité abbatiale, il se retira dans un petit oratoire, bâti par ses soins auprès de la forêt de Cosfort ou Coffort, et y mourut paisiblement, le 17 avril de l'année 1117.

LE BIENHEUREUX GELDUIN, (1)

QUATRIÈME ABBÉ DU MONASTÈRE D'ANCHIN.

L'an 1123.

Après l'abbé Haymeric, qui mourut en 1102, les religieux d'Anchin choisirent, pour les diriger, Gelduin, frère d'Arnould, prévôt du château d'Hesdin. On ne connaît rien touchant ses premières an-

(1) Raissius, IV julii. — L'Abbaye d'Anchin, par M. Escallier.

nées. D'abord simple moine au monastère de Saint-Vincent-du-Mont, à Laon, il fut ensuite nommé abbé de Saint-Michel, en Thiérache. Mais sa grande humilité et l'attrait vif et persévérant qu'il éprouvait pour une vie de prière et de recueillement, le portèrent à refuser cette dignité. C'est même alors qu'il demanda et obtint la permission de se retirer à l'abbaye d'Anchin, où il devint pour tous les religieux un exemple accompli de régularité et de vertu.

Sa vie sainte et son esprit de sagesse avaient fait sur tous ses frères une si heureuse impression, qu'à la mort d'Haymeric, ils l'élurent unanimement pour lui succéder. Le vénérable religieux s'y refusa long-temps, en représentant son incapacité et le désir extrême qu'il avait de continuer cette vie d'oraison et de silence qui faisait tout son bonheur. Obligé de céder et de prendre en main le gouvernement du monastère, il s'en acquitta avec une si grande sagesse, que toutes les espérances que l'on avait conçues de lui furent pleinement réalisées. Il obtint, soit des évêques du pays, rassemblés à Reims, soit du pape Pascal II, la confirmation des donations pieuses faites à son monastère, ainsi que la liberté pleine et entière pour les religieux d'Anchin d'élire, à la mort de l'abbé, un de leurs frères ou quelque religieux pris dans un autre monastère à leur choix, pour le remplacer.

Il paraît que le bienheureux Gelduin était en rapports assez intimes avec S. Anselme, archevêque de Cantorbéry. On trouve, parmi les lettres de cet illustre prélat, une réponse à des questions qui lui avaient été propo-

sées par l'abbé d'Anchin sur certaines matières d'administration spirituelle ou temporelle de sa communauté. (1)

Au milieu des sollicitudes multipliées et des occupations continuelles auxquelles le soumettait sa charge d'abbé, le bienheureux Gelduin trouvait encore du temps pour suivre l'attrait pieux qui le portait à la méditation et au recueillement. Bientôt même il crut devoir résigner sa dignité, pour reprendre la vie simple et austère qu'il avait menée auparavant à Laon. Malgré toutes les instances que l'on put faire, il se retira au monastère de Saint-Bertin et commença à y pratiquer l'observance religieuse avec la plus scrupuleuse fidélité. Les frères d'Anchin, qui déploraient toujours son départ, firent de nouvelles sollicitations pour le rappeler dans a communauté qu'il avait dirigée avec tant de sagesse ; mais rien ne put jamais ébranler la résolution de l'humble Gelduin. Soit pour éviter de pareilles instances, soit pour d'autres raisons restées inconnues, il se détermina, peu de temps après, à passer en Angleterre. Là, par le conseil et l'appui de son illustre ami S. Anselme, il se retira au prieuré de Saint-Magulphe ou Machut, situé dans le pays de Galles, et qui dépendait de l'abbaye d'Anchin. C'est en ce lieu, où son âme pieuse se livrait avec délices à la contemplation et à la méditation des choses du ciel, que le bienheureux Gelduin attendit paisiblement l'heure de son passage à l'éternité. Sa mort arriva l'an 1123.

(1) On trouve dans l'*Abbaye d'Anchin*, par M. Escalier, la traduction de cette lettre, qui est la 163e de S. Anselme.

Les religieux d'Anchin ayant entendu rapporter par des hommes dignes de foi qu'un prodige s'était opéré auprès de son corps, obtinrent qu'une partie de ses ossements fût transportée dans leur communauté. On les déposa dans la chapelle de Saint-Michel, avec les ossements de quelques autres saints abbés.



LE BIENHEUREUX CHARLES-LE-BON, (1)

COMTE DE FLANDRE.

L'an 1127.

Après l'humble solitaire qui a passé sa vie dans un ermitage au sein d'une forêt ; après le vénérable abbé qui a dirigé saintement ses frères dans les voies de la perfection religieuse, paraît le noble comte, le puissant du siècle, qui vient à son tour rendre hommage à Dieu, et prouver par ses exemples mieux que ne le feraient toutes les paroles humaines, que la sainteté est possible, facile même dans toutes les conditions. Sans entrer dans le détail des évènements dont se compose la vie du bienheureux Charles-le-Bon, il paraît convenable, vu son titre de comte de Flandre qui lui donnait autorité sur ces contrées, de rappeler quelques-unes de ses œuvres et de ses vertus, pour notre instruction et notre édification.

(1) Boll. II Martii. — Godescard. — Annales de Flandre, par Meyer, liv. IV.

Le Bienheureux Charles était fils de Canut, roi de Danemarck, qui fut martyrisé par ses sujets idolâtres, l'an 1086, dans l'église de Saint-Alban, à Odensée. Adèle, sa mère, après la mort de son époux, se retira chez Robert, comte de Flandre, son père, et petit-fils de Robert, roi de France. Lorsque Charles fut en âge de porter les armes, il partit pour la Terre-Sainte où combattaient alors les plus illustres chevaliers de la chrétienté. Bauduin, comte de Flandre, conçut bientôt une grande affection pour le jeune duc, lui fit épouser la fille du comte de Clermont, lui donna le comté d'Amiens et le château d'Encre. Plus tard même, avant de mourir, il le fit l'héritier universel de tous ses biens. (1)

Après quelques luttes qu'il eut à soutenir pour la conservation de son héritage et de son titre de comte de Flandre, Charles commença à jouir de la paix, et il en profita pour pratiquer les œuvres saintes qui devaient lui mériter tout à la fois le titre de bon et celui de bienheureux. En tout temps il témoigna un profond respect pour la religion et ses ministres, à qui il donnait toutes les facilités désirables dans l'accomplissement de leur saint ministère. Il recevait volontiers leurs conseils, et leur demandait même souvent qu'ils le reprissent de ses défauts et de ses fautes.

Aussi bon prince qu'il était bon chrétien, le comte Charles apportait un soin particulier à connaître les besoins et les nécessités de ses peuples, et l'on peut dire

(1) La comtesse Clémence fut obligée de céder à Charles les villes de Dixmude, Bergues, Aire, Saint-Venant, Hesdin.

que pendant toute sa vie, il gouverna plutôt comme un père que comme un maître. Il rendait les impôts moins onéreux, et faisait remise à ses fermiers d'une partie des redevances, quand la récolte n'avait pas été abondante; il veillait aussi à ce que le pain fut toujours à un prix tel que les plus pauvres pussent s'en procurer suffisamment. En outre, ses aumônes étaient très-abondantes : il donnait non-seulement une grande partie de son trésor, mais même il lui arriva plusieurs fois de distribuer ses propres habits. Dans les dernières années de sa vie, il s'était fait comme une obligation de revêtir cinq pauvres tous les jours : dans la ville d'Ypres, il donna en un seul jour jusqu'à sept mille huit cents pains.

Cette charité du bienheureux Charles n'était pas seulement l'effet d'un cœur bon, généreux et sensible; elle avait surtout son principe dans la foi vive qui l'animait. La manière touchante avec laquelle il accomplissait ces bonnes œuvres le montrait assez. En effet, c'était souvent les pieds nus en signe d'humilité, et après avoir baisé la main des pauvres, qu'il leur distribuait ses aumônes. Il commençait ainsi sa journée, afin d'attirer la bénédiction de Dieu sur toutes ses entreprises.

Un prince si religieux et si bienfaisant, qui s'appliquait tout entier à la tranquillité, à la prospérité et au bonheur de son peuple, ne devait pas être disposé à souffrir les vexations que d'intraitables seigneurs faisaient endurer à ses vassaux. En plusieurs circonstances, Charles reprit sévèrement la conduite de ces hommes, qui abusaient de leur dignité et de leur pou-

voir pour opprimer les faibles et les indigents, et il leur fit restituer les biens dont ils s'étaient injustement emparés. Cette conduite si sage et si équitable lui attira leur haine, et pour la satisfaire ils ne reculèrent pas devant le plus abominable forfait.

Ils formèrent, en effet, contre lui une conspiration à la tête de laquelle se trouvaient Bertaud Vanderstraten, chancelier de Flandre et prévôt de Saint-Donat de Bruges, trois de ses frères et d'autres parents, Guillaume de Werwick, Enguerrand d'Esne, Guy de Steenwoorde, Isaac de Renenghe. Quelqu'un ayant averti le noble comte de se défier de certains seigneurs que ses mesures de répression et d'autorité avaient indisposés contre lui, il répondit avec assurance : « qu'il lui serait bien difficile de se mettre en garde contre qui que ce soit, parce qu'il était sous la protection du ciel ; qu'ainsi il agirait toujours sans crainte, et que s'il lui arrivait de mourir pour le droit et la justice, sa mort serait assez glorieuse.. » Ces paroles ne devaient pas tarder à se réaliser. En effet, le 2 du mois de mars 1127, Charles se rendit à l'église de Saint-Donat, à Bruges, après avoir, selon sa coutume, habillé à neuf cinq pauvres. Là il se confessa dans la chapelle de la Sainte-Vierge, puis, au moment où il récitait ses prières, il fut assailli par les conjurés qui lui brisèrent la tête à coups d'épée et abattirent presque entièrement son bras droit, qu'il tendait alors vers une femme pauvre pour lui faire l'aumône

Dieu se hâta de manifester au monde la grande vertu du bienheureux Charles et la récompense déjà accor-

dée dans le ciel à sa charité. A ses funérailles, qui furent célébrées peu de jours après sa mort, un jeune homme nommé Roger, dont tous les membres étaient contractés et paralysés, fut miraculeusement guéri, aussitôt qu'il eût touché le corps du martyr. On s'empressa de recueillir son sang et ses habits que l'on conserva précieusement.

Au commencement du XVII[e] siècle, Philippe Rodoan, quatrième évêque de Bruges, ordonna que l'on mit dans la chapelle de la Sainte-Vierge la châsse qui renfermait le corps du B. Charles, et depuis l'année 1610 on chante, le jour de sa fête, une Messe en l'honneur de la Sainte-Trinité.

Jacques Meyer rapporte, dans ses Annales de la Flandre, cette épitaphe que l'on avait gravée sur le tombeau de Charles-le-Bon.

Le père des orphelins, le soutien des veuves,
Le sauveur de la patrie, l'ami zélé des églises,
Paix et vie pour les siens, terreur et mort pour ses ennemis,
Après avoir réglé toutes les affaires de ses états,
Ce comte des Flandres, rejeton royal de la race Danoise,
Charles, tomba ici, innocent il périt ici,
Prosterné en prière, devant l'autel du Seigneur.
Il devint pour la justice une victime agréable à Dieu.
Qu'il repose après sa mort dans la paix qu'il a eue durant sa vie.



LE BIENHEUREUX JEAN, (1)

ÉVÊQUE DE TÉROUANE.

L'an 1130.

Au milieu des troubles, des guerres et des scandales qui éclatèrent durant le onzième siècle et le douzième, Dieu permit que des Pontifes d'une grande vertu et d'une vie irréprochable fussent placés à la tête des peuples pour leur montrer la voie du bien. S. Liébert et un peu plus tard le bienheureux Odon à Cambrai, Lambert et bientôt après Alvise à Arras, le bienheureux Jean auquel succcèdera le bienheureux Milon sur le siège de Térouane; tous ces évêques d'une vertu éminente furent visiblement suscités par la providence pour les circonstances difficiles au milieu desquelles ils se trouvèrent placés. Ainsi la bonté de Dieu se manifeste toujours aux hommes, alors même que sa justice les frappe pour les ramener à lui. La vie du bienheureux Jean, évêque des Morins, en offrira surtout une preuve nouvelle et bien consolante.

Il naquit dans ce même diocèse, au village de Warneton sur la Lys. Son père s'appelait Guillaume, sa mère Phagale, tous deux vivaient chrétiennement et jouissaient d'une honnête fortune, dont ils faisaient un saint et légitime usage, « Ils donnaient volontiers l'aumône, distribuaient des aliments aux pauvres, des

(1) Boll. XXVII Jan. — Légendaire de la Morinie p. 14. —

vêtemens à ceux qui étaient nus et accomplissaient encore d'autres œuvres de charité. » Jean, leur fils, fut élevé avec tout le soin qu'apportent des parents religieux dans cet important devoir, et de bonne heure il fut confié à des maîtres prudents et vertueux, qui développèrent dans son cœur avec le goût de la science la connaissance et l'amour de Dieu. L'enfant y répondit avec fidélité, et l'on put bientôt juger, à sa conduite sage et réfléchie, à l'exactitude qu'il apportait dans son travail, aux privations et aux mortifications qu'il s'imposait déjà alors, qu'il deviendrait dans la suite un grand serviteur de Dieu. Ces prévisions ne furent pas démenties, et toute la vie du Bienheureux montrera quels avantages il retira des habitudes vertueuses et des travaux utiles qui l'avaient occupé dès ses premières années. Entre les maîtres dont il suivit les leçons, deux sont surtout signalés par son biographe; le premier est Lambert d'Utrecht, qui s'était acquis un grand renom par sa science et sa piété, l'autre, plus remarquable encore, est Ives, abbé de St-Quentin, si connu sous le nom d'Ives de Chartres, parce que plus tard il fut élevé sur ce siège épiscopal. Jean eut entr'autres compagnons de ses études, Lambert de Guines, avec qui il se lia d'une étroite amitié : l'un et l'autre étaient extrêmement chers à Ives leur maître, qui avait conçu une sincère affection pour deux jeunes gens si sages et si religieux. Au sortir de cette savante école, dans laquelle il s'était acquis une grande réputation de science et de vertu, le Bienheureux Jean se rendit à Lille, où on

l'admit dans les rangs du clergé de la collégiale de Saint-Pierre, fondée depuis peu de temps par Bauduin. Sa conduite édifiante et son éloignement des joies et des vanités du siècle eurent bientôt concilié au vertueux ecclésiastique le respect et l'amour de ses confrères et de tous ceux qui le connaissaient. On le voyait fuir avec empressement les jeux et les fêtes mondaines, et rechercher tout ce qui pouvait contribuer à sa propre sanctification et au salut du prochain. Le désir d'une plus grande perfection le porta quelque temps après à entrer dans la vie monastique. Pour cet effet, il alla se présenter à l'abbaye de Saint-Eloi près d'Arras et demanda au vénérable abbé de ce monastère à être admis au nombre des religieux. Celui-ci y ayant consenti avec joie, Jean se soumit, dans cette communauté, à la règle de S. Augustin et commença à pratiquer avec ferveur les vertus du saint état qu'il avait embrassé. Toutes ses pensées étaient pour le ciel, et l'on eut dit qu'il était mort entièrement aux choses de la terre. Aussi ses confrères ne pouvaient s'empêcher de l'admirer et de travailler à imiter ses beaux exemples.

Les vœux du Bienheureux Jean semblaient à jamais accomplis et il ne pensait plus qu'à terminer tranquillement ses jours dans cette paisible retraite; mais Dieu en allait disposer autrement. A cette époque les deux diocèses de Cambrai et d'Arras, qui avaient été réunis depuis S. Vaast, furent de nouveau séparés, et le premier évêque donné à cette antique église, fut ce même Lambert de Guines qui avait étudié comme

Jean auprès d'Ives de Chartres, et avec qui il avait contracté une si étroite amitié. Celui-ci n'eut rien de plus pressé, aussitôt qu'il fut à la tête de son diocèse, que d'appeler auprès de lui l'homme qui, dans ces circonstances surtout, pouvait lui rendre les plus importants services. Le monastère de Saint-Eloi étant dans la circonscription de son église, il exigea que le Bienheureux Jean quittât sa cellule pour venir prendre place dans son conseil, et diriger avec lui les affaires si multipliées et si difficiles d'une première administration. Cette nouvelle contrista beaucoup l'humble et fervent religieux. Ses frères eux-mêmes firent tout ce qui était en eux pour le retenir auprès d'eux ; mais il fallut céder. Le Bienheureux Jean fut donc nommé archidiacre de l'église d'Arras.

A cette même époque l'église de Térouane avait beaucoup à souffrir des divisions qui avaient éclaté dans son sein et des discussions qu'elles avaient fait naître. La violence des grands avait placé sur ce siége important quelques hommes indignes qui y firent beaucoup de mal. Depuis, des élections nouvelles y avaient appelé plusieurs ecclésiastiques vraiment dignes ; mais qui, pour des circonstances particulières n'avaient pu accepter cette charge. Au milieu de ces complications, une dernière élection désigna pour le gouvernement de cette église le vénérable archidiacre d'Arras, dont la réputation de sainteté et de science s'était déjà répandue au loin. Afin de terminer les différents que causaient ces choix divers des partis, tous convinrent de s'en rapporter à la sentence du pape qui,

en ce moment, tenait un concile à Rome. L'élection du Bienheureux Jean y fut confirmée aussitôt qu'on l'eût communiquée, et le pape lui-même s'empressa de le notifier à l'humble candidat qui ignorait tout ce qui se passait. Dans la lettre qu'il lui adressa en cette circonstance, le Pontife s'exprime en ces termes :

« Urbain, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à son fils bien-aimé Jean, archidiacre d'Arras, salut et bénédiction apostolique.

« Comme il nous a été rapporté que vous avez été élu dans l'église des Morins par le commun suffrage de tous les hommes religieux, tant du clergé que du peuple, nous nous réjouissons grandement. Donc, par l'autorité du siège apostolique, nous confirmons et nous corroborons cette élection et par la même autorité nous vous défendons de vous y soustraire pour quelque raison que ce soit »

Cette lettre du souverain Pontife fut remise au Bienheureux Jean au moment où il y pensait le moins. Rien ne saurait exprimer la douleur et la peine qu'il en ressentit. Mais la volonté d'Urbain était formelle : il dut accepter et se charger du pesant fardeau qui lui était imposé. S'abandonnant tout entier à la divine Providence, qui avait seule dirigé cette affaire, Jean se rendit à Reims où devait avoir lieu la cérémonie du sacre. Ce fut le 17 juillet qu'elle se fit en présence d'un grand nombre de seigneurs que la réputation du nouvel évêque avait attirés. Quelques jours plus tard, notre Bienheureux faisait son entrée dans sa ville épiscopale de Térouane, au milieu des transports de joie de tous les habitants,

« Qui pourrait, continue le biographe du pieux évêque, je ne dis pas exprimer, mais rechercher d'une manière exacte combien il fut sévère envers lui-même, juste envers ses ouailles et tous les hommes en général, pieux envers Dieu, quand il fut revêtu de la dignité de Pontife. Moi qui parle ainsi, je ne dis que la vérité, car j'ai vécu près de quatorze ans avec lui et je ne rapporte que ce que j'ai vu moi-même ou ce que j'ai appris d'hommes dignes de foi, qui l'ont intimement connu. »

« Dès son enfance il obtint le don d'une pudeur parfaite, et conserva, par la grâce du Sauveur, une chasteté si inviolable que jamais il ne fut même soupçonné, bien qu'il eût à résister à plusieurs tentations. Il réprimait ses sens avec tant de soin que jamais une parole inconvenante ne sortait de sa bouche. Jamais non plus son regard n'exprimait d'orgueil ou de curiosité ; jamais il ne prêtait l'oreille à de vains discours. Il mortifiait aussi le goût et l'odorat en s'imposant des privations. Des légumes étaient sa nourriture ordinaire même dans un âge très avancé, et ce ne fut que sur les instances d'un cardinal, légat du saint siège, lequel était venu le visiter, que le vénérable vieillard consentit à se nourrir quelquefois de viande. Quant à ses habits il gardait aussi sur ce point une exacte modestie, n'en portant point qui fussent trop précieux ou dans un trop mauvais état. »

Le Bienheureux Jean eut soin, dès les premiers temps de son épiscopat, de s'environner des hommes les plus vertueux et les plus capables de l'aider de

leurs conseils et de travailler avec lui dans le champ du père de famille. On cite entre autres personnes de grand mérite, qui l'approchaient souvent, Conon d'Arrouaise, depuis évêque de Préneste et légat du saint Siége apostolique en France, Lambert de l'abbaye de Saint-Bertin, Bernard de Watten, Gérard de Ham. Tels étaient les hommes de sa confiance, ses amis de prédilection, ses consolateurs dans les contradictions si nombreuses du ministère pastoral, les témoins de ses bonnes œuvres et de ses vertus. « Le premier, il donnait l'exemple de ces vertus qu'il enseignait aux autres et sa prédication était toujours d'accord avec sa conduite. Toujours aussi il était occupé de la méditation des choses du ciel, de la lecture des livres sacrés, ou de conversations pieuses sur le mépris du siècle, sur l'amour de Dieu. D'autres fois il se tenait seul en la présence du Seigneur et se répandait en affectueuses prières pour le salut de son âme et des âmes qui lui étaient confiées. Extrêmement dur pour lui-même, il était tellement attentif à ménager les autres, qu'il prenait bien garde de troubler leur repos quand il lui arrivait de dévancer l'heure de la prière commune. Cette prière terminée, le saint Prélat se recueillait intérieurement, et chassant de son esprit toutes les pensées des choses du monde, il se mettait de nouveau à demander au Père céleste l'abondance de ses miséricordes. Il continuait cette pieuse pratique jusqu'après le chant de l'office de tierce : c'est alors qu'il célébrait les divins mystères. A sa table l'on faisait toujours une lecture spirituelle, de sorte que l'homme intérieur recevait sa nourriture en même temps que l'homme extérieur »

Les vertus si éminentes du Bienheureux Jean et la sainte fermeté de son caractère lui firent entreprendre beaucoup d'œuvres très-profitables à son peuple. Surtout il veilla à lui procurer de bons pasteurs qui pussent gagner sa confiance. Il attira même pour cet effet, dans sa ville épiscopale, des ecclésiastiques d'un mérite extraordinaire et leur procura les moyens de vivre et d'exercer partout une salutaire influence. Son désintéressement était si parfait qu'il ne voulut même jamais percevoir des amendes très-légitimement portées contre ceux qui manquaient à certaines obligations. Plusieurs l'en blamèrent; mais cette conduite lui attira une plus grande considération de la part des ecclésiastiques et des fidèles de son troupeau.

D'ailleurs elle lui donna aussi plus d'autorité pour rappeler au devoir certains prêtres à qui l'on reprochait des actes de simonie. A Ypres surtout et à Formeselles, la conduite de plusieurs ecclésiastiques laissait beaucoup à désirer et le saint évêque ne négligea rien pour les ramener au bien. Lui-même gouverna quelque temps l'église d'Ypres, et la confia ensuite à des clercs réguliers dont il nomma l'abbé. L'église de Formeselles reçut aussi une semblable réforme et devint, en peu de temps, d'une parfaite régularité.

Ces œuvres du vénérable évêque de Térouane, ainsi que ses admirables vertus, attiraient sur sa tête les bénédictions de Dieu et lui conciliaient la faveur et la confiance des gens de bien; mais en même temps elles provoquèrent contre lui la haine des méchants. C'est le sort ordinaire des saints d'être odieux aux impies et

aux pervers. Le Bienheureux Jean ne put échapper à cette persécution, et, en plus d'une circonstance, il dut résister avec force aux entreprises des grands et des hommes violents si nombreux à cette époque. Un jour même il faillit périr par la main d'un fils d'iniquité qu'avaient excité d'abominables conseils. En effet, au moment où le Prélat traversait un petit village, ce malheureux, s'avançant derrière lui, se disposait à le percer. Aux cris qu'il entend pousser près de lui, le vénérable évêque se retourne, et voyant venir ce furieux, il attend avec calme le coup qu'il va lui porter. Mais Dieu rendit impuissante la rage de l'assassin. Il ne put atteindre le Pontife, et mourut lui-même peu de temps après de la manière la plus tragique.

Une autre fois, le Seigneur délivra encore son serviteur d'un grand danger d'une autre nature, et dans lequel se manifesta d'une manière sensible son intervention miraculeuse. Le Bienheureux Jean, en parcourant les différentes parties de son diocèse, était arrivé dans un endroit appelé Merchem entre les villes de Dixmude et d'Ypres. Il y avait, auprès du parvis de l'église, un ouvrage de fortification ou espèce de château-fort, très-élevé et bâti depuis de longues années par les seigneurs de cette terre. Ce château, environné de toutes parts par un fossé large et profond, n'avait en quelque sorte de communication avec le village que par un pont soutenu par des poutres de distance en distance. D'un côté il était appuyé au bord extérieur du fossé, de l'autre au mur même de la forteresse dans laquelle on ne pouvait pé-

nétrer qu'en suivant ce pont qui était en pente. C'est dans ce château-fort qu'avait été reçu le prélat avec sa suite. Après avoir administré dans l'église le sacrement de confirmation à un grand nombre d'enfants, il voulut rentrer au château pour y changer d'habits parce qu'il devait aller immédiatement bénir un cimetière voisin. Or au moment où, environné d'une foule d'habitans, il passait sur le pont, tout-à-coup un horrible craquement se fait entendre, le pont se brise, et tous ceux qui étaient dessus sont précipités d'une hauteur de trente-cinq pieds au moins dans le fossé. Les poutres, les planches, les matériaux croulent sur les malheureux à qui cette chute énorme suffisait déjà pour perdre la vie. Quelle n'est pas la surprise générale quand la poussière étant dissipée, on reconnaît que personne n'est blessé ! L'évêque lui-même, le front calme et serein, n'ayant de l'eau que jusqu'aux genoux, se débarrasse sans peine en rendant grâces à Dieu pour une protection si signalée. Ici, continue le véridique et religieux narrateur, se présente à mon esprit le naufrage de l'apôtre S. Paul, quand Dieu accorda à ses prières la vie de toutes les personnes qui étaient avec lui dans le vaisseau. »

Des vertus si éclatantes, des témoignages si extraordinaires de la protection de Dieu, avaient déjà beaucoup contribué à répandre dans tout le pays la réputation de sainteté du digne évêque des Morins. Les œuvres qu'il opérait partout venaient encore confirmer et corroborer ce sentiment général. Plusieurs fois on vit briller sa sagesse dans différents conciles, en 1099 à celui de

St.-Omer, en 1114 à celui de Beauvais, en 1115 à ceux de Reims et de Châlons. Parmi les églises nombreuses qu'il a relevées ou édifiées, on cite sa cathédrale, qu'il reconstruisit de fond en comble : il consacra en 1099 l'église de Loo, près de Dixmude, en 1106 celle d'Arrouaise, destinée à devenir la maison-mère d'une illustre et nombreuse congrégation, et en 1123 enfin, l'église de Nonnenbosche, abbaye de Bénédictines, fondée dans un lieu champêtre, nommé Rumettre, auprès d'Ypres. A diverses époques aussi on le voit accorder des priviléges à l'abbaye d'Andres, établir des chanoines réguliers à Choques, près de Béthune, réformer l'abbaye de St-Pierre de Gand ou Blandinberg, accorder en différents lieux des donations, ou porter des règlemens très-sages pour maintenir la ferveur et l'esprit de régularité. Le zèle dont était animé le Bienheureux Jean n'était pas restreint aux bornes de son diocèse, et sa sagesse bien connue faisait que beaucoup recouraient à ses conseils, quelquefois même à son intervention dans leurs difficultés. Ives de Chartres lui-même réclama une fois entre autres son concours dans une affaire importante, où il s'agissait de l'élection d'un évêque à Beauvais. Il s'adressa au Bienheureux Jean, comme à celui des évêques de la province de Reims, qui pouvait le plus influer auprès de son archevêque, pour repousser un sujet indigne, que, contre la défense expresse du Pape, on voulait placer snr ce siége épiscopal. Le saint et docte évêque de Chartres adressait sa lettre à Lambert d'Arras et à Jean de Térouane, tous deux ses anciens élèves et les plus chers de ses disciples.

« Toujours, leur dit-il, vous avez eu à cœur de repousser les loups qui voulaient entrer dans les bergeries du Seigneur, et, comme des gardiens fidèles dans la maison de Dieu, de les attaquer s'ils approchaient : nous exhortons donc votre religion de faire aujourd'hui par obéissance ce qu'autrefois vous faisiez par amour de la justice. Vous donc qui êtes suffragants de l'église de Reims, avertissez votre métropolitain; afin que, selon la teneur des lettres que le Pape a envoyées aux habitants de Beauvais, il exhorte les clercs de cette église à faire, comme c'est leur devoir, une élection canonique. » Dans une autre circonstance où il était question de l'élection d'un évêque pour l'église de Tournai, qui depuis l'épiscopat de S. Médard était réunie à celle de Noyon, le Bienheureux Jean se prononça encore avec une sainte liberté, pour que l'on suivit, dans cette grave affaire, les instructions données par le Pape. Cette confiance du Souverain Pontife envers le vénérable évêque de Térouane se produisit dès les premiers temps de son épiscopat, et son biographe n'a pas oublié de faire connaître, quoique d'une manière générale, quels en furent les résultats. « Le Bienheureux Jean, dit-il, avait tellement acquis l'affection du Pape Paschal II, de pieuse mémoire, que le Pontife le considéra toujours comme un de ses meilleurs amis. Aussi l'évêque de Térouane obtenait-il de lui tout ce qu'il lui demandait, et surtout des priviléges en faveur des monastères qu'il fondait. Et parce que le Pape avait une haute opinion de sa sagesse et de sa vertu, il lui confia beaucoup d'affaires importantes à traiter, soit avec de nobles personnes, soit en faveur des

églises. Il lui remit aussi le gouvernement de plusieurs diocèses, privés de pasteur, et même de plusieurs îles appartenant à une autre province ecclésiastique. On conserve encore aujourd'hui dans l'église des Morins, continue l'historien, les lettres qui lui furent adressées sur ces différents sujets à des époques diverses. (1) »

Un des derniers actes de la vie du saint prélat, c'est son intervention dans une affaire contentieuse entre les chanoines de St-Pierre à Lille et Guillaume de Normandie, que quelques hommes hostiles et injustes avaient mis dans leurs intérêts. L'évêque de Térouane, sans se laisser intimider par la puissance de ceux qui se présentaient devant lui, ni aveugler par aucune considération humaine, prononça une sentence dictée par la justice, en faveur du faible contre le fort. Ceci se passa à Lille même, en 1128. Ce trait de fermeté et de vigueur épiscopale fait d'autant plus d'honneur au saint évêque, que, depuis un an surtout, les violences les plus iniques, des meurtres même se commettaient presque dans toute la province avec impunité. En effet, après la mort du comte de Flandre, Charles-le-Bon, que des conspirateurs avaient massacré à Bruges, dans l'église de St-Donat (1127), un trouble affreux régna dans le pays, et y causa beaucoup de désordres et de luttes sanglantes. L'âme du saint évêque fut pénétrée de la plus vive douleur en voyant tous ces excès, et il chercha à y apporter les remèdes qui étaient en son pouvoir.

Mais dans les premiers jours de l'année 1129, il commença à éprouver un si grand dégoût pour toute espèce

(1) Boll. XXVII Januarii, n° 24.

de nourriture, qu'il ne pouvait plus prendre qu'un peu de lait. Des symptômes plus alarmants encore s'étant déclarés, il demanda à recevoir les derniers sacrements. Quand cette touchante cérémonie fut achevée, il donna le baiser de paix à tous ceux qui l'environnaient, et resta seul ensuite, tout occupé de la méditation des choses du ciel. Il fit distribuer aux pauvres tout ce qu'il possédait, afin de suivre pauvre le Christ son maître, pauvre aussi lui-même. Il laissa à l'église ses manuscrits, ses ornements, les vases sacrés qu'il avait en grand nombre, et ne songea plus alors qu'à prier et à s'entretenir paisiblement des biens célestes avec ses amis intimes. Il nous prédit alors, continue le biographe du Bienheureux Jean, plusieurs choses que nous avons vu se réaliser, et régla l'ordre de sa sépulture, gardant jusqu'à la fin l'usage de toutes ses facultés. Il avait défendu de laisser entrer personne dans sa chambre, à moins qu'il n'en donnât lui-même la permission. Cependant une foule immense, accourue des différents quartiers de la ville ou des environs, et même des parties les plus éloignées du diocèse, se pressait à la porte. Des hommes et des femmes de tout âge et de tout rang étaient là, attendant humblement qu'il leur fut permis de recevoir la bénédiction du saint prélat. Ils espéraient, disaient-ils, qu'on ne refuserait point à des enfants la permission de voir une dernière fois leur père bien-aimé. Ils demandaient, ils suppliaient, il se plaignaient et se lamentaient; plusieurs même avaient fait le serment de ne point s'en aller avant d'avoir été admis. Vaincus par ces touchantes importunités, nous en dîmes quelques mots au saint évêque, qui

fit aussitôt un signe de tête, pour permettre à ses enfants spirituels de s'approcher de lui. Ils se présentèrent alors en silence devant le Pontife, qui leva sur eux la main et les bénit. » Au moment où le Bienheureux Jean entra en agonie, les prêtres qui l'environnaient le placèrent sur un cilice couvert de cendre, selon le désir qu'il en avait témoigné. Alors aussi on ouvrit les portes, et des clercs et des religieux étant arrivés, tous ensemble récitèrent avec ferveur les prières des agonisants. « Mais tout le monde, hommes et femmes, pleuraient tellement, que l'on ne savait plus distinguer les voix de ceux qui psalmodiaient d'avec les gémissements de ceux qui se lamentaient. » Ce fut au milieu de ces touchants témoignages de douleur et de piété, que le Bienheureux Jean remit son âme à son créateur, le vingt-sept janvier 1130, après avoir gouverné son église de Térouane l'espace de trente ans et demi.

Pendant plusieurs jours, son corps fut exposé publiquement, et une multitude de personnes de toute condition s'empressèrent d'aller contempler une dernière fois ses traits chéris. Les évêques d'Arras et d'Amiens vinrent ensuite pour la cérémonie des obsèques qui se firent avec une pompe extraordinaire. Le corps fut porté au lieu de sa sépulture par des abbés et de nobles personnages qui se disputaient entre eux cet honneur. On déposa dans le cercueil le double de l'épitaphe que fit en cette circonstance le biographe même du Bienheureux. Elle était conçue en ces termes :

« L'an du Verbe incarné mil cent trente, indiction huitième, le sixième jour des calendes de février

(27 janvier) mourut le seigneur évêque Jean, homme vénérable, amateur de toute œuvre de religion, lequel, dans un concile général tenu à Rome, sous le pontificat d'Urbain II, fut nommé évêque de cette église des Morins, ordonné prêtre la veille des Nones de juin, sacré évêque le seize des Calendes d'août, intronisé dans sa chaire épiscopale, le huit des Calendes du même mois, et gouverna cette église trente ans, six mois et trois jours. Il a opéré le bien pendant toute sa vie. Il a fondé huit monastères de clercs réguliers ou de moines, et fait aussi beaucoup de choses en faveur de cette église qu'il avait trouvée presque dépouillée. Il lui a procuré également pour son usage des livres excellents, des ornements d'autel et d'autres objets du culte. Dès sa plus tendre enfance il a été pur, chaste, sobre, humble, patient, miséricordieux, innocent, libéral et hospitalier. Il passa au repos du Seigneur dans une heureuse vieillesse; son nom figure au trentième rang dans le catalogue des évêques des Morins. Il fut enseveli par les mains des abbés, dans son église, le quatre des Calendes de février.»

« Qui, s'écrie en finissant le même auteur, qui ne pleurerait ce père de son peuple, bien qu'il ne faille point pleurer celui qui, par un heureux commerce, a changé les choses passagères avec les éternelles, les terrestres avec les célestes? O homme vraiment le plus admirable de ces temps! Ferme dans la foi, inébranlable dans l'espérance, si ardent dans la charité! Exemple de toute bonne œuvre, miroir de toute vertu! » Ce magnifique éloge du Bienheureux évêque

Jean doit nous donner une très-haute idée de son mérite et de sa sainteté, il doit nous inspirer, comme à celui qui l'a tracé, une confiance filiale dans la protection de ce vénérable Pontife, qui fut toujours un bon père pour les nombreux enfants qu'il dirigea dans les voies du salut. « Je puis donc parler, dit Martin l'Hermite, en terminant cette vie, je puis donc appeler Jean mille fois bienheureux, Sanctuaire de Dieu, Miroir de pureté, Oracle de justice, Père de miséricorde. Astre de vérité, beau et illustre Lys du jardin de S. Pierre, qui a blanchy à Lille dans les larmes d'amour, et s'est espanouy sur le throsne sacré, tout paré d'innocence, pour couvrir ses subjets de sa livrée céleste. (1) »

S. NORBERT, (2)

FONDATEUR DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ.

Ses prédications dans le Diocèse de Cambrai.

L'an 1134.

Saint Norbert, l'illustre fondateur de l'ordre de Prémontré, avait été désigné pour occuper le siège de Cambrai après la mort du bienheureux Odon ; mais son humilité lui fit refuser cette charge dont il se jugeait indigne. Plusieurs fois néanmoins il vint prêcher la parole de Dieu dans différentes parties de ce diocèse.

(1) Les saints de la prov. de Lille, Douai, Orchies, page 360.
(2) Boll. ad VI junii. — Fleury, liv. LXVII, N°, 35. etc.

comme à Valenciennes, à Cambrai, à Anvers, et partout il opéra beaucoup de conversions. Un sentiment de reconnaissance bien légitime doit nous engager à rappeler les succès obtenus par cet homme de Dieu, au milieu des peuples qui habitaient alors ces contrées.

S. Norbert naquit en 1080, à Santen, dans le duché de Clèves. Son père, Héribert, était parent des derniers empereurs d'Allemagne; sa mère appartenait à la famille de Godefroi de Bouillon. Tous deux vivaient pieusement et s'attachèrent à donner à leur fils une excellente éducation. Leurs soins eurent un plein succès aussi long-temps que le jeune homme resta dans la maison paternelle. Plus tard cependant, les idées du siècle pénétrèrent insensiblement dans son cœur, et l'ordre sacré du sous-diaconat qu'il reçut dans le même temps ne fut pas encore capable de le faire revenir aux pensées religieuses et saintes qui avaient dirigé son adolescence. L'illustre naissance de S. Norbert lui donnait accès à la cour, il s'y présenta, et, pour son malheur, il y fut reçu avec faveur. Le trône impérial était alors occupé par Henri V, le digne fils du trop fameux Henri IV, et comme lui oppresseur de l'église et de ses peuples. Norbert l'avait accompagné à Rome en 1111; mais à la vue des outrages que ce prince violent et impie prodigua au pape Pascal II, il ne put dissimuler sa douleur et son indignation. Lui-même alla trouver secrètement le Pontife, se jeta à ses pieds, et lui demanda pardon d'avoir été présent aux sacriléges violences que Henri V lui avait faites et qu'il condamnait sincèrement.

Cette scène aurait dû ouvrir les yeux à Norbert ; mais il était comme retenu auprès de l'empereur par cet amour de la vie mondaine, inutile et frivole à laquelle il s'était accoutumé. Or Dieu, qui le destinait à donner un grand exemple au monde, opéra en sa faveur un de ces prodiges extraordinaires que l'on ne rencontre que rarement dans la vie des saints. Un jour donc, le jeune et volage courtisan, vêtu de soie, monté sur un superbe cheval et accompagné d'un seul domestique, se rendait à une partie de plaisir. Tout à coup, tandis qu'ils étaient dans une belle prairie, un orage violent, accompagné d'éclairs et de tonnerres, éclate au-dessus de leur tête. Le serviteur épouvanté s'écrie aussitôt : « Mon seigneur, où allez-vous? que prétendez-vous faire? Retournez, car la main de Dieu est armée contre vous, déjà sa colère commence à se manifester. » Il avait à peine achevé de parler, qu'une voix venant du ciel adresse ces paroles au coupable chevalier: « Norbert, Norbert, pourquoi me persécutes-tu? Est-ce ainsi que tu réponds aux desseins de ma Providence, et que tu fais servir à ton orgueil les richesses et les talens que je t'ai donnés pour procurer ma gloire ? Je t'avais mis au monde pour le salut et l'édification de mon église, et voilà que tu es devenu, par tes scandales, une occasion de ruine pour les fidèles. Arrête et reconnais que c'est à ma puissance que tu t'attaques, en te révoltant contre les décrets de ma sagesse. » A ces mots, la foudre tombe aux pieds du cheval de Norbert, brûle l'herbe de la prairie, ouvre la terre à une profondeur de quelques pieds et répand à l'entour une

odeur de soufre. Norbert, épouvanté, atterré, évanoui, reste sans vie pendant quelque temps : puis, aussitôt qu'il est revenu à lui-même, il s'écrie, comme S. Paul sur le chemin de Damas : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Sa conversion était opérée, elle allait en faire un autre homme (1).

S. Norbert, quittant aussitôt la cour, se rendit dans le monastère de Siegberg, à trois lieues de Cologne. Quelque temps plus tard, il reçut la prêtrise et commença cette vie d'apostolat et de pénitence à laquelle Dieu l'avait appelé. Il y avait déjà plusieurs années qu'il parcourait les bourgs et les campagnes, prêchant la parole de Dieu et opérant en tous lieux de nombreuses conversions, lorsqu'il arriva, accompagné de trois disciples, ses anciens serviteurs, dans la ville de Valenciennes. C'était la veille du Dimanche des Rameaux, 7 avril de l'année 1118. Le lendemain il fit un discours aux habitants qui s'étaient réunis en grand nombre pour l'entendre. Ne connaissant pas la langue du pays, qu'il n'avait jamais apprise, S. Norbert prêcha en teuton ou allemand. Il espérait que Dieu, dans sa miséricorde, daignerait, pour le salut de ce peuple, le rendre intelligible à tous ses auditeurs. La confiance du saint ne fut pas trompée. Tous ceux qui l'écoutaient comprirent les vérités saintes qu'il leur annonça, et ils en furent si touchés qu'ils le pressèrent de rester au milieu d'eux pendant quelque temps, pour se reposer de ses grandes fatigues et continuer de les instruire.

S. Norbert, qui se proposait de retourner bientôt à Cologne, ne voulait point acquiescer à cette demande;

(1) Boll. Vita S. Norberti, ab auct. Cœvo, VI Junii, n° 6.

mais la maladie de ses trois compagnons le contraignit de renoncer pour un temps à son dessein. Les habitants de Valenciennes en furent comblés de joie et leur vénération pour l'homme de Dieu augmenta encore beaucoup pendant ce séjour qu'il fit au milieu d'eux, quand ils virent avec quel dévouement il s'employait à la guérison de ses disciples. Il eut, en effet, pour eux, pendant leur maladie, toutes les attentions les plus délicates de la tendresse paternelle, et ne les quitta presque jamais. Lui-même nettoyait leurs plaies et les ulcères que le froid et les neiges leur avaient occasionnés. Il préparait leurs remèdes et leurs repas, leur présentait les mets qu'il avait trouvés en mendiant ou que des fidèles charitables lui apportaient. Quand la fièvre les saisissait, il essuyait la sueur de leur visage, et leur donnait d'autres soins de la plus affectueuse charité, quoiqu'il fût lui-même indisposé en ce moment. Dieu, pour éprouver jusqu'au bout la vertu de son serviteur, permit qu'il vit mourir sous ses yeux et entre ses bras les trois disciples qui l'avaient accompagné. Norbert répandit des larmes sur ces premiers enfants qu'il envoyait au ciel, et leur fit rendre une sépulture honorable. Ses deux anciens domestiques, devenus ses disciples, furent enterrés dans la chapelle de St.-Pierre, dans l'intérieur de la ville de Valenciennes.(1) On déposa l'autre, qui était sous-diacre, dans la grande église de Sainte-Marie. Le saint avait perdu ses disciples le

(1) « Cette chapelle, dit d'Outreman, dans son Hist. de Valenciennes, p. 120, était lors aux faubourgs de la ville, près de celle des Ladres, à la gauche vers l'occident. »

jour même de l'octave de la fête de Pâques, mais Dieu allait lui en donner d'autres pour les remplacer, et parmi eux un digne prêtre qui appartenait au clergé de Cambrai. Voici la circonstance providentielle qui lui révéla cette vocation.

Pendant que S. Norbert était à Valenciennes, occupé à soigner ses disciples malades, l'évêque de Cambrai, Burchard, *homme de pieuse et vénérable mémoire*, passa dans cette ville le mercredi avant la fête de Pâques. Norbert avait connu Burchard à la cour de l'empereur d'Allemagne, et c'était même lui qui, après avoir refusé l'évêché de Cambrai, le proposa comme un homme capable de remplir dignement cette charge importante. Il se mit donc en devoir d'aller lui rendre une visite, et arriva les pieds nus, malgré la gelée, à la porte de la maison dans laquelle l'évêque habitait. Il était matin, et le prélat se préparait à aller célébrer la sainte messe. A la porte de sa chambre se trouvait en ce moment un de ses clercs, qui remplissait près de lui les fonctions de chapelain. Norbert l'ayant prié à voix basse de vouloir bien l'introduire près de l'évêque: et le clerc ayant abordé Burchard, lui annonça qu'un étranger demandait à lui parler, et sur sa réponse il l'introduisit. Burchard ne remit point d'abord l'homme qui se présentait à lui dans un costume si humble, si pauvre, et avec toutes les livrées de la pénitence; mais à peine S. Norbert eut-il prononcé quelques paroles, qu'il le reconnut parfaitement. Au même instant les yeux du vénérable pontife se remplissent de larmes, son cœur s'émeut, et dans l'excès de son étonnement et de son

admiration, il se jette au cou de son ancien ami. « O Norbert, s'écrie-t-il, Norbert, qui eut jamais pensé cela de vous ? qui eut jamais cru que vous auriez quitté tant de richesses pour vous condamner volontairement à une telle pauvreté? O mon Dieu! dans quel état je retrouve Norbert? Ce Norbert autrefois revêtu avec tant de faste et de magnificence? » Hugues, c'était le nom du chapelain qui avait introduit S. Norbert, était présent à cette scène; mais il ne pouvait rien comprendre aux discours des deux interlocuteurs, parce qu'ils parlaient la langue allemande. S'approchant de l'évêque qu'il voyait les yeux baignés de larmes, et si ému qu'il ne pouvait presque pas parler, il lui demanda avec une respectueuse confiance quelle en était la cause. « Si vous saviez, répond le pieux évêque, ce qu'était autrefois cet homme, vous admireriez ce qu'il est devenu aujourd'hui. Quand l'empereur me donna l'évêché de Cambrai, ce fut après l'avoir offert auparavant à Norbert; mais il ne voulut point l'accepter. Il était alors un des plus nobles et des plus riches chanoines de Cologne. Mais maintenant, comme vous le voyez, il a tout quitté pour Dieu, et, les pieds nus, il s'attache à vivre dans le service du roi du ciel. »

Ces paroles firent une telle impression sur le cœur de Hugues, qu'elles augmentèrent encore en lui le désir qu'il avait conçu depuis long-temps d'embrasser la vie religieuse. Les larmes qu'il répandit en voyant couler celles de son évêque, avaient déjà trahi ce sentiment. La maladie de S. Norbert lui présenta bientôt l'occasion de le révéler. En effet, l'homme de Dieu

ayant été attaqué d'un mal violent, à la suite des peines et des fatigues excessives qu'il avait endurées, Hugues lui rendit de fréquentes visites et devint en quelque sorte son infirmier. S. Norbert était sensiblement touché des témoignages de bienveillance et de respect que lui rendait le charitable chapelain. Hugues, de son côté, ne pouvait s'empêcher d'admirer les vertus qui brillaient dans toute la conduite du saint missionnaire; il l'interrogeait discrètement sur ses desseins, et voyait avec bonheur qu'il trouverait dans cet homme de Dieu celui sous la direction duquel il désirait vivre. Lors donc que S. Norbert fut en convalescence, Hugues lui ouvrit entièrement son cœur et lui révéla le dessein qu'il avait formé de le suivre comme disciple. « O Dieu mon Seigneur, s'écria aussitôt S. Norbert en levant les bras vers le ciel, je vous avais demandé aujourd'hui de me donner un compagnon! » Sa prière était exaucée. Hugues s'éloigna pendant quelques jours pour aller régler toutes ses affaires. « Mon père, dit-il en quittant S. Norbert, vous m'avez attaché par un lien indissoluble. » Bientôt après il revenait vers son nouveau maître, pour commencer dans sa compagnie la vie apostolique et pénitente à laquelle ils s'étaient dévoués.

En sortant de la ville de Valenciennes ils n'emportèrent que leur bréviaire et les objets nécessaires pour la célébration des divins mystères. Dieu bénit d'une manière sensible leur zèle et leur confiance. Partout sur leur passage, les populations se pressaient pour entendre la parole sainte. Les pécheurs les plus endurcis se convertissaient en foule, détestaient leurs

désordres passés, et venaient demander, les larmes aux yeux, le pardon de leurs crimes. Des hommes aussi, que des haines profondes et invétérées divisaient depuis long-temps, accouraient en se frappant la poitrine, pour déclarer à S. Norbert qu'ils renonçaient à leur vengeance. Des villes mêmes où ils ne passaient pas, on se hâtait au-devant de S. Norbert, pour le prier de venir y annoncer la parole de Dieu, et tous rendaient au saint missionnaire les respects que leur inspirait son extraordinaire vertu.

Or, le saint entretenait ordinairement ses nombreux auditeurs des grandes vérités de la Foi. Il parlait du sacrement de pénitence, de la contrition, de la confession, et des dispositions saintes qu'on doit y apporter. Aux personnes engagées dans les liens du mariage, il rappelait les obligations si graves et si souvent négligées de cet état. Il montrait aux riches comment ils pouvaient se sanctifier en faisant un bon usage de leurs richesses, et il représentait en même temps aux pauvres quels étaient les desseins de Dieu sur eux, et combien ils pouvaient trouver de facilité pour le salut dans leur condition. Les nombreux miracles et les exemples de vertu qui les accompagnaient, donnaient encore plus de poids à ses discours. Aussi les populations, avides de l'entendre, le suivaient en foule, et souvent il était obligé, pour les satisfaire, de prêcher sur les places publiques. C'est de cette manière que S. Norbert et son disciple parcoururent le diocèse de Cambrai.

Après avoir consacré quelques années à ce saint et pénible ministère de la prédication évangélique,

S. Norbert comprit que le Seigneur avait des desseins sur lui, et qu'il le destinait à former une nouvelle famille religieuse. Ce fut dans le fond de la forêt de Coucy, au diocèse de Laon, que la Providence le fixa avec ses premiers disciples.

Durant une année environ, il resta avec eux pour les accoutumer aux pratiques de la pauvreté et de la pénitence; puis, au printemps de 1121, il laissa à Hugues la direction de la communauté, et alla de nouveau évangéliser les peuples, et chercher de nouveaux compagnons de ses austérités et de ses prédications. Ce fut au carême de cette même année qu'il s'arrêta à Cambrai, pour y annoncer la parole de Dieu. Burchard reçut avec bonheur dans sa demeure épiscopale ce grand saint, cet ami que la Providence lui envoyait, pour opérer, au milieu de son peuple, des fruits précieux de salut. En effet, dès son premier sermon, Norbert trouvait parmi ses auditeurs un nouveau et fervent disciple; c'était Evermonde, homme de qualité et d'une grande vertu, et dont il sera parlé ailleurs. Cette conversion dut opérer une sensation extraordinaire dans le pays, et augmenter encore les effets consolants de la parole sainte annoncée par S. Norbert.

Les auteurs, en continuant l'itinéraire du saint missionnaire, ne citent plus que la ville de Nivelle, en Brabant, où il gagna encore un nouveau disciple, connu sous le nom d'Antoine. Toutefois il dut passer encore dans beaucoup d'autres localités, surtout dans le diocèse de Cambrai, puisque, avant la fin même du carême de cette année 1121, on le voit retourner à

Prémontré, accompagné de treize disciples qui se sont attachés à lui.

S. Norbert eut déjà bien mérité du diocèse de Cambrai, quand il aurait terminé à cette époque ses travaux et ses prédications. Mais il y a un autre souvenir plus précieux encore, et qui le recommande surtout à la reconnaissance des peuples de ces contrées et de la chrétienté toute entière, c'est l'extinction de l'hérésie abominable de Tanchelin, qui se produisit alors, et commençait à exercer les plus épouvantables ravages dans une partie de la Belgique. (1)

Les auteurs du temps sont unanimes à représenter cet homme comme un partisan des doctrines monstrueuses des anciens Manichéens, lesquelles s'étaient toujours conservées durant le moyen-âge, et trouvaient dans la corruption humaine un aliment perpétuel. Après les avoir répandues parmi les habitants des bords de la mer et des campagnes voisines, Tanchelin communiqua bientôt ces mêmes erreurs à un grand nombre de femmes, et par elles à leurs maris. Le plus affreux libertinage avait bientôt souillé la ville d'Anvers, dans laquelle malheureusement il n'y avait, pour s'opposer à tout ce désordre, qu'un seul prêtre d'une conduite scandaleuse. « Tel était Tanchelin, le plus scélérat des hommes, ennemi de Dieu et des sacrements de la

(1) Cette hérésie, toute criminelle qu'elle était, trouva cependant des partisants, entrainés par l'esprit de nouveauté, et par cette corruption naturelle que Tanchelin, comme tous les autres hérésiarques savait admirablement flatter. *Ea tantùm prædicabat quæ, vel novitate sui vel magna voluntate populi, placitura sciebat.* Boll. VI Junii, p. 845, n° 2.

Sainte Eglise, contraire à la vérité et à la foi chrétienne, impie qui blasphême continuellement tout ce qu'il y a de sacré dans la religion. »On ne pourrait sans rougir de honte rapporter les scènes abominables et criminelles qui se passaient dans la ville d'Anvers, où des erreurs aussi monstrueuses avaient été reçues avec cet empressement que rencontrent toujours les nouveautés qui flattent les grossières passions. La foule écoutait Tanchelin et le suivait avec enthousiasme. Bientôt on le vit paraître en public avec une armée composée de trois mille hommes tout dévoués. Après avoir répandu dans la ville d'Anvers et dans d'autres contrées voisines le poison des plus monstrueuses erreurs, Tanchelin fut tué; mais son abominable hérésie n'en continua pas moins de faire beaucoup de victimes. L'évêque de Cambrai avait envoyé douze prêtres à Anvers, pour ramener cette population égarée; mais leurs efforts étaient impuissants. Ce fut alors qu'il s'adressa à S. Norbert, et le pria de lui donner quelques-uns de ses religieux qui pussent faire refleurir la foi et la religion dans cette ville malheureuse. Les prêtres eux-mêmes, reconnaissant leur impuissance, mirent, par le conseil de l'évêque Burchard, l'église de S.-Michel, à la disposition des religieux de Prémontré.

S. Norbert voulut se rendre en personne à Anvers. Il prêcha et déploya dans cette mission difficile l'habileté de son éloquence, l'amabilité de son caractère, et surtout la grandeur de sa charité et de sa vertu. Reconnaissant bien que beaucoup ne s'étaient laissés entrainer que par faiblesse et par l'appat des

plaisirs sensuels, il s'appliqua à les gagner d'abord à lui, en excusant en partie leur faute. « Je sais, leur disait-il avec bonté, que l'ignorance plutôt que l'attachement au mensonge a été la cause de votre défection. Certainement vous vous êtes livrés à l'hérésie sans la connaître, et je viens vous annoncer la vérité, que vous ne repousserez pas. Je ne doute nullement qu'aussitôt que je vous l'aurai proposée, vous apporterez autant d'empressement pour l'embrasser, que vous en avez mis à suivre des imposteurs, qui vous déguisaient l'erreur et le mensonge sous les apparences de la vérité. »

Peu à peu l'homme de Dieu, par sa douceur et sa bonté, toucha le cœur des habitants d'Anvers. Loin d'invectiver contre eux, et de se laisser aller aux accès d'un zèle peu prudent, il sut toujours se contenir dans de justes bornes. Bientôt les chefs de la secte de Tanchelin se sentirent touchés et vinrent abjurer leurs erreurs entre les mains de S. Norbert. Cette démarche décida ceux qui restaient encore indécis, et en peu de temps, on vit s'opérer dans toute la ville un heureux changement. Les temples furent réparés, les croix qu'on avait abattues, relevées, les sacrements fréquentés, et bientôt une foule de malheureux pécheurs vinrent lui demander le pardon de leurs crimes. Beaucoup rapportaient avec respect le corps du Sauveur, que par impiété ils avaient jeté dans des endroits, où il était resté depuis douze ou quinze ans. Le saint missionnaire changea ainsi complètement la face du pays, et y rétablit la religion dans toute sa pureté.

S. Norbert ne se contenta pas de ce bien qu'il venait

de produire dans la ville d'Anvers, il voulut le perpétuer en y établissant une communauté de son ordre, à la demande de l'évêque de Cambrai, qui l'en sollicitait vivement. Ces religieux, à la tête desquels fut placé le vénérable Walteman, firent beaucoup de conversions dans la ville, et continuèrent les œuvres admirables qu'avait déjà opérées leur pieux fondateur. S. Norbert demeura encore quelque temps avec eux, et les prodiges de sa charité contribuèrent puissamment à lui gagner la confiance de tous les habitans. Il y avait, en effet, dans ce moment, comme une espèce de famine qui désolait le pays. Le saint se mit en devoir de recueillir des secours, et il ramassa des sommes suffisantes pour nourrir habituellement dans sa communauté cent vingt pauvres réduits à la plus grande extrémité.

Dans la suite, S. Norbert fut nommé à l'archevêché de Magdebourg, où il continua de pratiquer les éminentes vertus que les peuples admiraient depuis longtemps en lui. Il opéra un très-grand bien dans ce vaste diocèse par les travaux de tout genre qu'il y entreprit, et dans la chrétienté toute entière par la part qu'il prit dans les affaires générales de l'église, surtout pour l'extinction du schisme de 1130. Ce saint mourut le 6 juin de l'année 1134, dans la cinquante-deuxième année de son âge. Ses reliques reposèrent à Magdebourg, jusqu'à l'époque où cette ville embrassa le luthéranisme. L'empereur Ferdinand II les fit alors transporter à Prague, capitale de la Bohême.

S. AYBERT, (1)

RELIGIEUX ET RECLUS.

L'an 1140.

L'austère vertu de quelques saints aurait bien de quoi nous effrayer et nous rebuter même, si nous ne savions pas que Dieu, en présentant à nos yeux ces exemples de pénitence extraordinaire, veut surtout nous montrer la puissance de sa grâce dans les âmes. Il nous apprend aussi par là à supporter ce qu'il peut y avoir de pénible dans l'accomplissement de nos devoirs, en voyant les saints s'imposer volontairement pour Jésus-Christ tant de privations et de souffrances. Cette grande leçon ressort admirablement de la vie de S. Aybert, qui, dans des temps encore assez rapprochés de nous, a renouvelé les prodiges de pénitence et de mortification qui étonnèrent les solitudes de la Thébaïde, dans les premiers siècles de l'église. La foi doit nous faire reconnaître en lui une de ces victimes innocentes que Dieu remplit de son esprit, et dont toute la vie devient comme une expiation des crimes toujours nombreux qui souillent la terre.

S. Aybert naquit au village d'Espeen, près de Tournai. Son père était un homme-d'armes appelé Albalde, sa mère avait nom Elvide. Ils vivaient dans une honnête aisance et dans la pratique des vertus chré-

(1) Boll. VII apr.

tiennes. Le jeune enfant trouva dans la maison paternelle les exemples les plus capables de le porter vers le bien; aussi les inclinations heureuses que la grâce et la nature avaient mises en lui se développèrent aisément sous cette sage direction. Tout petit encore, il aimait à s'imposer des privations et des pénitences pour plaire à Dieu. Presque chaque nuit il se levait pour adresser au ciel sa prière, et faire sur la terre nue un grand nombre de génuflexions. Cette ferveur extraordinaire, qu'on pourrait dire immodérée si elle n'avait été inspirée à ce pieux enfant par un mouvement du Saint-Esprit, semblait croître en lui de jour en jour.

Toutefois il ne put se livrer long-temps à ces mortifications nocturnes sans éveiller l'attention de ceux qui l'environnaient. Des serviteurs de sa maison le surprirent une fois dans ce pieux exercice; dès ce jour l'enfant chercha un autre lieu, où il put, sous les regards de Dieu seul, accomplir ses actes de pénitence. Pour cela il choisit l'étable dans laquelle étaient renfermés les troupeaux de son père. C'est là que prosterné en prière, il livrait son âme innocente aux ardeurs de l'amour divin et s'appliquait à des œuvres de mortification. Les jeûnes les plus austères ne l'effrayaient point, mais il avait toujours soin de prendre quelque peu de nourriture, afin de pouvoir répondre qu'il avait mangé, si on venait à l'interroger.

Cet admirable enfant, si dur envers lui-même, était d'une charité inexprimable à l'égard des pauvres. Il leur donnait ses petites épargnes, les aliments qu'il se

refusait à lui-même et les douceurs qu'il recevait parfois de sa pieuse mère. Souvent aussi, quand dans les champs il gardait les troupeaux de son père, on le voyait, au premier son de la cloche, courir avec empressement vers l'église, pour offrir à Dieu ses adorations et ses prières, et appeler sur sa tête les bénédictions célestes. Le Seigneur avait préparé lui-même le vertueux Aybert à la vie d'abnégation et de sacrifice par laquelle il voulait en être glorifié. L'énergie de sa vertu, la force de sa volonté, et le désir de souffrir beaucoup pour Jésus-Christ disposaient le jeune pénitent à embrasser un genre de vie extraordinaire. Voici la circonstance aussi simple que touchante dont Dieu se servit pour lui en faciliter l'accomplissement.

Un jour que le pieux Aybert était dans la maison paternelle, il entendit passer dans la rue un homme qui, pour obtenir quelques aumônes, chantait une religieuse complainte. La romance populaire rappelait cette touchante histoire du reclus S. Thibaud, jeune homme de l'illustre famille des comtes de Champagne, qui avait préféré la sainte pauvreté de Jésus-Christ aux richesses, aux honneurs et aux plaisirs que le monde lui promettait, et qui mourut à l'âge de trente-trois ans dans un désert, où sa piété et son esprit de pénitence l'avaient porté à se retirer, auprès de Vicence en Italie. En entendant ces couplets empreints d'une douce mélancolie et d'une religieuse simplicité, Aybert se prit à réfléchir, et la grâce agissant alors plus puissamment sur son âme, il résolut d'imiter le vertueux Thibaud et de mener comme lui une vie solitaire et pénitente.

A quelque temps de là, Albalde, son père, recevait dans sa demeure un pèlerin et lui donnait l'hospitalité. Le jeune Aybert, édifié de la piété de cet homme, lui parla avec beaucoup de confiance et d'abandon. Le pèlerin, à son tour, l'entretint d'un saint prêtre qui habitait une solitude peu éloignée de là et où il pratiquait les plus sublimes vertus. Ce prêtre, appelé Jean, était un religieux du monastère de Crespin, qui avait reçu de ses supérieurs la permission de vivre en reclus dans une petite cellule. Satisfait de ce qu'il venait d'apprendre, Aybert résolut de quitter le monde pour aller vivre avec ce saint prêtre et se mettre sous sa conduite. Celui-ci le reçut avec une joie inexprimable et reconnut bientôt dans son jeune et vertueux compagnon une âme privilégiée, sur laquelle le Seigneur avait de grands desseins. Animés tous deux des mêmes désirs, tous deux affamés de souffrances et de mortifications, ils commencèrent à vivre dans une parfaite harmonie de sentimens et de volontés. Qui pourrait dire les austérités effrayantes qu'ils s'imposaient, les prières longues et fréquentes qu'ils adressaient au ciel? N'ayant souvent pour nourriture et pour boisson que les racines des champs et l'eau des fontaines ou des rivières, ils trouvaient dans ces mortifications une source abondante de consolation et de joie spirituelle.

L'abbé du monastère de Crespin, témoin de ces actes de vertu qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer ainsi que tous ses frères, était rempli de respect pour les deux saints cénobites. Aussi les affaires de sa communauté l'ayant appelé à Rome vers cette époque, il ne

crut pas pouvoir choisir de meilleurs compagnons de son pèlerinage. Le prêtre Jean et S. Aybert acceptèrent avec joie la proposition qu'il leur faisait et qui leur donnait l'occasion tant désirée d'aller vénérer le tombeau des saints apôtres. Tous trois alors offrant au ciel les fatigues et les incommodités d'un si long voyage, se mirent en chemin en louant Dieu. Les pieds nus, le corps couvert d'un cilice, n'ayant que quelques pièces de monnaie pour se procurer les choses les plus indispensables, ils marchaient avec une modestie religieuse et exemplaire, supportant avec un inaltérable courage les peines de tout genre auxquelles ils étaient exposés.

En arrivant à Rome les trois pieux pèlerins apprirent que le Souverain Pontife Urbain II était à Bénévent. L'abbé Reinier alla seul auprès de lui ; le prêtre Jean qui était malade se rendit au monastère de Vallombreuse avec S. Aybert, qui lui servait de guide et de soutien. Ils furent grandement édifiés de l'affectueux empressement avec lequel on les reçut, de la parfaite régularité qui régnait dans cette maison, et de l'esprit de pauvreté, d'humilité et de recueillement qu'ils remarquaient dans tous les religieux. Quand l'abbé Reinier fut venu les rejoindre, ils témoignèrent tous ensemble aux religieux Italiens leur reconnaissance pour les bons services qu'ils en avaient reçus, et se remirent en chemin vers la France.

De retour en Hainaut, S. Aybert pria l'abbé Reinier de l'admettre dans son monastère au nombre des frères. Sa demande fut reçue avec joie et le pieux reclus devint dès le premier jour un religieux exemplaire. Ses vertus

jusqu'alors presque ignorées éclatèrent aux yeux de tous, et elles excitèrent une admiration si unanime parmi ses frères, qu'ils demandèrent bientôt qu'on lui confiât les charges de prévôt et de cellérier. L'homme de Dieu s'en acquitta de la manière la plus satisfaisante. « Toujours on le voyait occupé des intérêts de la communauté, recherchant le bien en toutes choses. Il rendait avec joie le devoir de l'hospitalité, et se montrait aussi libéral envers les pauvres qu'il était sévère et économe pour lui-même. Il aimait par-dessus tout la paix et la concorde entre les frères, et détestait les murmures, les médisances et toutes les fautes de même nature. »

La vie de S. Aybert ne fut pas moins mortifiée dans le monastère que dans sa cellule. Il ne prenait de nourriture qu'une seule fois le jour, ne mangeait ni viande, ni laitage, ni poisson, portait un rude cilice sur sa chair et n'avait que quelques planches pour reposer durant la nuit. Le chaud, le froid, la faim, la soif, toutes les incommodités devenaient pour lui autant d'occasions de souffrances, de joie et de mérite. Telle fut la vie admirable de ce saint durant les vingt-cinq années qu'il passa au monastère de Crespin.

Les hommes que Dieu remplit de son esprit, et à qui il inspire des œuvres extraordinaires de pénitence et de mortification, en deviennent insatiables, comme le sont des plaisirs coupables ceux qui s'abandonnent à l'esprit du siècle et à ses suggestions criminelles. Aussi n'est-on pas étonné en voyant S. Aybert, dont la vie était déjà si austère, et qui avait acquis tant de mé-

rites pour le ciel, demander à son abbé la permission d'aller terminer ses jours dans un désert, à peu de distance du monastère. Lambert et tous ses religieux eurent de la peine à se séparer d'un confrère si fervent et si précieux dans la communauté; mais la volonté de Dieu se manifestait d'une manière si sensible que, malgré toute la douleur qu'ils en ressentaient, ils ne purent s'opposer aux désirs du généreux Aybert. Il partit donc, et s'enfonçant dans un lieu désert, il commença à y mener une vie pénitente, sous la direction de son abbé à qui il voulut toujours rester attaché.

Il serait impossible d'exprimer les austérités effrayantes que s'imposait le pieux cénobite dans cette solitude, où il n'avait pour témoins de ses actions que Dieu seul et ses anges. Il y avait déjà trois ans qu'il y vivait, ne sortant que pour aller entendre la sainte messe, lorsque, dans un débordement des eaux, sa demeure fut tellement environnée, que personne ne pouvait plus en approcher pour lui porter sa nourriture. Ce n'était pas là ce qui l'affligeait alors; mais bien de ne pouvoir plus participer aux divins mystères. Dans cette extrémité, l'homme de Dieu s'adressa à la très-sainte Vierge: « O Marie, s'écriait-il, sainte Vierge des vierges, vous qui, en mettant au jour le fils de Dieu, avez apporté la joie au monde près de périr; vous qui êtes la fontaine de miséricorde et de charité, venez au secours d'un malheureux qui n'a plus de pain pour se nourrir et qui ne peut assister au saint sacrifice de la messe. » Quelques moments après avoir adressé au ciel cette prière pleine de foi et de confiance,

le pieux anachorète sentit un doux sommeil s'emparer de ses sens ; puis tout-à-coup la sainte Vierge, accompagnée d'une multitude de jeunes vierges, se présenta à lui : « Je suis la Vierge Marie que vous avez pieusement invoquée, dit-elle en l'abordant, que désirez-vous? » Aybert, lui répondant aussitôt, dit : « Venez au secours d'un pauvre pécheur, en lui accordant ce que vous savez lui manquer. » « Croyez-vous, lui dit alors la sainte Vierge que le Dieu tout-puissant puisse vous nourrir sans pain? « Oui, je le crois, ô ma souveraine. » La sainte Vierge reprenant alors la parole lui dit aussi, pour le rassurer, de ne point s'affliger de ce qu'il ne pouvait assister à la messe : « Toute votre vie, toutes vos œuvres sont comme un sacrifice offert à Dieu. » Ayant prononcé ces mots, elle sembla prendre un morceau de pain et le mit dans la bouche de l'homme de Dieu. Depuis ce jour, le Bienheureux Aybert ne sentit plus le besoin de prendre du pain, et pendant les vingt-deux ans qu'il vécut encore, il ne se nourrit que de racines, d'herbes ou d'autres aliments semblables.

A ces mortifications déjà si grandes, le serviteur de Dieu en ajoutait encore beaucoup d'autres, capables d'effrayer notre délicatesse. Son corps était toujours couvert d'un rude cilice, et durant la nuit il n'avait que quelques planches pour reposer et un autre cilice sur lequel il plaçait la tête. Non seulement pendant vingt-deux ans il ne prit plus de pain pour sa nourriture, mais il se priva même d'eau pendant vingt années. Dieu, en présentant au monde un exemple

si extraordinaire de pénitence, voulait frapper l'esprit des peuples et montrer la puissance de sa grâce dans les âmes. Il fut facile de s'en convaincre bientôt en voyant les fruits de salut qu'opéra S. Aybert dans sa petite cellule. La réputation de l'humble cénobite se répandait en tous lieux, et l'on venait déjà en foule vers lui pour recevoir ses instructions et ses sages conseils. L'évêque de Cambrai, Burchard, voyait avec bonheur cet empressement de ses ouailles vers un homme, dont la vie si admirable et si sainte devait produire tant de bien dans les âmes. Lui-même voulut le faire entrer dans les ordres sacrés, et lui conféra successivement le sous-diaconat et le diaconat. S. Aybert, par le conseil de personnes prudentes, avait reçu quelque temps auparavant l'ordre d'Acolyte. Voyant que l'empressement des peuples de la contrée vers le pieux solitaire ne faisait qu'augmenter, Burchard l'appela de nouveau près de lui et lui donna la prêtrise afin qu'il put rendre de plus grands services.

La ferveur de l'homme de Dieu sembla encore redoubler dès ce moment. Tous les jours il disait deux messes, l'une pour les vivants, l'autre pour les morts; il récitait ensuite des prières pour le repos des âmes trépassées, y ajoutant des génuflexions multipliées, des prostrations et la récitation d'un certain nombre d'Ave Maria, pour honorer la sainte Vierge, envers qui il avait une tendre dévotion. En un mot, les prières et les saintes méditations du Bienheureux Aybert ne cessaient que quand quelqu'un se présentait pour lui demander un conseil ou quelque autre secours

spirituel. Beaucoup venaient aussi vers lui pour s'accuser de leurs crimes et lui en demander le pardon. S. Aybert était devenu en quelque sorte le grand pénitencier du diocèse de Cambrai, et il reçut, non-seulement de l'évêque Burchard qui avait en lui une entière confiance, mais encore des souverains pontifes, les pouvoirs les plus étendus. Cousin, dans son histoire de Tournai, rapporte la copie d'une lettre, longtemps conservée aux archives du monastère de Crespin, et par laquelle le pape Innocent II donnait au Bienheureux solitaire des pouvoirs extraordinaires pour entendre les confessions. Elle est conçue en ces termes: « Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à son très-cher fils Aybert, moine et reclus, salut et bénédiction apostolique. Ayant appris par un témoignage certain que vous aviez reçu de mes prédécesseurs Paschal et Honoré la faculté de donner la pénitence et l'absolution à ceux qui vous confessaient leurs péchés, Nous vous accordons, par l'autorité de Dieu, du Bienheureux apôtre Pierre et de Nous, la même faveur; Nous prions en même temps votre charité de se souvenir de Nous dans ses prières. Quant à la réédification de votre cellule dont vous Nous avez parlé, je prie et conjure tous ceux vers lesquels vous êtes envoyé et à qui vous remettrez leurs péchés, de vous aider de leurs aumônes. D'ailleurs Nous accordons à tous ceux qui vous viendront en aide la rémission de la quatrième partie de leur pénitence, au nom de Dieu, des Apôtres S. Pierre et S. Paul et de Nous. Nous vous accordons aussi à vous-même la faculté de

célébrer la messe, les portes ouvertes, quand même le reste du pays serait, à cause d'un forfait quelconque, soumis à l'interdit. Nous ordonnons de plus que tous ceux qui, allant ou venant, vous visiteront, jouissent d'une paix entière, et Nous déclarons excommuniées les personnes qui mettraient la main sur eux jusqu'à ce qu'elles se repentent et vous donnent satisfaction. Adieu. Donné à Reims le XII des calendes de novembre, (21 Octobre) (1).

L'homme de Dieu comprenait toujours de mieux en mieux quelles avaient été les intentions miséricordieuses du ciel, en lui inspirant la pensée d'embrasser ce genre de vie. Aussi, se consacra-t-il tout entier à l'accomplissement des œuvres du ministère sacerdotal. « Le lieu où il demeurait, continue son biographe contemporain; était environné de toutes parts par des visiteurs, comme les villes et les châteaux que des ennemis assiègent. A peine trouvait-il le temps nécessaire pour prendre la nourriture et le repos que la nature exige. Il arriva même souvent que plusieurs, désirant lui parler en secret et n'en trouvant pas le moyen, lui faisaient à haute voix, et en présence de tous, l'aveu de leurs fautes et de leurs crimes les plus horribles. Il leur répondait à chacun et leur donnait les conseils les plus salutaires....... De toutes parts arrivaient aussi vers lui des évêques, des archidiacres, des abbés, des religieux et d'autres personnes de toute condition......... Combien d'âmes, trompées par les artifices du démon, il retira de ses liens, lui, homme

(1) Boll. VII Apr. p. 679. Nota B.

simple et de science médiocre, par le remède de la confession et de la pénitence, ou plutôt Dieu par lui !..... Et afin de résumer tout ce que j'ai déjà dit touchant ce prêtre vénérable, j'ajouterai que toute sa vie a été un martyre, un miracle, une protection pour les malheureux, un consolation pour les pécheurs, qu'elle s'est écoulée dans le travail et la pénitence, dans l'amour et la crainte de celui qui a dit : « Que celui qui veut venir après moi, se renonce soi-même, et porte sa croix et me suive. »

Même pendant sa vie, S. Aybert opéra non seulement des conversions, mais encore des guérisons miraculeuses. On cite en particulier celle d'Arnould, frère du comte de Hainaut, Bauduin. Ce seigneur était attaqué d'une maladie grave à laquelle les médecins ne voyaient aucun remède. Plein de confiance dans la vertu du solitaire de Crespin dont il avait souvent entendu parler, il se fit transporter près de lui, et lui fit une confession de tous ses péchés. Au moment où il s'entretenait avec le saint prêtre des choses du salut, il se sentit tout-à-coup très-altéré et demanda quelque chose pour apaiser la soif qui le devorait. S. Aybert n'avait dans sa cellule que de l'eau; il en présenta au noble comte après l'avoir bénite. A peine celui-ci l'avait-il goûtée, qu'il reconnut que cette eau était changée en vin. Presque au même moment son infirmité disparaissait et il se trouvait parfaitement guéri.

Enfin le Seigneur allait appeler S. Aybert à la récompense qui lui était dûe pour ses vertus éminentes, ses austérités et toutes ses autres bonnes œuvres. A

l'approche de la fête de Pâques de l'année 1140, il sentit les premières atteintes de la maladie, et reconnaissant qu'il allait bientôt mourir, il fit appeler Dom Ingilbert, prieur de l'abbaye de Crespin. Il reçut de ses mains avec une touchante piété les sacrements de l'église, et se prépara, dans une douce tranquillité, au terrible passage de l'éternité. Ce fut le jour même de Pâques, 7 Avril, que S. Aybert remit paisiblement son âme à son créateur. Le corps fut inhumé avec les plus grands honneurs par les abbés de Crespin et de St-Amand, dans la cellule même qui avait été si long-temps sanctifiée par sa présence, et où depuis lors furent opérés un grand nombre de guérisons et de prodiges. Cousin, dans son histoire de Tournai, (1) cite plusieurs faits de ce genre dont il avait été témoin, ou qui lui avaient été rapportés, avec tous les témoignages d'authenticité désirables, dans les lieux qu'il avait lui-même visités. On trouve aussi dans les Bollandistes plusieurs guérisons semblables, revêtues des attestations les plus respectables et reconnues par l'autorité diocésaine.

Le corps de S. Aybert reposa depuis à l'abbaye de Crespin, où il reçut long-temps les hommages de la pieuse vénération des peuples. En 1609, sur la demande des magistrats et du peuple de Valenciennes, ses reliques furent transportées, avec celles de S. Landelin et de plusieurs autres saints, autour des murs de la ville avec une pompe extraordinaire. Quelques morceaux des ossements du saint furent distribués à

(1) Cousin. Hist. de Tournai. T. III, chap. 44.

différentes églises, et notamment à celle du village d'Espain, près de Tournai, où il était né.

On rencontre à peu de distance de Condé et de Crespin une chapelle, qui porte le nom de St-Aybert et qui a été récemment érigée en église paroissiale. Il y a aussi au village de Blaheries, entre St.-Amand et Tournai une chapelle placée sous l'invocation de l'humble reclus, dont la mémoire se conserve précieusement dans tout ce pays. On l'invoque surtout pour la guérison de la fièvre. Les malades prennent avec confiance, pour cet effet, de l'eau d'un puits qui porte le nom du saint. Voici une prière ancienne qu'ont coutume de réciter les personnes qui se recommandent à son intercession. « O très-saint père Aybert, fidèle et juste serviteur du Dieu très-haut, vous qui portez secours à ceux qui ont la fièvre et donnez le remède aux personnes attaquées de diverses maladies, je vous en prie, par votre compassion accoutumée, ayez pitié de moi, et rendez à la santé par vos prières celui qu'une fièvre longue et douloureuse tourmente, afin que sain d'âme et de corps, je puisse rendre des actions de grâces au Dieu tout-puissant et le servir tous les jours de ma vie. »

O, s'écrie en finissant le pieux auteur de la vie de S. Aybert, ô si cet astre d'or avait brillé d'un semblable éclat au milieu des anciens Pères, par quelles louanges il serait aujourd'hui célébré? Il y a des choses en effet qui deviennent d'autant plus chères qu'elles sont plus éloignées..... Si telle est la puissance du temps, nous pouvons dire avec vérité que les vertus

de cet homme saint seront chantées avec magnificence par nos descendants. Et parceque maintenant il jouit d'un grand mérite auprès de Dieu, prions-le, frères bien-aimés, avec piété et dévotion, afin que, par ses prières et ses mérites auprès de Notre Seigneur Jésus-Christ, la vraie fontaine de miséricorde, il nous obtienne le pardon de nos péchés, à nous qui l'avons aimé pendant sa vie et après sa mort, et qui désirons lui rendre la gloire et l'honneur, et qu'il accorde son suffrage à tous ceux qui l'invoquent pieusement et leur prépare les joies de la béatitude éternelle. »



LE BIENHEUREUX GAREMBERT, (1)

PREMIER ABBÉ DU MONASTÈRE DU MONT-SAINT-MARTIN.

Vers l'an 1141.

Ce fut fut vers l'an 1084 que naquit, dans le lieu appelé Wulpen, au territoire de Furnes, le bienheureux Garembert. Son père s'appelait Beldralanus, sa mère Raganilde : tous deux vivaient chrétiennement

(1) Molanus, p. 286. — Gazet, p, 73. — Nous avons puisé surtout dans l'*Histoire du vénérable serviteur de Dieu le B. Garembert*, etc. écrite par un religieux du monastère du Mont-Saint-Martin, au diocèse de Cambrai. On trouve, à la fin de cet ouvrage, les actes du bienheureux Garembert par un historien contemporain : ces actes ainsi que l'histoire qui les précède présentent toutes les garanties désirables d'authenticité. Le volume qui les renferme a été approuvé, le 18 juin 1769, par le célèbre M. Mutte, doyen de l'église de Cambrai, vicaire général et official du diocèse.

et dans une condition honnête. Témoins des heureuses dispositions qu'annonçait leur fils, et voulant lui procurer tous les avantages d'une brillante éducation, ils le placèrent dans la communauté de Ste-Walpurge, à Furnes, pour qu'il y fut formé à la science et à la vertu. Le jeune homme répondit à leurs soins et fit de rapides progrès dans l'étude et surtout dans la piété. Déjà on le proposait comme un exemple à ses condisciples qui ne pouvaient s'empêcher de l'admirer et de l'aimer.

Cependant des pensées d'avenir et de vocation se présentaient fréquemment à l'esprit du jeune Garembert. Il eut volontiers embrassé quelqu'un des ordres religieux qui s'établissaient à cette époque; mais il prévoyait que s'il en faisait la proposition, ses parents y mettraient aussitôt obstacle. Afin donc de les préparer peu à peu à une séparation inévitable dans la suite, il leur demanda d'aller se fixer quelque temps à Cambrai, sous prétexte d'y apprendre la langue française qu'on ne parlait pas dans son pays. Cette permission lui ayant été refusée, Garembert attendit que Dieu lui fit connaître d'une manière sensible sa sainte volonté et préparât les circonstances qui pourraient en faciliter l'exécution.

On ignore comment la Providence répondit aux vœux du pieux jeune homme; mais quand il eut atteint l'âge de vingt-deux ans, il quitta la maison paternelle et se rendit à Cambrai. Pendant quatre ans, Garembert demeura chez un honnête bourgeois qu'il servit apparemment en qualité de domestique. Ce temps écoulé, il vint à St.-Quentin, où la Providence le conduisit chez

deux nobles et illustres personnages, Oylard, qui était mayeur de la ville, et son frère Bauduin. Comme à Cambrai, Garembert se fit aimer de ses maîtres et de toutes les personnes qui avaient des rapports avec lui. Son bonheur eut été complet s'il avait pu croire que c'était en ce lieu et pour cette condition que Dieu l'avait appelé hors de sa famille. Mais une voix du ciel lui disait sans cesse qu'il devait se retirer dans une solitude pour s'y consacrer entièrement au service de Dieu. Cette solitude, une vision en avait indiqué le nom au bienheureux Garembert; mais il ignorait dans quel lieu elle se trouvait. Aussi, comme il désirait s'y retirer en secret, cette ignorance lui causait une tristesse qu'il ne fut pas toujours capable de dissimuler. Un jour même ses compagnons de service et son maître Oylard remarquèrent qu'une peine intérieure le poursuivait. Ce dernier s'approchant alors de son fidèle serviteur, lui dit avec bonté : « Qu'avez-vous donc et quel chagrin vous ronge? Pourquoi ne mangez-vous plus ? Pourrais-je vous être utile à quelque chose? Parlez. » « Plusieurs fois, reprend Garembert, la Vierge Marie m'a averti de chercher un lieu nommé Boni; c'est là que je dois l'y servir le reste de mes jours; mais j'ignore où se trouve ce lieu et c'est là ce qui cause ma peine et ma tristesse. » Reprenez votre sérénité, lui répondit aussitôt Oylard, je connais très-bien ce lieu, il se trouve même dans mes possessions et m'appartient. Demain nous irons le visiter, et, s'il vous convient, vous en prendrez ce qu'il vous plaira pour vous y consacrer au service de Marie votre mère. »

Le lendemain, Oylard et son serviteur se rendaient à Boni pour considérer ce lieu inculte et sauvage, si souvent indiqué à Garembert dans ses visions. A peine y fut-il arrivé qu'il le reconnut parfaitement et avec une joie inexprimable. Oylard partagea cette joie, et comme il était aussi très-pieux, et qu'il contribuait volontiers à toutes les œuvres propres à procurer la gloire de Dieu, il déclara à Garembert qu'il lui donnait cette propriété avec une partie du bois adjacent. Sur le champ Garembert se rendit à Cambrai, pour communiquer son dessein à l'évêque Burchard, dans le diocèse duquel se trouvait alors Boni, et lui demander sa bénédiction; puis il revint vers sa chère solitude et commença à y pratiquer la vie érémitique.

Notre bienheureux vécut seul d'abord dans une petite cabane couverte d'écorces d'arbres. Des pommes sauvages et des racines que le bois lui offrait, étaient son unique nourriture. Tout son temps était consacré à la prière, à la méditation et à la contemplation des choses célestes. Bientôt les habitants du pays apprirent qu'un pieux solitaire vivait dans le bois de Boni, et ils vinrent en foule vers lui pour se recommander à ses prières, demander ses conseils et souvent aussi la guérison de leurs infirmités. Beaucoup voulaient rester près de lui et vivre dans sa compagnie. Garembert ne consentit à admettre qu'un seul compagnon, connu sous le nom d'Albricus. Mais les demandes multipliées de tous ceux qui se présentaient à lui, le forcèrent bientôt, pour les satisfaire, de leur ouvrir un asile auprès de sa cellule. Lui-même, afin de les nourrir, se con-

damna alors à aller mendier dans les lieux voisins, par un sentiment d'humilité qui relevait encore son mérite aux yeux de ses premiers disciples.

Ce fut dans ce temps qu'il conçut le projet de faire construire une église, pour y célébrer les divins mystères et y chanter tous les offices, comme dans les communautés ordinaires. L'évêque de Cambrai, Burchard, à qui le Bienheureux se présenta de nouveau pour cet effet, approuva son dessein, et lui donna, par une charte particulière, la permission qu'il sollicitait. On admet assez généralement que ce fut à cette même époque et des mains de ce prélat qu'il reçut l'ordre de la prêtrise. La règle de St.-Augustin que l'on adopta au XIIe siècle dans un grand nombre de nouvelles communautés fut celle que commencèrent d'abord à observer Garembert et ses disciples (1).

Cette communauté de Boni s'était déjà accrue si considérablement en sujets et en domaines, que Liétard, évêque de Cambrai et successeur immédiat de Burchard, eût la pensée de l'ériger en abbaye. Dans une charte que l'on conserve encore, il appelle Garembert « le supérieur des frères qui vivent canoniquement avec lui. » Toutefois ce ne fut pas à Boni que le Bienheureux fonda son abbaye : ce lieu, quoique très-sain, ne pouvait convenir à une communauté, car on n'y trouvait point d'eau. Ce fut pour cette raison qu'il fit l'acquisition d'un terrain appelé Mont-Saint-Martin,

(1) Boni était de la paroisse de Gouy qui appartenait à l'abbaye de Saint-Aubert de Cambrai ; pour cette raison, la communauté de Garembert resta soumise à l'abbé et au chapitre de cette maison.

à une demi-lieue de Boni, pour y bâtir un monastère. « Ce mont n'est qu'une motte assez petite, qu'on dit avoir été ainsi appelé d'un trait de zèle qu'y témoigna S. Martin, lorsque, passant dans notre pays et étant dans les troupes de Julien l'apostat, il détruisit une idole posée sur le sommet du monticule. La tradition du canton qui rapporte ce fait ajoute qu'il s'appelait le *Mont des Bœufs.* »

C'est au bas de cette colline que le bienheureux Garembert transporta sa communauté. Le terrain était en partie couvert de bois, et l'Escaut, qui prend sa source non loin de là, coulait à travers le jardin des religieux. Le fondateur demanda à Gauthier, abbé du monastère de Saint-Martin de Laon, quelques-uns de ses religieux les plus fervents pour les réunir dans son monastère à ses disciples. Tous ensemble adoptèrent la règle de Prémontré que suivaient, à Laon, Gauthier et ses religieux. Nicolas, évêque de Cambrai, érigea bientôt le Mont-Saint-Martin en abbaye, et lui accorda de nouvelles immunités et des priviléges pour assurer sa prospérité.

Garembert, content d'avoir assuré l'avenir de ses enfants spirituels, laissa à Oderanus, qu'on avait élu abbé, le soin d'y entretenir la régularité et la ferveur. Pour lui, il se retira de nouveau à Boni dans l'intention d'y vivre ignoré du monde. Or, continue le biographe contemporain du bienheureux, ce grand serviteur de Dieu vivait là presque solitaire. Il répandait souvent des larmes aux pieds du Sauveur, et remplissait son étroite cellule de ses soupirs et de

ses gémissemens. Rien ne saurait exprimer la vivacité de son amour pour Jésus-Christ : « O très-clément Jésus, s'écriait-il, vous, le désiré des collines éternelles, attirez-moi auprès de vous et je courrai à l'odeur de vos parfums. O douceur de mon âme, il ne vous aime pas assez celui qui aime quelque chose avec vous sans l'aimer pour vous ! Oui, il est trop avare celui à qui vous ne suffisez point. » Souvent aussi, dans l'ardeur de sa charité, on l'entendait s'adresser aux oiseaux qui chantaient auprès de sa cellule, ou aux arbres qui l'entouraient, et il leur disait avec cette touchante simplicité que la foi seule peut comprendre : » Je vous en conjure, si vous avez trouvé mon bien-aimé, dites-lui que je languis d'amour pour lui ! Enfin j'ai trouvé celui que mon âme aime ; je le possède et je ne l'abandonnerai point jusqu'à ce qu'il m'ait introduit dans son éternelle et délicieuse demeure. »

Cet amour, si brûlant dans le cœur du bienheureux Garembert, lui inspirait une extrême énergie dans la pratique de toutes les vertus religieuses. Rien, ce semble, n'était capable de satisfaire sa ferveur ni son désir de travailler et de souffrir beaucoup pour Dieu. Aussi, quand les frères se retiraient pour aller prendre leur repos, on le voyait encore occupé de quelque pieuse lecture ou plongé dans la méditation des grandeurs et des perfections divines.

« Qui dira aussi avec quel soin, chaque jour, et pour accomplir le précepte du Seigneur, il lavait de ses propres mains les pieds des pauvres, donnant la nourriture à ceux qui avaient faim, des vêtements à ceux

qui étaient nus, visitant les infirmes, et procurant tous les secours nécessaires aux malades et aux orphelins? Qui dira ses veilles, ses jeûnes prolongés, ses mortifications et la joie sainte qui brillait sur son front au milieu de ces continuelles austérités? Qui saurait dignement exprimer cette charité qui ne mettait jamais sur ses lèvres que des paroles de douceur, de paix et de satisfaction? Qui enfin dira combien il a gagné d'âmes à Jésus-Christ? »

Parmi les personnes du sexe qui quittèrent alors le siècle pour embrasser la vie religieuse se trouve la sœur du bienheureux Garembert. Elle vint se fixer près de lui, dans sa solitude de Boni, et c'est là qu'elle fut placée à la tête d'une petite communauté qui suivait la règle de S. Augustin.

Peu de temps avant de mourir, le serviteur de Dieu fit faire la dédicace de son église de Boni : il s'y transporta même pour recevoir le saint viatique, et s'y préparer au grand passage de l'éternité. Depuis ce moment, son âme resta comme abîmée en Dieu : on l'entendait souvent répéter avec une ardeur toute séraphique ces paroles du psalmiste : « Que puis-je désirer dans le ciel et sur la terre qui vous soit comparable, ô Seigneur? Vous êtes le Dieu de mon cœur, et vous serez mon héritage à jamais! Que ma langue s'attache à mon palais, si elle oublie jamais de célébrer vos louanges! » « Seigneur, s'écriait il aussi quelquefois, la face prosternée contre terre, Seigneur, voyez mon humiliation et donnez-moi la vie éternelle en récompense de cette vie passagère que je vous con-

sacre. O bon Jésus! mon âme s'est attachée à vous; que votre main daigne me recevoir! Mon âme a été blessée des traits de votre amour, et elle ne désire rien avec autant d'ardeur que d'étancher sa soif en vous qui êtes la fontaine du salut. »

Ce grand serviteur de Dieu rendit son âme à son Créateur le dernier jour de l'année 1141. Ses obsèques furent célébrées avec pompe au milieu d'un grand concours de peuple. Il fut enterré dans l'église de Boni, en face de l'autel de Sainte-Marie-Madeleine. Plusieurs miracles ont été opérés auprès du tombeau du bienheureux Garembert, que le peuple appelle communément Walembert, et qui, pendant les siècles suivants, a reçu long-temps les hommages des habitants du pays. Ce tombeau, était élevé et posé sur quatre petites colonnes de marbre, sous lesquelles passaient les pèlerins et les malades. Ces derniers y trouvaient presque toujours la guérison de leurs maux, et retournaient chez eux en louant et bénissant Dieu de la grâce qu'il leur avait accordée par les mérites de leur saint patron. En 1670, continue l'auteur auquel nous empruntons ces détails, il se trouvait encore dans ce pays des vieillards qui se souvenaient d'y avoir vu opérer des miracles. Malheureusement l'église de Boni fut détruite, en 1656, par les troupes espagnoles qui s'étaient emparées du fort du Catelet.

Le nom du pieux fondateur de l'abbaye du Mont-Saint-Martin a toujours été en vénération dans ce pays, sans que pourtant on lui ait rendu un culte public. Toutefois, dans la paroisse de Wulpen, près de Fur-

nes, il y était encore invoqué publiquement en 1620, et même reconnu comme saint depuis sa mort. Il y avait là un puits dont on bénissait les eaux chaque année, en faveur des pèlerins qui venaient en boire pour être guéris de la fièvre et de la peste. Ce puits portait le nom de *Puits de S. Garembert*, et l'on croit que c'est celui de sa maison paternelle.

« Nous penserions, dit le pieux auteur de l'*Histoire de S. Garembert*, avoir fait un ouvrage assez infructueux, si notre travail se bornait à instruire des curieux ; nous avons toujours eu en vue un but plus sublime et plus utile, l'édification du public. Nous avons loué un homme digne de l'être, selon le précepte de l'écriture ; son exemple portera-t-il les lecteurs à l'imiter et à se rendre recommandables par des faits aussi louables ? C'est l'objet de nos désirs ; c'est l'effet que doit produire la connaissance de ses belles actions ; c'est le dessein de Dieu lui-même qui l'a fait briller dans notre patrie et sous nos yeux. »



LE B. EVERMORE, DE CAMBRAI, (1)

ÉVÊQUE DE RATZBOURG, EN GERMANIE,

XII[e] siècle.

Après avoir fondé le premier monastère de son ordre dans la forêt de Coucy au diocèse de Laon, S. Nor-

(1) Raissius, XVII Feb.

bert en confia la direction à Hugues de Cambrai, son disciple bien-aimé, et alla évangéliser les peuples et chercher de nouveaux compagnons de ses travaux apostoliques. Pendant le carême de l'année 1121, il vint à Cambrai, auprès de l'évêque Burchard, son ami, et, sur son invitation, il prêcha plusieurs fois la parole de Dieu au peuple. Après le premier sermon qu'il prononça, un homme très-distingué par sa piété, ses qualités et la pénétration de son esprit s'attacha au saint fondateur en qualité de disciple. Il s'appelait Evermore. Les auteurs ne disent point s'il était né à Cambrai ou dans les environs, ou si une circonstance quelconque l'avait amené dans cette ville lors du passage de S. Norbert. Peut-être que comme le Bienheureux Hugues, dont il a été parlé plus haut, faisait-il partie du clergé de Cambrai. La supposition paraît d'autant plus fondée, qu'on voit Evermore suivre aussitôt son maître, et annoncer comme lui la parole de Dieu dans différentes contrées de ce diocèse. Avant la fin du carême, S. Norbert le conduisait dans son monastère de Prémontré avec douze autres disciples.

Le Bienheureux Evermore, après avoir pratiqué fidèlement toutes les vertus religieuses dans la solitude de Coucy, suivit S. Norbert à Magdebourg, et fut nommé prévôt de l'église de Sainte Marie de cette ville, puis évêque de Ratzbourg, en Allemagne. On ne connaît point le détail de ses actions. Quelques auteurs seulement rapportent que des Frisons ayant été fait prisonniers par Henri, comte de Ratzbourg, le vénérable évêque lui demanda leur délivrance et ne put l'obtenir.

Le jour de Pâques venu, les prisonniers furent amenés, chargés de chaînes, dans l'église, pour y assister aux offices solennels. Le pontife prenant de l'eau bénite, s'approcha d'eux et des autres assistants, et les aspergea en prononçant cette parole des Ecritures: « *Dominus solvit compeditos*, le Seigneur délivre ceux qui sont enchaînés. » Au même moment, les chaines tombèrent des mains des captifs et ils furent délivrés. On a conservé long-temps ces chaînes des prisonniers dans le trésor de l'église de Ratzbourg, comme un témoignage de ce fait extraordinaire. La date de la mort du Bienheureux Evermore est restée inconnue.



S. BERNARD, (1)

ABBÉ DE CLAIRVAUX ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE,

L'an 1153.

Les passages réitérés de S. Bernard dans les diocèses de Cambrai et d'Arras, les célèbres maisons qu'il y a fondées, les nombreux et éclatants miracles qu'il y a opérés, le souvenir précieux qu'on a toujours conservé de cet homme, qui fut le prodige et l'ornement de son siècle, tous ces motifs réunis demandent que nous rapportions avec quelques détails les faits divers qui se rattachent à sa présence dans ces contrées.

Ce saint naquit au château de Fontaines, près de

(1) Boll. xx Aug. — Opera S, Bern., passim, T. II.

Dijon, en l'année 1091. Son père se nommait Técelin, sa mère Alix ; ils étaient tous deux très-distingués par leur noblesse et par leur piété. De cette union naquirent sept enfants, six fils et une fille. Les vertus de Bernard se révélèrent dès ses premières années au collége de Châtillon-sur-Seine, où ses parents l'envoyèrent pour faire ses études. On remarquait déjà en lui un ardent amour pour Dieu, une charité extraordinaire pour le prochain, et une douce modestie qui rendait son commerce extrêmement agréable. Son amour pour la chasteté était aussi très-grand, et il sut en plusieurs circonstances difficiles la faire sortir victorieuse des embuches qu'on lui tendait.

A l'âge de dix-neuf ans, au moment où il allait rentrer dans sa famille, Bernard perdit sa vertueuse mère, et se trouva plus exposé encore aux dangers du monde. Mais loin de s'y laisser entraîner comme beaucoup d'autres jeunes gens de son âge, il sentit naître dans son cœur un désir vif et persévérant d'y renoncer pour toujours, afin de s'éloigner des occasions dangereuses, et de se donner irrévocablement à Dieu. Bernard renonça donc au siècle où tout semblait lui promettre les succès les plus flatteurs, et malgré l'opposition de sa famille, il embrassa la vie religieuse. Déjà alors la puissance de sa parole était telle, que ses frères et quelques-uns de ses proches, jusqu'alors opposés à son dessein, résolurent de se consacrer comme lui au service de Dieu.

Ce fut à Cîteaux que se présenta S. Bernard, accompagné de trente parents ou seigneurs qui avaient voulu le suivre. C'était en 1113. Etienne, abbé du monastère, les

reçut avec bonheur et put bientôt apprécier la grandeur du bienfait que Dieu venait de lui accorder. Surtout il admirait la vertu singulière et extraordinaire de Bernard, et il reconnut facilement que le Seigneur avait de grands desseins sur lui. Au mois d'avril 1114, le fervent novice fut admis à la profession, et quelque temps plus tard, il alla, par l'ordre de ses supérieurs, fonder l'abbaye de Clairvaux, dans le diocèse de Langres. La vie de S. Bernard, dans cette maison qu'il consacra à Dieu, fut telle qu'on devait l'attendre; elle fit l'admiration de tous ceux qui en furent les témoins, et elle attira au service de Dieu un grand nombre de seigneurs et de puissants du siècle, que la grâce et les beaux exemples des religieux de Clairvaux avaient touchés. Il n'entre pas dans notre sujet d'exposer ici la conduite de S. Bernard dans son monastère, et les relations multipliées que voulaient avoir avec lui les personnes les plus distinguées dans le clergé et la noblesse. Notre intention n'est que de rappeler les faits qui se rattachent à sa présence dans les diocèses de Cambrai et d'Arras.

C'est dans le courant de l'année 1131, au moment où le pape Innocent II, chassé de Rome par la faction de l'anti-pape Anaclet II, passait par Cambrai et se rendait à Liége, que l'on rencontre S. Bernard, le compagnon inséparable du pontife exilé. La fondation de l'abbaye de Vaucelles est le premier monument qui atteste la présence de l'homme de Dieu dans ces contrées. Cette maison de charité et de prière, comme beaucoup d'autres à cette époque, fut fondée par un puissant du siècle, que

Dieu par le ministère de S. Bernard amena à lui. Hugues d'Oisy, redouté dans tout le pays pour ses violences, était aussi devenu par ses impiétés le sujet d'un grand scandale. L'homme de Dieu se présenta un jour dans la demeure de ce turbulent et indomptable châtelain, et sa parole fit tant d'impression sur lui, qu'il promit aussitôt de changer de conduite, et de donner, comme témoignage de son repentir, une partie de ses terres pour y bâtir une abbaye.

Cette abbaye s'éleva bientôt dans le vallon de Vaucelles, et S. Bernard y conduisit une petite colonie de religieux qu'il avait formés lui-même à Clairvaux. Parmi eux se trouvaient son jeune frère Nivard, à qui il donna la charge de maître des novices, le noble seigneur Guillaume de Montbelliard ou de Bar, qui par humilité acceptait avec bonheur la charge de portier, et le vénérable Raoul, que S. Bernard nomma abbé, et à qui il donna la direction de la communauté.

Il y avait quatorze ans déjà que cette sainte maison avait reçu ses premiers habitants; mais les travaux étaient loin d'être terminés, et des difficultés de tout genre venaient souvent ajouter de nouveaux obstacles. Hugues d'Oisy était mort, laissant pour lui succéder son fils Simon. Comme beaucoup de seigneurs de cette époque, ce jeune homme, à côté de quelques belles qualités, avait de grands défauts, des vices mêmes. Heureusement S. Bernard conserva de l'ascendant sur lui, et son intervention fut très-salutaire en plus d'une circonstance. Averti un jour par le vénérable abbé Raoul de l'opposition qu'apportait le châtelain à l'exécution

des volontés de son père, touchant l'abbaye de Vaucelles, il lui adressa une lettre dans laquelle on reconnait ce caractère de douceur et de fermeté que tout révèle en S. Bernard. Cette lettre est conçue en ces termes :

« J'ai appris, très-cher seigneur, par l'entremise de Raoul, abbé de Vaucelles, que vous désirez nous voir et converser avec nous, et je me suis réjoui de cet empressement que vous témoignez à mon égard. Certes, je suis bien sensible à cette bienveillance. Aussi sachez que j'ai moi-même la volonté de satisfaire à votre désir; mais des empêchements insurmontables ne m'ont pas permis d'accomplir ce dessein, ainsi que beaucoup d'autres qui touchent à des choses nécessaires. Mais quoique absent de corps, je suis cependant présent en esprit, jusqu'à ce que Dieu le voulant, je sois présent de corps et d'esprit, pourvu que votre affection ne soit point sur les lèvres seulement et dans la bouche, mais dans la vérité et dans les œuvres. La sincérité de cette affection sera prouvée par les œuvres. Voici donc ce que je demande de vous, c'est que les miens qui sont près de vous, c'est-à-dire les frères de Vaucelles et leur Eglise soient, en ma considération, l'objet de votre affection, que vous les entreteniez et les défendiez s'il en était besoin, et que vous me donniez de cette manière un témoignage insigne de votre libéralité et une preuve éclatante de l'affection que vous me promettez. Or, cette affection je désire surtout l'éprouver en recevant de vous la terre de Ligescourt que votre père m'a donnée, moi présent, pour la construction de ce monastère, et que vous ne rendiez point vaine cette donation

de vos proches. Quant à nous, conformément à notre devoir, rendant grâces pour les bienfaits passés, et dans l'espérance de semblables bienfaits à l'avenir, nous répandrons nos prières pour vous et pour les vôtres, en présence de celui qui accomplit la volonté de ceux qui le craignent, et exauce leurs supplications. Nous prions que tout soit favorable à vous, à votre épouse, et à tous ceux qui vous appartiennent. »

Cette lettre eut son effet et rendit pour un temps la tranquillité aux religieux de Vaucelles. Ils en profitèrent pour bâtir une église qui leur manquait encore.

Six ans plus tard, c'est-à-dire en 1146, S. Bernard, après avoir prêché la croisade à Vezelay, commença, à travers la France et l'Allemagne, ce voyage que tant de prodiges ont signalé. « En cette année 1146, une charte inédite nous le montre à Arras, dans une assemblée des évêques et abbés de la province de Reims. Serait-ce le début de la légation ? Comme prémices de son apostolat, trois membres de cette illustre assemblée, deux évêques, Alvise d'Arras, Simon de Noyon et l'abbé de Saint-Martin prirent la croix. » On peut croire que ce fut en cette circonstance que S. Bernard rendit ses hommages à la Mère de Dieu, dans le sanctuaire qui lui avait été consacré, et où l'on conservait le cierge miraculeux si connu sous le nom de la *Sainte Chandelle*. (1) Le saint sortait de l'abbaye de St-Vaast pour aller vénérer la précieuse relique, mais les confrères des Ardents ayant connu son dessein, vinrent au devant de lui, portant avec respect le saint

(1) Ferri de Locres, p. 189.

cierge. C'est dans la cour dite *la Cour-le-Comte* qu'eut lieu la rencontre. S. Bernard se prosterna et rendit ses hommages à la Sainte Mère de Dieu, et vénéra en présence de la foule ce gage de sa bonté. Pour conserver le souvenir de cette scène touchante, une croix de grès fut dressée au lieu même où elle avait eu lieu. (1) Des auteurs anciens placent ce fait à l'année **1131**, et ainsi cette première apparition de S. Bernard à Arras coïnciderait avec la fondation du monastère de Vaucelles, qui eut lieu à la même époque. Toutefois il ne paraît pas douteux qu'il y vint aussi en 1146. La charte citée plus haut en fait foi.

En continuant sa marche à travers nos provinces, S. Bernard arriva à Térouane. Plusieurs maisons de son ordre y avaient été fondées depuis peu, et elles prenaient un grand accroissement, grâce aux pieuses largesses des grands du pays. D'ailleurs les liens d'une affection spirituelle unissaient sa communauté de Clairvaux à celle de Saint-Bertin, et S. Bernard était intimement attaché au B. Léon, qui gouvernait cette dernière abbaye. « Jamais, lui avait-il écrit dans une de ses lettres, jamais je n'oublierai les bienfaits que vous avez accordés à nous et aux nôtres avec tant de générosité et de sainte allégresse (2) »

Dans cette terre de la Morinie, S. Bernard avait aussi

(1) Ce monument fut renversé en 1447, et remplacé immédiatement par une autre croix en fer, sur un piédestal en grès. On en voit le modèle à la page 321 du magasin catholique illustré, où nous avons puisé ces détails.

(2) S Bern., epist. CCCXXIV.

rencontré de fervents disciples, et sa parole puissante avait pu déterminer le jeune Thomas de Saint-Omer, trop amateur peut-être de la science du siècle, à aller rechercher dans la solitude et aux pieds de la croix, la véritable science du chrétien. (1) Ainsi, de tous côtés, dans ces provinces si catholiques du nord de la France, S. Bernard trouvait ou des enfants spirituels, ou des communautés empressées de le recevoir, ou des Pontifes et des seigneurs, tout pénétrés de respect pour son éminente sainteté.

Parmi ces derniers, il faut surtout signaler le comte de Flandre, Thierri d'Alsace, qui devait avoir une part si importante dans la croisade qu'on prêchait alors. C'est à cette époque que S. Bernard posa lui-même la première pierre du monastère de Notre-Dame de Loos. Cette abbaye était tout à la fois un témoignage de la piété de Thierri d'Alsace et de Sybille d'Anjou, son épouse, ainsi que du passage du célèbre thaumaturge. Trois ans plus tard, une nouvelle colonie, envoyée de Clairvaux par S. Bernard, sous la direction du Bienheureux abbé Jean, commençait à célébrer jour et nuit les louanges de Dieu dans ces lieux auparavant incultes et déserts.

Au milieu du mois d'octobre de cette même année 1146, S. Bernard quittait la Flandre pour se rendre dans le Hainaut. Là encore il visitait avec joie et bonheur les monastères de l'ordre de S. Benoît, et excitait partout une généreuse émulation pour les vertus religieuses. En entrant dans celui d'Afflighem, il dit :

(1) S. Bern., ep. CVIII.

« Ailleurs, j'ai vu des hommes, ici je vois des anges; » puis faisant sur le nom même d'Affighem un jeu de mots aussi spirituel qu'ingénieux. « En vérité, ajoutait-il, Affighem afflige l'homme, mais élève l'âme. »

C'est dans ce monastère qu'arriva l'événement qui a laissé dans les esprits le plus profond souvenir de l'apparition de S. Bernard. Ici nous laissons parler le vénérable Dom Béde Régaus, l'un des derniers religieux de cette célèbre abbaye bénédictine, et qui consacra soixante-cinq années de sa vie à recueillir ses titres, à inventorier ses archives et à écrire ses annales. « Or, dit-il, il est à savoir que la tradition nous apprend qu'en l'année 1146, vers l'avant-carême, du temps de l'abbé Pierre et non Godescalque, ainsi qu'il est dit en certaines histoires, St. Bernard fut chez nous et y accommoda un différent entre ceux de Ninove et de Dilighem; que ce même abbé Pierre, qui souscrivit à la charte d'accommodement, et avec lui tout le couvent, vit le saint saluer Notre-Dame, en disant : *Ave, Maria*; et qu'il entendit la statue rendre en ces mots le salut : *Salve, Bernarde.* » Ce fut sans doute pour reconnaître cette faveur insigne que le saint laissa au monastère, et déposa aux pieds de la Mère de Dieu le pavillon de sa crosse abbatiale. » (1)

Ce fait extraordinaire est reconnu en 1745, par le célèbre Pontife Benoît XIV, qui accorde une indulgence

(1) D'après le calcul si savant et si beau du R. P. Dom Pitra, c'est le 18 octobre de l'année 1146 que ce fait dût se passer. Voir dans l'*Univers* trois articles intéressants sur cette question, aux numéros 21, 24 et 26 de décembre 1848.

à l'autel de la Bienheureuse Vierge d'Afflighem, « laquelle selon la tradition parla à Saint Bernard. » Il l'était également en 1647 par Boonen, archevêque de Malines. Ce prélat accordait aussi des indulgences, « pour augmenter l'hommage et la vénération que l'on témoigne chaque jour à l'image miraculeuse de la très-sainte Mère et Vierge Marie, par laquelle elle a daigné répondre au salut que lui fit son serviteur et ami particulier St. Bernard, dans l'abbaye d'Afflighem, où jusqu'à ce jour on la conserve avec respect. » On peut, en remontant les siècles, trouver une suite de témoignages qui ne laissent plus le moindre doute sur ce fait. Pour donner un aperçu de cette tradition, rappelons encore ces paroles du savant Bénédictin cité plus haut: « Chaque jour des Litanies, une station tous les Dimanches, une procession solennelle à l'Assomption, une octave avec indulgence et procession, en la fête commémorative de la Présentation, puis des monuments de tout genre, des peintures de l'école de Rubens, des boiseries rehaussées d'élégantes inscriptions popularisaient et accréditaient le miracle d'Afflighem. » (1)

Après avoir visité d'autres abbayes de la contrée et

(1) « Cette image de la Sainte Vierge était dans le cloître, sur sa base, d'où elle fut renversée en 1580, pendant l'hiver, par les iconoclastes, et brisée en deux portions, outre les deux têtes qu'on n'a pu retrouver. En 1606, les deux parties furent transportées à Malines, ou on en fit deux statues, les nôtres recueillant avec le plus grand soin, non-seulement les morceaux détachés par le ciseau, mais jusqu'aux parcelles. . . Ce que j'atteste, Bède, prévot d'Afflighem, 1802. » Cette note est la continuation du témoignage de Dom Bède Régaus, dont il est parlé plus haut.

en particulier celle de Cambron, S. Bernard se rendit dans un lieu appelé Fontaine. Philippe, l'un des religieux qui l'accompagnaient, le pria d'y loger dans la maison d'un de ses parents. (1) Or, tandis qu'ils étaient en chemin, on présenta à l'homme de Dieu un enfant aveugle et qui ne pouvait pas même ouvrir les paupières. S. Bernard, selon sa coutume, fit une courte prière, puis séparant les deux paupières avec ses doigts, il demanda au petit aveugle s'il voyait. L'enfant lui répondit aussitôt en faisant éclater les plus vifs transports de joie. Quand les habitants de Binch surent que le saint se dirigeait vers leur ville, ils se portèrent en foule à sa rencontre : la campagne était couverte de monde. On voyait çà et là des affligés et des malades que l'on s'efforçait de présenter au thaumaturge. Dieu récompensa la confiance de ce peuple plein de foi, et il opéra par les mains de S. Bernard un grand nombre de guérisons extraordinaires. On cite en particulier deux sourds, un aveugle, un boiteux et deux enfants estropiés qui recouvrèrent l'usage de leurs membres.

Dans la ville de Mons, S. Bernard rendit encore la vue à un vieillard, qui était aveugle depuis de longues années, et à un enfant qui avait un œil si malade qu'il n'en voyait plus. Ces guérisons et beaucoup d'autres qui les accompagnèrent se firent en présence de l'évêque de Cambrai, Nicolas, d'un grand nombre de clercs et de personnes de distinction qui étaient venus à la rencontre du Thaumaturge.

(1) Vita S. Bern. cap. VI

De Mons S. Bernard se rendit à Valenciennes, toujours suivi de la foule du peuple qui se pressait autour de lui. Là encore, il opéra de nouveaux miracles « trop nombreux pour les énumérer tous, disent les historiens, mais qui expliquent l'enthousiasme extraordinaire dont le peuple était rempli. » Outre les guérisons qui avaient été opérées sur la route, on cite encore dans Valenciennes celle d'une femme boiteuse et bien connue dans toute la ville.

Le lendemain, qui était un Dimanche, S. Bernard, toujours accompagné de l'évêque Nicolas, arrivait à Cambrai, et célébrait les divins mystères dans l'église de S. Jean. Immédiatement après on lui présenta un enfant sourd et muet qu'il guérit. A peine les transports de joie excités par la vue de ce miracle ont-ils cessé, qu'un vieillard boiteux se sent guéri de son infirmité. Un enfant, tellement aveugle que c'est à peine si on pouvait donner le nom d'yeux à la cavité informe qui devait renfermer ces organes de la vue, fut guéri aussitôt que le saint eut posé ses mains sur lui. « Nous ne pouvions en croire nos propres yeux, dit le témoin qui rapporte ces faits, en voyant une semblable guérison. » Une femme, dont la main était desséchée, fut presque au même instant guérie de son infirmité. Tel était l'enthousiasme du peuple à la vue de ces nombreuses guérisons et de ces prodiges multipliés, tel était son empressement autour de l'homme de Dieu, qu'on eut beaucoup de peine pour le reconduire dans la maison des chanoines réguliers, où il guérit encore deux boiteux et rendit la vue à un enfant et à une

femme. Le lendemain, S. Bernard célébra la messe au maître-autel de l'église Notre-Dame, afin qu'on pût l'apercevoir de plus loin et qu'il n'y eût pas trop de presse dans la foule. Au moment où les assistants, dont le nombre était considérable, avançaient pour l'offrande, quelqu'un présenta un enfant sourd et muet de naissance, né dans les environs de la ville et bien connu de la plupart des habitants. Ceux qui le portaient priaient le saint de lui impossr aussitôt les mains; « mais nous, continue le narrateur, nous leur disions d'attendre jusqu'après la messe, à cause de l'affluence du peuple. Le succès prévint nos délais, car à peine l'enfant avait-il, comme les autres personnes qui le précédaient, baisé la main de S. Bernard, qu'un des officiers de l'évêque et son propre frère dit à l'enfant: « oz-tu? » ce qui, dans la langue du pays, voulait dire: entends-tu? L'enfant aussitôt se retournant vers lui répète distinctement les paroles qu'il vient d'entendre. Sa double infirmité avait complètement disparu.

A la vue d'un pareil prodige, tous les spectateurs élèvent la voix pour louer Dieu, le remercier de ses bienfaits, et exalter la puissance extraordinaire qu'il accordait à son serviteur. En ce moment l'enfant est tenu en l'air par les personnes qui l'environnent, et tous se sentent émus jusqu'aux larmes en le voyant saluer, plein de joie, le peuple de Cambrai réuni dans la cathédrale. Le saint était rentré dans la demeure de l'évêque, lorsqu'on lui amena une personne dont la main était paralysée. A peine l'eut-il touchée,

qu'elle fut guérie. Presque au même moment une petite fille, présentée au saint par son père, sentait aussi disparaître son infirmité. En sortant de la ville pour se rendre à Vaucelles, S. Bernard guérissait encore une femme boiteuse, un enfant aveugle et deux autres personnes qui avaient une main desséchée. Enfin, à quelque distance des murs et toujours en présence du clergé et du peuple qui ne pouvaient se résoudre à le quitter, il rendit l'ouïe à un jeune homme.

Le saint fut reçu à Vaucelles par les disciples qu'il y avait amenés quinze ans auparavant et que gouvernait avec une admirable sagesse le digne abbé Raoul. Le nombre des religieux s'était déjà considérablement accru, et leurs vertus, ainsi que les aumônes abondantes qu'ils donnaient aux pauvres, faisaient bénir partout leur présence. L'église du monastère, commencée depuis plusieurs années, était déjà très-avancée, et le temps n'était pas loin où on en ferait la dédicace avec une grande solennité. S. Bernard, témoin de ces bénédictions que Dieu répandait sur ses enfants, lui en rendait sans cesse de vives actions de grâce.

Le lendemain matin, avant qu'il quittât sa chère abbaye de Vaucelles, on vint lui présenter un homme de guerre de la contrée, qui était tout perclus des pieds et des jambes et ne pouvait plus marcher depuis longtemps. Le serviteur de Dieu lui donna sa bénédiction et le guérit au même instant. A peine sorti du monastère pour continuer sa route vers Clairvaux, S. Bernard rendit encore l'ouïe à un sourd. Dans un lieu appelé Gom, et situé non loin du monastère du Mont-

Saint-Martin, on lui présenta une jeune personne boiteuse. Le saint fit le signe de la croix sur elle en disant : « au nom de Jésus-Christ, marchez, » et aussitôt elle marcha en louant Dieu et sans la moindre apparence de son infirmité. Le soir du même jour, S. Bernard arrivait dans la ville épiscopale de Laon.

Ici s'arrêtent les souvenirs précieux qu'a laissés le grand Thaumaturge du XII[e] siècle dans les diocèses de Cambrai et d'Arras.

S. Bernard rentra peu de temps après dans sa solitude ; mais bientôt il dut la quitter de nouveau pour aller travailler à la conversion des hérétiques du midi avec le cardinal Albéric, évêque d'Ostie, envoyé dans ce pays en qualité de légat du S. Siège. De nombreux miracles, aussi éclatants que ceux qui ont été rapportés plus haut, furent encore opérés dans ces contrées par l'homme de Dieu.

Enfin épuisé de travaux, de fatigues et d'austérités, l'illustre S. Bernard mourut dans son monastère de Clairvaux le 20 août 1153. Le pape Alexandre III le mit au nombre des saints, dans l'année 1165.



LE BIENHEUREUX RAOUL, (1)

PREMIER ABBÉ DU MONASTÈRE DE VAUCELLES.

En 1152.

On a vu dans la vie de S. Bernard de quelle manière extraordinaire Hugues d'Oisy, auparavant la ter-

(1) Raissius, xxx déc.

reur de la contrée, se convertit à la parole de l'homme de Dieu, et comment il s'engagea à bâtir une abbaye dans son fief de Ligescourt. Dans ce vallon inculte et sauvage, près de la source de l'Escaut, l'on vit arriver peu de temps après une petite colonie de religieux, que conduisait S. Bernard lui-même. Venus de Clairvaux, en Bourgogne, ils commencèrent à élever dans ce lieu le monastère auquel on donna le nom de Vaucelles. Ils eurent pour premier abbé Raoul, à qui S. Bernard confia la direction de cette communauté naissante.

Né dans l'Angleterre, où il avait été chargé du gouvernement d'une paroisse importante, le B. Raoul eut occasion d'aller faire un voyage à Rome. A son retour, il passa par Clairvaux et alla demander l'hospitalité à cette fervente communauté, que le nom de S. Bernard rendait célèbre dans toute la chrétienté. C'est là que Dieu attendait le pieux voyageur, pour le dégoûter entièrement du monde et lui inspirer le désir de la vie religieuse. La joie et le bonheur qu'il lisait sur le front de tous les frères de Clairvaux, la douce piété qu'on respirait dans cette solitude, l'onction salutaire de la grâce qui se faisait sentir plus vivement à son cœur, tout contribuait à faire naître en lui le désir de se fixer dans ce lieu.

Le B. Raoul en demanda la permission qui lui fut aussitôt accordée. Il commença donc à pratiquer avec ferveur toutes les vertus de son nouvel état, et se montra digne de figurer dans une maison si régulière et si édifiante. S. Bernard apprécia promptement le mérite du nouveau disciple que la Providence lui avait envoyé;

aussi, quoiqu'il n'y eut encore que trois mois depuis la profession de Raoul, il le choisit néanmoins pour aller fonder le monastère de Vaucelles.

Effrayé de la charge qui lui était imposée, mais rassuré par la pensée de Dieu en qui il mettait toute sa confiance, le pieux Raoul gouverna cette communauté nouvelle avec une rare sagesse et une prudence consommée. Aussi le monastère de Vaucelles devint-il en peu de temps l'admiration de toute la contrée. L'abbé commença par y régler toutes choses pour la plus parfaite observation de la discipline religieuse. Il instruisait les frères, les formait à la vertu et les dirigeait dans les voies sublimes de la perfection. Ses exemples étaient encore plus persuasifs que ses paroles, et ils ne contribuèrent pas peu à faire supporter avec une paisible résignation les difficultés et les incommodités d'un premier établissement, Il se passa, en effet, huit années avant que l'on pût songer à bâtir une église. Enfin, l'an 1140, on en jeta les fondements, et le 26 mai 1149 fut fixé pour la consécration solennelle de cette église, placée sous le patronage de la Très-Sainte Vierge Marie. La cérémonie, qui avait attiré une foule immense de spectateurs, était présidée par Samson, archevêque de Reims, métropolitain de la province. On y voyait de plus l'évêque diocésain, Nicolas de Cambrai, Gérard de Tournai, Milon de Térouane et Josselin de Soissons.

Le fils du fondateur de Vaucelles, Simon d'Oisy, alors de retour de la croisade prêchée par S. Bernard, exerça encore plus d'une fois la patience du vénérable

abbé, comme il l'avait fait si souvent avant son départ. On se rappelle la lettre que lui adressa S. Bernard pour l'engager à accomplir les volontés de son père Hugues, en cédant son fief de Ligescourt.

Le bienheureux Raoul se comporta, dans ces circonstances délicates et difficiles, avec une extrême réserve, sans que nulle considération humaine fut capable de lui faire oublier son devoir. Attentif à rendre aux bienfaiteurs de sa communauté les secours spirituels de prière qu'il leur devait, il leur refusait sans crainte ce qu'ils lui demandaient souvent pour satisfaire leurs volontés injustes. Un jour entre autres que le châtelain Simon, disposé à attaquer les habitants de Cambrai, avait fait demander à l'abbaye de Vaucelles de la nourriture pour ses chevaux : « Je ne veux point, répondit courageusement Raoul, me rendre le complice de ce péché, » et il refusa de se soumettre à cette injonction.

Mais autant le digne abbé tenait aux biens de son monastère quand les grands et les puissants voulaient s'en emparer, autant il en était saintement prodigue à l'égard des pauvres, pour lesquels il était rempli de la plus affectueuse charité. Il en donna pendant son administration plusieurs témoignages très-éclatants. Après plusieurs années d'une fertilité extraordinaire, durant laquelle le vigilant abbé avait fait des provisions considérables de blé, il arriva qu'une grande disette affligea le pays. Raoul, comme un autre Joseph, s'empressa d'ouvrir les greniers du monastère et de distribuer de la nourriture et des vêtemens à tous

ceux qui étaient dans la nécessité. L'abbaye était devenue comme la demeure de tous les malheureux. Les étrangers y recevaient l'hospitalité, les indigents des secours de toute nature ; et afin que personne n'en fût privé, on faisait porter aux infirmes, aux femmes enceintes ou à celles qui nourrissaient de petits enfants, les choses nécessaires à leur subsistance.

A la vue de cette multitude de pauvres qui se portaient en foule à l'abbaye de Vaucelles, Nicolas, évêde Cambrai, et Simon d'Oisy ne pouvaient contenir leur admiration. Ils ne savaient comment expliquer qu'une seule abbaye pût suffire à tant de nécessités : on y comptait, en effet, jusqu'à cinq mille pauvres, sans parler de ceux à qui on portait des secours dans leur demeure. Ils crurent devoir demander au charitable abbé de ne plus accorder tant de secours et de ne nourrir qu'un nombre moins considérable d'indigents; mais il leur répondit avec tranquillité : « A Dieu ne plaise que nous fassions cela ; mais aussi long-temps que nous aurons du blé, nous le distribuerons à tous ceux qui viendront. Lorsque nous n'en aurons plus, nous tuerons les brebis, les bœufs et les autres animaux du monastère et nous les distribuerons encore pour la nourriture de tous. » Le bienheureux Raoul ne fut point obligé d'avoir recours à ce moyen extrême : les provisions du monastère suffirent pour nourrir les pauvres, les étrangers et les malades jusqu'au jour où une nouvelle récolte mit fin à la disette. Toutefois, il est permis de penser que Dieu daigna opérer un prodige en cette circonstance, pour récompenser la charité

de son serviteur, et il serait difficile d'expliquer, sans cette intervention de la Providence, comment une abbaye, qui ne possédait alors que dix arpens de terre, aurait pu nourrir des milliers de pauvres pendant un temps assez considérable.

L'abbé Raoul, « véritable pasteur s'il en fut jamais, » était donc un digne enfant de S. Bernard et un fidèle serviteur de Jésus-Christ. Son nom, béni par les populations, était aussi cher à tous ses contemporains les plus illustres. Tous ressentaient pour sa vertu et son inépuisable charité l'amour le plus filial et une vénération qu'il avait justement méritée. Il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, l'un des derniers jours du mois de décembre 1152. On comptait alors à Vaucelles cent sept religieux, trois novices et cent trente frères convers, et il y avait vingt ans à peine que S. Bernard avait amené, dans ce lieu inculte et inhabité, sa petite colonie de Clairvaux.

LE BIENHEUREUX MILON, (1)

ÉVÊQUE DE TÉROUANE.

L'an 1158.

Issu de la noble maison de Selincourt en Picardie, le bienheureux Milon devint prêtre du diocèse de Térouane et exerçait, en 1113, les fonctions curiales dans la

(1) Raissius, XIV Julii —Voir surtout une notice publiée par M. Parenty, vic.-gén. d'Arras.

modeste paroisse de Verchin, près de Fruges. Il se retira, peu de temps après, dans un ermitage que s'était formé S. Josse, dans un lieu appelé Runiac, situé à peu de distance de la rivière d'Authie, dans la commune actuelle de Tortefontaine. Là il se livrait avec quelques reclus aux saintes rigueurs de la pénitence, lorsqu'il résolut de se rendre auprès de S. Norbert à Prémontré, pour étudier la règle de son nouvel institut. Il s'unit aux disciples de l'illustre fondateur, prit avec eux l'habit religieux, et fit profession selon la règle de S. Augustin la veille de Noël 1119.

En 1120, il revint dans sa retraite de Runiac ou plutôt de *S. Josse-aux-Bois*, car elle avait pris ce nom du saint qui l'avait primitivement habitée ; et conformement aux instructions données par S. Norbert, il engagea les ermites qu'il y avait laissés à embrasser la règle de Prémontré. Ceux-ci accueillirent la proposition et Milon devint leur premier abbé.

L'éminente sainteté de S. Norbert, dont on se rappelait encore le passage et les prédications dans ces contrées, la vertu aussi admirable de son nouveau disciple Milon, déterminèrent beaucoup de seigneurs à favoriser l'établissement qu'il fondait à Saint-Josse-aux-Bois. Beaucoup d'entr'eux firent des donations qu'approuva l'archevêque de Reims, et lui-même accorda aux religieux le droit d'élire librement leurs abbés. Le bienheureux Milon se réjouissait beaucoup de ces bénédictions multipliées que le ciel répandait sur son œuvre. Outre une église qu'il bâtit pour ses religieux, dont le nombre augmentait de jour en jour, il fit

encore construire, dans un quartier séparé, comme un second monastère pour des religieuses. Pendant dix ans il imprima à cette communauté naissante une sage direction et lui inspira les sentimens dont il était animé lui-même. Son rare mérite n'avait pu échapper au clergé et à beaucoup d'habitants du pays : aussi presque toutes les voix se prononcèrent-elles en sa faveur, quand il fallut, en 1130, remplacer le saint évêque de Térouane, Jean de Warneton, qui venait de mourir. L'intrigue avait déjà porté sur ce siège important Bauduin, frère de Thierri d'Alsace, comte de Flandre, et ce jeune chanoine, sans expérience et sans vocation, avait déjà accumulé les imprudences en prenant en main la direction des affaires de ce diocèse. Une assemblée régulière, convoquée par l'archevêque de Reims et les évêques de la province, mit fin à cette intrusion et donna à l'église de Térouane un pasteur selon le cœur de Dieu. L'élection de Milon ayant été confirmée par le pape Innocent II, l'archevêque donna l'onction au nouveau pontife le 15 Février 1131.

Tout l'épiscopat du Bienheureux Milon fut consacré au développement de la piété dans les âmes et à la fondation des églises et des monastères. C'était, à cette époque surtout, le plus important des besoins et la plus populaire des institutions. C'est aussi par leur dévouement à cette œuvre que se distinguaient les prélats les plus zélés et les plus vertueux.

A peine en possession de son siège épiscopal, Milon songea à doter la ville de Térouane d'une maison de l'ordre de Prémontré. Il choisit pour cela

l'emplacement d'un ancien couvent ruiné durant les invasions normandes. Il y appela des religieux de la communauté de S. Pierre-les-Selincourt, vulgairement connue sous le nom de *Sainte-Larme*. Cette maison prit pour patron S. Augustin, et Milon lui fit des donations qui furent confirmées par le pape Eugène III. Dans les années suivantes, il contribua encore à la fondation du monastère de Notre-Dame-de-Licques, non loin du détroit du Pas-de-Calais, à celle des chanoines réguliers de la congrégation d'Arrouaise, dans l'abbaye de Saint-Wulmer-de-Boulogne.

Le saint évêque vit encore s'établir, sur un autre point de son diocèse, l'abbaye de Beaulieu dans le Boulonnais, fondée par Eustache dit le vieux, seigneur de Fiennes et l'un des compagnons de Godefroi de Bouillon en Palestine. Parmi les autres fondations que signalent encore les monumens anciens, on peut rappeler le nouvel établissement des religieux du château de Choques, dont l'église et les bâtimens avaient été détruits durant la guerre. Le Bienheureux Milon leur procura un terrain en dehors du bourg de Choques, près de la Clarence. Ils s'y perpétuèrent jusqu'en 1792. Le zèle et l'exemple du saint évêque de Térouane contribuèrent beaucoup à augmenter le nombre des églises ou maisons religieuses, en déterminant de puissants seigneurs à en bâtir aussi sur leurs terres. Entre les diverses consécrations rapportées dans les auteurs, la plus remarquable est celle de l'église cathédrale de Térouane qui eut lieu en 1133. Ce monument ayant beaucoup souffert depuis plusieurs années, Milon le fit réparer

et le pourvut d'ornements. Au milieu de la multitude, accourue de toutes parts pour assister à cette cérémonie, on remarquait les châsses renfermant les reliques de S. Omer, de S. Bertin, de S. Folquin, de S. Erkembode et de S. Winnoc apôtres de ce diocèse.

A ces consolations multipliées que goûtait le saint évêque dans l'accomplissement des devoirs de son ministère, venaient aussi se joindre parfois de justes sujets d'affliction. Si des seigneurs le réjouissaient par les témoignages de leur piété, d'autres l'affligeaient sensiblement par leurs violences et leurs crimes. Ce fut surtout de l'avoué de sa ville épiscopale qu'il eut le plus à souffrir. « Cet homme nommé Arnoul, qui, par la nature de ses fonctions, devait protéger l'évêque et le clergé, n'usa au contraire de son autorité que pour faire peser sur eux la plus cruelle oppression. Il avait construit sur le voie romaine, ou route de Tournehem, un château qui dominait la ville, et se servait de cette forteresse pour s'y retrancher, inquiéter l'évêque, son chapitre et toute la population. Milon se vit forcé d'implorer les services du comte de Flandre, pour soumettre ce turbulent voisin. Thierri d'Alsace leva des troupes, vint assiéger ce fort, le prit d'assaut et le fit raser jusqu'aux fondations. Le pape intervint dans cette affaire, et lança des anathêmes contre l'avoué Arnoul; de plus, dans une assemblée du clergé et de la noblesse, il fut réglé que nul ne pourrait, à l'avenir, construire aucun fort, non seulement dans l'enceinte de Térouane, mais même à moins d'une lieue de cette place. Voici comment Milon raconte les excès aux-

quels se livrait cet avoué. Il venait, dit-il, à main armée violer nos demeures, briser les portes du temple, répandre le sang dans le lieu saint, incendier nos granges et les maisons de nos chanoines. Sommé de paraître devant nous pour donner satisfaction de tous ces torts, il refusa jusqu'à trois fois, et nous avons alors prononcé un jugement canonique.

La science du bienheureux Milon ne le rendit pas moins remarquable que son zèle et sa vertu. Il était considéré comme une des lumières de son temps, et plusieurs fois on eut recours à ses conseils pour des affaires très-importantes. Les auteurs signalent sa présence au concile tenu à Reims en 1148, sous la présidence du pape Eugène III. Dans cette assemblée on fit dix-huit canons sur la discipline ecclésiastique, et l'on traita incidemment de l'affaire de Gilbert de la Poirée, évêque de Poitiers, suscitée par un écrit qu'il avait publiés ur la substance divine. Les prélats réunis, et parmi lesquels se trouvaient S. Bernard et Suger, abbé de Saint-Denis, rédigèrent un symbole et députèrent trois d'entr'eux pour le présenter au pape. Ces députés furent Milon, Suger et l'évêque d'Auxerre.

Tels sont les faits principaux qu'on remarque dans la vie de l'évêque Milon. Le Père Longueval, dans dans son histoire de l'Eglise Gallicane, livre XXVIe, cite une lettre adressée à ce prélat par Pierre-le-Vénérable, abbé du monastère de Cluny. Il s'y plaint de ce que Milon ne rend pas justice dans ses discours à la régularité de ses religieux et qu'il les juge avec une sévérité excessive. Peut-être le Bienheureux Milon,

dont tous les désirs tendaient à l'accroissement de l'ordre des Prémontrés, avait-il exprimé d'une manière trop générale le mécontentement que lui avait inspiré la conduite de quelqu'une des abbayes de Cisterciens qu'on rencontrait dans son diocèse.

Entre les sages réglements que porta le vénérable évêque de Térouane pendant son administration, on signale ceux qui ont rapport aux mariages, à la transmission des fiefs, aux droits des églises et à ceux des communes récemment affranchies. Il prit ces dernières dispositions de concert avec le comte de Flandre, Thierri d'Alsace. Le sage prélat sut allier aux devoirs de l'épiscopat ceux de la profession religieuse dont il conserva l'esprit jusqu'au dernier jour de sa vie. Sa vertu la plus remarquable était l'humilité comme l'indique cette parole de plusieurs auteurs « *In Norberto fides, in Bernardo caritas, in Milone humilitas*, la foi de Norbert, la charité de Bernard, l'humilité de Milon. »

D'après les auteurs du Gallia Christiania, le bienheureux Milon mourut le 16 juillet 1158. « On lit dans ses actes, dit le P. Malbrancq, qu'une femme, aveugle depuis quatre ans, a recouvré la vue près de son tombeau. » Baronius a loué la science de ce saint évêque et du Saussaie fait mention de lui dans son martyrologe gallican. Raissius en parle aussi au 16 juillet dans son *Auctarium ad natales Sanctorum Belgii*. L'église de Térouane et l'ordre de Prémontré lui ont décerné le titre de *Bienheureux*.



S. RICHARD, (1)

DEUXIÈME ABBÉ DU MONASTÈRE DE VAUCELLES.

L'an 1160.

Ce fut S. Bernard lui-même qui conduisit S. Richard à Vaucelles, pour remplacer le bienheureux Raoul qui venait de mourir. Il n'avait point vu cette jeune communauté depuis longtemps; aussi sa joie fut grande quand il y trouva réunis cent sept religieux, trois novices et cent trente convers. « Dieu soit béni, s'écria-t-il aussitôt; j'ai amené ici naguère quelques religieux, et je vois que le petit troupeau s'est considérablement augmenté. Je m'en réjouis sincèrement et j'en rends grâces au Dieu tout-puissant. »

Telle était déjà à cette époque (1152) l'importance de l'abbaye de Vaucelles, dont S. Richard allait prendre la direction. Ce choix fait suffisamment son éloge et supplée à ce que le silence des historiens et des annalistes ne nous permet pas de connaître. On croit que, comme son prédécesseur, il était Anglais d'origine, et qu'il s'était formé à la vie religieuse auprès de S. Bernard dans la solitude de Clairvaux. Il en rapporta aussi le bon esprit et la ferveur qui régnaient dans cette admirable communauté. « C'était, dit la chronique de l'abbaye, un homme véritablement sage, discret et prudent, portant empreinte sur les traits de son visage, la joie dont son âme était remplie. Sa conversa-

(1) Boll. XXVIII Jan. — Raissius, ibidem.

tion était pleine de candeur et d'affabilité, son port respirait une religieuse gravité. Il savait concilier admirablement l'esprit de douceur avec la fermeté et l'accomplissement du devoir : aussi cet heureux assemblage de piété, de mansuétude et de régularité ne contribua-t-il pas peu à donner à l'abbaye la prospérité et la parfaite discipline qu'elle conserva longtemps dans la suite. » Le pieux Richard mourut plein de jours et de mérites, le 28 janvier de l'année 1160, et fut inhumé dans le monastère. Plusieurs miracles opérés à son tombeau augmentèrent encore la haute opinion que l'on avait de sa vertu Les pères, réunis au concile de Latran, dans le mois de mai de l'année 1179, déclarèrent, après une exacte recherche et un examen approfondi, que les reliques de S. Richard pourraient être exposées à la vénération publique.



LA BIENHEUREUSE ODA, (1)

RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ.

L'an 1158.

Les combats si multipliés et les victoires si belles de la virginité que l'on a pu remarquer dans les premiers âges de l'église, se retrouvent encore dans les siècles suivants. Bien que l'esprit du christianisme eût déjà pénétré dans la société, il arrivait cependant en-

(1) Boll. xx apr. Ab auct. coætaneo.

core assez souvent que les sentimens naturels, si contraires aux conseils évangéliques, soulevaient des oppositions longues et opiniâtres. Ainsi, à toutes les époques, la grâce de Dieu se manifeste aux yeux attentifs qui cherchent à la reconnaitre et à l'admirer. La vie de la bienheureuse Oda en offrira surtout un éclatant exemple.

Elle naquit dans le Brabant, à l'époque ou Liétard gouvernait l'église de Cambrai. (1131-1137) Son père s'appelait Wibert, sa mère Thesceline : tous deux descendaient des plus nobles familles du pays et étaient aussi distingués par leur vertu que par leurs richesses. Dès son plus bas âge, elle témoigna un grand amour pour la piété et des dispositions très-heureuses pour la vertu. Méprisant les pompes mondaines et les distinctions que recherche la vanité, elle ne voulait d'autres ornements que ceux de la vertu : aussi portait-elle empreintes sur le front la pudeur et l'innocence d'une belle âme. Afin de garantir sa chasteté et de l'assurer contre les dangers qu'elle pouvait courir dans le monde, elle résolut de s'en éloigner et de conserver ainsi dans toute sa fraîcheur la fleur de sa virginité, qu'elle voulait consacrer à Jésus-Christ. Dès lors elle ne quittait presque plus ses parents et n'admettait dans sa familiarité que quelques jeunes personnes de son âge, qui comme elle aimaient et servaient Dieu, et pratiquaient fidèlement toutes les vertus de leur sexe. Souvent aussi on la voyait recueillie en elle même, et s'entretenant intérieurement avec le Dieu qui fait ses délices d'habiter dans les âmes pures et innocentes.

La bienheureuse Oda croissait en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Elle faisait l'édification de tous ceux qui la voyaient, la consolation et le bonheur de ses parents, qui formaient déjà pour leur fille chérie les plus beaux projets d'avenir. Mais des pensées bien différentes des leurs remplissaient en ce moment l'esprit de la jeune vierge, qui sentait en elle un attrait toujours de plus en plus sensible pour la vie religieuse. Avec cette confiance ingénue qu'on trouve souvent dans les âmes droites qu'agite un désir ardent, Oda communiqua son dessein à un parent. Elle le pria en même temps de l'aider à le réaliser, et sollicita de sa part une demande auprès de l'abbé du monastère de Bonne-Espérance, pour qu'il consentit à lui donner le voile des vierges.

Le parent auquel Oda s'était confiée ne répondit pas à son attente; au contraire, il s'empressa d'aller avertir Wibert et Thesceline afin qu'ils prissent, le plus tôt possible, les mesures qui devaient entraver le dessein de leur fille et le faire échouer. Ainsi, au moment où la jeune vierge se réjouissait à la pensée que, sous peu de jours, elle pourrait quitter le monde pour aller se consacrer toute entière à son Dieu dans quelque solitude, on préparait tout ce qui devait devenir un obstacle à la réalisation de ses vœux. En effet, il fut bientôt convenu, par le conseil des parents qu'on interrogea secrètement, que l'on chercherait à l'engager dans les liens du mariage avant peu de temps. Cette intention fut adroitement manifestée

dans les principales familles du pays, et plusieurs jeunes seigneurs se présentèrent pour obtenir la main de la jeune Oda. L'un d'entre eux, appelé Simon, ayant été accueilli par Wibert et son épouse, des engagements furent pris et acceptés de part et d'autre. Le jour même où devait être célébrée cette alliance fut fixé, selon les désirs du jeune chevalier.

On avait gardé dans toute la suite de cette affaire un secret si profond, qu'Oda, toujours persuadée que son parent s'occupait du projet qu'elle lui avait communiqué et travaillait à le faire réussir, n'avait rien deviné de ce qui se passait autour d'elle. Ses parents eux-mêmes, qui craignaient sans doute une opposition qu'on voulait absolument surmonter, ne lui en avaient fait jusqu'alors aucune confidence; aussi sa surprise fut-elle extrême quand elle apprit qu'ils avaient résolu de lui donner un époux, et qu'ils avaient fixé leur choix sur Simon, jeune seigneur de noble famille.

La grâce ne manqua point à la bienheureuse Oda devant l'épreuve si délicate et si imprévue où elle se trouvait engagée. La correspondance fidèle qu'elle y apporta la rendit victorieuse dans cette lutte héroïque de la virginité et de l'affection naturelle des parents. Toutefois ce ne fut pas sans de violents efforts. Après le premier moment de surprise et de douleur que lui causa cette communication étrange et inattendue, la jeune vierge se recueillit en elle-même pour consulter l'esprit de Dieu qui lui avait inspiré son dessein, et de qui elle attendait le courage et la force nécessaires

pour l'accomplir. A la lumière de la foi elle comprit qu'il faut souvent passer par les contradictions, les tentations et les souffrances pour pouvoir accomplir les volontés de Dieu sur nous; qu'il permet ces oppositions de la nature et des affections terrestres afin d'éprouver la vertu des âmes fidèles et de rendre leur sacrifice plus méritoire à ses yeux, et qu'enfin jamais il ne refuse la victoire à ceux qui, dans ces combats de la chair contre l'esprit, savent, comme le prophète, lever les yeux vers le ciel et en appeler le secours, la lumière et la force.

Ces pensées consolantes avaient ramené le calme dans l'âme de la jeune et vertueuse Oda. S'abandonnant donc entièrement à l'esprit de Dieu qui la dirigeait, elle voyait approcher sans crainte le moment où elle aurait à manifester ouvertement ses sentiments et les énergiques résolutions de sa volonté. En attendant, elle ne cessait, le jour et la nuit, d'adresser à Dieu de ferventes prières, afin qu'il lui plût de donner à son humble servante la victoire dans la lutte qui allait s'engager. Déjà, en effet, commençaient, sous ses yeux, les préparatifs de la noce, à laquelle on voulait donner une grande magnificence. Seule tranquille au milieu de ce mouvement général de tout ce qui l'entourait, la jeune vierge semblait ne pas même s'inquiéter de cet appareil déployé pour une cérémonie à laquelle elle était bien résolue à ne prendre aucune part. Ses parents n'avaient pu s'empêcher de remarquer cette contenance calme et réfléchie de leur fille, et ils sem-

blaient vouloir se tromper eux-mêmes sur les motifs qui pouvaient la déterminer. Après la déclaration qu'avait faite Oda de son désir de se consacrer à Jésus-Christ, après le sentiment de douloureuse surprise qu'elle ne put retenir, au moment où ils lui parlèrent de sa future union avec le jeune Simon, il n'était guère possible qu'ils fussent sans inquiétude sur les dispositions de leur fille et sur une détermination que tout en elle faisait pressentir. Ce fut peut-être afin de dissimuler complètement ces appréhensions, que Wibert, la veille même du jour des noces, voulut faire entendre à sa fille que le moment de réaliser ce projet était encore éloigné. Cependant le lendemain dès le matin, l'on vit arriver au château du père d'Oda le jeune chevalier Simon, accompagné d'un grand cortége de parens et d'alliés invités à la fête. Le cœur de la jeune vierge était extrêmement ému en voyant tout ce qui se passait sous ses yeux : elle renouvelle alors sa généreuse résolution de vivre dans la chasteté parfaite pour l'amour de Jésus-Christ, et attend sans crainte ce qui va arriver.

Quelques moments après, ses parents venaient l'inviter à se rendre à la chapelle pour la cérémonie de son mariage : Oda obéit aussitôt. Déjà le jeune Simon avait déclaré au prêtre qui l'interrogeait, qu'il prenait Oda pour sa légitime épouse ; celle-ci devait répondre à son tour à la même question. Le ministre sacré la lui propose, et elle garde le plus profond silence ; la demande lui est de nouveau adressée, et

Oda reste muette. Une dame alors, se détachant de la foule des spectateurs, s'approche de la jeune fille qu'elle connaissait très-bien et l'engage à ne point écouter une fausse modestie qui lui ferme la bouche dans une circonstance si solennelle, et à répondre tranquillement à la question que le prêtre lui fait. Oda prenant alors la parole s'exprime en ces termes : « Puisque vous cherchez avec tant de sollicitude si je suis disposée à accepter ce jeune seigneur pour époux, sachez que je ne veux accepter ni lui ni aucun autre, car mon amour et ma foi sont engagés à Jésus-Christ, à qui, dès mes premières années, j'ai consacré ma virginité. Rien ne pourra jamais me séparer de ses faveurs, ni l'amour d'aucune créature, ni les présents, ni les menaces, ni quelque autre chose que ce soit. »

A ces mots, tous les assistants sont remplis de surprise et de tristesse. Le jeune Simon, le premier, s'éloigne précipitamment, monte sur son cheval et retourne plein de colère au château de son père. Beaucoup s'approchent d'Oda, lui adressent des reproches sur sa conduite, et s'efforcent de la déterminer à prendre l'époux que ses parents lui ont choisi. L'âme de la vertueuse jeune fille était en proie à la plus vive douleur en voyant le trouble dans lequel étaient jetés ses proches et les amis de sa famille; mais la vivacité de sa foi lui fit supporter cette épreuve si pénible et lui donna le courage de rester fidèle à sa résolution. Elle se retira dans la chambre de sa mère pour se recommander de nouveau à Dieu et réclamer son secours,

au moment où son père, montant à cheval, se rendait auprès du jeune Simon dont il redoutait le ressentiment et la colère. Sa famille était une des plus importantes du pays, et il y avait lieu de craindre qu'elle ne conçut un vif déplaisir de tout ce qui venait de se passer. Wibert d'ailleurs pouvait seul expliquer la raison de la conduite de sa fille, sur les dispositions de laquelle il avait toujours gardé le plus profond silence. Peut-être même voulait-il donner à Simon l'assurance qu'il allait tenter de nouveau de décider Oda à l'accepter pour époux. Mais pendant ce temps la généreuse vierge prenait une résolution étonnante, énergique, et qui devait rompre toutes les espérances qu'on aurait pu concevoir encore pour l'avenir.

En effet, tandis qu'elle se trouvait seule dans la chambre de ses parents, demandant à Dieu de l'éclairer de ses lumières et de l'aider de son secours tout-puissant, elle forma le projet de se ravir à elle-même cette beauté qui devenait un obstacle à l'accomplissement de ses désirs. Saisissant donc une épée de son père qu'elle trouva au chevet du lit, et demandant à Dieu de fortifier son bras, elle se coupa une partie des narines et reçut aussitôt dans un bassin le sang qui coulait avec abondance. Plusieurs des personnes qui savaient qu'elle était retirée dans cette chambre, s'étonnaient de ne point la voir sortir. La curiosité les porta à y aller pour l'interroger sur ses dispositions intérieures et sur les motifs de sa conduite. Arrivées à la porte et la trouvant fermée, elles appelèrent à haute

voix la jeune fille, qui ne répondit point. Toutes alors se mirent en devoir de forcer l'entrée, pour s'assurer qu'elle était dans cet appartement. Quelle n'est point leur surprise en voyant Oda toute défigurée, et recevant dans un bassin le sang qui coulait de ses blessures. A cette vue, elles poussent un cri d'horreur; la mère d'Oda accourt et tombe évanouie entre les bras des personnes qui l'entourent. Le bruit de ce qui s'était passé au château ne tarde pas à se répandre au dehors; il arrive jusqu'aux oreilles du seigneur Wibert, qui, en ce moment, revenait à cheval en toute hâte. En arrivant il trouve son épouse, ses parents et ses amis dans une consternation impossible à décrire. A la vue de sa fille ainsi couverte de sang, il est saisi lui-même de la plus profonde douleur. Il commençait sans doute à reconnaître la faute qu'il avait commise, en cherchant à contraindre sa vocation et à la forcer d'accepter, contre sa volonté, l'époux qu'il avait choisi.

Le vénérable Odon, abbé du monastère de Bonne-Espérance, ne tarda pas à être instruit de tout ce qui s'était passé dans la famille d'Oda. Reconnaissant à ces témoignages frappants que Dieu appelait cette jeune vierge à la vie religieuse, il chercha à lui faciliter les moyens d'y entrer. Pour cela il confia une mission à deux religieux très-vertueux et très-prudents, et leur recommanda de demander, en passant, l'hospitalité dans le château du seigneur Wibert. Ils y furent reçus avec les démonstrations de la plus vive satisfaction. Oda, qui regardait leur arrivée dans la maison de son père

comme un moyen que lui offrait la Providence, pour le déterminer au sacrifice devant lequel il reculait toujours, lui demanda de nouveau alors la permission de se consacrer entièrement au service de Dieu dans quelque pieuse communauté. Wibert s'y refusa encore cette fois; mais enfin, vaincu par les instances pressantes de sa fille et par les sages réflexions que lui suggérait son admirable conduite, il consentit de donner à Dieu cette enfant chérie qu'il lui redemandait.

La bienheureuse Oda fut au comble du bonheur quand elle obtint cette faveur après laquelle elle soupirait depuis si long-temps. Peu de jours après, elle reçut le voile des vierges des mains de l'abbé de Bonne-Espérance, et entra aussitôt dans une communauté de saintes filles qui suivaient la régle de Prémontré. On eut promptement à admirer dans la fervente novice l'assemblage des plus touchantes vertus. Son humilité et son esprit d'obéissance la portaient à se regarder comme la dernière de toutes les sœurs et à leur rendre, avec joie et simplicité, toutes sortes de services. Insatiable d'austérités et de privations, elle trouvait trop douce encore la règle qu'elle avait embrassée. Son amour pour la prière lui faisait aussi goûter dans ce pieux exercice une abondance de douceurs et de consolations. Il plut à Dieu, pour faire éclater la sainteté de son humble servante, de lui envoyer une maladie grave et peu ordinaire. On crut quelque temps que c'était la lèpre, et la pieuse Oda dut rester dans une petite cellule à quelque distance de la communauté.

Entièrement résignée aux volontés du ciel, elle se soumit sans murmurer à cette mortifiante séparation et se consola en rappelant sans cesse à sa pensée la passion du Sauveur des hommes. Le mal ayant diminué peu-à-peu, Oda reprit ses exercices ordinaires et continua de donner à ses sœurs l'exemple d'une parfaite régularité. Sa conduite fit une telle impression sur toute la communauté, que quand il fut question de choisir une nouvelle prieure, tous les suffrages se réunirent en sa faveur. Obligée d'accepter cette charge qui alarmait son humilité, Oda n'y trouva qu'une consolation, celle de pouvoir plus facilement secourir les pauvres et les malheureux qui se présentaient en grand nombre à la porte du monastère. Elle avait pour eux les sentimens d'une commisération toute maternelle, et elle trouvait dans son ingénieuse charité une foule de petits moyens pour soulager leur misère et adoucir leurs privations et leurs peines. Son esprit de foi lui faisait considérer Jésus-Christ lui-même dans la personne des pauvres qui se présentaient à elle.

Jusqu'aux derniers jours de sa vie, la bienheureuse Oda pratiqua ces œuvres de religion et de charité, et s'avança dans la perfection de son saint état. Une dernière maladie lui donna surtout occasion de manifester son admirable humilité. Un jour qu'elle voyait ses sœurs répandre des larmes auprès de son lit de douleur, en lui demandant de se souvenir d'elles dans le ciel, elle leur adressa ces paroles : « Pourquoi, mes filles, parlez-vous ainsi à une pécheresse? Pourquoi

demander à moi, qui n'ai fait aucun bien, ce que les apôtres et les saints peuvent seuls demander pour vous? Ne parlez pas ainsi; mais plutôt demandez à Dieu qu'il me pardonne mes péchés, et qu'il me reçoive au sortir de ce monde. » La bienheureuse Oda expira un moment après, le jour de Pâques, 20 avril de l'année 1158. Son corps fut inhumé dans le monastère même de Bonne-Espérance, au milieu d'un grand concours de religieux et de personnes pieuses.

Heureuse vierge Oda, dit en finissant son biographe, vierge véritablement digne de louange! Déjà elle voit, elle goûte combien le Seigneur est doux, elle marche dans la lumière du regard divin et se réjouit avec tous les Bienheureux, dans l'exaltation de son nom. Mais bien qu'elle soit assurée de son bonheur, elle veille encore avec une pieuse sollicitude sur ses frères et ses sœurs en Jésus-Christ, et demande pour eux à la clémence divine la paix, le salut et la victoire sur tous les ennemis du salut.



LE B. HUGUES, (1)

ABBÉ DU MONASTÈRE DE MARCHIENNES,

L'an 1158.

Que c'est un puissant attrait que celui de la vertu! s'écrie un pieux auteur en parlant du Bienheureux Hugues, et de la détermination généreuse qu'il prit de

(1) Raissius. Auctarium ad Natales SS. Belgii, xi Junii. — Le P. l'Hermite, p. 372 etc.

se donner à Dieu, quand tout semblait l'inviter à se livrer au monde. Cette parole est toujours vraie, elle a toujours son application dans les âmes pures et droites ; et si l'exemple de fervents religieux a pu décider Hugues à embrasser courageusement et irrévocablement le parti de la vertu, sa conduite elle-même est bien de nature à inspirer de semblables sentiments à ceux qui la connaîtront.

Ce vénérable personnage naquit dans la ville de Tournai, de parents riches et religieux. Dès ses premières années, il annonça un caractère docile et un naturel heureux. Lorsqu'il fut en âge d'étudier, ses parents l'envoyèrent à Reims, dont les écoles jouissaient alors d'une grande réputation. Il y reçut les leçons du célèbre Robert, qui succéda à S. Bernard, dans la charge d'abbé de Clairvaux. Le jeune homme fit de rapides progrès sous un tel maître, et rentra dans sa famille, à l'âge d'environ vingt ans, avec toute sa vertu. Hugues, pendant cette première partie de sa vie, avait perdu son père. Cette circonstance ajouta encore de nouveaux dangers à ceux qu'il rencontra lorsqu'il se vit maître de ses volontés et possesseur d'une fortune considérable ; aussi les tentatives de séduction furent fréquentes et terribles. Une fois surtout il faillit céder au penchant funeste qui entraîne tant de malheureux jeunes gens à leur perte. Mais sa foi vive et généreuse, et l'amour qu'il avait toujours eu pour la chasteté, lui firent surmonter la tentation que le démon avait adroitement préparée. Dieu même permit que la malice

du tentateur servit au plus grand bien spirituel du jeune Hugues, qui, depuis ce moment, sentit naître et se développer dans son cœur un vif attrait pour la vie religieuse. Il se rendit secrètement auprès de l'abbé du monastère de Saint-Martin, de Tournai, l'entretint de ses intentions et de ses désirs, demanda ses conseils, et se prépara à entrer dans cette fervente communauté. La mère qui épiait toutes les démarches de son fils, avait soupçonné qu'il nourrissait quelque projet important dans l'esprit. Son regard attentif avait deviné les pensées qui l'agitaient, et sa grande piété était en lutte avec les sentiments de l'amour maternel. Un soir qu'ils étaient ensemble à prendre leur repas, on vint apporter à Hugues un livre dans lequel se trouvait la lettre qui lui annonçait son admission. L'envoie de ce livre réveilla les inquiétudes de la mère, qui, le lendemain, dès la pointe du jour, se rendit à l'église de Saint-Martin, auprès de l'abbaye. Quelle ne fut pas sa surprise d'y voir son fils Hugues, accompagné d'un de ses cousins appelé Richard, et tous deux se disposant à entrer dans le monastère pour embrasser la vie religieuse.

Le bruit de la retraite du jeune homme ne tarda pas à se répandre dans toute la ville de Tournai. Ses parents, ses amis en sont irrités; des personnes malveillantes font entendre qu'il a été enlevé par les religieux eux-mêmes, et cette calomnie suffit pour exciter la fureur de plusieurs mutins. Ils se portent au monastère de Saint-Martin, enfoncent les portes, et se pré-

parent à enlever de force Hugues, « *enfant de la cité,* » que les religieux ont entraîné. On voulait persuader au jeune novice de s'évader; mais lui, plein de confiance en Dieu, et fort du témoignage de sa conscience, répartit sans crainte : « J'ai l'âge, et je saurai répondre pour moi-même. Personne ne pourra ravir à Dieu la victime qui s'est immolée à lui, et qui est maintenant attachée à la croix. » Ayant prononcé ces paroles, il s'avança et se présenta à ses parents qui se trouvaient aussi dans la foule. Hugues était déjà revêtu de l'habit religieux et sa vue fit tant d'impression sur tous les spectateurs, que les plus animés d'entre eux, cédant à l'ascendant de ses paroles, se retirèrent en admirant la puissance de la grâce qui rend l'homme capable de pareils sacrifices.

« Semblable à un olivier planté dans le champ du Seigneur, et qui reçoit chaque jour les pluies et les rosées fécondantes, Hugues porta bientôt les fruits précieux des vertus. » Mais ces vertus devaient avoir leur épreuve, et Dieu ne tarda pas à l'envoyer à son serviteur. Auparavant il permit qu'une douce vision vint fortifier son âme, et la préparer aux attaques qu'elle allait soutenir. Une nuit donc, Hugues se vit transporté en esprit dans une salle spacieuse et magnifique, où étaient réunis un grand nombre de jeunes gens de son âge. Tous prirent place à un banquet que leur présentait le roi du ciel : tous aussi se nourrirent de la chair sacrée de Jésus-Christ; mais quand ils se furent rassassiés de cette nourriture divine, le le roi du ciel commanda de conduire au martyre tous

les convives. Ce martyre, pour le vertueux Hugues, devait être surtout dans son cœur, et il ne tarda pas à en ressentir les premières atteintes. Tout-à-coup il fut comme rempli d'un extrême dégoût pour tous les devoirs de sa profession nouvelle. Les exercices qui avaient été pour lui une source de consolations, lui devenaient insupportables. La prière n'avait plus de charmes à ses yeux, le silence et la solitude du monastère entretenaient des pensées de tristesse dans son âme. Au milieu des perplexités continuelles de son esprit et de son cœur, Hugues levait ses mains suppliantes vers le ciel, et demandait la victoire sur les nombreux ennemis qui l'attaquaient de toutes parts, Malgré les aridités et les sécheresses de l'âme, il ne ce cessait point de prier et de conjurer le Seigneur de jeter sur lui un regard de compassion. Cette longue et douloureuse tentation finit enfin, et Dieu, toujours libéral envers les cœurs généreux qui savent supporter avec courage et résignation les épreuves qu'il leur envoie, récompensa admirablement son digne serviteur. Dès ce moment le cœur de Hugues fut comme inondé de consolations et de délices spirituelles qui ne lui manquèrent plus jusqu'aux derniers moments de sa vie. Aussi quand sa mère, un jour, lui demanda, les larmes aux yeux, comment, après avoir été élevé si délicatement, il pouvait se soumettre à tant d'austérités, de privations et de souffrances, il répondit aussitôt qu'il trouvait plus de joie et de bonheur au milieu de ces mortifications, qu'au sein de toutes les délices du monde.

Ces paroles, dans lesquelles respirait un ardent amour pour Jésus-Christ crucifié, firent une si vive impression sur la pieuse dame, qu'elles la déterminèrent à quitter le siècle pour se consacrer à Dieu. Hugues eut la consolation de la voir distribuer ses biens aux pauvres, puis il la conduisit lui-même dans un monastère de saintes femmes, près de la ville de Noyon.

La tentation avait fortifié et aguerri l'âme du Bienheureux Hugues ; la grâce du sacerdoce avait imprimé à toutes ses facultés comme une nouvelle énergie, qui se déployait en toutes circonstances. Plus d'une fois, il eut à supporter les attaques des méchants et les calomnies des hommes ennemis de tout bien. Sa retraite du monde avait froissé trop d'ambitions et de petites passions haineuses, pour qu'elles ne cherchâssent pas à faire expier au fervent religieux son généreux renoncement au siècle et à tous ses fausses douceurs. « Qui pourrait raconter, dit un vieil auteur, combien de fois son honneur fut deschiré, et de quelles injures il a esté chargé ? Mais tous les vents des mesdisances et des vilainies, soufflés par la bouche de ceux qui font mal et hayssent la lumière, n'ont pu esteindre ce flambeau, ny ce bel astre estincelant au firmament de sainteté. » Au milieu de ces persécutions et de ces contradictions, une nouvelle déchirante est apportée au Bienheureux Hugues. Elle lui apprend que son frère vient de tomber sous les coups d'un assassin. L'homme de Dieu, se recueillant aussitôt devant le Seigneur, refoule au fond de son âme les sentiments qui l'agitent ; il fait

à Dieu le sacrifice de ce frère chéri, comme il a fait celui de sa mère, que la mort venait aussi de lui ravir quelque temps auparavant.

Cependant la vertu de l'humble religieux prenait toujours de nouveaux accroissements. Son supérieur, qui avait en lui une entière confiance, le chargea momentanément de la direction d'un monastère de Noyon; puis il le rappela auprès de lui pour lui remettre la conduite de la communauté de Saint-Martin, avec le titre de Prieur. Le digne vieillard espérait que Hugues pourrait suppléer à ce que les infirmités de l'âge ne lui permettaient plus d'accomplir par lui-même, et que sa prudence, sa sagesse et sa fermeté, entretiendraient la discipline monastique dans toute sa ferveur parmi ses religieux. Le Ciel en avait disposé autrement. A quelques années de là, le Pape Eugène II, qui tint un Concile à Reims en l'année 1148, confia à Ingran, abbé de Marchiennes, une charge très-importante dans l'église de Soissons. Obligés de chercher un nouvel abbé, les religieux de ce monastère fixèrent leur choix sur le Bienheureux Hugues, dont la réputation de vertu et de sainteté leur était bien connue. Les refus qu'ils éprouvèrent de sa part et de la part du vieil abbé de Saint-Martin ne les rebutèrent point. S. Bernard lui-même qui assistait au Concile de Reims, ainsi que S. Gossuin d'Anchin, plaidèrent en leur faveur auprès du Souverain Pontife, qui ordonna à Hugues d'accepter la charge qui lui était confiée.

Le nouvel élu avait quarante-six ans quand il reçut

la bénédiction abbatiale dans l'église de Marchiennes. La dignité à laquelle il était maintenant élevé, ne fit qu'augmenter encore l'éclat de ses vertus. Son humilité, alarmée des témoignages de vénération que lui rendaient ses religieux, le portait souvent à leur dire: « Ne me donnez point les noms d'abbé ni de seigneur, mais appelez-moi serviteur et malheureux, et ne me désirez point une vie longue, mais une vie bonne et sainte. » Rien de plus touchant que le récit du biographe anonyme et contemporain, qui nous a laissé quelques détails sur cette période de la vie du Bienheureux Hugues. « Sa principale occupation, dit-il, était la prière, dans laquelle il avait plus de confiance que dans les efforts et les industries de son zèle. Il s'appliquait aussi à consoler les affligés et les malheureux, à rétablir la paix partout où elle était troublée, à remettre dans le chemin du salut ceux qui avaient eu le malheur de s'en écarter. Beaucoup recouraient à lui pour obtenir le pardon de leurs péchés, qu'ils lui confessaient avec une confiance toute filiale. Père des pauvres et des indigents, il était sans cesse environné de troupes nombreuses qui le suivaient, et à qui il procurait les choses nécessaires à la vie. »

Tant de vertus et de belles qualités avaient rempli les religieux de Marchiennes de respect et d'amour pour leur vénérable abbé. Tous à l'envi travaillaient à imiter sa douce gravité, son aimable franchise, sa modestie, sa piété et son esprit de recueillement et de prière. Les abbés des monastères voisins étaient éga-

lement pénétrés d'admiration pour lui. Ils applaudissaient à ses entreprises et les voyaient prospérer avec joie. La plupart d'entre eux se firent un bonheur de pouvoir assister à la consécration de la nouvelle église qu'il construisit sur un plan plus large et plus spacieux, à cause du grand nombre de religieux qu'on avait reçus depuis peu de temps dans la communauté.

Il semblait que le vénérable abbé n'avait plus qu'à attendre en paix la mort, et que les afflictions auxquelles il avait été long-temps soumis, étaient à jamais éloignées de lui. Mais il y avait une dernière épreuve qui devait mettre le sceau à ses mérites. De grandes douleurs corporelles lui étaient réservées dans sa vieillesse. Un jour, en effet, le saint abbé fit une chute, et se démit le genou. On eut beaucoup de peine pour remettre l'os déplacé, et il fallut que douze hommes tirassent de toutes leurs forces dans cette cruelle opération. Malgré les souffrances horribles qu'endura alors le Bienheureux Hugues, on ne remarqua aucune altération dans ses traits. De plus, contre toutes les prévisions des hommes de l'art, il se sentit peu de temps après parfaitement guéri. Mais au moment où ses disciples pouvaient espérer de le voir encore long-temps au milieu d'eux, le Seigneur l'appela à lui pour le récompenser de toutes ses bonnes œuvres. Ce grand serviteur de Dieu n'était alors que dans sa cinquante-sixième année, ayant gouverné l'abbaye de Marchiennes l'espace de dix ans. Son corps fut inhumé dans la nouvelle église qu'il avait fait bâtir.

LE BIENHEUREUX LÉON, (1)

ABBÉ DU MONASTÈRE DE SAINT-BERTIN.

L'an 1165.

Entre les personnages d'une vertu éminente qui ont dirigé l'importante abbaye de Saint-Bertin, on distingue particulièrement le bienheureux Léon, qui occupe la quarantième place dans le catalogue des abbés. Il naquit dans les environs de la ville de Furnes, en Flandre, d'une illustre famille, dans laquelle il reçut une brillante éducation. Il était, disent plusieurs anciens auteurs, très versé dans la connaissance des lettres sacrées et profanes. Ces avantages, joints à une piété sincère et à une vertu solide, le firent appeler à la cour du comte de Flandre, auprès duquel il jouissait d'un grand crédit. La qualité d'aumônier qu'on lui donne quelquefois semblerait faire croire qu'il avait déjà pris, à cette époque, un engagement dans le clergé, bien qu'il ne fût encore âgé que de vingt ans.

Mais bientôt les honneurs dont il se voyait entouré effrayèrent son humilité et lui firent craindre que les louanges des hommes et leurs faveurs ne le rendissent moins agréable aux yeux de Dieu. Ces pensées exercèrent une si vive impression sur l'esprit du bienheureux Léon, qu'il forma le projet de quitter tous les avantages du siècle pour s'ensevelir dans l'obscurité du cloître. Ayant donc abandonné toutes ses charges et

(1) Gall. Christ., t. III, p. 498. — Raissius, p. 30.

toutes ses dignités, ses amis et ses proches, il alla demander la dernière place dans l'abbaye d'Anchin.

Cette maison, alors dirigée par le sage et vénérable Alvise, jouissait d'une grande réputation de régularité. Les religieux s'y formaient, en peu de temps, à la pratique de toutes les vertus monastiques. Le bienheureux Léon surtout s'y distingua tellement par sa prudence et ses autres qualités, qu'il fut bientôt appelé à diriger lui-même l'abbaye de Lobbes, au diocèse de Cambrai. Il rétablit promptement, par une sage administration, les affaires de ce monastère, qui étaient dans un mauvais état, par suite des guerres longues et opiniâtres qui avaient désolé le pays. Dans le courant de l'année 1138, l'abbé Léon était appelé au gouvernement du monastère de Saint-Bertin, à qui son importance, sa célébrité et sa prospérité avaient fait donner le nom de *Monastère des monastères*. On voit le nom du nouvel abbé figurer dans plusieurs actes de cette époque, mais sur lesquels on n'a point de détails. L'année même de son élection à Saint-Bertin, il assista au synode tenu à Arras par Alvise, nommé depuis peu de temps évêque de ce diocèse. Le synode terminé, tous deux se rendirent à Rome, auprès du Souverain Pontife. Le dessein du bienheureux Léon, en entreprenant ce voyage, était de rendre son abbaye entièrement libre devant celle de Cluny qui prétendait avoir des droits sur elle. De plus, en l'année 1145, Léon assista à un autre Synode tenu à Térouane par Milon, évêque de ce diocèse, dans lequel se trouvait l'abbaye de Saint-Bertin.

On rencontre, dans les œuvres de S. Bernard, deux lettres adressées par cet illustre abbé de Clairvaux *au cher et vénérable Léon et à toute sa communauté.* Dans la première, le saint témoigne la reconnaissance qu'il éprouve envers l'abbé et ses religieux pour leur bienveillance a son égard. « Nous avons reçu, frères très-aimés, leur dit-il, les lettres de votre charité.... Jamais je n'oublierai les bienfaits que vous avez accordés à nous et aux nôtres avec largesse, avec joie et sérénité. Que si je n'ai point de quoi vous rendre ce que vous nous avez donné, le Seigneur le fera pour moi. Lui qui connait la profondeur du cœur de l'homme, sait quel amour j'ai pour l'honneur de votre église et pour la splendeur de la maison du Dieu qui habite au milieu de vous. Je vous aimais avant le bienfait, comment ne vous aimerais-je pas après le bienfait? Je vous aimerai donc toujours, dans le Seigneur, mes très-chers frères, et je vous rendrai toujours service au nom de celui dont vous êtes les serviteurs. Bien plus, j'honorerai toujours en vous le Christ dont vous êtes les membres. (1) » Dans une autre lettre, adressée à son ami très-cher, Léon, vénérable abbé de Saint-Bertin, S. Bernard s'exprime en ces termes: « Votre charité témoigne d'une manière manifeste combien c'est avec raison que je me confie en vous. Cette charité ne peut se cacher sous le boisseau, elle se montre à la première occasion favorable. Je suis sensiblement touché des témoignages de bienveillance que vous avez donnés à

(1) S. Bernardi epist. CCCXXVI.

mes frères qui sont auprès de vous. Ce que vous leur avez fait, c'est à moi-même que vous l'avez fait, ou plutôt c'est plus que si vous l'aviez fait à moi-même. Je vous prie donc de continuer d'avoir pour eux la même sollicitude, car ils sont loin de nous, et nous ne pouvons leur porter secours comme nous le désirerions. Que votre bénignité daigne donc suppléer à ce que nous ne pouvons faire; soyez pour eux un père, et qu'ils soient pour vous des fils. Si les circonstances nous permettent un jour de répondre à votre charité, nous saurons vous donner le témoignage que nous ne sommes point des ingrats. (1) » Ces marques d'affection et de respect données par S. Bernard au bienheureux Léon et à sa communauté sont le plus bel éloge des vertus et des qualités qui les distinguaient.

Quand, en 1146 le, comte de Flandre, Thierri d'Alsace, partit pour la croisade, il fut accompagné de plusieurs prélats et abbés, au nombre desquels se trouvait le bienheureux Léon. Alvise, évêque d'Arras, qui faisait aussi partie de cette expédition, mourut dans la ville de Philippes, en Macédoine. Pour l'abbé de Saint-Bertin, il eut la consolation de parvenir jusqu'à Jérusalem; mais on ne connaît point les particularités de son voyage ni de son séjour en Terre-Sainte. On voit seulement qu'à son retour il porta lui-même à Bruges, dans l'église de Saint-Blaise, la relique précieuse du Saint-Sang que le comte de Flandre avait

(1) S. Bernardi epist. CCCXLII.

obtenue et qui est encore conservée aujourd'hui dans cette religieuse cité.

Peu de temps après, le bienheureux Léon fit avec Natal, abbé du monastère de Rebais, une promesse par laquelle ils s'engagent, eux et leurs religieux, à prier mutuellement et d'une manière spéciale les uns pour les autres. Ces communautés de prières étaient assez fréquentes dans les anciennes abbayes, et elles étaient très-propres à y entretenir l'esprit de ferveur et de charité. Le vénérable abbé, déjà avancé en âge, ne songeait plus qu'à terminer en paix sa sainte carrière, quand un effroyable incendie vint consumer presque entièrement son monastère (1152). Loin de se laisser abattre par un pareil accident, il se mit aussitôt en devoir de le réparer, et avec le secours d'un noble personnage, appelé Guillaume d'Ypres, il releva cette abbaye de ses ruines. La Providence lui laissa la consolation de voir ce travail terminé avant sa mort, qui arriva en l'année 1163, le 26e jour de février. Il fut enterré dans la chapelle de la Très-Sainte Vierge, rebâtie par ses soins après l'incendie qui l'avait consumée.



LE BIENHEUREUX NICOLAS, (1)

TROISIÈME ABBÉ DU MONASTÈRE DE VAUCELLES.

L'an 1163.

Au nombre des religieux qui quittèrent la solitude de Clairvaux, et qui vinrent, sous la conduite de

(1) Raissius, xxx maii.

S. Bernard, habiter le nouveau monastère de Vaucelles, se trouvaient le jeune et vertueux Nicolas et son père Rimbert. Tous deux avaient renoncé à une position brillante et avantageuse dans la province de Bourgogne pour embrasser la vie religieuse.

La piété, la sagesse et la modération du bienheureux Nicolas avaient fait sur l'esprit de tous ses frères une si vive impression, qu'à la mort de l'abbé Richard, ils le choisirent unanimement pour lui succéder. Sa direction fut douce et paternelle, sage et vigilante. Des douleurs continuelles et les infirmités de l'âge l'ayant déterminé dans la suite à se démettre de sa charge, il reprit avec une admirable ferveur tous les exercices des simples religieux. Il se réjouissait de n'avoir plus à s'occuper que de l'affaire importante de son salut, et donnait à tous ses enfants spirituels les plus touchants exemples de régularité et de recueillement. Le vénérable vieillard mourut paisiblement dans cette solitude, au mois de mai de l'année 1163.

Le 30 mai de l'année 1235, sous Aleaume, cinquième abbé de Vaucelles, on leva de terre les corps des trois premiers abbés, Raoul, Richard et Nicolas. Cette cérémonie se fit avec beaucoup de pompe et de solennité. La pierre qui fut placée près de l'endroit où on déposa ces corps vénérables, portait les noms des évêques, des abbés et des personnages nobles qui y assistèrent. Elle disparut durant les guerres de Philippe II d'Espagne contre la France. Les religieux de Vaucelles conservèrent néanmoins, jusque dans les

derniers temps, la touchante coutume de faire une inclination profonde quand ils passaient devant ce lieu.



LE BIENHEUREUX JOSCIO, (1)

RELIGIEUX DU MONASTÈRE DE SAINT-BERTIN.

L'an 1163.

Le monastère de Saint-Bertin, par sa position, son importance et la fidélité avec laquelle on y observait la discipline religieuse, méritait souvent de recevoir la visite des personnages les plus éminents dans l'église. Parmi les hôtes illustres qu'il reçut, on compte un vénérable archevêque de Cantorbéry, qui y passa vers le milieu du XIIe siècle, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome. Le prélat ayant été invité à adresser quelques paroles d'édification aux religieux, leur parla entre autres choses de la dévotion touchante des pèlerins de Rome envers la très-Sainte Vierge, et de l'habitude contractée par beaucoup de réciter ou même de chanter en son honneur cinq psaumes, dont les lettres initiales rapprochées formaient le nom de Maria. Ces psaumes étaient; *Magnificat*, *Ad Dominum cùm tribularer clamavi*, *Retribue*, *In convertendo*, *Ad te levavi* : ils étaient précédés chacun de la récitation d'un *Ave, Maria*. Parmi les religieux réunis dans le chapitre pour

(1) Molanus, xxx nov. — Malbrancq, *De Morinis*, etc. — Gazet. Hist. Eccl. des Pays-Bas, p. 273.

assister à l'instruction du vénérable archevêque se trouvait un frère appelé Joscio, homme d'une piété admirable et d'une régularité parfaite. Il se sentit touché de tout ce qu'il entendait et particulièrement de ce témoignage si simple et si religieux de la dévotion du peuple d'Italie envers la Sainte-Vierge. Dès ce moment, il prit la résolution de rendre aussi tous les jours à la Sainte Mère de Dieu le même tribut d'hommage. Il ne manqua jamais de le faire après l'office des Matines, jusqu'à la fin de sa vie, qui arriva le 30 novembre 1163.

Il plut à Notre Seigneur de manifester alors la grande vertu de ce bon religieux, et en particulier la touchante affection qu'il avait toujours eue pour sa Très-Sainte Mère. Des auteurs graves et contemporains rapportent qu'au moment de sa mort, on vit cinq roses fleuries qui semblaient s'épanouir sur son visage. Deux sortaient de ses yeux, deux autres de ses oreilles, et une cinquième de sa bouche. Sur celle-ci se trouvait écrit le mot *Maria*, comme pour donner le témoignage évident que c'était une récompense de la fidélité avec laquelle le bienheureux Joscio avait toujours observé la pieuse pratique des pèlerins de Rome. Pendant les sept jours que le corps du vénérable religieux resta exposé, beaucoup de personnages éminents le visitèrent, et parmi eux trois évêques. André, d'Arras, l'un d'entre eux, fit lui-même la cérémonie des funérailles. Plus tard, le touchant miracle des roses fut gravé sur des pierres blanches, placées derrière

le chœur de l'église de Saint-Bertin. On les voyait encore du temps de Gazet, qui en parle dans son Histoire Ecclésiastique des Pays-Bas. Lorsque, en 1619, on institua une fête en l'honneur de ce pieux cénobite, on convint de donner à la chapelle de la Sainte-Vierge les noms de Chapelle de l'Assomption et du bienheureux Joscio. (1)



LE BIENHEUREUX HUGUES, (2)

DE CAMBRAI.

L'an 1164.

On a vu dans la vie de S. Norbert comment cet illustre fondateur de l'ordre de Prémontré était venu à Valenciennes et y rencontra l'évêque de Cambrai, Burchard, avec lequel il avait eu des relations intimes à la cour de l'empereur d'Allemagne. La reconnaissance si touchante de ces deux vertueux amis, l'émotion et les larmes de l'évêque, la vertu et la sainteté de Norbert, la grâce surtout qui agissait fortement sur son cœur, tout avait concouru à déterminer Hugues, le chapelain

(1) On a retrouvé dernièrement, dans l'église de Blarenghem, est-il rapporté à la page 247 du Légendaire de Morinie, un tableau, travaillé par ordre de Joscio d'Allennes, dernier abbé de Saint-Bertin. Il était placé autrefois au-dessus d'un mausolée élevé à la mémoire du bienheureux Joscio par l'abbé Jacques de Condate, qui dirigea la communauté de 1383 à 1407.

(2) Boll. Vita S. Norberti ad VI Junii — Item Raissius p. 20 — Longueval liv. XXIV p. 202.

de Burchard, à s'attacher à l'homme de Dieu qui se présentait à lui. Après l'avoir soigné durant la maladie qu'il fit à Valenciennes, Hugues lui déclara qu'il voulait vivre avec lui. C'était dans ce moment le seul disciple qu'eut S. Norbert pour remplacer les trois premiers qui étaient morts peu de temps auparavant à Valenciennes. En quittant cette ville ils commencèrent à évangéliser ensemble les populations du diocèse de Cambrai, puis ils se rendirent dans diverses contrées de l'Allemagne.

S. Norbert ne négligea rien pour porter Hugues à la perfection du saint état qu'il avait embrassé et pour lui apprendre comment il fallait supporter avec joie toutes les privations. « Il lui apprenait par quelles voies le pécheur revient à Dieu, par quels travaux et quelles œuvres il mérite ses grâces, par quelles vertus il se rend agréable à ses yeux. Il lui parlait de l'humilité qui conduit au ciel, de la simplicité qui y fait pénétrer, de l'obéissance, qui donne la connaissance des choses de Dieu, de la patience qui fait posséder son âme en paix, de la chasteté qui approche de Dieu, de la virginité qui fait marcher avec lui, de la pauvreté enfin par laquelle on possède le royaume des cieux. » Après avoir accompagné S. Norbert dans ses courses apostoliques, Hugues le suivit encore à Reims où ils furent présentés au Pape Callixte II, puis dans la forêt de Coucy où fut établi le siége de l'ordre de Prémontré. C'est là qu'il passa une grande partie de sa vie, occupé de la conduite de ce monastère.

Lorsque, dans la suite, S. Norbert fut nommé archevêque de Magdebourg, le bienheureux Hugues et beaucoup d'autres religieux de son ordre voulurent le suivre afin de travailler auprès de lui. Mais le Saint connut que ce n'était point la volonté de Dieu, et il leur commanda de choisir parmi eux un nouveau supérieur. Il ne dissimula pas le plaisir que lui causerait l'élection de Hugues, dont il appréciait la haute sagesse et les admirables qualités. Les disciples comprirent la pensée de leur maître et la suivirent fidèlement. Dieu permit que Hugues eût dans un songe comme un témoignage que ce choix était conforme à sa volonté. Durant la nuit qui la précéda, il crut voir descendre près de lui Notre Seigneur et S. Norbert qui disait en montrant son disciple à Jésus: « Seigneur, je présente de nouveau à votre majesté très sainte celui qui me fut confié pour vous »

Après la mort de S. Norbert, le bienheureux Hugues, qui était rempli pour lui d'une affection toute filiale, pria Dieu, dans la simplicité de son cœur, de lui donner un témoignage de la miséricorde dont il avait usé envers son serviteur. Cette prière fut exaucée la nuit suivante, S. Norbert lui apparut environné d'une lumiére éclatante et dit à son disciple qu'il jouissait du bonheur du ciel. Le bienheureux Hugues rappela lui-même cette vision; mais il ne dit pas que c'était à lui que Dieu avait accordé cette faveur. « Homme vraiment admirable, continue le Martyrologe de Prémontré, et dont la vie fut ornée de toutes sortes

de vertus, illustrée par des miracles et procura à l'ordre entier une paix et une prospérité de trente cinq ans. » Il mourut en 1164, trente ans après son maître bien aimé S. Norbert, dont il s'appliqua toute la vie à imiter les vertus.



S. GOSSUIN, (1)

SEPTIÈME ABBÉ DU MONASTÈRE D'ANCHIN.

L'an 1166.

L'un des noms les plus illustres que revendiquent à cette époque la religion et la science est celui de S. Gossuin, septième abbé du monastère d'Anchin. Il naquit à Douai, de parents honnêtes, qui prirent soin de son éducation et le formèrent de bonne heure à la pratique des vertus chrétiennes. Un goût extraordinaire pour l'étude se manifesta en lui dès ses plus tendres années, et lui fit faire en peu de temps de rapides progrès. Envoyé à Paris pour suivre les cours de la célèbre université de cette ville, le vertueux jeune homme se fit encore plus remarquer par la parfaite innocence de sa conduite que par l'intelligence avec laquelle il développait les questions les plus difficiles. Le disciple devint bientôt maître à son tour, et de nombreux élèves, attirés autant par l'aimable douceur de ses manières que par l'éclat de la science, vinrent écouter ses leçons.

(1) Boll. IX Oct. — L'Abbaye d'Anchin, par M. Escallier. etc.

Le jeune et religieux professeur avait soin d'aller souvent puiser dans la lecture des livres saints l'esprit de foi et d'humilité, sans lequel l'homme est bien exposé à s'égarer dans les recherches curieuses de la science. Sa piété seule l'eut porté à suivre cette conduite ; la vue des premiers écarts d'Abeilard, qui enseignait en même temps que lui, ne fit qu'accroître encore ce sentiment dans son cœur. Cet homme extraordinaire, que ses talents et ses connaissances auraient pu rendre une des gloires de l'église, s'abandonnait à cet esprit d'orgueil auquel résiste avec peine une âme qui n'est pas profondément religieuse. Stimulé de plus en plus par un subtil amour-propre qui se cache souvent sous les apparences du zèle, il se persuadait que les applaudissements irréfléchis de ses légers et frivoles auditeurs devaient l'emporter sur la critique sage et charitable de ceux qui ont reçu la mission de conserver le dépôt de la vérité. Abeilard préférait la puerile satisfaction de cette popularité d'un jour au plaisir de reconnaître par un noble aveu qu'il s'était trompé ; il soumettait au tribunal de sa raison, élevée sans doute mais bornée et faillible comme toute raison humaine, les dogmes sacrés et les mystères redoutables que la raison ne peut atteindre et devant lesquels elle doit s'incliner.

Gossuin déplorait amèrement ces écarts d'un esprit qui ne savait point reconnaître et respecter les bornes de la science humaine. Il gémissait de voir les doctrines sacrées soumises aux disputes de l'école, comme ces opinions humaines que l'église laisse à la libre discus-

sion des intelligences. Bien souvent ses propres disciples l'excitaient à prendre la parole contre le novateur et à lui montrer la fausseté de son enseignement et sa témérité. Gossuin refusa long-temps d'engager une lutte dont il prévoyait peut-être l'inutilité. L'amour-propre d'Abeilard était trop engagé et sa vertu trop faible pour qu'on pût espérer de lui une retractation humble et sincère. Toutefois afin de montrer à cette jeunesse avide et enthousiaste qui environnait la chaire du sophiste, qu'il n'y a d'enseignement vrai que celui qui est conforme à la doctrine de l'église, il prit la résolution d'attaquer quelques-unes de ses propositions.

Abeilard n'était point accoutumé à la contradiction. Comme tous les savants que l'humble simplicité de la Foi ne guide point, il s'irrita de voir discuter ses opinions, quand il discutait lui-même, avec une imprudente audace, non des opinions mais les dogmes sacrés de la religion. La controverse entre les deux professeurs eut lieu en présence de leurs disciples : Abeilard eut voulu la décliner; il lui semblait honteux d'être obligé de disputer contre un jeune homme qui débutait à peine dans la carrière qu'il parcourait déjà depuis long-temps. Toutefois, sur les instances de ses élèves, il accepta le défi, et Gossuin ayant formulé une proposition contraire à l'une de celles qu'Abeilard avait soutenues précédemment, celui-ci répondit sur-le-champ pour soutenir son opinion, et la défendre. Après cette réplique patiemment écoutée, Gossuin présenta à son adversaire une suite d'arguments

si logiques, si pressants, de déductions si rigoureuses, qu'elles mettaient à nu la faiblesse des raisonnements qu'on lui avait opposés. Sa victoire fut complète et elle lui mérita un véritable triomphe de la part des étudiants qui le ramenèrent au milieu des applaudissements jusqu'à sa demeure. (1)

Ces ovations solennelles et justement méritées n'altérèrent en rien l'humilité de Gossuin; elles lui firent comprendre au contraire, d'une manière plus sensible, les pièges cachés à l'amour propre des hommes de science, qui, au lieu de rechercher la récompense de leurs travaux dans le sentiment du devoir accompli pour Dieu, vont la demander aux stériles applaudissements de la foule. Ce fut surtout alors que la pensée de quitter le monde pour se consacrer à Dieu, qui l'avait déjà plus d'une fois préoccupé, commença à faire une plus profonde impression dans son âme.

Après avoir terminé avec éclat le cours de ses études, S. Gossuin revint à Douai, où son rare mérite le fit nommer presque aussitôt chanoine du chapitre de Saint-Amé. Ce n'était point là, dans les desseins de Dieu, que devait se fixer le brillant philosophe, l'illustre antagoniste d'Abeilard. La providence le destinait à une vie de retraite et de solitude, et

(1) Cette rencontre de Gossuin et d'Abeilard est racontée par le moine Alexandre, contemporain de Gossuin, dans un manuscrit latin du XII[e] siècle, dont l'original, provenant d'Anchin, se trouve à la bibliothèque publique de Douai, n° 813 du catalogue. Voir le savant ouvrage de M. Escallier, sur l'abbaye d'Anchin, page 62 et suivantes.

elle lui inspira la pensée de se rendre à Anchin, dans l'abbaye du Saint-Sauveur, où florissaient la régularité et l'esprit de religion. En recevant le jeune postulant qui se présentait à lui, le vénérable Alvise, alors abbé du monastère, se sentit rempli de joie. Néanmoins afin d'éprouver sa vocation, il lui représenta de la manière la plus frappante tous les sacrifices qu'imposait la vie religieuse, l'abnégation complète qu'elle demandait, et la soumission parfaite qu'elle exigeait de l'esprit et du cœur.

Ces paroles, écoutées par Gossuin avec une grande attention, ne firent qu'augmenter dans son âme le désir qui le portait à embrasser la vie monastique. Toutefois il ne lui fut pas possible de suivre immédiatement cet attrait, et le démon sembla profiter des circonstances qui motivaient ce délai pour presser le pieux jeune homme par toutes sortes de tentations. Il l'attaqua donc de mille manières et n'omit aucune des ruses infernales par lesquelles il a coutume de tromper les hommes. Surtout il chercha à le gagner par cette gloire mondaine, qui s'attache à la science et qui séduit d'autant plus facilement qu'on est moins en garde contre elle. D'un autre côté Gossuin était très-fortement sollicité par Haimeric, l'un de ses premiers maîtres, à aller de nouveau à Paris où son talent ne manquerait point de briller avec éclat. Le jeune savant parut céder à cette proposition et déjà même il faisait avec Haimeric ses dispositions pour le départ, quand celui-ci tomba malade et mourut.

Gossuin crut reconnaître un avertissement du ciel dans cet évènement, qui fit une vive impression sur son esprit. Les sages conseils d'Alvise vinrent le confirmer dans sa résolution, et bientôt, rompant généreusement avec le siècle il se retira avec son frère Bernard au monastère d'Anchin.

Dès les premiers jours de sa consécration au Seigneur, il se montra un digne et fervent religieux, et l'on eut dit qu'il ne se souvenait plus de sa science et de ses triomphes passés que pour s'humilier davantage devant ses frères. Comme toutes les vertus extraordinaires, celle de Gossuin devait être soumise à l'épreuve. Tout-à-coup le jeune novice se sentit attaqué de tentations et de dégoûts. Les exercices de piété qui avaient pour lui autrefois tant de charmes, lui causaient maintenant de l'ennui, et une vague tristesse lui ôtait cette joie intime de l'âme qui avait fait jusque là ses délices. Au milieu des perplexités auxquelles son âme était exposée, il n'oublia point les armes spirituelles que Dieu met entre les mains de ses serviteurs, pour combattre les ennemis du salut. Il se livra malgré ses dégoûts au saint exercice de la prière, et puisa, dans une lecture plus assidue des saintes écritures, des faveurs et des grâces abondantes. En peu de temps il eut recouvré le calme, la paix et le bonheur, pour ne plus les perdre jusqu'à la fin de sa vie.

Son noviciat terminé, Gossuin reçut la prêtrise, et fut choisi bientôt après pour remplir les fonctions de

prieur. Il s'en acquitta avec succès, et développa encore dans la communauté déjà si régulière d'Anchin la discipline religieuse. Sa réputation se répandit rapidement dans les monastères de la contrée, et plusieurs abbés, frappés de son rare mérite, le prièrent de venir chez eux établir parmi leurs religieux une sage réforme. Alvise et Gossuin s'y refusèrent longtemps; mais enfin il fallut céder aux instances pressantes qui leur étaient faites, et l'abbé d'Anchin permit à son sage et vénérable prieur de se rendre successivement à Saint-Crespin et à Saint-Médard de Soissons. « Or, dit un chroniqueur du temps, dans une métaphore mystique, Gossuin après avoir constitué les frères sur les solides fondements de la foi, les renferma dans le cloître quadrangulaire des quatre vertus, la prudence, la justice, la tempérance et la force, soutenue par d'innombrables colonnes d'autres vertus, et plaçant les frères dans le réfectoire, à la table des anges, il les nourrit et les réconforta de la parole divine; et la doctrine de ses discours se répandit au loin, tellement que des étrangers mêmes étaient envoyés pour y puiser des enseignements (1). »

Pendant que Gossuin opérait ces œuvres importantes, les évêques de France s'assemblaient en grand nombre à Sens pour examiner les erreurs d'Abeilard et les condamner. Cet hérésiarque, comme la plupart de ceux qui l'avaient précédé, se retractait momentanément pour continuer bientôt après à

(1) L'abbaye d'Anchin, par M. Escallier, p. 67.

répandre les mêmes erreurs. La sentence des pères du Concile ayant été confirmée par le pape Innocent II, Abeilard fut envoyé au monastère de Saint-Médard de Soissons et confié à Gossuin, qui était encore dans cette communauté. Celui-ci le reçut avec une grande douceur, lui présenta, de la manière la plus propre à le toucher, les raisons qui devaient le déterminer à abandonner ses anciennes doctrines pour vivre désormais tranquille dans l'obéissance si simple et si raisonnable de la foi. Mais il y avait trop longtemps qu'Abeilard écoutait son orgueil et en suivait toutes les inspirations, pour qu'il acceptât sans replique des conseils aussi sages. D'ailleurs il lui répugnait de les recevoir de la bouche d'un homme plus jeune que lui, et regardant dans Gossuin son victorieux antagoniste d'autrefois plutôt que le religieux le plus savant et le plus saint de la contrée, il s'oublia jusqu'à laisser échapper des paroles peu respectueuses. Gossuin toutefois ne se rebuta point, et mêlant à la douceur une sage fermeté, il sut soumettre au joug de la règle commune cette nature rebelle et orgueilleuse.

Cependant ces travaux et ces sollicitudes auxquels venaient se joindre les exercices et les austérités du cloître avaient considérablement affaibli la santé du pieux réformateur. Il craignait d'une part de ne pouvoir achever son œuvre, s'il faisait connaître son état à l'abbé Alvise; de l'autre il sentait que son mal augmentait chaque jour et l'exposait à une

mort assez prochaine. Dieu, pour le récompenser, permit qu'une vision miraculeuse lui rendit une santé dont il faisait un si saint usage. Une nuit donc que les frères étaient allés prendre leur repos, Gossuin resta dans l'église, selon sa coutume, occupé à la prière. Tout-à-coup il fut comme ravi en extase et vit se présenter à ses yeux le saint pape Grégoire le Grand, pour lequel il avait une extrême vénération et dont il lisait habituellement les œuvres. Le pontife semblait tenir dans ses mains un petit vase rempli d'une liqueur qu'il présenta à Gossuin. « Buvez, lui dit-il, ceci vous sera salutaire. Ne craignez pas, cette boisson sera dans votre bouche comme un doux miel et vous serez guéri. » Gossuin prit en effet le remède, puis la vision ayant disparu, il revint de son extase et reprit son oraison, sans plus ressentir la moindre douleur: il était guéri.

Quand Gossuin eut accompli son œuvre à Saint-Médard de Soissons, il se rendit au monastère de Saint-Remi de Reims, dont l'abbé l'avait demandé avec les plus vives instances. De retour à Anchin où Alvise l'avait rappelé pour l'établir prieur claustral, il apprit qu'il était élu abbé, presque en même temps, par les moines de l'abbaye de Saint-Pierre de Chalons-sur-Marne et par ceux de Lobbes. Mais c'était au monastère même d'Anchin que Gossuin devait remplir cette charge importante. Alvise, en effet, ayant été appelé à cette époque à gouverner l'église d'Arras, privée de pasteur par la mort de Lambert de Guines,

tous les religieux d'Anchin choisirent leur sage et digne Prieur pour le remplacer dans la direction de l'abbaye de Saint-Sauveur. (1130.)

Gossuin était alors dans la force de l'âge : à toutes ses brillantes qualités il unissait une expérience consommée dans la conduite des hommes et la connaissance des choses de Dieu. Aussi sa longue administration fut-elle très-heureuse et l'abbaye d'Anchin prospéra-t-elle sous son gouvernement. Tous les religieux avaient pour lui une affection si sincère et un respect si profond, qu'ils s'attachaient à marcher sur ses traces et à pratiquer, à son exemple, toutes les vertus de leur état. Que si quelquefois il était obligé d'adresser un reproche à quelqu'un, il le faisait avec une douce fermeté qui rappelait au devoir sans laisser aucune amertume dans l'âme. Tout dans sa personne était simple et sans affectation, et il inspirait ces dispositions à ses frères. Les étrangers eux-mêmes et les hôtes qu'il recevait parfois étaient traités avec une simplicité qui relevait encore à leurs yeux le mérite de l'abbé; de sorte qu'il était aimé et vénéré de tous ceux qui l'approchaient.

Plusieurs guérisons miraculeuses que Dieu daigna opérer à sa prière augmentèrent encore cette vénération générale. On rapporte qu'un jour de dimanche, tandis qu'il célébrait les divins mystères, dans une chapelle consacrée à S. Jean l'évangéliste, et en présence d'un grand nombre de fidèles, un aveugle bien connu dans la contrée se trouva parmi les assistants

et se tint appuyé sur une petite porte de cet oratoire. Tout-à-coup, au moment où le saint abbé allait répéter pour la troisième fois *Agnus Dei*, l'aveugle élève la voix et s'écrie : « Dieu tout-puissant, assistez-moi, voilà que je vois ! » Il avait en effet recouvré la vue, et tous les spectateurs, joignant leurs voix à la sienne bénissaient le Seigneur qui venait d'opérer une si étonnante merveille. L'humilité de S. Gossuin ne leur permit point de se livrer aux démonstrations de respect que ce miracle les portait à lui rendre : « Dieu, disait-il, fait ses prodiges par qui il lui plait et même par des animaux muets ; c'est lui qui a rendu la vue à cet aveugle. »

Lorsque, en 1148, il se rendit au concile de Reims que présida le pape Eugène III, et dans lequel furent condamnées les erreurs de Gilbert de la Porée, évêque de Poitiers, le Seigneur daigna opérer encore un nouveau et touchant miracle par les mains de son serviteur. Comme l'archevêque de Reims l'avait invité inopinément, et que l'époque fixée pour l'ouverture du concile était très rapprochée, l'abbé n'avait eu que quelques heures pour se préparer à ce long voyage. Les religieux chargés de l'administration temporelle étant absents en ce moment, S. Gossuin se mit en chemin avec deux pièces de petite monnaie seulement. Arrivé auprès des bois du village de Montigny, il donna l'une de ces pièces à un mendiant qui se présenta à lui, et l'autre à un second mendiant qui vint à sa rencontre un peu plus loin. De nouveaux pauvres

arrivèrent encore après ces premiers, et le saint homme, portant la main dans sa bourse, y trouva d'autres pièces qui se multiplièrent ainsi jusqu'à son arrivée à Reims.

Là S. Gossuin rendit ses hommages au souverain Pontife qui, de concert avec Saint Bernard, l'y avait fait appeler, puis il commença, autant que le permettaient ses occupations nouvelles et les circonstances, à suivre les humbles et modestes pratiques de la vie religieuse. Le concile terminé, les autres prélats se retirèrent dans leurs églises ou abbayes, mais l'abbé Gossuin fut retenu auprès du pape, qui le fit entrer dans son conseil privé. Il lui confia vers le même temps la réforme des deux monastères de Saint-Corneille et de Saint-Cyprien de Compiègne, où des religieux d'Anchin furent ensuite envoyés avec de sages instructions que leur donna le digne abbé.

Rentré dans sa communauté, le Bienheureux Gossuin continua de diriger ses frères dans les voies de la perfection. Malgré son grand âge et ses infirmités il se montrait encore le plus fervent et le plus fidèle aux moindres prescriptions de la règle de Saint Benoît. Dans les derniers mois de l'année 1165, il se sentit attaqué d'une fièvre violente dont les accès l'affaiblirent beaucoup en peu de temps. Quand le mal l'empêchait de célébrer les divins mystères, on le voyait se traîner péniblement, appuyé sur les bras de quelques religieux, pour aller recevoir dans la chapelle la sainte communion. Sentant lui-même que sa fin approchait, il s'y prépara de la manière la plus

édifiante. Selon la touchante pratique des abbayes bénédictines, il se fit coucher sur un cilice, au milieu de l'église, en présence de tous ses enfants réunis autour de lui; puis le vénérable Hugues, abbé de St-Amand lui administra l'Extrême-Onction. Adressant ensuite la parole à ses disciples, il leur représenta les avantages précieux de la paix et de la concorde, à laquelle il les engageait, d'être toujours fidèles. Il les exhorta pareillement à la pratique des vertus qui font le parfait religieux, l'humilité, la chasteté, la charité et la miséricorde envers les pauvres. Il ajouta à ces exhortations les avis les plus sages pour le choix de son successeur, afin que tout se fit selon les règles de l'ordre et dans la plus grande tranquillité.

Reconduit dans sa cellule après cette cérémonie, qui arracha des larmes de tous les yeux, le saint vieillard se fit lire la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, pendant que, les regards fixés sur un crucifix, il laissait aller son âme à tous les sentiments pieux qu'excitait en elle cette lecture. Le jour qui précéda sa mort, il demanda à être placé de nouveau sur le cilice. Comme il ne pouvait plus parler, on le vit lever les yeux et les mains vers le ciel, quand, dans la lecture de la passion, on arriva à ces mots: « Mon père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite, » voulant témoigner ainsi qu'il s'unissait intimement à ce sentiment de l'âme adorable du Sauveur.

Ce fut le samedi, neuvième jour d'octobre de l'an

1165, que le vénérable Gossuin rendit l'esprit, au moment où arrivaient de toutes parts au monastère d'Anchin des nobles et des prélats pour la fête anniversaire de la dédicace de l'abbaye. La plupart d'entre eux furent témoins de cette mort édifiante, qui fit sur leurs cœurs la plus salutaire impression.

«Le corps du saint abbé, continue l'auteur de l'histoire d'Anchin, ayant été lavé, puis revêtu de la coule monachale et par dessus d'ornements sacerdotaux tout blancs, fut porté à l'église, au milieu de chants lugubres, et déposé au milieu du chœur des chantres, afin qu'il fut en évidence et que chacun pût le contempler. Il ne portait aucune trace de la mort, et on aurait dit qu'il était seulement endormi dans un paisible sommeil. Sa face, découverte et blanche comme ses vêtements, était calme, et une auréole sacrée semblait l'illuminer et répandre un charme divin sur tout ce petit corps. Il serait difficile de dire le nombre des fidèles et des frères qui se pressaient pour baiser ses pieds et ses mains vénérables. Il fut enseveli à droite du presbytère de la basilique de la Bienheureuse Vierge Marie mère de Dieu, dans le mur, tout près de l'endroit où il avait coutume, pendant sa vie, de venir chaque jour prier à genoux et prosterné. Voici la traduction de l'épitaphe qui fut gravée sur son tombeau : »

« *Dans cette petite urne est enfermé un homme de haut mérite, de vaste renommée, et de profonds desseins;*

(1) L'Abbaye d'Anchin, par M. Escallier, page 94.

vrai dans sa foi, ferme dans son espoir, d'une charité ardente, humble d'esprit, prudent de langage, de main large et bénigne. C'était Marthe pour l'action, et Marie pour son amour de la parole de Dieu. C'était Lia pour la fécondité, Rachel pour la méditation, Jacob pour le discernement des esprits, Moïse pour l'oraison continuelle, Phinée pour la lutte contre le mal. O Gossuin, le neuvième d'Octobre, qui fut ton dernier jour, te rangea parmi les neuf ordres suprêmes des Bienheureux, et nous qui gardons tes cendres ici-bas, nous trouvons un patron dans celui que Dieu nous avait donné pour père. »



S. THOMAS DE CANTORBERY, MARTYR (1).

SON APPARITION DANS LES DIOCÈSES DE CAMBRAI ET D'ARRAS.

L'an 1170.

Le nom de S. Thomas de Cantorbery, qui de courtisan frivole et mondain devint un saint archevêque, et mérita, par son inébranlable fermeté à défendre les droits et les libertés de l'église, de répandre son sang pour elle, est encore un de ceux qui doivent trouver une place dans ce recueil. Ce nom, en effet, rappelle des souvenirs consolants pour la piété dans ces contrées que le pontife exilé a long-temps parcourues, et où il a laissé des souvenirs multipliés de son passage.

(1) Surius, XXIX Dec. — Raissius, ibidem etc.

S. Thomas naquit à Londres en 1117 d'une famille puissante et religieuse. Sa première éducation fut cultivée avec soin; plus tard il suivit avec distinction les cours publics dans les universités d'Oxford et de Paris et se rendit capable de remplir un jour les charges les plus importantes. Nommé d'abord juge de la police de Londres, il fut peu de temps après élevé à la dignité de chancelier. Le roi Henri II, qui lui témoignait une grande confiance, songea à le faire placer sur le siège archiépiscopal de Cantorbery, dans l'espérance de trouver en lui un prélat facile, qui se soumettrait sans résistance à ses volontés capricieuses. La conduite de S. Thomas Becket avait pu donner accès à cette pensée dans l'esprit du monarque ; mais la grâce de l'ordination changea entièrement l'ancien courtisan, qui devint tout à la fois le modèle de son clergé et le défenseur intrépide de ses libertés. Les calculs du roi d'Angleterre étaient trompés: aussi, ne trouvant point dans le prélat de son choix la facile condescendance à ses volontés qu'il en attendait, il le condamna à l'exil. Le Saint s'étant mis en mer aussitôt débarqua à Gravelines, ville nouvellement bâtie par Thierry d'Alsace, et d'où il se rendit au monastère des Bénédictines de Bourbourg. On conserva long-temps dans cette abbaye un calice en or que l'on tenait de ce saint prélat. De là il se rendit au monastère de Clairmarets, puis au vieux moustier de S. Mommelin, où les religieux le reçurent avec tous les témoignages de la joie la plus sincère. Godescalc, abbé de St.-Bertin, pria aussi

le saint d'honorer sa communauté de sa présence. Le pontife exilé se rendit à cette demande et il paraît probable qu'il passa quelque temps dans cette maison l'une de celles qui obtinrent le plus de reliques du saint évêque après qu'il eut été martyrisé. On y trouvait un morceau de son crâne, de sa cervelle, de sa barbe, de ses cheveux et plusieurs parcelles de ses os. S. Thomas visita aussi le monastère d'Anchin, et y laissa, en souvenir de son passage, plusieurs ornemens comme une chasuble, une dalmatique, une petite tunique et une chape de couleur verte. A Marchiennes il donna aussi divers objets qui ont été depuis conservés avec le plus profond respect, comme une palle et une croix ornée de perles et de reliques. De plus, on voyait dans la bibliothêque de cette abbaye un pontifical qui avait appartenu au saint archevêque (1).

Une inscription en caractères anciens, qu'on voyait autrefois à l'autel de S. Antoine à Arras, indiquerait que S. Thomas se rendit aussi en cette ville. Elle était conçue en ces termes: « Icy saint Thomas célébra messe certainement » A côté se trouvait retracée l'histoire de son martyre. Il y avait aussi dans cette même ville, près de l'église de Ste.-Marie Magdeleine la *fontaine de S. Thomas*, dont les eaux étaient salutaires aux

(1) Parmi les manuscrits de la bibliothêque de Douai, on trouve, n° 94, un *Pontifical*, sur le premier feuillet duquel on lit ces mots écrits de la main d'un bibliothécaire de l'abbaye de Marchiennes. « *Pontificale hoc ad usum ecclesiarum anglicarum recepisse nos à S. Thomâ Cantuariensi traditione constanti habemus.*

personnes attaquées de la fièvre. De plus on conserva long-temps dans l'église de S. Vaast d'Arras un calice en or pur, dont le saint s'était servi, dit-on, en célébrant les divins mystères.

Dans le monastère de S. Josse-au-Bois, plus connu dans la suite sous le nom de Dammartin, on conservait le rochet dont le saint archevêque était revêtu quand il fut mis à mort par les satellites d'Henri II, roi d'Angleterre. Plus d'une fois, dit Raissius, il me fut donné de le vénérer, de le toucher et de le baiser malgré mon indignité. Plusieurs miracles, en différents temps, ont été opérés auprès de ces insignes reliques. Les Anglais de Douai avaient aussi dans le trésor de leur chapelle la plus grande partie du cilice du saint archevêque. Elle leur fut apportée par un prêtre anglais qui, au moment de la persécution suscitée par Elisabeth et ses successeurs, l'enleva d'une église de peur qu'elle ne fut profanée par les mains des impies et des hérétiques. Il la donna à la maison de Douai, et l'évêque d'Arras, Herman Orteberg, en reconnut l'authenticité dans l'année 1623.

Après avoir visité différentes abbayes de la Flandre et particulièrement celle de Dixmude, S. Thomas arriva au monastère d'Auchy-les-Moines près d'Hesdin. Les religieux de ce monastère ont toujours témoigné le plus profond respect pour l'oratoire de leur abbé, dans lequel on croit, d'après une ancienne tradition, que le saint célébra les divins mystères. A Blangy, où il alla ensuite, on conservait un anneau d'or dans lequel était enchassée une grande pierre de topaze.

Le saint parut aussi dans le lieu appelé La Motte-au-Bois, sur le territoire de Cassel. Dans cette ville même on voyait un autel dédié au saint martyr et dans lequel étaient renfermées plusieurs de ses reliques. Peut-être ce monument fut-il érigé pour rappeler le passage du pontife persécuté.

Bien que les auteurs ne signalent point la ville de Lille, cependant on regarde comme certain que S. Thomas y séjourna. Aujourd'hui encore on voit sur la facade de la maison n° 8, dans la rue d'Angleterre cette inscription : « *Sancto Thomæ Cantuariensi hujus œdis quondam hospiti sit laus, honor et gloria.* Louange, honneur et gloire à S. Thomas de Cantorbery, autrefois l'hôte de cette maison. « L'église de Beaucamps-en-Weppes gardait l'écuelle de bois que le saint voyageur avait reçue des mains d'un paysan pour étancher sa soif. » Les religieux de S. Nicolas-des-Près, à Tournai, conservaient aussi pieusement le souvenir du passage de S. Thomas, et nous trouvons dans l'ouvrage de M. le Maistre d'Anstaing, intitulé: Recherches sur l'église de Notre-Dame de Tournai T. I p. 261, ces détails dignes d'être cités. « On voyait autrefois, dit-il, dans la cathédrale de Tournai une chapelle dédiée à S. Thomas de Cantorbery; elle était placée entre le cinquième entre-colonnement et fort ancienne, puisqu'elle fut fondée en 1171 par Bauduin Hamdis, Arnold de Gand et Guillaume de Vacques, avec trois chapelains de hautes formes qui y disaient la messe tous les jours. On vénérait beaucoup à Tournai la mémoire de l'illustre archevêque de Cantorbery, qui avait été accueilli pen-

dant son exil dans l'abbaye de St.-Médard, et que l'évêque Etienne appelle dans ses lettres son maître et son ami, *olim dominum et amicum*. Les verrières de cette chapelle représentaient en peintures antiques le martyre de ce courageux défenseur de la liberté de l'église, et sa fête se célébrait solennellement le 29 décembre de chaque année. » « Le vestiaire de la cathédrale, continue toujours le savant auteur que nous venons de citer, renferme entre autres ornements précieux la chasuble de saint Thomas de Cantorbery, qui laissa ce vêtement à l'abbaye de St.-Médard, pour la remercier de l'hospitalité qu'il y avait reçue. Cette pièce est fort curieuse à cause du souvenir qu'elle rappelle. L'historien Cousin qui dit l'avoir vue en 1608, en fait ainsi la description. « Ce chasuble resent bien son antiquité tant en l'étoffe qu'en la façon, car il est de soye brun rouge plus épais et plus fort que satin ou choses semblables, tissu à la manière des plus fines toiles de nostre temps; sa façon est aultre que celle du chasuble de nostre siècle, en ce qu'il est aussi long aux deux cotés, que par derrière, sans aucune ouverture que par dessus pour faire passer la teste; rond tout à l'entour plus bas, comme serait une robe sans manche, sans ouvertures de manches, et sans collet; ainsi clos par devant, derrière et par les cotés, tellement que pour se servir des mains et des bras, il faut retrousser le chasuble par dessus les bras. Les offrois de la croix du dict chasuble ne sont que de la largeur de trois doigts ou environ, tissus, du fil d'argent ou d'or, car la couleur est fort passée. Si y a une bande de même ouvrage mais plus

étroite par bas tout autour: bref il y a une croix devant et derrière qui remonste aux espaules. (1) »

Tels sont les souvenirs qui se rattachent dans ces contrées à l'illustre exilé de Cantorbery. On sait que rappelé plus tard sur son siège par des assurances fallacieuses et perfides, le courageux archevêque continua de diriger sagement son peuple et de défendre les droits de son église, jusqu'au jour où des misérables vinrent l'assassiner lâchement dans sa cathédrale, le 29 décembre de l'année 1170.

« C'est une loi établie, dit Bossuet dans son panegyrique de S. Thomas de Cantorbery, que l'église ne peut jouir d'aucun avantage qui ne lui coûte la mort de ses enfants, et que, pour affermir ses droits, il faut qu'elle répande du sang. . . Elle devait du sang à l'affermissement de son autorité, comme elle en avait donné à l'établissement de sa doctrine ; et ainsi ; la discipline, aussi bien que la foi de l'église a dû avoir des martyrs. C'est pour cette cause que notre glorieux saint a donné sa vie. Nous avons honoré, ces derniers jours, le premier martyr de la foi ; (S. Etienne) aujourd'hui nous célébrons le triomphe du premier martyr de la discipline. »

---

(1) Cousin. Histoire de Tournay. II partie, chap.

LE BIENHEUREUX BERNARD, (1)

SURNOMMÉ LE PÉNITENT.

L'an 1182.

La fausse délicatesse du siècle s'est plus d'une fois récriée contre les austérités et les mortifications extraordinaires de quelques saints. Elle n'a pas voulu comprendre que ces exemples, si capables de confondre notre mollesse et notre lâcheté dans le service de Dieu, sont inspirés par ce Dieu lui même, à des âmes courageuses et héroïques, afin de nous montrer ce que peut sa grâce dans les cœurs et de nous porter à faire quelque violence à nos passions et à nos vices en voyant les saints leur livrer une guerre si acharnée. C'est là la grande instruction qu'il veut que nous retirions de ces exemples plus admirables qu'imitables. C'est le fruit que nous devons recueillir en particulier de la vie du Bienheureux Bernard-le-Pénitent.

Il naquit en Provence, dans le diocèse de Maguelone, dont le siège fut plus tard transféré à Montpellier, On ne connaît ni sa famille, ni l'éducation qu'il reçut, ni même les fautes pour lesquelles il se soumit à une pénitence si longue et si rigoureuse. La lettre qu'il demanda à son évêque, avant de la commencer, n'entre dans aucun détail; voici en quels termes elle est conçue : « Jean, par la grâce de Dieu, évêque de Maguelone, à tous les pasteurs et tous les fidèles de l'église

(1) Boll. XIX apr.

catholique, salut éternel dans le Seigneur. Qu'il soit connu à vous tous, qu'en expiation des crimes horribles par lui commis, nous avons infligé à Bernard, le porteur de ces présentes lettres, la pénitence ici mentionnée : qu'il marche pieds nus pendant sept ans, qu'il ne porte point de chemise tous les jours de sa vie, qu'il jeûne, comme en carême, durant les quarante jours qui précèdent la naissance du Sauveur, qu'il s'abstiennne de viande ou de graisse le mercredi de chaque semaine et ne prenne le vendredi qu'un peu de pain et de vin. Quant aux vendredis de carême et des quatre-temps, qu'il ne boive que de l'eau, et que tous les samedis, excepté aux jours solennels ou bien quand sa santé l'exigera, il s'abstienne de viande et de graisse. C'est pourquoi nous conjurons avec prière votre clémence en Jésus-Christ, que, pour la rédemption de vos âmes et dans un esprit de miséricorde, vous donniez à ce très pauvre pénitent les vêtements et les aliments nécessaires, que vous l'aidiez de vos prières, et que vous relâchiez quelque chose de sa pénitence, si vous le jugez bon. Donné à Maguelone, l'an de l'incarnation du Seigneur 1170, au mois d'octobre. A valoir pour sept ans seulement. »

Cette lettre, comme on le voit, n'explique point quels sont les crimes pour lesquels Bernard demanda une si rigoureuse pénitence. Peut-être n'était-il coupable que des fautes assez ordinaires aux jeunes-gens de son âge et que ce fut par une inspiration du ciel qu'il embrassa cette vie de travaux et d'austérités pour l'édification des peuples. Peut-être

Aussi avait-il commis un meurtre dans une sédition, comme quelques auteurs semblent le croire. L'historien contemporain de sa vie partage cette opinion. « Pour moi, dit-il, je crois que le Bienheureux Bernard, à l'exemple d'autres pénitents, crut qu'il lui était bon de quitter son pays par amour pour Dieu, et qu'il demanda lui-même que ses péchés, toujours horribles aux yeux des saints, fussent déclarés tels aux yeux du monde entier. J'ai cherché, ajoute-il, à connaître la vérité sur ce fait, j'ai interrogé des personnes qui connaissaient son père et sa mère, et je n'ai jamais pu savoir qu'on lui eut reproché d'autre crime, sinon d'avoir, dans une sédition à laquelle il prit part avec plusieurs personnes considérables, assassiné un gouverneur qui s'était rendu odieux par ses exactions et les tributs excessifs qu'il imposait. »

Muni de la lettre de son évêque et le corps chargé de cercles de fer, selon la coutume des grands pénitents de cette époque, le Bienheureux Bernard commença sa vie de pèlerinages, de fatigues et de pénitences extraordinaires. Trois fois il alla à Jérusalem répandre des larmes auprès du tombeau du Sauveur. De là, il se transporta dans les Indes, pour y demander la protection de S. Thomas, apôtre, qui le premier prêcha la foi dans ces immenses contrées. On le voit encore paraître successivement dans d'autres pays, laissant partout sur son passage la bonne odeur des vertus de Jésus-Christ. Qui pourrait exprimer tout ce qu'il eut à souffrir de la faim, de la soif, du froid et de la nudité durant ces voyages?

L'illustre pénitent étant arrivé à St-Omer, comprit par une lumière intérieure qu'il devait s'arrêter dans cette ville et s'y fixer. Il accepta donc la petite maison que lui offrit un vertueux habitant appelé Guillaume. Cette demeure était voisine de l'abbaye de St-Bertin, et elle donnait à Bernard le moyen d'aller rendre à Dieu ses hommages presque à toutes les heures du jour et de la nuit. Toujours il arrivait l'un des premiers aux matines que chantaient les religieux du monastère, durant la nuit : de là il se rendait à la basilique de Saint-Omer où commençait alors l'office, et enfin à l'église de la paroisse, vers les premières heures du jour. Il avait les pieds et les jambes nus, même dans les froids les plus rigoureux. «J'ai appris, continue le biographe du saint, par le témoignage d'hommes et de femmes remplis de religion, que souvent, dans les plus durs hivers, il se tenait debout, les pieds nus sur la terre nue et froide, pendant un temps considérable. Il laissait quelquefois la peau de ses pieds attachée à la terre par la gelée. Et comme le froid excessif faisait dans ses pieds de grandes crevasses, il y apportait remède lui-même de cette manière : il se retirait la nuit dans un coin de son étroite demeure, brûlait avec une torche les déchirures de la chair et y faisait couler un peu de cire. »

Ces austérités extraordinaires ne pouvaient encore suffire à l'esprit de pénitence qui animait le Bienheureux Bernard. Il en était tellement avide qu'il savait en rencontrer partout et pour toutes les heures du jour et de la nuit. Après quelques instants de sommeil

sur une couverture qui cachait des pierres grosses et aiguës, il se levait pour la prière. Aussitôt qu'elle était terminée, le pénitent se livrait à toutes sortes d'œuvres de charité et de religion. Il prenait soin des malades et des malheureux, veillait à la propreté des églises, non seulement à l'intérieur mais aussi à l'extérieur, ramassant les pierres qu'il rencontrait autour de la maison de Dieu et les portant plus loin ou quelquefois sous sa couche. Pauvre et dénué de tout, il recevait du monastère de Saint-Bertin les choses nécessaires à la vie, et les partageait aussitôt avec les pauvres pour lesquels il était rempli de la plus affectueuse compassion. Au milieu de ces mortifications effrayantes le visage du Bienheureux Bernard était toujours rayonnant de joie et de bonheur, et il suffisait de le voir pour reconnaître que la grâce de Jésus-Christ surabondait dans son âme. Aussi ce nom sacré était-il sans cesse sur ses lèvres, et souvent il le faisait retentir aux oreilles de ceux qu'il rencontrait. Une parole qui lui était aussi très-familière et qu'il adressait à la plupart des personnes qui l'arrêtaient est celle-ci : « Que Dieu nous accorde une bonne fin. »

Ce saint homme, qui avait déjà fait tant de choses pour Dieu, demanda plus tard à l'abbé de Saint-Bertin l'habit de son ordre et l'entrée dans son monastère. Tous les religieux se réjouirent à la pensée d'avoir pour frère un homme dont la sainteté faisait l'édification de tout le pays, et par les prières duquel on obtenait du ciel des miracles. En effet, même avant sa mort, Bernard-le-pénitent opérait des prodi-

ges, que malgré toute son humilité il ne pouvait dérober à la connaissance du public. Un incendie violent éteint par un signe de croix, une grande plaie à la jambe guérie de la même manière, une enfant noyée retrouvant la vie entre ses mains quand il l'eut placée sur un autel, et beaucoup d'autres faits semblables lui sont attribués par les historiens du temps. L'esprit de prophétie se manifesta aussi en lui dans plusieurs circonstances et surtout dans les derniers jours de sa vie. Etant sur son lit de mort, au milieu de ses frères réunis, il guérit encore en le touchant un petit enfant qu'on lui apporta dans un état désespéré. L'admirable pénitent remit quelques moments après sa belle âme à son créateur, et alla recevoir dans le ciel la récompense de ses mortifications et de toutes ses autres bonnes œuvres.

A peine sa mort fut-elle connue que, de toutes parts, on accourut auprès de sa dépouille mortelle pour voir encore une fois ce saint personnage qui avait fait l'édification et l'admiration de toute la contrée pendant bien des années. Tous à l'envi demandaient ou plutôt enlevaient un morceau de ses habits ou quelque objet qui eut été à son usage. Les religieux, au milieu de cette foule qui se renouvelait sans cesse, ne pouvaient ni remplir leurs fonctions, ni procéder à la cérémonie des funérailles. Quelques guérisons extraordinaires opérées dans ce moment vinrent encore ajouter à l'enthousiasme du peuple, qui ne pouvait se lasser de contempler ce pénitent devenu un grand saint et l'un de ses patrons dans le ciel. Les religieux de Saint-Bertin ne

purent inhumer le corps de l'homme de Dieu qu'avec peine, à cause de la foule que l'on ne savait comment contenir. Ils ôtèrent les instrumens de pénitence, qui étaient sur son corps, comme le cilice, la cuirasse de fer et les chaînes de fer; puis, après avoir lavé avec respect ses membres qui exhalaient une odeur suave, ils l'ensevelirent dans le monastère.

L'historien de la vie du Bienheureux Bernard qui est témoin oculaire de presque tous les faits qu'il rapporte, cite avec détail un grand nombre de guérisons miraculeuses qui eurent lieu après sa mort. Plusieurs aveugles et beaucoup de malades à St-Omer, un hydropique et une aveugle de Fauquemberg, à Bergues un enfant infirme, à Cassel une petite fille aveugle et un estropié appelé Gérard, à Arques une femme infirme, à Furnes un homme malade depuis deux ans, à Bourbourg une femme qui souffrait horriblement dans les oreilles à cause d'un insecte qui y avait pénétré, furent guéris en se recommandant aux prières du nouveau patron de la Morinie. D'autres guérisons, également attestées par des témoins oculaires et rapportées avec détail, eurent lieu aussi dans les localités suivantes, Drinckam, Terdeghem, St.-Pol, Blaringhem près de Cassel, Vissant au nord de Boulogne, Helchy, près de cette même ville, Calais, Bailleul, Aire, Furnes, Messines, Fécamp en Normandie et Utrecht en Hollande. On faisait autrefois, dans l'abbaye de St-Bertin, un office propre du Bienheureux Bernard, le 19 avril, jour anniversaire de sa mort. Son nom se trouve dans presque tous les martyrologes, et plusieurs lui donnent la qua-

lité de saint. Son corps, levé de terre en 1208, fut déposé dans un monument sur lequel avaient été gravés ces deux vers léonins :

Formam virtutis tegit hic lapis atque salutis :
Virtus Bernardi redolet cunctis vice nardi.

«Cette pierre cache un modèle de vertu et de sanctification: La vertu de Bernard est pour tous comme un parfum.»

« Si nous avons échappé au naufrage, dit Tertullien, ne nous exposons plus au danger. Quand des navigateurs ont fait naufrage sur la mer, ils disent presque toujours adieu à leur vaisseau et à la mer, et se souvenant du péril auquel ils ont été exposés, ils ne cessent de remercier le Seigneur du grand bienfait de leur délivrance et du salut qu'il leur a accordé. Ah! combien je loue la crainte, combien j'estime la timide modestie de ceux qui agissent ainsi et qui redoutent d'abuser de la miséricorde de Dieu envers eux. Cette sage prudence leur fait éviter de retomber dans un péril qu'ils ont appris à craindre. (1) » Tous les saints pénitents ont mis en pratique cet avis salutaire ; il ont fui avec horreur ce qui avait été pour eux une occasion de péché, afin d'éviter un nouveau naufrage qui est souvent presque irréparable.

---

(1) Tert. op. De Pœnitentiâ

LE BIENHEUREUX GILBERT, (1)

ABBÉ DU MONASTÈRE DE SAINT-JEAN, A VALENCIENNES.

L'an 1185.

De nombreuses et éminentes vertus, des persécutions longues et opiniâtres, une patience à toute épreuve, et enfin une mort précieuse devant le Seigneur, tels sont les titres qui recommandent à notre souvenir la mémoire du bienheureux Gilbert, deuxième abbé du monastère de Saint-Jean à Valenciennes.

Son père s'appelait Osbert, sa mère Godine; tous deux vivaient chrétiennement et inspirèrent de bonne heure à leur enfant les dispositions saintes dont ils étaient remplis. La sagesse se développa en lui avec les années, et il devint bientôt un jeune homme remarquable par toutes les belles qualités du cœur et plus encore par les vertus du chrétien. Dieu, qui voulait en faire un digne ministre de ses autels, lui inspira le désir d'embrasser la vie religieuse. Gilbert se rendit à cette voix du ciel: il fut admis au monastère de Saint-Crespin-en-Chaie, à Soissons, où l'on suivait avec fidélité la règle de Saint-Augustin.

La vertu du jeune novice frappa vivement l'abbé Roger, qui lui-même était un personnage d'une vertu peu ordinaire. Il conçut pour son disciple une estime et une

(1) Camer. Christ., p. 265. — Raissius, XXI Aug. — Hist. de Valenciennes, par D'Outreman, p. 435.

affection qu'il manifestait volontiers en toute occasion. Au moment où le fervent religieux bénissait la divine Providence de lui avoir ménagé une position si tranquille, dans laquelle il n'avait qu'à songer au salut de son âme, il apprit qu'on l'avait choisi pour être abbé du monastère de Saint-Jean de Valenciennes. En effet, « après la mort de Clarembaud, qui trépassa en 1141, dit D'Outreman, Renier de Trith, Pair du chasteau de Valenciennes, grandement affectionné au bien de ceste maison, requit Samson, archevêque de Reims, qu'il luy plust pourvoir ceste nouvelle bergerie de quelque saint et vertueux pasteur. Et il leur envoya le bienheureux Gilbert. (1) »

Celui-ci amena avec lui plusieurs religieux du monastère qu'il quittait, et l'un des premiers actes de son administration fut d'affilier sa communauté à celle d'Arrouaise, en Artois, laquelle prenait alors un très-grand développement. Peu de temps après, l'illustre S. Bernard, le thaumaturge de son siècle, passait par Valenciennes à son retour d'Allemagne. (1147) Ce fut dans la pieuse communauté de Saint-Jean qu'il reçut l'hospitalité, c'est dans l'église de cette abbaye qu'il célébra les divins mystères et qu'il opéra en partie les guérisons extraordinaires qui

(1) D'Outreman ajoute ici qu'il y avait autrefois une vie du B. Gilbert, écrite en vers; mais qui est perdue. De Guise l'avait lue et en rapporte des morceaux dans ses écrits. Elle commençait par ces deux vers:

Claruit expertus populo noster Gilebertus,
Osberto natus, Godinâ matre relatus.

ont signalé son passage dans cette ville. La présence de ce grand saint et les merveilles qu'il opérait développèrent encore dans le cœur du bienheureux Gilbert et de ses disciples, l'esprit de ferveur dont ils étaient remplis. La persécution devait aussi mettre à l'épreuve leur vertu et leur courage.

En effet, après avoir réparé avec peine les dégâts causés par un incendie qui dévora le vieux château de Valenciennes et le monastère de Saint-Jean qui se trouvait renfermé dans son enceinte ; après avoir subi pendant deux ans la présence et les incessantes tracasseries d'un religieux, qui était parvenu à supposer de fausses bulles et à se faire recevoir pour abbé, Gilbert eut à s'opposer à une mesure injuste et arbitraire de Bauduin IV, comte de Hainaut, qui voulait s'emparer du monastère pour y bâtir un château. Le digne abbé, fort de son droit, refusa d'obtempérer à cet ordre. Prières, promesses, menaces, rien ne put le fléchir. Furieux de cette résistance inattendue, Bauduin chassa tous les religieux du monastère, condamna Gilbert à l'exil et ordonna même, quelque moments après, de le tuer en quelque lieu qu'on le rencontrât.

Gilbert avait déjà quitté les terres du comte quand cet arrêt de mort fut porté contre lui. Il s'était mis en chemin pour aller à Rome exposer au Souverain Pontife les difficultés de sa position et demander le secours de ses conseils. De là il se rendit en Angleterre, sans que l'on sache bien les motifs qui le déterminèrent à faire ce voyage. Peut-être voulut-il aller fortifier son courage auprès du tombeau de S. Thomas de Cantor-

bery, qui peu d'années auparavant avait noblement défendu les libertés de son église, et répandu généreusement son sang pour elle. Le sang de ce nouveau martyr inspira une noble énergie au bienheureux Gilbert, qui demanda à Dieu que, par les mérites du saint archevêque de Cantorbery, lui et les siens eussent toujours assez de constance pour lutter contre les prétentions injustes et les violences arbitraires des grands. Après ce pieux pèlerinage, dans lequel il avait goûté de grandes consolations, le vénérable abbé revint secrètement dans le Hainaut et visita quelques-uns de ses anciens religieux, qui gémissaient amèrement sur le malheureux état auquel ils étaient tous réduits. Il leur rendit le courage et leur fit espérer des jours meilleurs. De là il se rendit à l'abbaye d'Arrouaise; qui était la principale de son ordre, et où il n'eut pas de peine à expliquer et à faire reconnaître la légitimité de ses actes et la sagesse de sa conduite.

Sur ces entrefaites, le comte de Hainaut fut frappé d'une grave maladie dont il ne devait point guérir. Quelques-uns de ses parents et de ses amis lui conseillèrent de rappeler l'abbé de Saint-Jean et ses religieux. Cette demande leur fut accordée; mais bientôt après, un nouvel arrêt d'exil fut porté contre l'homme de Dieu. Le jour même de Pâques, au moment où l'on célébrait les touchants offices de cette solennité, Bauduin et son épouse faisaient savoir à l'abbé Gilbert qu'il eût à quitter immédiatement, non-seulement la ville de Valenciennes; mais encore toute la province de Hainaut. Ainsi à la joie succéda la tristesse dans la

communauté de Saint-Jean, et les religieux, obligés de rester seuls, ne purent, sans répandre des larmes, voir s'éloigner d'eux celui dont les conseils et l'expérience leur étaient si nécessaires... Dès ce moment tous se mirent en prière pour qu'il plût à Dieu de leur rendre au plus tôt leur guide et leur père. Ces vœux furent exaucés. Gilbert, après avoir supporté pendant quelque temps encore cette injuste persécution, rentra dans sa chère communauté, qu'il gouverna jusqu'en l'année 1185. Il mourut cette même année avec la réputation d'un saint. On grava ce vers sur la pierre de son tombeau :

Sanctus Gilbertus, lustris qui præfuit octo.
Saint Gilbert, qui gouverna l'espace de quarante ans.



S. DRUON, RECLUS, (1)

PATRON DE SEBOURG, PRÈS DE VALENCIENNES.

L'an 1186.

A toutes les époques et dans tous les pays du monde Dieu s'est plu à manifester la vérité de cette parole de S. Paul: « Parmi ceux qui ont été appelés à la foi, il y a peu de sages selon la chair, peu de puissants, peu de nobles. Dieu a choisi les moins sages selon le monde pour confondre les sages, il a choisi les faibles selon le monde pour confondre les puissants, et il a choisi les plus vils et les plus méprisables selon le

(1) Boll. XVI apr.- Abrégé de la vie et des miracles de S, Druon. Lille 1850. etc.

monde et ce qui n'était rien pour détruire ce qu'il y a de plus grand. (1) » Ainsi Dieu humilie l'orgueil des hommes par le spectacle des plus admirables vertus dans les conditions les plus viles en apparence. Ainsi il permet souvent que ceux qui sur la terre n'ont été connus que de lui et de ses anges, acquièrent une gloire qui ne finira jamais. Déjà plus d'une fois nous avons eu occasion d'admirer ces témoignages de sa puissance et de sa bonté envers les pauvres et les petits de ce monde : un des exemples les plus touchants en ce genre est celui que présente la vie de S. Druon. Pèlerin et reclus, il a servi fidèlement le Seigneur dans les fatigues et les privations des voyages, comme dans les austérités et les contemplations de la cellule ; et ainsi par une vie entière d'expiation et de sacrifice, que le monde ne saurait comprendre, il a attiré d'abondantes bénédictions sur les peuples de ces contrées.

S. Druon naquit vers l'an 1118 dans le village d'Epinoy près de Carvin, dans l'Artois. Ce village était alors dans le diocèse de Tournai, il appartient aujourd'hui à celui d'Arras. Ses parens étaient très-riches et très-puissants dans le pays ; quelques auteurs ont même donné à son père le nom de seigneur d'Epinoy. L'enfant n'eut point le bonheur de le connaître ; il le perdit avant que de naître, et sa mère elle même mourut en lui donnant le jour. S. Druon fut ainsi orphelin en naissant et laissé entre les mains de ses proches qui veillèrent avec soin sur son enfance. Ce ne fut qu'à l'âge de dix ans qu'il connut, par quelques paroles

(1) I Epist. ad Corinth. cap. I ℣ 26, 27, 28.

échappées à une personne de sa famille, les circonstances douloureuses qui avaient précédé et accompagné sa naissance. Elles firent une grande impression sur son âme bonne et sensible ; souvent même on le voyait répandre des pleurs en abondance au souvenir de sa mère, qu'il n'avait point connue, mais dont on lui avait rapporté les douleurs. Son innocente simplicité le portait alors à se retirer à l'écart pour demander à Dieu, comme il disait, le pardon de cette faute, qu'il se reprochait avec larmes. Les heureuses dispositions de S. Druon le portèrent à fuir, dès ses plus tendres années, les jeux ordinaires des enfants de son âge. Déjà il aimait la solitude, la prière et les pratiques de piété. Dès lors aussi il évitait tous les dangers que pouvait courir son innocence, et s'appliquait avec un soin extrême à se conserver pur aux yeux du Seigneur. « Ainsi il croissait en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes .» Il était encore assez jeune quand il embrassa le genre de vie extraordinaire auquel le ciel l'appelait. Sans indiquer aucune des circonstances qui précédèrent son départ, les auteurs de sa vie le représentent abandonnant ses proches, ses biens et ses richesses, et ne se réservant que les vêtemens nécessaires sous lesquels il portait un cilice. C'est ainsi qu'il commença sa vie pénitente et laborieuse. Après avoir parcouru diverses contrées, il arriva au village de Sebourg, près de Valenciennes. La providence l'avait destiné à habiter ce lieu et à édifier les habitants de toute cette contrée par son admirable conduite.

En effet, une dame riche et pieuse, appelée Elisabeth

Le Haire, bien connue dans tous le pays pour sa piété et ses bonnes œuvres, prit à son service le vertueux Druon, qui se réjouissait de pouvoir servir le Seigneur dans une condition humble et obscure; aussi accepta-t-il avec bonheur la garde des troupeaux qui lui furent confiés dès ce jour. Il s'en acquitta avec tant de soin et de vigilance qu'il gagna l'affection et l'amour de tous les habitants du village. Chacun admirait la modestie, la simplicité, l'obéissance du jeune pâtre, et son empressement à rendre service à tous ceux qui s'adressaient à lui. Beaucoup, afin de témoigner leur satisfaction, lui apportaient de petits présents, qu'il recevait avec bonté et qu'il distribuait ensuite aux pauvres. Chaque fois que ses occupations le lui permettaient, il courait à l'église pour offrir à Dieu les hommages de son cœur, et c'est une tradition constante parmi les habitants du pays que, plus d'une fois, on vit le pieux berger prosterné en prière devant l'autel, en même temps qu'il veillait à la garde de ses troupeaux.

Il y avait six ans que Druon était chargé de cet emploi, quand il sentit naître en lui le désir d'entreprendre de grands pèlerinages pour la gloire de Dieu. Le Seigneur, qui voulait donner en la personne de son serviteur un grand exemple de pénitence volontaire et de sublime renoncement, lui fit connaître que c'était à ces pérégrinations lointaines qu'il l'appelait maintenant. Druon se prépara aussitôt à partir. Il fit ses adieux à la vertueuse dame Le Haire et aux habitants de Sebourg, qui ne pouvaient se consoler qu'en pensant qu'un jour ils le verraient encore au milieu d'eux.

Selon une pratique alors fort en usage, S. Druon se rendit à Rome au tombeau des saints apôtres Pierre et Paul, et visita pareillement dans différentes contrées les églises et les oratoires les plus célèbres. On ignore combien de temps durèrent ces voyages qu'il renouvela plusieurs fois, et dans l'intervalle desquels il venait reprendre tranquillement à Sebourg ses humbles occupations de berger, et continuer d'édifier les habitants par ses admirables vertus. La soif de souffrances et de mortifications dont il était comme altéré, lui faisait trouver des délices ineffables dans les pénibles travaux et les privations qu'il endurait pour Dieu.

Epuisé par tant et de si longues fatigues, S. Druon songeait encore à continuer ce genre de vie que le ciel lui avait inspiré, quand une rupture des intestins, causée par ses travaux le força de songer au repos. Comprenant alors que Dieu l'appelait à achever sa carrière dans une cellule de reclus, il s'en fit aussitôt construire une petite, qui touchait à l'église de Sébourg, et d'où, sans paraître en public, il pouvait satisfaire sa dévotion et assister aux offices divins. Dans cette nouvelle habitation le pieux solitaire consacrait tous ses moments à la prière et à la méditation des choses du ciel. Il ne prenait pour toute nourriture qu'un morceau de pain d'orge trempé dans l'eau tiède, s'imposant encore d'autres mortifications également effrayantes et s'immolant en quelque sorte à Dieu comme une victime pour les prévarications des peuples. Au milieu de ces austérités et de ces pénitences extraordinaires le visage de S. Druon était toujours

tranquille et serein. La paix dont son âme était inondée brillait dans ses yeux et sur son front. Aussi, ceux qui venaient le voir pour demander ses conseils et se recommander à ses prières s'en retournaient toujours consolés et édifiés; tous n'avaient qu'une voix pour exalter les humbles vertus, la charité et la sainteté du reclus de Sebourg.

Un accident, qui arriva dans les dernières années de sa vie, fit surtout reconnaître cette affection générale qu'on portait à S. Druon. Le feu ayant pris à une des extrémités de l'église, sa petite cellule qui n'en était pas éloignée fut promptement environnée de flammes. Les habitants, accourus en foule au premier cri d'alarme, appellent à haute voix le saint et lui disent de quitter sa demeure déjà embrasée. L'homme de Dieu, inspiré sans doute par un sentiment intérieur, se met tranquillement à genoux dans son étroite habitation, et levant les yeux et les mains vers le ciel, il adresse au Seigneur sa prière, au milieu des flammes qui l'enveloppent de toutes parts. Quelques momens après, l'incendie, faute d'aliment, s'éteignait et S. Druon, au milieu des débris fumants de sa cellule, continuait tranquillement sa prière.

La première pensée des habitants de Sebourg fut de relever la modeste demeure de celui qu'ils aimaient tous comme un père, qu'ils vénéraient comme un saint. Druon put bientôt rentrer dans sa cellule et continuer ses œuvres de piété, jusqu'au jour où le Seigneur l'appela à la récompense méritée par tant de vertus. Cette mort précieuse arriva le 16 avril de l'année 1185. Il y

avait alors quarante cinq ans environ qu'il vivait dans sa petite cellule de reclus, ce qui suppose qu'il s'y retira encore assez jeune, peut-être vers l'âge de trente ans. Les parents de S. Druon, quand ils apprirent sa mort, se rendirent à Sebourg et témoignèrent le désir de transporter son corps à Epinoy. La grande vénération dont ils avaient toujours été pénétrés pour lui, la joie qu'ils éprouvaient d'avoir maintenant pour intercesseur auprès de Dieu un membre de leur famille, tout les portait à l'exécution de ce pieux projet. Mais il entrait dans les dessins de Dieu que le corps de son serviteur reposât dans le village même qu'il avait si long-temps édifié par sa présence. Le char, sur lequel on transportait déjà sa dépouille précieuse à Epinoy, s'arrêta comme par une force surnaturelle, dans un endroit encore connu aujourd'hui sous le nom de Mont-Joie-Saint-Druon.

Le corps ramené à l'église de Sebourg y fut inhumé avec pompe. Ce lieu est devenu, depuis cette époque, un pèlerinage très fréquenté par les bergers, qui regardent S. Druon comme leur patron, et par ceux qui sont affligés de la pierre ou d'une hernie. Entre les nombreuses guérisons opérées par l'intercession de ce saint, on cite principalement celle d'une dame de Verdun qui souffrait beaucoup de la pierre, et celle de Jean d'Avesnes, comte de Hollande et de Hainant. Ce dernier éprouvait des douleurs insupportables auxquelles les médecins ne savaient apporter aucun remède. Quelques-uns de ses serviteurs lui ayant alors parlé de S. Druon, et du soulagement qu'avaient éprouvé plusieurs fois

ceux qui, attaqués comme lui de la pierre, s'étaient recommandés à la protection du berger de Sebourg, il voulut se faire transporter dans ce village auprès du tombeau du saint. Sa confiance ne fut point trompée; trois petites pierres, de la grosseur d'une noix aveline, qu'il laissa presque aussitôt le délivrèrent de son infirmité. Le comte les confia à cette même église, afin qu'on les conservât comme souvenir de la faveur miraculeuse qu'il avait plu à Dieu de lui accorder dans ce lieu par les prières de S. Druon. Il y ajouta en même temps de précieux ornemens pour embellir ce sanctuaire. Une autre guérison extraordinaire fut opérée sur la personne d'un noble Seigneur du pays de Beauvais, lequel était attaché à la cour de charles VIII, en qualité de secrétaire. Une hernie dangereuse mettait ses jours en péril, quand, par le conseil de quelques-uns de ses serviteurs, il se fit transporter à Sebourg, où il guérit aussitôt. Enfin le R. P. Duvivier, provincial des Minimes de la province des Pays-Bas, s'étant fait transporter également au tombeau du saint, à l'âge de cinquante-deux ans, guérit aussi d'une hernie qu'il portait depuis dix sept années.

Le corps de S. Druon resta toujours à Sebourg, excepté durant les années qui s'écoulèrent entre 1218 et 1227; il fut alors transporté à Binch, en Hainaut, par l'ordre des chefs de cette province. Le couvent des Minimes d'Anderlaken, près Bruxelles, possédait une partie de son chef vénérable.

En l'année 1612, l'archevêque de Cambrai, Jean Richardot, leva le corps du saint patron de Sebourg,

et le plaça dans une châsse richement ornée. Vingt ans plus tard Monseigneur Vander-Burch, aussi archevêque de Cambrai, le retira de cette châsse pour le placer dans une autre encore plus précieuse et plus magnifique. Peut-être est-ce en cette occasion que le prélat accorda à la chapelle d'Epinoy une relique du saint, comme en fait foi l'acte que l'on trouve dans les archives de l'église de Carvin-Epinoy et qui parait très authentique. (1)

Le nom de S. Druon est cité dans le martyrologe romain le 16 avril, jour anniversaire de sa mort, et sa fête dans le diocèse de Cambrai est aussi fixée à ce jour. Dans certaines parties de la Flandre on la célébrait le mardi de la Pentecôte, et à Epinoy le 11 Juillet. Plusieurs confréries ont été érigées en son honneur par l'autorité du saint-siège; on remarquait surtout celles de S. Pierre à Tournai, de S. Maurice à Lille, de S. Nicolas à Douai et celle de Carvin-Epinoy.

Aujourd'hui encore, rapporte un témoin oculaire, on voit à Carvin, au milieu des champs, un puits connu sous le nom de *puits de S. Druon*. Chaque année, le lendemain de la Pentecôte, les habitants du village, après avoir assisté pieusement à la sainte messe, vont puiser de l'eau à ce puits pour leurs bestiaux

(1) Ad Dei gloriam et sancti Drogonis venerationem has ejus reliquias ab Illustrissimo et Reverendissimo domino Francisco Vanderburch, archiepiscopo et duce cameracensi dono acceptas admodum reverendus nobilis vir et dominus Joannes Delattre LVI præpositus et canonicus ecclesiæ cathedralis in hâc capellâ suo sigillo obsignatas posuit et ibidem duodecim missas necnon officium duplex et solemne in ecclesiâ parochiali ad honorem prœfati sancti in perpetuum fundavit-1630,

et prient Dieu en même temps que, par les mérites de leur saint compatriote, il éloigne les maladies auxquelles ils sont exposés. Un grand nombre de pèlerins des villages voisins viennent aussi ce jour là puiser de l'eau à ce puits.

A Sebourg, les souvenirs du saint berger, du pieux reclus se sont aussi précieusement conservés. Outre une *fontaine de S. Druon* vers laquelle, d'après une ancienne tradition, le saint menait d'ordinaire se désaltérer son troupeau, outre le chemin lui-même qui porte aussi le nom de *chemin de S. Druon*, on voit encore une croix en pierre, environnée de quelques arbres à l'extrémité du territoire de Sebourg. Elle se trouve à l'endroit où les parents de S. Druon, venus d'Epinoy, comme on l'a dit, pour emporter son corps, le déposèrent et le rendirent aux habitants de Sebourg. De plus, dans l'église du village on voit son tombeau en pierre et en bois, au-dessus duquel est placée la châsse qui renferme ses reliques. Enfin, dans un enfoncement de cette église, on découvre la *cabane de S. Druon*, qui rappelle la petite cellule dans laquelle le pieux reclus vécut quarante deux ans. Elle renferme une espèce de lit en pierre, sur lequel est couchée une statue aussi en pierre représentant le saint. Les vitres en sont rouges, et rappellent l'incendie quila consuma toute entière sans causer le moindre mal à l'homme de Dieu. C'est là que les pèlerins viennent en foule rendre les hommages de leur vénération au saint berger, le prier d'éloigner, de leurs familles et de leurs troupeaux, les fléaux et les maladies. Leur nombre est surtout consi-

dérable le jour de la fête du saint et le dimanche de la Sainte-Trinité. Parmi ces pèlerins qui arrivent des pays les plus éloignés, on peut toujours distinguer la députation des pieux habitants d'Epinoy, qui ne manquent jamais de venir chaque année, la veille même de la fête, honorer et invoquer leur saint compatriote.

Aux yeux des mondains et des impies la conduite des saints est insensée, leur vie malheureuse et leur mort sans gloire: combien ce jugement est faux et paraît digne de pitié à ceux qui jugent avec les lumières de la foi! Qu'arrivera-t-il, en effet, à ce moment suprême de la mort que nul homme ne peut éviter? Dieu alors approuvera devant le monde entier la conduite de ses serviteurs, et il les récompensera par une éternité de bonheur, tandis qu'un chatiment sans fin sera le partage des insensés, qui les auront insultés pendant leur vie. « Et alors que servira aux morts la vaine gloire, la joie passagère, la puissance, le volupté, les richesses et les nombreuses alliances? Que deviendront les ris, les jeux de l'orgueil? Quelle tristesse remplacera cette folle joie! Quelle misère profonde succédera à ces plaisirs criminels! (1) » Heureux celui qui n'aura pas attendu cette heure dernière pour comprendre ces grandes vérités!

---

(1) S. Bern. op. - In Medit.



LE BIENHEUREUX DIDIER, (1)

ÉVÊQUE DE TÉROUANE,

L'an 1194.

Le Bienheureux Désiré ou Didier, trente-deuxième évêque de Térouane, descendait d'une des plus illustres familles de ces contrées. Son père était châtelain de Courtrai, et sa mère, appelée Sarre, était fille du châtelain de Lille. Il avait aussi un grand-oncle, du nom de Robert, lequel remplissait la charge de prévôt dans la célèbre collégiale de S. Pierre en cette même ville. D'abord archidiacre et chancelier de la cathédrale de Tournai, Didier, jeune encore, fut nommé chanoine de la collégiale de Saint-Pierre : plus tard il remplaça son grand-oncle dans sa dignité de Prévôt (1134). Pendant son administration, « il eut des relations très-avantageuses pour son église avec le Souverain Pontife Célestin II, et obtint la protection du Saint-Siége pour tous les biens que possédait la collégiale, ou qu'elle pourrait posséder dans la suite. Les qualités éminentes et les vertus admirables du Bienheureux Didier le désignaient d'avance pour l'épiscopat. Il y fut appelé en l'année 1169. Après le célèbre Milon-le-Jeune, lit-on dans le catalogue des évêques de Térouane, l'église des Morins, privée de pasteur, désira d'un ardent désir

(1) Raissius, xx Jan.—Essai Historique sur la Collégiale de St-Pierre de Lille, p. 70, 76.

d'avoir pour évêque Didier, prévôt de Saint-Pierre de Lille et archidiacre du diocèse de Tournai : *Seigneur, vous lui avez accordé le désir de son âme.* »

Le nouveau pontife s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec sagesse, et n'omit rien de ce qui pouvait contribuer à la sanctification de son peuple. C'est par ses soins que fut bâtie auprès de la ville de Saint-Omer l'abbaye de Blandecq, pour des religieuses de l'ordre de Citeaux. Quand son grand âge et ses infirmités ne lui permirent plus de travailler avec la même ardeur, il se démit de l'épiscopat pour ne plus s'occuper que de l'affaire de son salut. Le vénérable vieillard vécut encore deux ans, et mourut plein de jours, de vertus et de mérites, en l'année 1194.

Conformément au désir qu'il avait manifesté, on transporta son corps au monastère de Cambron, que dirigeait alors l'abbé Daniel de Grammont, son intime ami. Toutes les chartes et les pièces de cette époque, dans lesquelles il est fait mention de Didier, le désignent comme un personnage d'une éminente vertu. Les religieux de Cambron avaient un si grand respect pour sa mémoire, que jamais dans leur église ils ne passaient sur le lieu où avait été déposé son corps. Voici les deux vers qu'on grava sur sa pierre tumulaire :

Dat Desiderio cathedram Taruenna, sepulcrum,
Hic locus, omne bonum det paradisus ei.

Térouane donne un siége à Didier, ce lieu,
Un tombeau, que le Ciel lui donne le bonheur.

LE BIENHEUREUX CHRÉTIEN, (1)

PRÊTRE, NÉ A DOUAI.

XII[e] ou XIII[e] siècle.

Le nom du Bienheureux Chrétien, si cher aux religieux habitants de la ville de Douai, rappelle encore une vie précieuse devant Dieu, mais presque entièrement inconnue aux hommes. Elle serait même aujourd'hui tout-à-fait oubliée, si les pieux souvenirs d'un peuple reconnaissant ne l'avaient conservée.

On ne connaît rien de sa naissance, de sa famille, ni de ses premières années. Sa charité inépuisable envers les pauvres a été le caractère distinctif de sa vie, et une touchante tradition rapporte que, plus d'une fois, Dieu daigna multiplier en sa faveur les provisions qu'il destinait aux indigents. Peut-être faut-il rattacher à cette tradition l'assertion de quelques anciens auteurs, qui ont prétendu que les parents du Bienheureux Chrétien étaient boulangers, et que lui-même avait préparé quelquefois de ses propres mains les pains qu'il distribuait aux pauvres. Quoiqu'il en soit de cette première partie de son existence, il est certain que le Bienheureux Chrétien, ayant été plus tard ordonné prêtre, fut attaché à la paroisse de St-Albin, et continua dans ce saint état les œuvres de religion et de charité qu'il avait pratiquées

(1) Boll. VII Apr. — Raissius, ibid. — Gallo-Flandria, p. 178, etc. — Martin l'Hermite, p. 664.

jusqu'à ce jour. Quelque temps après sa mort, son corps fut renfermé dans une châssé de bois doré, et sa tête dans une petite boîte en airain. On portait ces deux précieuses reliques, avec toutes les autres que possédait la ville de Douai, dans la procession annuelle que l'on faisait autour des remparts, le Dimanche avant la fête de S. Jean-Baptiste.

De plus, il y avait à Douai une confrérie érigée sous le patronage et en l'honneur du Bienheureux Chrétien. Chaque année, le lundi de Pâques, on célébrait sa fête par des offices très-solennels dans l'église de St-Albin.

Raissius rapporte que, de son temps, on voyait encore auprès de cette église un jardin qui portait le nom de S. Chrétien. Sous la nef principale, dans un caveau pratiqué à dessein, on allait aussi visiter son tombeau. Cette église et tous ces monuments de la piété ont été détruits pendant la révolution de 1793.

La maison qu'avait habitée le Bienheureux Chrétien, ou plutôt celle qui avait été bâtie sur l'emplacement, se montrait encore en l'année 1800. Elle était à l'angle de la rue des Potiers et de celle de S. Benoît, (aujourd'hui des Bénédictins anglais). Non loin de là se trouve la *fontaine de Saint-Chrétien*. Les malades bien souvent y envoient laver leur linge en se recommandant à la protection de leur patron et concitoyen, et plus d'une fois, ils ont ressenti les effets de son pouvoir auprès de Dieu. On l'invoque surtout pour la guérison des fièvres et la délivrance des femmes en couches. Cette dévotion des habitants de Douai envers le Bienheureux Chrétien s'est perpétuée jusqu'à ce jour, et la confiance du bon

peuple se manifeste surtout à l'époque de sa fête, le lundi de la Pentecôte. Ce jour-là, beaucoup d'habitants se font un devoir d'aller recevoir les Evangiles dans l'église de St-Jacques, où l'on possède encore quelques-unes de ses reliques. L'on fait aussi, le même jour, dans les rues de l'ancienne paroisse de Saint-Albin, une procession, à laquelle on porte avec respect et dévotion le buste du Bienheureux Chrétien, où sont renfermés ces ossements précieux.



JEAN, SURNOMMÉ LE BON, ET JULIEN, (1)

RELIGIEUX DE L'ABBAYE DE CANTIMPRÉ.

XIIe ou XIIIe siècle.

Le célèbre Thomas de Cantimpré rappelle dans ses écrits la mémoire de deux religieux, qui se sont sanctifiés dans le monastère qu'il avait lui-même habité. Le premier s'appelait Jean, et avait été surnommé le Bon, à cause de la douceur et de l'affabilité de son caractère. C'était un religieux d'une admirable innocence de vie et très-versé dans la connaissance des lettres sacrées et profanes. Il avait fait ses études à Paris, sous le vénérable Pierre, chantre de la cathédrale et professeur à la célèbre université de cette ville.

Il était déjà en religion, quand Dieu permit qu'il fût assailli par une foule de doutes et de pensées contraires à la foi. Le fervent religieux recourut aussitôt à la prière et ne tarda pas à sentir le calme re-

(1) Raissius XXVII sept.

naître dans son âme. Pour le récompenser de la piété singulière qu'il avait montrée durant cette épreuve à laquelle il l'avait soumis, Dieu permit, dit-on, que le vénérable Jean eût une vision, dans laquelle les deux saints apôtres, Pierre et Paul, vinrent fortifier sa foi et dissiper toutes ses inquiétudes.

Ce bon religieux se distingua encore par une tendre dévotion envers la très-sainte Vierge. Il composa même à sa louange plusieurs pièces de poésie, qui ont péri durant les guerres des siècles passés.

Le second religieux dont parle Thomas de Cantimpré, s'appelait Julien. On ne connaît aucune des particularités de sa jeunesse ou de son entrée en religion. Son biographe se borne à dire que ce fervent religieux, après avoir pratiqué longtemps les plus admirables vertus, fut tout-à-coup affligé par une terrible tentation. Il lui semblait toujours qu'il était du nombre des réprouvés et destiné à un malheur éternel. Loin de s'abandonner à un sombre désespoir et d'écouter ces suggestions mensongères de l'esprit de malice, Julien eut recours à la prière et fit, par ses supplications, comme une sainte violence au cœur de Dieu. Bientôt ses agitations cessèrent, la paix revint dans son âme, et le Seigneur récompensa par de nouvelles faveurs la fidélité avec laquelle il avait supporté une si pénible épreuve. Ce digne religieux jouit d'une paix inaltérable jusqu'au moment où il remit son âme à son créateur.

Apprenons par l'exemple de ces deux saints religieux à recourir à la prière dans toutes nos peines, nos tentations et nos inquiétudes « L'homme qui n'a

point été tenté, que sait-il? demande le sage, et ailleurs il ajoute : « Bienheureux l'homme qui souffre la tentation, parce qu'après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie, » Or, c'est par la prière que l'on obtient cette couronne ; c'est elle qui, avec la vigilance, doit nous faire remporter une victoire complète sur tous les ennemis de notre salut. « Veillez donc et priez, dit N. S. Jésus-Christ, afin que vous n'entriez point en tentation. »



LE BIENHEUREUX RAOUL, (1)

ABBÉ DU MONASTÈRE DE VICOGNE.

L'an 1217.

Le monastère de Château-l'abbaye, Château-Dieu ou Château de Mortagne fut fondé, dit-on, par Louis-le-Bègue, roi de France, à l'endroit où avaient péri beaucoup de ses sujets en se défendant vaillamment contre les pirates Normands. Dans la suite, c'est-à-dire vers l'an 1134, Evrard Radoulx, seigneur de Mortagne et châtelain de Tournai, ayant relevé ce monastère de ses ruines, les nouveaux religieux qui l'habitaient adoptèrent la règle de Prémontré, que l'on commençait alors à suivre à Vicogne. C'est de cette abbaye, où déjà il remplissait les fonctions de Prieur, que le Bienheureux Raoul fut appelé au gouvernement de la communauté de Château-l'Abbaye. Il fut d'un grand

(1) Raissius XXII Apr. — Gall. Christ. T. III page 462.

secours à cette maison naissante par l'ordre et la discipline qu'il y établit, et plus encore par l'exemple édifiant de ses vertus. Il y avait quarante-neuf ans qu'il remplissait fidèlement tous les devoirs de sa charge, lorsque, malgré son grand âge, les religieux de Vicogne le choisirent eux-mêmes pour abbé. Cette élection remonte à l'an 1200. Le vénérable Raoul retourna donc dans le lieu où il avait passé heureusesements les jours de sa jeunesse, et il continua de s'y sanctifier par toutes sortes de bonnes œuvres.

Entre les nombreuses vertus qui ont brillé en cet homme de Dieu, il faut surtout signaler sa tendre affection et son inépuisable charité envers les pauvres. Les aumônes qu'il leur distribuait étaient très-abondantes et ne nuisaient en rien à la prospérité du monastère. Grâce à la sagesse de son administration, l'abbaye de Vicogne devint une des plus florissantes comme elle était une des plus bienfaisantes de la contrée. Six années avait suffi au vénérable Raoul pour opérer tant de bien. Son extrême vieillesse le porta alors à se démettre de sa charge, pour ne plus s'occuper que de la grande affaire de son salut. Peu de temps après il rendit paisiblement son âme à son créateur et alla recevoir dans le ciel la récompense due à ses vertus et ses travaux. Cette mort précieuse arriva le 22 avril de l'année 1217. Le Bienheureux Raoul avait alors près de quatre-vingt-dix ans. Plusieurs infirmes ayant trouvé leur guérison près de son tombeau, on vit bientôt affluer à Vicogne une foule de pèlerins qui venaient demander à Dieu quelque faveur par les mérites de son serviteur.

En l'année 1284, Guillaume de Vercin, treizième abbé de Vicoigne, transporta dans la nouvelle église qu'il avait fait bâtir le corps du Bienheureux Raoul. On lisait ces paroles sur le marbre qui le recouvrait.

Raoul, abbé : Seigneur, épargnez-moi dans votre justice.
Il fut doux, économe pour lui-même, libéral envers les pauvres.



LE BIENHEUREUX GAUTHIER, (1)

DEUXIÈME ABBE DU MONASTÈRE DE VICOIGNE.

L'an 1229.

Au nombre des abbés qui ont illustré par leurs vertus le monastère de Vicoigne, de l'ordre de Prémontré, on cite surtout le Bienheureux Gauthier, natif de la ville du Quesnoy. Il succéda au vénérable Raoul et marcha fidèlement sur ses traces. Outre les bonnes œuvres de tout genre que lui firent produire son éminente piété et l'esprit de religion qui l'animait, il contribua encore beaucoup au développement et à la prospérité temporelle de son monastère. Il le gouverna l'espace de dix-huit ans et y mourut en paix l'an 1229, laissant après lui une mémoire vénérée. Au moment où l'on portait son corps en terre, une vive lumière jaillit tout-à-coup autour du cercueil, tellement que ceux qui le portaient, pouvaient à peine en soutenir l'éclat. « Les anges du ciel, dit dans sa chronique le religieux qui rapporte ce fait, enlevaient

(1) Raissius. Auctarium ad Natales SS. Belgii xxvi Sept.

sans doute l'âme de ce Bienheureux, qui n'avait jamais connu les œuvres de ténèbres; mais en qui avaient toujours brillé les rayons de la céleste lumière. »



LE VÉNÉRABLE FOULQUES UTENHOVE, (1)

CHANOINE DE LA COLLÉGIALE DE SAINT-PIERRE, A LILLE.

L'an 1235.

Au moment où les hérétiques albigeois exerçaient dans le midi de la France toutes sortes de violences contre les personnes et les propriétés, et répandaient partout les erreurs les plus opposées à la saine morale et à la tranquillité publique, vivait à Lille, en qualité de chanoine de la collégiale de Saint-Pierre, le vénérable Foulques Utenhove. Il avait reçu le jour à Gand, de parents riches et très-considérés. Son âme pieuse sentait un vif attrait pour les fonctions du chœur, aussi trouvait-il son bonheur à chanter les louanges de Dieu et à méditer ses grandeurs et ses miséricordes. Ses rares talents, ses brillantes qualités ne lui inspiraient aucune pensée ambitieuse, et il ne désirait rien tant que de pouvoir servir Dieu en paix dans sa tranquille habitation jusqu'au dernier jour de sa vie.

Telles étaient les dispositions du pieux chanoine, quand les excès épouvantables des albigeois et l'obsti-

(1) Raissius. Auctarium ad natales SS. Belgii. xxx aug. — Martin l'Hermite, p. 379, etc.

nation avec laquelle ils repoussaient les sages remontrances qui leur étaient adressées, forcèrent les princes, sur la demande d'Innocent III, d'entreprendre contre eux une croisade. Jacques de Vitry, légat du Saint-Siége, la prêcha dans une partie de la France. Il distingua promptement, à Lille, le vénérable Utenhove parmi ses confrères, et le jugeant propre à le seconder dans sa mission, il l'invita à employer au service de la religion les talens et l'éloquence dont Dieu l'avait doué. Soit qu'il se jugeât indigne ou incapable d'un semblable ministère, soit plutôt qu'il craignit les distractions et les embarras qui en étaient inséparables, le chanoine Utenhove n'accueillit point la proposition qui lui était faite. Ce refus, que toutes les instances ne purent vaincre, déplut beaucoup au légat. Il crut reconnaître, dans cette affection excessive pour la vie contemplative, une sorte de répugnance pour les travaux plus pénibles du ministère sacerdotal, et dans l'ardeur de son zèle, il prononça ces paroles : « Je prie Dieu, qui sonde les cœurs, qu'il vous rende inutile, non-seulement à ces fonctions que vous rejetez, mais encore à toute autre. »

Si la résistance du vénérable Foulques était coupable, elle fut bien expiée par l'épreuve à laquelle le Seigneur le soumit. Une maladie subite, violente, extraordinaire le frappa, en effet, presque au même moment, et elle ne devait se terminer que vingt-quatre ans plus tard avec la vie du malade. On le vit donc bientôt, comme un nouveau Job, le corps brisé par la douleur, tout couvert de plaies, et ne trouvant aucun

adoucissement dans les remèdes qui lui étaient préparés. Sa patience ne se démentit jamais dans cette grande épreuve, et il fut toujours, pour tous ceux qui l'approchaient, un sujet d'édification. Sa couche était véritablement une chaire, d'où il enseignait de quelle manière on doit accepter les afflictions que Dieu envoie, et comment elles peuvent devenir un moyen de salut. On rapporte qu'une nuit, durant son sommeil, Foulques eut une vision dans laquelle Notre Seigneur Jésus-Christ se présenta à lui les bras étendus et comme s'il venait d'être attaché à la croix. Cette vue du Sauveur et les paroles consolantes qu'il entendit sortir de sa bouche causèrent au vénérable Utenhove une inexprimable consolation. Sa patience, loin de diminuer, sembla au contraire croître de jour en jour jusqu'à sa mort, qui arriva vers la fin du mois d'août 1235. Dix ans auparavant il avait disposé d'une grande partie de ses biens en faveur des pauvres, et fait bâtir à Gand un hôpital dans un lieu appelé Byloke. Cet hôpital, autrefois desservi par des frères et des sœurs du tiers-ordre de Saint-François, l'est encore aujourd'hui par des religieuses augustines.

LE BIENHEUREUX HUGUES, (1)

RELIGIEUX DE L'ABBAYE DE VAUCELLES.

Vers l'an 1236.

Un des religieux les plus fervents et les plus exemplaires que l'on rencontrait au monastère de Vau-

(1) De Apibus, Thomas Cantip., lib. I, cap. XX.

celles, au commencement du XIIIe siècle, était Hugues de Villa, auparavant doyen de l'église de Cambrai. Il était aussi distingué par la noblesse de sa naissance et ses talents, que par ses éminentes vertus. La crainte d'être appelé à quelque siége épiscopal le détermina à aller s'ensevelir dans le monastère de Vaucelles, où la régularité des premiers enfants de S. Bernard se conservait fidèlement.

Lorsque le projet du pieux doyen fut connu, beaucoup de personnes de qualité vinrent le prier de leur céder un magnifique vautour qu'il possédait. Le bienheureux s'y refusa et dissimula son intention jusqu'au moment de son entrée en religion. Il arriva aux portes de l'abbaye avec cet oiseau, qui avait été pour lui dans le monde une innocente distraction et dont il voulait faire un généreux sacrifice. Rompant, en effet, en ce moment, la corde qui retenait l'oiseau captif, il lui rendit la liberté en lui adressant, avec une touchante naïveté, ces paroles: « Oiseau, ici je te quitte, te délie et t'envoie jouir en paix de ta liberté. »

On racontait encore de ce vénérable religieux, et, dit Thomas de Cantimpré, je l'ai entendu moi-même de la bouche de plusieurs qui en avaient été témoins, que, pendant son noviciat, des oiseaux venaient quelquefois s'abattre familièrement sur ses mains et manger des miettes de pain qu'il y tenait. Le maître des novices, pour éprouver sans doute la vertu de son nouveau disciple en contrariant ce plaisir innocent, en fit un léger reproche au bienheureux Hugues. Le digne religieux éloigna aussitôt ces oiseaux qui voltigeaient

autour de lui, en disant avec cette simplicité qu'on retrouvait dans toute sa conduite : « Oiseau, retire-toi, et ne sois pas étonné que je te force de partir : l'âge et la condition demandent que tu m'obéisses et non que je t'obéisse. »

Cet humble serviteur de Dieu édifia long-temps la communauté de Vaucelles par ses admirables exemples. Au moment de sa mort, il était pénétré d'une joie si vive et si sensible, que ses confrères qui l'environnaient crurent que Dieu le favorisait d'une révélation. Il remit paisiblement son âme au Seigneur au mois de mars de l'année 1236.



LA VÉNÉRABLE BERTHE, (1)

PREMIÈRE ABBESSE DU MONASTÈRE DE MARQUETTE.

L'an 1247.

La vénérable Berthe descendait d'une très-illustre famille et était même parente de Jeanne, comtesse de Flandre. Les heureuses dispositions qu'elle annonça dès ses premières années furent cultivées avec soin et en firent bientôt une personne accomplie. Ses parents lui donnèrent pour époux le seigneur de Molembais, que la mort lui ravit presque aussitôt. Il ne fut pas possible de déterminer la jeune veuve à contracter un second mariage, et elle se hâta de suivre l'attrait qui la portait à la vie religieuse. Ce fut au

(1) Raissius, XVIII julii. — Camer. Christ., p. 317, etc.

monastère d'Eauvières, en Brabant, qu'elle se rendit pour se consacrer au Seigneur. Ce genre de vie, si nouveau pour elle, ne la rebuta point, et on vit bientôt briller en elle toutes les vertus d'une fervente novice. Les auteurs admirent comment une personne, élevée jusqu'alors délicatement, pouvait s'imposer une règle si pénible et une contrainte continuelle; mais l'esprit de Dieu avait donné à la vénérable Berthe le courage et la générosité qu'il ne refuse jamais à ceux qui l'invoquent.

Au moment où elle goûtait, dans sa chère communauté d'Eauvières, la paix d'une vie sainte et oubliée, on lui apprit que la comtesse Jeanne, sa parente, avait jeté les yeux sur elle pour diriger le monastère fondé par ses soins à Marquette. Malgré les regrets et les inquiétudes que lui causait une semblable demande, elle dut s'y rendre et commencer l'œuvre toujours difficile d'un premier établissement. Mais la grande sagesse dont Dieu l'avait remplie et qui éclatait dans toutes ses paroles et ses actes, la ferveur qu'elle portait dans tous les exercices de piété et les fonctions de sa charge, inspirèrent en peu de temps aux filles réunies sous sa conduite un excellent esprit, qui fit de cette communauté une véritable maison de saintes. Il y avait près de vingt ans que la vénérable Berthe la dirigeait quand elle tomba malade à Bruges, au monastère d'Eparmaille qu'elle avait dû visiter, et où elle rendit son âme à son Créateur. Son corps, rapporté à Marquette, fut inhumé dans le couvent.

Lorsque, en 1619, Mgr Jean Dave, évêque de Namur,

rédigea le catalogue des femmes saintes, bienheureuses et vénérables de son diocèse, il n'oublia point la vénérable abbesse de Marquette qui avait tant édifié le monastère d'Eauvières, où son souvenir s'est conservé très-long-temps.



LE BIENHEUREUX GUILLAUME, (1)

PRÊTRE, ERMITE, ET FONDATEUR DE L'ABBAYE D'OLIVE.

L'an 1240.

A toutes les époques et dans tous les lieux la miséricorde de Dieu s'est manifestée aux hommes par d'éclatans exemples. Si sa grâce trouve souvent des cœurs rebelles et endurcis, elle en rencontre aussi quelquefois qui se rendent à sa douce influence et en qui elle opère les plus heureux changements. La vie du Bienheureux Guillaume nous en offrira un nouvel exemple, aussi propre à affermir dans la vertu ceux qui ont le bonheur de la pratiquer, qu'à y ramener ceux que les passions de la jeunesse auraient pu en éloigner.

Il naquit dans le Brabant d'une famille honnête, et reçut de ses parents une bonne éducation; mais la légèreté du jeune âge et une certaine pétulance de caractère l'empêchèrent d'en profiter comme il aurait dû. Aussi, quand il arriva aux années de l'adolescence, et que les passions commencèrent à se développer en lui, le frein salutaire de la religion fut impuissant pour con-

(1) Boll. X Feb. — Raissius, ibidem, etc,

tenir son ardeur et la diriger vers le bien. Le jeune homme, en dépit des remontrances et des reproches qu'on lui adressait, se livra sans frein à ses passions déréglées. Ses parents, croyant trouver un moyen de le ramener au bien en lui faisant apprendre un métier, le placèrent chez un boulanger de l'endroit; mais Guillaume quitta bientôt la maison paternelle, et sous prétexte d'étudier le français que l'on ne parlait pas dans son pays, il vint en France mener une vie vagabonde et désordonnée.

La misère et la faim firent bientôt rentrer en lui-même ce nouvel enfant prodigue, qui se ressouvint aussi des jours heureux qu'il avait passés dans sa famille, des sages conseils qu'il y avait reçus et dont l'oubli était l'unique cause de ses malheurs. Cette pensée le poursuivant sans cesse, il résolut d'aller se présenter dans un monastère, où il put se réconcilier avec Dieu et exercer tranquillement sa profession. Il était alors dans la Thiérache, auprès de la ville de Verviers, et ce fut à quelque distance de ce lieu qu'il rencontra un monastère de Prémontré dans le diocèse de Laon. Le tentateur ne tarda point à attaquer Guillaume dans cette solitude et à lui en inspirer le dégoût. L'infortuné jeune homme, au lieu de confier à quelque guide sage et expérimenté les pensées que soulevait dans son âme l'esprit de ténèbres, se laissa aller peu à peu à ses sollicitations coupables, et retomba dans les fautes qu'il commençait à expier dans cette sainte maison où tout le portait à Dieu. Bientôt même ce séjour lui devint odieux, et le quittant comme

un fugitif, il rentra de nouveau dans le monde pour y continuer sa vie vagabonde et libertine. Mais Dieu, qui avait des desseins de miséricorde sur cette âme égarée, la poursuivait sans cesse par l'aiguillon du remords. Il voulait ramener ce grand pécheur à la pénitence, et montrer une fois de plus au monde ce que peut sa grâce dans les cœurs les plus rebelles et les plus faibles. Une nuit donc, pendant son sommeil, Guillaume crut voir un ange qui se présentait à lui et lui disait, au nom de Dieu, qu'il eût à changer de vie, à faire pénitence de ses péchés et à aller vivre dans un désert. « C'est dans le hameau de Morlanwez, au lieu appelé le champ du potier, sur les confins du Hainaut et du Brabant, qu'il doit se transporter; c'est là qu'il trouvera un endroit convenable, appartenant à un homme noble du nom d'Eustache. »

Guillaume, quittant alors la maison où il se trouvait, se rendit aussitôt au lieu que le Seigneur venait de lui désigner. Il interrogea sur son chemin des hommes qui lui indiquèrent le hameau de Morlanwez et la maison qu'habitait le pasteur : c'était en effet à lui que le pénitent voulait se présenter d'abord. Le ministre du Seigneur fut presque effrayé en voyant devant lui cet homme encore ceint de ses armes et d'un aspect étrange et presque féroce. Mais ses pensées changèrent bientôt quand il vit Guillaume se jeter à ses genoux en fondant en larmes, et lui demandant, au nom de Jésus-Christ, de recevoir l'aveu de ses crimes et de lui en donner le pardon. Quelques moments après, le nouveau péni-

tent, la conscience purifiée et l'âme rendue à la paix, se relevait pour faire au prêtre la communication du dessein que Dieu lui avait inspiré, et implorer le secours de ses conseils.

Arrivé dans le lieu, que la Providence lui avait indiqué, le Bienheureux Guillaume, avec le concours de quelques hommes vertueux, se mit à construire une petite cabane dans laquelle il put se retirer. Les bucherons et les bergers des environs le regardaient avec une curiosité mêlée d'étonnement : les uns le prenaient pour un insensé ou un hypocrite, d'autres pour un grand serviteur de Dieu. Les pénitences extraordinaires qu'il s'imposait, les pratiques que son humilité lui avait fait adopter pour expier ses égarements passés, pouvaient donner lieu à ces jugements divers. Le témoignage d'un homme sage et prudent, vint bientôt manifester d'une manière certaine la vertu du saint pénitent du Brabant. Jean, docteur en théologie, doyen de la Basilique de S. Lambert à Liège, et alors chanoine régulier au monastère d'Oignies, près de Namur, ayant entendu parler de Guillaume, vint le visiter afin de bien connaître quel esprit l'animait et pourquoi il adoptait certaines pratiques de pénitence tout-à-fait extraordinaires. Il s'entretint avec lui de choses spirituelles dans lesquelles il le trouva très-versé. Il l'engagea à ne plus se trainer sur les pieds et les mains comme il avait fait quelquefois auparavant, et l'ermite s'étant rendu aux conseils et aux avis de l'homme éclairé qui lui parlait, donna, par cette docile obéissance, une nouvelle preuve de la pureté de ses intentions.

Dans le même temps, le noble et vertueux Eustache vint à mourir, et Berthe, son épouse, qui partageait ses sentiments de piété, continua envers le serviteur de Dieu tous les bons services qu'il avait reçus jusqu'alors. Elle lui procura une petite terre qu'il défrichait avec soin pour en retirer les choses nécessaires à la vie. Dieu, en même temps, inspira à Guillaume la pensée d'étudier les saintes écritures, pour y puiser les sentiments qui entretiennent la dévotion dans les âmes. Il goûtait dans cette lecture des douceurs ineffables ; aussi n'était-il pas rare de le rencontrer dans son parterre, un instrument de jardinage dans une main, et un livre sacré dans l'autre.

La vertu éclatante du pieux ermite attirait souvent près de lui des hommes qui venaient demander ses conseils et s'édifier de ses exemples. Berthe, voyant ce concours de fidèles, fit bâtir dans ce lieu une petite église pour la commodité des voyageurs et des habitants de la contrée. Cependant le Seigneur, afin de tenir son digne serviteur dans une continuelle défiance de lui-même, et d'exercer de plus en plus sa vertu, permit bien souvent qu'il fut en butte à toutes sortes de tentations. L'esprit mauvais lui tendait sans cesse des embuches, et lui apparaissait même quelquefois sous les formes les plus capables de le troubler. Mais le pieux anachorête le chassait, comme faisait autrefois S. Antoine dans les déserts de la Thébaïde, par le signe de la croix, et l'invocation du Saint Nom de Jésus, en qui il mettait toute sa confiance. On le vit même en plusieurs circonstances, pour surmonter les tentations de la chair, se jeter

dans les eaux froides et glacées d'un étang voisin, et en sortir ensuite les habits tout trempés. Dans cet état, il allait à l'église conjurer le Seigneur, en se frappant la poitrine, de lui pardonner ses péchés passés, et de lui accorder la grâce de ne jamais y retomber à l'avenir.

Ces épreuves, assez ordinaires dans la vie des grands pénitents, furent suivies bientôt de douces et ineffables consolations. Guillaume eut même plusieurs visions, dans l'une desquelles le Seigneur lui fit connaître qu'il l'appelait au sacerdoce. Le Bienheureux était alors diacre, sans que l'on sache à quelle époque de sa vie il avait reçu cet ordre, et les autres qui le précèdent. Pour se conformer à la volonté du Ciel, que ses supérieurs ecclésiastiques reconnurent comme lui, il reçut la prêtrise des mains de Jean de Béthune, évêque de Cambrai. De retour dans sa solitude, il commença à prêcher avec force et onction aux habitants du pays et à tous ceux qui venaient le visiter.

L'homme de Dieu, comprenant bientôt de quel avantage serait dans la contrée un monastère, résolut d'en fonder un lui-même. Dans ce dessein, il se rendit à Fontenelles, près de Valenciennes, où les filles du seigneur d'Aulnoy, Jeanne et Agnès, avaient établi, peu de temps auparavant, une abbaye qui jouissait d'une grande réputation de régularité. Edifié du spectacle qui se présenta à ses yeux, il demanda que quelques-unes des religieuses de cette communauté vinssent commencer à mener la vie régulière dans le monastère qu'il avait préparé. La proposition fut acceptée avec joie, mais l'extrême pauvreté du lieu, et le manque des

choses les plus indispensables, ne permirent pas de continuer alors. Ce ne fut que quelques années plus tard, que sept religieuses, appelées du monastère de Moustier, près de Namur, vinrent habiter la nouvelle abbaye qui fut consacrée à la Sainte Vierge, sous le nom de la Bienheureuse Marie d'Olive. Le reste de la vie du vénérable Guillaume fut entièrement employée aux œuvres du ministère sacré. Il prêchait la parole de Dieu avec un accent qui touchait profondément les âmes, et les portait au repentir de leurs fautes et à la pratique des vertus. Sa vigilance et sa sollicitude pour les saintes filles réunies dans le monastère d'Olive n'étaient pas moins grandes, et il leur procurait tout à la fois les secours spirituels et temporels. Ce fut au milieu de ces actes de charité et de zèle sacerdotal que le Seigneur l'appela à lui, l'an 1240, dans la soixante-sixième année de son âge.

Il y a beaucoup de pécheurs qui, étant revenus sincèrement à Dieu, ont réparé leurs égarements, pratiqué les vertus chrétiennes, et acquis des mérites dont ils reçoivent maintenant la récompense dans le Ciel. Mais combien d'autres ont été surpris par la mort au milieu de leurs désordres, et sont tombés, encore tout couverts de leurs crimes, entre les mains du Dieu infiniment juste ? Que le sort de ces malheureux nous serve de leçon, et à l'exemple du Bienheureux Guillaume, revenons au Seigneur, si nous avons été assez aveugles pour l'abandonner. Commençons dès à présent une vie nouvelle, « car, dit S. Bernard, aujourd'hui tout homme peut se réconcilier avec le Ciel, mais bientôt

nul ne le pourra. Ne méprisez donc point la miséricorde de Dieu, si vous ne voulez point ressentir les effets de sa justice. (1) »



LE B. JEAN STERLIN, (2)

RELIGIEUX DOMINICAIN, A VALENCIENNES.

L'an 1259.

L'ÉTABLISSEMENT des Dominicains dans la ville de Valenciennes remonte aux premières années de cet ordre; mais les noms, comme les œuvres de ces dignes religieux, sont presque entièrement oubliés. Citons du moins ces quelques lignes qu'un hagiographe a consacrées au Bienheureux Jean Sterlin, l'un de ces pieux enfants de saint Dominique.

Il était issu d'une noble et puissante famille, et portait dans un corps faible une âme généreuse que les douleurs semblaient ne pouvoir atteindre. D'ailleurs homme de méditation, prédicateur remarquable, et religieux plein de douceur et d'amabilité. Une nuit, durant son sommeil, il lui sembla qu'il était transporté dans un palais au milieu d'une réunion nombreuse et brillante. Là il entendit chanter, avec les accords les plus suaves, ces paroles consolantes : « Voilà celui qui a méprisé la vie du monde et qui est parvenu au royaume des cieux. Il a prié le Très-Haut et a été trouvé au nombre des saints. »

(1) S. Bern., op. — Sermo II in Epip. Domini.

(2) Raissius. XXVII Decembris.

Cette vision précèda de quelques jours son bienheureux trépas qui arriva en 1259. Un religieux dominicain de la même maison ayant éprouvé peu de temps après un grave accident, qui lui faisait endurer les plus vives douleurs et auquel les médecins ne pouvaient apporter aucun remède, recouvra une parfaite santé, après avoir prié Dieu avec confiance au tombeau du Bienheureux Jean Sterlin.



LE BIENHEUREUX JEAN DE BARASTRE, (1)

QUINZIÈME ABBÉ DU MONASTÈRE DE SAINT-ÉLOI.

L'an 1276.

La célèbre abbaye du Mont-Saint-Eloi compte parmi ses abbés le Bienheureux Jean de Barastre, dont la vertu éminente et la haute sagesse ont jeté un grand éclat parmi ses contemporains. Il comprit bien et remplit toujours avec une constance admirable tous les devoirs de sa charge. Sous sa conduite, la discipline religieuse et les fortes études fleurirent dans ce monastère, qu'il sut aussi défendre contre les tentatives de violence et de rapine, si fréquentes à cette époque. Le roi Saint Louis avait pour lui la plus profonde vénération et se plaisait à lui en donner des témoignages. La comtesse de Flandre, Jeanne, partageait aussi ces sentiments et tous deux firent d'abondantes largesses à la com

(1) Raissius, XIV Martii.—Gallia Christ. T. III p, 428,

munauté du Mont-St-Eloi, qu'ils affectionnaient particulièrement.

Autant le Bienheureux Jean était aimé et respecté des grands et des puissants du siècle, autant il se montrait lui-même plein de vénération et de bonté pour les pauvres. Il voyait en eux la personne même de Jésus-Christ, et leur distribuait avec joie les biens dont il pouvait disposer en leur faveur. Il les nourrissait, les revêtait, leur procurait les remèdes dont ils avaient besoin et ajoutait, à tous ces bienfaits de la charité, les instructions et les consolations de la foi. Souvent il allait visiter lui-même les prisonniers, ou bien il les faisait visiter par quelques-uns de ses religieux.

Un sentiment profond de piété était la source de toutes ces œuvres saintes du vénérable abbé du Mont-St-Eloi, et cette piété se trahissait encore en lui par d'autres témoignages bien touchants. Il lui arrivait souvent, pendant qu'il célébrait les divins mystères, de verser des larmes en abondance à la pensée de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes et au peu de retour qu'il recevait de la plupart d'entre eux. Son émotion augmentait surtout au moment de la communion, quand il se nourrissait du corps adorable du Sauveur. Le Bienheureux Jean avait aussi une dévotion spéciale envers la très-Sainte-Vierge, envers S. Jean l'évangeliste et Ste Catherine d'Alexandrie, dont il réclamait souvent la protection avec ferveur. La Passion de Notre Seigneur était encore le sujet ordinaire de ses pensées, et il ne laissait passer

aucun jour sans méditer pieusement un des mystères douloureux de sa vie adorable.

Le souverain Pontife Grégoire X, qui connaissait l'éminente vertu et la sagesse de l'abbé du monastère du Mont-Saint-Eloi, l'invita à se rendre au concile général, convoqué à Lyon en l'année 1274. Le vénérable Jean, qui était déjà très-âgé, témoigna aussitôt l'émotion profonde que lui avait causée cette marque de confiance de la part de l'auguste chef de la chrétienté, puis il pria le pape de l'excuser à cause des infirmités de la vieillesse, qui ne lui permettaient pas d'entreprendre un si long voyage. Il envoya pour le remplacer deux procureurs de son choix qui furent reçus avec distinction. Le Bienheureux Jean mourut cette même année, où, selon d'autres, deux ans plus tard, après avoir gouverné son abbaye l'espace de vingt-cinq ans.



LE BIENHEUREUX JACQUES, (1)

NOVICE DANS L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ, A VICOIGNE.

L'an 1279.

Une âme pure et innocente, que Dieu combla des plus abondantes bénédictions, à qui il inspira de bonne heure l'amour de la retraite et du recueillement et qu'il se hâta d'appeler à lui dans les cieux, tel est en peu de mots l'exposé de la vie du Bienheureux Jacques, religieux de Vicoigne.

(1) Raissius 15 maii.

Il était encore dans les années du noviciat et se préparait avec une admirable ferveur à faire ses vœux de religion, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie mortelle. Quelques jours avant son trépas, il fut tout-à-coup ravi en extase; puis au moment où il revint à lui, on remarqua sur ses traits des signes d'une joie extraordinaire. Le maitre des novices et d'autres personnes qui étaient présentes lui en ayant demandé la cause, il leur répondit qu'il avait vu dans le ciel sa place préparée au milieu des chœurs des vierges. En même temps il les pria de chanter avec lui cette invocation qu'il avait si souvent répétée avec ses frères : « Salut, Marie, espérance du monde. » Presque au même moment le pieux jeune homme remettait paisiblement son âme à Dieu, l'an 1279. Trois ans plus tard, en travaillant aux fondations d'une nouvelle église au monastère de Vicoigne, on trouva le corps virginal du saint religieux encore frais et sans corruption, quoique les linges dans lesquels on l'avait enveloppé, fussent gâtés. Son visage était si bien conservé qu'on aurait cru qu'il respirait encore. Dieu sans doute voulut manifester ainsi la grande pureté de son serviteur et combien il chérit les âmes chastes. Les religieux levèrent respectueusement le corps de leur jeune et vertueux confrère, le renfermèrent dans un beau sépulcre et le déposèrent dans leur nouvelle église, où il reçut depuis lors les hommages de leur respect et de leur amour.

LE FRÈRE PACIFIQUE, (1)

DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

XIIIe Siècle.

Au moment où le séraphique S. François commençait à évangéliser les villes et les campagnes de l'Italie, et à opérer partout sur son passage les plus étonnantes conversions, vivait à la cour et dans les palais des principaux seigneurs un homme, qui est devenu une des gloires religieuses de ce pays. « Il était, dit le père Chalippe, dans son Histoire de S. François d'Assise, du nombre de ceux qu'on appelait en Provence Trouvères ou Troubadours. L'empereur Frédéric II l'avait couronné en qualité de prince des poètes, ce qui le faisait nommer ordinairement *le Roi des vers.* » Tel est l'homme que Dieu allait appeler à son service, et soumettre à toutes les humiliations et à tous les sacrifices réservés aux Franciscains, surtout dans les premières années de leur institut.

Un jour qu'il passait dans le petit bourg de San-Severino, il entra dans l'église d'un monastère pour y entendre la prédication. C'était S. François d'Assise lui-même qui parlait alors aux fidèles assemblés. Notre troubadour ne le connaissait point encore, mais pendant qu'il l'écoutait attentivement et les yeux fixés sur

(1) Boll. IV oct. — Vie de S. François d'Assise, par le P. Chalippe, récollet, liv. II, p. 75, 114, 153, etc.

lui, il vit comme deux épées lumineuses former une croix sur sa tête et deux autres sur sa poitrine. Déjà frappé de cette vision, le jeune mondain sent encore son âme agitée par des sentimens divers. En ce moment il voit dans tout leur néant les vanités au milieu desquelles il a jusqu'alors consumé sa vie, et cédant à une de ces impulsions de la grâce qui décident du salut d'une âme, il vient à la fin du sermon se jeter entre les bras de S. François, et lui demander de le recevoir au nombre de ses disciples. François rendit grâces au Seigneur pour le fidèle compagnon qu'il lui donnait, et voyant son nouveau fils spirituel passer presque sans intervalle « des agitations du siècle à la paix de Jésus-Christ, il le nomma frère Pacifique. »

En 1216, la mission de France fut confiée au fervent franciscain, qui s'y rendit avec plusieurs compagnons, et commença à prêcher en différents lieux avec un grand succès. On les voyait supporter le froid, le chaud et toutes les incommodités des saisons avec une admirable patience. S'il y avait dans la localité où ils se trouvaient une église ou une communauté dans laquelle on chantât l'office des matines durant la nuit, ils s'y transportaient tous ensemble, sinon ils les répétaient en particulier, à la même heure, dans la maison qu'ils habitaient. La première partie de la journée était consacrée à adorer Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement de l'autel, et si personne à midi ne leur avait apporté un peu de nourriture, ils allaient demander l'aumône de porte en porte. Le reste du jour, jusqu'au soir, était employé à visiter les hôpitaux, à consoler

les pauvres, à soigner les lépreux, à soulager les malades et tous ceux qui étaient dans quelque besoin spirituel ou corporel. Telle fut la conduite simple et édifiante du frère Pacifique et de ses compagnons. Sa qualité de ministre provincial de la mission de France l'obligea de parcourir plusieurs provinces du royaume. Arrivé dans le Hainaut, il fut puissamment aidé dans ses pieuses entreprises par la comtesse Jeanne, fille de Bauduin de Constantinople. On vit s'élever bientôt dans ces contrées de nombreuses maisons de l'Ordre, à Lens, à Saint-Tron, à Valenciennes, à Gand, à Arras, à Bruges et à Oudenarde. Toutes ces communautés furent en peu de temps remplies de religieux zélés et pieux, qui répandirent au loin la bonne odeur des vertus de Jésus-Christ.

Le frère Pacifique mourut vers le milieu du treizième siècle, dans le monastère des Franciscains de Lens, qui paraît être le premier de tous ceux qui ont été fondés dans le nord de la France. Son tombeau, placé dans l'église, portait cette épitaphe : « Sous cette pierre sont conservés les ossemens sacrés du bienheureux Pacifique, de l'ordre des Frères Mineurs, qui fut le premier ministre de la province de France. »

LE BIENHEUREUX ZÉGHER,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

XIIIe Siècle.

Parmi les premiers religieux de l'ordre de St-Dominique qui vinrent se fixer dans ces contrées, on ra-

marque surtout le B. Zégher. Il fit son séjour habituel à Lille et plusieurs auteurs pensent même qu'il était né dans ce pays, où il opéra beaucoup de fruit par ses prédications et ses vertus. Un jour qu'évangélisant la ville d'Ypres, il s'était mis à prier dans l'église pour le salut de ce peuple, il aperçut, au milieu de la foule qui l'environnait, une jeune personne habillée d'une manière mondaine et propre à donner mauvaise opinion de sa vertu. Par une révélation qu'il eut en ce moment, le Bienheureux connut que cette personne, qui se nommait Marguerite, deviendrait un jour célèbre par sa sainteté. Il l'appela donc, lui parla avec force et onction et lui inspira un généreux mépris du monde et de ses vanités passagères. En peu de temps un grand changement s'opéra dans toute la conduite de Marguerite d'Ypres, et elle ne tarda pas à réaliser les espérances que le Bienheureux Zégher avait conçues sur elle.

Cet homme d'une éminente sainteté, rigide observateur de sa règle, s'efforçait d'avancer lui-même chaque jour dans les vertus qu'il prêchait aux autres. Fidèle à l'esprit de son institut, il reprenait avec force et véhémence les vices et les crimes des pécheurs, et ranimait par ses exhortations les âmes tièdes ou pusillanimes. Sa parole, qui partait d'un cœur brûlant de l'amour de Dieu, était aussi chaleureuse et persuasive que simple et attrayante. On ne cite point de miracles qu'il ait opérés, à moins qu'on ne regarde comme tel ce que rapporte Hyacinthe Choquet dans ses *Fastes Belges des saints de l'ordre de Saint-Dominique*. Une femme, dit-il, affligée d'une tumeur au bras, qui la

faisait souffrir beaucoup, vint un jour trouver le Bienheureux Zégher, lui demanda en grâce de la secourir, ou au moins de lui donner un conseil. Celui-ci, plein de confiance en Dieu et dans les mérites de sa fille spirituelle, morte peu de temps auparavant en odeur de sainteté, dit à cette femme : « Allez au tombeau de la vénérable Marguerite, dites-lui de m'obéir, comme elle le faisait autrefois quand elle vivait et de prier Dieu qu'il vous guérisse. » Cette femme, docile au conseil du Bienheureux, se rendit aussitôt au tombeau de Marguerite, y adressa sa prière, et au même instant, en présence de toutes les personnes qui l'environnaient, elle se trouva guérie. Ce fait est attesté par Thomas de Cantimpré, historien de la vie de la B. Marguerite. Cet auteur ajoute encore que des personnes, en faveur de qui le Bienheureux Zégher avait prié pendant leur absence, en avaient ressenti les effets dans le même moment. Un jour que Marguerite d'Ypres, continue-t-il, entrait dans l'église, elle se sentit tout-à-coup remplie d'une joie si extraordinaire, que jamais, disait-elle, elle n'en avait éprouvé une aussi grande, si ce n'est dans des extases. Ayant demandé elle-même au Seigneur quelle pouvait être la cause d'une allégresse et d'une consolation si subites, elle sut qu'à cette heure même, son père spirituel Zégher célébrait pour elle les divins mystères, et lorsque plus tard elle eut occasion de le voir, elle lui fit connaître ce qui s'était passé et reconnut la vérité de cette révélation.

Tout le monde cherchait avec empressement l'occasion d'aborder le bienheureux Zégher. La comtesse de Flandre, Jeanne, l'évêque de Cambrai et d'autres grands seigneurs l'appelaient souvent auprès d'eux, tant pour s'édifier de ses vertus, que pour recevoir de sa bouche des conseils salutaires. Son nom s'est conservé longtemps dans le souvenir des peuples à qui il prêcha la parole sainte, et il n'a pas peu contribué par ses vertus et ses bonnes œuvres à la propagation de son ordre dans ces contrées. L'année de sa mort n'est pas connue.



LE BIENHEUREUX GILLES DE St-OMER, (1)

RELIGIEUX DOMINICAIN.

XIII Siècle.

Rien de touchant et d'admirable comme l'histoire des premières années des deux ordres si célèbres fondés par S. Dominique et S. François d'Assise. De toutes parts on voit des renoncements héroïques et des dévouements incomparables dans des personnes de toutes les classes de la société. Troubadours, grands seigneurs, chevaliers, prélats, chanoines et autres dignitaires de l'église, tous à l'envi voulaient prendre rang dans ces milices sacrées, destinées à produire tant de fruits dans le monde. Après avoir parlé du B. Sterlin de Valenciennes, et du B. Zégher de Lille, qui brillè-

(1) Raissius 1 sept.— Hyacinthe Choquet. Dominicains qui ont fleuri aux Pays-Bas, page 137.

rent dans ces contrées, où plusieurs maisons célèbres étaient déjà fondées, nous avons à signaler quelques autres saints personnages, qui ont échappé à l'obscurité que leur humilité recherchait, et aux malheurs des temps qui ont détruit tant de monuments précieux que leur piété nous avait légués.

Un des premiers noms qui se présentent lors de l'établissement des frères prêcheurs dans ces contrées; c'est celui du Bienheureux Gilles de St-Omer. Il reçut ce titre à son entrée dans l'ordre parce qu'il était auparavant chanoine dans cette ville. Les auteurs ne donnent aucun détail sur sa vie : ils le représentent comme un homme d'une éminente sainteté et tout brûlant de zèle pour le salut des âmes. Dieu, qui lui avait donné le don des larmes, répandait en même temps dans son cœur une surabondance de joie qui rejaillissait jusque sur les traits de son visage. Thomas de Cantimpré, qui l'avait connu, rapporte dans ses écrits un fait qui montrerait que le Bienheureux Gilles eut comme un pressentiment de sa mort prochaine. Un jour, en effet, comme il assistait à l'enterrement de son frère, lequel avait comme lui embrassé l'ordre de S. Dominique, il arriva que la pierre qui devait couvrir le corps ne fut pas bien placée. On se disposait à réparer cet accident, lorsque le Bienheureux dit tranquillement aux religieux qui l'environnaient : « Mes frères, laissez cette pierre; elle ne restera pas longtemps dans cet état, » faisant entendre par là qu'il mourrait bientôt et serait enseveli avec son frère dans le même sépulcre. Ce saint et digne religieux expira en effet peu de jours après dans la ville de Gand, vers le milieu du XIIIe siècle.



LE VÉNÉRABLE THOMAS DE CANTIMPRÉ, (1)

Vers l'an 1280.

THOMAS de Cantimpré, à qui plusieurs auteurs donnent le titre d'évêque suffragant de Cambrai, sous Nicolas de Fontaine, naquit à Lewes-St-Pierre, près de Bruxelles, d'une famille très-illustre du pays. On l'appliqua de bonne heure à l'étude dans laquelle il fit de rapides progrès. La piété se développant aussi dans son jeune cœur avec les années, le vertueux Thomas prit bientôt la résolution de se consacrer entièrement au service de Dieu. C'est alors qu'il se retira chez les chanoines réguliers de S. Augustin, au monastère de Cantimpré, aux portes de la ville de Cambrai. La science éminente et la précoce vertu du jeune religieux attirèrent bientôt l'attention de l'évêque de ce diocèse. Aussi, le chargea-t-il, quelque temps après, d'entendre les confessions des fidèles dans sa ville épiscopale. Le vénérable Thomas s'en acquitta avec prudence et sagesse: mais son âge encore peu avancé, et la crainte de ne pas avoir la science nécessaire, lui inspiraient parfois de grandes inquiétudes. Il crut donc devoir consulter sur ce sujet une personne remplie de l'esprit de Dieu, et s'adressa pour cela à une religieuse du monastère d'Aquiers, la Bienheureuse Lutgarde, dont la réputation de sainteté était répandue dans tout le

(1) Vies des Saints de l'ordre, par Hyacinthe Choquet, page 89. — Raissius xv Maii. — Foppens. Art. Thomas Cantipratensis, etc.

pays. Celle-ci, loin d'approuver son dessein d'abandonner cette fonction, l'encouragea au contraire, et lui persuada de continuer à travailler au salut des âmes, l'assurant que la grâce de Dieu lui serait toujours en aide. A l'âge de trente-et-un ans, le vénérable Thomas sentit naître en lui le désir d'entrer dans l'ordre des frères prêcheurs, qui prenait à cette époque un grand développement. Ce fut alors qu'il suivit quelque temps à Cologne les leçons du célèbre Albert-le-Grand, et qu'il eut pour condisciple S. Thomas d'Aquin. Son mérite ne tarda pas à être connu des Dominicains, ses confrères; aussi, quelques années plus tard, le voit-on remplir, dans la communauté de Louvain, les fonctions importantes de Sous-Prieur. Au milieu des occupations de sa charge, le digne religieux trouvait encore du temps pour la prédication et la pratique des bonnes œuvres. Il continuait aussi de conduire dans les voies du salut un grand nombre de personnes qui le choisissaient pour le directeur de leur conscience.

Les auteurs n'entrent point dans le détail des travaux apostoliques du vénérable Thomas; le seul fait sur lequel ils donnent quelques détails, est *le miracle du Saint Sacrement*, arrivé à Douai, dans l'église de St.-Amé, en l'année 1254, et dont le père Thomas fut un des nombreux témoins. Voici en quels termes Hyacinthe Chocquet le rapporte dans sa vie des Saints de l'ordre de S. Dominique. Un jour, dit-il, un prêtre donnant la communion au peuple dans l'église de St-Amé, à Douai, durant le temps pascal, laissa tomber par accident une sainte hostie par terre. Se mettant aussitôt à genoux,

il se disposait à la recueillir avec respect, quand l'hostie, se levant d'elle-même en l'air, vient s'attacher au purificatoire qu'il tenait en main. Etonné et tout hors de lui-même, le prêtre appelle aussitôt les chanoines de cette église collégiale. Ils arrivent et aperçoivent sur le purificatoire le corps d'un tout petit enfant d'une grande beauté. Le peuple est aussitôt convoqué pour être témoin de ce prodige, et, tous, en le contemplant, sont remplis d'admiration. Le vénérable Thomas étant venu à Douai dans le même temps, demanda au doyen de l'église de St.-Amé, dont il était très-connu, qu'il voulut bien lui permettre de voir le miracle que Dieu continuait d'opérer dans cette ville. On s'empressa de satisfaire sa curiosité, et celle de beaucoup de personnes du peuple qui s'étaient approchées en même temps que lui. A peine le ciboire, qui renfermait la sainte hostie, fut-il découvert, que tous s'écrièrent : « Je vois mon Sauveur ! » Le vénérable Thomas était bien étonné, car il ne voyait rien si ce n'est une hostie avec les apparences ordinaires. Rentrant aussitôt en lui-même avec humilité, il se demandait ce qui dans sa conscience pourrait l'empêcher d'être, comme les autres, témoin de ce prodige. Mais à peine ces pensées avaient-elles passé dans son esprit, qu'il vit la face de Notre Seigneur Jésus-Christ, dans l'âge parfait, une couronne d'épines sur la tête, et deux gouttes de sang découlant du front sur chaque joue. Se prosternant aussitôt par terre, le vénérable Thomas adora son Sauveur en fondant en larmes. Un moment après il se releva et regarda de nouveau ; mais la couronne d'épines et les

gouttes de sang avaient disparu, et l'on ne voyait plus qu'une belle figure d'homme, un peu tournée à droite, de sorte que l'œil, de ce côté, pouvait à peine être aperçu. Le nez était droit et long, les sourcils arqués, les yeux baissés et exprimant une grande douceur, les cheveux longs et descendant sur les épaules, la barbe abaissée sous le menton, et laissant apercevoir une bouche gracieuse, le front large, les joues maigres, le cou long et un peu incliné. Telle était la figure que contempla le vénérable Thomas de Cantimpré. Une multitude de personnes furent avec lui témoins de ce prodige, dont la ville de Douai a, pendant des siècles, célébré le précieux et touchant souvenir.

Ce saint et savant personnage mourut, selon Juste Lipse en 1263; mais il est plus probable que ce fut en 1280. Il a laissé plusieurs ouvrages de piété, une vie de la B. Christine, vierge, qui mourut vers l'an 1224, celle de la B. Lutgarde, religieuse du monastère d'Aquiers en Brabant. Surius les a reproduites dans le Tome III de sa Vie des Saints. Le *Bonum universale de apibus* du V. Thomas est un recueil de miracles et d'exemples de vertu, arrivés de son temps. Il avait aussi composé un ouvrage intitulé : *De naturâ vel causis rerum*, et un dernier livre qu'il ajouta à la vie de la B. Marguerite d'Oignies.



Ste MARIE surnommée LA DOULOUREUSE, (1)

VIERGE.

L'an 1294.

Les palmes de la virginité et du martyre ne sont pas réservées aux seules vierges des premiers siècles de l'église, et bien qu'il ne paraisse pas toujours aussi manifeste que c'est en haine de la religion que leurs ennemis les font condamner à mort, celles qui les ont suivies n'en sont pas moins dignes de prendre rang parmi ces filles héroïques, dont les noms sont si glorieux pour l'église. Marie, à qui ses contemporains ont donné le surnom de Douloureuse, mérite par sa vie sainte et sa mort si touchante d'être comptée au nombre de ces vierges martyrisées.

Elle naquit dans le village de Woluve-Saint-Pierre, près de Bruxelles, de parents très-pieux et dont elle était l'unique consolation. A l'exemple de la Reine des Vierges dont elle portait le nom et pour qui elle avait une tendre dévotion, Marie résolut de consacrer à Dieu sa virginité et de se dévouer entièrement à son service. Une vie de pénitence et de retraite lui plaisait, et Dieu, qui avait mis en elle ce désir, lui donna les moyens de l'exécuter. Ayant donc obtenu la permission de ses parents, qui applaudissaient eux-mêmes à sa généreuse résolution, elle alla vivre à quelque distance, dans une petite habitation contiguë à une église

(1) Boll. XVIII junii. — Molanus, ibidem.

dédiée à la Mère du Sauveur. Là, sous la protection de Dieu et de la Sainte Vierge, et à la grande satisfaction des habitants du pays, qui savaient, dans ces temps de foi vive et sincère, apprécier ce que c'était que la prière et la pénitence, elle commença le nouveau genre de vie auquel le ciel l'avait appelée. Il y avait déjà plusieurs années qu'elle habitait ce lieu dans une application continuelle aux choses de Dieu, et vivant des aumônes que lui donnaient à l'envi les personnes pieuses de la contrée, lorsqu'un infâme libertin conçut l'horrible pensée de la faire tomber dans le crime. Poussé par l'esprit du mal qui le possédait, il n'eut pas honte de faire à la vertueuse recluse des propositions coupables; mais elle aussitôt les rejeta avec énergie et indignation. « Le démon, dit ici le biographe de la sainte, était jaloux de ses vertus, et en excitant la passion de l'homme pervers, il voulait tout-à-la-fois l'enfoncer encore davantage dans le bourbier du vice et renverser l'édifice de sainteté que construisait la pieuse Marie; mais il ne parvint qu'à donner à l'église de Jésus-Christ une martyre de plus, et bientôt après un nouvel exemple de la puissance de l'intercession des saints auprès de Dieu. »

En effet, le perfide tentateur, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir par ses paroles, eut recours à la ruse. Ayant su que la pieuse fille allait quelquefois chez un respectable père de famille des environs, qui la recevait avec empressement, à cause de sa piété et afin que par ses prières elle attirât les bénédictions du ciel sur ses enfants, il entra furtivement dans cette maison,

un jour qu'elle s'y trouvait, et enleva une coupe d'argent qu'il déposa avec adresse dans le petit sac dont se servait Marie. L'innocente jeune fille, après avoir édifié la famille qui la recevait, retourna pleine de joie dans sa demeure, emportant avec les petites provisions que la charité de son hôte lui avait données, la coupe fatale qui allait devenir la cause de sa mort. Bientôt, en effet, on remarqua qu'un vase en argent avait disparu, et l'on fit de toutes parts, pour le retrouver, des recherches inutiles. Pendant ce temps, l'infâme calomniateur était allé près de la demeure de Marie, l'accusant de ce larcin, et lui déclarant qu'elle ne pourrait échapper aux poursuites de la justice qu'en cédant à sa passion. Stupéfaite en entendant une pareille calomnie, la pieuse fille se remet promptement de sa première émotion, et déclare de nouveau qu'elle aimerait mieux mourir mille fois que de consentir à ce qu'il lui propose. Et comme le malheureux la menaçait de la traduire devant les juges: « Ce serait bien mal à vous, répond-elle avec l'assurance et le calme de la vérité, de livrer une innocente au danger de la mort, lorsque j'ai la conscience que je n'ai point commis ce vol. » Alors cet homme, saisissant adroitement le petit sac qui était à la portée de sa main, en retire la coupe et la présentant à Marie: « Vous voilà convaincue par un témoin oculaire, s'écrie-t-il, obéissez donc à ce que je demande de vous, je vous soustrairai à la justice et il ne vous sera fait aucun mal. » La jeune fille était comme hors d'elle-même; elle ne pouvait en croire ses yeux, ni ses oreilles. Se jetant aussitôt par la

pensée dans les bras du Dieu qui connait la vérité et qui sonde les cœurs et les reins, elle repoussa avec une énergique indignation le calomniateur et le tentateur, qui se dirigea à l'instant vers la maison du juge de la contrée. Là il formule son accusation contre la sainte et présente, comme pièce de conviction, la coupe qu'il avait trouvée dans le sac. « D'ailleurs, ajoutait-il, cette femme est une magicienne qui ensorcelle les hommes, lui-même a été tellement fasciné par ses artifices et ses séductions, qu'il ne peut plus ni boire, ni manger, ni trouver de repos. » Le juge qui, comme tous les habitants de la contrée, connaissait la grande vertu de la pieuse Marie, ne voulait point ajouter foi à ce qu'il entendait, et paraissait disposé à repousser l'accusateur; mais le malheureux, qui voyait que sa proie allait lui échapper, présenta de nouveau la coupe qu'il tenait dans ses mains et força le magistrat de procéder contre la prétendue coupable avec toute la rigueur des lois de cette époque contre les voleurs. Pendant que ces choses se passaient, Marie s'était hâtée de venir auprès de ses parents pour leur dire tout ce qui était arrivé. Ceux-ci la consolèrent avec empressement et l'exhortèrent à mettre sa confiance en Dieu et en la Très-Sainte Vierge, sa patronne et la consolatrice des âmes affligées. Tandis qu'ils s'efforçaient de la rassurer en lui disant que son innocence serait bientôt reconnue, on vit arriver à la porte de la modeste habitation le juge du lieu, que le calomniateur avait contraint à cette mesure rigoureuse. Les parents aussitôt se mettent en devoir de justifier leur fille, et de montrer combien est invraisem-

blable, absurde même l'accusation portée contre elle; mais le juge déclare que malgré tout, pour satisfaire à la loi, il faut qu'il procède à son jugement. Quelques hommes d'armes s'approchent alors de l'innocente victime, l'attachent avec des liens et se disposent à la conduire à la prison publique. Le père et la mère étaient dans une désolation inexprimable et ne voulaient point laisser s'éloigner leur enfant. Marie, de son côté, en voyant ses parents repoussés, ne put s'empêcher de répandre des larmes en abondance. Tous ceux qui la voyaient dans cet état, ne pouvaient aussi retenir leurs sanglots, et convaincus de l'innocence de la pieuse fille, ils lui donnaient le nom de *Douloureuse.*

Après avoir passé quelque temps dans la prison, où l'on espérait que la crainte lui arracherait des aveux, l'innocente accusée fut amenée devant le juge, qui l'interrogea sur la coupe. « Il est vrai, répond Marie, que cette coupe a été trouvée dans mon sac; mais elle y a été mise par une autre personne sans que j'en eusse connaissance. » En entendant ces paroles, le calomniateur se lève, et interpellant le juge, il lui montre comment sa victime vient d'avouer son crime en cherchant malicieusement à en rejeter sur un autre la responsabilité.

A cette époque encore, et surtout dans certaines localités, le vol était sévèrement puni, et il n'était pas rare de voir condamner ceux qui s'en rendaient coupables à la peine capitale. Trop faible pour résister aux instances impérieuses du calomniateur de la jeune vierge, ou trompé peut-être par ses mensonges

habilement déguisés, le juge prononça contre la jeune fille une sentence de mort qui devait être immédiatement exécutée. Marie l'entendit avec calme et résignation, remettant à Dieu le soin de dévoiler son innocence. Le jour approchait de son déclin quand on la conduisit au lieu du supplice. La petite habitation, où pendant quelques années elle avait servi Dieu avec tant de bonheur, se trouvait sur le chemin. Quand on y fut arrivé, elle demanda permission, avant de mourir, de dire une dernière prière à la Très-Sainte Vierge. Le juge y consentit, et Marie, l'âme navrée de douleur, tomba sur ses genoux. « Elle supplia la douce Reine du Ciel, celle qui est le refuge de tous les affligés, de lui venir en aide dans ses angoisses, et demanda en même temps le pardon pour tous ceux qui avaient pu contribuer en quelque chose à sa mort. Elle demanda encore que ceux qui viendraient en ce lieu rendre leurs hommages à la Très-Sainte Vierge, fussent préservés de douleurs ou blessures, de contusions et de condamnations; et cela en considération de la douleur, peine et anxiété de son âme. Enfin elle pria pour elle-même, afin qu'après cette vie passagère, elle méritât d'être introduite, par la Reine des Vierges, dans le glorieux Paradis, avec la double couronne de la virginité et du martyre. » Sa prière achevée, Marie se leva et marcha tranquillement jusqu'au lieu du supplice. Là, le bourreau lui lia les pieds et les mains, et fit ensuite un trou dans la terre. Pendant tous ces apprêts funèbres, les nombreux spectateurs qui environnaient l'innocente victime, répandaient des larmes

en abondance. L'exécuteur lui-même disait, en s'adressant à la jeune fille : « Marie, intercédez pour moi, je vous prie, auprès de Dieu. » « Je prie Dieu, lui répondit-elle, qu'il vous pardonne ce que vous allez faire ainsi que tous vos péchés. Je pardonne aussi de tout mon cœur à ceux qui ont pu m'offenser par leurs paroles et leurs actions, et je me propose de demander leur grâce auprès du Dieu miséricordieux. »

Cependant le calomniateur de Marie la Douloureuse était là au milieu de la foule, considérant d'un œil sec tous les apprêts du supplice. Quand ils furent terminés, le bourreau saisit la jeune fille et la plaça dans le trou qu'il avait pratiqué. L'ayant alors recouverte de terre, il prit un pieu quadrangulaire, en posa le bout, taillé en pointe, sur le corps, puis trois hommes, armés de lourds marteaux, l'enfoncèrent avec violence. Un moment après le supplice de l'innocente vierge était achevé et celui de son calomniateur allait commencer. En effet, ce malheureux, rentré dans sa demeure, chercha vainement le sommeil ; son âme, livrée aux remords, était agitée par les visions les plus épouvantables. Bientôt même il jeta des cris horribles et devint si furieux qu'on fut obligé de lui lier les pieds et les mains pour l'empêcher de s'arracher la vie. Pendant sept ans, ce grand coupable resta dans cet état, qui était pour tous une preuve sensible de la vengeance du ciel. Ses parents et ses amis avaient déjà fait tout ce qui était en leur pouvoir pour le rappeler à la raison et à la confiance en Dieu, lorsqu'un jour ils conçurent le projet de le conduire à l'église, près de

laquelle avait habité Marie la Douloureuse. Quand il fallut descendre le malade du chariot sur lequel on l'avait amené, il entra dans une telle fureur, que ses amis, désespérant de le pouvoir faire pénétrer dans l'église sonnèrent la cloche pour appeler des habitants à leur secours. Ceux-ci les aidèrent à conduire leur malheureux parent devant l'autel de la Sainte-Vierge, et tous ensemble y adressèrent au ciel une fervente prière. Aussitôt l'esprit mauvais qui possédait cet homme l'abandonna: celui-ci, se sentant guéri, tomba lui-même à genoux et adressa sa prière à la Sainte Mère de Dieu et à la bienheureuse Marie la Douloureuse. En même temps il avoua publiquement le crime dont il s'était rendu coupable envers l'innocente recluse, et tous ceux qui étaient présents adorèrent la justice et la miséricorde de Dieu qui s'étaient manifestées snr lui d'une manière si éclatante.

L'auteur presque contemporain, qui rapporte la vie de la vierge de Woluve-Saint-Pierre, signale un grand nombre de guérisons miraculeuses opérées de son temps et dont les détails étaient connus de tout le monde. Ces faits prodigieux se sont reproduits encore très-souvent depuis cette époque, surtout dans la chapelle près de laquelle elle avait habité. Ce fut pour cette raison que, sur la demande de douze prélats, le pape Urbain V accorda en 1363 des indulgences « en faveur des fidèles qui visiteraient la chapelle de Sainte-Marie, vulgairement appelée la Douloureuse, dans la paroisse de Woluve, au diocèse de Cambrai, à différents jours de l'année. » Cette Bulle fut publiée l'année suivante par

Pierre André, évêque de Cambrai ; elle le fut de nouveau en 1611 par Mathias Hovius, archevêque de Malines, auquel diocèse appartient depuis la paroisse de Woluve-Saint-Pierre. Le corps de la bienheureuse martyre repose dans cette église, sous le maître-autel : elle y était surtout honorée le 18 juin, qui est probablement le jour de sa mort. Des auteurs la fixent à l'année 1290, d'autres à 1294, sous Jean II, duc de Brabant.



LE BIENHEUREUX PIERRE DE LUXEMBOURG, (1)

CARDINAL-ÉVÊQUE DE METZ,

Auparavant Archidiacre du diocèse de Cambrai.

L'an 1387.

Le titre de chanoine et d'archidiacre de Bruxelles, dans l'ancien diocèse de Cambrai, rattache à cette église le bienheureux Pierre de Luxembourg, dont la précoce vertu et les brillantes qualités ont fait une des gloires de l'église de France dans la seconde partie du quatorzième siècle. Sa vie suffirait à elle seule pour démontrer que, même dans les temps les plus difficiles et les circonstances les plus critiques, la sainte épouse de Jésus-Christ produit toujours de nouveaux élus pour le ciel.

Ce saint personnage naquit le 29 juillet 1369, à

(1) Boll. v Julii. —Godescard, 5 Juillet. — Hist. de l'Eglise Gall., t. VI, p. 102 etc ..

Ligny, petite ville de Lorraine, au diocèse de Toul. Il eut pour père Gui de Luxembourg, comte de Ligny, seigneur d'Armentières et châtelain de Lille du chef de son aïeule paternelle, Guyotte, fille et unique héritière de Jean, châtelain de Lille, tué à la bataille de Courtrai en 1302. Sa mère s'appelait Mathilde, et était comtesse de Saint-Pol. Outre trois sœurs qui épousèrent de puissants seigneurs, le Bienheureux Pierre avait aussi trois frères, André, qui fut évêque de Cambrai de 1390 à 1396, Valerand, l'aîné de tous, qui fut comte de Ligny, de Saint-Pol etc., et connétable de France, et enfin Jean de Luxembourg dont on peut suivre la généalogie jusqu'à nos jours. (1) Cette famille, on le voit, était destinée à une grande célébrité, et celle qu'elle avait déjà acquise était éclatante. La maison de Luxembourg, en effet, a donné cinq empereurs à l'Allemagne, plusieurs rois à la Hongrie et à la Bohême, et une reine à la France. On trouve encore ce nom dans beaucoup d'histoires où brillent la valeur des guerriers et la sagesse des négociateurs. Mais quelle que soit la gloire que tous ces noms ont apportée à cette puissante famille, on peut dire qu'elle s'efface et disparaît devant celle que

(1) Jean de Luxembourg eut pour petit-fils Jacques de Luxembourg, qui épousa Isabeau de Roubaix, unique héritière de Pierre, seigneur et baron de Roubaix: de ce mariage naquit Yolande de Luxembourg dont la fille unique, du même nom que sa mère, épousa le prince de Melun-Epinoy. De la famille de Melun-Epinoy les seigneuries de Roubaix, Cysoing, etc., sont passées dans celles de Rohan-Soubise, par le mariage de Anne-Marie-Adelaïde de Melun-Epinoy avec Louis-François-Jules de Rohan, prince de Soubise.

lui donne la vie si sainte du Bienheureux Pierre de Luxembourg, bien qu'il n'ait fait que paraître à la terre. A l'âge de trois ans le jeune Pierre perdait son vertueux père; un an plus tard sa mère descendait au tombeau et le laissait orphelin presque en naissant. La comtesse d'Orgières, sa tante, se chargea de son éducation et des soins multipliés que réclamait encore son bas-âge; puis, dans la suite, elle choisit des hommes sincèrement religieux et capables de former le cœur de son jeune neveu à la piété et à la vertu. L'enfant répondit parfaitement à cette sollicitude de sa parente et des maîtres auxquels elle l'avait confié. Les bons exemples qu'il avait sans cesse sous les yeux, et les sages leçons qu'il recevait, développèrent sans obstacle les germes de vertu que Dieu avait mis en lui. Déjà il se montrait assidu à la prière, et rempli d'une touchante ferveur dans l'accomplissement de ses devoirs de religion. Il s'imposait souvent des privations, vivait dans la plus parfaite pureté de mœurs, et répandait avec une joie innocente d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres. A l'âge de dix ans, on le conduisit à Paris, où il s'appliqua successivement à l'étude des belles-lettres, de la philosophie et du droit canonique. Pendant qu'il était dans cette ville, il apprit que son frère aîné, Valerand, comte de Saint-Pol, avait été fait prisonnier par les anglais dans une bataille livrée en Flandre. Aussitôt, ne consultant que son bon cœur et son amour fraternel, il abandonna ses études et se rendit à Londres en qualité d'otage, jusqu'à ce que Valerand eût payé sa rançon. Il y sé-

journa un an et fut ensuite remis en liberté par les anglais, que sa vertu avait remplis d'admiration, et qui ne voulaient plus d'autre garant pour la rançon promise que la parole du jeune seigneur. De retour à Paris, le Bienheureux Pierre reprit le cours de ses études et de ses pénitences, qui semblaient augmenter avec les années. Tout entier à Dieu et à ses devoirs, il vivait retiré au milieu de la capitale, et ne voyait que les personnes dont la conversation pouvait contribuer à sa sanctification. Un noble et pieux gentilhomme, Philippe de Maizières, était celui auprès de qui il se trouvait le plus souvent. Ancien chancelier des royaumes de Jérusalem et de Chypre, ce seigneur s'était retiré chez les Célestins de Paris, et c'est là que, sans avoir embrassé leur institut, il menait depuis vingt-cinq ans une vie sanctifiée par toutes sortes de bonnes œuvres. Les avis et les conseils que le jeune comte de Luxembourg reçut de la bouche de ce vénérable serviteur de Dieu furent pour lui une source de nouvelles lumières, qui le firent encore avancer à grands pas dans la voie de la perfection.

En 1383 Pierre obtint un canonicat dans la cathédrale de Paris. Cette dignité lui parut un nouvel engagement à servir Dieu avec plus de ferveur. Toute la ville fut singulièrement édifiée de son assiduité au chœur, de sa charité envers les pauvres, de l'innocence de sa vie, de sa douceur et de son esprit de pénitence. Plus il faisait d'efforts pour cacher ses vertus et ses bonnes œuvres, plus elles éclataient aux yeux des hommes. Son éminente sainteté et l'illustra-

tion de sa famille portèrent plusieurs prélats à l'attacher à leur église par quelque dignité. C'est ainsi qu'il fut nommé successivement archidiacre de Dreux, au diocèse de Langres, et de Bruxelles dans l'ancien diocèse de Cambrai. Bientôt même Robert de Genève, autrefois évêque de Cambrai, lequel, pendant le grand schisme, était quoique anti-pape reconnu sous le nom de Clément VII, le nomma évêque de Metz. Le vertueux jeune homme refusa long-temps cette dignité onéreuse, et dont, à cause de son âge, il ne pouvait pas exercer toutes les fonctions; mais à la fin il se soumit à une volonté qu'il avait toujours respectée comme celle de Dieu lui-même. Sa vertu et sa précoce sagesse surent lui faire éviter les fautes auxquelles l'exposait cette promotion précipitée et peu régulière, et dès le premier jour on put reconnaître que l'église de Metz n'aurait point à en souffrir. Le prélat, en effet, fit son entrée dans cette ville, les pieds nus et monté sur un âne, pour imiter l'humilité de Jésus-Christ; après quoi il distribua aux pauvres les aumônes les plus abondantes. Quand il eut pris possession de son Eglise, il commença la visite de son diocèse avec Bertrand, religieux de l'ordre de S. Dominique, personnage d'une grande vertu, qui lui avait été donné pour suffragant, et que pour cet effet on avait nommé évêque de Thessalie *in partibus*. Tous deux travaillèrent avec ferveur à l'œuvre de Dieu, réformèrent différents abus et opérèrent partout un très-grand bien. Le jeune Prélat avait distribué les revenus de son diocèse en trois parts, la première pour l'église, la seconde pour

les pauvres, et la troisième pour l'entretien de sa maison. Il ménageait encore sur cette dernière part pour augmenter celle des pauvres, auxquels il portait la plus touchante affection. Mais autant le Bienheureux Pierre se montrait libéral envers les indigents, bon et bienveillant envers tout le monde, autant il était sévère envers lui-même. Les jours de jeûne de l'Eglise, il ne prenait que du pain et de l'eau. Il faisait la même chose pendant l'Avent ainsi que les mercredis, vendredis et samedis de toute l'année. Ceux qui connaissaient le mieux son intérieur ont assuré qu'il n'avait jamais commis aucun péché mortel. Néanmoins on le voyait s'approcher tous les jours du sacrement de pénitence, tant il avait une haute idée de la pureté de cœur avec laquelle on doit vivre en la présence de Dieu, et surtout s'approcher de la sainte table. Il avait une conscience si délicate, qu'il ne pouvait retenir ses larmes en faisant l'aveu des fautes les plus légères: il craignait jusqu'à l'ombre même du péché. Au milieu des actions les plus indifférentes, jamais il ne perdait de vue la pensée de Dieu; aussi la prière faisait-elle ses délices, et plus d'une fois il lui arriva d'être ravi en extase en présence des personnes qui l'environnaient. On voyait autrefois dans l'église collégiale de Notre-Dame d'Autun un tableau, dans lequel le bienheureux Pierre était représenté dans cet état. Sous ce tableau on lisait ces paroles: « Méprisez le monde, méprisez-vous vous même, réjouissez-vous dans le mépris de vous-même; mais prenez garde de mépriser qui que ce soit. » Ces sentiments d'humilité profonde allaient éclater d'une manière

encore plus sensible. Dieu, avant d'appeler à lui son jeune et fidèle serviteur, lui avait préparé une nouvelle dignité. C'était comme une dernière épreuve à laquelle il voulait le soumettre. En effet, Pierre fut nommé, un an environ avant sa mort, cardinal du titre de Saint George, et obligé de se rendre à Avignon auprès du pape. Sa conduite dans cette ville fut ce qu'elle avait été partout ailleurs, un modèle accompli de toutes les vertus. Les pauvres trouvaient en lui le plus généreux et le plus libéral de leurs bienfaiteurs, et pour les secourir il s'imposa à lui-même les plus grandes privations. Dix mois après sa promotion au cardinalat, une fièvre opiniâtre altéra tout-à-fait sa santé. Afin de jouir d'une plus grande tranquillité, il accepta la proposition qu'on lui fit de se retirer à Villeneuve, petite ville située de l'autre côté du Rhône, vis-à-vis d'Avignon. C'est là qu'il reçut en particulier la visite de son frère André de Luxembourg, que Dieu destinait à devenir, peu d'années après, un des plus dignes évêques de Cambrai. Il lui donna, ainsi qu'à tous ceux qui l'approchaient, les conseils les plus touchants et les plus capables de les porter à la vertu. Après avoir reçu les derniers sacremens avec une extrême piété, il fit approcher de son lit les domestiques de sa maison et les pria de lui pardonner le scandale qu'il leur avait donné, en ne les édifiant point par ses exemples comme il l'aurait dû. Il les conjura ensuite de lui promettre qu'ils feraient tous, pour l'amour de lui, ce qu'il allait leur prescrire, et sur leur réponse affirmative : « Prenez, leur dit-il, la discipline qui est sous mon chevet, et que chacun de vous

m'en donne plusieurs coups sur le dos, pour me punir des fautes que j'ai commises envers vous, qui étiez mes frères en Jésus-Christ et mes maîtres. » Malgré leur surprise et la répugnance qu'ils avaient à exécuter un pareil ordre, les domestiques obéirent pour ne pas contrister le bienheureux. Pour lui, après avoir donné ce dernier témoignage de son esprit de pénitence et d'humilité, il s'entretint paisiblement avec le Seigneur, jusqu'au moment où il remit son âme entre ses mains. Il était alors dans sa dix-huitième année; on croit qu'il était diacre et l'on conserve encore à Avignon sa dalmatique.

Les nombreux miracles opérés par son intercession portèrent dans la suite les Avignonais à construire une chapelle sur son tombeau. On a aussi bâti un couvent de Célestins au même endroit; et c'est dans l'église de ces religieux que se gardait le corps du Bienheureux, enchâssé sous un magnifique mausolée. La ville d'Avignon le prit pour patron en 1432, à l'occasion d'un miracle éclatant, arrivé à son tombeau. Voici comment il est rapporté dans les historiens du temps. Un enfant d'environ douze ans étant tombé du haut d'une tour sur un roc escarpé, eut le corps tout brisé, la tête ouverte et la cervelle répandue par terre. Le père instruit de l'accident accourt aussitôt, se met à genoux, et implore l'intercession de Pierre de Luxembourg. Ramassant ensuite la cervelle avec le corps de son fils, il les porte sur le tombeau du bienheureux. Le peuple et les Célestins se mettent en prière et quelques instants après l'enfant ressuscite. On le plaça sur l'autel, afin que ceux

qui l'avaient vu mort pussent le contempler vivant. Ce miracle arriva le 5 juillet, jour auquel on a depuis célébré la fête du bienheureux à Avignon.

On trouve dans les Bollandistes, à la suite de la vie du bienheureux Pierre de Luxembourg, un long exposé des procédures employées pour informer sur ses vertus et les miracles opérés par son intercession. Ce travail, qui n'occupe pas moins de cent pages in-folio, prouve admirablement avec quelle scrupuleuse exactitude sont examinés les actes, les discours, et les écrits de ceux sur lesquels l'église est appelée à porter un jugement Au nombre des témoins qui déposèrent dans cette cause, on compte André de Luxembourg, évêque de Cambrai, Nicolas Clacquin, chanoine de cette même église et aumônier du bienheureux, Pierre d'Allovargue, chanoine de la collégiale de saint Pierre à Lille, autrefois son secrétaire.

Le roi de France Charle VI, le cardinal de Cambrai, Pierre d'Ailly, les consuls d'Avignon et beaucoup d'autres personnages de la plus haute distintion s'intéressèrent à la béatification du jeune et vertueux cardinal. Les déplorables divisions du grand schisme apportèrent de longs retards dans cette cause, qui avait été commencée deux ans et demi après sa mort c'est-à-dire en l'année 1390. Ce ne fut qu'en 1527 que le décret de béatification fut porté par Clément VII, de la famille des Médicis. Dans la fête autrefois célébrée à Avignon, avec une pompe extraordinaire, le 5 de juillet, on portait en procession, sous un baldaquin, la tête du patron renfermée dans une châsse. Le soir, des feux

de joie et des illuminations resplendissaient dans toute la ville. Le même pape Clément VII a autorisé la récitation de l'office du bienheureux Pierre de Luxembourg; c'est celui d'un confesseur non-pontife: on en faisait mémoire à Roubaix avant la révolution dans la chapelle de Ste-Elisabeth, bâtie par les parents du bienheureux. Il y avait à Epinoy, pays de S. Druon, entre Seclin et Carvin, une église ou chapelle dediée à S. Druon et au bienheureux Pierre de Luxembourg. Le chapelain était à la nomination de l'abbé du monastère de saint Pierre de Gand. Ce bénéfice avait été créé et fondé par le prince de Melun-Epinoy, époux d'Yolande de Luxembourg, dame de Roubaix, Cysoing etc. (1)



S. VINCENT FERRIER, DOMINICAIN; (2)

SON APPARITION A LILLE,

L'an 1419.

Le nom de S. Vincent Ferrier figure parmi ceux des plus illustres enfants de l'ordre de S. Dominique

(1) J'ai trouvé dans un livre de l'hôpital de Ste-Elisabeth à Roubaix, dit M. l'abbé Salembier, à qui nous devons ces détails, le suffrage du bienheureux Pierre de Luxembourg, c'est à dire, antienne, verset et oraison ainsi que les collecte, secrète et post-communion propres. Le pieux cardinal, aujourd'hui patron d'Avignon, l'était autrefois de la chapelle de la maison des orphelines à Roubaix, fondée par des membres de la famille des seigneurs de Roubaix alliée à la sienne. On y voyait encore il y a peu d'années le portrait du bienheureux, sur toile et bien conservé.

(2) Boll. V apr.— Sancti belgii ordinis prædicatorum p. 31,

et des prédicateurs les plus renommés de son temps. Doué de toutes les qualités de l'orateur chrétien et de l'apôtre de l'évangile, il eut aussi toutes les vertus qui font le grand saint. Il remplit du bruit de sa parole et de ses œuvres les différentes contrées de l'Europe, et sa vie tout entière fut consacrée à la prédication des importantes vérités de la foi et à la conversion des pécheurs. Il semblait que Dieu lui eût donné pour mission particulière de rappeler aux hommes la pensée terrible de ses jugemens, dont trop souvent ils perdent la mémoire. Cet oubli, qui entraine toujours les plus déplorables conséquences, se faisait surtout remarquer à cette époque, où de longues guerres avaient répandu en tous lieux un grand nombre d'abus et de vices. Nous n'avons point à entrer ici dans le détail des œuvres de S. Vincent Ferrier, et il suffit à notre sujet que nous rappelions la tradition des anciens dominicains de Lille touchant le passage et les prédications du saint missionnaire dans cette ville. Buzelin rapporte cette tradition et ne la rejette pas. Hyacinthe Chocquet, dans son histoire des saints de l'ordre des frères prêcheurs en Belgique, la reconnait expressement: « S. Vincent Ferrier, dit-il, après avoir évangilisé l'Espagne sa patrie, parcourut une grande partie de l'Europe et vint en Belgique, dans la Flandre. Souvent il prêchait sur les places publiques à cause de l'affluence du peuple. Il opéra un très-grand nombre de miracles, et l'on assure que chaque jour il avait une heure fixée pour les malades qui voulaient s'approcher de lui. Ce saint missionnaire parlait toujours espagnol et néanmoins il était

parfaitement compris de toutes les personnes qui l'environnaient. On dit qu'il convertit vingt-cinq mille juifs, huit mille mahométans et cent mille pécheurs, qui à sa voix revinrent sincèrement à Dieu et commencèrent à mener une vie chrétienne. » Le même auteur ajoute qu'il a vu lui-même, et baisé dans la maison des dominicains de Saint Omer, le cilice de S. Vincent Ferrier qu'on y conservait précieusement. Cet illustre apôtre de l'évangile mourut en 1419 à Vannes en Bretagne, et fut enterré dans la cathédrale de cette ville. (1)

Les grandes vérités que S. Vincent Ferrier annonçait à nos pères sont toujours les mêmes, et elles doivent faire aussi sur nos cœurs une impression salutaire. Toujours il est vrai de dire au chrétien qu'une heure viendra où il devra comparaitre devant le juste juge, pour rendre compte de toutes ses œuvres. Puissions nous nous y préparer par une conversion sincère et une vie conforme à la religion sainte que nous avons le bonheur de connaître.

(1) On trouve dans les œuvres de Gerson T. I p. 659, une lettre de Pierre d'Ailly, cardinal de Cambrai, adressée à S. Vincent Ferrier. Elle suppose, comme il est facile de le voir, des rapports assez intimes entre eux. Cette lettre est conçue en ces termes. « Reverende magister et pater charissime, familiaria colloquia quæ tecum in Genuâ (Gênes) et Padua (Padoue) et quandoque alibi me habuisse recolo sermones que tui salutares, quos audivi, de te omne bonum, præcipuè de humilitate, quæ virtutum omnium fundamentum est, præsumere agunt. Ideo cum dilecto fratre meo et socio cancellario parisiensi, ad promissa de charitate exhortari persuasus sum. Tuus per omnia Petrus Cardinalis Cameracencis.



LE BIENHEUREUX JEAN, (1)

BERGER A MONCHY-LE-PRŒUX,

XV Siècle.

Sur la route de Cambrai à Arras, à deux petites lieues environ de cette dernière ville, on rencontre le village de Monchy-le-Prœux. Là se conserve précieusement le souvenir d'un berger qui, dans cette humble condition, s'est élevé aux vertus les plus sublimes, et a mérité que sa conduite fut proposée pour modèle aux chrétiens. Ainsi le Seigneur se plait à faire éclater les merveilles de sa grâce dans tous les temps et dans toutes les conditions. Le court mais touchant éloge qu'un évêque a rendu publiquement à la mémoire du pieux Jean de Monchy-le-Prœux, renferme le peu de détails connus de sa vie. Cet évêque est Pierre de Ranchicourt, qui gouverna le diocèse d'Arras de 1463 à 1499. Les fonctions de son ministère l'avaient appelé à Monchy-le-Prœux au moment même ou l'humble berger allait rendre son âme à Dieu. « Que tous les fidèles de Jésus-Christ présents et futurs, dit le prélat dans un acte public redigé dans le même temps, sachent que dans ce village de Monchy-le-Prœux, du diocèse d'Arras, a vécu un homme appelé Jean, simple laïque, très-fidèle à Jésus-Christ, et qui, pendant toute sa vie, a mené une conduite très-sainte. Par le don de Dieu, il s'est élevé à la plus haute contemplation, a ignoré

(1) Boll. xxiv Junii — Ferri de Locres, Chron. Belg. p. 567 etc.

les souillures de la concupiscence et évité jusqu'à la mort tout ce qui pouvait ternir la pureté de son âme. »

Déjà avant de mourir, le bienheureux Jean avait opéré par ses prières plusieurs guérisons miraculeuses, et donné d'autres marques du pouvoir dont il jouissait auprès de Dieu. Il rendit la vue à un habitant d'Arras et à une femme qui vivait encore à l'époque où un moine de l'abbaye d'Hasnon rapportait ces détails. Cet auteur ajoute encore que le saint berger rendit l'ouïe à un jeune homme, guérit plusieurs personnes de la pierre ou de la hernie, et arrêta un incendie dans le village même de Monchy-le-Prœux.

On ne sait ni l'année ni le jour de la mort du bienheureux Jean. Sa fête a été fixée au 24 juin, peut-être à cause de la similitude de son nom avec celui de S. Jean-Baptiste. D'ailleurs cette dernière fête étant autrefois chomée, donnait plus de facilité aux fidèles pour venir rendre au saint patron leurs devoirs et leurs respects. Ce jour là, en effet, rapporte Ferri de Locres, une si grande multitude de pèlerins se portait au tombeau du bienheureux Jean de Monchy que le village en était tout rempli. Ce tombeau, en pierre artistement sculptée, avait été donné par un noble comte, appelé Oudard, lequel avait été guéri par l'intercession du serviteur de Dieu. Ces guérisons, qui se renouvelaient très souvent, ont entretenu de tout temps la piété des habitants de Monchy-le-Prœux et des villages voisins envers leur vénérable compatriote et patron.

Ajoutons en terminant l'éloge rendu à l'humble et saint berger de Monchy-le-Prœux par André Hoye, une des gloires de l'ancienne université de Douai.

Vous aussi, Jean, vous habitiez Monchy-le-Prœux, et, simple berger, vous avez augmenté le nombre des saints : votre condition plait au ciel, elle plait aux esprits célestes, car aux bergers plait la garde des innocents troupeaux, et loin des villes le silence de la vie pieuse. Un ange se montre à eux dans une brillante lumière ; il leur ordonne de quitter leur solitude pour aller à Bethléem reconnaître l'enfant divin, célébrer ses louanges et solliciter la paix. Vous aussi, saint berger, faites nous jouir d'une semblable paix. etc.



JACQUES L'OSTIUS, JÉSUITE, (1)

NATIF DE DOUAI.

L'an 1548.

Jacques l'Ostius entra dans la société de Jésus cinq ans après qu'elle eût été confirmée par le souverain Pontife Paul III. Il avait fait ses premières études à Douai, sa ville natale, et avait été ensuite chargé d'enseigner la rhétorique et la dialectique à la célèbre université de Louvain. C'est dans cette ville qu'il eut occasion d'entendre les prédications du père Strada. Ces discours et des entretiens particuliers qu'il eut en même temps avec le père Lefèvre firent une si vive impression sur son cœur, qu'il résolut de suivre la même carrière et de se dévouer comme eux au service de l'église. Dix-neuf autres jeunes gens, étudiants ou professeurs,

(1) Buzelin. liv. I, ch. 37ap. — Monologue de la Compag. de Jésus, xxx Nov.

suivirent son exemple, et demandèrent aussi à entrer dans la compagnie de Jésus. Après avoir séjourné quelque temps dans le Portugal où il suivit le P. Lefèvre, Jacques L'Ostius se rendit à Rome auprès de S. Ignace, qui ne tarda pas à reconnaitre les rares talents et les vertus de son nouveau disciple. Aussi s'empressa-t-il de lui confier une mission importante, bien qu'il n'eût encore que deux ans de religion. A la demande de l'évêque de Girgenti (Agrigente) le vénérable fondateur envoya Jacques L'Ostius en Sicile, où il commença à remplir toutes les fonctions d'un zélé missionnaire. Il parcourait sans cesse les villes, les villages et les hameaux, prêchant partout la parole de Dieu avec une force et une simplicité qui pénétraient tous les cœurs. Les pauvres surtout et les enfants étaient principalement l'objet de sa sollicitude; il les visitait, les instruisait, les exhortait et entendait leurs confessions avec une inaltérable patience. Dans les hôpitaux il visitait et consolait les malades, leur donnait tout à la fois les remèdes de l'art et les secours bien plus précieux encore de la religion. Son zèle actif et prudent savait tout prévoir et trouver des ressources pour tout. Tels sont les fruits de salut que produisit sa présence, qu'en tous lieux on voyait la foi se réveiller dans les cœurs, et les sacrements, auparavant presque abandonnés, maintenant fréquentés par des personnes de toute condition. Un séjour d'une année seulement avait suffi pour obtenir ces heureux résultats. Le nombre encore peu considérable de sujets ne permit pas de laisser le père l'Ostius plus long-temps dans la Sicile, et ses supé-

rieurs l'envoyérent à Louvain, où tous ceux qui l'avaient connu autrefois le redemandaient avec les plus vives instances. On voulait l'établir Recteur du collège de cette ville. Mais au moment où il se rendait à ce nouveau poste, l'infatigable jésuite succomba aux travaux et aux fatigues qu'il avait déjà endurées et mourut dans la ville de Bologne, vénéré de tous pour ses admirables vertus et les fruits abondants de salut qu'il avait déjà recueillis pour le ciel.



PASQUIER BROUET, Jésuite,

NATIF DU CAMBRÉSIS,

L'an 1562.

C'est dans un village du Cambrésis que naquit Pasquier Brouet, l'un des pères les plus célèbres de la compagnie de Jésus à son origine (1). Il étudiait la théologie à l'Université de Paris, lorsqu'il sentit naître dans son cœur le désir de se joindre à S. Ignace de

(1) Imago primi sœculi. p. 290 et 859. Quelques auteurs ayant prétendu que le père Pasquier Brouet n'était point né dans le Cambrésis, mais dans la Picardie, et cette opinion étant encore assez répandue, il sera peut-être agréable de rencontrer ici le texte de l'*Imago primi sæculi societatis Jesu* (Lib. vi, p. 859), qui exprime cette erreur et la réfute : « Paschasius denique Broetus natale solum habuit Belgium in agro Cameracensi; nam quod Picardus vulgò existimatus est hâc causâ factum. Flagrante inter Austriacam Valesiamque domum bello, Broetus ne Parisiorum urbe, ubi studiis operam navabat, excedere coegeretur, pro Picardo se gessit, proque eo exinde habitus est. Id quod non semel.., narravit ipse et... nostri seniores audivêre.

Loyola, à S. François Xavier, et aux autres étudiants qui venaient de partir avec eux à Rome. Deux de ses condisciples partagèrent aussitôt sa résolution; c'étaient Claude-le-Jay, du diocèse de Genève, et Jean Codure de celui d'Embrun. Tous trois, aussi pieux que savants, s'unirent d'une sainte amitié, et se préparèrent à aller rejoindre en Italie ceux dont ils voulaient imiter les héroïques exemples. Ils partirent donc de Paris, à pied, et après de longues fatigues, ils arrivèrent le 8 janvier 1537 à Venise, où ils rencontrèrent S. Ignace, qui les admit au nombre de ses disciples. La compagnie comptait alors dix membres.

Sous un extérieur humble et simple, le père Pasquier Brouet cachait d'éminentes qualités et de sublimes vertus. Elles n'échappèrent pas au regard pénétrant de S. Ignace, qui comprit aussitôt quels avantages il pourrait retirer d'un tel disciple. Aussi avait-il pour lui une grande affection et un sincère respect, et se plut-il à lui confier les missions les plus importantes. La première que remplit le digne Jésuite, fut celle d'Irlande. Il fut envoyé, à la demande du pape Paul III, et avec toutes les prérogatives attachées aux nonciatures apostoliques, dans cette île alors exposée à toutes les horreurs de la persécution religieuse. Le père Pasquier Brouet et le père Salméron qu'on lui adjoignit, partirent comme deux apôtres de Jésus-Christ, sans provisions, sans argent, acceptant tous les périls d'une pareille mission sous un roi tel que Henri VIII. Ce fut le 10 septembre 1541 qu'ils quittèrent la ville de Rome, après avoir reçu les instructions admi-

rables de S. Ignace. « Sachant que les deux légats ont des caractères diamétralement opposés ; que Salméron est vif, que Brouet a dans le cœur quelque chose d'angélique et de persuasif ; c'est Brouet que le sage fondateur charge de communiquer avec les grands. »

Après des fatigues de tout genre, et des périls multipliés encore par les guerres qui désolent le continent, les deux Jésuites arrivent enfin en Ecosse. Là ils voient le roi Jacques V, neveu de Henri VIII, qui cherchait à l'entraîner dans le schisme. Pasquier Brouet et Salmeron l'exhortent fortement, dans l'intérêt de l'église et celui de sa couronne, de rester fidèle à la vieille foi catholique. Après que le roi leur eut fait cette promesse, ils se dirigèrent vers la malheureuse Irlande. « Quand Brouet et Salmeron, dit M. Crétineau Joly, chap. III, déguisés, presque mendiants, entrèrent dans le royaume, la terreur était portée à son comble. L'hospitalité était un crime, la délation, un acte de patriotisme ; le silence lui-même, une condamnation anticipée. Il avait fallu des miracles d'intrépidité pour parvenir dans un pays dont les frontières étaient hérissées de soldats. Pour y séjourner, on devait à chaque heure du jour et de la nuit exposer sa vie, car il se rencontrait partout des espions, des gens armés, des fanatiques ou des bourreaux. Brouet et Salmeron se voyaient sans asile sur une terre inconnue, leur courage ne se démentit cependant point. On les fuyait comme étrangers, on les redoutait comme prêtres. Peu à peu ils surent gagner la confiance de plusieurs fidèles; ils s'entretinrent avec eux, ils leur apprirent la mission

dont ils s'étaient chargés. Bientôt ils eurent autour d'eux un troupeau que leur audace rendait audacieux.»

« Un séjour prolongé sous le même toit n'était pas possible, c'eut été exposer les hôtes qui les recevaient. Salmeron et Pasquier Brouet changent de retraite toutes les nuits; mais dans ces courses si souvent répétées, ils trouvent un adoucissement à leurs fatigues, un encouragement à braver des périls toujours nouveaux. Ils ravivent la ferveur, ils fortifient la prudence, ils enseignent aux persécutés les devoirs qu'ils ont à remplir, les pratiques pieuses qu'il importe de conserver pour maintenir la foi. Ils confessent, ils administrent, ils rendent la paix aux consciences, ils éclaircissent les doutes, ils excitent les forts, ils soutiennent les faibles, et dans ce ministère de réconciliation, ils usent des pleins pouvoirs qu'ils ont reçus du St-Siége.» Dans l'espace de trente-quatre jours, les deux nonces apostoliques avaient parcouru l'Irlande, et rendu un nouveau courage aux Irlandais. Devinés bientôt par les agents anglais, leur tête est mise à prix; mais un ordre du Souverain Pontife les rappelle en Italie. Au retour de cette nonciature si pénible et si périlleuse, Pasquier Brouet et Salmeron furent arrêtés à Lyon comme des espions et jetés dans la prison. La guerre qui venait d'éclater de nouveau entre Charles-Quint et François I, avait fait naître des soupçons dans l'esprit de quelques hommes, que le costume pauvre des deux religieux avait frappés. Toutefois l'erreur fut bientôt reconnue, et les deux Jésuites, rendus à la liberté, purent continuer en paix leur voyage jusqu'à Rome.

Quelques jours après son retour de la mission d'Irlande, le père Pasquier Brouet était envoyé à Foligno, puis à Montepulciano, et de là à Reggio de Modène et à Faenza, où il eut à lutter contre les plus fougueux partisans du protestantisme, et à rappeler aux devoirs de leur état des prêtres et des personnes religieuses qui les avaient oubliés.

Tant de travaux et de succès justifiaient bien la haute opinion que S. Ignace avait de son disciple chéri, duquel il disait qu'il avait le regard et la bonté d'un ange. Aussi jeta-t-il sur lui les yeux, et le choisit-il pour patriarche d'Ethiopie, quand il fut question d'envoyer quelqu'un avec ce titre dans cette contrée barbare et inconnue. Toutefois cette résolution ne fut pas exécutée, et le père Pasquier Brouet qui ne désirait qu'une seule chose, l'accomplissement de la volonté de Dieu en lui, vint par l'ordre de son supérieur se fixer à Paris, en qualité de premier provincial de France. C'est dans cette ville, sous les yeux de l'université qui opposait la plus vive résistance aux pères de la compagnie, que le vénérable religieux se dévoua avec un généreux oubli de lui-même au soulagement des malheureux que la peste ravageait. Il trouva la mort au milieu des actes de sa charité héroïque (1562).

Entre toutes les vertus qui ont brillé dans le P. Pasquier Brouet, on signale particulièrement sa douceur et sa longanimité. Cet esprit de charité et de mansuétude lui fit opérer un très-grand bien dans les âmes, et ramener à Dieu un nombre considérable de pécheurs qui s'en étaient éloignés. Un auteur rapporte que le

vénérable missionnaire, passant un jour dans la campagne, fut insulté par des moissonneurs, à cause de la pauvreté de ses habits. Sur-le-champ il s'arrêta, regarda quelque temps ces hommes qui ne savaient pas même respecter ses cheveux blancs, puis leur donna sa bénédiction. Cette action fit sur eux la plus profonde impression, et éveilla dans leur cœur des sentiments de piété et de religion.



LE VÉNÉRABLE LOUIS DE BLOIS, (1)

ABBÉ DU MONASTÈRE DE LIESSIES.

L'an 1566.

A l'époque où le schisme et l'hérésie faisaient tant de ravages dans l'église de Jésus-Christ, et où tant de puissants seigneurs donnaient au monde le spectacle désolant de l'immoralité de leur conduite et de la faiblesse de leur foi, vivait dans ces contrées un homme d'une sainteté éminente, qui, après avoir passé ses premières années à la cour, dans une parfaite innocence, alla s'ensevelir, jeune encore, dans l'abbaye de Liessies. C'est le vénérable Louis de Blois, devenu depuis abbé de ce célèbre monastère. Il était fils d'Adrien de Blois seigneur de Jumigny, et qui tirait son origine des seigneurs de Chatillon et des comtes de Blois. Sa mère, Catherine de Barbançon, noble Dame de

(1) Boll. VII Jan.— Opera V. Lud. Blosii, passim

Don-Stienne, près de Beaumont, dans le Hainaut, le mit au jour dans ce même château, au commencement du mois d'Octobre de l'année 1506. Il reçut, comme ses cinq frères et ses trois sœurs, une excellente éducation et se fit remarquer dès ses premières années par une grande douceur de caractère, qui le rendait agréable à tout le monde. L'innocence de sa conduite et sa tendre piété. faisaient penser à beaucoup de personnes que cet enfant deviendrait dans la suite un grand serviteur de Dieu. Envoyé à la cour en qualité de page du jeune archiduc Charles, depuis Charles Quint, Louis de Blois sut y conserver toute l'intégrité de sa vertu et la ferveur de sa piété. Il y brilla aussi par ses qualités chevaleresques et ces dons aimables de la nature qui lui attachaient les cœurs. Le jeune archiduc, en particulier, lui voua dès lors une amitié qui ne fit que croître avec les années. Ses parents, qui fondaient sur lui de grandes espérances étaient très flattés des témoignages qu'ils recevaient de la conduite de leur fils et ils rêvaient déjà pour lui de brillants projets d'avenir, quand un accident providentiel vint donner une nouvelle direction aux pensées du jeune courtisan. Un jour en effet, Louis de Blois reçut par malheur une blessure à la tête, pour laquelle il dut supporter une opération douloureuse. Le chirurgien lui ayant demandé, avant de la commencer, quelle forme il désirait que l'on donnât à l'incision qu'il fallait faire dans les chairs : « la croix de Bourgogne, »

répondit aussitôt le jeune chevalier. Cette parole fit impression sur toutes les personnes qui se trouvaient là en ce moment. Louis lui-même ne put s'empêcher de la remarquer, comme si cette réponse, dans laquelle la vanité avait sa part, eut révélé un secret dessein du ciel sur lui. Quoiqu'il en soit, il est certain que, dans ce moment, il s'opéra un changement étonnant dans ses sentimens et ses pensées. Son âme, encore pure et innocente, commença à comprendre toute la vanité des choses du siècle et le bonheur que l'on goûte à y renoncer généreusement pour Dieu. Ces réflexions salutaires épurant de plus en plus ce que le contact du siècle avait pu laisser d'idées mondaines dans son esprit, Louis de Blois prit bientôt la résolution de quitter la cour, et, avec la permission de ses parents, de se retirer au monastère de Liessies. Il n'avait encore que quatorze ans quand il prit cette courageuse détermination. Sa fidélité à la grâce fut promptement récompensée par des faveurs spéciales du ciel. Aussi le vit-on, en peu de temps, faire de rapides progrès dans la vertu. On ne pouvait s'empêcher d'admirer sa ferveur dans l'accomplissement de tous les devoirs de la vie religieuse, et l'air de bonheur et de paix intime qui brillait dans ses yeux. L'abbé du monastère de Liessies, vénérable vieillard, avait reçu son nouveau disciple comme un ange envoyé du ciel, et il ne douta point, aussitôt qu'il l'eût vu, que sa communauté ne retirât un jour de précieux avantages de sa présence. Il le confia d'une manière toute spéciale à Dom Jean Meurisse, maître

des novices, qui le fit avancer à grands pas dans les voies de la perfection. Le noviciat terminé, Louis de Blois fut envoyé à Louvain pour y faire de solides études, qui le missent en état de rendre plus tard d'importants services à l'église. Il rencontra dans l'université de cette ville les professeurs les plus distingués, se perfectionna sous leur conduite dans l'étude des humanités, et suivit ensuite avec succès les cours de philosophie et de théologie. Le latin, le grec, l'hébreu lui devinrent également familiers, et il approfondit les ouvrages des plus habiles docteurs et les écrits des saints Pères. La piété du jeune religieux le mit constamment en garde contre un danger que beaucoup ne paraissent pas même soupçonner; mais auquel bien peu échappent; je veux dire cette sécheresse du cœur, cette curiosité inquiète et ce désir immodéré de savoir qui deviennent si souvent un écueil pour les meilleurs esprits. Louis de Blois l'évita en s'appliquant tous les jours avec soin à la prière et à d'autres exercices de piété, qui entretenaient et développaient de plus en plus en lui l'esprit de Jésus-Christ,

L'abbé de Liessies suivait toujours par la pensée le jeune disciple qu'il avait envoyé à Louvain, et sur lequel il recevait les témoignages les plus flatteurs. Sentant que les infirmités de l'âge ne lui permettraient bientôt plus de remplir toutes les fonctions de sa charge, il songea à demander un coadjateur. Il connaissait tellement les dispositions de tous ses religieux en faveur de Louis de Blois qu'il ne craignit pas de le leur proposer. Tous, d'un concert

unanime, même les plus âgés, donnèrent leur voix au jeune religieux, que la noblesse de sa naissance, sa science et encore plus sa vertu rendaient le plus capable de diriger sagement la communauté dans ces temps difficiles. L'humble disciple, en apprenant cette nouvelle à Louvain, fut rempli de la plus profonde tristesse et d'une sorte d'abattement. Dom Meurisse jugea même nécessaire de lui écrire une lettre pour le consoler et l'encourager, en lui montrant tout le bien qu'il pourrait faire dans la charge qu'on lui imposait. Louis de Blois, qui n'était alors que dans sa vingt-deuxième année, resta encore deux ans à Louvain pour achever de se perfectionner dans toutes les sciences ecclésiastiques; mais à la mort du vénérable abbé Grippe, qui arriva le 2 Mars 1530, les religieux le prièrent de se transporter au milieu d'eux. Ils renouvelèrent alors en sa présence l'élection qu'ils avaient déjà faite; et quelques mois plus tard, le vénérable Louis de Blois ayant été ordonné prêtre, toute la communauté assista à la touchante cérémonie de sa première messe et à la bénédiction abbatiale qu'il reçut le lendemain, 13 novembre 1530.

L'éminente sainteté du nouvel abbé se produisit bientôt aux yeux de tous ses frères, qui ne pouvaient assez admirer l'assemblage de tant de vertus et de brillantes qualités réunies en sa personne. Cette disposition favorable l'encouragea dans le dessein qu'il avait conçu d'établir une réforme, en retranchant certains abus que la faiblesse de quelques abbés, ses prédéces-

seurs, et surtout les guerres continuelles de cette époque avaient occasionnés. Ces guerres forçant très-souvent les religieux d'aller chercher un refuge dans d'autres contrées, il était imposible que la régularité et la discipline n'en souffrissent pas beaucoup. Au moment même où l'on pensait à réparer ces graves inconvénients, la guerre éclatait de nouveau entre François 1er et Charles Quint; mais cette fois la Providence permit qu'elle contribuât à seconder les projets du sage abbé de Liessies. En effet, s'étant retiré à Ath avec trois religieux bien disposés à embrasser la réforme qu'il voulait établir, il vit bientôt accourir de Mons, où il s'étaient retirés, les autres religieux fugitifs. Ils demandaient aussi à suivre, dans sa rigueur primitive, la règle de S. Penoît, moyennant quelques modifications qui leur paraissaient nécessaires. Louis de Blois, voulant d'une part rendre à la communauté de Liessies sa régularité première, et craignant d'un autre côté d'exiger plus qu'il ne pourrait obtenir, eut recours à la prière et demanda avec instance au Seigneur qn'il daignât l'éclairer de ses lumières. Il consulta aussi sur ce point des personnes sages, prudentes et remplies de l'esprit de Dieu, et elles lui répondirent qu'il serait meilleur, vu les circonstances et les temps, de prendre pour sa réforme un milieu convenable, et de laisser à la ferveur particulière certaines charges plus pénibles. Le digne abbé, toujours disposé à suivre le jugement des autres plutôt que le sien propre, se rendit à cet avis. Peu

de temps après, il rentrait, plein de joie, à Liessies avec ses religieux, qui reprirent les exercices de leur saint institut avec une nouvelle ferveur. Ce fut pour augmenter encore cette bonne disposition, et pour donner à tous, par ses écrits comme par ses actes, l'exemple des vertus monastiques, qu'il composa alors des traités spirituels, remplis de l'esprit de Dieu et d'une onction si douce qu'il est impossible, en les lisant, de ne pas se sentir touché, et excité à faire les plus généreux sacrifices.

Le premier de ces ouvrages a pour titre : *Le Miroir des Religieux*. Sous le nom d'abbé Dacrien, c'est-à-dire, qui pleure, qui gémit, l'auteur déplore le malheur d'un religieux tiède, qui ne remplit pas tous les devoirs de son état; en même temps il indique toutes les vertus et les dispositions intérieures qui rendent un religieux digne de sa vocation. Le second ouvrage est intitulé ; *Règle de la Vie Spirituelle*. Le vénérable Louis de Blois y donne les conseils les plus sages pour surmonter les différentes tentations, pour marcher saintement dans les voies de Dieu, et s'unir étroitement à lui par les exercices de la vie spirituelle. Ses autres principaux ouvrages portent les titres suivants; *Le Conclave*, — *la Récréation et la retraite sacrée de l'âme fidèle*, — *l'Institution et la perle spirituelle*, — *le Manuel des Petits*, — *la Règle de celui qui est encore novice dans les voies de l'esprit*, — *la Consolation des pusillanimes*, — *le Collyre des hérétiques et le flambeau pour les éclairer*. On trouve de plus, parmi les œuvres du vénérable Louis de Blois, des méditations, des affec-

tions et des prières, dans lesquelles respire la plus suave piété. On pourra en juger par cette seule citation, tirée du préambule des statuts qu'il donna à sa communauté, et dans lequel il cherche à montrer les avantages de la vie monastique. « Heureux, s'écrie-t-il, ceux à qui Jésus parle au cœur, et à qui il dit : venez, sortons, allons dans un lieu désert ! Heureux ceux que le Seigneur transporte de la vaste mer du monde, du milieu de ses innombrables écueils, au port de la vie religieuse. Là, la vie est paisible et sans dangers ; là abonde la paix, la tranquillité et la joie de l'Esprit saint ; là, sans aucune sollicitude des choses passagères, des hommes servent librement, le jour et la nuit, le roi immortel des siècles. Une seule pensée les occupe, celle de plaire à Dieu par une fidèle obéissance à ses volontés, par une douce assiduité aux prières saintes, par l'exercice des pieuses lectures et l'effusion des larmes dans lesquelles l'âme se purifie. Tout est piété, tout est suavité dans une communauté de religieux qui vivent selon leurs règles. On y respire le parfum délicieux de toutes les vertus, les roses de la charité y brillent de leur éclat empourpré, les lys de la chasteté lèvent vers le ciel leur tête d'une blancheur éblouissante, et les violettes, symboles de l'humilité, y fleurissent et répandent leurs suaves odeurs. Là point de tumulte, point de confusion ; loin de cette douce et aimable solitude, les querelles et les dissensions, là encore chaque jour de courageux athlètes luttent dans l'arène du combat spirituel et remportent la victoire sur leurs ennemis. Les anges du ciel volent avec

rapidité pour être les témoins de cette lutte, et pour fortifier les soldats de Jésus-Christ. Heureux donc ceux qui, fuyant les tempêtes du siècle, se sont retirés dans le port sûr et agréable de la vie religieuse, parce que, après avoir passé le reste de leurs jours dans la joie du Saint-Esprit, uniquement occupés du service de Dieu, ils recevront à la mort l'inestimable récompense du royaume céleste et en jouiront éternellement. »

Il y avait encore quelque chose de plus touchant et de plus persuasif que les paroles et les écrits du vénérable Louis de Blois, c'était l'exemple de ses vertus et la fidélité avec laquelle il accomplissait jusqu'aux moindres observances de la vie religieuse. Il présidait à tous les exercices de la communauté, et inspirait par sa présence les sentiments de la dévotion. La méditation faisait ses délices, et durant la prière, il était tellement absorbé en Dieu, qu'il semblait que déjà son âme eût pénétré dans les cieux. Attentif à profiter de toutes les circonstances et de tous les moyens pour s'avancer dans la perfection et s'entretenir dans l'esprit de Foi, le vénérable abbé se hâta de se rendre auprès des premiers pères de la Compagnie de Jésus à Louvain, pour faire, sous leur conduite, les exercices spirituels de S. Ignace. Il voua aussitôt à la société de Jésus une affection sincère et un entier dévouement; aussi le vit-on, au moment où la calomnie commençait déjà contre elle cette guerre acharnée qui n'a pas cessé depuis, non seulement les honorer de son amitié, et favoriser leurs projets, mais encore prendre leur défense auprès des Grands et dans les conseils des princes. On conserva

long-temps à Louvain une lettre qu'il écrivit à cette époque, et dans laquelle il réfute victorieusement et énergiquement les nombreux ennemis que rencontrait déjà la compagnie à son origine. Cet attachement du vénérable Louis de Blois pour les pères Jésuites, il le communiqua à ses religieux, qui conservèrent toujours avec l'ordre de S. Ignace les relations d'une sainte et touchante confraternité. Il y a surtout une circonstance qui, dans un ouvrage de cette nature, doit être signalée, c'est que l'abbaye de Liessies fut, un peu plus tard, comme le berceau de l'œuvre importante des Bollandistes. C'est, en effet, dans sa magnifique et riche bibliothèque, que les pères Rosweyde et Bolland commencèrent les travaux qui devaient donner naissance à cet ouvrage vraiment admirable (1). De toutes les

(1) « Le Père Héribert Rosweyde, professeur à Douai, passant, selon son usage, ses loisirs de professeur à visiter les bibliothèques des abbayes flamandes, se prit à chercher de préférence quelques vies de Saints. *L'abbaye de Liessies* lui fournit un grand nombre de passionnaires, et ce fut là qu'il conçut le premier dessein des *Acta Sanctorum*. *Liessies* méritait d'être le berceau des *Acta*. Un pieux et docte abbé, qu'on serait tenté d'appeler le dernier des saints belges, *Louis de Blois* venait d'y mourir en odeur de sainteté. Ce fut là que le P. Rosweyde trouva, outre l'hospitalité si largement accordée dans ces anciens monastères, une bienveillance spéciale et des plus généreuses, un ami, un Mécène, dans l'abbé dom Antoine de Winghe ; puis, plus tard, comme un dévoué enfant dans un autre abbé, dom Thomas Luytens, l'un de ses élèves. Tout lui était ouvert ; des copistes étaient mis à sa disposition ; les manuscrits, livrés sans réserve. » *R. D. Pitra. Etudes sur la collection des actes des Saints.* Les pères Bolland et Henschenius travaillèrent aussi très-souvent dans la bibliothèque de Liessies, et c'est même à Thomas Luytens, abbé de ce monastère, que le premier adresse la préface générale qu'il a mise en tête de l'immortel ouvrage auquel on a donné son nom. »

abbayes du nord de la France, celle de Liessies était la plus riche en passionnaires, en vies manuscrites des Saints, et en toutes sortes d'ouvrages précieux. Elle devait surtout ces trésors littéraires à son digne abbé Louis de Blois, qui cherchait, par tous les moyens en son pouvoir, à développer la piété dans le cœur de ses disciples. Non content d'avoir recueilli les actes d'un grand nombre de Saints, il se prôcura aussi beaucoup de leurs précieuses reliques, et fit construire une magnifique chapelle pour les y conserver précieusement.

Charles-Quint n'avait jamais oublié sur le trône impérial le jeune page qui avait grandi sous ses yeux, lorsqu'il n'était encore qu'archiduc d'Autriche. Toute sa vie il conserva pour lui une respectueuse estime et une bienveillance particulière qui se manifestèrent en beaucoup de circonstances. Quand l'évêché de Cambrai fut vacant par la mort de Robert de Croy, il voulut y faire nommer l'abbé de Liessies; mais Louis de Blois fit tant d'instances, qu'il fallut renoncer à ce projet. On éleva alors à cette dignité Maximilien de Berghes, qui était lié avec Louis de Blois d'une étroite amitié. Plus tard, l'empereur, pour donner au digne abbé une nouvelle preuve de ses dispositions bienveillantes à son égard, lui offrit la direction de la célèbre et importante abbaye de St.-Martin de Tournai; mais il refusa de nouveau, et se rendit même à Bruxelles auprès de Charles-Quint, « pour lui demander de vivre et de mourir dans son abbaye de Liessies. » Il continua d'y vivre, en effet, et d'y pratiquer toutes sortes de bonnes

œuvres. Témoin des désordres et des sacriléges impiétés que commettaient partout les Calvinistes des Pays Bas, il ne cessait de gémir devant le Seigneur sur ces épouvantables excès. En même temps qu'il composait des ouvrages dans lesquels il réfutait victorieusement leurs erreurs, il travaillait à ramener dans le bercail les brebis qui s'en étaient égarées. On cite, entre autres personnes ainsi retirées de l'hérésie par ses soins, une noble Dame, sa parente, à qui il adressa une lettre forte et touchante que l'on trouve dans ses œuvres. Le biographe du vénérable abbé rapporte aussi qu'un puissant seigneur ayant été condamné par Marie, gouvernante des Pays-Bas et sœur de Charles-Quint, à une honorable prison dans le monastère de Liessies, à cause de sa conduite, il fut tellement touché des discours de Louis de Blois, et surtout de sa conduite, qu'il abjura ses erreurs, et devint dès ce jour un fervent catholique. L'abbé, non content d'avoir rendu la foi à cet illustre personnage, voulut encore lui rendre la liberté. Il la demanda donc à la gouvernante, qui non-seulement accueillit sa demande, mais laissa au prisonnier ses biens et ses honneurs, que, d'après les lois de l'empire, il méritait de perdre. L'abbaye de Liessies était ainsi devenue comme un lieu où toutes les bonnes œuvres s'accomplissaient avec une sainte ferveur. La charité spirituelle s'y exerçait de mille manières, la charité corporelle n'y était pas moins chère à tous les cœurs, et le nom de *Père des Pauvres*, donné dans tout le pays au vénérable Louis de Blois, dit assez avec quelle largesse il répandait ses aumônes

dans le sein des malheureux. « Qu'il n'y ait point de cupidité, disait-il, dans des hommes consacrés à Dieu, car il est reconnu qu'elle a renversé la discipline dans beaucoup de communautés; qu'il n'y ait point non plus de sordide et dure tenacité, mais que les aumônes se fassent avec charité, selon les facultés du monastère.» La conduite du digne abbé répondait à ces paroles, tellement que le monastère de Liessies était appelé partout et avec raison l'*Asile des Pauvres*.

Ajoutons encore quelques mots sur les vertus admirables de Louis-de-Blois. On a vu avec quelle innocence il passa les premières années de sa jeunesse à la cour du jeune archiduc d'Autriche, et comment il en sortit avec toute la pureté de ses mœurs. Il la conserva fidèlement toute sa vie, et son biographe nous indique les moyens dont il se servit pour éloigner de lui tout ce qui eut été capable de la ternir. « Ce fut, dit-il, par une grande tempérance dans la nourriture, par la fuite des occasions et des moindres dangers, par une vigilance continuelle sur ses sens et particulièrement sur ses yeux, par les austérités qu'il s'imposait, par l'élévation habituelle de son âme vers Dieu, et enfin par une grande propreté extérieure qu'il recommandait souvent à ses religieux. » Sa constance au milieu des adversités, des contradictions et des pertes considérables auxquelles il fut exposé ne se démentit jamais non plus. Quand son monastère de Liessies fut ravagé par les Français, qui étaient en guerre avec l'empereur Charles-Quint, on n'entendit aucune plainte sortir de sa bouche. Alors encore il répétait cette parole du

Psalmiste qui lui était familière: « Celui qui ne compte que sur le secours du Très-Haut, habitera tranquillement sous la protection du Seigneur qui règne dans le ciel. Il dira au Seigneur : Vous êtes mon protecteur et mon asile. » Telle fut la conduite vraiment admirable de Louis-de-Blois pendant toute sa vie ; aussi son nom est-il resté en vénération dans tout le pays pendant de longues années. Une blessure qu'il se fit à la jambe lui occasionna une maladie qui l'enleva à ses disciples, à l'âge de cinquante-neuf ans, le 7 janvier de l'année 1566. L'évêque de Calcédoine, *in partibus infidelium*, suffragant de l'archevêque de Cambrai, se rendit lui-même à Liessies, pour rendre les honneurs de la sépulture au vénérable abbé. On déposa son corps dans le chœur de l'abbaye, où il resta jusqu'au 15 juin 1631, époque où François Vander-Burch, archevêque de Cambrai, transféra cette dépouille sacrée sous un beau mausolée aussi placé au milieu du chœur. On grava cette épitaphe sur son tombeau :

Louis-de-Blois, qui dès sa tendre jeunesse savait parfaitement trois langues; qui répandit partout le parfum des vertus, est mort, hélas! et sous ce tombeau repose la gloire et le miracle de notre siècle. Lecteur, prie pour lui et prépare-toi à paraître au tribunal du Souverain Juge.

« Mes fils bien-aimés, dit quelque part dans ses ouvrages le vénérable Louis de Blois, vous qui avez embrassé le joug si doux du Seigneur, je vous prie, souvenez-vous de votre vocation, fuyez l'iniquité, méprisez la vanité. Considérez le monde attentivement,

il croît et décroît, rien n'y est stable; comme la poussière que disperse le vent, ainsi s'évanouit le monde et sa concupiscence. Considérez que la vie présente n'est qu'une vapeur qui se dissipe promptement, que toute chair est comme l'herbe, et que sa gloire disparait bientôt (1). » Ces paroles sorties de la bouche d'un puissant du monde, que la grâce avait touché et avait éclairé, doivent faire sur nos cœurs une profonde impression. Elles nous disent que les biens de ce monde ne doivent jamais nous faire perdre de vue les biens plus précieux de l'éternité, que nous devons simplement user des premiers, mais que ces derniers doivent être l'objet de nos plus ardents désirs.

PIERRE FAMELART, (2)

CURÉ DE TOURCOING,

L'an 1570.

Les statuts synodaux de l'église de Tournai rappellent que, sous l'épiscopat de Guilbert d'Oignies, vers le milieu du seizième siècle, plusieurs prêtres et religieux de ce diocèse furent mis à mort par les hérétiques. Parmi eux se trouve Pierre Famelart, curé de Tourcoing, homme d'une vertu et d'une charité extraordinaire. Raissius lui consacre un article au

(1) V. Lud. Blosii op. III. Exhort.

(2) Raissius XXIX Junii. — Gallo. Flandria p. 545 — Délices des Pays-Bas. p. 181.

vingt neuf juin, d'après les documents qu'il a reçus du P. Gilles Du Monin, jésuite, qui lui-même les avait recueillis à Tourcoing. Buzelin, qui a aussi visité cette ville, rapporte dans les suppléments de son excellent ouvrage intitulé *Gallo-Flandria* le même article auquel son témoignage donne une nouvelle autorité.

Pierre Famelart était natif de Fresnes en Buisenteau, dans le Hainaut. Nommé à la cure de Tourcoing à l'époque où les protestants des Pays-Bas commençaient à exercer toutes sortes de violences et d'excès, il ne négligea rien pour maintenir ses paroissiens dans la fidélité à l'église. Dans les sermons qu'il leur adressait, il les exhortait sans cesse à persévérer dans la foi catholique, et à repousser les doctrines des hérétiques dont il leur exposait la fausseté. Sa charité extraordinaire envers les pauvres, auxquels il lui arriva souvent d'abandonner jusqu'aux choses qui lui étaient le plus nécessaires, donnait encore à ses paroles une plus grande autorité. Il est vraisemblable que ce fut même cette considération qui arrêta pour un temps le bras de quelques hérétiques qui avaient juré sa perte. On rapporte, en effet, qu'une nuit qu'ils s'étaient introduits dans sa maison avec l'intention de le tuer, ils l'aperçurent prenant son sommeil sur un lit dur et grossier et n'ayant pour oreiller qu'un morceau de bois. Cette vue fit tant d'impression sur l'un d'entre eux qu'il déclara qu'il ne permettrait pas qu'on portât la main sur cette homme innocent, ni qu'on le maltraitât. Le vénérable curé avait ainsi triomphé de la fureur de

ses ennemis par l'ascendant de sa vertu. Toutefois sa mort n'était que différée et lui même semblait en avoir comme un pressentiment. Plusieurs fois en chaire il lui arriva d'y faire allusion, et l'on eut dit que, dans ses ferventes prières, il avait reçu du ciel une communication particulière sur le sort qui l'attendait. Un jour donc qu'il revenait de Tournai, où il avait été pour ramener dans le sein de l'église plusieurs hommes égarés par les mauvaises doctrines, et qui s'étaient jetés dans les factions tumultueuses des hérétiques, il fut arrêté dans la paroisse de Wattrelos, auprès du pont connu sous le nom de *Pont des Mazures.* Les compagnons du digne prêtre ayant pris la fuite pour éviter l'explosion d'une bombe lancée contre eux, et qui venait de tomber à leurs côtés, purent échapper. Pour lui, comme le cheval sur lequel il était monté, reculait de frayeur et ne voulait point avancer, il fut saisi par les hérétiques qui le mirent à mort. Son corps, rapporté à Tourcoing par de pieux fidèles, fut déposé devant le maître-autel de l'église paroissiale. Environ vingt ans plus tard, comme on travaillait dans cette partie de l'église pour y chercher la boîte renfermant le cœur de la châtelaine de Tourcoing afin d'y placer celui de son fils qu'on venait de recevoir d'Italie, M. Pierre Tricart, licencié en droit et bailli de la ville, ordonna d'ouvrir un coffre que par imprudence les ouvriers avaient découvert avec leurs instruments. On y trouva le corps du vénérable Pierre Famelart dans le même état que quand on le rapporta de Wattrelos. Le Bailli dressa lui-même l'acte qui constatait

ce fait, d'autant plus surprenant que, dans ce lieu, à cause de la qualité du sol, les corps se dissolvaient en très-peu de temps. L'auteur des délices des Pays-Bas ajoute que, cent ans plus tard, monseigneur de Choiseul, évêque de Tournai, retrouva le corps dans le même état d'intégrité.



PIERRE PRUUS, FRANCISCAIN, (1)

NÉ A LILLE, MARTYRISÉ PRÈS DE GAND.

L'an 1571.

Ce vénérable personnage naquit à Lille et entra de bonne heure dans l'ordre de S. François d'Assise. A une profonde piété et une parfaite innocence de mœurs, il joignait une étonnante érudition et un grand talent pour la prédication. Ses vertus et ses qualités avaient fait une telle impression sur l'esprit de ses confrères, que, dans une assemblée générale tenue à Ath, tous furent unanimes pour lui conférer la charge de vicaire de l'ordre. Il ne la remplit pas longtemps, car un jour qu'il se rendait d'Ath à Gand pour visiter le père provincial, il fut arrêté par une troupe d'hérétiques, cachés en embuscade, qui le traitèrent avec la plus horrible inhumanité. Tout ce qu'ils avaient sous la main servit d'instrument à ces forcenés pour frapper leur victime. Ils accablèrent ce religieux de coups violents, le couvrirent de blessures, et ne s'en-

(1) Raissius. XIX nov.

fuirent que quand ils crurent l'avoir tué. Après un long évanouissement, le P. Pierre revint cependant à lui, et avec le secours de Dieu et de son ange-gardien, il arriva, en rampant plutôt qu'en marchant, jusqu'à une petite cabane, voisine d'un moulin. Là il demanda d'une voix faible et touchante, que, pour l'amour de Jésus-Christ crucifié, on voulut bien recevoir un pauvre frère franciscain. Le meunier et les autres personnes de la maison ouvrirent aussitôt et se sentirent émus jusqu'aux larmes en voyant ce religieux dans un si triste état. Ils s'empressèrent aussitôt de lui procurer tous les secours en leur pouvoir. Comme ils essayaient de détacher son habit collé contre sa poitrine, il jaillit une si grande abondance de sang, que la petite habitation en était presque remplie. Pendant ce temps le vénérable religieux répétait avec calme quelques prières pour se préparer à la mort, puis, ayant remercié avec effusion ses charitables hôtes et demandé de nouveau à Dieu le pardon de ses meurtriers, il rendit le dernier soupir. Le meunier s'empressa d'aller, le soir même de ce jour, avertir les franciscains du monastère de Gand, qui vinrent prendre le corps tout sanglant de leur confrère et l'ensevelirent avec honneur dans leur communauté.



JEAN CUVILLON, JÉSUITE, (1)

NATIF DE LILLE.

L'an 1581.

On trouve dans le recueil des hommes illustres de la Compagnie de Jésus le nom de Jean Cuvillon, natif de Lille (2) et professeur de langue grecque dans la ville de Louvain. Tandis qu'il enseignait avec éclat dans cette université, il fit la connaissance du père Lefèvre, l'un des premiers compagnons de S. Ignace, et embrassa peu de temps après le nouvel institut avec un de ses compatriotes. appelé Maximilien de la Chapelle. Le P. Cuvillon enseigna avec succès la théologie dans les célèbres universités de Rome, de Coimbre et d'Ingolstadt; plus tard, Albert, duc de Bavière, le choisit pour l'envoyer comme théologien au Concile de Trente. La vertu de ce digne religieux n'était pas moins admirable que ses talents et sa science. Toute sa vie il se distingua par sa modestie, son esprit d'obéissance et la sainte austérité de ses mœurs. Voici en quels termes il fut loué dans l'académie d'Ingolstadt après sa mort : « Jean Cuvillon, de la Compagnie de Jésus, docteur en théologie, natif de Lille,

(1) Les Hommes Illustres de la Comp. de Jésus, par D'Outreman, p. 175.

(2) Ce beau lys fut éclos dans le Lillois parterre
Et aux rayons d'Ignace il s'est espanouy.
Il a par son odeur chassé mainte vipère,
Et a par sa blancheur tout le monde esjouy.

noble ville de Flandre et mère de très-grands esprits. Il fut un des premiers pères de la Compagnie qui servit Jésus-Christ dans l'université d'Ingolstadt. Il acquit grande louange par sa diligence, doctrine et candeur, tant en œuvres qu'en paroles; mais plus grande en ce que, quoiqu'il fut le premier et le plus grand, il s'estimait le moindre et le dernier de tous. Personnage d'une rare prudence, accompagnée d'une très-grande simplicité; il ne cherchait rien plus en sa vie que le repos de la solitude et la paix, éloignée du tracas du monde. Il fut toutefois envoyé par les siens ou plutôt par la main de Dieu en diverses missions de France, Italie, Portugal et Flandre, non sans un grand profit de plusieurs. Il assista avec non moins de dignité et courage au Concile de Trente, de la part du sérénissime duc de Bavière. Enfin il est mort l'an 1581, tout chargé d'ans, à Rome, où il était pénitencier du pape en l'église de Saint-Pierre. Il était si habile à manier les consciences des hommes, qu'un grand pécheur a dit qu'il aimait mieux être *pincetté* et *tenaillé* par Cuvillon que guéri par un autre. » On rapporte que ce vénérable religieux avait prédit sa mort pour le moment où elle arriva, à une époque cependant où il était encore en très-bonne santé.

EDMOND CAMPIAN, (1)

DU SÉMINAIRE ANGLAIS DE DOUAI.

L'an 1581.

L'UNE des plus illustres victimes de la persécution religieuse excitée en Angleterre sous le règne d'Elisabeth, c'est Edmond Campian, dont le nom a été béni dans toutes les contrées catholiques à l'époque de son martyre, autant qu'il fut maudit par les sectateurs de l'hérésie. Il naquit à Londres et commença ses premières études dans cette ville : plus tard ses parents l'envoyèrent à Oxford, où son naturel heureux et ses talents le firent admirer et aimer de ses condisciples et de ses maîtres. Déjà il avait obtenu les plus brillants succès et prononcé publiquement des discours qui justifiaient la haute opinion qu'on avait de son mérite, lorsque, pour céder aux sollicitations pressantes de ses amis, qui voulaient lui procurer de l'avancement et des honneurs, il se présenta pour recevoir le diaconat selon le rite de la religion Anglicane. Cette faute qu'il se reprocha toujours amèrement dans la suite, éveilla promptement des remords dans son âme; aussi, après un voyage qu'il fit alors en Irlande, le voit-on arriver à Douai où il se plaça sous la conduite du célè-

(1) Recueil des hommes illustres de la Compagnie de Jésus, par P. d'Outreman p. 438. —Hist. des Jésuites, par Crétineau-Joly. Chap XIV. etc.

bre Alain, qui venait d'y fonder un séminaire anglais.(1) C'est là qu'il fit ses études de théologie, reçut ses grades et surtout qu'il se forma à la science des saints. Son âme ardente et généreuse ne connaissait point de bornes pour son dévouement, et le souvenir de la faute qu'il avait commise, en recevant un ordre sacré de la main d'un évêque schismatique, hérétique et intrus, venait encore augmenter en lui le désir extrême qu'il avait de se rendre agréable à Dieu et de souffrir pour son amour. En 1573, il entra dans la compagnie de Jésus, où on eut bien vite reconnu son rare mérite. Après le temps ordinaire du noviciat, on l'envoya à Prague, en Bohème, où il fut occupé à tous les travaux du ministère apostolique, prêchant, catéchisant, confessant et trouvant encore le temps de composer d'excellents ouvrages pour combattre l'hérésie. Ce fut tandis qu'il remplissait avec un grand succès ce ministère, que ses supérieurs le choisirent pour la mission d'Angleterre.

Après avoir été à Rome demander au souverain Pontife la bénédiction apostolique, il partit avec plusieurs compagnons dont le plus célèbre est le P. Parsons. Ce fut avec beaucoup de peine et après avoir couru les plus grands dangers qu'il aborda dans l'Angleterre, où il commença à prêcher dans les maisons des catholiques, à les fortifier dans leur foi et les encourager à tout souffrir plutôt que d'abandonner la vraie religion.

(1) On trouvera, un peu plus loin, une notice sur ce séminaire anglais de Douai, et les nombreux martyrs qu'il a préparés pour l'Angleterre.

Il y avait quelque temps qu'Edmond Campian parcourait l'Angleterre, rappelant partout le courage dans le cœur des catholiques persécutés, et il avait même séjourné à Londres quelque temps, malgré la surveillance active de la police royale, lorsqu'une trahison le livra aux mains de ses ennemis. Voici comment M. Crétineau Joly, dans son histoire des Jésuites, rapporte ce fait : « Le 16 Juillet 1681, Elliot (c'est le nom du traitre) frappait à la porte du château des Yates. Un serviteur de la famille avait eu des relations avec lui, lorsqu'il passait pour honnête homme. Elliot l'entretint du bonheur qu'il éprouverait en assistant aux saints mystères. Il est introduit dans la chapelle, et le prêtre qu'il aperçoit à l'autel, le prêtre qui, dans la chaire de vérité, fait descendre les bénédictions du ciel sur les auditeurs, c'est Campian, c'est le jésuite. Elliot n'avait pas de temps à perdre. Il court à la ville voisine, rassemble les troupes dont il a besoin et revient en toute hâte à Lyford. Le château est sur le point d'être cerné, lorsque Campian avec son calme héroïque s'écrie : « C'est moi que l'on cherche. A Dieu ne plaise que d'autres, avec ou à cause de moi, soient enveloppés dans la mort. » Et il sort seul afin de se livrer aux agents d'Elisabeth. Mme Yates s'oppose à ce dévouement, qui accuserait son courage et celui de ses parents. La persécution leur a enseigné l'art de cacher les proscrits, de les faire en quelque sorte invisibles. Il y a d'impénétrables asiles dans les murs, dans les angles des appartemens, dans le tronc des vieux arbres. Ces asiles ont sauvé beaucoup de prêtres, ils sau-

veront encore le Jésuite. Le Jésuite obéit à cette voix que l'émotion du danger rend plus persuasive. »

Elliot commence ses explorations ; la journée s'écoule et il n'a rien découvert. Le lendemain de nouvelles perquisitions ne sont pas plus heureuses. Il se retirait désespéré : tout-à-coup en descendant l'escalier, il frappe par hazard sur le mur avec un instrument de fer, le mur rend un son creux ; Elliot ordonne une dernière recherche. Le mur croule sous le poids des massues, et Campian, les mains levées vers le ciel, apparait. Elisabeth fit chanter sa victoire par cette populace qui, de temps immémorial, n'a jamais su qu'outrager le malheur et jeter l'opprobre au vaincu. Le samedi, 22 Juillet, au moment du marché, le convoi parvient aux portes de la ville. Une émeute d'enthousiasme pour Elisabeth, d'injures pour Campian a été organisée. Les mains attachées derrière le dos, les pieds serrés par des cordes, le père est placé sur le cheval le plus haut de l'escorte. Pour mieux le désigner aux vociférations et aux coups, on lit sur son chapeau, en caractères gigantesques « Edmond Campian, séditieux, jésuite. » Il sourit à cette multitude, il prie pour elle. »

Le prisonnier comparut successivement devant Elisabeth, le comte de Leicester et le comte de Bedfort, puis on le conduisit dans la salle des tortures pour qu'il eut à répondre aux questions qui avaient été préparées d'avance; voici quelles étaient ces questions : « A l'instigation ou sur l'ordre de qui et dans quelles vues êtes-vous à Londres? Quels sont ceux qui

vous ont nourri et aidé? Comment avez-vous fait imprimer le livre des dix raisons? Où et en présence de qui avez-vous célébré la messe? Quels sont les péchés de ceux dont vous avez entendu les confessions? Quel est votre sentiment intime en bien ou en mal sur la bulle de Pie V » Le Jésuite n'ayant répondu à aucune de ces inqualifiables questions, fut aussitôt appliqué au chevalet. Nous ne suivrons pas davantage les interrogations et les tortures nouvelles qu'on fit endurer au martyr de Jésus-Christ; nous ne dirons rien des insinuations perfides et des calomnies révoltantes par lesquelles on cherchait à persuader au peuple que le prisonnier avait fait des révélations dans les tortures, pendant lesquelles il n'avait ouvert la bouche que pour réclamer le secours de Dieu et demander le pardon de ses bourreaux. Une sentence de mort mit le sceau à cette atroce et lâche procédure que l'on ne sait comment qualifier. Ce fut le 1er décembre 1581 qu'eut lieu son exécution. « Ce jour là, dit encore Crétineau Joly, on attacha le P. Edmond Campian, ainsi que les deux compagnons de son supplice, Sherwin et Briant, sur des claies traînées par des chevaux et on les conduisit à Tyburn. Le maintien du Jésuite était grave et digne. Les bras croisés sur la poitrine autant que lui permettaient les soubresauts de la claie, tantôt il avait les yeux élevés vers le ciel, tantôt il les tournait sur ceux qui le chargeaient d'outrages : il les remerciait du regard et de la voix. Un prédicant s'approche, la menace à la bouche: « songez à bien mourir » dit-il au Jésuite; et le Jésuite lui répond. « Et vous, songez à bien vivre. »

En Angleterre le patient, à son heure suprême, a le droit, toujours incontesté, de haranguer la foule du haut de l'échafaud. Campian voyait autour de lui une foule de catholiques, venus avec les comtes de Warwick, d'Arundel et de Merlford, pour recueillir un dernier témoignage de sa foi. Il commençait à développer ce texte : « Nous sommes donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes, » lorsque le conseiller Knolly l'interrompit. « Au lieu de prêcher, lui dit-il, confessez votre trahison et demandez pardon à la Reine. » Si être catholique est un crime, s'écrie le Jésuite, je me proclame traitre; mais je prends à témoin Dieu qui scrute les cœurs et les reins, Dieu qui dans un instant me verra paraître à son terrible tribunal, je le prends à témoin que je n'ai jamais conspiré contre la Reine, jamais contre la patrie, jamais contre qui que ce soit : je ne mérite donc ni le nom ni la mort d'un traitre. Des ministres calvinistes le somment d'abjurer l'obéissance envers le saint siège ; Campian répond : « Je suis catholique. »

Après d'autres paroles échangées encore avec différents ministres, le P. Campian pria Dieu pour le salut de la Reine, puis le tombereau se mit en mouvement et il resta suspendu. Le supplice ordinaire des criminels de lèse-majesté ne s'arrêtait pas là. A peine étaient-ils attachés au gibet, que le bourreau coupait la corde, étendait sur une table la victime vivante, lui plongeait un couteau dans le ventre, ouvrait la poitrine, en arrachait le cœur, et après l'avoir montré au peuple en disant : voilà le cœur d'un traitre! il jetait dans le feu ces dé-

pouilles sanglantes. Les exécuteurs allaient remplir cet office lorsque Charles Howard, pour donner sans doute une marque de sympathie à l'innocence avérée du Jésuite, enjoignit aux exécuteurs de ne toucher à Campian qu'après qu'il aurait rendu le dernier soupir : il ne fut donc pas écartelé vivant.

Quelques jours après, Don Bernardin de Mendoça, ambassadeur d'Espagne en Angleterre, écrivait ces lignes : « Je puis en faire foi ; la manière dont le père Campian a souffert le place au nombre des plus illustres Martyrs de l'Eglise de Dieu : son ordre peut le regarder comme tel. »



ANTOINE TIMMERMAN, DOMINICAIN. (1)

NATIF DE DUNKERQUE.

L'an 1582.

C'est dans la ville de Dunkerque que reçut le jour, en 1547, le martyr de la foi, Antoine Timmerman. Ses parents, honnêtes et très-religieux, ne négligèrent rien pour lui donner une excellente éducation. Ayant terminé ses études avec succès à l'âge de vingt et un ans, le jeune homme se sentit inspiré du désir d'embrasser la vie religieuse. On le reçut au couvent des dominicains d'Anvers, où il fit son noviciat. Ce temps d'épreuves terminé, les supérieurs, qui lui avaient

(1) Sanderus. Hagiol. Flandriæ p. 21. — Actions mémorables des R. P. Dominicains qui ont fleuri dans les Pays-Bas, page 266. etc.

reconnu une piété solide et de rares talens pour la prédication, l'appliquèrent à ce ministère important. Les fruits de salut opérés par le père Antoine furent d'autant plus abondants qu'il connaissait et parlait très bien les trois langues du pays, le français, le flamand et l'espagnol. Son zéle le porta surtout à prêcher contre les nombreuses erreurs que les sectaires répandaient dans la ville d'Anvers. Bien qu'il sut que les hérétiques lui en voulaient mortellement et se porteraient peut-être bientôt contre lui à des mesures violentes, il ne voulut jamais néammoins quitter cette ville où la foi était persécutée. Pendant que beaucoup d'autres se retiraient, soit en Allemagne soit dans les provinces Belges plus rapprochées de la France, le père Antoine parcourait secrètement la ville d'Anvers, instruisant, exhortant, encourageant et administrant les sacremens de l'église. Il continua de remplir ce pénible et dangereux ministère jusqu'à l'époque où un catholique, égaré par la fougue de son caractère et un faux zèle de la religion, attenta à la vie du prince Guillaume d'Orange. Les hérétiques soupçonnèrent que Jean Tauregny, l'assassin de leur chef, était un des catholiques que visitait le père Antoine et qu'il confessait. Ce bruit habilement répandu dans la foule arriva bientôt aux oreilles du prince, qui fit arrêter et jeter en prison le père Antoine. Dans l'interrogatoire auquel il fut soumis bientôt après, on lui demanda s'il avait entendu quelquefois la confession de Jean Tauregny; et sur sa réponse affirmative, les juges, qui étaient tous hérétiques, exigèrent qu'il

leur révélât les aveux de son pénitent. Le père Antoine s'étant récrié aussitôt contre une pareille déclaration, les juges commencèrent à le tourner en dérision, à proférer d'horribles blasphêmes contre l'église de Jésus-Christ, et à menacer son ministre des plus affreux supplices, s'il ne voulait point se soumettre à leur volonté. Le confesseur de la foi leur répondit qu'il était disposé à tout souffrir plutôt que de prononcer la moindre parole contraire au sceau de la confession.Cette détermination mit les hérétiques dans une telle fureur, que, sur le champ, ils ordonnèrent qu'on appliquât le religieux à la torture. Les bourreaux l'ayant donc saisi, le lièrent fortement par les pouces et l'élevèrent ensuite après avoir attaché à ses pieds deux gros poids, de sorte que tous les os du patient étaient disloqués. Dans cet état on le frappa long-temps de verges. Le Père Antoine, pendant cet affreux supplice, implorait le secours de Dieu et répétait sans cesse cette parole du psalmiste: « Seigneur, gardez mes lèvres, afin que je ne pêche point par la langue. » Notre Seigneur l'aida d'une manière sensible dans ce terrible combat et lui inspira le courage et la constance des martyrs. Après quelques jours qu'il passa dans une prison infecte et dans le plus extrême dénuement, on le conduisit au lieu où devait être exécutée la sentence capitale portée contre lui. Sur son visage, abattu par les souffrances de la torture et les privations du cachot, brillaient une joie et une sérénité admirables. Avant de mourir il déclara à tous les spectateurs, parmi lesquels se trouvaient

beaucoup de catholiques, qu'il mourait volontiers pour la religion catholique et qu'il les engageait tous à y rester fidèles jusqu'à la mort. Le bourreau s'étant alors saisi du Père Antoine, l'attacha à la potence. A peine était-il suspendu, que la corde ayant été coupée, son corps fut mis en quartiers sous les yeux des catholiques qui répandaient des larmes en abondance, et des calvinistes qui ne pouvaient s'empêcher d'admirer le courage de leur victime. Le vertueux Timmerman n'avait que trente-cinq ans quand il souffrit ainsi la mort en l'année 1582.

Sanderus, qui nous a transmis ces détails, dit que de son temps on voyait à Anvers, au monastère des Dominicains, la tête du vénérable martyr: lui-même atteste l'avoir vue et touchée. « J'ai vu et manié plusieurs fois, rapporte aussi Hyacinthe Choquet, la teste de ce bienheureux au cloistre de nostre couvent d'Anvers, où elle repose encore: (elle y fut apportée après le retour des nostres en la dicte ville, qui la tirèrent d'un pilier sur laquelle elle avait estée clouée et mise en la place publique pour marque de l'exécution,) et vous peux donner pour très véritable que les yeux sont encore entiers, comme aussi la peau sur laquelle les injures de l'air n'ont pu former aucune altération, non plus que les vers consommer son cerveau, qui se voit encore à découvert, ayant toujours paru semblable combien qu'elle fut exposée au lieu le moins abrité de la ville. Ceux qui l'ont vue en ce temps calamiteux adjoutent encore n'avoir jamais aperçu les corneilles, hiboux et autres oiseaux funestes et de sinistre augure

se remettre sur cette tête, mais bien les pigeons symbolisants la paix et l'innocence. Et d'abondant que les nuicts les plus obscures et ténébreuses estaient esclairées quelquefois de divers rayons lumineux qui esclataient aux environs de cette vénérable relique. (1)



GEORGE COLIBRAND, JÉSUITE, (2)

A L'UNIVERSITÉ DE DOUAI.

L'an 1609.

Au nombre des saints et savants personnages de la Compagnie de Jésus qui ont illustré l'université de Douai, il faut surtout citer le vénérable George Colibrand, natif de Saint-Tron, au pays de Liège. Ce fut en particulier à l'égard des jeunes gens qu'il exerça son zèle, travaillant sans cesse, soit à les conserver dans la pratique des vertus chrétiennes, soit à les y rappeler quand ils avaient le malheur de s'en écarter. Chaque jour on le voyait assister à tous les exercices de la communauté et écouter ensuite tous ceux qui se présentaient. Telle était sa bonté et la confiance qu'on avait en lui, qu'il ne se passait point de jour où il ne reçut la confession de quelques uns des étudiants au milieu desquels il vivait. Lorsqu'il en rencontrait dont le ca-

(1) Actions mémorables des R. P. Dominicains qui ont fleuri aux Pays-Bas, page 266.

(2) Raissius, 11 Novembre — D'Outreman, Les hommes illustres de la comp. de Jésus. p. 275.

ractère, ou les dispositions moins heureuses, lui donnaient plus de difficultés pour les amener à un sincère changement de vie, il s'imposait à lui-même les pénitences les plus austères, se revêtait du cilice, se donnait la discipline afin d'obtenir de Dieu pour eux de meilleurs sentiments, un repentir sincère de leurs fautes et la grâce d'une parfaite conversion. Il avait pour les souffrances un amour qui le portait à s'imposer volontairement les privations et les fatigues les plus pénibles à la nature ; on le vit même, dans un âge très-avancé, faire plusieurs lieues à pied, par une extrême chaleur et en portant sur lui le cilice. Dans les dernières années de sa vie, il souffrit beaucoup de la pierre : ses douleurs durent être très-vives, puisque, après sa mort, on retira de son corps quatre pierres dont trois de la grosseur d'un œuf de pigeon. Ce saint vieillard, malgré ses infirmités, conservait toujours un visage calme et tranquille, image de la paix dont jouissait son âme. Il rendit cette âme à Dieu l'an 1609.

Après sa mort tous les religieux de la compagnie qui étaient à Douai, ainsi que plusieurs personnes notables de la ville, vinrent baiser ses pieds avec respect et prirent comme reliques quelques objets qui lui avaient appartenu. Beaucoup aussi, qui avaient toujours eu une grande confiance en ses prières, continuèrent de l'invoquer et déclarèrent qu'ils avaient éprouvé plus d'une fois la puissance de son intercession, surtout en faveur des jeunes gens. Son tombeau fut encore longtemps visité par ces personnes

qui venaient demander à Dieu quelque grâce par les mérites de son serviteur, et avaient souvent la consolation d'être exaucées.



ELEUTHÈRE DUPONT, Jésuite, (1)

NATIF DE LILLE.

L'an 1611.

Le P. Eleuthère Dupont, natif de Lille, figure parmi les premiers disciples de S. Ignace. Il embrassa à Paris l'institut nouvellement fondé et se rendit peu après à Rome, où il fit son noviciat et resta jusqu'en l'année 1556. A cette époque S. Ignace l'envoya en Sicile pour jeter les fondements du collège de Bivone et l'administrer comme supérieur : on le reçut dans cette ville comme un ange envoyé de Dieu et on lui rendit tous les honneurs dûs à sa piété éminente et à sa mission. Ce respect ne fit encore qu'augmenter, après que les habitants eurent vu une femme, qui se mourrait dans les douleurs de l'enfantement, guérir par l'aspersion d'une eau que le P. Dupont avait bénite, pour satisfaire aux demandes presque importunes de ceux qui l'environnaient. Tels étaient le dévouement et l'humilité de ce saint religieux, qu'en même temps qu'il dirigeait comme supérieur le collège de Bivone, il enseignait cependant la grammaire aux petits enfants de la classe

(1) Raissius XXXI jan. — D'Outreman, Les hommes illustres de la comp. de Jésus, p. 29

du peuple. Au milieu de ses nombreuses occupations, il trouvait encore des loisirs pour s'adonner à la prière et aux pieuses méditations, qui remplissaient son âme du plus grand amour pour Dieu. A ces vertus le P. Eleuthère Dupont joignait une confiance en Dieu vraiment admirable et qui fut souvent récompensée de la manière la plus touchante. Un jour entre autres, étant recteur du collége des Jésuites de Cambrai, il se rendait en ville pour solliciter quelques secours qui étaient absolument nécessaires, lorsqu'un inconnu lui glissa dans la main une somme de cent pièces d'or. Sa charité était aussi inépuisable, et il donnait aux pauvres presque tous les jours une partie de ce qui lui était destiné à lui-même. Apprenait-il qu'un domestique était malade, il se transportait aussitôt auprès de lui, non seulement le jour mais même pendant la nuit. Il mortifiait aussi son corps par le cilice et la discipline, et conserva cet usage même dans un âge très-avancé. Mais autant il était sévère envers lui même, autant il était bon et doux envers les autres, Il visitait et aidait si fréquemment les prisonniers qu'on l'appelait le pasteur des prisonniers. Telle était l'opinion qu'on avait de sa sainteté dans la ville d'Arras où il mourut, que le gouverneur de l'Artois, l'abbé du monastère de St-Vaast et le gardien des religieux capucins, vinrent, au nom de leurs maisons, demander sa bénédiction lorsqu'il touchait à ses derniers moments. Il rendit paisiblement son âme à Dieu le 31 Janvier de l'année 1611, après avoir acquis devant Dieu une riche moisson de mérites par ses bonnes œuvres.



GUILLAUME ESTIUS, (1)

PRÉVOT DE LA COLLÉGIALE DE SAINT-PIERRE, A DOUAI.

L'an 1613.

Raissius, dans son *Auctarium ad natales Sanctorum Belgii*, a consacré un article à Guillaume Estius, et il l'a composé d'après les témoignages rendus par le recteur de l'université de Douai sur la probité, la piété et la sainteté de vie de cet illustre docteur.

Guillaume Estius (William Hessels van Est) naquit en 1542, en Hollande, dans cette ville de Gorcum, qui devait devenir bientôt célèbre par les nombreux martyrs qui y subirent la mort pour Jésus-Christ. Il descendait de l'ancienne famille d'Est, et reçut, dès ses premières années, une brillante éducation. Ce fut à Utrecht qu'on lui donna les premières leçons de grammaire, de poésie et d'éloquence. De là il se rendit à Louvain, où il se fit promptement remarquer par la profondeur de son jugement et la sagacité de son esprit. Reçu docteur par les suffrages de tous ses maîtres, il fut appliqué pendant dix ans à expliquer les œuvres d'Aristote et à diriger le séminaire pontifical d'Adrien VI : à cette époque on l'appela à Douai pour enseigner la théologie et prendre le gouvernement du séminaire royal. Benoît XIV, l'un des savants les plus remarquables de son siècle et l'un des Papes qui honorent le plus le Saint-

(1) Raissius xx sept. — Les bons Chanoines, par R. P. Jean Manart, p. 135. — Gallo-Flandria, p. 186.

Siége, donne au docte professeur de Douai le beau titre de docteur très-fondé, *Doctor fundatissimus*.

La vertu de Guillaume Estius n'était pas moins remarquable que sa science. « Telle était, dit Raissius, sa piété, son zèle et son activité, sa modestie, son humilité et la pureté de ses mœurs, que tous ceux qui le connaissaient l'appelaient un saint et le considéraient comme tel. » Une autre vertu que l'on remarquait en lui c'était sa tendre charité pour les pauvres, auxquels il procurait des secours de toute nature et en grande abondance. Surtout il prenait un soin particulier des jeunes gens désireux d'acquérir la science, et qui ne le pouvaient pas à cause de la modicité de leurs ressources. Il goûtait un plaisir extrême quand il trouvait l'occasion de leur être utile, et il était attentif à les rechercher parmi les jeunes gens qui suivaient en si grand nombre les différens cours de l'université. Il voulut continuer en quelque sorte cette œuvre après sa mort, en ordonnant dans son testament que le peu de biens qu'il laissait fût consacré à entretenir continuellement un étudiant pauvre et vertueux dans l'université de Douai.

Telle fut la conduite du laborieux et vénérable Estius pendant sa longue carrière, et dans les charges diverses qu'il remplit. Il fut à la fois professeur de théologie, supérieur du séminaire, prévôt de l'église de Saint-Pierre et chancelier de l'Université. Le respect et la vénération dont on était pénétré pour lui se produisit surtout le jour de ses funérailles. On vit alors une multitude de personnes de toute condition se presser

autour de la dépouille mortelle du saint prêtre et lui faire toucher des chapelets ou d'autres objets de piété. Une main amie fit graver ces quatre vers sous le buste qui représentait ce prêtre aussi laborieux que pieux et modeste :

Qui que vous soyez qui considérez le portrait d'Estius,
D'Estius, qui fut une des gloires de la théologie,
Vous voyez religion, vertu, science, modestie de mœurs ;
Elles s'offrent toutes à la fois à votre regard. (1)



OLIVIER MANARE, JÉSUITE, (2)

NATIF DE QUINCY, EN ARTOIS.

L'an 1615.

Le père Olivier Manare, l'un des membres les plus célèbres de la Compagnie de Jésus à son origine, naquit à Quincy, en Artois, dans l'année 1523. Ses parents, qui étaient très-religieux, l'avaient consacré à Dieu même avant sa naissance, et les heureuses dispositions que le jeune enfant manifesta dès ses premières années, montrèrent que le Seigneur avait exaucé leur prière. Quand il fut en âge d'étudier, on l'envoya

(1) On a d'Estius : 1° Un excellent commentaire sur le Maître des Sentences ; 2° un Commentaire sur les épîtres de S. Paul ; 3° des Notes sur les endroits difficiles de l'Écriture Sainte ; 4° dix-neuf Discours Théologiques ; 5° une Histoire des martyrs de Gorcum ; 6° une Vie d'Edmond Campian, martyr sous Elisabeth, traduite du français en latin. Tous les écrits d'Estius sont dans cette dernière langue.

(2) Raissius, XXVIII nov. — Hommes illustres de la Comp. de Jesus, p. 323, etc.

à Louvain, et c'est dans cette ville qu'il eut occasion d'entendre le père Strada. Il fut tellement frappé des discours de ce Jésuite et de la sainteté de sa conduite, qu'il demanda à être admis dans la Compagnie; mais sa trop grande jeunesse ne permit pas de se rendre à ses désirs. Quand il eut terminé son cours de philosophie, le jeune Olivier Manare se rendit à Paris pour y achever ses études. C'est dans cette ville qu'il eut occasion de connaitre le père Mercurian, depuis général de la Compagnie de Jésus, et de faire sous sa conduite les exercices spirituels de S. Ignace. Après quelques jours d'indécision, le vertueux jeune homme résolut de se consacrer entièrement à Dieu et d'embrasser le nouvel institut, qui produisait déjà des disciples si parfaits. Peu de temps après sa réception dans la Société, il se rendit à Rome auprès de S. Ignace, qui le nomma d'abord recteur du collége romain. De là Olivier Manare alla à Lorette, par l'ordre de ses supérieurs, pour y fonder un collége de la Compagnie et en prendre la direction. Les commencemens de ce nouvel établissement furent pénibles, et plus d'une fois les religieux se virent réduits à une fâcheuse extrémité, faute de ressources. Le digne jésuite ne se départit jamais de la confiance entière qu'il avait dans la Providence, et il ressentit plus d'une fois les effets de sa protection spéciale. Au moment où l'on croyait que ses frères allaient être privés de toute nourriture, les petites provisions de la communauté semblaient se multiplier sous la main de ceux qui étaient chargés de les distribuer.

Un souvenir également cher se rattache au séjour que fit le père Olivier Manare à Lorette. C'est dans cette ville, en effet, qu'il établit les prières de quarante heures durant le carnaval, pour détourner le peuple d'assister à une comédie infâme que l'on devait jouer ces jours-là. Ces pieux exercices se sont depuis lors répandus dans tout l'univers catholique, et on sait quels fruits de salut ils ont de tout temps opérés. Envoyé plus tard en France en qualité de Provincial, le père Olivier Manare révéla aux magistrats de Paris un complot formé par des huguenots et qui ne tendait à rien moins qu'à incendier la ville. Les rapports qu'il fit furent reconnus pour véritables, et la ville fut sauvée, grâce aux mesures énergiques que l'on déploya aussitôt. Au carême de l'année 1571, le père Olivier Manare se rendit à Verdun pour réveiller la foi dans ces contrées, que leur proximité avec l'Allemagne exposait à de plus grands dangers de la perdre. « Par une ingénieuse adresse, il chargeait les enfants du rôle de missionnaires. Formés en congrégation, ils se partageaient les divers quartiers de la ville : ils devaient empêcher, par leurs prières ou par leurs remontrances, les disputes et les blasphêmes. Partout ils recrutaient pieusement pour le tribunal de la pénitence; et il n'était pas rare de voir ces jeunes gens rentrer au collége, conduisant chacun sous la garde de sa charité, cinquante ou soixante individus de tout âge, ouvriers ou soldats, qu'ils présentaient au confessionnal. »

Après la mort d'Everard Mercurian, général de la

Compagnie, Olivier Manare, qui remplissait alors les fonctions d'assistant des provinces du Nord, fut créé vicaire-général de l'ordre, et annonça la quatrième congrégation pour le 7 février 1581. Il est très-vraisemblable qu'il aurait été nommé général de l'ordre, si une parole, prononcée dans l'abandon d'une conversation intime, et dans laquelle, contre sa pensée, on pouvait voir un espoir de remplir un jour cette charge, n'avait été rappelée. La grande délicatesse de l'humble jésuite le porta alors à renoncer aux droits que lui conférait son titre de Profès. Dans un âge plus avancé, il se retira au noviciat de Tournai, où il édifia toute la communauté par ses admirables vertus, et mourut en odeur de sainteté, l'an 1615, dans la quatre-vingt-douzième année de son âge.



JEAN DECKERS, Jésuite, (1)

NATIF D'HAZEBROUCK.

L'an 1619.

Ce vénérable personnage, dont la vie entière fut consacrée au bien des âmes, naquit dans la ville d'Hazebrouck. Il étudia la philosophie à Douai, sous le célèbre Léonard Lessius, et donna dans l'université de cette ville des témoignages éclatants de vertu. Dieu le récompensa en lui inspirant la pensée d'embrasser la vie reli-

(1) Ménologe de la Compagnie de Jésus, 10 Janvier. — Gallo-Flandria, p. 191.

gieuse. Il se rendit pour cet effet à Rome, où on le reçut dans la compagnie de Jésus; de là il alla à Naples faire son noviciat et suivre les cours de théologie. Rappelé ensuite à Rome par ses supérieurs, il fut ordonné prêtre et envoyé en Belgique, pour être employé dans l'enseignement. Le P. Jean Deckers professa d'abord la philosophie à l'université de Douai, puis à celle de Louvain; après quoi ses supérieurs lui ordonnèrent de se rendre dans la province de Styrie, en Autriche, où il devint chancelier de l'université de Gratz. Le P. Alegambe, dans sa *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, dit, en parlant du R. P. Deckers, que c'était un religieux très-remarquable par sa science dans la Sainte-Ecriture et la théologie, par son éloquence et son érudition. « Mais, continue le Ménologe de la compagnie, tous ces avantages n'étaient rien en comparaison des dons de la grâce dont le Seigneur l'avait favorisé. En regardant ce père, on croyait voir la modestie et la charité personnifiées. Dès son entrée en religion, le Seigneur lui accorda le don des larmes. L'amour divin embrasait tellement son cœur pendant ses oraisons, que ne pouvant en contenir les flammes, il était obligé de l'épancher en soupirs et en gémissements. Quoiqu'il fut continuellement occupé à étudier ou à composer des matières difficiles, sèches et arides par elles-mêmes, cette dévotion sensible et tendre n'éprouva aucune altération pendant les quarante ans qu'il vécut dans la compagnie. Elle avait sa source dans le Saint Sacrement: il le visitait fréquemment, et il préférait célébrer la Sainte Messe au maître-autel, à

cause de la présence réelle de Notre Seigneur Jésus-Christ dans le tabernacle. Le P. Deckers était un religieux d'une profonde humilité, d'une obéissance parfaite, d'une régularité exemplaire, et d'une mortification telle qu'il lui arrivait de passer plusieurs jours sans prendre de nourriture. Lorsque, dans sa dernière maladie, il eut reçu les derniers secours de l'Eglise, il adressa souvent cette prière à Notre Seigneur: *Veni, Domine Jesu, veni*, venez, Seigneur Jésus, venez. Il expira après avoir ajouté cette autre parole, *venio*, je viens, comme si Notre Seigneur, exauçant sa prière, l'eût appelé à lui. » Cette bienheureuse mort arriva à Gratz le 10 janvier 1619 : le père Deckers était alors âgé de 69 ans.

Ce savant religieux a laissé plusieurs ouvrages en latin, dont voici les titres ; 1° Exercice de la piété chrétienne ; 2° Table chronologique depuis la prise de Jérusalem, par Pompée, jusqu'à la destruction de la ville et du temple, par Titus. in-4° ; 3° Vérification de l'année de la naissance et de la mort du Sauveur, in-4° ; 4° un autre ouvrage plus détaillé sur le même sujet, mais qui n'a jamais été imprimé : il est conservé en manuscrit à Gratz et à Louvain.



HENRI SOMMALIUS. Jésuite,

SUPÉRIEUR DU COLLÉGE DE DOUAI, MORT A VALENCIENNES,

L'an 1619.

La ville de Valenciennes vit mourir dans ses murs, en 1619, un des plus saints Jésuites du XVIe siècle; c'était le Père Henri Sommalius, natif de Dinant, dans la principauté de Liége. Il fut un des premiers disciples de S. Ignace de Loyola, qui l'avait reçu lui-même dans la compagnie, et l'affectionnait beaucoup à cause de sa candeur et de sa simplicité. Voici en quels termes le Ménologe de la compagnie de Jésus parle de ce vénérable personnage. « S. Ignace, y est-il dit, l'envoya de Rome à Lorette pour enseigner la langue grecque, et de là en Allemagne, pour continuer ses études. Ayant ensuite été appelé en Belgique, ses prédications apostoliques y opérèrent un grand nombre de conversions. Il fut le premier supérieur de sa résidence de Dinant, sa ville natale, et gouverna ensuite le collége de Douai. Il remplit toujours sa charge de supérieur selon l'esprit du saint fondateur, et d'après les exemples qu'il en avait eus sous les yeux dans le temps qu'il était à Rome. On remarqua qu'il ne venait jamais à la récréation sans avoir préparé quelque sujet utile ou intéressant, dont il alimentait la conversation. Jusque dans son extrême vieillesse, il voulut suivre en tout point la vie commune. Il aima la pauvreté comme sa mère: à

sa mort on ne trouva dans sa chambre que son chapelet, son reliquaire et son bréviaire. Le Seigneur lui ayant accordé une vieillesse exempte d'infirmités, il regardait cette faveur comme un talent qu'il devait faire valoir au profit de la religion. »

C'est à ses soins que nous sommes redevables de la collection des œuvres de Thomas à Kempis, des confessions, des soliloques et du manuel de S. Augustin, du Paradis de l'âme d'Albert le Grand, et de plusieurs autres ouvrages. Aussi riche de mérites que rempli de vertus, il mourut à Valenciennes à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le 30 mars 1619.



FLORENCE DE WERQUIGNŒUL, (1)

PREMIÈRE ABBESSE DE LA PAIX NOTRE-DAME A DOUAI.

L'an 1638.

Les desseins admirables de Dieu ne se révèlent pas toujours de la même manière à ceux qu'il a choisis pour leur exécution ; il arrive quelquefois qu'ils rencontrent dans la légèreté et les autres défauts de la jeunesse des obstacles momentanés on même durables. C'est que Dieu ne force point la volonté de ses créatures, et que, s'il les prévient par des grâces spéciales, il attend d'elles un retour libre et légitime pour réaliser les conseils de sa sagesse. La vie de Florence de Werquignœul en fournira un nouvel exemple.

(1) Extrait de sa vie publiée par M. Parenty, chanoine d'Arras. Lille, Lefort, 1846.

Elle naquit le 24 janvier 1559, au château d'Epinoy-lez-Oisy, de François de Werquignœul et de Gertrude de Davre, tous deux de très-noble et illustre famille. Jusqu'à l'âge de sept ans la jeune enfant resta dans la maison paternelle, où ses vertueux parents s'appliquèrent à lui donner des leçons et des exemples capables de la porter à la piété. Plus tard on l'envoya auprès de sa tante maternelle, Madame de Davre, abbesse du monastère de Moustier, près de Namur, et c'est là qu'elle grandit, sous les yeux de Dieu et de ses compagnes, dans l'accomplissement de ses devoirs. Douce et polie dans ses manières, d'une tendre charité envers les pauvres, à qui elle ne savait rien refuser, appliquée à ses devoirs, elle donnait à sa vénérable tante les plus douces espérances. Mais peu s'en fallut qu'elles ne fussent entièrement perdues par la condescendance et l'extrême indulgence que sa parente eût pour quelques-uns de ses défauts. Un œil attentif pouvait déjà les reconnaître, alors que Florence habitait le monastère de Moustier, mais ils devinrent bien plus sensibles lorsqu'elle rentra dans sa famille en 1579. Florence était alors dans sa vingtième année, et déjà elle avait été reçue en religion en qualité de chanoinesse ; mais la guerre ayant éclaté dans les Pays-Bas entre Philippe II et le prince d'Orange, M. de Weàquignœul se décida r rappeler sa fille, Florence revint donc à Douai, où sa famille s'était fixée. C'est là que son caractère vif et immortifié se révêla d'une manière affligeante, et fit comprendre combien l'indulgence dont on avait usé à son égard lui avait été préjudiciable. Toutefois, malgré

cette légèreté et cette dissipation de sa conduite, Florence ne manquait pas d'aller souvent rendre à Dieu et à la Sainte Vierge ses respectueux hommages dans la chapelle de Notre Dame-de-Lorette, à l'église de St-Jacques à Douai. Il semblait qu'elle reconnaissait elle-même le peu de solidité de sa vertu, et combien sa conduite dans le monde répondait peu à ce qu'on avait droit d'attendre d'elle. Ces pensées ayant pénétré peu à peu dans son âme, y déterminèrent des résolutions généreuses, et les désirs d'une vie plus parfaite. Dès ce jour, en effet, Florence se sentit plus portée aux œuvres de piété, et on la vit, pendant le séjour qu'elle fit auprès de son oncle, le seigneur de Boursies, gouverneur de Landrecies, s'acquitter avec une ferveur exemplaire de tous ses devoirs. Ces heureuses dispositions ne se démentirent pas à Douai, où elle revint peu de temps après. Pendant deux ans, Florence tint la même conduite et édifia tous les habitants par son esprit de piété et par ses bonnes œuvres. Les désirs de la perfection devenant de plus en plus vifs dans son cœur, elle résolut de communiquer à ses parents le dessein qu'elle avait formé de se consacrer à Dieu dans le monastère de Flines, où l'on suivait la règle de Citeaux. Après un premier refus, motivé par la retraite des religieuses dans la ville de Douai, durant les guerres qui désolèrent le pays, Florence fut enfin reçue avec une de ses jeunes sœurs dans cette communauté. (1583) On reconnut bientôt que sa vocation était sincère, à sa fidélité constante pour tous les exercices de la règle et aux progrès qu'elle faisait chaque jour dans le saint état qu'elle

avait embrassé. Les humiliations elles-mêmes, pour lesquelles son amour-propre autrefois lui inspirait une si grande répugnance, lui étaient maintenant agréables, et il arriva plusieurs fois que ses supérieures furent obligées de modérer sur ce point son ardeur et la promptitude de son zèle. Le 15 juin 1583, elle prononça ses vœux avec toute la joie que Dieu répand dans un cœur qu'il appelle à cet acte solennel. Cette faveur devint pour elle un nouvel aiguillon vers le bien. Rien désormais ne paraissait lui coûter; les mortifications et les privations lui étaient devenues aussi chères que lui avait été dans d'autres temps la satisfaction de ses aises et de ses fantaisies. Toutefois la jeune et fervente religieuse eut de rudes combats à soutenir contre l'esprit de tiédeur, contre des découragements occasionnés par les différentes occupations qui lui furent assignées, et des douleurs qu'elle ressentit très-souvent par suite de ses fatigues. Dieu la soutint au milieu de ces peines et de ces difficultés, qui étaient comme la voie par laquelle il appelait sa servante à une plus éminente vertu.

Ce fut en l'année 1596 que Florence de Werquiguœul manifesta à l'abbé de Clairvaux, qui était venu visiter l'établissement de Flines, son projet de fonder une maison de réforme. Après bien des difficultés et des obstacles au milieu desquels sa patience et son humilité furent souvent mises à l'épreuve, elle put enfin établir à Douai la maison de la Paix Notre-Dame. L'archidiacre d'Arras, M. l'abbé Bouquet, vint lui-même pour recevoir les Dames qui devaient former la nouvelle communauté. Malgré toutes ses répugnances et ses

instances, la vénérable Florence fut choisie pour mère et pour supérieure par toutes ses filles, et entra avec elles dans la nouvelle maison de Notre-Dame-de-la-Paix le 19 novembre 1603.

Après quelques épreuves qui ne servirent qu'à confirmer le naissant institut, elle eut la joie et la consolation de recevoir plusieurs novices qui demandaient à se consacrer à Dieu et à vivre sous sa conduite. Elle se chargea de les former à la vie religieuse, et de leur inspirer l'esprit qu'elle désirait voir régner dans sa communauté. Peu de temps après, ayant prononcé ses vœux d'obéissance et de clôture perpétuelle, en présence de Monseigneur Richardot, évêque d'Arras, elle reçut, le 21 mars de l'année 1605, la bénédiction abbatiale des mains de ce Pontife. Dès ce moment surtout on put reconnaître toute la sincérité de sa vertu et la profonde humilité de ses pensées. Remplie de l'amour le plus tendre et le plus affectueux envers Notre Seigneur Jésus-Christ, elle passait volontiers tout le temps dont elle pouvait disposer au pied des autels, recueillant dans ses entretiens intimes avec son Dieu les lumières et les grâces dont elle avait besoin. Elle avait aussi pour la Très-Sainte Vierge une grande dévotion, qui se manifestait en toutes circonstances. Les Anges des Cieux, les Saints déjà réunis dans le séjour du bonheur éternel, et les âmes qui achèvent de se purifier dans les flammes du Purgatoire, recevaient aussi fréquemment, ou l'hommage de sa vénération, ou le secours de ses prières et de sa tendre commisération. Auprès de ses filles spirituelles, elle était pleine de douceur, de bonté et d'affa-

bilité, et sa conversation était tout à la fois un charme et une instruction pour celles qui l'entendaient. Ces paroles ne peuvent encore nous donner qu'une très-faible idée de tout ce que lui faisait entreprendre sa ferveur, soit pour l'honneur de Dieu, soit pour l'édification du prochain, soit pour sa propre sanctification. La vertueuse abbesse eut la consolation de voir ses efforts couronnés des plus beaux succès. Déjà le Nonce apostolique lui avait accordé la confirmation des constitutions qu'elle lui avait présentées, et qui rattachaient le nouvel établissement à l'ordre de St-Benoît. Le Souverain Pontife lui-même daigna lui donner la sanction qu'elle demandait, et qui procura à sa congrégation tous les avantages spirituels qu'elle avait désirés. Dans les années suivantes, elle fonda plusieurs nouvelles maisons de son institut, l'une à Arras qui prit le nom de la *Paix de Jésus*, l'autre à Béthune qui porta celui de la *Paix du St-Esprit*, pour ne pas les confondre avec la maison Mère de Douai, à qui on avait donné celui de Paix Notre-Dame. Du vivant encore de Florence de Werquignœul, l'abbesse qui lui succéda établit un autre couvent à St-Amand, sur la demande du célèbre Nicolas Dubois, abbé de ce monastère.

La Dame de Werquignœul, arrivée, malgré sa faible santé, à l'âge de soixante-dix ans, et sentant augmenter ses infirmités, désira se décharger du poids de la direction : elle fit tant d'instances auprès de ses chères filles, qu'elle durent enfin céder. Par l'ordre de Monseigneur Boudot, évêque d'Arras, il fut procédé en présence de ce Pontife et de Sylvius, célèbre docteur de

l'université, à la nomination d'une nouvelle abbesse. Dès ce jour, Florence, dont la vue très-affaiblie vint à lui manquer entièrement, se livra avec bonheur à tous les exercices religieux, compatibles avec son infirmité, et attendit avec patience et résignation l'heure où il plairait à Dieu de l'appeler à lui. Ce fut le 29 août de l'an 1638, qu'elle eût le bonheur de mourir de la mort des justes, et d'aller recevoir au Ciel la récompense de ses vertus et de ses œuvres saintes.



JEANNE DE CAMBRY, (1)

NATIVE DE DOUAI

L'an 1639.

Jeanne de Cambry, connue en religion sous le nom de sœur Jeanne-Marie de la Présentation, naquit à Douai, le 15 novembre 1581, de Michel de Cambry, premier conseiller de la ville de Tournai, où ses ancêtres avaient exercé, pendant deux cents ans, les charges les plus honorables, et de Louise de Guyon, dont le père, Ferri de Guyon, avait aussi mérité, par ses bons services, plusieurs charges militaires très-importantes, Conduite de bonne heure à Tournai, où des personnes de sa famille s'étaient chargées de sa première éducation, Jeanne témoigna un grand amour pour la vertu et les œuvres de piété, et il parut dès lors manifeste que Dieu avait des desseins particuliers sur elle.

(1) Extrait de sa Vie imprimée à Tournai en 1735.

Toutefois, vers l'âge de douze ans, certaines fréquentations affaiblirent sensiblement en elle ces bonnes dispositions et lui inspirèrent des idées mondaines; mais elle s'en corrigea bientôt, et pour se punir du relâchement qui s'était introduit dans sa conduite, elle s'imposa des mortifications assez pénibles et s'appliqua avec une extrême fidélité à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. A l'âge de vingt-trois ans, Jeanne se retira à l'abbaye des Prés, de l'ordre de Saint-Augustin, à Tournai, et c'est là que Dieu commença surtout à lui faire ressentir les effets de sa présence et de ses prédilections. Rien ne saurait exprimer les souffrances auxquelles fut soumise cette généreuse et héroïque vertu. On peut dire que Jeanne éprouva dès lors, et pendant toute sa vie, les tribulations par lesquelles Dieu fait passer bien souvent les âmes qu'il veut élever à une haute perfection. On la voyait, presqu'en même temps, ravie en extase à la seule pensée de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, et plongée dans les plus profondes inquiétudes sur son salut éternel. Dieu purifiait ainsi cette âme privilégiée des moindres souillures qu'elle avait contractées au milieu du monde. Des circonstances particulières ayant déterminé l'évêque de Tournai à transférer Jeanne de Cambry dans le monastère de Sion, aussi dans la ville épiscopale, elle continua d'y pratiquer les mêmes œuvres de religion et les mêmes vertus, malgré les contradictions auxquelles elle était exposée. Sa profonde humilité lui fit supporter ces nouvelles épreuves avec une parfaite résignation, et malgré la vivacité de son

caractère, elle sut tellement réprimer en elle toutes les saillies de l'humeur et de la colère, que jamais il ne lui échappa une seule parole capable de blesser, même légèrement, la charité. Après avoir passé deux années en qualité de prieure à l'hôpital de Menin, où on l'avait envoyée, elle se rendit à Lille pour embrasser la vie de recluse vers laquelle la portaient toutes ses inclinations. L'évêque de Tournai, qui la connaissait parfaitement, consentit à ce changement et voulut présider lui-même à la cérémonie de sa réclusion. Elle eut lieu dans l'église de Saint-André, à Lille, près de laquelle était la demeure qu'on avait préparée pour la sœur Jeanne-Marie de la Présentation : c'est sous ce nom qu'elle fut surtout connue depuis cette époque. Dans cette retraite profonde, sa vie, entièrement dévouée à la prière, à la contemplation et aux bonnes œuvres, devint un sujet d'édification pour tous les habitants de la ville de Lille. Jeanne continua d'y suivre la règle de Saint-Augustin et les observances particulières que sa ferveur lui avait fait ajouter. Le matin, elle récitait l'office canonial et celui de la Sainte Vierge ; elle passait le reste du temps jusqu'à midi en oraison. Après le travail manuel qui suivait le dîner, elle récitait l'office des Vêpres et reprenait ensuite l'oraison jusqu'au soir. Telle fut la vie admirable de la sœur Jeanne-Marie de la Présentation, jusqu'au jour où il plut à Dieu de l'appeler au repos éternel, Elle mourut le 19 juillet 1639, à l'âge de cinquante-huit ans. Le peuple, pendant deux jours entiers, se porta en foule auprès de son lit de mort, pour contempler une dernière fois les traits de la pieuse

recluse, qui avait donné si long-temps à toute la ville les plus touchants exemples de vertu et de charité. On cite un grand nombre de faveurs obtenues du ciel par son intercession, et par lesquelles Dieu se plaisait à manifester aux hommes la vertu de cette sainte fille, que le monde ne connaissait point; mais sur laquelle ses yeux s'arrêtaient avec complaisance et amour.



MADAME MAES, (1)

APPELÉE EN RELIGION SŒUR FRANÇOISE DE St-OMER,

L'an 1641.

En tout temps le Seigneur se plut à choisir, pour l'exécution de ses desseins, des âmes saintes et généreuses, en qui sa grâce ne rencontrait nul obstacle, et opérait les plus étonnants effets pour l'édification et la consolation de ses serviteurs. Plus d'une fois il appela à son service et à la perfection de la vie religieuse de vénérables veuves, qui, après avoir présenté dans le monde et dans la famille le modèle accompli de toutes les vertus de l'épouse et de la mère, devenaient encore des modèles dans la vie monastique. La sœur Françoise de St-Omer fut de ce nombre, et son nom est à ajouter à la liste de ces femmes admirables, que signalent à différentes époques les annales de l'église.

(1) Extrait de la vie de Mme Maës par M. l'abbé Parenty, chanoine d'Arras. Lille, Lefort, 1841.

Elle naquit à St-Omer le 4 janvier 1581 de Pierre Taffin, écuyer, seigneur du Hocquet, et de Marguerite Pepin, tous deux issus d'anciennes et nobles familles. Son enfance fut tranquille et vertueuse, et les sentimens de piété qu'elle manifestait déjà dans cet âge si tendre, faisaient pressentir qu'elle arriverait un jour à une haute perfection. Ses parens, qui veillaient avec un très-grand soin à son éducation, la confièrent à l'âge de douze ans aux dames bénédictines de Bourbourg, d'où, après un séjour de deux ans, elle revint dans sa famille. Sa vertu se montra alors dans tout son éclat et son amabilité, aux yeux des habitants de St-Omer, qui ne savaient assez l'admirer. Quelques années plus tard la vertueuse Françoise fut donnée en mariage par son père à M. Alexandre Maës, licentié-ès-lois et conseiller pensionnaire de la ville et chatellenie de Bourbourg. Sa piété ne fit encore que se développer dans cette position nouvelle, et lorsque la Providence eût béni cette union par la naissance de deux petites filles, la jeune mère apporta tous ses soins pour rendre ces enfants dignes du Dieu auquel elle les avait consacrées. Cette famille offrait un spectacle bien touchant à toute la ville de Bourbourg, qui pouvait reconnaître par cet exemple frappant tout le bien qu'opère dans une maison le véritable esprit de l'évangile. L'ainée des deux enfants avait atteint sa seizième année, lorsque M[me] Maës la conduisit à Douai, au monastère de la Paix, que dirigeait alors la vénérable Florence de Werquiguœul. Elle se livra elle-même toute entière à l'éducation de la plus jeune, qui correspondit fidèle-

ment à ses sages leçons. Ainsi comme la femme forte dont il est parlé dans la sainte écriture M[me] Maës remplissait de joie le cœur de son époux, dirigeait toutes choses avec prudence et bonté dans sa maison, et faisait ressentir à tous ceux qui l'approchaient les douces influences de sa vertu et de sa piété. Le bien qu'elle faisait n'était pas borné à sa famille ; il s'étendait encore au dehors par les relations que, pour plaire à son mari, elle entretenait avec beaucoup de personnes de distinction.

La Providence, qui allait commencer à opérer de grandes choses par son humble servante, permit que, vers cette époque, M. Maës fut attaqué d'une grave maladie dont il mourut. Son épouse supporta avec une résignation toute chrétienne cette perte immense qui la laissait veuve à l'âge de trente trois ans. (1614) Dès ce moment, elle eut comme un pressentiment de ce que le Seigneur allait demander d'elle, et son amour pour la vie de retraite et de méditation devint plus vif et plus ardent qu'il ne l'avait jamais été jusqu'alors. Ayant donc établi un oratoire dans une maison que son époux avait autrefois achetée dans un quartier fort tranquille de Bourbourg, la pieuse veuve, accompagnée de sa fille ainée, qui était revenue de Douai, commença à y mener la vie régulière et à réaliser le projet qu'elle avait conçu quelquefois, de changer cette demeure en un monastère. Ce dessein fut communiqué au respectable doyen de la paroisse, M. de Cook, qui l'appuya de tout son crédit. Presque aussitôt l'évêque de St-Omer permit de le mettre à exécution, et le 4 octobre de cette même an-

née 1614, jour de la fête de S. François d'Assise, eut lieu la cérémonie de l'inauguration. La communauté n'était composée que de Mme Maës, de sa fille ainée et de deux sœurs Béguines venues d'Aire. Peu après sa plus jeune fille, et deux autres jeunes personnes de distinction demandèrent à être reçues comme postulantes, et tels furent les faibles commencements de cette maison qui devait bientôt se multiplier si considérablement. Les constitutions en furent approuvées par l'évêque de St-Omer, qui permit au doyen de Bourbourg de donner le voile et l'habit religieux aux nouvelles pénitentes. Mme Maës prit alors le nom de sœur Françoise de St-Omer, sa fille ainée celui de sœur Agnès de Bourbourg, et la communauté bien constituée commença à suivre tous les exercices d'une vie régulière dans la joie et la paix du Seigneur.

Malgré la sévérité de l'institut et la fréquence des pénitences et des jeûnes qu'on s'y imposait, on vit en peu de temps plusieurs jeunes personnes de Bergues, Gravelines, Aire, Nieuport, solliciter leur admission. Bientôt même la réputation de cette maison fut telle qu'on demanda à la vénérable supérieure quelques unes des filles formées sous sa conduite pour en établir de nouvelles à Mons et même à Paderborn. L'ordre avait à peine reçu, par un bref du Pape Paul V en date du 2 juin 1619, l'approbation du chef de l'église, que déjà il fallait satisfaire aux vœux empressés de plusieurs villes. La première colonie qui sortit de la maison-mère de Bourbourg se dirigea vers Bergues. Un riche propriétaire appelé François Dúrand, dont tous les enfants s'étaient consacrés à l'état religieux,

voulait y fonder une maison de cet ordre pour le service de Dieu. Monseigneur Paul Boudot, nouvel évêque de St-Omer, forma bientôt après le projet de doter sa ville épiscopale d'un établissement de sœurs pénitentes, qui aurait pour supérieure la sœur Françoise de Saint-Omer elle même. Entièrement soumise à l'autorité de son évêque, Mme. Maës renonça généreusement à tous les liens qui l'attachaient à la ville de Bourbourg, et après avoir confié l'administration de sa communauté à sa fille ainée, sœur Agnès de Bourbourg, elle se rendit à St-Omer avec sa fille cadette et deux autres religieuses de St-Omer et de Lille. A peine cette nouvelle maison était-elle fondée, que les villes d'Aire et de Liège sollicitèrent aussi des religieuses pénitentes. Ces demandes multipliées ne troublèrent point la sage supérieure, et il semble que Dieu, pour la récompenser de son admirable confiance, permit que tout en ce moment allât au gré de ses désirs. En effet, le pape Grégoire XV accorda à l'ordre une extension des privilèges donnés par Paul V; le roi d'Espagne Philippe IV lui permit d'acquérir une certaine quantité de biens qui assurât son existence, et enfin l'infante d'Espagne, gouvernante des Pays-Bas, Isabelle Claire Eugénie, étant venue à St- Omer, visita la vénérable fondatrice et l'autorisa à établir une maison à Bruxelles. Presque en même temps, deux respectables bourgeois de Lille demandèrent aussi qu'un monastère de religieuses capucines pénitentes fût bâti dans un quartier de la ville qu'on agrandissait alors. Les autorités ecclésiastiques et civiles

acquiescèrent à cette proposition, et malgré le dénûment dans lequel on se trouvait pour commencer cette entreprise, il fut résolu qne la maison serait habitée par une nouvelle colonie de St-Omer. La supérieure, accompagnée de sa fille cadette, conduisit elle-même les quatre religieuses qui devaient fonder le couvent de la divine Providence. Après avoir traversé la ville d'Aire, visité le monastère de Beaupré, au territoire de la Gorgue, puis la célèbre abbaye de Marquette, où on les accueillit avec tous les témoignages de la plus sincère affection, elles arrivèrent à Lille, où Monseigneur l'Evêque de Tournai les introduisit dans leur nouvelle habitation. La vénérable supérieure était encore à Lille, lorsqu'un habitant de Courtrai vint solliciter aussi en faveur de sa ville natale un établissement de pénitentes de son ordre. Dans le même temps, le projet d'en fonder une à Douai était déjà en voie d'exécution; mais la bénédiction de Dieu et la prudence de Mme Maës lui permirent de faire face à ces demandes multipliées. Partie pour Douai avec sa fille cadette, sœur Ignace de Bourbourg et six religieuses, elle y fut reçue par le célèbre docteur François Dubois, si connu sous le nom de *Sylvius*, alors chanoine de St-Amé. Mme Maës resta dans cette ville six ans, durant lesquels elle disposa toutes choses avec une admirable prudence pour la prospérité de l'établissement; puis en le quittant, elle laissa de sages instructions à sa fille, sœur Ignace de Bourbourg, qui venait d'être élue supérieure. A peine rentrée à St-Omer, elle reçut de l'Allemagne une demande d'affiliation à sa congrégation, de la part de plusieurs jeunes per

sonnes d'une grande piété, réunies dans les villes de Cologne, de Bonn et de Paderborn. Leur supplique était approuvée par Monseigneur l'Archevêque de Cologne, Ferdinand de Bavière, prince électeur. (1638) Cette union sainte fut en effet établie et elle s'est toujours conservée jusqu'à ce jour. (1) Enfin un dernier établissement, qui fut encore fondé à cette époque à la demande de l'archevêque de Cologne, alors administrateur du diocèse de Liège, fut celui de St-Tron. C'était le huitième sans compter les trois maisons d'Allemagne: environ un siècle plus tard, on comptait vingt communautés de cet ordre dans la Flandre Française et la Belgique. (2)

Vers la fin de cette année 1641, l'âge et plus encore les fatigues avaient considérablement affaibli les forces de la vénérable mère Françoise de St-Omer. Une fièvre continue la saisit, et elle pressentit dès ce moment que sa mort n'était pas éloignée. Pendant sa maladie elle ne cessa de donner à toute la communauté les plus touchants exemples de patience, de résignation et de conformité à la volonté de Dieu. Toujours son esprit était occupé de Dieu ou de ses filles spirituelles qu'elle recommandait à sa Providence adorable. La veille de sa mort, aussitôt que la messe de la communauté fut terminée, elle fit appeler sa fille ainée,

(1) Ces trois communautés d'Allemagne existent encore et sont en relation avec les maisons de l'ordre rétablies en Belgique.

(2) La révolution française n'a épargné aucune de ces maisons: Quatre depuis furent rétablies à Bourbourg, Liège, Anvers, et Méerendré à deux lieues de Gand.

Agnès de Bourbourg et lui dit. « Je crains que la parole ne me manque bientôt: dites de ma part à la communauté réunie que je la supplie, avec toute la tendresse qui se peut concevoir dans un cœur de mère, d'observer inviolablement ces trois choses, que je lui laisse pour gage de mon affection et comme acte de ma dernière volonté. La première est d'obéir à la supérieure qu'il plaira à la Providence de placer à la tête de cette maison, la seconde. de conserver la paix et la charité. la troisième, de se donnner mutuellement de sages conseils, de s'entraider à suivre la voie de la perfection par la pratique des plus solides vertus. »

Toutes les sœurs étant entrées peu après dans l'infirmerie, pour recevoir une dernière bénédiction de la malade, la sœur Agnès de Bourbourg prit la main déjà immobile de sa mère, et la leva sur toute cette sainte assemblée en signe de bénédiction. La digne servante de J-C. témoigna par un signe des yeux qu'elle l'accordait avec bonheur et réitéra le même signe, sur la demande que lui fit ensuite sa fille de bénir pareillement sa sœur, Ignace de Bourbourg, supérieure de la maison de Douai. Ayant ensuite prononcé ces dernières paroles: « Mon Dieu, je me remets entre vos mains: faites de moi selon votre sainte volonté, » elle expira tranquillement le 29 décembre 1641, à l'âge de soixante deux ans. Elle fut ensevelie à St-Omer, ainsi que ses deux filles qui moururent plus tard dans le même couvent.

On exhuma secrètement ces trois corps vénérables en 1792, et on les conserva avec soin pendant les jour*

mauvais de la révolution: plus tard ils furent reconnus et donnés comme un précieux dépot aux religieuses de Bourbourg qui l'ont placé sous le maître-autel de leur église.



FRANÇOIS DUBOIS (SYLVIUS), (1)

DOYEN DE LA COLLÉGIALE DE SAINT-AMÉ, A DOUAI.

L'an 1649.

La science et la piété réunies dans un degré éminent en la personne de François Dubois, si connu sous le nom de *Sylvius*, demandent que sa vie soit exposée dans ce recueil. Il naquit en 1581, à Braine-le-Comte, ville de Hainaut, dans l'ancien diocèse de Cambrai. A l'âge de trente-huit ans il commença à enseigner dans la célèbre université de Douai, et c'est là surtout que sa vertu et sa science jetèrent le plus vif éclat jusqu'à la fin de sa vie.

Cet illustre docteur, dont toute la vie fut consacrée à l'étude et à l'enseignement de la théologie et de l'Ecriture-Sainte, ne commençait jamais une étude sans adresser à Dieu cette belle prière: « Seigneur, voici le moindre de vos serviteurs qui demande l'entrée du trésor de votre sagesse. Qu'il plaise à votre Majesté d'y introduire celui qui n'a jamais mérité cette

(1) Les Bons Chanoines, par R. P. Jean Hanart, p. 119. Cet auteur cite l'éloge de Sylvius par un R. P. capucin. — Sylvius a laissé des Commentaires sur S. Thomas et d'autres savants ouvrages, imprimés à Anvers en 1698, en 6 vol. in-fol.

grâce; afin que par cette sainte lecture il apprenne autant à vous aimer qu'à vous connaître, car je ne veux vous connaître que pour vous aimer. » Un cœur aussi droit, un esprit aussi bien disposé ne pouvait s'égarer dans les recherches de la science, dans l'examen des questions les plus difficiles et les plus ardues. Puisant, comme S. Augustin et S. Thomas, ses deux guides, à la source pure et unique de toute vérité, il sut comprendre ces deux brillantes lumières de l'église et les expliquer avec un succès qui lui a mérité le beau titre de très-digne interprète de S. Thomas, *dignissimus S. Thomæ interpres.*

Au reste, le pieux professeur apportait dans ses explications et ses écrits cette modeste défiance de lui-même et cette soumission entière à l'église que l'on rencontre dans tous les Saints qui ont recherché la science. Aussi ne peut-on lire sans émotion la protestation solennelle qu'il avait insérée dans la préface de ses Commentaires sur S. Thomas, et qu'il récitait chaque jour. Rappeler ces quelques lignes serait assez pour faire du pieux et savant professeur de Douai le plus bel éloge : « Moi, François Sylvius, je proteste en ce jour que je désire vivre et mourir dans la foi et l'union de notre Mère la Sainte Eglise Romaine, que je ne veux avoir nul autre but ou intention dans toutes mes études et actions que la plus grande gloire de Dieu, l'utilité de l'église, mon salut et celui du prochain : je proteste en outre que jamais je n'enseignerai ou interprèterai les Saintes Ecritures que conformément au sentiment des Pères; ce que je confirme encore pour

tout ce que j'écrirai, dirai, enseignerai, en tous lieux, temps ou occasion, sur la Somme de l'angélique S. Thomas. Que si l'on y rencontre quelque sentence, doctrine ou opinion contraire à cette protestation et qui aurait échappé par oubli ou par fragilité, dès à présent je la renie et la rejette : qu'ainsi Dieu me soit en aide et fortifie ma volonté. »

Le docteur qui chaque jour répétait cette formule, et qui commençait ensuite son étude par une touchante prière, ne devait point y trouver l'écueil contre lequel viennent se briser si souvent les esprits orgueilleux. Aussi le vit-on repousser toujours avec une courageuse et sainte indignation les efforts de ceux qui voulaient essayer de l'attirer dans leur parti. Lorsque le docteur Rech, de Louvain, vint à Douai dans l'intention de gagner la célèbre université de cette ville, il trouva dans Sylvius un adversaire redoutable. Comme on lui disait qu'il s'agissait de défendre la doctrine de S. Augustin : « C'est pour la défense de l'Augustin de Hollande, répliqua Sylvius, que vous avez levé l'étendard; et nous c'est en faveur du grand Augustin d'Afrique, parce que c'est la doctrine des Souverains Pontifes, pour laquelle nous sommes prêts à combattre jusqu'au dernier soupir. »

Cette recherche constante de la science sacrée et cet inébranlable attachement à la Sainte Eglise de Jésus-Christ étaient entretenus dans le cœur de Sylvius par un ardent amour de Dieu. Toujours le premier pour l'accomplissement de l'office divin, il apportait dans ces actes de religion une foi et une piété qui touchaient

tous ceux qui en étaient témoins. Tous les jours, avant de célébrer les divins mystères, il se rendait au couvent des Dominicains pour s'y confesser et attirer sur lui, comme il le disait quelquefois, la grâce du Sacrement, *ad gratiam Sacramentalem promerendam*. Comme tous les grands serviteurs de Dieu, Sylvius avait aussi une dévotion affectueuse envers la Très-Sainte Vierge, et il ne passait aucun jour sans réciter son petit office à la louange de cette digne Mère.

Les pauvres avaient une grande part dans sa charité, et il leur donnait très-souvent pour les secourir jusqu'aux choses qui lui étaient les plus nécessaires. «Le vendredi de chaque semaine, on voyait un nombre si considérable de pauvres à sa porte, qu'il semblait un essaim d'abeilles autour d'une ruche. Beaucoup d'autres vertus brillaient encore dans le docte et pieux Sylvius. Son esprit de mortification et son horreur pour le péché le portaient à user envers lui-même des mesures rigoureuses et des pénitences en usage dans les monastères. » Sa modestie lui faisait perdre de vue en quelque sorte les rares talents que la Providence lui avait donnés et qu'il faisait valoir avec tant de succès. Il avait pour la médisance une telle horreur, que jamais il ne souffrit qu'en sa présence on proférât la moindre parole contre le prochain. Enfin, sa dernière maladie, qui fut longue et douloureuse, fit encore éclater en lui la vertu de patience à laquelle toutes les autres l'avaient préparé. Ce fut le 27 février 1649 que Sylvius mourut à Douai, avec une grande réputation de vertu et de sainteté, laissant à l'illustre université

qu'il avait si long-temps dirigée, et au chapitre de la collégiale de Saint-Amé, dont il était le doyen, un modèle admirable et digne de fixer l'attention de tous.



CORNEILLE BEUDIN, Jésuite, (1)

NATIF DE GRAVELINES ET MARTYRISÉ DANS LA NOUVELLE BISCAYE.

L'an 1650.

La Flandre, parmi toutes ses autres gloires, compte celle d'avoir produit un grand nombre d'hommes saintement dévoués à la conversion et au bonheur des peuples infidèles. Nous signalerons en particulier le père Corneille Beudin, plus connu sous le nom de Godinez.

Né à Gravelines le 25 novembre 1615, Corneille Beudin, dès son enfance, se fit remarquer par toutes les qualités aimables qui font l'ornement de cet âge. Ses parents lui avaient inspiré de bonne heure une tendre dévotion à la Vierge. Son plus grand plaisir était d'orner un autel qu'il lui avait élevé dans l'intérieur de la maison paternelle. Tous les samedis il réunissait dans son petit oratoire ses jeunes amis et les membres de sa famille qui se prêtaient volontiers à cet acte de piété. On y récitait des prières, on chantait

(1) Cette notice est la reproduction presque entière de celle qui a été publiée par le P. Possoz dans le Commerce de Dunkerque, en Février 1850.

les litanies de la Reine des anges. Le petit Corneille conduisait le chant : il présidait à ces saints exercices et le faisait avec un recueillement et une piété qu'il communiquait à tous les assistants. Ainsi préludait-il au ministère sacré auquel Dieu devait l'appeler un jour.

Corneille, à l'exemple de son divin maître, croissait donc en sagesse et en âge devant Dieu et devant les hommes, et bientôt il lui fallut quitter le toit paternel pour se livrer à l'étude des lettres humaines. Ses parents l'envoyèrent à Bergues-Saint-Winnoc, au collége des Jésuites. Corneille se rendit cher à ses maîtres par la régularité de sa conduite, la franchise de son caractère, la pureté de sa vie et son application au travail. Ses heureuses dispositions se développèrent rapidement, et il ne tarda pas à l'emporter sur tous ses condisciples par ses progrès dans les lettres comme il les surpassait tous par la solidité de sa vertu.

On connaît le parti que les pères jésuites savaient tirer de leurs pieuses associations pour conserver l'innocence de leurs écoliers et leur inspirer le goût de la piété chrétienne. Devenu membre de la congrégation de la Sainte Vierge, Corneille se crut dès lors plus étroitement obligé à une vie sainte et régulière. Ses communions furent plus fréquentes, ses pratiques de piété plus multipliées. La table eucharistique et le culte de Marie étaient comme ses deux remparts, à l'ombre desquels il abrita la pureté de ses mœurs.

Vers la fin de ses études, il demanda à entrer dans la compagnie de Jésus. On voulut éprouver sa voca-

tion et il fut envoyé à Malines, où on lui confia la direction d'une basse classe. Il s'acquitta de ces humbles fonctions avec un zèle et une abnégation qu'on aurait admirés dans un fervent cénobite. Ce fut le 29 mars 1635 qu'il fit son entrée au noviciat. Non-seulement la vertu de Corneille ne se démentit pas pendant les deux années d'épreuve, mais ses exemples étaient une prédication pour les plus anciens religieux, qui ne pouvaient s'empêcher d'admirer tant de maturité et de sagesse dans un jeune novice.

Après avoir fait sa philosophie à Louvain, Corneille revint à Malines; où il fut encore chargé d'une basse classe. Il aimait le séjour de cette maison à cause du noviciat qui s'y trouvait: la vue des novices lui inspirait un plus vif désir de sa propre perfection, et lui-même il les édifiait par sa vie régulière et mortifiée. On lui a rendu ce témoignage que, pendant tout le temps qu'il passa au collége de Malines, on ne le vit pas transgresser la plus petite observance. Une exactitude si parfaite nous donne, plus que tout ce qu'on pourrait dire, la mesure de sa haute vertu.

Corneille Beudin reçut la prêtrise à Louvain, dans le courant de sa troisième année de théologie. On conserva long-temps, dans cette maison, le souvenir de la piété avec laquelle il célébrait les divins mystères. Il ne s'éloignait pour ainsi dire qu'à regret de l'autel, le visage enflammé comme celui d'un chérubin, et sept fois le jour il y venait visiter Jésus-Christ et épancher son âme devant lui.

Son cours de Théologie étant terminé, le père Cor-

neille Beudin fut renvoyé au collége de Malines, où pendant plusieurs années il présida la classe de musique : il était fort habile dans cet art. Cependant il soupirait après un plus vaste théâtre pour l'exercice de son zèle. Plusieurs fois il avait sollicité les missions étrangères; ses vœux furent enfin exaucés. Dans le courant de 1647, on le désigna avec d'autres Pères pour les missions de l'Inde Occidentale.

Avant de s'embarquer pour son lointain voyage, Corneille eut l'occasion de revenir à Bergues. Sa présence dans ce même collége, où il avait fait ses premières études, ne pouvait manquer d'inspirer les jeunes écoliers. Ils composèrent une pastorale dans laquelle ils souhaitaient au missionnaire, après une heureuse traversée, des ouailles dociles qui fissent sa consolation et son bonheur. Corneille répondit aux jeune écoliers avec beaucoup d'à-propos : mais on remarqua surtout ces paroles qui exprimaient comme le pressentiment du sort qui l'attendait : « Je vais, en effet, dit-il, me mettre au loin à la tête d'un troupeau; mais au lieu d'ouailles, je trouverai des loups furieux qui auront soif de mon sang. Je suis une victime qui sera immolée à la gloire de Dieu. » On assure qu'une personne de Bergues, qui avait une grande réputation de vertu, parla dans le même sens au père Corneille : « Allez, mon père, lui dit-elle, allez avec joie où le Seigneur vous appelle, c'est aux Indes que vous terminerez votre vie par un glorieux martyre. »

Corneille s'embarqua à Cadix le 15 Juillet, avec quatorze religieux de la Compagnie de Jésus : il prit

dès lors, on ne sait pour quelle raison, le nom de Godinez. Pour adoucir les ennuis de la traversée, le P. Corneille n'eut pas seulement recours, comme ses compagnons, à l'étude, à la prière, aux conversations pieuses; mais il tira parti de son talent pour la musique. Lorsque le ciel était serein, il se plaçait sur le tillac, et là il entonnait un saint cantique, en s'accompagnant de quelque instrument. L'équipage se rangeait autour de lui : on l'entendait avec un charme inexprimable célébrer tantôt les merveilles de la création, tantôt les louanges de Marie, tantôt les prodiges d'amour d'un Dieu Sauveur. Les cœurs s'attendrirent à ces accents remplis de la plus suave piété, les consciences s'émurent: matelots, passagers, chacun voulut recourir au ministère du père Corneille pour se remettre en grâce avec Dieu. Après des dangers et des fatigues de tous genres; il arriva enfin à Mexico, où l'on fit de grands efforts pour le conserver. Mais la Providence réservait au père Corneille de plus grands travaux et une mission plus difficile. Il se rendit donc dans la nouvelle Biscaye avec un Père qui connaissait déjà la langue du pays. Le fervent missionnaire s'appliqua avec une telle ardeur à cet idiome barbare, que six mois après il composait une grammaire, dans laquelle il en développait les principes avec netteté et précision et en fixait la syntaxe. Ce travail n'était pas assurément sans épines; mais le père Corneille déclarait avec simplicité que l'ayant entrepris pour l'amour de Jésus-Christ, il y trouvait ses délices.

Le Missionnaire avait à défricher une terre inculte:

les habitants de la nouvelle Biscaye, qu'il devait évangeliser, étaient encore plongés dans l'ignorance et l'abrutissement de la vie sauvage. Il fallait commencer par les tirer du fond de leurs forêts, les arracher à leurs fentes de rochers et à leurs repaires. Il fallait en faire des hommes avant de songer à en faire des chrétiens. Le père Corneille y déploya tout ce qu'il avait de courage, de pieuse industrie, de force morale, et son talent de musicien ne lui fit pas défaut. Il chantait, dans la langue des sauvages, les cantiques qu'il avait composés sur les vérités de la foi chrétienne, et attirait ainsi par ses accords les habitants hors de leurs retraites profondes. Insensiblement ils s'apprivoisaient avec le missionnaire, se rassemblaient autour de lui, et bientôt un certain nombre d'entre eux, instruits des vérités de la foi, purent recevoir le baptême.

Le père Corneille ne se laissait effrayer par aucun danger, il ne reculait devant aucune fatigue ou privation. Après ses courses pénibles à travers les torrents et les montagnes, dans l'épaisseur des forêts, pour chercher ces âmes perdues et les arracher à l'enfer, il ne trouvait souvent sous sa hutte qu'une nourriture grossière et rebutante, une couche dure, quelques heures d'un repos souvent interrompu ; mais il se croyait bien dédommagé de toutes ces peines quand il avait déterminé un sauvage à venir augmenter le nombre de ses néophytes. A ses yeux, toutes les souffrances n'étaient rien auprès du salut d'une âme. Il écrivait à un de ses amis : « Pourquoi me plaindrais-je du dénuement où je me trouve? Ne suis-je pas disposé à perdre même la

vie pour l'amour de Jésus-Christ notre très-aimable chef. »

Dieu bénissait visiblement le zèle de son serviteur : déjà bien des cabanes se groupaient autour de celle du missionnaire. Une hutte plus spacieuse servait d'église: à l'entrée le père Corneille avait planté une croix, comme le glorieux étendard du Christ qui prenait possession de ce pays barbare. Hélas ! cette croix devait bientôt marquer le lieu où se terminèrent les travaux de notre apôtre.

Le père Corneille se livrait tout entier au salut de ses chers sauvages. Il était tout à la fois leur prêtre et leur instituteur, leur ami, leur père, leur ange tutélaire : ils le respectaient, ils l'aimaient. Mais voilà que tout-à-coup, par un effet de cette inconstance naturelle aux sauvages, quelques-uns des cathécumènes, se livrant aux mauvais conseils de ceux qui habitaient les rives du Papagayo, conspirent contre lui. Leur fureur s'exhale d'abord en discours furibonds ; bientôt ils se livrent à quelques voies de fait contre les Espagnols qui habitaient les lieux voisins. On conseille au père Corneille de se soustraire au péril ; mais comment se déciderait-il à prendre la fuite ? S'il s'éloigne, que deviendront les chrétiens fidèles ? qui les soutiendra dans la foi ?

La veille de la Pentecôte (1650), qui cette année arrivait le 4 juin, les conspirateurs environnent la cabane du Père en poussant d'horribles clameurs. Corneille s'attendait à tout : il défend à ses compagnons, en cas d'attaque, de repousser la force par la force.

Ce n'était pas là le projet des traitres. La cabane du Père était de bois et de jonc, ils y mirent le feu. Les chrétiens renfermés avec le Père veulent sortir, ils sont percés de flèches. Corneille veut sortir à son tour: les cadavres de ses chers néophytes, qui viennent d'être massacrés, sont les premiers objets qui frappent ses regards. Lui-même à l'instant devient la victime de ces barbares. Ils lui jettent une corde au cou, le trainent à l'église qu'ils dévastent sous ses yeux, puis se revêtant des habits sacerdotaux, ils se livrent à mille profanations. Le Père fut frappé d'une manière si cruelle, que la terre demeura teinte de son sang. De l'église, les barbares le portèrent demi-mort près de la croix qu'il avait plantée: là ils l'étranglèrent. C'était peu encore pour leur fureur, ils s'acharnèrent contre son cadavre: la tête du Père fut écrasée entre deux massues et son corps percé de mille flèches. Corneille Beudin n'avait que trente-cinq ans lorsqu'il couronna son apostolat par le martyre. Ce sang devint, comme l'est toujours le sang des martyrs, une semence féconde, et quelques années après il se trouvait là une chrétienté fervente et religieuse.



FRANÇOISE BADAR (1)

FONDATRICE DE LA SAINTE FAMILLE A VALENCIENNES.

L'an 1677.

Les Badariennes, plus connues sous le nom de sœurs de la *Sainte-famille*, doivent leur origine à une

(1) Extrait d'une vie de Françoise Badar, publiée à Liége en 1726.

pieuse fille, native de Valenciennes, et c'est dans cette ville que la nouvelle communauté prit naissance. Cette vénérable servante de Dieu s'appelait Françoise Badar; elle reçut le jour le 21 janvier 1624 de Michel Badar et de Catherine Mailliard. Ses parens, qui étaient très pieux, l'avaient consacrée à Dieu, même avant sa naissance, et elle répondit admirablement aux instructions et aux beaux exemples qu'ils lui donnèrent dès ses plus tendres années. La vertueuse jeune fille n'avait que treize ans, lorsque en 1637, durant la peste qui désola la ville de Valenciennes, elle perdit sa mère et plusieurs membres de sa famille, qui était très nombreuse. Témoin des sacrifices et des privations que s'imposait son père pour réparer les pertes considérables qu'il avait faites, la courageuse Françoise lui demanda et obtint la permission d'aller apprendre le négoce dans une excellente maison de la ville de Termonde Un an plus tard elle alla à Anvers, où, dans la compagnie d'une respectable veuve et de ses filles, elle se perfectionna dans toutes les connaissances qu'elle voulait acquérir. Les progrès qu'elle y fit dans la piété n'étaient pas moins grands, et ses directeurs comprirent que Dieu l'appelait à opérer beaucoup de bien auprès des jeunes personnes de son sexe, tant par sa vertu que par son adresse dans les travaux des mains. Ils lui conseillèrent donc de retourner à Valenciennes et de chercher à réunir autour d'elle un certain nombre de petites filles de famille honnête. Françoise, docile à la voix de Dieu qui l'appelait, revint dans sa famille, loua une maison dans la rue de Tournai, et vit bientôt

plusieurs respectables bourgeois lui amener leurs petites filles pour leur apprendre à travailler la dentelle. Le nombre en augmenta rapidement, et plusieurs demandèrent bientôt à vivre comme pensionnaires auprès de leur pieuse maîtresse, qui ne pouvait assez admirer le succès que Dieu donnait à son œuvre. Ce fut alors qu'elle conçut la pensée de fonder une communauté de jeunes personnes auxquelles elle donnerait le nom de *Congrégation de la Sainte-Famille*. Après avoir surmonté les difficultés et les contradictions que rencontrent toujours, surtout dans les commencements, les saintes entreprises, Françoise Badar, aidée des conseils du R. P. Bossu, recteur du collége de Valenciennes, établit sa petite communauté dans une maison située près de l'église de Notre Dame de la Chaussée. Dix sœurs s'attachèrent aussitôt à elle, et quatorze ans plus tard elles devaient atteindre le chiffre de quarante huit. Ce fut alors surtout que les vertus de la vénérable fondatrice parurent au grand jour et brillèrent du plus vif éclat. Animée de cet esprit intérieur et de cette généreuse constance que Dieu donne aux âmes qu'il appelle à une haute perfection, elle remplissait tous les jours les devoirs les plus pénibles, et n'exprimait jamais la moindre plainte, malgré ses douleurs et les infirmités qu'elle endura quelquefois. On la voyait puiser avec ardeur dans ses communications avec Dieu le zèle de sa gloire, de sa propre sanctification et de celle du prochain. C'est là aussi qu'elle trouvait le secret de cette douce patience, et de cet abandon filial entre les bras de la

divine providence. Quelques lignes, échappées de sa plume durant une retraite qu'elle fit en 1664, serviront à faire mieux connaître encore tout ce qu'il y avait de dévouement et d'amour de Dieu dans cette âme privilégiée. « Mon cher maître, dit-elle avec une charmante simplicité, voici mes principes. Cent mille fois mourir plutôt que de vous offenser mortellement— Jamais véniellement de propos délibéré — faire en sorte que vous ne soyez pas offensé par mes domestiques — Avoir une grande vénération pour tout ce qui touche à la gloire de Dieu, et la faire avoir à tous mes domestiques — Prendre toutes les affaires de la maison comme m'étant mises en main par Dieu pour y travailler, et y adorer, dans cette vue, toutes les rencontres et difficultés qui arriveront et avec une parfaite soumission d'esprit — Recevoir de la divine providence les bons et les mauvais succès, également contente et résignée en tout — Demeurer toujours dans une sainte confiance dans le cœur paternel de mon divin maître— Avoir un soin charitable des infirmes et les faire soigneusement traiter — Parler aux plus faibles et aux plus désagréables — Agir fortement dans la maison pour plaire à Dieu, dans une grande confiance — Attribuer à Dieu les bons succès, comme n'ayant rien fait de mon côté— Demeurer ferme dans la paix, au milieu des difficultés et rencontres journalières. » Telles étaient les principales règles de conduite que suivait la vénérable Françoise et qu'elle inspira aux saintes filles qui vinrent se placer sous sa conduite.

Parmi elles il en est plusieurs sur lesquelles on trouve

quelques détails édifiants et qui méritent d'avoir ici leur place. La première est Françoise d'Assigny, nièce de la digne fondatrice de la *Sainte-Famille.* Cette enfant ayant perdu sa mère à l'âge d'un an, sa tante l'adopta et l'éleva comme sa propre fille. Elle fit naître dans son cœur les plus beaux sentiments de vertu, et la prépara à marcher un jour sur ses traces et à continuer l'œuvre qu'elle avait commencée. Mais le Seigneur en avait disposé autrement : la jeune fille mourut pieusement dans sa vingt-quatrième année, au moment où elle donnait les plus belles espérances. Ce ne fut pas la seule épreuve de ce genre à laquelle fut soumise Françoise Badar. Une autre postulante lui avait été présentée : c'était Marguerite Gertrude l'Escouf, née à Nivelle en Brabant. Cette jeune personne, qui appartenait à une très-respectable famille, avait un oncle jésuite qui l'envoya habiter quelque temps la communauté de Ste.-Agnès à Cambrai. Le désir d'une vie plus parfaite lui fit désirer d'entrer dans la Sainte-Famille, et elle y prit en effet l'habit le 19 mars 1664; mais presque aussitôt elle tomba malade, et ne recouvra plus la santé jusqu'à la fin de sa vie qui arriva en 1679. Pendant que cette jeune infirme donnait à ses sœurs d'admirables exemples de patience, qui la faisaient regarder par Françoise Badar comme un véritable trésor dans sa communauté, deux autres sœurs, à qui Dieu avait donné en partage le dévouement et la santé, opéraient parmi les petites filles qui leur étaient confiées les plus heureux fruits de salut. Marie Alberte Wery, la première, était native de Mons. Son frère,

religieux de Vicoigne, fut élu abbé du monastère de Château-l'abbaye en 1685, sa sœur entra à la chartreuse : pour elle, les goûts religieux que lui avaient inspirés ses parents la portèrent à entrer dans la Sainte-Famille, où elle rendit les plus signalés services. La vénérable supérieure reçut encore dans le même temps une autre postulante d'un très grand mérite, et qui contribua beaucoup à la prospérité et à l'accroissement de la congrégation à Valenciennes. C'était Jeanne Lambrez, née à Marimont, en Hainaut. Après avoir passé ses première années auprès d'Ursmar Lambrez, son oncle, et chapelain de la paroisse de St-Géri à Valenciennes, elle entra dans la Sainte-Famille et s'y perfectionna dans la vertu, en même temps qu'elle faisait faire de grands progrès dans le bien à toutes les enfants qui lui étaient confiées. La pieuse Françoise Badar remerciait chaque jour le Seigneur pour tous les bienfaits qu'il accordait à sa congrégation naissante. Sur la fin de sa vie, elle eut à souffrir beaucoup ainsi que ses filles lors du siège de la ville de Valenciennes par Louis XIV ; mais elle supporta cette nouvelle épreuve, comme toutes celles qui l'avaient précédée, avec un inébranlable courage. Quelques mois après elle tomba malade et connut que sa fin approchait. Après avoir reçu les derniers sacrements, elle fit approcher les saintes filles qui s'étaient placées sous sa conduite et leur adressa ces paroles : « Je vais entrer dans le chemin de l'éternité. Le Seigneur vous avait confiées à mes soins, aimez-le toujours et vous verrez qu'il vous comblera de ses bénédictions et vous

fera vivre dans une union parfaite: c'est le souhait le plus ardent de mon cœur. » La vénérable Françoise Badar remit peu de temps après son âme à son créateur, le 31 octobre 1677, à l'âge de cinquante-trois ans. La congrégation des Badariennes prit dans la suite un assez grand développement et fut établie dans plusieurs villes importantes de ces contrées. Il y avait en particulier à Cambrai une maison de la Sainte-Famille, sur l'emplacement de laquelle se trouve bâtie une partie du petit séminaire actuel.

Le nom sacré de Jésus a toujours été pour les saints et les personnes pieuses une source de vertus et de mérites, de courage et de résignation au milieu des adversités de cette vie. C'est ce nom divin qui a donné à Françoise Badar, fille pauvre et inconnue, la constance et la force dans l'œuvre sainte qu'elle voulait accomplir. Heureux celui qui sait, comme les saints, puiser la grâce à cette source salutaire ! Heureux celui qui en toutes choses s'inspire de ce nom adorable, qui fait la joie des anges dans le ciel, la terreur des démons dans l'enfer, et la consolation des chrétiens en ce monde. « Que Jésus, dit S. Bernard, soit donc toujours dans notre cœur, et que l'image du crucifié ne s'éloigne jamais de notre pensée. Qu'il soit votre nourriture et votre breuvage, votre douceur, votre consolation et votre désir, qu'il soit votre vie, votre mort et votre résurrection. (1) »

S. Bern. Oper. In formâ vitæ.



PRÊTRES ET RELIGIEUX (1)

DES SÉMINAIRES ANGLAIS DE DOUAI, DE St-OMER ET DE WATTEN, MARTYRISÉS PENDANT LA PERSÉCUTION D'ELISABETH ET DE SES SUCCESSEURS.

De 1577 à 1680.

Sous les règnes sanglants d'Elisabeth d'Angleterre et de quelques uns de ses successeurs, un grand nombre de prêtres, la plupart jésuites, bénédictins ou franciscains, répandirent leur sang pour la cause de Jésus-Christ. Ainsi cette île, autrefois la terre des Saints, était devenue la terre des martyrs. C'est du séminaire anglais de Douai, et plus tard de ceux de Saint-Omer et de Watten, que sortirent en partie ces héros chrétiens; c'est là qu'ils avaient été formés à l'apostolat et au martyre. Le premier de ces séminaires fut fondé en l'année 1568, par le célèbre Guillaume *Allen ou Alain.* Il était né en 1532, dans le duché de Lancastre, en Angleterre, et s'était expatrié pour se soustraire aux persécutions religieuses exercées par Elisabeth contre les prêtres catholiques. Après avoir enseigné quelque temps la théologie à Douai, il fonda, avec l'autorisation du souverain pontife Pie V et le secours de Philippe II d'Espagne, un séminaire pour les jeunes anglais

(1) Extrait d'un ouvrage imprimé en Angleterre en 1741, et dans lequel on trouve le récit du jugement et du supplice des missionnaires anglais, écrit par des témoins oculaires.

que la persécution forcerait d'abandonner leur patrie. Ce fut au moment où il était allé à Rome solliciter des secours pour cet important établissement que le Pape le pourvut d'un canonicat vacant dans l'église de Cambrai. En 1578, ce séminaire anglais de Douai était mis à sac et ruiné par les protestans des Pays-Bas, qui avaient surpris la ville. Les élèves se transportèrent alors à Reims, où une nouvelle maison fut fondée. Dans cet intervalle de dix ans, on compte au séminaire anglais de Douai un cardinal, un archevêque, douze évêques et deux évêques élus, trois archiprêtres ayant des droits épiscopaux, quatre-vingt docteurs en théologie et soixante-dix écrivains : mais ce qui fait surtout sa gloire ce sont les nombreux martyrs qu'il a produits. Aussi mérite-t-il bien le magnifique éloge fait par le Pape Sixte Quint, dans une lettre adressée à tout l'univers catholique et commencant par ces mots : *Afflictæ et crudeliter vexatæ Anglorum reliquiæ*« Nous entendons dire, écrit le pontife, que chaque jour il sort de ce séminaire, de cette maison sainte, un grand nombre d'anglais, qui retournent, avec l'aide deDieu, dans leur patrie, pour confirmer les catholiques dans la foi ; martyrs glorieux que la postérité honorera pour avoir témoigné leur dévouement à la foi catholique et au saint siége jusqu'à l'effusion du sang et au sacrifice de la vie. (1)

Le collége anglais de Saint-Omer ne fut fondé qu'en l'année 1594. Il avait pour but principal l'éducation de la jeunesse. Le 8 août 1611, des jésuites

(1) Bullar. T. II p. 356.

anglais prenaient possession de l'abbaye de Watten, où ils avaient été appelés par les nombreuses familles anglaises qui s'étaient réfugiées sur le continent. On porte environ à cent cinquante le nombre des prêtres, jésuites, bénédictins ou franciscains qui, depuis 1577 jusqu'à 1680, sortirent de ces trois maisons, principalement de celle de Douai, et qui souffrirent le martyre en Angleterre. Le nombre est trop considérable et l'apparition de ces prêtres en ce pays trop courte et trop accidentelle pour donner sur chacun d'eux une notice détaillée. Nous nous bornerons à rappeler ici les noms de quelques uns de ces vénérables personnages, dont le sang, comme celui des premiers martyrs, est devenu une semence de nouveaux catholiques.

Cuthbert Maine, martyrisé	à Launceston. le	29 nov. 1577
John Nelson,	à Tyburn,	3 fév. 1578
Thomas Sherwood,	à Tyburn,	7 fév. 1578
Edmond Campion,	à Tyburn,	1 déc. 1581
Alexandre Brian,	à Tyburn,	id. 1581
Raphael Sherwine,	à Tyburn,	id. 1581
John Paine,	à Chelmsford,	2 avril 1582
John Shert,	à Tyburn,	28 mai 1582
Thomas Forde,	à Tyburn,	id. 1582
Robert Johnson,	à Tyburn,	id. 1582
Luc Kirby	à Tyburn,	30 mai 1582
Laurent Richardson,	à Tyburn,	id. 1582
Thomas Cottam	à Tyburn,	id. 1582
Richard Kirkeman,	à York,	22 août 1582
Guillaume Hart,	à York,	15 mars 1583
Richard Thirkil,	à York,	29 mai 1583
Jean Slade,	à Winchester	30 oct. 1583

Jean Body,	à Andover,	2 nov.	1583
George Haydock,	à Tyburn,	12 fév.	1584
Robert Sutton,	à Strafford,	27 juil.	1585
Edouard Transham,	à Tyburn,	21 janv.	1586
Jean Lowe,	à Tyburn,	8 oct.	1586
Montfort Scot,	à York,	2 juil.	1591
Richard Sympson,	à Derby,	24 juil.	1588
Guillaume Anderson,	à Tyburn,	17 fév.	1603
Robert Southwell,	à Tyburn,	21 fév.	1595
Guillaume Andleby,	à York,	4 juil.	1597
Thomas Sprote,	à Lincoln,	juil.	1600
Thomas Hunt,	à Tyburn,	mars.	1601
François Page,	à Tyburn,	20 avril.	1602
Jean Sugar,	à Warwick,	16 juil.	1604
Matthieu Flatters,	à York,	21 mars.	1608
Thomas Garnet,	à Tyburn,	23 juin.	1608
George Gervase,	à Tyburn,	11 avril.	1608
Thomas Somers		10 déc.	1610
Thomas Maxfield,	à Tyburn,	1 juil.	1616
Thomas Tunstal,	à Norwich,	13 juil.	1616
Guillaume Southerne,	à Newcastle,	30 avril.	1618
Guillaume Bishop, évêque de Calcedoine.			
Edouard Arrowsmith,	à Lancaster,	28 août	1624
Edouard Barlow, bénéd.	à Lancaster,	10 sept.	1641
Guillaume Webster,	à Tyburn,	26 juil.	1641
Thomas Holland,	à Tyburn,	12 déc.	1641
Barthélémi Roe,	à Tyburn,	21 janv.	1642
Edmond Catherick,	à York,	13 avril	1642
Hugues Green,	à Dorchester	12 août	1642
Arthur Bell,	à Tyburn,	11 déc.	1642
Raphael Corby,	à Tyburn,	7 sept.	1644
Henri Morse,	à Tyburn,	1 fév.	1645

Jean Goodman, mort dans la prison de Newgate			1645
George Muscot			1645
Jean Woodcock,	à Lancaster,	7 août.	1646
Philippe Powel,		30 juin.	1646
Pierre Wright,	à Tyburn,	19 mai.	1651
Jean Southrworth	à Tyburn,	28 juin.	1654
Philippe Evans,	à Cardiff,	22 juil.	1679
Nicolas Posket,	à York,	7 août.	1679
Jean Wall,	à York	id.	1679
Thomas Whitebread,	à Tyburn,	20 juin.	1679
Jean Fenwick,	à Tyburn,	20 Juin.	1679
Jean Gavan,	à Tyburn.	20 juin.	1679
Antoine Turner,	à Tyburn,	20 juin.	1679
Thomas Twing,	à York.	23 oct.	1680

En finissant la notice qu'il a consacrée à la mémoire de deux de ces courageux martyrs, religieux bénédictins du séminaire de Douai, Arnould de Raiss (Raissius) adresse à sa ville natale cette touchante apostrophe. « O cité de Douai et mon pays natal ! c'est bien avec raison que tu t'honores de ces hommes glorieux, de ces athlètes généreux de Jésus-Christ, qui succombèrent courageusement pour la défense de la foi catholique et le zèle de la religion sainte; c'est toi, en effet, qui les a reçus au jour de leur exil, c'est toi qui les a nourris. Certes, à ce titre, il t'est bien permis d'espérer, dans les temps présents et aux siècles à venir, une magnifique récompense ; car ce sont là autant de protecteurs et d'intercesseurs auprès de notre très-miséricordieux Sauveur, de la vision duquel ils jouissent pleinement dans le ciel. »

« Courage donc, vous dirai-je avec Baronius, courage, très noble et très-glorieuse assemblée d'anglais exilés de la patrie, vous tous qui avez inscrit vos noms dans cette illustre milice et qui par votre sang allez sceller cet engagement. Je me sens rempli d'une sainte jalousie en vous voyant déjà revêtus de la pourpre et de tous les insignes des martyrs, et je ne puis m'empêcher de m'écrier avec le prophète : *Que mon âme meure de la mort des justes et que ma fin soit semblable à la leur.* »



CHARLES-LOUIS GRIMMINCK, (1)

CURÉ DE CAESTRE.

L'an 1728.

Les religieux habitants de Caestre, en Flandre, ont conservé précieusement jusqu'à ce jour la mémoire d'un saint pasteur, que ce village eut le bonheur de posséder, il y a plus d'un siècle et demi, et qui y opéra, par ses discours, ses vertus et les exemples admirables de sa vie, des fruits abondants de salut. Ce vénérable curé s'appelait Charles-Louis Grimminck, né à Ypres, le 28 mai 1676, d'une famille honnête et très-religieuse. Ses ancètres étaient Anglais et avaient abandonné ce pays à l'époque de la persécution d'Elisabeth, afin de conserver leur foi et la fidèlité à l'église

(1) Extrait d'une vie de M. Grimminck, publiée à Bruges en 1849 par M. Van de Putte et dédiée à Monseigneur Malou, évêque de ce diocèse.

de Jésus-Christ. Le jeune Grimminck ne pouvait manquer de recevoir une excellente éducation dans une famille qui avait fait pour Dieu de si nobles sacrifices, et les heureuses dispositions que la nature avait mises en lui, se développèrent d'une manière consolante dès ses premières années. Comme l'enfant Jésus qu'on lui proposait toujours pour modèle, il croissait en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Déjà alors, il témoignait aux pauvres la plus tendre affection, et on le vit à l'âge de cinq ans, au milieu d'un repas que donnait son père, prendre sur la table une volaille et la porter plein de joie à un pauvre mendiant. Devenu orphelin dans un âge encore peu avancé, le jeune Louis Grimminck fut, avec une sœur qu'il avait, confié à sa tante, qui prit soin de lui comme de son propre fils. Après sa première communion à laquelle il se prépara avec une ferveur tout angélique, il fut envoyé à Furnes pour étudier sous la direction des religieux de l'ordre de Prémontré. Rappelé à Ypres pour y achever ses humanités, il fut ensuite admis à la célèbre université de Douai, et y suivit le cours de philosophie. Il se fit remarquer dans cette ville, comme dans tous les autres lieux où il avait été, par la parfaite régularité de sa conduite et son attrait pour les exercices de pénitence. Il quitta l'université pour aller étudier la théologie au séminaire d'Ypres ; mais ce temps écoulé, comme il était trop jeune pour recevoir les ordres, il retourna à Douai, par le conseil de ses supérieurs, afin de se perfectionner dans toutes les connaissances ecclésiastiques. Ce fut le 5 juin de l'année 1700 qu'il

reçut la prêtrise des mains de Monseigneur François de la Salle de Caillebot, évêque de Tournai. Il fut aussitôt nommé vicaire de Ramscappel, près de Nieuport. Deux ans plus tard, on le nomma curé de Zuydcoote, village qui passait pour le plus désagréable de tout le diocèse d'Ypres à cause de sa situation entre la mer et les marais, de l'insalubrité du lieu et de l'extrême pauvreté des habitants. Tout cela ne fit que lui rendre plus cher le petit troupeau que le Ciel venait de confier à ses soins, et satisfaire le désir qu'il avait de souffrir pour Dieu. Des témoignagnes multipliés rappellent les œuvres de piété et de dévouement du charitable curé, qui accomplissait avec une admirable fidélité tous les devoirs de son ministère. Malgré la modicité de ses ressources, il trouvait toujours des secours pour les pauvres et les malheureux. Il donnait aussi un soin particulier aux malades et aux enfants, et afin qu'aucun d'entr'eux n'échappât à sa surveillance, on le voyait, pendant deux jours de chaque semaine, parcourir les dunes et les côtes depuis Adinkerque jusqu'à Dunkerque. Il y avait quatre ans que M. Grimminck dirigeait avec une grande sagesse cette paroisse de Zuydcoote, lorsque ses supérieurs le nommèrent à Locre, puis à Teteghem; mais des raisons particulières ayant arrêté ces changements avant qu'ils fussent exécutés, le digne pasteur fut envoyé à Caestre. Ce village était alors très décrié à cause des abus qui s'y étaient introduits et qui donnaient lieu à de grands désordres Sous prétexte de visiter la chapelle des trois vierges martyrisées dont il a été parlé ailleurs, (1) des jeunes-gens des villages en-

(1) Tome III, p. 203 de cet ouvrage.

vironnants s'y réunissaient fréquemment dans des cabarets et autres maisons semblables où ils commettaient toutes sortes d'excès. Malgré tous les moyens qu'avaient employés plusieurs pasteurs pour extirper ces criants abus, ils n'avaient pu y parvenir. Cette considération, loin d'ébranler le courage de M. Grimminck, ne fit au contraire que l'enflammer. Il porta surtout son attention vers les jeunes gens de la paroisse, les instruisant, les encourageant et les réunissant les dimanches et les jours de fête pour les tenir éloignés des occasions dangereuses. Peu à peu un grand changement s'opéra dans les familles où les exemples de piété, donnés par les enfants et les jeunes personnes, faisaient une salutaire impression. Ce travail de la grâce dans les cœurs fut encore développé par les bonnes écoles que le zélé pasteur eut soin d'établir, de visiter et de surveiller avec la plus grande sollicitude. Parmi les quatre vicaires, qui furent successivement les coopérateurs du vénérable M. Grimminck, dans les devoirs du sacré ministère, on cite en particulier M. Bossaert, qui vendit son patrimoine pour venir au secours des pauvres dans des circonstances difficiles, et M. Chieux qui, pendant cinq ans, s'était fait aussi remarquer par sa grande charité, et fut, en quittant ce poste, nommé curé de Saint-Sylvestre-Cappel.

La vertu de M. Grimminck était aussi aimable que sincère. Sévère envers lui-même et toujours disposé à souffrir quelque chose pour Dieu, il évitait avec le plus grand soin ce qui aurait pu gêner même légèrement les autres. Peu de choses lui suffisaient à lui-même; pour

le prochain, il était d'une inépuisable libéralité. Aussi recevait-il ses confrères, ses parents ou les parents de ses vicaires et même des étrangers avec tous les égards qu'inspire la charité la plus affectueuse. Il ne sortait que très-rarement de sa paroisse pour aller visiter quelque confrère du voisinage et particulièrement M. Cohier, curé de Flêtre, personnage d'une grande piété. Presque tout son temps, après les travaux ordinaires du ministère, était consacré à l'étude des sciences ecclésiastiques, surtout de la théologie et de l'Ecriture sainte. Uniquement occupé de son devoir il ne s'inquiétait point de la conduite des autres, et sur une observation que lui faisait un jour un de ses vicaires, il répondit : « Confrère, peu nous importe comment les autres se conduisent : chacun doit savoir ce qu'il a à faire et non ce que font les autres. »

Cependant des pensées de retraite venaient souvent s'emparer de l'esprit du vénérable pasteur de Caestre. La vie de solitude, de mortification et de prière, pour laquelle il avait ressenti un très-grand attrait, même dès ses premières années, lui devenait de plus en plus chère. Chaque année, il allait passer huit jours, soit dans un couvent de Récollets, où se trouvait son directeur, le P. Benoît Lot, soit au monastère du *Mont-des-Cats*, (Catsberg) et il en revenait toujours avec des idées plus fixes et une volonté plus déterminée de se retirer dans un lieu désert. Ses mortifications devenaient toujours de plus en plus grandes ; elles parvinrent jusqu'aux oreilles de Mgr. de Ratabon, son évêque qui lui ordonna de les modérer. Le vertueux prêtre se rendit aussitôt

aux ordres de son supérieur et donna, par cette prompte et simple obéissance, une nouvelle preuve de la pureté de ses sentiments et de ses intentions. Enfin, après une longue retraite, dans laquelle il suivit avec une extrême ferveur les exercices spirituels de S. Ignace, il se sentit tellement sollicité par les pensées que jusqu'alors il avait tenues toujours secrètes, qu'il résolut de les exposer à son évêque, et de lui demander la permission de renoncer au ministère pastoral. Quelques prêtres de ses amis cherchèrent à l'en dissuader ; mais il leur répondit, avec beaucoup de sagesse, « qu'il n'engagerait personne à suivre le genre de vie qu'il allait embrasser sans des marques certaines que c'était la volonté de Dieu; mais aussi qu'il ne saurait en détourner une personne, qui croirait y reconnaître un dessein manifeste du ciel. » L'évêque d'Ypres se rendit aussi aux excellentes raisons que lui avait apportées M. Grimminck, et consentit, quoique avec peine, à le voir quitter sa paroisse de Caestre, où il avait déjà fait tant de bien. Ce fut le 19 novembre de l'année 1714 que M. Grimminck reçut la permission de quitter l'administration de sa paroisse, pour suivre le nouveau genre de vie auquel la Providence l'appelait. Les habitants de Caestre en ressentirent la plus profonde douleur, et rien n'eût été capable de calmer leur tristesse, si leur charitable pasteur n'avait témoigné son intention de ne pas s'éloigner d'eux complètement. Aussi s'empressèrent-ils de lui construire, selon son désir, une petite cabane et une chapelle, dans un petit bois situé sur la route de Flêtre à Godewerswelde. Après donc qu'il eut distribué

tout ce qui lui restait et recommandé à ses anciens paroissiens de prier pour lui et pour son successeur, M. Grimminck se retira dans sa nouvelle habitation et commença à y mener une vie solitaire et pénitente. Comme l'évêque d'Ypres lui avait donné d'amples pouvoirs pour tout son diocèse, des ecclésiastiques le priaient quelquefois de venir prêcher la parole de Dieu aux fidèles. Le pieux ermite le faisait avec une piété, une force et une charité qui touchaient tous les cœurs. Tous les mercredis on le voyait se rendre à pied, quelque temps qu'il fît, dans une petite chapelle, près du village de Watou, pour y faire le catéchisme à de pauvres enfants privés de toute instruction. Plus tard, quand ses forces ne lui permirent plus de faire ce trajet, il fixa sa demeure près de cette chapelle, connue sous le nom de chapelle de St-Jean-des-Joncs. Le saint prêtre continua dans ce lieu les œuvres de religion et de charité qu'il avait accomplies jusqu'alors. Malgré les austérités et les privations qu'il s'imposait, il entreprenait encore des courses pénibles et des travaux continuels. Il visitait les pauvres et les malades, instruisait les ignorants, convertissait les pécheurs, confessait beaucoup de personnes qui voulaient s'adresser à lui, enfin remplissait toutes les fonctions d'un missionnaire et les exercices d'un religieux. Sa dévotion pour le très-saint-sacrement était telle, qu'en célébrant la sainte Messe il paraissait comme ravi hors de lui-même. Il avait aussi envers la sainte Vierge une affection tendre qu'il savait communiquer à ceux qui l'approchaient. On l'entendait souvent répéter cette

parole de S. Bernard, que Dieu veut que toutes ses grâces nous viennent par Marie. Souvent aussi il prenait pour texte de ses sermons cette parole que l'église applique à Marie : « Celui qui me trouvera, trouvera la vie et puisera le salut dans le Seigneur. » Telle fut constamment la conduite de cet homme de Dieu, jusqu'au jour où il plut au Seigneur de l'appeler à la récompense éternelle. Cette bienheureuse mort arriva le 12 octobre 1728. Par ordre de Mgr l'évêque d'Ypres et pour terminer le pieux différent survenu entre les paroisses, qui se disputaient le bonheur de posséder le corps de M. Grimminck, on le déposa dans le chœur de l'église de Watou, près de Poperinghe. On plaça sur son tombeau l'épitaphe suivante :

D. O. M.

Ici repose Charles-Louis Grimminck, prêtre, homme de Dieu, pasteur l'espace de douze ans, quatre dans la paroisse de Zuydcoote et huit à Caestre. Il mena ensuite la vie anachorètique, dans une pauvreté, une austérité et une abstinence admirables, et mourut en odeur de sainteté le 12 *octobre* 1728, *à l'âge de cinquante-trois ans. Que Dieu qu'il a servi de tout son cœur soit sa grande récompense.*

Admirons cet esprit de charité que Dieu met dans le cœur des saints et qui leur fait opérer des œuvres si touchantes et si généreuses. On les voit abandonner les biens de la terre avec une joie plus grande que n'en ont les riches mondains quand ils grossissent leurs trésors; et lorsque, par un dépouillement complet de

leurs biens, ils se sont rendus semblables à Jésus-Christ pauvre, ils trouvent encore le moyen d'aider et de soulager ses membres souffrants. Si Dieu ne demande pas que nous abandonnions nos biens, il veut du moins que nous en fassions un bon usage en secourant les pauvres. « Donc, ô homme, donnez au pauvre la terre et vous recevrez le ciel, donnez un peu d'argent et vous recevrez un royaume ; donnez une miette et vous recevrez beaucoup ; donnez au pauvre et vous donnez à vous même, car ce que vous donnerez au pauvre vous le conserverez et ce que vous n'aurez pas donné, un autre le possédera. » (1)



LE VÉNÉRABLE BENOIT LABRE, (2)

L'an 1783.

Dieu, toujours admirable dans ses desseins, permit qu'au milieu de ce siècle incrédule, immoral et railleur auquel le nôtre a succédé, parut dans ces contrées un homme en qui se manifestaient tous les caractères de la sainte folie de la croix. Ses austérités effrayantes condamnaient hautement les délicatesses et les voluptés de tout genre auxquelles se livrait la société toute matérielle de cette époque; ses vertus et sa sainteté proclamaient l'immortelle fécondité de

(1) S. Pet. Chrys. Serm. VIII.

(2) Extrait de plusieurs vies du vénérable Benoît Labre publiées en France et en Italie.

cette église que des impies juraient alors de détruire; et sa connaissance profonde des choses divines montrait toute la vanité de ces sages prétendus du monde et de ces savants orgueilleux, en qui ne se trouve pas la science de Dieu. Le vénérable Benoît Labre fut, on peut le dire, une leçon vivante pour tous les hommes de son temps; il est aussi pour nous aujourd'hui une leçon sur la terre et de plus une protection dans les cieux.

Ce saint et illustre personnage naquit le 26 mars 1748 à Amettes, près de la Bassée; ce hameau, alors du diocèse de Boulogne, appartient aujourd'hui à celui d'Arras. Son père Jean-Baptiste Labre et sa mère Anne Barbe Grandsir vivaient dans une honnête aisance et dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Benoît, l'aîné des neuf enfants que le Seigneur leur accorda, montra dès ses premières années des dispositions particulières pour la vertu. Le plaisir qu'il trouvait à répéter dans la maison paternelle les instructions qu'il avait entendues à l'église, la piété avec laquelle il servait la messe, le goût extraordinaire qu'il témoignait pour les pratiques de dévotion, tout faisait présager que cet enfant deviendrait un jour un grand serviteur de Dieu. Sa conduite envers ses parens n'était pas moins admirable; il était rempli pour eux de l'affection la plus tendre et du plus sincère respect. Ses frères et ses sœurs recevaient sans cesse de lui les plus touchants exemples d'édification et se faisaient un bonheur de partager les exercices de piété auxquels il les invitait. Ses camarades aussi avaient pour lui une sincère affection à cause de son ca-

ractère aimable et de sa charité. Les dimanches et les jours de fête il prenait part à leurs jeux ; mais il était facile de voir que c'était plutôt par condescendance que par goût. Aussi, quand il fut en état de lire couramment, il se retirait volontiers dans sa chambre, et là, devant une petite chapelle qu'il avait préparée de ses propres mains, il s'occupait à réciter des prières ou à faire des lectures pieuses. Les parens du jeune Benoît Labre, voyant les excellentes dispositions de leur fils pour la vertu, conçurent la pensée de le confier à son oncle, M. Labbé, alors curé d'Hérin, pour qu'il lui donnât des leçons de latin. Ce respectable ecclésiastique se rendit avec bonheur à leur demande, et reçut dans son presbytère son jeune neveu. L'enfant y continua les beaux et touchants exemples qu'il avait donnés jusqu'alors, et son amour pour la vie de retraite, de recueillement et de pénitence ne fit que se développer de plus en plus. Sans qu'on s'en aperçut il jeûnait les jours ordonnés par l'église : il visitait aussi les pauvres du village, et même, pendant une épidémie qui affligea ces contrées, il allait rendre aux malades indigents les secours que réclamait leur triste position. Sa docilité et sa soumission envers son oncle étaient telles que jamais celui-ci n'eut le moindre reproche à lui adresser. Toutes les autres personnes qui pouvaient avoir des rapports avec lui étaient aussi extrêmement touchées de ses procédés honnêtes et de son affabilité. Les auteurs ne donnent point de détails particuliers sur sa première communion qu'il fit vers cette époque ; mais la piété extraordinaire qu'il eut

toujours pour le très-saint sacrement et la ferveur avec laquelle, tout jeune encore, il s'approchait chaque mois de la sainte table, font suffisamment comprendre quelles excellentes dispositions il avait apportées à ce grand acte de la vie.

A l'âge de seize à dix-sept ans, le vertueux Benoît Labre sentit naître dans son cœur le désir d'imiter la conduite des pénitents et des anachorètes dont il avait lu souvent la vie. Il s'en ouvrit à son oncle que cette confidence n'étonna nullement. Toutefois afin d'éprouver sa vocation, il lui fit des observations très-sages sur ce genre de vie qu'il voulait embrasser, sur son âge encore peu avancé et sur les grandes austérités auxquelles il serait soumis chez les Trappistes où il se proposait d'entrer. Ces considérations loin d'ébranler son courage ne firent au contraire que l'enflammer encore plus. Il vint donc auprès de ses parents pour leur demander la permission de se retirer dans un monastère. Son père et sa mère s'y opposèrent d'abord par un sentiment bien naturel et auquel le jeune âge de leur fils donnait une plus grande autorité. Benoît se soumit avec respect à leurs désirs et attendit une occasion favorable pour faire de nouvelles instances. Après quelques refus successifs, les parents accédèrent enfin à une demande dans laquelle ils croyaient maintenant reconnaître l'expression de la volonté de Dieu. Le pieux Benoît se rendit donc plein de joie à la Trappe ; mais là il rencontra une autre épreuve. On le trouva trop jeune pour entrer dans la communauté, et il dut revenir dans sa famille. Presque aussitôt il alla chez

un de ses oncles, nommé M. Vincent, alors vicaire de la paroisse de Courteville. Il y donna comme à Hérin les plus touchants exemples de piété et de charité. Entre autres particularités signalées par ce respectable ecclésiastique dans les informations qui furent faites auprès de lui après la mort de son neveu, il rapporte : « Que les missionnaires diocésains étant venus faire des missions dans les environs de Courteville, son neveu les suivit aussi long-temps qu'ils restèrent dans le voisinage, tant il avait d'ardeur et de zèle à s'instruire des vertus et des moyens de salut. » Le pieux jeune homme s'étant de nouveau présenté à la Trappe, fut encore refusé à cause de son âge. C'est alors qu'il se rendit chez les Chartreux de Longue-Nesse, près de St-Omer, puis de Montreuil, et enfin au monastère de Sept-Fonts, dans le Bourbonnais. Après avoir séjourné quelque temps dans chacune de ces maisons, où il s'était encore avancé dans les voies de la perfection, il commença à visiter les différents lieux de dévotion, comme le Ciel lui en avait inspiré la pensée. Ces voyages multipliés devaient enfin l'amener à Rome, où, dans ses desseins, Dieu voulait surtout faire éclater la vertu de son serviteur. Le vénérable Benoît Labre alla successivement à St-Hubert, dans les Ardennes, au calvaire du Mont-Valérien, près Paris, à la chapelle du Saint-Suaire, à Besançon, à St-Nicolas, en Lorraine, à Notre-Dame de Liesse, dans le pays de Laon. Tout le temps donné à ces pèlerinages était consacré à la prière, aux austérités de la pénitence et aux œuvres de charité. Ici on le voit consoler une personne accusée de vol injustement,

et obtenir par ses prières auprès de Dieu que son innocence soit reconnue; ailleurs il retire de l'eau un adolescent de quinze à seize ans, et le délivre ensuite par ses prières d'une fièvre violente qui l'avait saisi. Dans une autre circonstance, il reçoit avec action de grâces, de la main de Dieu, une grande humiliation. Deux hommes-d'armes de la maréchaussée, le prenant peut-être à dessein pour un vagabond, le conduisent attaché à leurs chevaux jusqu'à un village voisin où ils se rendaient. L'humilité du vénérable serviteur de Dieu était déjà satisfaite, elle devait l'être encore bien davantage dans un fait de même nature, rapporté avec plus de détails par les auteurs. Il arriva auprès de la ville de St-Bertrand en Gascogne, au moment où Benoît Labre se rendait en Espagne pour visiter les lieux de dévotion de cette contrée. Un soir qu'il marchait, absorbé selon sa coutume dans de pieuses méditations, il entendit, en traversant un petit bois, des cris semblables à ceux d'un homme en danger de la vie. N'écoutant que la charité qui le presse, il court aussitôt du côté par où les cris sont venus, et aperçoit, au milieu d'une mare de sang, un homme tout couvert de blessures. A cette vue, le pieux pèlerin se sent rempli de la plus profonde compassion, déchire quelques-uns de ses vêtements pour en couvrir les plaies de ce malheureux, et court à une fontaine voisine pour y puiser de l'eau afin d'étancher le sang qui coulait avec abondance. En ce moment deux cavaliers l'arrêtent, et le prenant pour le meurtrier, le garottent étroitement, et le conduisent à la ville voisine. Ils ramènent avec eux le

malheureux voyageur qui avait perdu le sentiment, et ne donnait plus aucun signe de vie. Le vénérable Benoît Labre fut alors jeté dans une sombre prison, et là il remerciait Dieu de l'avoir jugé digne de souffrir cette humiliation pour son amour. Cependant les soins que l'on se hâta de donner à l'homme blessé le rappelèrent peu-à-peu à la vie, et sur les questions qu'on lui adressa, il eut bientôt fait connaître aux juges l'innocence de leur prisonnier, et les soins affectueux qu'il en recevait quand on l'arrêta. Ce récit remplit les assistants de respect et d'affection pour le charitable étranger, et des ordres furent aussitôt expédiés pour le retirer de sa prison. On lui permit avec plaisir de rester quelque temps dans l'hôpital de la ville, où il édifiait tout le monde par sa piété, et par les soins qu'il donnait aux malades et aux moribonds. Il les continua surtout auprès de l'infortuné voyageur qu'il avait rencontré dans le bois, et qui se guérit peu-à-peu des affreuses blessures dont les assassins l'avaient couvert. Tous deux alors se rendirent ensemble à Barcelone, puis à Notre-Dame du Mont-Ferrat, pour remercier la Sainte Vierge de sa protection signalée. Le vénérable Benoît Labre vint aussi visiter Notre-Dame du Pilier à Sarragosse, puis, à Burgos, le crucifix miraculeux. Il s'y arrêta près d'un mois dans un hôpital destiné aux étrangers, et desservi par de fervents religieux A St-Jacques de Compostelle, où il alla ensuite, il rencontra un bon vieillard de la ville de Bilbao, lequel était aussi venu en pèlerinage dans ce lieu pour obtenir la guérison de l'épouse, de son fils, le seul de quinze enfants qui lui

restât. Là il se forma une sainte et étroite amitié entre ces deux hommes d'âge si différent, mais animés des mêmes sentiments de piété. Ils achevèrent l'un et l'autre leurs dévotions, et revinrent ensuite vers Bilbao, en s'entretenant ensemble de pensées pieuses, des espérances et des consolations de la religion. Le bon vieillard espagnol fut si touché des dispositions et des sentiments de son jeune compagnon de voyage, qu'arrivé à Bilbao, il voulut le conduire jusqu'au pied des Pyrénées. Là ils se séparèrent en se promettant mutuellement de prier tous les jours l'un pour l'autre. Quelques mois plus tard, le vénérable Benoît Labre était prosterné sur le pavé du sanctuaire de Notre-Dame de Lorette, où sa tendre dévotion envers la Très-Sainte Vierge lui fit goûter toutes sortes de consolations et de délices spirituelles.

Enfin il arriva à Rome, où, dans les desseins de la Providence, il devait se fixer et mourir. Sa conduite, dans cette capitale du monde catholique, fut un continuel sujet d'édification. Presque tout son temps était consacré à la visite des églises et des lieux de piété, puis au retour il se contentait pour sa nourriture des quelques morceaux que la charité lui présentait. Bien souvent même il en distribuait une partie aux pauvres, et ne se réservait pour lui-même que le strict nécessaire, et ce qu'il y avait de plus insipide. Malgré la profonde humilité et le dénuement complet dans lequel il vivait, beaucoup de personnes étaient remplies pour lui d'une sincère vénération, à cause des vertus admirables qu'elles remarquaient dans sa conduite. Son confesseur,

qui était un des plus saints prêtres de la ville, fut en plusieurs circonstances très-étonné des paroles que lui adressa son pénitent, et il y reconnut une manifestation de lumières surnaturelles et extraordinaires. Un jour, par exemple, cet ecclésiastique ayant formé le projet de donner au vénérable Benoît Labre un peu d'argent pour son usage ou pour les pauvres, celui-ci, à qui pourtant il n'en avait pas parlé, vint le prier de remettre cet argent à d'autres. Dans une autre circonstance, il vint également remercier le digne prêtre et refuser des chemises que celui-ci se proposait de lui envoyer sans en avoir parlé à personne. Une autre fois aussi ce même ecclésiastique ayant oublié de porter à Benoît un livre de piété qu'il voulait lui donner à son insçu, le pieux pénitent vint le demander lui-même. Mais ce qui parait encore plus extraordinaire, c'est cette révélation qu'eut le vénérable Benoît Labre, et qui est rapportée dans une lettre de Rome adressée à un vicaire d'Amettes. « L'année dernière, y est-il dit, vers la fin d'avril, Benoît Joseph vint trouver son confesseur tout tremblant: hélas! mon père, lui dit-il, j'ai cru que j'étais mort, qu'on m'avait enterré à Sainte-Marie-des-Monts, du côté de l'épitre, qu'il y avait autour de mon corps une grande quantité de monde qui faisait un grand bruit. Jésus-Christ me dit: je te cède ma place » En disant cela le vénérable Benoît Labre versait des larmes en abondance et ajoutait ses mots: « Je m'en vais. » Le confesseur le rassura et lui dit de ne pas s'inquiéter; toutefois il fut très-étonné de cette révélation et s'étant rendu chez trois personnes des

plus considérables de la ville, il les pria de l'écrire pour en donner l'attestation dans la suite, si les circonstances l'exigeaient. Quelques années plus tard, le pieux et vénérable pénitent, dont toute la ville de Rome admirait la vertu, venait d'achever sa prière dans l'église même de Sainte-Marie-des-Monts, quand en sortant, il éprouva une faiblesse que nulle indisposition ne semblait annoncer. On se hâta de le transporter dans une maison voisine, où, après avoir reçu les secours de la religion avec la foi la plus vive et les sentiments les plus touchants de piété, il remit paisiblement son âme à son créateur. Cette mort précieuse arriva le 16 avril 1783. Des personnes pieuses s'étant mises en devoir de donner, le lendemain, la sépulture au saint pénitent, elles furent bien étonnées de trouver son corps souple et flexible comme si la vie ne l'avait point abandonné. Le bruit s'en répandit rapidement dans Rome, et une multitude d'habitants se pressèrent bientôt auprès du lit funèbre sur lequel ce corps vénérable avait été déposé. Un très-grand nombre de miracles furent opérés en ces jours autour de la dépouille mortelle de l'humble serviteur de Dieu, près de ce corps qui restait toujours dans le même état et portait des caractères évidents de sainteté. L'impression produite par les nombreuses guérisons et les autres prodiges qui se renouvelaient sans cesse fut telle dans la ville et dans les environs, que l'on entendit des incrédules s'écrier : « Je ne pouvais me persuader tout ce que l'on dit sur les miracles ; j'ai été curieux, j'ai voulu voir de mes propres yeux et je me rends aujourd'hui à la vérité. »

Parmi les conversions nombreuses qui eurent lieu alors à Rome, on cite particulièrement celle d'un ministre protestant, M. Jean Thayer, natif de Boston aux Etats-Unis, et qui est devenu depuis un saint prêtre, Nous avons sous les yeux le récit détaillé de sa conversion écrite par lui même : « Les feuilles publiques, dit-il en commençant, ont parlé il y a quelque temps d'un ministre protestant, qui, après avoir été témoin à Rome des miracles opérés par le vénérable Labre, s'est converti à la religion catholique et à abjuré l'hérésie le 25 mai 1783. Je suis ce ministre converti à la foi. J'y ai été amené par une faveur toute spéciale de la providence, que je ne puis refuser de reconnaître. Plus loin, à la page 18 de son opuscule, il s'exprime en ces termes. « Les choses étaient dans cet état, lorsque la mort du vénérable *Labre* et les miracles qui, disait-on, étaient obtenus par son intercession, commencèrent à se répandre dans Rome. Il s'en fallait de beaucoup que j'ajoutâsse foi à ce que l'on disait de lui. Le préjugé qui me portait à nier tous les miracles que les catholiques prétendent être opérés chez eux avait jeté de très-profondes racines dans mon cœur. J'avais été élevé dans cette persuasion, comme tous les protestants qui loin d'admettre le don des miracles, le méprisent et nient absolument qu'il existe. Ce ne fut pas assez pour moi de nier ceux qui étaient alors proclamés ; j'en faisais le sujet de mes dérisions, et dans les lieux de réunion publique, dans les cafés, je plaisantais d'une manière indécente sur le serviteur de Dieu, dont la pauvreté et l'apparente malpropreté me déplaisaient, et sur ce point j'ai été beaucoup plus loin que mes

amis, mêmes protestants. Cependant le nombre et la gravité des témoignages croissant de jour en jour, je jugeai que je devais examiner la chose. Je conversai souvent avec le confesseur du défunt, et j'appris de lui beaucoup de choses sur sa vie. De plus, je vis quatre personnes qui, disait-on, avaient été guéries par un miracle. . . Toutes les informations faites avec le plus grand soin, je fus convaincu que chacun de ces miracles avait la certitude des faits les plus incontestables. » Cette conversion, qui fit grand bruit à cette époque, répandit dans tout l'univers catholique la gloire de l'humble pèlerin, du pauvre de Jésus-Christ, dont le nom sera à jamais une des gloires de l'église et de ces contrées où il a reçu le jour. (1)

« Dites-moi, s'écrie S. Bernard, où sont maintenant ces amateurs du monde, qui, il y a peu de temps, étaient encore au milieu de nous? Que reste-t-il d'eux ? rien que des cendres et des vers. Examinez ce qu'ils sont maintenant et ce qu'ils ont été autrefois. Ils ont été hommes comme nous : ils ont mangé, ils ont bu, ils ont ri et ils sont descendus dans les enfers. (2) » A côté de ces sensuels et orgueilleux enfants du siècle s'élève un pauvre et obscur serviteur de Dieu, Benoît Labre, dont la vie entière n'est qu'une suite de pénitences et d'austérités. Comme son divin maître, il passe en faisant le bien par ses prières et les exemples de sa vie sainte :

(1) S. Bern. opera. Medit. cap. I.

(2) La cause de la Béatification du vénérable Benoit Labre est commencée à Rome. Monseigneur Parisis, évêque d'Arras, a nommé une commission dont le président est Monsieur Bailly, ancien vicaire-général, et qui a mission de travailler à obtenir cette béatification.

maintenant il porte une couronne dans les cieux et jouit d'un bonheur infini. Ainsi Dieu récompense les justes et punit les pécheurs.

APPENDICE.

Outre les nombreux personnages dont la vie est rapportée dans ce recueil, il en est encore beaucoup d'autres que leurs vertus et leurs œuvres saintes rendent bien dignes de notre admiration. Dans l'impossibilité de les renfermer dans cet ouvrage, sans sortir du plan tracé et sans lui donner une étendue trop considérable, il nous a paru convenable néanmoins de rappeler ici en terminant quelques uns de ces noms si chers à la piété des chrétiens.

Dans les temps les plus reculés, au milieu du XII siècle, on peut signaler Fulgence, Francon et Raoul, les deux premiers, abbés, le troisième, religieux du monastère d'Afflighem. On a vu les éloges que S. Bernard, lors de son passage en ces contrées, donna au religieux d'Afflighem : ils étaient justement mérités, abbés et religieux y formaient véritablement « une assemblée d'anges terrestres. » Françon joignait de de plus à une sainteté éminente, une science extraordinaire pour cette époque.

Auprès d'Afflighem, on trouve cette abbaye de Cambron, « qui, comme dit un savant et pieux auteur, est une des plus belles fleurs qui se sont épanouies dans le Brabant au passage de S. Bernard. » Fastrède y donnait aussi vers le même temps les plus beaux exemples de vertu religieuse. Choisi par S.Bernard lui-même pour diriger cette communauté naissante, il le fut bientôt

après pour gouverner celle de Clairvaux. Son successeur à Cambron est ce vénérable Daniel de Grammont que S. Bernard comptait aussi au nombre de ses disciples les plus fervents. Sa parole était si puissante dans les conseils des princes et des grands du monde, qu'on le comparait à Daniel dans la cour des rois de Babylone par la similitude du nom et du caractère. Alors aussi sur différents points se sanctifiaient dans la solitude et la prière Agnès du Catillon, au monastère de Beaupré, Wivine à l'abbaye de Bygarden, Odon, à Sainte-Marie d'Eaucourt, et Richard à l'abbaye d'Anchin. Dans cette dernière abbaye se conservait toujours précieusement le souvenir d'Alvise, que ses talens et ses vertus avaient appelé d'abord à la direction de ce monastère pour le faire monter ensuite sur le siège épiscopal d'Arras.

Jacques d'Avesnes n'a pas été oublié par plusieurs auteurs, et malgré les violences qui ont souillé la première partie de sa vie, il a laissé par son dévouement chevaleresque et sa piété dans la croisade une mémoire vénérée. Le Hainaut a encore d'autres noms à présenter à cette époque. Les deux filles du seigneur d'Aulnoy, près de Valenciennes, vont fonder l'abbaye de Fontenelles: la noble dame Havide de Condé s'y consacre à Dieu, et, à la demande de toutes les saintes filles déjà réunies en ce lieu, prend leur direction. C'est dans ce même monastère qu'un siècle plus tard, Jeanne de Valois, sœur de Philippe de Valois, roi de France, et belle mère d'Edouard III, roi d'Angleterre viendra se sanctifier par la pratique de toutes les vertus monastiques.

Nous passons sous silence le vertueux Arnould Cornibout, qui édifia long-temps l'abbaye de Villers par sa piété tendre et sincère, le B. Boniface que le diocèse de Lausanne compte au nombre de ses plus saints pasteurs, l'humble recluse Pétronille, qui a passé inconnue sur la terre, et cet Herman de Lochem qui, pendant soixante ans, ne s'occupa dans son monastère qu'à chanter les louanges de Dieu et à transcrire une multitude de livres d'église, antiphonaires et graduels, pour l'office divin.

Tous ces vénérables personnages, si dignes de notre admiration et de nos respects, nous conduisent à cette époque mémorable, où, à côté des hérésies les plus violentes, on voit briller les courages les plus ardents et les plus généreux. Que de noms à signaler dans cette seule compagnie de Jésus, qui compte déjà par centaines ses martyrs, ses saints, ses bienheureux, comme ses savants et ses grands hommes. C'est le père Nicolas Lannoy, né dans les environs de la petite ville de ce nom, et qui occupe un rang distingué parmi les premiers compagnons de S. Ignace. C'est à l'université de Douai le célèbre docteur Lessius, que ses vertus distinguent encore plus que son immense érudition et la pénétration de son esprit. Au moment où ce profond théologien se sanctifie à Douai en exposant les mystères les plus élevés de la religion, un frère coadjuteur de la compagnie de Jésus s'y avance aussi dans les voies de la perfection au milieu des humbles travaux de sa condition. C'est Mathias de la Saulx, qui, après avoir donné de nombreux exemples de piété et

de vertu, meurt parmi les pestiférés à qui il prodigue ses soins les plus affectueux. La ville de Douai compte encore d'autres membres célèbres dans cette société. Parmi eux, il faut surtout signaler le père Nicolas Trigault, qui jouit d'une réputation justement méritée de vertu apostolique et de science. Entré à l'âge de dix-sept ans (1594) dans la compagnie de Jésus, il témoigne aussitôt un désir extraordinaire pour les missions de la Chine. Toutes ses pensées, touts ses efforts sont dirigés vers cette contrée si vaste, si curieuse et si importante. Déjà il en étudie l'histoire, les coutumes, les mœurs, la langue, et se prépare par ces travaux préliminaires à ceux qu'il médite déjà dans le secret de sa solitude. En l'année 1610 le père Trigault prend terre à Macao, dans la province de Canton, et commence à l'âge de trente-trois ans sa nouvelle carrière. Il serait impossible de dire les peines et les fatigues qu' endura dès lors le courageux jésuite, les actes de dévouement qu'il fit et les fruits de salut qu'il produisit partout sur ses pas. Après une apparition en France durant laquelle on l'entendit prêcher à Valenciennes, à Douai, à Anvers et dans d'autres lieux, l'infatigable apôtre retourna en Chine avec de nouveaux compagnons et mourut à Nanking, le 14 novembre 1628, déjà épuisé de travaux à l'âge de cinquante et un ans.

En même temps que les nobles provinces de Flandre et du Hainaut envoyent leurs généreux enfants travailler dans d'autres contrées à la vigne du Seigneur, elles recoivent aussi à leur tour de dignes et

saints personnages qui viennent travailler au salut des âmes et former la jeunesse à la vertu, à la science et à toutes les belles qualités. Le Père Jean Héren dirige avec succès les importants colléges de Douai et de Lille, et expire dans cette dernière ville au milieu des bénédictions de toute la population. A vingt-six ans d'intervalle, ces deux mêmes villes voient mourir saintement dans leurs murs deux religieux, qui portent l'un des plus beaux noms de la noblesse Française, Florent de Montmorency et François de Montmorency. Le premier a fait pendant soixante ans l'admiration de ses frères par sa science et par sa sagesse dans la direction des affaires, au milieu desquelles il conserva toujours la piété la plus tendre et l'onction de la grâce céleste. Successivement nommé instructeur des Pères de la troisième année, provincial, visiteur, assistant, vicaire général de l'ordre, il ne lui manqua que quelques voix pour en être élu général après la mort du père Vincent Caraffe. Le père François de Montmorency devait de son côté rendre aussi d'importants services à la compagnie et à l'église, par les prières continuelles et ferventes qu'il adressa au ciel pendant sa longue infirmité. Couché vingt ans sur un lit de douleur, il ne cessa de donner les plus touchants exemples de patience, de résignation et de paix inaltérable, jusqu'au jour où il remit son âme à son créateur, en prononçant cette parole qui exprime la pensée de toute sa vie : « Dieu soit béni ! » Que d'autres noms à rappeler encore dans ces années si fécondes en nobles dévouements! Tour à tour passeraient sous nos yeux, la dame Le

Poivre, abbesse de Fontenelles, près de Valenciennes, qui déploie une constance vraiment héroïque, au milieu des persécutions et des calamités excitées par les hérétiques des Pays-Bas; Géri L'espagnol, curé d'Armentières, qui honore le ministère pastoral par ses vertus personnelles et les ouvrages de piété qu'il compose; sœur Ignace de Bourbourg, supérieure des pénitentes de Douai, la fille et la digne imitatrice de Mme Maës, dont on a vu plus haut la vie admirable. Dans des temps plus rapprochés enfin, on signalerait la pieuse et charitable Michelle Imbert de la Phalecque, qui édifia si long-temps sa ville natale, Lille, par ses vertus et ses bonnes œuvres, et laissa en mourant (1752) aux personnes de son sexe un exemple frappant de l'heureuse influence qu'elles peuvent exercer au milieu du monde. Le vénérable Benoît Labre termine jusqu'à présent la chaine non interrompue de ces saints et admirables personnages, qui, comme Jésus-Christ notre modèle, ont passé en faisant le bien et en répandant partout avec les exemples de leurs vertus les bienfaits de leur charité, et qui, jusqu'à la fin des temps, trouveront ici-bas des imitateurs de leur conduite.

« Voilà, mes pères et mes frères bien-aimés, dirons nous avec un vénérable religieux à la fin d'un semblable travail, voilà ceux qui, ayant méprisé le siècle et les voluptés de la chair, et foulé aux pieds le démon, se sont glorieusement enrolés sous les étendards de Jésus-Christ et ont remporté la victoire. Voilà ceux qui, après le misérable exil de la vie présente, après beaucoup

de tribulations et d'opprobres, ont obtenu la gloire de la félicité éternelle. Voilà ceux enfin qui nous ont montré, non par des paroles seulement mais par l'exemple de leur vie, la voie dans laquelle nous pouvons marcher avec sécurité. Souvenons-nous que nous sommes les enfants des saints; attachons-nous fortement à leurs traces, sans décliner ni à droite ni à gauche. Excitons-nous nous mêmes à la vue des exemples de tant d'hommes admirables; ne soyons point plus faibles qu'eux et tendons sans cesse vers cette perfection à laquelle ils sont parvenus. (1) »

---

(1) Series Sanctorum et Beatorum Ord. Cist. à R. D. Claudio Chalemot,)p. 309.

TABLE

DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE GÉNÉRALE

SELON L'ORDRE DU CALENDRIER.

TABLE GÉNÉRALE ET ALPHABETIQUE

De tous les Personnages dont il est parlé dans ce Recueil.

NOTES DU 1er VOLUME.

NOTES DU 2me VOLUME

NOTES DU 3me VOLUME.

